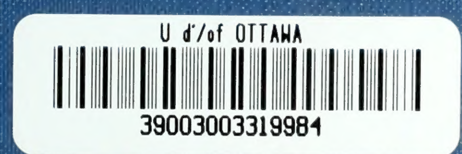




LÉO CLARETIE

HISTOIRE

DE LA

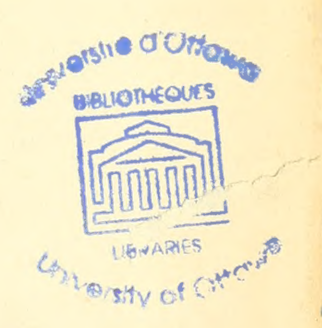
Littérature Française

(900-1900)

TOME PREMIER

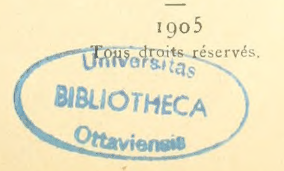
DES ORIGINES AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE





PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1905



gnement au temps très court (1) dont on dispose, est pour beaucoup d'écrivains la seule raison de la défaveur où on les laisse.

La bibliographie de l'histoire littéraire a été rédigée de la façon la plus complète dans la grande et belle Histoire de la Littérature Française de mon excellent et regretté maître Petit de Julleville, à qui je rends ici un hommage pieux et reconnaissant.

Le présent ouvrage n'étant pas un livre scolaire ou didactique ne comporte pas la reproduction d'une telle bibliographie, dont le détail infini ne peut être utile qu'à des écoliers, à titre de contrôle ou de conseil.

Il y aurait pourtant de ma part une ingratitude, qui ressemblerait à une indélicatesse, à ne pas remercier, pour leur aide indispensable, tous ceux (2) qui ont, chacun pour sa part et sur son terrain, élucidé, vulgarisé, étudié, fait estimer davantage nos grands et moyens écrivains.

Grâce à eux, le but proposé sera atteint, si j'ai réussi, sans restreindre la part des très grands noms, à attirer l'attention et l'intérêt sur un nombre plus vaste d'écrivains, à ménager pour plusieurs l'hommage d'un souvenir et d'une réparation, estimant, qu'un peuple riche en gloires doit les aimer toutes, les honorer sans mesure, et ne pas craindre de multiplier, comme a su faire l'Angleterre à Westminster, sinon les statues, au moins les bustes et les médaillons, sur les murailles de son Panthéon.



(1) Dans la classe de rhétorique, l'histoire de notre littérature, de Malherbe à Hugo, doit être faite et achevée en seize heures

(2) Pour m'en tenir aux critiques les plus récents, je nomme ici avec reconnaissance, outre ceux dont les noms figurent ailleurs et en leur place : P.-Albert, Béclard, J. Bédier, Bernardin, J. Bertrand, Brun, F. Brunot, Hipp. Buffenoir, Chantavoine, Claveau, Clédat, Debidour, Gaston Deschamp, Ad. Dupuy, Gazier, Hémon, Jacquinet, Gréard, V. Langlois, G. Larroumet, Lenient, Leroux, Mâle, Daniel Massé, P. Meyer, Mézières, Morillot, Parigot, G. Paris, G. Pelissier, Rebelliau, E. Rigal, P. Robert, S. Rocheblave, Sarcey, Shaffer, Sudre, Tourneux, etc., etc.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PREMIÈRE PARTIE

MOYEN AGE



CHAPITRE PREMIER

Naissance et enfance de la langue française. — Formation du français. — Premiers monuments. — Cantilènes. — Vies de Saints. — Le *saint Alexis.* — Les saints bretons et Renan. — Thomas Becket. — Le chevalier au barillet. — Le roi et le pendu. — Le *Tombeur de Notre-Dame.*

Les Gaulois, avant la conquête, ou plutôt les conquêtes romaines, parlaient le celtique.

Après l'arrivée des Romains, ils ne parlaient plus le celtique, mais le latin.

Comment s'est fait ce changement ? Si une race a quelque chose, à quoi elle tient avec insistance, c'est sa langue. Pour-

Synchronisme. — IXe SIÈCLE. — Charles le Chauve, 840-877. — Premières Invasions des Normands. — Louis II le Bègue, 877-879. — Louis III et Carloman, 879-884. — Charles le Gros, 884-888. — Siège de Paris par les Normands. — Eudes, 888-897. — Charles III le Simple, 897-923.

Xe SIÈCLE. — Raoul, 923-936. — Louis IV d'Outremer, 936-954. — Lothaire, 954-986. — Louis V le Fainéant, 986-987. — Hugues Capet, 987-996. Les Capétiens. — Robert, 996-1031. L'an mil *(Terreurs de).*

XIe SIÈCLE. — Henri I, 1031-1060. — Philippe I, 1060-1108. — Conquête de l'Angleterre par les Normands, 1066. — Première Croisade, 1095.

XIIe SIÈCLE. — Louis VI le Gros, 1108-1137. — Affranchissement des Communes. — Louis VII le Jeune, 1137-1180. — Seconde Croisade. — Suger. — Philippe-Auguste, 1180-1223. — Troisième Croisade, 1190. — Quatrième Croisade, 1199. — Bouvines, 1214.

XIIIe SIÈCLE. — Louis VIII, 1223-1226. — Saint Louis, 1226-1270. — Sixième Croisade, 1248. — Septième Croisade, 1270. — Philippe III le Hardi, 1270-1285. — Vêpres Siciliennes, 1282. — Philippe IV le Bel, 1285-

tant, que de pays conquis dont l'idiome a changé ! Que reste-t-il d'espagnol dans le Wallon, en dépit d'une si longue occupation ?

En outre, la langue des Gaules n'avait pas de littérature, et il est probable aussi qu'elle n'avait pas une forte unité. Un paysan des Pyrénées n'eût sans doute pas compris un paysan des bords de l'Oise. Toutes ces tribus étaient disséminées, juxtaposées, sans une idée mère et commune, sans la notion de patrie. Ce sont là de très mauvaises conditions pour la perpétuité d'un langage. Et puis enfin, nous savons qu'au ve siècle après J.-C., le latin était la langue parlée par toute la Gaule, mais nous ne savons pas pendant combien de siècles le celtique résista et se défendit. Le fait certain, c'est la connaissance parfaite du latin qu'avait le peuple, à qui l'on ne prêchait pas dans un autre idiome, et qui en comprenait toutes les nuances.

Cette constatation prouve que la conquête des Romains était entière et complète, — comme toutes leurs conquêtes. Ils furent de merveilleux colonisateurs, d'excellents assimilateurs. Songez qu'à un moment donné, l'Empire romain s'étendait sur tout le Monde connu des Anciens, qu'un Egyptien était le compatriote et le concitoyen d'un Belge, et qu'il n'y avait ni heurt ni cahot dans la conduite de ce formidable attelage, traîné à la fois par les bœufs de la Campine, les percherons de la Beauce, les chameaux de la Tripolitaine et les tigres d'Hyrcanie. Rome savait unifier cette diversité redoutable, en respectant les usages locaux, en ne dérangeant aucune habitude de la vie, en modifiant seulement l'appareil administratif, en prodiguant aux vaincus les honneurs et les charges, et

1314. — Pape Boniface VIII. — Suppression de l'ordre des Templiers 1310. — Jacques de Molay.

xive Siècle. — Louis X le Hutin, 1314-1316. — Supplice d'Enguerrand de Marigny. — Philippe V, 1316-1322. — Charles IV le Bel, 1322-1328. — Philippe VI de Valois, 1328-1350. — Bataille de Crécy, 1346. — Jean II le Bon, 1350-1364. — La Jacquerie. — Etienne Marcel. — Charles V le Sage, 1364-1380. — Duguesclin. — Schisme d'occident. — Charles VI, 1380-1422. — Armagnacs et Bourguignons. — Bataille d'Azincourt. — Traité de Troyes.

xve Siècle. — Charles VII, 1422-1461. — Jeanne d'Arc. — Louis XI, 1461-1483. — Charles le Téméraire. — Découvertes de la boussole, de la poudre, de l'imprimerie. — Charles VIII, 1483-1498. — Découverte de l'Amérique. — Anne de Bretagne. — Expédition d'Italie.

en assurant à tous ces éléments disparates une unité, une communauté particulière: le culte universel de la religion nouvelle, dont les autels surgirent par le monde entier, et qui furent desservis par des prêtres de toutes les nations et de toutes les couleurs, en l'honneur de la double divinité dont le respect s'imposa également à Carthage ou à Trèves, en Ibérie ou en Grèce : *Romae et Augusto*. Par là, tous les sujets de l'Empire romain avaient en commun une idée et un culte. C'était le lien qui les retenait ensemble.

En Gaule, les Romains surent s'établir, s'implanter, et supplanter l'élément aborigène en l'absorbant. Le progrès fut nécessairement plus rapide dans les provinces méridionales, tôt visitées et envahies par les commerçants, les voyageurs, les touristes et les villégiateurs italiens. Mais il gagna le Nord, et au moment des invasions, la Gaule était foncièrement latine, à ce point que les Barbares ne purent entamer ce bloc serré de la civilisation romaine, qui persista sous leur domination; et ce furent eux qui se latinisèrent, subissant une influence qu'ils étaient incapables d'exercer.

Le latin fut troublé; il ne fut pas menacé. Il reçut le choc de ces vagues venues de loin, et dont quelques embruns le pénétrèrent; il se barbarisa légèrement, il se germanisa; mais il vivait toujours.

Il continua son évolution de langue vivante, entraînant avec lui ces apports nouveaux qui furent comme des ferments, et hâtèrent sa germination, sa fermentation. Tandis que le latin pur redevenait une langue littéraire, la langue écrite et celle des actes officiels, le peuple, selon sa province, parla l'une des deux langues vulgaires qui se partagèrent le pays : le germanique, et le *roman*, ou latin déformé, latin populaire ayant suivi son évolution phonétique, ayant reçu et subi les influences ambiantes, et se dégageant peu à peu de son passé pour émerger à l'état d'un idiome nouveau, plein d'espoir et d'avenir, le *roman*, qui est la jeunesse du français. Mais il ne faut pas oublier ce que Renan constatait avec justesse. « Rome demeure la cause dominante de notre

langue comme de notre culture intellectuelle et de nos institutions. » (Renan, *Mél. hist. voyag.).*

Nous parlons toujours latin; mais un latin modifié, et amalgamé d'autres éléments.

Ce qui s'est perpétué par le roman, c'est la « langue de dessous », la langue sans grammaire, moins riche en désinences, écourtée dans sa prononciation.

La formation du français est une conquête populaire de la langue d'en bas sur celle d'en haut : le langage des lettrés a été vaincu par le jargon des illettrés; c'est une victoire démocratique.

La *langue romane* devint à son tour la langue généralement parlée, de la Garonne à la Seine, et au delà.

Ensuite, le *roman* se départagea, et du x[e] au xiv[e] siècle, il s'appelle langue d'oïl au nord de la Loire, langue d'oc au sud. *Oc* et *oïl* étaient les deux façons de dire *oui* dans ces deux parties de la France.

Enfin, dans la langue d'oïl, un dialecte en particulier, celui de l'Ile de France, se développa avec une importance exclusive et absorba tout le reste. Il devint, au xv[e] siècle, le moyen français (ou vieux français), qui a précédé le français moderne, celui que l'on parle aujourd'hui depuis le début du xvii[e] siècle.

De même qu'en minéralogie on écrit l'histoire d'un terrain en examinant ses stratifications; de même qu'en archéologie on reconstitue le passé des ruines en distinguant les couches superposées que révèlent les fouilles, de même la meilleure histoire d'une langue est celle qui décompose ses éléments constitutifs, distingués et répartis en leurs groupes divers.

La science de la linguistique est devenue rigoureuse, précise, sûre dans ses résultats. Le temps n'est plus où le grave comte Joseph de Maistre exposait doctoralement des étymologies bouffonnes : *ancêtre* venant de *ancien être*, *sortir*, de *se-hors-tire*, se tirer dehors, et *cadaver* (cadavre) de *Caro data ver* (*mibus*) ou chair donnée aux vers. Un pas encore et on arrivait aux étymologies de Marphurius, *fenêtre*, ce qui *fait*

naître le jour, et *sauvage*, celui qui se *sauve* quand on l'approche.

On ne refera pas de longtemps une étude plus sérieuse, plus complète, plus méthodique, plus définitive que la belle Introduction au *Dictionnaire Général* de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas. Tout ce qui touche à la composition de notre langage, au lexique, aux dérivations, à la prononciation, aux formes grammaticales, à la syntaxe, tout est là dans le détail à la fois le plus ordonné et le plus complet. C'est le tableau le plus parfait de notre langue étudiée dans ses débuts et dans sa formation.

Nous n'en retiendrons pour le moment que les renseignements relatifs à l'origine de notre langage.

La langue française d'aujourd'hui est le confluent d'une trentaine de courants venus des sources les plus diverses, et il est déjà bien étonnant de les reconnaître, quand on se donne la peine de les dénombrer.

I. Latin. — Les mots qui sont en plus grand nombre sont les mots latins. Quand on a secoué du vocabulaire tout ce qui n'est pas de cette famille, il reste un résidu considérable, aussi gros à lui seul que tout le reste. Notre langue est bien latine. Aux premiers siècles de notre ère, les Gaulois parlaient latin mais un latin populaire, moins riche que celui de Cicéron, avec, aussi, des expressions locales que Cicéron ignorait. M. Grœber, M. Darmesteter, ont dressé le lexique du latin populaire, ancêtre d'autant de mots français actuels. La Gaule était une province romaine, il est naturel qu'elle ait pris le langage comme les usages de ses maîtres.

II. Gaulois. — Nous nous servons encore aujourd'hui de 93 mots gaulois, appartenant à la langue primitive qui était parlée avant l'invasion romaine. On a latinisé la forme de ces termes après la conquête romaine, mais ce ne sont pas des mots latins. C'est le dernier souvenir qui reste de la race ancestrale et autochtone, de ceux qui ont lutté pour repousser les Romains, des premiers défenseurs du sol ; leur lointaine mémoire revit et se perpétue dans ces quelques mots qu'ils pourraient encore reconnaître et comprendre s'ils revenaient,

n'était le travail incessant de la phonétique déformante : *charrue*, *cervoise*, *rote*, *alouette*, *arpent*, *bec*, *braie*, *saie*, etc.

III. Celtique. — Du vieux gaulois, des idiomes sont dérivés, qu'on retrouve encore aujourd'hui, fidèles gardiens du langage de nos pères avant l'invasion, en Ecosse, en pays de Galles, en Irlande, en Basse-Bretagne. Ce dernier pays a fourni à notre langue *biniou*, *baragouin*, *bijou*, *danse*, *goéland*, *goémon*, *raz*, etc., une douzaine de mots. C'est fort peu de chose.

IV. Grec. — Le français doit beaucoup au grec par l'intermédiaire du latin, qui était farci de mots de cette langue. Il lui en doit d'autres qui ont été créés par les savants, auxquels la langue commune les a empruntés, et qui ont été vulgarisés par le christianisme. D'autres encore sont arrivés au français, non pas par les livres ou par l'intermédiaire du latin, mais grâce aux relations commerciales entretenues par notre pays avec Constantinople, depuis Charlemagne et pendant les Croisades.

Voici quelques exemples. Mots grecs latinisés, devenus français : *amande*, *baume*, *baptême*, *beurre*, *encre*, *église*, *évêque*, *taie*, *trésor*, *galoche*, *chambre*, *cimaise*, *goujon*, *menthe*, *moine*, *huître*, *parole*, *persil*, *pieuvre*, *pourpre*, *boîte*, *buis*, etc.

Mots grecs de la langue savante : *réglisse*, *paroisse*, *orgue*, *migraine*, *horloge*, *épître*, *dragée*, *diable*, *cimetière*, etc.

Mots grecs dus aux relations commerciales : *avanie*, *caloyer*, *chaland*, *chiourme*, *drogman*, *émeri*, *endive*, *fanal*, *golfe*, *ganache*, *moustache*, *riz*, *timbre*, etc.

V. Vieux allemand. — Les Gaulois ont toujours été les voisins des Germains ; ils ont gagné à ce voisinage beaucoup de mots saxons. Cet apport s'est beaucoup accru du fait de l'invasion de la Gaule par les Francs, et de l'installation des dynasties mérovingienne et carlovingienne, d'origine germanique. On compte 400 mots français provenant de cette source, sans compter les mots latins dont le *v* initial est devenu un *g* par l'influence germanique.

VI. Allemand moderne. — Après le IXe siècle, l'allemand a continué de grossir notre vocabulaire, surtout à partir du XVe siècle, par suite des événements politiques, alliance avec les Suisses, réforme religieuse, guerres de religion, guerre de Trente ans. Ces apports se répartissent ainsi :

XIVe siècle : *hallebarde*, *nique*.

XVe siècle : *auroch*, *blocus*, *bélître*, *boulevard*, *lansquenet*, etc. : en tout 12 mots.

XVIe siècle : *arquebuse*, *bière*, *bismuth*, *burin*, *cauchemar*, *espiègle*, *fifre*, *gueuse*, *halte*, *huguenot*, *reître*, *trôler*, etc.; en tout 36 mots.

XVIIIe siècle : *cobalt*, *kirsch*, *loustic*, *houille*, *quartz*, *sabretache*, *vampire*, *vermout*, etc.; en tout 34 mots.

XIXe siècle : *blague*, *blockhaus*, *bock*, *chope*, *choucroute*, *gamin*, *guelte*, *képi*, *schabraque*, *schlague*, etc. : en tout 21 mots.

Les termes militaires sont en majorité. Quelques-uns n'ont fait que passer par l'Allemand, et sont Hongrois ou Turcs. Les mots tels que *bourgmestre*, *burgrave*, *hanse*, *kreuzer*, *landwehr*, *rhingrave*, *uhlan*, *walkyrie*, *walhalla*, etc., restent allemands, et n'appartiennent pas à notre langue.

VII. Anglais. — L'anglais se rattache au bas allemand, qui était parlé par les populations allemandes de la plaine que borde la mer, et qui contient beaucoup de mots scandinaves apportés par l'invasion danoise. Le vieil anglais n'a rien fourni au français pendant le moyen âge. Il a depuis regagné cet arriéré. Notre langue a été envahie surtout depuis le développement commercial et industriel de l'Angleterre et des Etats-Unis. Plus de trois cents de nos mots ont cette origine, par exemple : *yacht*, *waterproof*, *wagon*, *speech*, *spleen*, *sport*, *square*, *ballast*, *banquise*, *bébé*, *bifteck*, *blackbouler*, *budget*, *celluloïd*, *chèque*, *clown*, *club*, *contredanse*, etc.

VIII. Norois. — Le *norois* ou *norique* est le nom qui désigne les langues parlées par les Danois, Suédois, Norvégiens, Islandais; les mots norois ont été apportés au Xe siècle par l'éta-

blissement des Hommes du Nord, Nordmann ou Normands, dans le pays que leur présence a baptisé la Normandie; ce sont surtout des termes de marine : *bâbord*, *bateau*, *cingler*, *étambot*, *fret*, *hauban*, *hune*, *tillac*, *tribord*, *vague*, *varech*, en tout 40 mots.

IX. Néerlandais. — Le néerlandais, qui comprend aussi le flamand, nous a fourni beaucoup de termes de marine, *amarrer*, *bac*, *beaupré*, *cambuse*, *digue*, *dock*, etc., et d'autres comme *brodequin*, *paille*, *pelote*, *houblon*, *polder*, *kermesse*, *mannequin*, etc.; en tout 110 mots.

X. Provençal. — La langue d'*oïl* a beaucoup emprunté à la langue d'*oc*, surtout après la réunion au domaine royal de la Maison de Toulouse, et la Guerre de Cent Ans, où le Nord et le Midi se sont unis contre les Anglais. L'emploi du français par les gens du Midi dès le XIII[e] siècle pour les documents d'ordre administratif, judiciaire et même pour les œuvres littéraires, l'avènement de Henri IV, roi de Navarre, l'influence de Monluc, de du Bartas, de Montaigne, nous valurent beaucoup de termes méridionaux. On en compte au moins 400.

XI. Italien. — Jusqu'au XV[e] siècle, c'est la littérature française qui passe les Alpes et va inspirer les Italiens. « C'est ce qui explique, dit M. Hatzfeld, que la langue de Dante et de Pétrarque offre certains gallicismes facilement reconnaissables pour le philologue sous l'habit toscan. » Les emprunts du français à l'italien commencent au XIV[e] siècle, et on peut les dater : *brigue* en 1314, *florin* en 1318, *ambassade* au lieu de *ambassée* (cf. l'anglais *embassy*) sous Charles VI. La Renaissance, les guerres d'Italie, déterminèrent une invasion de mots italiens contre laquelle s'élevèrent Henri Estienne et Joachim du Bellay dans sa *Défense de la Langue Françoise;* défense contre quoi? contre l'envahissement italien. Notre langue compte mille mots italiens, sans parler des mots italianisés par leurs suffixes en *ade*, en *esque*, en *issime*.

XII. Espagnol. — Les luttes contre les Maures, les pèleri-

nages à Saint-Jacques de Compostelle, la rivalité de François Ier et de Charles-Quint, les relations de plus en plus fréquentes, à dater du XVIe siècle, entre la France et l'Espagne, suffisent à expliquer qu'il y ait en français 300 mots espagnols, comme *boléro*, *brasero*, *cacao*, *cachucha*, *duègne*, *toréador*, *matamore*, *mantille*, et nombre de termes coloniaux. Corneille (*Cid*, *alfange*), Molière, Scarron, Lesage, et tant d'autres écrivains français qui se sont inspirés de l'Espagne, ont contribué à nous donner tant d'hispanismes.

XIII. Portugais. — Les mots portugais dont nous nous servons en français désignent des produits coloniaux d'Asie, d'Afrique, d'Amérique, et sont dus à l'expansion coloniale des Portugais au XVe siècle : *acajou*, *bambou*, *bayadère*, *coco*, *cipaye*, *fétiche*, etc., en tout 34 mots.

XIV. — Patois français. — C'est le dialecte propre de l'Ile de France qui a formé la langue littéraire. Mais les patois des autres provinces y ont introduit des mots aisément reconnaissables, grâce aux données de la phonétique. Toutefois les plus récents philologues s'accordent à reconnaître que la science lexicographique des dialectes de France n'est pas assez avancée pour permettre ce dénombrement. On voit seulement que *avoine*, *foin*, eussent été en Ile de France *aveine*, *fein*; *avoine* et *foin* sont des formes régulières dans les dialectes de l'Est. *Caillou*, *cage* sont picards et se trahissent comme tels par leur *c* explosif (*qu*); en Ile de France, on eût écrit régulièrement un *ch* comme dans *champ* ou *château* (*campus*, *castellum*). Notez que le wallon dit *aveine*. On a pu noter 220 mots français provenant ainsi de dialectes autres que celui de l'Ile de France, c'est-à-dire des patois de France.

XV. Patois de la Suisse romande. — On appelle *Franco Provençal* un patois qui tient à la fois de la langue d'oc et de la langue d'oïl, et qu'on parle dans les cantons de Berne, Fribourg, en Savoie, en Dauphiné, en Forez, en Bresse. Le français lui doit des mots d'un caractère local, montagnard, comme *moraine*, *piolet*, *avalanche*, *chalet*, *crétin*, *glacier*, *goitreux*, *mélèze*, etc.

XVI. Créole. — Le *créole* est la langue parlée dans les colonies françaises des Antilles, mêlée de français et d'éléments locaux, exotiques, comme *ouragan*, *palétuvier*, *calumet*, etc. Il nous a donné une vingtaine de mots.

XVII. Basque. — Notre langue ne doit rien à la langue *escuarra* ou basque, parlée aujourd'hui par un million de personnes, et qui est apparemment celle des anciens Ibères. Les mots basques qu'on croît reconnaître dans le français ont passé par l'espagnol avant d'arriver à nous. Le mot *orignac* (espèce d'élan) est basque; mais il nous est venu du Canada, où des Basques l'avaient d'abord exporté. Le mot *chaconne* est peut-être venu chez nous en droite ligne. Cette langue *escuarra* est d'ailleurs étrangère au système indo-européen.

XVIII. Slave. — Une trentaine de mots comme *boyard*, *calèche*, *cosaque*, *cravache*, *steppe*, *zibeline*, sans compter *knout*, *tzar*, *guzla*, nous viennent du polonais, du russe, du ruthène, du tchèque, du serbo-croate, du slovène. De là est venu le mot *sable* comme terme d'armoirie avec le sens de *gris de martre*, ou noir.

XIX. Hébreu. — La traduction latine de la Bible par saint Jérôme a fait filtrer quelques mots hébreux, dont le latin n'offrait pas des équivalents exacts, *alleluia*, *amen*, *éden*, *hosanna*, *hysope*, *jubilé*, *pâque*, *sabbat*, *rabbin*, *tohu-bohu*, etc.

XX. Arabe. — La vogue de la science des Arabes au moyen âge, la traduction latine de leurs livres, la domination des Maures en Espagne jusqu'au XV[e] siècle, les Croisades et, tout près de nous, la conquête de l'Algérie ont valu à notre langue 250 mots arabes : *alambic*, *albatros*, *alcade*, *alcali*, *alcarazas*, *alcoran*, *aldébaran*, *alezan*, *alfa*, *algèbre*, *almanach*, etc.

Turc, Persan, Indien. — Une soixantaine de mots turcs (*cafetan*, *chagrin*, *divan*, *janissaire*, *odalisque*, *tulipe*, etc.) ; une quarantaine de mots persans (*pêche*, c'est-à-dire *persicum* ou fruit de Perse, *babouche*, *bazar*, *caravansérail*) ; une

trentaine de mots indiens (*banane, cachou, cornac, patchouli, tek, vétiver*, etc.), nous sont arrivés par les récits des voyageurs, ou par l'intermédiaire des autres peuples.

Orient, Océanie, Afrique. — Des mots comme *bonze, cangue, jonque, kaolin, thé*, viennent des langues d'Extrême-Orient, tibétain, japonais, chinois, siamois, etc. *Rhum, sagou, pamplemousse, orang-outang, kangooroo, gutta-percha* et vingt-cinq autres sont malais. *Bamboula, chimpanzé, macaque, zagaie*, en tout seize mots, appartiennent aux dialectes indigènes d'Afrique.

Amérique. — Une centaine de mots, comme *yucca, ananas, aralia, caoutchouc, chocolat, colibri, ipécacuana, maïs, tapioca*, etc., viennent des idiomes indigènes de l'Amérique.

Argot. — Si on appelle argot une langue de convention qu'une classe de la société forge de toutes pièces à son usage, par un esprit de particularisme qui n'est pas rare, on constatera que l'argot populaire a fourni à la langue générale une vingtaine de mots comme *trimer, mioche, larbin, frusquin, caboulot*, etc.

Onomatopées. — Enfin des mots n'ont d'autre origine qu'une imitation des bruits qu'ils désignent, comme *zézayer, brouhaha, chuchoter, chuinter, crincrin, miauler, ronronner, glouglou, flonflon, frou-frou*, etc., en tout quatre-vingt-seize mots.

Voilà, dans la grande généralité, ce que fournit à l'analyse notre langue française : ce sont ces éléments que le réactif de la philologie dissocie au fond de l'alambic. S'il reste quelques résidus réfractaires, on ne peut pas compter comme mots français les termes étrangers que les voyageurs, ou les traducteurs, mêlent à leur prose en les encadrant de guillemets, pour le bon effet, et quand on nous dit que Gylippide refusa, par *eironeia*, de s'acquitter de la *liturgie* de la *lampadarquie*, » on n'a pas plus parlé français que quand les voyageurs nous confient que l'*ispravnic* emportait dans sa *keroutsa* le produit

de la *dezetina* pour le remettre au *postelnic*. C'est à savoir que le collecteur emportait dans sa carriole le produit de l'impôt sur les ruches pour le grand maréchal.

* * *

Tels ont été les antécédents de notre langage et la formation du français.

Une dernière question se pose. A quelle époque la littérature française a-t-elle fait ses débuts? Quelles sont les premières œuvres françaises?

Au VIIe siècle, au VIIIe siècle, on écrit en latin, on parle en roman ou en teutonique, ou dans les deux langues à la fois. Mais le latin écrit se rapproche du roman parlé. Pour dire *menée*, on n'écrit plus le latin *ducta*, mais le roman *menata*. On appelle une *robe* une *rauba*. On dirait du latin « de cuisine ». C'est du français naissant.

Latin de cuisine, dit-on? Il existe à la Bibliothèque Nationale un livre de cuisine qui date du VIIe siècle, et qui est écrit en langue vulgaire, c'est-à-dire en latin déformé, barbarisé, et il dit *poisson au jus* comme l'eût dit Michel Morin : *piscis o jure!* Voilà, s'il en fut, du latin culinaire, c'est-à-dire du latin en route pour devenir français.

L'usage du roman se généralise. Au VIIIe siècle, Ursmar, abbé de Lobbes, sur la Sambre, sait parler roman, sans ignorer ni le latin ni le germanique.

Des glossaires latino-romans bégayent déjà de futurs mots français : *bisacia* (besace), *merces* (merci) ou *impruntare* (emprunter). *(Gloses de Reichenau.)*

Au IXe siècle, l'Eglise ordonne que le prêche se fasse en roman ou langue vulgaire, afin d'être compris par tous les auditeurs, qui commençaient à perdre leur latin.

Alors apparaît le premier texte manuscrit de notre langue, le *Serment de Strasbourg*, en 842.

Louis le Germanique et Charles le Chauve, tous deux fils de Louis le Pieux, mort en 840, faisaient la guerre à leur frère Lothaire, à qui ils voulaient enlever des provinces sur sa part d'héritage. Lothaire prétendait, par contre, imposer à ses

frères sa suprématie. Les armées des frères ennemis se rencontrèrent près d'Auxerres, à Fontanet, en 841. Lothaire fut battu. Les deux vainqueurs se partagèrent le royaume de Charlemagne, et se jurèrent réciproquement alliance et fidélité. Charles parla en allemand, pour être compris des soldats de son frère, et pour le même motif, Louis le Germanique parla en langue vulgaire des Francs, en roman.

En ce temps-là, un historien, Nithard, recueillit ces serments dans son *Histoire des Divisions entre les fils de Louis le Débonnaire*, et bien qu'il écrivît en latin, il transcrivit ses citations sans les traduire ; il donne le texte authentique et *in extenso*. Le seul manuscrit de Nithard qui existe, date du commencement du XIe siècle ; mais le texte roman est, quoique recopié, et mal recopié, le premier spécimen que nous ayons de cette langue vulgaire romane, qui marquait la transition du latin au français, au milieu du IXe siècle.

Voici ce texte :

Serment de Louis

Pro deo amur et pro Christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di en avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai co cist meon fradre Karlo et in ajuda et in caduna cosa si lons om per dreit son fradra salvar dift, in o quid il mi altresi fazet et ab Ludher nul plaid nunquam prindroi, qui meon vol cist meon fradre Karle in damno sit.

Serment des soldats

Si Lodhwigs sagrament que son fradre Karlo jurat conservat et Karlus meos sendra de suo part lo suon fraint, si io retuinar non l'int pois, ne io ne neüls cui eo returnar int pois, in nulla ajuda contra Lodhuwig non lui ier.

En français moderne :

Serment de Louis

Pour l'amour de Dieu et pour le salut commun des peuples chrétiens et le nôtre, à partir de ce jour, autant que Dieu m'en donne le savoir et le pouvoir, je soutiendrai mon frère Charles de mon aide et en toute chose, comme on doit justement soutenir son frère, à condition qu'il m'en fasse autant, et je ne

prendrai jamais aucun arrangement avec Lothaire, qui, à ma volonté, soit au détriment de mon dit frère Charles.

Serment des soldats

Si Louis tient le serment qu'il a juré à son frère Charles, et que Charles mon seigneur de son côté viole le sien, au cas où je ne l'en pourrais détourner, je ne lui prêterai aucun appui, ni moi ni nul que j'en pourrais détourner. (Traduct. Ferd. Brunot.)

***

Le second manuscrit que nous possédons, date de la fin du IXe siècle. C'est une prose en l'honneur de Sainte Eulalie, connue sous le nom de *Cantilène de sainte Eulalie*, écrite à l'abbaye de Saint-Amand, retrouvée dans un manuscrit de saint Grégoire de Nazianze, et aujourd'hui déposée à la bibliothèque de Valenciennes sous le n° mss. 143. Elle a 25 vers en tout dont quelques-uns sont déjà français : « Bonne pucelle fut Eulalie, etc. »

Un autre document est du Xe siècle. Il a été découvert, à la bibliothèque de Valenciennes, dans la reliure d'un manuscrit des œuvres de saint Gégoire de Nazianze qui provenait apparemment de la grande abbaye de Saint-Amand. Ce sont des notes jetées sur le parchemin par un prédicateur qui va monter en chaire pour commenter le miracle de Jonas.

De cette même époque, de ce même dixième siècle, datent deux œuvres plus considérables écrites en roman, dont les manuscrits sont à la bibliothèque de Clermont :

La Passion de saint Léger en 516 vers ;

La Vie de saint Léger en 240 vers.

Mais la langue romane de ces deux poèmes présente un mélange regrettable de dialectes étrangers à l'Ile de France.

Avec la *Vie de saint Alexis*, la littérature française commence véritablement. C'est une œuvre à la fois composée et écrite. « Nous ne possédons rien d'écrit en français, disait

Petit de Julleville, qui ait quelque valeur littéraire antérieurement au *saint Alexis*. »

On admettait à la communion les jongleurs qui chantaient « soit les *Exploits des princes*, soit les *Vies des saints* », dit la *Somme de Pénitence*. C'étaient les deux sources de l'inspiration littéraire. Les deux premiers sentiments qui ont revêtu une expression poétique furent la bravoure et la foi. De là les *Chansons de gestes* et les *Vies des Saints*. Elles sont contemporaines. Le hasard fait que nous possédons une *Vie de Saint* antérieure à notre première *Geste*. Mais les deux genres existaient dès le XIe siècle.

Les auteurs des *Vies des Saints* ? Ce sont les clercs, les moines. Leurs sources ? Ce sont les textes liturgiques, sur lesquels ils brodent en toute liberté. Les gens du moyen âge eurent une vivacité, une jeunesse d'imagination dont il est peu d'exemples. Les textes du rituel leur paraissaient maigres, secs, décharnés; ils les ont habillés, étoffés, comme ils chargeaient de draperies et de galons les saintes images des autels. Leur foi était si robuste qu'elle ne s'étonnait pas des libertés, des ajoutés, des amplifications fantastiques dont les clercs enrichissaient l'argument officiel. Au contraire, ils étaient encouragés dans cette voie. Comme le peuple, non seulement n'avait pas d'instruction, mais ne savait ni lire ni écrire, il fallait user de tous les moyens pour l'instruire dans sa religion par des effets sensibles, peintures sur les vitraux, sculptures parlantes, contes sacrés qui étaient lus à l'office, dans l'église, comme nous l'apprend le trouvère Wace dans sa *Vie de saint Nicolas*.

A ceux qui n'ont lettres apprises
Ni leur attention n'y ont mise,
Doivent les clercs montrer la loi,
Parler des saints, dire pourquoi
Chaque fête est établie.

Tel fut le *saint Alexis*, premier exemplaire du genre.

Il date du milieu du XIe siècle, vers 1050: c'est l'histoire de ce saint racontée en 625 vers par le trouvère Tedbalt. Son manuscrit a été retrouvé en 1850 dans l'église de Saint-Godoard, à Hildesheim (Hanovre). L'auteur a versifié et amplifié

la légende latine, voici comme. L'action se passe à Rome. Un riche seigneur, Euphémien, marie son fils Alexis, dont l'âme est déjà à Dieu. Le soir des noces, Alexis dit à sa femme : « Votre époux, c'est Jésus; vous n'avez pas besoin de moi. » Et il s'enfuit.

Il alla ainsi jusqu'à Edesse. Il distribua tout son argent aux mendiants, et se trouvant alors plus pauvre qu'eux, il mendia.

Cependant ses parents et sa femme se désolent, et dépêchent des serviteurs de tous côtés pour retrouver le fugitif. Deux de ces serviteurs arrivèrent à Edesse. Ils passèrent devant un mendiant si sordide, qu'ils lui jetèrent quelque monnaie. C'était leur maître, qui obtenait ainsi du ciel la douce humiliation d'être secouru par ses propres valets.

Alexis demeurant introuvable, les parents se lamentent. Un jour, un mendiant hideux frappe à leur porte. Ils l'accueillent, mais ils ne le reconnaissent pas. C'est Alexis, c'est leur fils. Il vit ainsi chez lui, inconnu, relégué à l'étable, nourri des résidus de la table, jouet des valets qui lui jettent des seaux d'eau de vaisselle à la tête.

Au bout de dix-sept ans de misère, il sent sa fin prochaine. Il écrit sa vie sur un morceau de parchemin. Cependant une voix avait retenti dans les cieux au-dessus de Rome: « Cherchez l'homme de Dieu! »

Alexis meurt. On trouve son parchemin entre ses mains; on le reconnaît. C'était lui le saint homme, l'homme de Dieu, le mendiant volontaire, l'époux du sacrifice et du renoncement. Les puissances se disputent sa précieuse dépouille, car un saint opère des guérisons. Le pape et les empereurs font faire de splendides funérailles à ce corps qui déjà enfante les miracles, et plus d'un qui vint pleurant, chantant s'en est retourné.

Cette histoire célèbre l'héroïsme dans la pauvreté. Et le mariage ? Ne reçoit-il pas une furieuse atteinte par l'exemple de ce mari qui fait faux bond après la cérémonie ? Dans l'esprit du trouvère, Alexis laisse la place à l'époux divin, à Jésus. Sa femme n'est pas seule.

Tel est ce récit qui a été, depuis, souvent fait, refait, modifié, allongé.

Son principal intérêt est d'être la première œuvre de notre littérature, au début d'une série touffue et interminable de contes pieux du même genre,— série parallèle à celle des chansons de gestes. A elles deux, elles représentent toute la société du temps et les deux faces de l'esprit public, piété et vaillance.

Il serait infini, et peu littéraire d'ailleurs, de parcourir les nombreuses vies des saints qui ont suivi l'*Alexis*. Les autres ne valent pas celle-là. De même que dans les *Gestes*, la meilleure est la première, la *Chanson de Roland*, de même pour les *Vies des saints*, l'*Alexis* n'a pas été dépassé.

Récits inspirés par la Bible, par les Evangiles, vies des saints, miracles, contes dévots de tous genres, c'est par centaines qu'il faudrait les réunir pour en avoir le recueil. Ils racontent l'Evangile de Nicodème par André de Coutance, l'Enfance du Christ, la légende de Judas, saint Thomas Becket, sainte Thaïs, sainte Euphrosyne, saint Jean, sainte Léocadie, etc. La plupart sont des saints d'Orient, et leur histoire est adaptée par les clercs français aux usages et au goût de leur société. Comptez aussi les saints indigènes, qui ont vécu en Gaule, saint Bonet, saint Eloi, sainte Geneviève, saint Martin, saint Rémi, — tout cela est en vers, assez plats.

Il y a enfin les saints bretons, dont les légendes ont quelque chose de mystérieusement poétique et rêveur. Ils s'en vont, comme saint Brandan, par les mers, sur une barque, avec vingt moines, et leur voyage est une féerie, avec des îles d'oiseaux, des îles de brebis, les îles des Lampes, le paradis terrestre, tout un monde merveilleux et splendide qui n'a d'autre destinée que de célébrer le créateur. Il faut lire les pages de Renan, sur ces vieux poèmes bretons d'une fantaisie mystique et embaumée, faite de rêve et des vagues souvenirs de lointaines générations voyageuses :

« Ici, écrivait Renan avec un grand charme, c'est l'île des Brebis, où ces animaux se gouvernent eux-mêmes selon leurs propres lois : ailleurs, le paradis des oiseaux, où la race ailée vit selon la règle des religieux, chantant matines et laudes aux heures canoniques; Brandan et ses compagnons y célèbrent la pâque avec les oiseaux et y restent cinquante jours, nourris uniquement du chant de leurs hôtes; ailleurs,

l'île Délicieuse, idéal de la vie monastique au milieu des flots. Aucune nécessité matérielle ne s'y fait sentir; les lampes s'allument d'elles-mêmes pour les offices et ne se consument jamais : c'est une lumière spirituelle; un silence absolu règne dans toute l'île; chacun sait au juste quand il mourra; on n'y ressent ni froid, ni chaud, ni tristesse, ni maladie de corps ou d'esprit. Tout cela dure depuis saint Patrice, qui l'a réglé ainsi. La terre de promission est plus merveilleuse encore; il y fait un jour perpétuel; toutes les herbes y ont des fleurs, tous les arbres des fruits. Quelques hommes privilégiés seuls l'ont visitée. A leur retour, on s'en aperçoit au parfum que leurs vêtements gardent pendant quarante jours. Au milieu de ces rêves apparaît avec une surprenante vérité le sentiment pittoresque des navigations polaires; la transparence de la mer, les aspects des banquises et des îles de glace fondant au soleil, les phénomènes volcaniques de l'Islande, les jeux des cétacés, la physionomie si caractérisée des fiords de la Norvège, les brumes subites, la mer calme comme du lait, les îles vertes couronnées d'herbes qui retombent dans les flots. Cette nature fantastique, créée tout exprès pour une autre humanité, cette topographie étrange, à la fois éblouissante de fiction et parlante de réalité, font du poème de saint Brandan une des plus étonnantes créations de l'esprit humain et l'expression la plus complète peut-être de l'idéal celtique. Tout y est beau, pur, innocent; jamais regard si bienveillant et si doux n'a été jeté sur le monde, pas une idée cruelle, pas une trace de faiblesse ou de repentir. C'est le monde vu à travers le cristal d'une conscience sans tache : on dirait une nature humaine comme la voulait Pélage, qui n'aurait point péché. Les animaux eux-mêmes participent à cette douceur universelle. Le mal apparaît sous la forme de monstres errants sur la mer, ou de cyclopes relégués dans des îles volcaniques; mais Dieu les détruit les uns par les autres, et ne leur permet pas de nuire aux bons. »

Il caractérisait encore ainsi la rêverie mystique des Bretons :

« L'instinct le plus profond peut-être des peuples celtiques, c'est le désir de pénétrer l'inconnu. En face de la mer, ils veu-

lent savoir ce qui se trouve au delà; ils rêvent la terre de promission. En face de la tombe, ils rêvent ce grand voyage qui, sous la plume de Dante, est arrivé à une popularité si universelle. La légende raconte que saint Patrice prêchant aux Irlandais le paradis et l'enfer, ceux-ci lui avouèrent qu'ils seraient plus assurés de la vérité de ces lieux s'il voulait permettre qu'un des leurs y descendît et vînt ensuite leur en donner des nouvelles. Patrice y consentit. On creusa une fosse par laquelle un Irlandais entreprit le voyage souterrain. D'autres voulurent après lui tenter l'aventure. On descendait dans le trou avec la permission de l'abbé du monastère voisin, on traversait les tourments de l'enfer et du purgatoire, puis chacun racontait ce qu'il avait vu. Quelques-uns n'en sortaient pas; ceux qui en sortaient ne riaient plus et ne pouvaient désormais prendre part à aucune gaîté. »

Cette tristesse poétique est bien celle des contes pieux dont les héros sont des saints bretons.

*
* *

Les saints d'autrefois n'étaient pas les seuls à recevoir l'hommage des poètes et des clercs prêcheurs. Ceux-ci mettaient aussi en vers, pour les lectures pieuses à l'église, la vie des saints contemporains, que ce fût sainte Elisabeth de Hongrie, chantée par Rutebeuf, ou, au XIIe siècle, saint Thomas Becket, chanté par Garnier de Pont-Sainte-Maxence, trouvère picard, fort voyageur, qui avait connu Becket en Angleterre. Quand l'archevêque de Cantorbéry fut poignardé par ordre de Henri II en 1170, Garnier se documenta sur place, et travailla durant trois années à son poème, l'un des meilleurs du temps. Il en faisait des lectures devant la tombe du saint, pour les milliers de pèlerins qui accouraient. Son œuvre a 6.000 vers, et témoigne d'un talent habile.

Parmi les conteurs pieux, il en est un qui mérite une place à part. C'est Gautier de Coinci (XIIe siècle), qui a traduit en vers quantité de miracles d'après le latin, avec une franche vigueur. On faisait aussi beaucoup de succès à un recueil de *Vies des Pères*.

Tous ces contes sont d'un charme pénétrant par la sincérité et la foi naïve. Ils n'ont pas le mérite de l'invention, mais ils ont celui de la forme, de l'adaptation au milieu et à l'époque, de la morale toujours élevée et salutaire. Il faudrait lire, dans leur vieux langage, tels de ces beaux récits, comme le *Chevalier au Barillet, le Roi et le Voleur*, ou *le Tombeur de Notre-Dame*. Du moins, nous pouvons les résumer, après leur docte historien Petit de Julleville.

Le Chevalier au Barillet est un chevalier coupable de crimes nombreux, et féru d'un orgueil incorrigible. Il rencontre un ermite; il se confesse à lui: par piété ou repentance ? Non, car il se rit de tout, mais bien par dérision, par étalage de ses vices, par forfanterie. L'ermite lui impose des pénitences. Il éclate de rire, et les refuse.

— Du moins, reprend l'ermite, vous irez bien, pour pénitence, remplir ce petit tonneau au ruisseau voisin?

— La pénitence est drôle ! pense le chevalier plein d'orgueil, et par manière de rire, il accepte. Il prend le barillet, va le plonger dans le ruisseau, le retire : le barillet reste vide.

Etonné, il recommence; vains efforts, le barillet ne se remplit pas. Voilà notre homme d'abord surpris, bientôt furieux.

— Ne pas pouvoir remplir d'eau un barillet !

La honte, la colère, le dépit, l'orgueil, l'aveuglent et l'entêtent. De par tous les diables, il y parviendra !

Et durant un an, on vit un chevalier s'approcher de tous les ruisseaux, de toutes les sources, se baisser, y tremper un barillet et le retirer toujours vide.

Quand l'année fut passée, le chevalier, d'un pas lourd et las, revint trouver l'ermite, et la tête baissée, le regard sombre, encore éclairé des derniers feux d'un orgueil à demi vaincu, il jeta le barillet, et dit :

— Je ne peux pas !

Alors, tandis que l'ermite priait pour l'âme de ce mécréant perdu d'orgueil, le chevalier, lassé de la lutte, courba la tête, se sentit touché par la bonté du ciel, et versa une larme, — une larme de repentir. Elle tomba dans le barillet, et soudain, ô miracle, le barillet que toutes les sources du monde n'avaient pas rempli, se trouva plein jusqu'au bord. Une vraie larme avait suffi!

N'est-ce pas là un bien beau conte, qu'il faudrait entendre enjolivé par la grâce naïve et gauche du « viel langaige ».

En voici un autre :

Un roi, suivi d'une nombreuse escorte, arriva à une place publique où il y avait une grande foule rassemblée. On lui dit qu'on allait pendre un voleur et que tout ce monde assistait à l'exécution. Il voulut sauver le condamné, et demanda à quel prix on le lui donnerait.

— Cent marcs, dit le juge.

Le roi tira sa bourse. En réunissant tout ce qu'il possédait et tout ce que ses courtisans lui prêtèrent, il eut cent marcs moins trois deniers ; et le juge ne voulait rien rabattre. Le voleur allait être pendu, quand le roi eut l'idée de le faire fouiller, pour voir s'il n'aurait pas quelque monnaie. Dans les poches du malheureux, on trouva trois deniers, juste ce qu'il fallait pour parfaire la rançon. Et il ne fut pas pendu.

Apologue bien sage : car il répand cette si utile vérité, qu'il faut s'aider soi-même, quelque aide que le ciel ou les hommes vous accordent.

De tous ces contes, il en est un qui a été bien souvent conté, repris, refait, et jusqu'à nos jours, c'est celui du *Tombeor Nostre-Dame*.

Le voici d'après la première version française.

Un ménestrel fort ignorant, après une existence aventureuse, se fit moine. Il était, de son état, tombeur, c'est-à-dire sauteur et jongleur, et hormis saut, danse et faire des tours, il ne savait rien autre chose. Dans son monastère, il n'était clerc ou moinillon qui ne connût au moins les prières et les psaumes ; mais lui, il ignorait tout, et il était en grande honte de ne servir à rien. Il s'en va, au fond du jardin, dans une grotte écartée où était une image de la Vierge à laquelle il confie sa peine. Mais il ne veut pas être seul à ne rien faire en l'honneur de Dieu ; son parti est pris.

Je ferai ce que j'ai appris,
Je servirai de mon métier
La mère de Dieu en son moutier.

Il ôte sa robe de bure.

Je ne sais vous chanter, ni lire,
Mais certes je veux vous vouer
Tous mes beaux jeux les plus choisis...
Lors il commence à faire des sauts
Grands et petits, et bas et hauts,
D'abord dessus et puis dessous,
Puis se remet sur ses genoux...

Il cabriole, marche la tête en bas sur les mains, prie, pleure, tourne, vire, fait le saut périlleux, et offre de tout son cœur ses services à la Vierge :

Dame, fait-il, je vous adore
Du cœur, du corps, des pieds, des mains,
Car je ne sais ni plus ni moins.

Il se met en sueur, danse, saute, jusqu'à ce qu'épuisé, il tombe au pied de l'autel.

Le lendemain, les jours suivants, se cachant bien de tous, il revint à la grotte et recommença ses tours. Mais Dieu, qui ne demande ni or ni argent, hors l'amour sincère d'un cœur bien croyant, fut touché par cette ferveur, et il ne voulut pas qu'elle demeurât ignorée. Il inspira à un moine l'idée de guetter, d'épier le tombeur, de le surprendre dans ses cabrioles, et d'aller dénoncer à l'abbé ce qu'il prit pour un sacrilège. L'abbé et quelques religieux se cachèrent, et virent notre ménestrel gambader, cabrioler, faire toutes ses clowneries. Ils s'indignaient de cette profanation devant l'autel, quand la Vierge descendit du ciel avec un beau cortège.

Et la douce Reine franche
Tenait une serviette blanche
Dont elle évente son ménestrel
Très doucement devant l'autel;
La franche dame débonnaire
Lui évente pour refroidir
Le cou, le corps et le visage.

Les moines se retirèrent en silence, émerveillés, adorant Dieu qui glorifie les humbles.

Voilà pour donner une idée de cette littérature pieuse qui développait littérairement les motifs des Evangiles ou des traditions catholiques.

D'abord courtes, comme le Chant de sainte Eulalie, les premières cantilènes prirent plus de développement, devinrent des poèmes étendus, diffus, et dégénérèrent en interminables récits de prose.

Même destinée fut celle des œuvres épiques laïques, dont le développement fut parallèle à celui des œuvres religieuses, les *Chansons de Gestes*, qui, pareillement, ainsi que nous l'allons voir à présent, commencèrent par des poèmes sobres et forts, pour aboutir à la prose diffuse et diluée des romans de chevalerie.

CHAPITRE II

Grandeur et décadence des chansons de geste.

Le Trouvère au Manoir. — Cycle de l'antiquité : *Roman de Troie* par Benoit de Ste More, etc. — Cycle Breton : *Tristan et Yseult* de Thomas et Béroul. — Chrestien de Troyes : *Le Chevalier au Lion, Perceval*, etc. — Cycle français : *Chanson de Roland*. — Autres : Robert Wace; La Chanson des Lorrains; Poèmes divers. — Décadence du Geste. — Le *Roman de la Rose*.

Il faut se représenter, entouré de bois et de plaines, un manoir du XIIe siècle, au temps de Louis VII, les tours massives protégeant le donjon central en poivrière, les bastions d'avant-poste le cerclant d'une ceinture de corridors semés d'échauguettes, les fossés emplis d'eau; entre les créneaux, au-dessus des mâchicoulis meurtriers, des casques d'acier luisent, sous les pointes des pertuisanes; dans les cours, on entend le bourdonnement et le va-et-vient du personnel, de la garnison, des mercenaires.

La châtelaine est dans la salle des Preuses, où les images des légendes sont représentées contre les murs ornés de tapisseries; des étoffes épaisses garnissent les bancs de pierre et les chaires de chêne. Les dames s'occupent à des travaux de leur sexe; les femmes vont, viennent, portent des corbeilles, des jupes, un hennin, une fourrure, et rangent la garde-robe. On a l'impression d'une habitation immense, très peuplée, très agitée, très guerrière, au milieu de laquelle la châtelaine s'ennuie.

Accoudée à la fenêtre, elle regarde les nuages passer et varier la lumière, qui, du ciel, inonde la forêt. A quoi songe-t-elle ? Au banquet de la veille où son mari traita ses cousins à vidercomes pleins, ou à la chasse de demain, à laquelle elle essaiera un nouveau palefroi.

Mais on a corné sur le rempart. C'est un étranger qui demande à être introduit. Ils sont deux hommes; l'un semble le servant de l'autre, il porte un rebec et un havresac; l'autre a belle prestance, et le feu de la pensée luit en ses yeux. C'est

Touroude, le fameux trouvère. Il demande à faire entendre ses chants. — Que sait-il ? — Le *Roland*, les *Aliscans*, *Lancelot du Lac*, et d'autres gestes nouvelles de noble savoir. La châtelaine écoute les titres. Elle n'a pas encore entendu ces poèmes; le trouvère logera donc au château avec son jongleur pour quelques jours; et quand vient la vesprée, dans la salle basse, où les armures et les ramures ornent les parois, entre les tentures, devant la haute cheminée où se consume un tronc d'arbre, debout près de la table que chargent les luminaires, les venaisons, les hanaps et les pichets d'argent, le trouvère, accompagné du jongleur qui touche du rebec, déroule les merveilles de la fée Viviane, la Dame du Lac, qui éleva Lancelot, le vengeur de son fils. Et la châtelaine et ses femmes et ses amies demeurent durant des heures suspendues aux lèvres du conteur, qui dit des récits tour à tour si terribles, si amoureux et si charmants.

Ces poèmes étaient chantés sur une mélopée, récitatif lent et simple, soutenu par un accompagnement de vielle; entre les couplets ou laisses, le jongleur jouait une courte ritournelle dont le signal lui était donné par le cri *aoi*, que lançait le trouvère.

Les plus anciennes gestes sont les premières manifestations de notre génie poétique national. Elles sont notre Iliade. Si notre épopée est allemande d'origine, elle est latine de langue. Passé le VIe siècle, la romanisation des chants germains est terminée. Au Xe siècle, l'épopée « est profondément, intimement française ; elle est la première voix que l'âme française, prenant possession d'elle-même, ait fait entendre dans le monde. » (G. Pâris.)

Le nombre des « gestes » qui nous sont parvenues en manuscrits est considérable ; elles se classent par centaines. Pour s'y retrouver, on adopte généralement la classification des *gestes* proposée par Jean Bodel dans le *Chant des Saxons:*

> Ne sont que trois matières à nul (pour tout) homme entendant (instruit),
> De France, de Bretagne et de Rome la Grand.

Cela veut dire que les chansons de geste se répartissent

selon leurs sujets en trois cycles, qui englobent à peu près tout :

Cycle Français ;
Cycle Breton;
Cycle de l'Antiquité.

Commençons par ce dernier.

* * *

Antiquité. — Des erreurs de bien des sortes ont été commises à propos du moyen âge.

La première a été de l'ignorer totalement jusqu'au commencement du XIXe siècle.

Boileau expédiait d'un mot l'art confus de nos vieux romanciers, et Fénelon estimait, en 1714, « sortir à peine de la barbarie du moyen âge ». C'était biffer, dès le XVIIIe siècle, sept ou huit cents ans de notre gloire littéraire.

La seconde erreur a été plus persistante; elle consiste à penser que la Renaissance a révélé à l'Occident les littératures grecque et romaine, perdues, évanouies, disparues dans les couvents de Constantinople et du mont Athos, et que le moyen âge n'a connu l'antiquité que par les gestes d'*Eneas* et de *Troie*. C'est tout comme si l'on écrivait que l'histoire de France n'était connue sous Louis XIII que par l'*Astrée*, et sous Louis-Philippe que par *Les Trois Mousquetaires*.

Dès le IIe siècle, la Gaule était couverte d'écoles. A Lyon, à Marseille, à Toulouse, à Vienne, les lettres grecques et latines brillaient du plus vif éclat. On appelait Autun « l'Athènes des Gaules ». Constance Chlore avait confié son école à Eumène, avec un traitement de cent mille sesterces par an, beaucoup plus que ne gagne aujourd'hui un proviseur ou un recteur de Faculté. En 376, un décret de Gratien adressé à Antoine, préfet du prétoire des Gaules, lui recommande les rhéteurs et les grammairiens qui enseignent la langue attique et la romaine; les professeurs reçoivent un traitement de faveur de vingt-quatre annones. A Trèves, les professeurs de grec et de latin ont, par décret impérial, vingt annones (Code théodosien).

L'époque de l'invasion barbare fut une éclipse. Sidoine Apollinaire constatait la rouille du barbarisme, et Mamert Claudien la déplorait.

Charlemagne et Alcuin déterminèrent une Renaissance. Virgile, Horace, Ovide, Cicéron, furent cultivés, admirés, et même canonisés (Loup de Ferrière). L'impulsion donnée se propagea.

Le règne de Charles le Chauve marque une nouvelle et éclatante Renaissance. La réputation de l'Ecole du Palais fut universelle. Des Grecs venaient en Gaule faire leurs études. On composait à la cour des vers latins et des vers grecs.

Au xe siècle, la langue d'Euripide était enseignée dans les couvents, et les moines se saluaient dans leurs lettres de « frères en grec », *Ellenici Fratres !* Orderic Vital raconte que Raoul de Normandie, un laïc, un seigneur, d'ailleurs très vaillant et très chevaleresque, savait le grec et la médecine.

Les croisades firent naître une faveur plus marquée pour l'Hellénisme. L'empereur Baudoin envoya de jeunes Byzantins à Paris. On lisait et on goûtait dans les écoles Aristote, Platon, Ptolémée, Esope, les PP. de l'Eglise. A Albi, Bernard de Gaillac traduisit saint Thomas d'Aquin de latin en grec. Les écoles de Paris attiraient une foule d'étudiants étrangers. Les maîtres furent si nombreux qu'ils se syndiquèrent en corporation, et les élèves se groupèrent en « quatre nations ».

Assurément, le peuple et la noblesse étaient ignorants, mais le clergé, élément conservateur par excellence, avait gardé les vieilles traditions d'humanisme, et les élèves des moines, au sortir des bancs de l'école, apportaient dans le monde un écho des belles œuvres de l'antiquité classique.

Aussi ne faut-il pas s'étonner, que dans le *Roman de Flamenca*, les titres des chansons des jongleurs, aux noces de l'héroïne, soient pris de l'antiquité : Priam, Pyrame, l'enlèvement d'Hélène, Ulysse, Hector, Achille, Enée, Etéocle et Polynice, Hero et Léandre, Jason vainqueur du dragon, Hercule, Narcisse, Orphée, Jules César ou Dédale. On n'est pas plus érudit.

On connaissait, on pratiquait les classiques latins et grecs.

Dans le *Tristan de Béroul*, l'épisode du nain bossu Frocin criant dans le sable pour y enfouir son secret :

Marc a oreilles de cheval,

est une adaptation de l'histoire du roi Midas.

Dans le *Cligès* de Chrestien de Troyes, si la sorcière s'appelle Thessala, c'est que, dans les poètes anciens, les magiciennes viennent de la Thessalie.

Des abbés, comme l'abbé de Lobbes, sur Sambre, nous l'avons vu, avaient une réputation fort étendue d'humanistes. Près de Lobbes, à Thuin, la si jolie petite ville du Hainaut, en 1240, Jean de Thuin, chevalier, seigneur de Ranwelz et de Montigny les Tilleuls, près l'abbaye d'Aulnes, donna une traduction en langue vulgaire de la *Pharsale* de Lucain, et c'est la première traduction en prose française que nous connaissions. Jacot de Forest en fit un poème peu de temps après; et ici ce fut le contraire du cas ordinaire, où l'on dérimait un poème pour en faire un roman; ce fut la prose qui fut rimée.

Les trouvères furent naturellement portés à faire passer dans la langue vulgaire les œuvres antiques ; au XIIe siècle, c'était fait, et les chansons de gestes du cycle de l'antiquité comptaient cinq grands poèmes, plus un nombre indéterminé de traductions et imitations.

Les poèmes étaient :

Le Roman de Thèbes (vers 1150).
Le Roman de Troie (vers 1160).
Le Roman d'Enéas (vers 1170).
Le Roman de Jules César.
Le Roman d'Alexandre.

Le roman de Thèbes est inspiré de la *Thébaïde* de Stace, tout à fait modernisée. C'est un des caractères du moyen âge, d'avoir eu une telle force de vitalité et de personnalité, qu'il a attiré, happé, englouti, digéré l'antiquité pour la transformer en sa propre substance. Il a fondu à son contact tout ce qu'il a approché ; il s'est assimilé les époques, il a modernisé l'ancien, et s'est rendu sien ce qu'il empruntait. Ni Thèbes,

ni Troie, ni Enéas, ni César, ni Alexandre ne sont plus ce que les classiques les montraient ; ils sont des cités et des hommes du moyen âge, de cet âge qui avait trop de jeunesse, de vivacité d'impressions et de fougue pour songer à s'extérioriser, à entrer dans des états d'âme qui n'étaient pas le sien, à reconstituer, par dilettantisme ou par science, des civilisations qui n'étaient pas la sienne.

Les inexactitudes et les anachronismes de ses œuvres ne sont ni maladresse, ni naïveté ; elles sont les exigences d'une jeunesse ardente qui ne connaît qu'elle et ramène tout à soi.

Nous n'analyserons pas ces cinq longs poèmes ; un seul suffira à nous donner une idée précise de ce que furent les autres, et ce sera, si l'on veut, le *Roman de Troie*, l'*Iliade* au XII[e] siècle, poème de 30.000 vers octosyllabiques, composé par Benoit de Sainte More (1160), d'après de vieux résumés latins conservés dans les couvents. Nous avons de ce roman 27 manuscrits : ce nombre en atteste le succès.

Que conte le trouvère ? Il commence par un éloge de la science, et de Darès, son guide, qui vécut avant Homère et connut les faits de plus près. C'est d'abord l'expédition des Argonautes, les amours de Jason et de Médée, la guerre d'Hercule contre Laomédon, l'enlèvement d'Esione, fille de Priam ; ce roi veut envoyer une armée ravager la Grèce ; Pâris propose d'y aller seul, enlève Hélène pendant une fête de Vénus, la ramène à Troie. Levée en masse dans la Grèce. Agamemnon et son armée débarquent en Troade. Vingt-trois batailles sont successivement racontées, séparées par des trêves durant lesquelles les dames décernent des prix de vaillance. Hector est tué, et son enterrement est un tableau d'une belle composition. Cependant Achille s'éprend de la troyenne Polyxène, et demande sa main à Hécube, s'engageant à ne plus combattre. Elle lui est accordée, mais les succès de Troïlus, brave chevalier admiré des dames, le ramènent sur le champ de combat ; il tue Troïlus et Memnon, et est tué lui-même. Ajax et Pâris s'entre-tuent. Troie est investie. Arrivent les Amazones, de la terre du Femenie ; et à ce propos, le trouvère donne une description de la Terre. Les Grecs sont repoussés par elles, mais leur reine, Penthésilée, trouve la mort en se

battant. Bref, Troie est prise grâce au stratagème du cheval de bois. Hélène est rendue à son mari. C'est un massacre général, la fuite, les retours des Grecs, d'Ajax, d'Ulysse, de Diomède, d'Agamemnon, tué par Clytemnestre et son amant Egisthe, puis vengé par Oreste, sacré chevalier à quinze ans ; la fin est une Télégonie, histoire des deux fils d'Ulysse, Télémaque, fils de Pénélope, et Télégonus, fils de Circé.

Telles sont les grandes lignes. Tout cela est historié et agrémenté d'une foule d'épisodes et de détails, où la fantaisie du trouvère défigure l'antique et habille les Troyens en chevaliers. Mais on voit que l'ensemble est conforme aux récits anciens, et qu'il serait hasardeux de prétendre que les trouvères du XII[e] siècle ignoraient leur antiquité.

Benoit suivait les récits de Dictys et de Darès, aujourd'hui perdus et connus seulement par de misérables abrégés.

Son œuvre plut fort, et fut souvent recopiée, — nous dirions aujourd'hui éditée, — traduite, notamment par Herbert von Fritslàr de Thuringe, vers 1200, — et imitée, pour les *Amours de Troïlus et Briseïda*, par Boccace, dans *Il Filostrato*, par Chaucer (XIV[e] siècle) et par Shakespeare dans *Troïle et Cressida*.

Comme l'*Enéide* suit l'*Iliade*, l'*Enéas* fait suite au *Roman de Troie*.

Virgile fut très populaire au moyen âge, on en avait fait un sorcier, un magicien : son nom était connu de tous, et il fut assez naturel qu'un trouvère adaptât en langue vulgaire l'*Enéide*, pour en faire le roman d'*Enéas*, en 10.150 vers octosyllabiques.

Justin, Quinte-Curce, Julius Valerius, l'archiprêtre Léon, tous ces auteurs traduits fournirent la matière du *Roman d'Alexandre*, de Lambert le Tort et Alexandre de Bernay; en 20.000 vers de douze syllabes, premier type du vers, qui, du nom du héros qu'il chanta d'abord, s'appela vers Alexandrin.

Ce poème est le type du roman d'aventures merveilleuses, aux pays dorés, avec des animaux fantastiques et invulnérables, femmes aquatiques, fontaines-fées, hommes fendus par le haut jusqu'au nombril, tempêtes de neige et pluies de feu,

précieux détails que le trouvère prenait dans la fameuse *Lettre d'Alexandre à Aristote sur les merveilles de l'Inde*. Conquêtes, enchantements, chasses, duels, forment un récit touffu qu'on divise en quatre branches, et qui a alimenté, après le XIIe siècle, toute cette littérature romanesque qui s'est provignée autour d'Alexandre et de Porus. Il faut ne pas l'oublier quand on parle des romans métaphysiques du XVIIe siècle : ils ne sont pas un genre à part, ils sont un aboutissement, une conclusion, la fin d'une famille que rajeunira le roman de mœurs.

C'est encore l'antiquité qui a inspiré les imitations des *Métamorphoses* d'Ovide, comme la *Philomène* de Chrestien de Troyes, ou le *Narcisse*. Boèce avait fourni le sujet des contes sur *Orphée*. Le franciscain Chrétien Legouais de Ste More, à la fin du XIIIe siècle, traduisit Ovide en 72.000 vers. Au XIIIe siècle, Maître Elie translata d'Ovide *L'art d'aimer* qu'il accommoda aux lois de l'amour chevaleresque.

Loin de croire que le moyen âge ignora les anciens, il faut au contraire être surpris de la profonde connaissance qu'il en eut, et du commerce fidèle qu'il entretint avec eux.

La Renaissance n'a pas révélé l'antiquité à la France : elle a enrichi un terrain déjà préparé et fertile.

* * *

Cycle Breton. — Les romans bretons sont des romans français. « Ils ne sont pas plus bretons, dit M. Cledat, qu'*Hernani* n'est une pièce espagnole. » La conquête normande venait, au XIe siècle, de mettre les Bretons « à la mode », et ils furent les héros choisis par les conteurs, pour ces poèmes que leur sujet classe dans le cycle des Chevaliers de la Table Ronde.

Le personnage autour duquel tous les autres gravitent, est le roi Arthus, un chef de clan du VIe siècle. Il se forma une légende, dont les éléments épars furent réunis au IXe siècle en latin par Nennius, puis elle fut racontée par Joffroi de Monmouth au XIIe siècle. Arthus devint le type du roi de courtoisie, ayant une cour brillante, donnant des fêtes et des

tournois. La tradition groupa autour de lui une élite, les Chevaliers de la Table Ronde, ainsi nommés à cause de la forme de la table autour de laquelle ils se réunissaient, afin qu'il n'y eût aucune préséance, tous étant égaux.

Leur mission était la « quête » du saint Graal, le vase sacré dans lequel Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Christ ; Charlemagne l'avait rapporté d'Orient ; on l'avait déposé dans l'abbaye de Moyenmoutier (Vosges), mais il fut enlevé. Le devoir des Chevaliers était de le ressaisir, et ils parcouraient le monde à sa recherche.

Les trouvères contaient, enrichissaient, allongeaient les épisodes du fonds primitif.

Parmi ces chevaliers errants et magnanimes, Tristan est l'un des plus célèbres.

Wagner a puissamment contribué à populariser en notre temps les noms de Tristan et Iseult, — celui-ci germanisé sous la forme Isold. En réalité, Wagner a pour son livret suivi Gottfried de Strasbourg, qui a imité l'œuvre de notre trouvère Thomas. La version wagnérienne est française par ses origines.

L'histoire de Tristan et Iseult a pris naissance chez les Celtes, on s'en aperçoit à certains caractères qui la localisent, le merveilleux, le charme qu'y prennent la mer et la forêt, la science de la navigation, le goût des aventures, les croyances magiques, la figure même de Tristan, sorte de demi-dieu barbare, qui sait chasser, dépecer, lutter, imiter le chant des oiseaux, jouer de la rote, dompter les monstres, survivre aux blessures. C'est le type accompli du héros, transfiguré et divinisé par l'amour.

Il nous reste trois mille vers de Béroul, et autant de Thomas, deux trouvères du XIIe siècle. Avec quelques autres fragments, c'est un amas de décombres. M. Bédier a tenté de reconstruire l'édifice, par un travail d'industrieuse mosaïque. Il a emprunté de-ci de-là les pierres de sa construction : en France, à Béroul, à Thomas, et à un vieux roman en prose ; à l'étranger, à Eilhart, et à Gottfried de Strasbourg.

Les Allemands ne nous donnent qu'un aperçu de ce que devaient être les textes français perdus qu'ils ont imités. En ce

qui concerne directement la littérature française, il n'est pas sans intérêt d'extraire de ce mélange ce qui nous revient de droit, et de constater que notre part est encore fort belle, dans cette légende si touchante à laquelle nous ne nous intéresserions peut-être pas tant, si l'Allemand Wagner ne l'avait désignée à notre curiosité.

Ces histoires ne sont encore connues que des lettrés. Il y a cent ans, on ignorait leur existence. Nous prenons volontiers cette occasion de raconter le Tristan français, pour servir la cause de sa vulgarisation parmi nous. Certes, l'histoire légendaire de Tristan, est d'origine bretonne et bien française. Dans les œuvres de Thomas et Béroul, des deux parts, le début fait défaut, et nous ne le connaissions que par Eilhart, par Gottfried de Strasbourg et leurs successeurs.

On sait que Tristan est le neveu du roi Marc. Ce roi Marc est roi de Cornouaille, province méridionale de l'Angleterre, d'après Béroul, et d'après Thomas, il règne sur toute l'Angleterre; mais peu importe.

On sait encore que la Cornouaille était en ce temps-là, comme l'Attique au temps de Thésée, soumise à l'impôt du sang par le Morhout d'Irlande, qui chaque année y venait réclamer un lot de jeunes gens et de jeunes filles.

Tristan s'avance, et va tuer le Morhout, ce qui délivre d'un grand fléau le royaume de son oncle.

Tristan a été blessé par l'épée empoisonnée de son adversaire. Seule, la reine d'Irlande, sœur du Morhout, a le secret qui guérit cette blessure. Tristan va près d'elle, sans se faire reconnaître, et il recouvre la santé. Il voit la fille de la reine, Iseult, et il en est épris. Mais il doit repartir.

Peu après, il revient en Irlande, comme messager officiel de son oncle Marc, qui veut épouser Iseult. Il ramène à son bord la fiancée du roi.

La mère d'Iseult avait donné à sa fille un breuvage d'amour qui doit unir les deux époux d'une tendresse invincible.

Sur le bateau, par erreur, Iseult et Tristan boivent ce philtre.

Dès lors ils s'aiment jusqu'à mourir.

Afin que Marc ne s'aperçoive pas que sa fiancée n'est plus

digne de lui, elle a substitué à elle sa suivante, la nuit de ses noces. Puis elle fait tuer celle-ci, pour être plus sûre de sa discrétion. Mais la pitié des assassins gagés épargne la victime.

Cependant Tristan et Iseult, à la cour du roi Marc, ont de fréquentes entrevues. Ils sont trahis par un nain bossu, Frocin, au service du roi.

Ici nous avons le texte français primitif : à cet endroit commence le fragment du trouvère Béroul, que les Allemands ont copié plus tard.

Nous assistons à un rendez-vous de Tristan et d'Iseult, dans la forêt, sous un grand pin. Le roi Marc, averti par son nain, est venu, et s'est caché dans les branches de l'arbre. Mais Iseult a aperçu son image reflétée par l'eau de la fontaine, et comme nulle ne fut plus avisée, elle ne dit que paroles bonnes à donner le change au mari défiant. A ce langage, Tristan comprend qu'ils sont épiés, et il conforme ses discours aux exigences de la circonstance. Tous deux se parlent avec tant de respect d'une part, tant de réserve de l'autre, que le roi Marc en est ravi, accuse son nain de mensonge, l'exile, et embrasse de joie sa femme et son neveu, qu'il remercie encore d'avoir tué le Morhout. Il ne se cache pas pour leur dire qu'il les épiait, et qu'il a été si satisfait de les entendre, que « peu s'en fallut que ne sois de l'arbre tombé ».

Il veut désormais que Tristan et Iseult se voient librement et à toute heure. Toute la scène est conduite avec art, et elle est bien moderne, ou plutôt elle est éternelle.

Mais les soupçons renaissent au cœur du roi, aiguillonnés par les délations de trois barons jaloux de Tristan. Marc, résolu à s'informer, donne à son neveu l'ordre de partir pour aller porter en Bretagne un message au roi Arthus, et il guette le moment où le messager voudra faire ses adieux à Iseult pendant la nuit.

Marc et Tristan dormaient dans la même chambre.

L'obscurité était complète:

Dans la chambre point de clarté,
Ni cierge, ni lampe allumée.

Vers le milieu de la nuit, le roi feint de sortir; mais il a fait semer de la farine entre le lit de Tristan et le sien, où repose Iseult. Les deux amants ont vu la farine, qui portera et gardera la trace des pas, si on marche dessus. Aussi Tristan, plus avisé,

> Les pieds a joint, prend son élan
> Et saute dans le lit du roi.

Il entend du bruit, il prend le même chemin pour rentrer dans son lit. Mais dans l'effort du saut, une de ses blessures s'est ouverte; les deux lits et la farine sont teints de sang; le crime est avéré; Tristan est arrêté, malgré ses vives dénégations.

L'arrêt est cruel. Tristan et Iseult seront brûlés vifs ; et on prépare le bûcher.

Le cortège funèbre se met en route. Tristan est enchaîné. En passant devant une petite chapelle élevée à la pointe d'une roche si abrupte qu'un écureuil se tuerait en sautant de là, il demande et obtient le droit de prier un instant pour son âme; tandis que les soldats veillent à la porte, il passe derrière l'autel, et se précipite dans le vide; le vent qui s'engouffre dans ses vêtements forme parachute, et il tombe sans grief sur le sable; il se sauve en courant. Il est bientôt rejoint par son valet fidèle, Governal, qui lui rapporte son épée, et ils se cachent dans une forêt.

Cependant le supplice d'Iseult n'est pas différé. Elle a les mains si serrées, que le sang jaillit de ses doigts. La flamme du bûcher luit déjà. A ce moment passe une troupe de lépreux, dont le chef propose au roi Marc un châtiment plus terrible que le feu, c'est de livrer la reine au plaisir de ces lépreux, qui la garderont avec eux. Le roi satisfait de ce raffinement consent, et les hideux infirmes emmènent leur proie avec des cris féroces.

Quand ils passent par la forêt où se cachait Tristan, celui-ci voit et reconnaît sa belle ; il charge son valet d'assommer ces magots à coups de trique, et il sauve son amie.

Pendant que Marc se lamente et décapite son nain dont il a à se plaindre, — c'est tout un épisode qui fait digression et qui est inspiré par la légende classique du roi Midas, —

Tristan et Iseult vivent dans la forêt du Morois, de gibier et de racines; Goverual fait la cuisine.

Il restait chez Tristan son chien fidèle, Husdent, qui ne cessait de pleurer son maître avec tant de transport qu'on le croyait enragé. Quand on le détacha, tous les valets étaient montés sur les bancs et les rebords des murs, pour l'éviter. Le chien, dès qu'il fut en liberté, reconnut les traces de son maître, et les suivit. Le roi et les barons ne le quittaient pas. Mais quand la bête refit, comme Tristan, le saut du rocher de la chapelle, ils renoncèrent à l'imiter et s'en retournèrent chez eux, pendant que la bonne bête, poursuivant sa route, retrouvait Tristan et Goverual, qui lui apprit à chasser sans aboyer.

Un jour, après la chasse, Tristan et Iseult dormaient sur la feuillée; ils n'étaient pas enlacés, et une épée les séparait. Un forestier les vit, et courut prévenir le roi, qui prit son glaive, et s'en vint seul pour punir les coupables dans leur sommeil. Quand il fut là, quand il les vit dormant si chastement, il craignit naïvement de se tromper dans ses soupçons, et il ne les tua pas. Il ôta l'anneau royal du doigt de la reine, mit, sans l'éveiller, ses gants d'hermine devant elle, et remplaça l'épée de Tristan par la sienne. Ayant fait ce bon tour, le brave homme s'éloigna, en disant:

J'avais dessein de les occire,
N'y toucherai, je rentre mon ire.

Il n'en dit mot à personne :

On en ferait trop laide histoire.

A leur réveil, les deux amants connurent que le roi était venu; ils craignirent de le voir tôt revenir en force, et ils se sauvèrent vers le pays de Galles.

Trois ans s'étaient écoulés depuis que Tristan et Iseult avaient bu par erreur le breuvage de la reine d'Irlande, qui fait aimer pendant trois années seulement. Symbole délicat et spirituel qui fixe cette limite moyenne aux amours terrestres.

Tristan n'aime plus; il regrette la chevalerie, les riches vêtements, les cours brillantes, au lieu de la loge de feuil-

lage où il vit en bête. Iseult, de sa part, pleure sa jeunesse, et songe aux toilettes de reine, à la vie brillante de la cour. Les deux amants, qui ne sont plus sous le charme du philtre, se confient leurs pensées, et leur union se desserre. Iseult rentre auprès du roi qui pardonne, à la condition que Tristan sera exilé.

Le charme est rompu. Mais l'amour vrai a-t-il besoin de magie et de philtres? Aussi renaît-il bientôt entre les deux amants, plus humain, plus volontaire, plus émouvant encore. Tristan et Iseult ne peuvent vivre sans se revoir. Ils ont de nouveaux rendez-vous, et les trois barons jaloux dont il a été question plus haut les espionnent. Tristan les surprend, il en assomme un, le second se sauve, quant au troisième, il s'est glissé près de la fenêtre d'Iseult et il épie derrière le rideau. L'ombre portée de sa tête trahit sa présence, Tristan bande son arc invincible, tire, la flèche part.

Emerillon ni hirondelle
De moitié ne vole aussi vite
Et si c'eut été pomme molle,
Le trait n'eut pas mieux traversé.

Le fragment de Béroul finit là. Pour la suite immédiate, il faut consulter les romans allemands, qui ont traduit la version romane aujourd'hui perdue. Celle-ci reparaît avec le fragment de Thomas, qui prend les choses un peu plus loin.

D'après Thomas, Tristan a été surpris et a dû fuir en Bretagne, où il vit malheureux dans le souvenir fidèle de son amie. Il se marie pourtant, ayant rencontré une princesse qui lui plaît parce qu'elle s'appelle aussi Iseult. Nommons-la, pour ne pas confondre, Iseult II. Par respect pour Iseult Ire, il ne veut être qu'un mari de nom seulement pour la seconde, qui se dépite de tant de réserve. Cette situation ambiguë prête à de longues dissertations, après lesquelles, ayant analysé le douloureux état d'âme et de Tristan, tiraillé entre l'amour et le devoir, et d'Iseult II, qui est bien mal mariée, et d'Iseult Ire qui pleure toujours Tristan, et du roi Marc, qui a

de sa femme le corps et pas le cœur, — le trouvère conclut qu'il ne sait quel des quatre est le plus à plaindre,

Parce qu'éprouvé je ne l'ai.

Le poète a ainsi de ces intrusions naïvement amusantes de sa personne dans le récit. Mais poursuivons : c'est le morceau capital du récit de Thomas.

Dans un combat, Tristan a été blessé à mort par une épée empoisonnée. Il est sur son lit d'agonie, il mande son ami Kaherdin, et fait sortir tout le monde de la chambre. Mais sa femme, Iseult II, défiante et jalouse, colle son oreille à la muraille du lit, et écoute. Elle entend son mari demander à Kaherdin un suprême service. Il faut qu'il aille en Angleterre, déguisé en marchand : il approchera ainsi d'Iseult Ire, lui montrera un anneau qu'elle reconnaîtra, et lui apprendra en secret que Tristan se meurt. Si elle consent à venir, à le guérir par sa vue si chérie, qu'il mette la voile blanche au vaisseau; la voile noire annoncera que Kaherdin revient seul.

Ainsi fut fait. Le faux marchand arrive à la cour du roi Marc, montre à Iseult Ire ses belles marchandises, « riche vaisselle de Tours, vins de Poitou, oiseaux d'Espagne », et une agrafe d'or, en lui disant : « Reine, voyez que cet or est beau : il est plus fin que celui de cet anneau ». C'est l'anneau de Tristan. Iseult Ire le reconnaît, parle en secret au marchand, apprend de lui la fatale nouvelle, et fuit aussitôt avec lui.

Le récit de ce voyage d'Iseult Ire, d'Angleterre en Bretagne, est un morceau d'une saveur littéraire délicieuse, et d'une composition habile. Le navire est en vue des côtes bretonnes, mais des vents contraires s'élèvent, et le repoussent au loin. Voyez ce tableau d'un gros temps en mer, c'est une vigoureuse marine, peinte avec justesse et sobriété :

Le vent s'efforce et lève l'onde,
La mer se meut, qui est profonde,
Le vent se trouble, épaissit l'air,
Vagues s'élèvent, mer noircit,
Il pleut et grêle et le temps croît.
Rompent boulines et haubans.

Cinq jours durant, la tourmente fait rage. Iseult Ire se désole,

a peur de périr, d'être noyée, et elle souhaiterait que Tristan fût noyé aussi, car le même poisson peut être les mangerait tous deux, et ils seraient ainsi réunis l'un à l'autre dans la mort.

Le beau temps revient. Mais alors c'est la « bonace » ; le navire demeure en panne en vue des côtes.

Tantôt avant, tantôt arrière,
Ne peuvent leur route avancer.

Cependant Tristan a grand peine, « pleure des yeux, détend son corps », jusqu'à l'heure de la vengeance ourdie par la perfide Iseult II. Elle annonce à son mari, sachant que par ce mensonge elle le punira, qu'un navire est en vue, ayant voile noire.

Tristan gémit : sa force s'en va : puisque son amie n'est pas venue, il ne tient plus à la vie. Il se tourne vers la muraille,

« Amie Iseut » trois fois a dit :
La quatrième il rend l'esprit.

Iseult Ire a pu atterrir ; elle entend les cloches, les plaintes, elle apprend la fatale nouvelle, Tristan le Preux est mort ! Alors vous eussiez vu la pauvre reine, toute dolente et « désaffublée », courir par les rues vers le palais, se désoler devant le cher mort :

L'embrasse, près de lui s'étend,
Lui baise la bouche et la face,
Etroitement des bras le serre,
Elle rend ainsi son esprit
Et reste morte auprès de lui.

A ces deux grands poèmes il faut joindre des gestes de moindre importance, comme *La Folie de Tristan* (XIIe siècle), où Tristan contrefait le fou pour se rapprocher d'Iseult sans éveiller la défiance du roi Marc. Au XIIIe siècle, Tristan fut le héros d'un long roman en prose qui reproduit tous ces épisodes. La fin en diffère. Le roi Marc blesse son rival ; Tristan et Iseult s'étreignent alors avec tant d'amour que leurs deux cœurs se brisent. Au XVe et au XVIe siècle, le même roman est repris, enjolivé, allongé d'épisodes gracieux comme celui de

la fillette que Tristan charge d'aller épier au port le retour du navire, et que la farouche Iseult II force à révéler le secret des deux voiles, noire ou blanche.

Enfin des épisodes ont été perdus ; on ne les connaît que par les traductions étrangères ou par les romans en prose du XIIIe siècle, qui les reproduisent : le cheveu d'or découvert par le roi Marc qui jure d'épouser celle à qui il appartient : et c'est un cheveu d'Iseult ; — ou le grelot d'oubli, que Tristan malheureux envoie à Iseult pour qu'elle ne souffre pas ; mais Iseult le jette à la mer, car elle veut souffrir aussi, puisque Tristan est dolent.

Ce qu'il ne faut pas oublier non plus, c'est le « lai » de Marie de France (XIIe siècle), le *Chèvrefeuille*, où Tristan exilé par le roi Marc, revient pourtant, se cache dans les bois, et prévient son amie de sa présence par le signal convenu d'une branche coupée de coudrier. Iseult voit ce bâton sur le chemin, comprend que Tristan est dans les alentours, quitte son escorte, s'enfonce dans les bois, et retrouve son ami, avec qui elle passe quelques doux moments. Les vers sont exquis ; Tristan disait à Iseult que

Il en était de leurs deux cœurs
Tout ainsi que du chèvrefeuille
Qui au coudrier se prenait.
Quand il est ainsi enlacé et pris,
Et tout autour du bois s'est mis
Ensemble peuvent bien durer ;
Mais si l'on veut les séparer,
Le coudrier meurt promptement,
Le chèvrefeuille également.
Belle amie, ainsi est de nous,
Ni vous sans moi, ni moi sans vous.

Le roman de Tristan et Iseult, tel qu'il fut au XIIe siècle, est un roman bien français. Ce n'est plus l'amour sauvage des légendes celtiques ou saxonnes, c'est l'amour plus tendre, plus délicat, plus scrupuleux, plus fait de nuances, c'est cet amour courtois qui distingue la chevalerie française, et dont on avait déjà comme un présage discret dans l'épisode de la belle Aude à la fin de la *Geste de Roland*.

Il y a un charme étrange à ces romans naïfs et vieillots ; ils

évoquent les images agrandies d'êtres à demi réels qui évoluent parmi les rêves et les féeries, les enchantements et les fantastiques batailles.

Comme il serait séduisant, si la place ne nous était mesurée, de suivre Lancelot, dès son enfance, — Lancelot enlevé tout jeune par une fée qui l'entraîne au fond d'un lac, dans son palais splendide, où son éducation attentive fait un preux de Lancelot du Lac, si souvent célébré par les conteurs.

Quelle figure attrayante que celle de Merlin l'Enchanteur, dont les charmes le métamorphosent tour à tour en vieillard, en seigneur, en homme du peuple, en jeune homme, en nain, en géant, sorte de Faust terrible, créature de Satan, obstacle infernal aux chevaliers en quête du saint Graal. Mais la fée Viviane lui dérobe sa science et l'emprisonne dans la forêt de Broceliande, tant il est vrai qu'il n'est science, ni sortilège qui mette la faiblesse humaine à l'abri de la femme, de l'amour et de son prestige.

Chrestien de Troyes fut le plus grand de ces trouvères. Il avait fait un *Tristan* (1160) aujourd'hui perdu.

Il est l'auteur d'*Erec et Enide*, où le chevalier Erec punit sa femme Enide d'avoir préféré l'opinion du monde à l'amour. Il l'entraîne dans mille aventures périlleuses, lui défendant de lui adresser la parole. Quand l'épreuve a assez duré, il lui pardonne. *Cligès* conte l'histoire de Cligès, fils de l'Empereur de Constantinople, qui aime Fénice ; celle-ci est aimée par l'Empereur qui a résolu de l'épouser, et qui l'épouse en effet. Mais la nourrice Thessala connaît un breuvage magique qui permet à Fénice de se conserver pure, et qui donne à l'Empereur l'illusion d'être son époux. Pendant ce temps, Cligès fait mille exploits à la cour d'Arthus. Quand il se présente à nouveau devant Fénice qu'il aime et dont il est toujours aimé, Thessala fait prendre à sa maîtresse un breuvage qui lui donne un sommeil semblable à la mort. On fait de belles funérailles à la Juliette de ce Roméo. Lorsqu'elle se réveille, Cligès est auprès d'elle, et ils ne se quittent plus. Ils sont découverts dans leur retraite, s'enfuient ; l'empereur meurt de colère, et Cligès lui succède.

Une autre geste de Chrestien de Troyes, *Le Chevalier au*

Lion, conte les exploits du chevalier Ivain, de la Table Ronde, qui a entendu parler d'une fontaine merveilleuse, ombragée par un grand pin, d'où pend, à une chaîne d'or, un bassin de même métal. Devant la fontaine est un escalier splendide, tout en émeraudes, gardé par un chevalier indomptable. Ivain va le provoquer, renverse le bassin d'or, et aussitôt une affreuse tempête de pluie et de grêle saccage toute la forêt : Ivain tue le chevalier de la fontaine magique, qu'il a poursuivi jusque dans son manoir. Mais la porte s'est refermée sur lui, et il serait en grand péril, si une suivante ne lui donnait un anneau, — sorte d'anneau de Gygès, — qui le rend invisible. Il se prend à aimer la veuve de sa victime : il s'en fait aimer, et il l'épouse.

Cependant le roi Arthus, qui a entendu conter les merveilles de la fontaine ensorcelée, y vient, renverse le bassin d'or : la tempête de pluie et de grêle se déchaîne sur la forêt, et Ivain sort du château pour châtier l'audacieux. Casqué, enfermé dans sa belle armure, il n'est pas reconnu par les chevaliers d'Arthus : il désarçonne celui d'entre eux qui a été désigné pour le combattre. Alors, vainqueur, il se fait connaître : et il invite le Roi et sa suite à des fêtes splendides. Pendant ces réjouissances, un des chevaliers, Gauvain, lui fait honte de s'amollir auprès de sa femme et de ne plus paraître dans les combats ni dans les tournois. Piqué dans son orgueil, il part, en promettant à sa dame de revenir dans un délai qu'il lui fixe. Mais il dépasse de beaucoup le temps convenu, et la dame, dépitée, lui fait faire défense de plus jamais reparaître devant elle.

Ivain, désespéré de cet arrêt devant lequel il s'incline en bon et courtois chevalier, court le monde pour dissiper ses chagrins, protège les opprimés, sauve un lion de la mort en tuant un serpent ; le lion reconnaissant s'attache à lui, l'aide dans ses exploits, et le soir il dort à ses pieds. Sa renommée se répand au loin.

Deux demoiselles ayant eu des démêlés de famille, Gauvain s'est proclamé le champion de l'une d'elles. Ivain se déclare le champion de l'autre. Les deux chevaliers descendent en lice et se battent plusieurs jours, sans se connaître. Quand enfin ils se nomment, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre ; le

différend s'accommode, et grâce à un philtre, Ivain rentre en grâce auprès de la Dame de la Fontaine Magique, son épouse.

Chrestien de Troyes a écrit le *Chevalier de la Charrette*, vers 1170, à la même époque que le *Chevalier au Lion*. C'est proprement l'épopée de l'amour courtois, galant, chevaleresque, qu'un signe ou un ordre de la Dame bannit ou rappelle docilement.

C'était le jour de l'Ascension, Arthus tenait cour plénière et brillante. Un chevalier inconnu se présente d'un air insolent.

Il a vaincu déjà plus d'un des Chevaliers de la Table Ronde, il provoque les autres.

— Envoyez, dit-il à Arthus, la reine Geneviève dans la forêt : qu'un seul chevalier l'accompagne. Si je le défais, je garderai la reine : dans le cas contraire, je vous rendrai tous les chevaliers que je garde prisonniers.

Arthus est trop brave pour reculer devant un défi. Le sénéchal Keu emmène la reine dans la forêt. Il est battu. La reine demeure prisonnière.

Le neveu du roi, le chevalier Gauvain, va pour la chercher. En route, il rencontre un chevalier qui ne se nommera que plus tard, mais pour la commodité du résumé, disons tout de suite qu'il s'appelle Lancelot, le même que célèbrent les romans populaires de la *Bibliothèque Bleue*, et dont l'image illustre les jeux de cartes.

Lancelot a perdu son cheval. Une charrette vient à passer, conduite par un nain qui l'invite à monter, lui promettant que s'il entre dans sa charrette, il verra la reine. Sans doute il est ridicule pour un chevalier d'aller en charrette comme un paysan ou un condamné. Mais puisque, avec Gauvain, ils sont en quête de la reine et qu'on la leur promet, Lancelot prend place dans la carriole, à la grande joie des passants qui le huent.

Gauvain et Lancelot arrivent à un château où ils sont reçus et hébergés. Lancelot couche dans le « lit périlleux ». Celui qui s'étend dans ce lit voit à minuit une lance de feu descendre du plafond, et s'il n'est pas un chevalier parfait, la lance le tue. Lancelot est à peine blessé.

Le lendemain, il repart avec Gauvain. Dans la forêt, ils ren-

contrent une belle demoiselle qui leur apprend que la reine est en ce moment aux mains de Méléagant, fils du roi Bademagu, dans le royaume duquel on n'entre que par deux ponts également périlleux, le pont sous l'eau et le pont de l'épée.

Les deux compagnons se séparent alors ; Gauvain tentera de passer par le pont sous l'eau.

Lancelot va droit au pont de l'épée. Il sort vainqueur de tous les maléfices, rejoint Méléagant, et le défait, sous les yeux de la reine Geneviève, l'épouse ravie du roi Arthus. Il est en droit de compter sur sa reconnaissance pour tant de bravoure. Par coquetterie, Geneviève, qui aime Lancelot, se déclare mal contente de lui. Le chevalier, si durement traité, se résigne et dit sa plainte au sénéchal Keu, le vaincu de Méléagant, qui est là, prisonnier avec la reine.

Méléagant défait, Lancelot part. Il est saisi en route par des soldats qui pensent faire une bonne prise et le ramènent à Bademagu. Le bruit court même qu'ils l'ont tué et qu'ils le ramènent mort. Geneviève, à cette nouvelle, se repent d'avoir été si dure pour lui, et de l'avoir traité tout au contraire de ce que son cœur eût voulu faire. Elle jeûne de douleur, se pâme ; on la dit morte. En entendant ce malheur, Lancelot veut se pendre à l'arçon de sa selle. On le décroche à temps. Bref, voilà de nouveau Lancelot et Geneviève en présence à la cour de Bademagu, et cette fois, à l'air dont la reine l'accueille, le chevalier de la charrette peut savoir qu'on ne le hait pas.

Le rendez-vous secret de Lancelot et de Geneviève a toute la saveur d'un roman moderne. Il est même assuré qu'un moderne y mettrait moins de discrétion. Ils se rencontrent de nuit, près d'un vieux mur, à une fenêtre barrée de fer. Il veut desceller les barreaux :

— Ils sont trop gros, objecte la reine Geneviève.

— N'ayez crainte, répond Lancelot. Rien, hors vous, ne peut me retenir. Si vous me permettez de briser ces barres, la route est libre pour moi;

> Mais si point il ne vous agrée
> Pour rien je n'y voudrais passer.

Voilà bien l'amour courtois, docile, soumis. Mais la reine

donne ce « congé »; elle va se recoucher, tandis que Lancelot tord et déplace les barres; il vole d'un pied léger, rejoint sa mie, et on laisse à penser quelle joie ils se donnèrent.

La fin a été composée par un continuateur, Godefroi de Lagny. Le sénéchal Keu, faussement désigné par des traces du sang de Lancelot, est accusé par Méléagant, qui jette en même temps Lancelot en prison. Mais le traître est puni au bout du conte; Lancelot lui tranche la tête.

La reine revient chez son mari Arthus; Lancelot continue à se distinguer par ses prouesses, son obéissance aveugle aux caprices de Geneviève, en un mot, sa galanterie, — cette vieille galanterie française qui inspirera encore les romans de La Calprenède et de Gomberville, et qui persistera, dans son essence, jusqu'à la Chambre Bleue, et au delà. Il n'y a qu'en France qu'on dit : « Ce que femme veut, Dieu le veut ».

Le Chevalier de la Charrette fut dédié par Chrestien à Marie de Champagne dont les lais, disons-le en passant, sont justement célèbres; on lira avec fruit des analyses fort complètes qu'a faites M. Clédat des *Deux Amants*, de *Yonec*, délicieux conte d'amour et d'oiseau bleu, de *Lanval* qui aima une fée, d'*Eliduc* ou le mari cru célibataire par la trop tendre Guilliadon.

Perceval fut la dernière œuvre de Chrestien, qui mourut avant de l'avoir achevée. Il y racontait comment Perceval, prudemment élevé par sa mère loin des tournois pour qu'il n'y risquât pas sa vie, prend le goût des armes à la vue de deux chevaliers qu'il rencontre, s'arme, part, arrive au château du roi Pêcheur, puis, — d'après les continuateurs de Chrestien, — traverse mille aventures pour retrouver le saint Graal, le retrouve, meurt : et ce jour-là, le saint Graal remonta de lui-même aux cieux.

Wolfram d'Eschenbach a traduit le *Perceval* de Chrestien, et c'est dans cette traduction d'un original français que Wagner a puisé le sujet de son *Parsifal*.

Robert de Boron fit aussi un *Perceval* en vers au commencement du XIIIe siècle; il est perdu. On ne le connaît que par une imitation en prose. Il a composé encore un poème du saint Graal qui est l'histoire merveilleuse de Joseph d'Arimathie.

C'est lui enfin qui a conté les faits de l'enchanteur Merlin. Il l'a rattaché au cycle de la Table ronde, et Merlin sera encore si populaire au XVIIIe siècle, qu'on en fera le *deus ex machina* de tous les opéras-comiques du Théâtre de la Foire.

Toutes ces aventures se rapprochèrent, s'amalgamèrent, se cristallisèrent sous une dernière forme, le *Lancelot* en prose de 1220, qui suit le héros de sa naissance à sa mort, et comprend aussi les aventures de plusieurs autres chevaliers de la Table Ronde, comme Perceval, la « quête » du saint Graal, la fin du règne d'Arthus. Dans ce roman, le saint Graal est trouvé dans le Palais spirituel par Perceval, Boort et Galaad, fils de Lancelot. Le vase merveilleux resplendissait d'un éclat surnaturel sur une table d'argent, devant laquelle était agenouillé un vieillard en semblance d'évêque, le propre fils de Joseph d'Arimathie. Perceval et Boort seuls survécurent à cette vue divine, pour raconter que Galaad ayant approché le Graal, tomba mort, et son âme fut ravie aux Cieux; et une main vint du ciel, saisit le vase sacré, et l'emporta, avec la Sainte Lance, au ciel. Et Galaad fut choisi parce qu'il était vierge et n'avait point péché.

Il faut signaler encore un roman du XIVe siècle fort touffu, *Perceforêt*, qui rattache la lignée d'Arthus à Alexandre le Grand. C'est là que se trouve le conte de la *Belle au Bois dormant*, et aussi le conte de la *Rose* dont une imitation italienne a fourni à Alfred de Musset le sujet de *Barberine*.

Alexandre le Grand, au cours de ses conquêtes dans les Indes, faisait une promenade en barque, quand une tempête le poussa à la dérive et le fit aborder en Grande-Bretagne. Il s'empara de ce pays, et en confia le gouvernement à son ami Bétis, qui fit construire des maisons et des temples sur l'emplacement d'une forêt qu'il abattit, la forêt enchantée du magicien Darnant. Aussi Bétis reçut-il le surnom de Perceforêt. Il lui arriva mainte aventure; il repoussa une incursion de Jules César, — déjà ! — épousa la Dame du Lac, dont il eut un fils, et ce fut le grand-père du roi Arthus; il fonda un ordre de chevalerie, l'ordre du Franc Palais, composé de douze preux qui prirent pour dames les douze filles de Burt, petit-fils d'Enée, et tous ces croisements assurent ainsi au

sang breton un mélange flatteur de sang macédonien et de sang troyen.

A une fête qu'il donna, un de ses chevaliers, Troïlus, s'éprit d'une jeune étrangère, Zélandine, fille du roi de Zélande, et lui donna l'anneau de fiançailles.

Un oracle cruel pesait sur la destinée de la princesse Zélandine. A sa naissance, trois fées étaient venues. La première, Lucina, lui promit la santé. La seconde, Thémis, fut mécontente de n'avoir pas eu, à table, de couteau pour le banquet; son couteau était tombé sous la table, et on ne le lui avait pas ramassé. A quoi tiennent les colères des fées! Pour se venger, elle prédit que la princesse se piquerait au fuseau d'une quenouille, et s'endormirait jusqu'à l'arrivée d'un chevalier, qui la sauverait.

La troisième fée, Vénus, promit de se charger de réaliser la seconde partie de l'oracle.

Ce qui devait arriver, arriva. Au retour de la fête de Perceforêt, Zélandine ayant pris une quenouille des mains d'une de ses suivantes, se piqua, s'enfonça une écharde dans le doigt, et s'endormit.

Le roi son père la fit déposer dans une chambre magnifique, sur un lit somptueux, dans une haute tour silencieuse et solitaire, ayant une seule petite fenêtre très haute: la tour s'ouvrait seulement par un souterrain dont le roi avait le secret.

Cependant Troïlus apprend par des pêcheurs la détresse de sa bien-aimée. Il accourt, traverse la mer, arrive au castel. Il est arrêté par un large fossé. « Si monta à cheval et dit que jamais il ne quitterait, qu'il n'eût passé les fossés de la tour. Et sachez que sa rage d'amour le mena au bord des fossés, et comme un homme forcené il se bouta dedans, mais la fortune qui communément favorise les hardis fit tant pour lui qu'elle le mit de l'autre côté, et ainsi se trouva Troïlus à terre sèche et sans avoir méchef. Alors trouva Troïlus la muraille de la tour tant forte, que sans un très grand labeur l'on ne la pouvait endommager. Or, il advint qu'il abandonna son cheval et se mit à s'enquérir s'il trouverait un endroit pour l'attaquer, ce qu'il ne put. Quant à ramper contre la muraille, ce lui était chose impossible. Il en était là quand il

entendit soudainement une terrible hideur de vent qui venait de la direction de la Grande-Bretagne, et qui passa; mais une tempête s'abattit sur l'étang de la tour, et il vit venir à lui un messager, qui se métamorphosa soudain en un grand oiseau. Troylus monta sur le dos de la grande beste, qui le porta jusqu'à la hauteur de la fenêtre de la tour. Il trouva sa bien-aimée toute belle et parée sur un lit somptueux; il échangea son anneau contre le sien, et repartit par le même chemin pour la Grande-Bretagne. Et la princesse dormait toujours.

Neuf mois après, Zélandine mettait au monde, sans se réveiller, un petit prince, qui chercha tout d'abord à têter. Ses petites lèvres avides rencontrèrent la main de sa mère; elles saisirent un doigt, et en aspirant, firent sortir l'éclat de bois de la quenouille, cause première de cet engourdissement. Aussitôt l'enchantement cessa, et la princesse se réveilla, fort étonnée de voir tout ce qui lui était arrivé durant son somme.

Dès que sa fille fut éveillée, son père songea à la marier. Car elle n'avait pas son enfant avec elle; un oiseau l'avait emporté en nourrice. Troïlus vainquit ses rivaux, retrouva son fils et sa femme, et les emmena à la cour de Perceforêt.

Vous reconnaissez dans cet épisode le conte que Charles Perrault devait raconter plus tard avec un art moins naïf, *La Belle au Bois dormant*, dont le motif est des plus fréquents dans les légendes du folklore.

La vogue du Perceforêt fut considérable. Il fut traduit, imité. M. P. Meyer en publiait naguère une imitation catalane dans la *Romania*. Mais ce roman nous amène à la lisière extrême de la forêt enchantée où ont fulguré les armures et les cimiers des Preux. L'allégorie ou le ridicule sont en embuscade, et c'en est fait, dès la fin du XIV[e] siècle, des belles gestes du cycle breton : elles ont vidé le saint Graal jusqu'à la lie.



Cycle Français. — Le cycle français évoluait et brillait, pendant ce temps, XII[e] et XIII[e] siècles, avec un éclat triomphant.

La *Chanson de Roland* nous apparaît comme le premier et le plus purement national des chefs-d'œuvre de l'art français. « Elle se dresse à l'entrée de la voie sacrée où s'alignent depuis huit siècles les monuments de notre littérature, comme une arche haute et massive, étroite si l'on veut, mais grandiose, et sous laquelle nous ne pouvons passer sans admiration, sans respect et sans fierté. » (G. Pâris.)

La chronique de Turpin et le *Carmen* de la Trahison de Ganelon constatent l'existence d'une chanson de Roland antérieure, qui a dû surgir dès le Xe siècle des complaintes, rondes, et chants populaires inspirés par ce désastre de Roncevaux (15 août 778) raconté dans la *Vita Caroli* d'Eginhard.

« *In quo prœlio Eggihardus, regiae mensae prœpositus, Anselmus, comes palatii, et Rollandus, Britannici liminis praefectus, com aliis compluribus interficiuntur.* Dans ce combat périrent Eggihard, maître d'hôtel royal, Anselme, comte du palais, et Roland, préfet de la Marche de Bretagne, et quelques autres. » Voilà tout ce que l'histoire a conservé du souvenir de Roland : un mot bref et banal dans la chronique d'Eginhard. La légende a été moins avare, et elle a rempli le monde de son nom, qui sonne comme une fanfare de victoire. Son cheval Veillantif, son olifant dont le son descelle les murs et fait tomber les dents et les moustaches de ceux qui l'entendent, son épée Durandal, que le poète Henri de Bornier a accrochée en croix avec la Joyeuse de Charlemagne sur la panoplie du Temple de la Patrie, tout ce qui lui a appartenu prend un air sacré de relique efficace et féconde en miracles d'héroïsme, des Pyrénées qu'il a tailladées et fendues, jusqu'à Pavie et à Rome où sa lance repose et où son épée est sculptée dans la pierre, comme elle l'est aussi à Brousse, chez les Turcs.

Le manuscrit le plus ancien que l'on connaisse du *Roland* est en Angleterre, à la bibliothèque d'Oxford. C'est un cahier jauni, fatigué par l'usage, par les voyages dans le sac du trouvère. Il porte une marque d'un pouce sale, une tache de graisse et une tache de sang. Un trop ingénieux critique a tiré des conclusions, de ces indices, sur la vie privée et les mœurs des trouvères, qui étaient gens de peu, malpropres et vilains (le

pouce sale), gourmands (la tache de graisse), et batailleurs (la tache de sang). C'est ce qui s'appelle ne rien négliger.

Le manuscrit compte 4.002 vers de dix syllabes, rimant par assonances comme les proses de l'Eglise, premières manifestations de notre prosodie et de la rime.

L'assonance est l'embryon de la rime. Elle est ce que Sainte-Beuve appelle le coup de cloche qui avertit que la ligne est terminée. Cette ligne d'ailleurs est bien en vers : elle est scandée, cadencée, avec la césure après le quatrième pied. L'alternance des rimes féminines et masculines n'existe pas encore.

> Carles li reis, nostre emperere Magne,
> Sept ans tous pleins ad ested en Espagne,
> Tres qu'en la mer conquist la terre altaigne,
> N'il ad castel ki devant lui remaigne.

Les couplets sont faits d'un nombre de vers variable, et leur finale est marquée d'un cri *aoi*, qui est comme une ponctuation ou un repos.

Voici quel est le sujet.

Le roi d'Espagne est le Sarrazin Marsilie. Il est menacé par les Français dans Saragosse. Il envoie à Charlemagne des ambassadeurs pour traiter de la paix. Charlemagne désigne Ganelon pour porter au Maure sa réponse. Ganelon est un traître, il est jaloux de Roland, dont il médite la perte. Perfidement, il pactise avec l'ennemi, et ils complotent ensemble la mort du neveu de l'Empereur. Ganelon revient au camp de Charlemagne avec les riches cadeaux qui ont payé sa félonie. Il annonce à l'Empereur que Marsille se soumet, que la guerre est finie, que l'armée peut repasser en France. Il suffira de laisser là une arrière-garde, sous les ordres de Roland. Charlemagne a bien eu deux songes funestes, mais il ne s'y arrête pas, et il part.

Cependant Marsille a rassemblé ses gens, et fond sur la petite troupe de Roland. Olivier, fidèle ami du neveu de Charlemagne, monte sur un pin, et aperçoit l'armée des Infidèles qui arrive. Trois fois il presse Roland de sonner du cor, — un cor d'ivoire, l'Olifant, — pour appeler l'Empereur. Roland estime qu'il serait lâche de demander du secours, et que leur devoir est de défendre à eux seuls le poste qui leur a été confié.

L'archevêque Turpin bénit les combattants, et le ciel se trouble, en présage de la mort prochaine du héros.

Alors, c'est la bataille. Roland, Turpin, Olivier font des prouesses. C'est en vain. La vaillante petite troupe plie sous le nombre. Roland se décide à appeler l'Empereur, et il sonne du cor.

> Roland a mis l'olifan à sa bouche,
> L'emplit de son souffle, et sonne avec force.
> Hauts sont les monts, et la voix est lointaine.

Charlemagne est à trente lieues, il entend l'appel, et revient en hâte. Ganelon veut l'en dissuader ; il se dévoile, sa traîtrise est reconnue, il est saisi et garrotté.

Pendant ce temps, Olivier meurt de ses blessures ; l'archevêque Turpin bénit les mourants, et rend l'âme ; au loin retentissent les hautbois de l'armée de Charlemagne, et les païens, à ce bruit, prennent la fuite. Roland essaie de briser son épée, la Durandal, pour qu'elle ne tombe pas entre les mains des Infidèles ; mais la lame, bien trempée, entame le rocher sans se rompre. Alors Roland prie devant la garde de son glaive en guise de croix, le place sous lui, et meurt. Les anges emportent son âme aux cieux.

L'Empereur découvre avec douleur l'embuscade de Roncevaux, et ses preux qui jonchent les monts de leurs cadavres. A sa prière, Dieu prolonge le jour ; il poursuit les païens et les jette dans l'Ebre. Puis il revient à Roncevaux pour rendre les honneurs suprêmes à son neveu et à ses preux.

Marsille, refoulé, vaincu, mourant, est secouru par l'émir de Babylone, Baligant, qui accourt pour le sauver, et dont on nous dénombre les armées, ainsi que les troupes françaises.

Les deux adversaires en viennent aux mains. La rencontre est terrible. Les chevaliers français, Oger, Geoffroi d'Anjou, le duc Nayme, font des exploits valeureux. Charlemagne, de sa main puissante, tue Baligant. Il entre à Saragosse, où Marsille vient de mourir. Il laisse dans la ville une forte garnison, et revient en France. En passant à Blayes, il y donne la sépulture aux preux de Roncevaux dont il a emporté les restes.

Le voici, à présent, dans son palais d'Aix-la-Chapelle, triste et dolent. Là, la fiancée de Roland, la belle Aude, apprend la mort de son ami : elle se pâme, et silencieusement, elle tombe, morte de douleur.

Il reste à punir l'auteur de tous ces malheurs, le traître Ganelon. On lui désigne un champion, Pinabel, qui le représentera dans la lice pour le jugement de Dieu, et qui se battra contre le champion de Roland, Thierry. Celui-ci est vainqueur. Ganelon est condamné, supplicié, écartelé, et ses garants sont pendus.

La veuve de Marsille l'Infidèle, était parmi les prisonniers. Elle se convertit, et reçoit le baptême, avec le nom de Julienne.

Passé le jour, la nuit est arrivée.
Couché est le roi dans sa chambre voûtée.
Saint Gabriel, de la part de Dieu, lui vint dire:
Charles, pars pour de nouvelles conquêtes!

L'ange lui ordonne d'aller en Syrie, de porter la croisade en Orient, d'y aller soutenir les chrétiens. L'empereur voudrait n'y pas aller :

Dieu! dit le roi, si peineuse est ma vie!
Il pleure des yeux, il tire sa barbe blanche.

Ici finit la geste que Turold a récitée.

L'œuvre tout entière, encore qu'imparfaite et parfois gauche, est d'un grand effet et d'un sentiment ému.

Ah ! la vaillante épopée, chevaleresque et bien française ! Quelle imposante figure que celle de ce Charlemagne légendaire, dont la barbe chenue s'étale sur la cuirasse ! Et quelles batailles ! La mêlée est terrible, assourdissante dans le cliquetis des épées et le fracas des armures. Les poitrines crèvent sous le fer, les têtes sont transpercées par la lance, les épaules sont pourfendues, et les cottes de mailles d'or des chefs arabes se déchirent comme des loques sous la pesée des estocs. « Gente bataille ! » opine gaiement Olivier. Chaque coup qui tue, qui désarçonne, qui navre et qui abat, est accompagné du mot pour rire, d'une gaminerie de soldat français : « Attrape ! Pas de chance pour toi ! Plus rien à faire ! »

Un souffle patriotique et fier circule dans ce beau poème inspiré par le culte du courage, de la loyauté, le mépris de la trahison, la pitié pour le malheur, la sympathie pour les héros, la grâce de la jeunesse et de l'amour. Quoi de plus touchant que la mort de la belle Aude, la fiancée de Roland, dans le palais d'Aix-la-Chapelle :

L'Empereur est revenu d'Espagne,
Et vient à Aix, la plus belle ville de France;
Il monte au palais, il entre dans la salle.
Vers lui vient Aude, la belle demoiselle.
Alors elle dit au roi: « Où est Roland le capitaine,
Qui me jura de me prendre pour femme ? »
Charles en a et douleur et ennui,
Il pleure et tire sa barbe blanche:
« Sœur, chère amie, c'est d'un mort que tu parles!
Mais je te donnerai une consolation;
Je te donne Louis; puis-je mieux dire?
Il est mon fils; à lui sera mon royaume. »
Aude répond: « Ce mot m'est étrange!
Ne plaise à Dieu ni à ses saints ni à ses anges
Qu'après Roland je vive encore! »
Elle perd la couleur, elle tombe aux pieds de Charlemagne,
Elle est morte. Dieu ait merci de son âme.
Les barons français la pleurent et la plaignent.
Aude la belle est à sa fin allée.
Le roi croyait qu'elle était pâmée,
Il en a pitié, et il pleure, l'Empereur.
Il la prend aux mains, il la relève;
Sur ses épaules la tête est inclinée.
Quand Charles voit qu'elle est morte
Il mande quatre dames comtesses;
A un moustier le corps est porté:
Les nonnes la veillent nuit et jour,
Au pied d'un autel bellement ils l'enterrent;
Moult grands honneurs le roi lui a donnés. Aoi.

La mort de Roland est une des belles pages du poème. Tous les preux étaient morts dans le ravin de Roncevaux, Roland est blessé mortellement.

Alors Roland sent que la mort approche.
Sa cervelle lui sort par les oreilles.
Il prie Dieu de recevoir ses pairs,
Et il se confie à l'ange Gabriel.
Il prit l'olifan (pour être sans nul reproche)
Et son épée Durandal dans l'autre main,

Et se traîne à une portée d'arbalète, à peine,
Vers l'Espagne; il entre dans un champ; monte sur un tertre;
Quatre rocs de marbre entourent deux beaux arbres;
Sur l'herbe verte il tombe à la renverse,
S'évanouit, car la mort lui est proche.
Hauts sont les monts et fort hauts sont les arbres;
Il y a quatre rocs luisants de marbre.
Sur l'herbe verte le comte Roland se pâmait.
Un Sarrazin avait l'œil ouvert,
Fait le mort, se couche entre les autres,
Le sang rougit son corps et son visage;
Il se met sur pieds, et accourt;
Il était grand, fort de grande bravoure,
Plein d'orgueil et de rage mortelle.
Il saisit Roland, son corps et son armure
Et dit ceci: « Vaincu le neveu de Charles!
Cette épée, je l'emporterai en Arabie. »
Le comte se réveille en se sentant tirer.
Alors sent Roland que l'épée on lui tire,
Ouvre les yeux, et il a dit :
« Par ma foi ! tu n'es pas des nôtres ! »
Il tient l'olifan, qu'il ne veut pas lâcher.
Il le frappe sur son cimier tout travaillé en or,
Défonce l'acier et la tête et les os;
Les yeux sortent de la tête du Sarrazin,
Qui tombe mort à ses pieds.
Après il lui dit : « Gredin ! Comment fus-tu si osé
Que de me toucher, ni à droit ni à tort ?
Qui le saura te tiendra pour fol!
J'en ai fendu mon olifan,
J'en ai perdu les cabochons et les ors! »
Là sent Roland qu'il a la vie perdue.
Il se met sur pieds, tant qu'il peut s'évertuer.
Sur son visage sa couleur il a perdue.
Devant lui était un rocher brun.
Dix coups il le frappe par deuil et par rage.
L'acier crisse, mais ne casse ni ne s'ébrèche,
Et dit le comte : « Sainte Marie, aide !
Ah! bonne Durandal, quelle douleur!
Je ne me sers plus de toi, mais je ne te néglige pas !
En tant de batailles avec toi j'ai vaincu!
En de si grandes terres j'ai combattu pour les donner
A Charles, qui a la barbe chenue !
Puisses-tu n'appartenir jamais à un poltron !
Un fier soldat t'aura longtemps tenue,
Jamais il n'aura son pareil en la libre France! »
Roland frappe sur le roc de sardoine.
L'acier crisse, mais ne se rompt ni ne s'ébrèche.
Quand lors il vit qu'il ne pouvait la rompre
A soi-même il commença de se plaindre:

O Durandal, que tu es claire et blanche!
Au gai soleil, tu luis, tu flambes !

Il se rappelle alors qu'au val de Maurienne, Charlemagne la lui a donnée, qu'avec elle il conquit la Normandie, la Bretagne, le Poitou, le Maine, la Bourgogne, la Lorraine et Constantinople...

Roland frappe sur une pierre bise,
Plus en abat que je ne vous sais dire,
Le glaive crisse, grince, mais ne se brise,
Et la lame se redresse vers le ciel.

Le comte voit que rien ne peut briser ce fer auquel il adresse cette belle prière :

O Durandal! que tu es belle et sainte!
Dans ta garde dorée que de reliques!
Une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile,
Et des cheveux de Monseigneur saint Denis,
Un morceau du vêtement de sainte Marie,
Non, non, il ne serait pas juste que païens te saisissent.

Cependant le preux sent la mort descendre de son front à son cœur. Il va sous les pins, s'étend parmi le blé vert, se confesse, offre son gant à Dieu, et des cieux les anges descendent vers lui :

Il est là gisant sous un pin ,le comte Roland,
Il a voulu se tourner du côté de l'Espagne...
Il a tendu à Dieu le gant de sa main droite.
Saint Gabriel l'a reçu.
Alors sa tête s'est inclinée sur son bras,
Et il est allé, mains jointes, à sa fin.
Dieu lui envoie ses anges chérubins,
Saint Raphaël et saint Michel du Péril,
Saint Gabriel est venu avec eux.
Ils emportent l'âme du comte au paradis.

C'est ainsi que le héros disparaît du poème, armé, casqué, étendu près de son épée, dans l'attitude des statues en marbre, sur les tombeaux des cryptes de cathédrales.

Pio Rajna, le savant médiéviste, disait :

— « Ne pas connaître le *Roland*, c'est ignorer la poésie chevaleresque. »

C'en est assurément le chef-d'œuvre, par la variété, la puis-

sance, le coloris, la précision, l'inspiration héroïque et le relief des descriptions.

Quelle peinture chatoyante des somptueuses merveilles de l'art oriental ! L'or et les pierreries ruissellent dans les trésors de l'émir et sur les armures arabes. Les motifs pittoresques, les scènes bien venues, et de composition forte et sobre abondent : Roland et ses preux s'engageant dans les sombres gorges des Pyrénées, Roland refusant de sonner du cor ; la bénédiction des guerriers par l'archevêque Turpin, l'anxiété de Charlemagne en entendant le cor de Roland, — ajoutez les récits de batailles, les défilés guerriers, les paysages peints d'un trait, la majesté douce de Charles, la valeur terrible des preux ; il y a là un souffle d'héroïsme et une grandeur d'âme qui font du *Roland* une des plus belles épopées de tous les âges. Il est difficile de répéter avec Voltaire, après le *Roland* et la *Légende des Siècles*, que les Français n'ont pas la tête épique.

En dehors du *Roland*, ce cycle comprend nombre de gestes dont l'examen même le plus rapide nous entraînerait hors des limites de ce volume. Léon Gautier en a classé une centaine sous les rubriques diverses :

Cycle Mérovingien (Baptême de Clovis, Floovent);

Geste du Roi (Jeunesse de Charlemagne, lutte contre les vassaux, voyage en Orient, guerre d'Espagne);

Geste de Guillaume;

Geste de Doon de Mayence;

Gestes Provinciales (Lorrains, Nord, Bourgogne, Blaives, Saint-Gilles);

Cycle de la Croisade (*Chanson d'Antioche;* Les Albigeois).

Poèmes divers.

Parmi les trouvères qui « déclinaient » ces gestes, il faut citer Robert de Boron dont la gloire poétique balança celle de Chrestien de Troyes, et surtout Robert Wace, chanoine de Bayeux (XIIe siècle), poète sans fantaisie ni écart, presque un chroniqueur, qui dans le *Brout* et dans le *Roman de Rou* (ou Rollon), nous conte le passé légendaire des Celtes et des Normands. C'est dans le *Rou* que Robert Wace a mis le fameux

chant des gens du peuple contre les nobles, d'une inspiration toute démocratique :

> Nous sommes hommes comme ils sont,
> Et tout aussi grands corps avons,
> Et tout autant souffrir pouvons.

Dans la *Chanson des Lorrains*, il n'y a pas moins de trois poèmes, *Garin*, *Girbert* et *Anséis*, qui nous promènent parmi les meurtres, les trahisons et les batailles de France en Espagne. C'est un tableau de la vie féodale fait avec un luxe précieux de détails, qui constatent ce que Léon Gautier appelle de façon pittoresque « une barbarie de Peaux-Rouges ».

Raoul de Cambrai est une autre épopée violente qui date du xe siècle, mais dont nous n'avons qu'une version du xiiie siècle. Elle est un souvenir saisissant des férocités, des brutalités de la chevalerie, faite de batailles, de tueries, de massacres, d'incendies, de pillages.

Il faudrait nommer encore *Berthe aux grands pieds*, *Cléomadès*, d'Adenès le Roi, *Girard de Viane*, de Bertrand de Bar-sur-Aube, *Ogier le Danois*, *Pèlerinage à Jérusalem*, *Huon de Bordeaux* (fin du xiie siècle), *Renaud de Montauban* ou *les Quatre Fils Aymon*, *Garin de Montglane*, *Aimeri de Narbonne*, *Charroi de Nîmes*, *Moniage Rainoart*, *Garin le Lorrain*, *Girard de Roussillon*, *Amis et Amiles*, etc.

* * *

Pour en terminer avec toute cette littérature narrative ou épique, mentionnons qu'il y eut des récits qui ne se rattachent pas à ces cycles, dont quelques-uns même nous fournissent la transition vers les isopets et les fabliaux.

Ce sont les poèmes de Gautier d'Arras, les légendes de *Mélusine*, de *Robert le Diable*, *Aucassin et Nicolette*, du xiie siècle, prose et chants mêlés, premier essai délicat et gracieux d'opéra-comique, tendre peinture d'amour dont les personnages sont le fils du comte de Beaucaire et la fille du roi de Carthage.

La Violette, de Gilbert de Montreuil, *Florimont*, d'Aimon

de Varenne, *Méliacin*, de Girard d'Amiens, *Manekine* et *Jean et Blonde*, de Philippe de Beaumanoir, *le Châtelain de Couci* qui fait manger à sa femme le cœur de l'amant; *Flore et Blancheflor*, roman de deux enfants qui s'aiment et que tout sépare, *Parthénopeus de Blois*, nous amènent à la fin du XIIe siècle.

Au XIIIe siècle, on fait moins de poèmes, et plus de romans en prose; au XIVe, la prose l'emporte; les romanciers ne prennent pas la peine d'inventer : ils *dériment* les précédents poèmes.

L'imprimerie fit ses débuts en 1450; en 1478 on imprima *Fierabras*, puis Galien Rhétoré, Hernaut de Beaulande, le *petit Jehan de Saintré*, ou le fameux *Jehan de Paris*, et tant d'autres qui enrichirent les éditeurs de la populaire Bibliothèque bleue.

Le respect des traditions se perdit. Les chevaliers se plièrent aux temps nouveaux et ils en verront bien d'autres.

Au XVIIIe siècle, la Bibliothèque des romans de M. de Paulmy d'Argenson analysera tous ces poèmes en les mettant au ton du jour. Le farouche Ogier aura avec la fée Morgane un coquet entretien :

— J'ai assisté à votre naissance, dit la fée.

— Oh ! madame, répond le terrible Ogier, un genou en terre, c'est plutôt moi qui ai dû assister à la vôtre

M. de Tressan rajeunira Roland :

Roland à table était charmant,
Buvait du vin avec délice,
Mais il en usait sobrement
Les jours de garde et d'exercice.

Quand et comment avait décliné le genre des *gestes* ? Leur ère est close avec le XIIIe siècle. Ensuite ce ne sont plus que des imitations, des délayages, des adaptations prosées, démesurément allongées par des énumérations, des dénombrements, des compilations, des soudures. Girard d'Amiens prend tout le cycle français et en fait un unique *Roman de Charlemagne*. De vieux poèmes sont démarqués, contés en vers plus longs ou plus courts que dans l'original. Il y a pourtant quelques essais encore de nouveauté et d'invention, comme dans

le poème, véritablement démocratique, de *Hugues Capet* (XIVe siècle) et dans la geste de *Baudoin de Sebourc*, dont on a pu comparer un des personnages, l'aventurier Gaufroy, industrieux et pittoresque, à Gil Blas de Santillane. *Le Combat des Trente* est plein de vigueur, de vaillance, de sobriété forte; le *Tristan de Nanteuil* a de la verve comique. Tous ces récits, qui sont la queue énorme des chansons de geste, préparent la figure du Chevalier Errant, typique et légendaire, parcourant le monde et traversant les aventures les plus invraisemblables. Si tout finit par des chansons, tout finit aussi par le rire ; la tragédie deviendra la comédie larmoyante; les mystères deviendront des bouffonneries; la chanson de geste a suivi la loi et l'inclinaison habituelles; la moquerie tuera l'enthousiasme, et Cervantès peut déjà fourbir le plat à barbe de Don Quijotte.

* * *

Une autre voie par laquelle l'épopée s'égara fut celle de la grande poésie allégorique. Les chevaliers furent des symboles creux; des armures vides s'entre-choquèrent au pied de la forteresse prestigieuse de Male Bouche. Le *Roman de la Rose* est le chef-d'œuvre du genre, et nous y arrivons tout droit.

Le *Roman de la Rose* a été commencé par Guillaume de Lorris, en 4.270 vers de huit syllabes, et achevé par Jean Clopinel (ou Jean de Meung) en 17.776 vers, soit, au total, 22.000 vers.

Qui est Guillaume de Lorris ? Son nom semble indiquer qu'il est né à Lorris, entre Orléans et Montargis. Quand ? vers 1200. Il nous dit qu'il commença son poème à 25 ans. On présume qu'il mourut vers 1230. C'est tout ce qu'on sait.

Qui fut Jean Clopinel de Meung-sur-Loire ? Un poète né vers 1240 qui avait une belle fortune, qui commença, vers 1270, la continuation du *Roman de la Rose*, et qui était fort savant. On l'appelait Maître Jean.

Sur les miniatures des manuscrits, il porte le costume des docteurs en Sorbonne, bonnet noir et manteau rouge. Il a

traduit Végèce, Boèce. On a de lui un *Testament* en 2.200 vers alexandrins qui alignent en quatrains les préceptes et les avis. Il est suivi d'un codicille. D'autres poèmes de lui sont perdus.

Jean était à son aise, même riche. En 1292 et en 1313, il y a deux rôles de la Taille où il est question de sa maison, au bout de la rue Saint-Jacques (aujourd'hui la maison élevée sur cet emplacement porte le n° 218); c'était un hôtel entre cour et jardin, l'Hôtel de la Tournelle.

C'est lui qui continua et acheva le Roman de Guillaume, et c'est l'unique exemple d'une *Suite* qui n'a pas été inférieure, et qui est peut-être supérieure, — elle a été souvent jugée telle, — à ses prémisses.

Voyons d'abord ce que racontent les quatre mille premiers vers de Guillaume de Lorris.

C'est le récit d'un songe — idée que Dante reprendra. Le poète rêve qu'il aperçoit dans un jardin une belle rose ; il veut la cueillir ; il en est empêché longtemps par maints événements qui le contrarient; enfin il y parvient et s'empare de la fleur aimée. Ainsi finit le poème, qui est une simple histoire d'amour sous forme allégorique. C'est le réel traduit par symboles. Parcourons cet étonnant poème, — ce songe d'une nuit de printemps.

Un beau matin de mai, au moment où la nature assoupie par l'hiver se ranime, quand les prés se revêtent d'herbes et de fleurs, quand les oiseaux emplissent les feuillages de leur ramage (bref le tableau conventionnel du printemps devenu un lieu commun qu'on retrouve dans toutes les poésies lyriques d'alors), le Poète se leva de bonne heure et alla hors la ville pour entendre dans les buissons chanter le rossignol et l'alouette, et il ne se peut pas de plaisir plus innocent. Il suivit le cours de la rivière, et arriva devant une haute muraille sur laquelle il y avait des figures peintes : Haine, entre Félonie et Vilenie, puis Convoitise, Avarice, Envie, Tristesse, Vieillesse, Papelardie « à l'air marmiteux », et Pauvreté. Elles sont décrites d'un crayon pittoresque et précis.

Cette muraille était l'enclos d'un vaste verger où les oiseaux gazouillaient. Car au moyen âge, le poète ne peut apercevoir un arbre sans y mettre aussitôt des oiseaux. C'est déjà l'ori-

gine de cette poétique, alors jeune, aujourd'hui vieillotte, qui donne le « ramage » comme rime à « bocage », et les « ormeaux » aux « oiseaux ».

Le Poète veut entrer dans ce verger. Il trouve une petite porte, il frappe. Une jeune fille idéalement belle et parée ouvre. C'est Oisiveté, l'amie du Plaisir (en vieux langage, Déduit). Elle le fait entrer et le conduit par les allées toutes odorantes de menthe, de fenouil, des arbres de senteur de l'Idumée, et toutes frémissantes du gazouillis des oiseaux qui l'enchantent, car le chant des oiseaux lui rappelle les chants d'Eglise, qui sont l'écho des chants des anges.

Sur une pelouse, des couples dansaient. Ils invitent l'étranger à se mêler à eux. Là brillent l'élégant Plaisir et son amie Liesse, Beauté et son cavalier Amour, Largesse avec un petit neveu du roi Arthus, Franchise, Courtoisie, Jeunesse.

Ayant admiré la « carole », le Poète visite le verger, ombragé par toutes les sortes d'arbres les plus beaux du monde et agrémenté d'une fontaine monumentale, d'une ornementation somptueuse, qui jetait mille feux. C'est la fontaine qui fait aimer. Elle donnait l'amour à ceux qui se miraient dans ses eaux, éblouissantes de tout l'éclat des pierreries qui tapissaient son lit.

Le Poète, dans son imprudence ignorante, s'y mira, et il vit dans cette source magique tout le verger reflété, avec des roses si belles qu'il souhaita d'en cueillir une toute fraîche et encore en bouton ; il en fut empêché, et il l'aima. Car le dieu Amour l'avait suivi et lui avait décoché toutes les flèches de son carquois. Il lui fallut se rendre, subir ses lois : Amour reçut ses hommages, lui ferma le cœur avec une clé d'or, et lui révéla les secrets de son art.

Après le départ d'Amour, le poète songeait, rêvait aux moyens de franchir les haies d'épines qui le séparaient de sa Rose aimée, quand Bel Accueil vint le trouver et s'offrit à le guider. Mais dès qu'ils approchèrent de la rose, ils furent chassés et repoussés par les menaces de Danger, qui veillait là auprès, avec ses compagnons Male Bouche, Peur, Honte (fille du Regard jeté par Raison sur Méfait).

Le premier assaut ayant échoué, le Poète est rejoint par

Raison qui veut le dissuader d'obéir à Amour. Le poète Amant ne veut entendre Raison, et fait ses confidences à Ami.

Celui-ci s'emploie pour lui, et avec de nouveaux auxiliaires, notamment Franchise et Pitié, ils désarment Danger et pénètrent dans l'enclos des Roses. Amant, le Poète, dépose un baiser sur sa Rose aimée.

Pareille audace met l'émoi et la révolution dans toute la région. Male Bouche raconte l'affaire à tout venant, et corse son récit de calomnie : Jalousie se démène et fait rage ; Peur et Honte s'agitent : Danger entre en fureur : bref le Poète est chassé, et pour que la Rose soit mieux gardée, on élève autour de l'enclos un mur haut et fortifié, avec des tours sur lesquelles Danger armé de sa massue, Honte, Peur et Male Bouche font bonne garde.

Le Poète en défaite geint et se lamente. C'est la fin du roman de Guillaume de Lorris.

Jean de Meung ramassa la plume tombée des mains mourantes de son devancier.

Un manuscrit de la Bibliothèque de Bruxelles ne contient que cette première partie, celle de Guillaume de Lorris ; elle se termine par 80 vers inconnus ailleurs. Sont-ils de Lorris ? est-ce son dénouement que Jean Clopinel aurait supprimé pour le remplacer par ses 17.776 vers ? Il est plus probable que ces 80 vers sont une fin apocryphe. Voyons présentement celle de Jean de Meung.

En voyant la Rose enfermée dans des Murs imprenables, Amant, au désespoir, songe à la mort. Raison reparaît et tente une fois de plus d'arracher le malheureux à l'esclavage de l'Amour, dont elle lui fait une hideuse peinture, aggravée d'une analyse du traité de Cicéron sur la vieillesse, d'une dissertation sur l'Amitié (encore Cicéron, *de Amicitia*), sur la Fortune, dont il faut se garder, sur la Charité, sur la Justice, sur Appius Claudius et Virginie, et la Vertu, et les Pouvoirs et les Rois. Ah ! la bavarde, prolixe, loquace et interminable Raison ! Elle repart aussitôt dans de féconds développements sur l'Amour, et conclut que Raison est la seule femme qu'il faut aimer, en méprisant Amour et Fortune, comme firent Socrate et Diogène. Fortune ? Quoi de plus facile que

de se soustraire à ses attraits? N'est-elle pas une fausse déesse dont le Poète nous parle longuement en imitant *L'Anticlaudien* d'Alain de Lille et la *Consolation* de Boèce, et en accumulant quelques exemples de Néron, de Crésus, de Mainfroi, de son neveu Conradin, et autres? Et comme le Poète reproche à Raison quelque crudité de langage, Raison déduit aussitôt ses idées sur la propriété des termes et le préjugé des figures. Mais c'est assez, et le Poète, saturé des raisonnements de Raison, la quitte et va retrouver Ami. De celui-ci, il reçoit des conseils qui sont une adaptation de l'*Art d'aimer* d'Ovide, approprié à l'époque. C'est le manuel du parfait cavalier, qui doit, parmi les personnages de *Lancelot*, alors très lu, imiter Gauvain le Bien Appris, ne pas ressembler à Keu le Vantard, et porter des souliers étroits et pointus, de façon que le vilain ne comprenne pas que le pied ait pu s'y loger.

Puis, ensemble, ils devisent des moyens de délivrer de prison Bel Accueil, qui peut de nouveau favoriser Amant et le faire approcher de sa Rose. Comment corrompre les gardiens? Comme on séduit les femmes, par les présents, qui mènent Richesse à Pauvreté : ci, tableau de Pauvreté. Les femmes aiment les biens. Jadis il en allait autrement. Sur ce mot *jadis*, nous partons vers le passé, et nous trébuchons de digression en digression jusqu'à l'âge primitif de l'homme de pierre. On nous dit, après Virgile et Ovide, comment la société se forma et imposa des lois aux êtres jusqu'alors sauvages. Il y eut des mariages : à ce propos, tableau du mariage et scènes de ménage. Alors, nous reprenons le thème de l'âge primitif de l'humanité, qui sert de comparaison avec les mœurs actuelles, pour vilipender celles-ci, avec esprit et malice. Au moins, autrefois on ne connaissait pas la valeur des pierres précieuses ni les voleurs, ni les pouvoirs publics, ni la honte des femmes, qui sont là fort maltraitées, et au sujet desquelles Ami reprend, pour les énoncer au Poète, les conseils d'Ovide dans son *Art d'aimer*.

Celui-ci va alors vers Richesse, qui le reçoit froidement, mais lui prodigue pourtant les avis les plus utiles, sur le danger qu'il y a de vouloir s'enrichir au risque de rencontrer

Pauvreté et Faim; celle-ci demeure en un champ pierreux où ne croît blé ni broussaille.

En quittant cette abondante interlocutrice, le Poète se promène dans le Verger, où Amour le rejoint pour lui reprocher de s'être attardé aux conseils de Raison : et ils parlent enfin de la Rose, que tant de digressions nous avaient fait perdre de vue.

En guerre ! il faut délivrer Bel Accueil qui favorisera l'accès de la Rose au Poète. Revue des poètes érotiques que l'Amour a vu mourir. Une armée se forme, et marche à l'assaut du donjon, car Amour veut que le Poète arrive à la Rose, sûr que plus tard il chantera l'Amour, dans un poème que Jean de Meung continuera après Guillaume de Lorris. Voici les bataillons formés : Faux Semblant, Contrainte, Courtoisie, Largesse, Discrétion, mènent l'assaut contre les gardiens de la Rose et de Bel Accueil : Male Bouche, Honte, Peur. Quant à Vénus, mère de l'Amour, elle symbolise la passion physique, trop différente de l'amour courtois pour avoir place dans cette armée. Richesse refuse ses services. L'Amour se vengera en ruinant les Amoureux. Faux Semblant explique longuement que sa place est toute désignée dans cette bataille, car sa place est partout, et il revêt dans le monde les costumes les plus variés, religieux ou civils : ci, satire longue et virulente des ordres, surtout des ordres mendiants, qui font les frais de tant de contes mordants au moyen âge.

Mais nous approchons enfin du terme, qui est la délivrance de Bel Accueil, pour permettre au Poète d'approcher la Rose.

Quatre corps d'armée se séparent et investissent le castel.

Faux Semblant, déguisé en pèlerin, s'approche de Male Bouche, l'étrangle et lui coupe la langue avec le rasoir qu'il avait caché dans sa manche.

Le castel est forcé, Bel Accueil est délivré, et sourit à l'Amant, qui se croit aussitôt autorisé à s'emparer de la Rose; mais celle-ci est défendue par Danger, Peur et Honte qui punissent de nouveau Bel Accueil, et chassent le poète Amant.

La résistance continue. Danger pourchasse Franchise, mais est tué par Pitié, qui est abattue par Honte. C'est la grande bataille dans le goût épique. Amour fait donner la

réserve, et appelle sa mère Vénus. Elle revenait d'une chasse avec Adonis, elle accourt, et déclare une guerre impitoyable à Chasteté.

Tout cela n'en finirait pas si Nature elle-même ne s'en mêlait.

Il y a une belle page de Tolstoï, représentant Nature dans son antre. Elle est très occupée, et le philosophe frémit en apercevant cette femme colossale penchée sur son ouvrage. Il lui demande :

— Que fais-tu ? Sans doute tu travailles à l'un des grands problèmes qui tourmentent l'humanité, le paupérisme, la guerre, les maladies ?

— Moi ? répond Nature, point du tout. Je cherche à rendre plus puissants les muscles de la cuisse de la puce, parce qu'elle n'a pas assez de ressort pour fuir ses ennemis.

— Quoi ? les hommes, tes enfants, ne te préoccupent pas seuls ?

— Tous les êtres vivants, répond Nature, sont égaux devant moi !

Il est peu probable que Tolstoï ait lu le *Roman de la Rose*, autrement on pourrait croire qu'il y a pris le motif de son apologue, quand Jehan de Meung nous représente Nature dans sa forge, occupée à protéger les individus pour la continuation des espèces.

Ici, une digression, pour établir le parallèle entre la Nature et l'Art, — l'Art impuissant à créer de la vie, ni par la peinture, ni par la sculpture, ni par l'alchimie, qui peut analyser et décomposer, mais qui est incapable de synthèse et de création.

Nature s'entretient ainsi avec son chapelain Genius, à qui elle veut d'abord se confesser, et qui lui recommande de ne pas se comporter en femme, la femme étant l'être le plus pervers ; et il en fait une satire cruelle, qui n'est pas la première dans ce poème.

Nature se confesse à Genius, et en ce faisant, elle expose l'état des connaissances cosmogoniques, métaphysiques, astronomiques, physiques de l'auteur. Genius gagne l'armée qui assiège le castel, où Bel Accueil est prisonnier, et il haran-

gue les barons pour leur recommander de suivre les lois de la Nature : ici et à ce propos, peinture virulente des vices du temps. On dirait que le chapelain, de la pointe de sa crosse, a crevé un abcès, il en coule un flot de noirceur et de sanie. Quand il a dit, l'assaut s'ébranle, et donne l'occasion inattendue d'écouter l'histoire de Pygmalion. Honte et Peur sont mises en déroute; Bel Accueil accorde enfin la Rose au Poète qui la cueille.

> Ainsi j'eus la Rose vermeille.
> Alors fut jour et je m'éveille.

C'est le vers 22.046me et dernier.

Tel est dans ses lignes les plus générales ce prodigieux poème.

Le succès ? il fut colossal. Estimez à deux cents le nombre des manuscrits qui existent encore, et jugez tout ce qui a été perdu. Cette petite Rose intéressa tout le monde connu. Flamands, Italiens, Anglais traduisirent le poème. Ses scènes se déroulent sur un grand nombre de tapisseries du XIVe siècle. L'imprimerie à sa naissance se met à l'ombre de la gracieuse fleur, et en répand à profusion l'image poétique. Au XVIe siècle, Marot la modernise. Ronsard ne cache pas le plaisir qu'il prend à ce roman, dont Baïf fait un sonnet. Etienne Pasquier en est féru pour ses moelleuses sentences, ses belles locutions, ses sages traités ou ses traits de folie, sa science de la théologie ; et il compare à Dante les deux poètes de la Rose « qui ont conservé et leur œuvre et leur mémoire jusqu'à huy, au milieu d'une infinité d'autres qui ont été ensevelis avec les ans dans le cercueil des ténèbres ».

De fait, le *Roman de la Rose* n'est jamais complètement sorti de la mémoire des lettrés. Au XVIIe siècle, Honoré d'Urfé, Mlle de Scudéry et ses émules lui doivent plus qu'on ne saurait dire. Au XVIIIe siècle, Lenglet du Fresnoy le salue comme notre Iliade, le réimprime; Lantin de Damerey de même; en ce siècle-ci, Méon, F. Michel, Marteau n'ont pas réussi à galvaniser ce succès vieillissant. On s'étonnerait même que ce fastidieux poème ait eu une telle faveur, si on oubliait quel

charme nos ancêtres prêtaient à ces dissertations, amoureuses ou politiques, qui étaient alors très hardies.

Les deux parties qui le composent sont tellement différentes, qu'on pourrait les opposer, comme si la seconde était la contrepartie et la palinodie de la première.

Dans le roman de Guillaume, ce n'est que délicatesse mièvre et courtoisie raffinée. Les allégories sont charmantes, gracieuses; les descriptions sont exquises; les portraits, notamment ceux des personnages qui ornent le mur de clôture, au début, sont tracés de main de maître.

Cependant, la partie de Jean Clopinel fut celle qui réussit surtout par son allure frondeuse, satirique, révolutionnaire, encyclopédique ; ses amusantes diatribes contre les moines et les femmes, ses compilations infinies qui en font une véritable *Somme* en un temps où les encyclopédies étaient encore possibles, jusqu'à l'indécence des détails, le bavardage copieux, tout cela plut et enchanta. Et ajoutez au demeurant que ce Jean Clopinel est un poète, un grand poète, et ce sont de vraiment belles pages, celles où il oppose la vie sans souci du portefaix à celle du banquier, où il détaille les portraits de Faux Semblant, de la courtisane habituée des tavernes, où il donne de la nature, de l'orage, du printemps, des peintures étudiées et exactes, tout cela dans un style tel que la langue française n'avait pas encore entendu de si beaux accents, et qu'il paraît bien avoir été celui de son temps qui a le mieux parlé français.

La composition, tout comme chez son prédécesseur, et plus encore, est le chaos ; l'incohérence y règne ingénument. Mais il y faut signaler le ton plébéien, démocratique, des théories sur la royauté et sur les rois « serviteurs des peuples ». A noter encore la satire des ordres religieux, les dissertations sur l'accord du libre arbitre et de la prescience divine, la science immense puisée dans Aristote et chez les Arabes, l'érudition des littératures classiques.

Jean fut lu, apprécié, discuté, combattu, honni autant qu'il fut aimé. Dès son apparition, Digulleville l'attaque; d'autres le défendent; c'est la bataille, donc c'est le succès.

Quelle différence avec le doux Guillaume ! Celui-ci mettait

dans son poème comme une déclaration, un hommage à une femme aimée :

> A celle qui a tant de prix
> Et tant est digne d'être aimée
> Qu'elle doit être Rose clamée.

De là le nom de son œuvre, *Roman de la Rose*, « où l'art d'amour est tout enclose. »

Jean fait œuvre impersonnelle, désintéressée, d'une portée générale, philosophique et sociale. Guillaume est un poète aimable, courtois, élégant, délicat, un mondain: Jean est un esprit vigoureux et hardi, bourré de science, positif, critique, militant. L'un est paisible et gentil; l'autre frappe et assène des coups de sa lyre sur le front de ses frères. L'un adore et adule la femme; l'autre l'exècre; l'un place l'amour très haut, l'autre en fait une nécessité physiologique; l'un dit l'art d'aimer; l'autre dit l'art de tromper; l'un est précieux; l'autre est mystique, illuminé, brutal; l'un est un aristocrate; l'autre est plébéien. A la vérité, Jean n'a pas continué Guillaume; il a juxtaposé son œuvre à la sienne, comme on voit une officine austère adossée au mur d'un élégant palais.

Un caractère essentiel et capital domine le poème entier dans ses deux parties : c'est l'allégorie.

Il y a deux gravures du commencement du XIXe siècle qui représentent toutes deux le même paysage et le même sujet. Sur une rivière calme, qui baigne une prairie et des buissons fleuris, un vieillard et un enfant sont assis dans une barque, une sorte de bac.

Le vieillard, chauve, avec une longue barbe blanche, la faux à la main, est reconnaissable : c'est le Temps.

L'enfant, avec ses ailes dans le dos, ses cheveux frisés et son carquois, c'est l'Amour.

Entre les deux gravures, il n'y a qu'une différence.

Dans la première, c'est l'Amour qui rame, et on lit cette légende :

— L'Amour fait passer le Temps.

Dans la seconde, c'est le Temps qui tient les avirons, et on lit au bas :

— Le Temps fait passer l'Amour.

Voilà tout le procédé allégorique du *Roman de la Rose*. Personnifier des sentiments, des actions, des abstractions, faire des rébus avec des qualités et des vices, c'est là le secret de toute sa rhétorique, et le procédé est aussi naïf qu'ingénieux.

Nous disons :

Dans le cœur de l'amant se livre quelquefois le combat de l'amour et de la raison.

Ou bien :

La jeune fille est retenue dans ses sentiments amoureux par la pudeur, la peur, la honte; elle est attendrie par la pitié, par les doux regards; elle est gardée d'elle-même par la chasteté; elle est alarmée par la calomnie, par la jalousie; bref elle est empêchée fort longtemps d'oser faire bon accueil à celui qui l'aime.

Voilà, pour la plus grande partie, tout le *Roman de la Rose*. Personnifiez chaque terme, individualisez chaque abstraction comme pour une charade, donnez à ces êtres imaginaires un costume, une physionomie, placez-les dans le décor d'un jardin fleuri, achevez, comme on ferait un thème, cette transposition, cette traduction de l'abstrait en images et figures, comme on voit, sur les vieilles Bibles, Dieu le père en habit d'empereur avec une barbe blanche, et, sur les cathédrales, Sapience et Philosophie sous formes de statues à attributs, — comme nous faisons encore nous-mêmes quand nous ornons nos monuments officiels avec des statues ou des peintures allégoriques de l'Agriculture ou de l'Industrie ou de la Ville de Paris; dessinez la phrase, rendez-en tous les éléments sensibles et matériels, par une habitude chère au moyen âge, où il fallait parler par leçons de choses à des ignorants incapables de lire; remplacez l'expression subtile et impalpable par des acteurs de féerie, et vous obtiendrez la translation toute naturelle :

— Amant rencontre Raison qui le persuade de ne pas écouter Amour.

Ou bien :

— La Rose est gardée à vue par Pudeur, Danger, Peur,

Honte, Chasteté, qui empêchent Bel Accueil de lui amener Amant.

C'est un pur travail de version, de virement, et il serait tout aussi aisé de traiter par le même réactif le *Discours de la Méthode* de Descartes, dans une « carole » gracieuse de Raison et Evidence faisant vis-à-vis à Certitude et à Esprit.

M. E. Langlois a savamment défendu les auteurs du *Roman de la Rose* contre le reproche d'avoir montré à la poésie cette voie fâcheuse de l'allégorie. Elle existait avant eux; ils l'ont consacrée. « Leur influence est réelle, incontestable, mais ce n'est pas celle d'un novateur qui change les habitudes de l'esprit, qui révolutionne un art en y apportant des procédés nouveaux; c'est celle d'un esprit supérieur qui donne à un genre la consécration de son talent et de son esprit. » Pourquoi l'abus de l'allégorie fut-il fâcheux? Parce que rien n'est plus facile; c'est un genre qui par définition et par nécessité exige l'absence d'observation réelle et de sentiment vrai. Il faut être un maître pour y réussir sans dommage. Le *Roman de la Rose* et la *Divine Comédie* sont deux rares exemplaires de ce succès.

Mais l'allégorie, comme nous l'avons dit, n'est pas la seule fille des chansons de geste. Elles ont aussi donné naissance à une grande variété d'aventures héroï-comiques, de contes malicieux. Les trouvères ont disparu avant les conteurs de fabliaux et les chantres de Renart, que voici.

CHAPITRE III

Contes et Récits.

Sources des Contes. — Le *Roman des sept Sages.* — Le *Dolopathos.* — Virgile au moyen âge. — Les Fabliaux. — Les Trouvères. — Les Fables. — Les Romans de Renart. — Contes du XIVe et du XVe siècles. — Antoine de la Sale. — Le petit Jehan de Saintré. — Les *Cent Nouvelles Nouvelles.* — Epuisement du genre.

Le XIIe et le XIIIe siècles ont été d'une avidité enfantine en matière de récits, et nous en ont laissé beaucoup. On en faisait des recueils, que le ménestrel promenait de chateaux en manoirs; c'était son répertoire.

Il faut distinguer les contes populaires, traditionnels, européens, des recueils où la tradition s'est plus d'une fois alimentée, traductions de contes orientaux, comme la *Discipline de Clergie*, le *Castoiement d'un père à son fils*, le *Dolopathos*, le *Roman des Sept Sages*, le *Directorium humanæ vitæ*, dans lequel Jean de Capoue traduisit, vers 1270, les contes orientaux de *Kalilah et Dimnah.*

Prenons d'abord quelque idée de cette littérature d'emprunt et d'importation, que la fantaisie de nos jongleurs devait rendre sienne.

Par exemple, le *Roman des Sept Sages* est d'origine orientale ; le conte primitif indien était de Sindibàd. Il passa en Europe, où il eut une popularité retentissante. Le conte en est curieux.

L'empereur Vespasien eut pour père Mathusalem. Il toucha le linceul du Christ, fit une expédition contre les Juifs d'Espagne et de Flandre, épousa la fille du duc de Carthage, dont il eut un fils. Après la mort de sa femme, il habita Constantinople, où il fit venir sept sages de Rome pour leur confier ce fils. Ils lui apprirent les sept arts, et l'enfant devint sage,

d'une sagesse étonnante. Un jour, un de ses précepteurs mit sous son lit une feuille de rue. L'enfant était si perspicace qu'il s'en aperçut. Son éducation avait été si excellente qu'on ne pouvait plus ni le surprendre, ni le tromper.

Cependant Vespasien s'était remarié, et sa femme lui demanda qu'il fît venir son fils. Mais les sages lurent dans les étoiles que ce fils allait dire en arrivant un mot qui devait le faire tuer, lui et ses sept professeurs. Le jeune prince lut tout cela aussi dans les étoiles ; mais il y vit, en outre, qu'il serait sauvé, s'il restait sept jours sans parler.

Ils arrivent à Constantinople. Le prince est reçu par son père Vespasien, assis avec ses barons sous la voûte de Sainte-Sophie. L'empereur embrasse ce fils, et il s'aperçoit avec douleur qu'il est muet. La reine veut le faire parler et l'emmène chez elle. Elle lui propose de tuer Vespasien et de le remplacer. L'autre ne dit mot. Voyant que son stratagème a échoué, elle en emploie un autre : elle se met à pousser des cris, comme pour se soustraire aux violences du prince. Celui-ci est saisi et jugé. Mais les juges sont embarrassés. Ils ne peuvent instruire l'affaire si l'accusé ne parle pas. On remet le jugement au lendemain. La reine s'en irrite, et souhaite à Vespasien d'être détrôné, comme le grand pin par le petit pin.

— Qu'est cela ? demande Vespasien.

Et la reine conte la première histoire, *Arbor*. Le conte est indien, la forme est occidentale. Un duc sortait de son manoir pour aller se faire saigner, — usage fréquent au moyen âge, où la bonne chère et l'exercice causaient des excès de santé. Dans la cour, un jeune pin poussait à l'ombre d'un grand pin ; celui-ci fut élagué, puis coupé pour permettre à l'arbre plus jeune de se développer. « Ainsi fera ton fils », dit la reine.

Le roi ordonne la mort du prince. Le cortège s'avance. Le premier sage dit au monarque qu'il lui arrivera ce qui arriva au chevalier qui occit le lévrier.

— Qu'est-ce, dit le roi ?

Le sage demande un répit d'un jour pour faire ce conte. Il lui est accordé. Ah ! les personnes exquises, pour qui un conte, toute affaire cessante, peut suspendre le cours de la vie et la marche de la justice !

Voici donc le conte numéro deux, *Senescaleus*. Un homme riche avait un fils, né au bout de dix ans de mariage. Un jour d'ennui, au château, on projette d'aller chasser l'ours, — un ours qui vivait en cage près du perron. On le lâche, et la chasse commence. L'enfant reste seul, car tout le personnel du castel était monté sur les tours pour suivre le spectacle. Un serpent s'approcha de l'enfant et allait le piquer, quand un fidèle lévrier tua la vilaine bête ; mais dans la lutte il renverse le berceau. Le châtelain, à son retour, voit l'enfant à terre, du sang repandu, — le sang du serpent, — il croit à un méfait du lévrier et tue celui-ci. Bientôt il voit son erreur, il déplore la mort de son chien, et pour punir les femmes d'avoir laissé l'enfant seul, il tue son épouse et s'exile. Ainsi, conclut le conteur, il ne faut jamais se hâter de tuer.

Tel est le cadre du *Roman des Sept Sages*. Chaque jour, un sage apporte un conte pour gagner du temps et obtenir un délai. La reine réplique chaque jour par un autre conte, qui conclut à la mort du prince.

Mais de délai en délai, sept jours se passent, le prince peut alors parler, il se disculpe et il est sauvé.

***

Un autre recueil du même genre est le *Dolopathos*, colligé par Jean, « moine de bonne vie », ce qui ne veut pas dire, comme l'a cru Lenient, qu'il naquit à Bonnevie. C'était un moine blanc de l'ordre de Citeaux, de l'abbaye d'Hautecelle (Lorraine). La traduction française est de Herbert, et date de 1224 environ, sous Louis VIII, fils de Philippe Auguste.

C'est un poème plus considérable que le *Roman des Sept Sages*. Dolopathos est roi de Sicile sous l'empereur Auguste. Il descend des Troyens. Accusé de prévarication, il se disculpe devant Auguste, qui le marie. Un fils, Lucinien, naît de cette union. Les sages lui prédisent des malheurs et sa conversion au christianisme. Il fait ses études chez Virgile, à qui il sauve la vie, ayant dénoncé des élèves qui voulaient l'empoisonner. La reine l'aime ; le roi le condamne à mort, et le sup-

plice est retardé par les récits que font sept sages, et Virgile lui-même.

Virgile était devenu, en effet, un personnage légendaire au moyen âge. Après avoir, sous Auguste, personnifié la grandeur romaine, il continua à être partout aimé, admiré, cité sous les autres empereurs. On a trouvé des vers de lui crayonnés sur les murs de Pompéi; ce qui prouve qu'on l'apprenait de mémoire dans les écoles, comme on apprend Corneille dans nos classes. Silius Italicus allait méditer sur le tombeau de Virgile; Stace et Martial célébraient l'anniversaire de sa naissance. Des poètes de la décadence firent vœu de n'écrire qu'avec des mots virgiliens. On tira tout de l'*Enéide*, des systèmes de philosophie et des théories grammaticales. Le christianisme l'adopta, à cause et en faveur de sa prétendue prédiction de la naissance du Christ, dans l'*Eglogue* à Pollion, et on l'excusa d'être né trop tôt. L'*Enéide* apparut comme une sage et vaste allégorie : le naufrage d'Enée était la naissance de l'homme dans les douleurs; la mort d'Anchise marque le moment où l'enfant majeur peut se passer de son père; l'épisode de Didon annonce l'éveil des passions. Fulgence et la Scholastique ont ainsi enveloppé Virgile de commentaires d'une ingénieuse puérilité.

La biographie du poète fut enjolivée d'anecdotes, d'inventions, de toute une frondaison de fioritures, comme les artistes en faisaient courir le long des arcs des ogives. On y contait qu'Auguste avait payé à Virgile deux de ses vers en lui donnant Naples et la Calabre; à Naples on montrait une image de la ville, en relief, enfermée par sa magie dans une bouteille; la cité devait être heureuse tant que ce fragile palladium ne serait pas cassé. On y voyait, parmi les talismans virgiliens, un cheval de bronze, une mouche de bronze; quand on ouvrait les portes de son sanctuaire, il s'élevait une tempête. Virgile passe pour avoir bâti un marché dans lequel la viande se conserve six mois sans se gâter. Une de ses statues était armée d'un arc, dont la flèche était dirigée contre le Vésuve. Un paysan brisa cette flèche, et aussitôt les éruptions du monstre recommencèrent. Dans la grotte de Pouzzoles, où Virgile travaillait, il est impossible de préparer ou de dresser

un guet-apens. Le grand poète latin avait aussi construit un palais, au sommet duquel se dressaient les statues des provinces de l'Italie. Quand une de ces provinces se révoltait, sa statue sonnait une cloche, et un chevalier de fer dirigeait sa lance dans la direction de ce pays. Ce palais avait disparu à la naissance de Christ.

Tout le moyen âge avait ainsi attribué à Virgile des phénomènes miraculeux. Saint Paul l'avait, dit-on, vu un jour, assis dans une grotte. Virgile avait délivré des diables qui lui avaient appris leurs diableries. Il y avait même des légendes plus scabreuses, comme celle de la fille de l'empereur, que Virgile condamna à la honte publique.

Cette autre histoire peut mieux se dire.

Virgile avait martelé un masque de bronze servant de fontaine. Quand une femme infidèle mettait la main dans la bouche du masque, celle-ci se refermait et estropiait l'imprudente.

Un mari jaloux amena un jour sa femme au masque révélateur, mais celle-ci avait combiné ses précautions avec son ami, qui se déguisa en fou, et vint l'embrasser dans la rue devant la fontaine.

La femme mit alors la main dans le masque, en disant :

— Je n'ai jamais été embrassée que par mon mari et par ce fou.

Comme elle n'avait pas menti, les lèvres de bronze ne se refermèrent pas.

Virgile Magicien, c'est ainsi que le moyen âge se l'est représenté. Aussi Dante le choisit pour son guide aux enfers. Voilà pourquoi encore Virgile joue un rôle considérable dans le *Dolopathos*, dont la version française de Herbert est plus complète que la rédaction latine, et ne donne pas tant l'impression de l'imitation orientale, que d'un ensemble de contes traditionnels et populaires.

Dans la même note, la *Discipline de Clergie* et les *Gesta Romanorum* sont des recueils de contes qui ont une intention édifiante et sont une morale en action par symboles. Ce sont des anecdotes pour les sermonnaires et quelques-unes d'une étrange crudité, non pas des arguments, mais des moyens

de vulgariser la foi et la morale, par des récits qui semblent la plupart être des légendes locales sans rapport avec le Levant.

Ces ouvrages, écrits en latin, puis traduits, ne valent pas en intérêt les fabliaux, œuvres d'inspiration plus immédiatement nationale, bien que des sujets se trouvent déjà chez les anciens, et dans la littérature orientale, et chez les autres peuples d'Europe. Il est possible qu'un certain nombre aient pris naissance en Orient, mais il y avait si longtemps, que personne ne s'en doutait plus, et ils étaient bien nationalisés.

Les fabliaux appartiennent à cette abondante littérature orale, qui s'est développée du XI[e] au XIV[e] siècle. Ce sont des contes moraux faits pour retenir un instant l'attention de l'auditoire :

> Oyez, seigneurs, un beau fablel !

Le trouvère adresse ainsi la parole à ses auditeurs, leur annonce le sujet, la date, le pays, l'auteur, et il les saluera de même à la fin :

> A ces mots est mon fablel outre.

D'abord ce furent contes grossiers, récités par le même trouvère, qui disait l'épopée ou les délicates chansons —, « bordeor », diseur de « bourdes » et autres genres.

> Je sais contes, je sais fableaux,
> Et sirventois et pastorelles.

Notez que le conte se distinguait des fabliaux : les contes étaient en prose. C'étaient des canevas.

Le public était tantôt bourgeois, tantôt seigneurial : car l'inconvenance du récit n'indique pas que l'auditoire fût moins distingué : l'aristocratie aussi aimait déjà « paroles grasses et douilles ».

Dans un fabliau, la forme importe plus peut-être que le fond. Le sujet n'était pas toujours neuf, et il ne faut pas en croire le conteur, qui feint de narrer une aventure récente,

locale ou personnelle. En réalité, il a puisé dans le fonds commun de la tradition orale :

> Je le dirai
> Ainsi comme il me fut conté.

La matière est peut-être vieille, mais la forme la rajeunit :

> Rimée est de rimes nouvelles

L'action se passe souvent au pays dans lequel le trouvère récite, et c'est généralement en Picardie et en Flandre. Le Nord est le pays de la causticité.

Il ne faut pas confondre les fabliaux et les petits romans d'amour. Les mots ont quelque chose de flottant. Un *lai* est un récit breton, une aventure d'amour, parfois un fabliau, comme le fameux Lai d'Aristote, dans lequel ce grand philosophe refrène l'ardeur de son élève Alexandre pour le plaisir. Et l'élève se venge. Aristote devient amoureux d'une amie de son disciple, et cette femme se fait promener sur le dos du penseur à travers le verger, à la grande joie des courtisans.

Les *dits* sont plus descriptifs, et se rapprochent du genre le *blason*. Par exemple le *Dit de l'Outillement au Vilain* nous donne un curieux inventaire des ustensiles, meubles, outils d'un paysan d'alors.

Le *Débat* est une « disputoison », et se distingue bien du fabliau.

Le fabliau peut être défini : le récit d'une aventure comique fait pour amuser, avec l'intention de moraliser par la satire.

Si une première préoccupation peut être de rattacher tous ces contes à leur lignée et à leur ascendance, nous ne l'aurons point ici, car ce serait quitter le sujet de la littérature française pour suivre le sillage de chacun de ces récits à travers les littératures d'Europe et d'Orient. M. Joseph Bédier a exposé à cet égard les résultats des recherches les plus complètes qui aient été faites (1).

A un autre point de vue, il n'est pas indifférent de chercher, à travers ces récits, l'image de la société pour qui et par qui

(1) *Le Fabliaux*, 1895. 1 vol. in-8°.

ils furent faits. Car si les sujets viennent parfois d'Orient, ils sont habillés à la dernière mode du XIIIe et du XIVe siècle.

Leurs auteurs sont des gens d'esprit, sans dignité morale, ayant le profond dédain des occupations manuelles. Ils se sont suffisamment désignés dans leurs œuvres. Il faut se les imaginer, avec les talents bizarres dont ils se vantent :

— Je sais faire les œufs frits et les tourteaux, saigner les chats, ventouser les bœufs, fabriquer des gants pour les chiens et des hauberts pour les lièvres, jouer de tous les instruments, porter des messages d'amour, et bien parler de courtoisie.

Le roi d'Angleterre interroge l'un d'eux :

— Ton nom ?

— Comme celui qui m'a élevé.

— Et lui ?

— Comme moi, sire, tout dret. Je viens de ci, je vais là; je suis de notre ville, et ma ville est entourée de moutiers. Je dis bourdes pour faire gens rire. Nous sommes plusieurs compagnons; nous aimons à être priés à dîner plutôt que de payer; nous buvons assis mieux que debout; nous avons peu d'argent et nous n'allons pas à l'église. Nous ne cherchons querelle à personne; nous ne sommes pas riches, mais nous sommes contents quand nous en avons assez. »

Leur plainte la plus fréquente est d'être négligés par les seigneurs qui les patronnent.

— Quand nous demandons hôtel, nous sommes reçus par deux serviteurs, Grognet et Petit. On nous reçoit en grognant et on nous donne peu.

Dieu fit trois sortes de gens : les chevaliers, les clercs et les laboureurs. Dieu s'en allait, ayant fini sa besogne, quand il rencontra une troupe de « léchéors » ou jongleurs, qui lui crièrent :

— Sire, arrêtez ! vous ne nous avez rien donné !

— Qu'est cela ? dit le seigneur à saint Pierre.

Et lorsqu'il le sut, il donna les léchéors aux chevaliers, dont ils furent fort mécontents, parce qu'ils n'en recevaient que de « vieux drapeaux » et de menus morceaux, comme des chiens.

Ils nous apparaissent partout comme ivrognes, joueurs, por-

teurs de dés pipés, capables de tous les plus méchants tours, ancêtres directs de Patelin et de Panurge, dérobeurs, pipeurs, larrons, au demeurant les meilleurs fils du monde.

Dans la salle basse et fumeuse, pleine de buveurs attablés, il règne une âpre odeur de cervoise et de boissons fermentées. Sur les murs déjà vieux, la peinture s'écaille et s'effrite. De grosses poutres de chêne rayent le plafond, d'où pendent des jambons enveloppés dans des vessies grasses et sales. Aux murailles sont accrochés les pichets et les chopes de faïence grossière, les brocs d'étain, les cruches de grès. La cheminée est large et profonde, montant jusqu'au tiers du mur, allongeant dans toute la largeur du panneau son chambranle de bois, qui repose sur deux consoles de pierre bleuâtre, noircie par endroits. Un vieux christ de cuivre occupe le centre de la tablette supérieure, flanqué de deux petits échafaudages de cartons coloriés, parfaitement découpés et recollés, montés sur de frêles tiges de bois, et représentant l'un la Passion, l'autre l'Adoration des Mages. Les petits personnages sont en cire, maladroitement modelés ; leur physionomie, à peine indiquée, garde une expression d'étonnement. Le feuillage est en papier peint ; dans l'étable il y a de la vraie paille, menu hachée.

L'âtre de la cheminée est noirci par les longues flambées de bois mort, pendant les veillées d'hiver. Deux lourds chenêts de fonte le garnissent, au-dessus desquels pend une large et lourde crémaillère, toute noire de suie. Sur les côtés sont rangés les instruments à tisonner, la pelle, la fourche à rôtir, les tubes de fer à souffler le feu.

Assis sur les escabeaux de chêne massif, les buveurs devisent joyeusement, frappant la table de leurs chopes d'étain, et chantant les chansons nouvelles entre deux parties de dés.

C'est le cabaret des trouvères, le cabaret des gais compères, des joyeux sires, des *léchéors*. C'est là qu'ils viennent oublier les tracas de la vie, la misère de la veille, les insultes et les dédains des riches bourgeois, les infidélités de leur maîtresse, et l'ennui du poème qu'ils ont chanté tout l'après-midi, à la table d'un comte. Là s'en vont aboutir les modestes salaires de nos récitateurs à gages, engloutis par l'escarcelle de la

gente aubergiste; le reste sert à payer les dettes de jeu. Rien n'est si joueur qu'un trouvère, ni si gai. Une légende raconte qu'un trouvère, après sa mort, descendit aux enfers, et qu'ayant rencontré saint Pierre, il l'invita à jouer aux dés. Le saint y perdit plusieurs âmes.

Frondeurs et gouailleurs, ils s'attaquent à tout et à tous, surtout à ceux qui ne les paient point. Ils ont du mépris pour l'homme du peuple, le vilain, dont ils n'ont rien à attendre. Quand ils en parlent, ils le font comme d'un être incomplet et inférieur, plus bête que nature. Le forgeron dit au vilain : « Prends ce fer à cheval. » Le fer était encore chaud et le vilain se brûle. « Triple sot, lui dit le forgeron, il fallait cracher dessus d'abord, tu aurais bien vu qu'il n'était pas encore refroidi. » Le vilain, brûlé et content, le remercie et rentre chez lui. Le soir, quand la soupe fume sur la table, le vilain ne manque pas de cracher dans son écuelle, pour s'assurer que le potage n'est pas trop chaud. Voici de quelle niaiserie les jongleurs le gratifient.

Tels sont les contes qui circulent autour des tables à boire et à jouer. Alors prennent naissance ces gais fabliaux qui faisaient les délices de nos pères, contes toujours gaillards et croustillants, qu'on aimait à entendre réciter dans la belle et haute société du temps, soit aux puys, soit après dîner. Ils repassaient gaîment leur répertoire au cabaret, et souvent l'y enrichissaient. Un fait divers, un scandale du jour, un racontar de la veille, fournissaient la matière d'une pièce nouvelle que le trouvère achevait à loisir. On y disait comment un ânier de Montpellier, habitué à transporter les immondices de la ville, s'était trouvé mal en passant dans la rue des Épices et des Parfumeurs, et n'avait retrouvé ses sens que sur un tas de fumier. On y inventait les contes destinés à faire bientôt la joie du grand public, le fabliau du *Povre Clerc*, du *Chevalier à l'Epée*, du *Vilain Mire* ou le médecin malgré lui, du *Moine qui aimait saint Pierre* ou du *Jongleur en Paradis*.

Et sous la lueur jaunie des crachets fumeux, les rires bruyants éclatent, dans l'accompagnement des gobelets frappant les tables boiteuses, humides de buvande renversée.

— Ça, cousin Thibaut, ferons-nous quelque jeu parti ?

— Oui-dà, par Notre-Dame, maître Alain.

Et déjà les gais compères, hanap en main, se sont levés, les compagnons, montés sur les escabeaux, debout sur les tables, forment des groupes pittoresques autour des champions ; et les rires et les brocards partent comme gerbes étincelantes, qui éclairent les faces rubicondes ; les facéties énormes sur les moines, les clercs, le roi, la Sorbonne, le tiers, les marchands, la société tout entière, circulent, se croisent, jaillissent, rebondissent dans l'atmosphère chaude et lourde des vapeurs du clairet, du médon, de l'hypocras, que verse avec un sourire la jeune hôtesse aux bras nus, en cotte rouge.

A l'heure où le guet fait sa ronde, où les sergents d'armes viennent cogner de leurs hallebardes la devanture du cabaret pour avertir la patronne qu'il est temps de fermer, alors les gobelets se vident, les dés font un dernier tour ; tout le monde se lève, et sort en chantant quelque ballade à la lune, ou quelque motet en l'honneur d'Isabeau, la belle du coin.

Dans la rue étroite, noire et déserte, toutes les ombres s'agitent en se séparant. Les toits pointus et les hautes cheminées découpent des formes bizarres sur le fond gris du ciel ; sous les rayons de la lune, les fenêtres étincellent, piquant leurs notes brillantes sur les murailles sombres, que surmontent des pignons crénelés. Les lumières sont éteintes partout, sauf au cabaret des Léchéors. Les vitraux multicolores tamisent de vagues rayons bleus et rouges qui marbrent sur la rue le sol battu et durci. Au-dessus de la porte, accrochée à une longue potence de fer artistement forgé, pend et grince, en se balançant au vent, l'enseigne de tôle figurant un jongleur, qui, le pied sur un escabeau, lève son gobelet et boit aux beaux yeux de sa mie.

La ville est endormie. Les trouvères rentrent chez eux. Alors chacun regagne la ruelle étouffante et resserrée dans laquelle se trouve son logis. Il s'arrête devant la petite porte basse de sa maison malpropre et vermoulue ; il pousse le battant, longe en tâtonnant le corridor obscur, gravit l'échelle de l'étage, et rentre dans son galetas pauvre et dénudé, qu'éclaire la lune par la lucarne. Puis il s'endort sur son grabat, et dans ses rêves il voit des festins grandioses, des tables chargées

d'orfèvrerie et de mets délicieux, entourées d'une société riche et parée, de seigneurs en habits de velours, de dames en robes ouvertes, tandis que lui, sous un dais de pourpre, s'accompagne sur la viole en chantant les exploits de Lancelot du Lac, de Perceval le Gallois ou de Guillaume Fier-à-bras.

Dans les fabliaux, le clerc étudiant a toujours le rôle sympathique : la plupart des jongleurs sont des clercs manqués, des universitaires dévoyés ; au demeurant, il serait impossible de tirer des fabliaux des signes de haine ou de vengeance des humbles contre les grands. S'il y a quelques cas où des seigneurs sont bafoués, la caste des nobles est toujours respectée : la meilleure raison est sans doute que la noblesse fournissait l'auditoire ordinaire et la clientèle des jongleurs.

En revanche, les classes pauvres non plus ne sont pas régulièrement attaquées, et si souvent le vilain est un sot et un balourd, il n'a pas toujours ce rôle : quant à la bourgeoisie riche, elle paie, donc elle est considérée. Au total, le jongleur calque ses préférences et ses goûts sur ceux de ses clients, seigneurs ou gens à l'aise.

Les victimes les plus maltraitées par la satire des jongleurs, ce sont les femmes. Il y a là une notable différence avec la poésie chevaleresque des XII[e] et XIII[e] siècles, où la femme est idéalisée, adorée, exaltée par l'obéissance docile du chevalier. Le portrait est bien différent dans les fabliaux, où elle est vicieuse, riche de tares, lubrique et menteuse ; les maris sont les dupes perpétuelles de cet être rusé et pervers ; en revanche, le mari, barbon, avare et niais, autorise et justifie cette perpétuelle mystification. Dans ce type de la femme, perfide et dégradée, il semble que l'on reconnaisse la conception orientale du mépris pour la femme, déjà traduit dans le dogme du serpent, au Paradis. L'origine de ces contes, venus en partie d'Orient, expliquerait cette défaveur, et peut nous mettre en garde contre la fidélité de la peinture, image aussi peu adéquate de la société d'alors, que l'est celle de nos temps, dans les romans et le théâtre contemporains.

Autant ou plus que la femme, le prêtre est malmené par les

jongleurs, sans doute par esprit de représailles, le clergé étant alors aussi sévère pour eux, qu'il le deviendra pour les comédiens.

Pour un grand nombre, qui sont le récit anonyme de la tradition orale et de la foule aux cent voix, il est des auteurs qu'on connaît, tels Philippe de Beaumanoir, Henri d'Andeli, « diseurs mondains » comme on les appellerait aujourd'hui, ou de vieux étudiants ratés, goliards, clercs vagabonds, vivant de la menestrandie, ou des jongleurs professionnels, Boivin de Provins, Barbier de Melun au visage fleuri comme un groseiller, et autres léchéors habiles à « la gent faire rire », et prompts à perdre leur profit aux dés et à la taverne : les trouvères artésiens comme Eustache d'Amiens, Huon de Cambrai, ceux de l'Ile de France, Rutebœuf, Courtebarbe, et les autres, Jean le Chapelain, Guérin, Colin Muset, — types également méprisés par cette époque insensible à la dignité littéraire, qui confond la servilité et le talent, le bouffon et le poète, qui n'estime pas plus le trouvère diseur de belles chansons de geste, que le ménestrel savant en fabliaux, et qui fit à la littérature à peu près la même place, que les tribus du Soudan réservent à leurs poètes, les *griots*, amuseurs des camps.

Dès le XIV[e] siècle, le ménestrel errant devient plus rare : la profession comporta l'attachement gagé à un patron : les seigneurs eurent chacun leur jongleur, comme leur médecin, à l'abonnement. Watriquet Brassenel, Jacques de Baisieu, Jean de Condé, rimèrent les derniers contes : le fablel disparut vers 1320, avec les autres genres ses contemporains, chansons de geste, romans d'aventures, chansons d'amour : la littérature se renouvelle alors, devient moins simple et plus savante, plus réfléchie et moins spontanée ; le jongleur est mort ; il renaît poète.



Fables. — Les fabliaux sont des contes dont les originaux sont presque tous perdus. Les fables sont tirées, non pas d'Esope, mais de Phèdre et d'Avianus. Le *Romulus* est une

paraphrase en prose de Phèdre ; et il a eu de nombreux dérivés en français, notamment les fables de Marie de France (XIIe siècle), l'auteur des *Lais Bretons* et du *Purgatoire de saint Patrice*, qui a su étoffer le texte de Phèdre avec des tableaux pittoresques, des scènes vivantes et observées. Elle travailla sur une traduction anglaise.

Vincent de Beauvais, moine du XIIIe siècle, auteur d'une grande encyclopédie *Speculum historiale, naturale, morale, doctrinale*, a imité une vingtaine de fables du *Romulus*. Les *Isopets* (Isopet de Lyon, Isopet I, Isopet II, Isopet de Chartres) et l'*Avionnet* sont pareillement des fabliers imités de Phèdre à travers les imitations dites *Romulus*, l'*Anonyme de Nevelet*, le *Novus Aesopus* de Neckam. D'aucuns s'inspirèrent aussi des récits orientaux importés par les Juifs, comme le recueil de Berachyah (XIIIe siècle), *Mishle Shualim*, ou paraboles du Renard ou, auparavant, la *Disciplina Clericalis* de Pierre Alphonse (XIIe siècle), ce recueil de contes indiens dont on fit deux traductions françaises, le *Castoiement d'un père à son fils* et la *Discipline de Clergie*.

Les Croisades multiplièrent les relations avec l'Orient et le goût des contes du Levant. Le genre des Isopets se développa et recueillit toute la littérature symbolique, allégorique, édifiante, — vaste morale en action dont Steinhoewel devait au XVe siècle recueillir le *corpus* complet, que La Fontaine n'ignorait pas.

Ce genre fut favorisé par la tendance, générale alors, de moraliser sur tout, et d'interpréter toute chose selon le goût nouveau de l'esprit philosophique qui s'éveillait. Son épanouissement donna naissance à la si vivante et si merveilleuse littérature des *Romans de Renart*.

* * *

Le *Roman de Renart* est un recueil de petits poèmes, appelés *branches*, qui a été sans cesse s'augmentant par des apports continuels, des alluvions de récits malicieux. Quand cela a-t-il commencé ? Il est impossible de fixer le moment où s'est

formé le noyau primitif de cette boule de neige. Tout ce qu'on sait, c'est que la boule était déjà de belle rondeur au XIIe siècle, et que, sur la quantité, trois des collaborateurs inconnus de cette encyclopédie des malices, ont fait connaître leurs noms: Richard de Lison, Pierre de Saint-Cloud, et un prêtre de la Croix-en-Brie. Ils sont les auteurs de trois branches ; les vingt-trois autres demeurent anonymes.

L'étonnant est que dans une telle diversité d'auteurs, cette Iliade burlesque, cette rhapsodie comique ait conservé son unité de composition. Il y a un sujet, qui persévère dans la multiplicité des épisodes, et c'est la rivalité de Renart contre le Loup, jusqu'à la défaite assez indécise de celui-là. Par un accord tacite et permanent, les caractères ont été respectés, observés par tous les auteurs divers, et la personnalité de tous les acteurs sort, unifiée et constante, de tant de collaborations.

Le cycle français de Renart comprend quatre poèmes distincts :

1° *Le Roman de Renart* ; —
2° Le *Couronnement de Renart* ;
3° *Renart le Nouveau* ;
4° *Renart le Contrefait.*

Le plus important est le premier, le *Roman*, composé de vingt-six branches.

De ces vingt-six branches, il en est quelques unes qui sont mieux venues que les autres, comme la *Pèche à la queue*, le *Poisson aux Charretiers*, ou *Si comme Renart fit avaler Ysengrin dedans le puits*, et surtout la *Branche du Plaid*, le *Jugement de Renart*, qui est devenu le centre de tout le cycle, autour duquel les épisodes se groupèrent et s'attachèrent en grappes.

Les sujets de ces récits sont-ils sortis d'un jet du cerveau des conteurs? Non. Leur mérite est plutôt celui de la forme, que celui du fond et de l'invention. Tous ces tours pendables étaient connus et répétés. La France n'était même pas leur terre d'origine. Des histoires d'animaux qui parlent ? On les connaissait et on les refaisait dans les monastères, d'après les anciens, Phèdre et Esope. Les motifs de leurs fables deve-

naient des sujets de devoirs pour les écoliers, de dissertations, de développements, d'arguments classiques. Par le rôle que les fabulistes de l'antiquité occupaient dans l'éducation, ils pénétraient aussi dans le public, hors les murs du cloître, s'y déformaient dans la fréquentation profane, et devenaient une matière pour la tradition orale et le folklore.

Ces fables classiques s'amalgamaient avec un autre élément fort proche, qui était, aussi lui, en suspension dans l'air des idées populaires, les contes orientaux apportés par les Arabes ou rapportés des croisades, et qui présentent aussi bien des histoires de bêtes : elles diffèrent seulement des fables en ce qu'elles ne comportent et ne cherchent aucune leçon morale.

De ces récits flottants est sorti le *Roman de Renart*, dont l'idée première, la rivalité du Loup et du Renart, était venue d'Orient.

Les « Renardiers », — appelons ainsi les auteurs amusants de tous ces Contes Renardiques, — ont trouvé dans ce vieux fonds, comme dans des feuilles demi-mortes, les fleurettes qu'ils ont fait ensuite épanouir sur chacune de leurs robustes « branches ».

Ils ont excellé dans cette culture de boutures, et c'est un art dans lequel ils ont montré la preste et alerte vertu de leur originalité. Avec un ensemble incroyable, ils ont personnifié leurs bêtes, ils les ont humanisées, et Granville n'a pas eu plus d'esprit au bout de son crayon, que nos Renardiers au bout de leur calame.

Leur modèle est si amusant ! Quel joli animal ! on l'appelait le *goupil*, ou le *verpil*, ou le *volpil*. Les conteurs lui donnèrent un nom, un sobriquet, qui lui resta. On ne dit pas un Isengrin pour un loup, mais on dit un Renard pour un goupil, comme on dit un Mécène, un Hippocrate ou un Automédon, tous noms propres généralisés.

Que veut dire Renart ? Le mot est allemand ; il vient soit de *reginhart* qui a donné *renard* et *regnard*, et qui veut dire *habile* ; soit de *reinhart* qui signifie très honnête, ce qui serait un euphémisme et une antiphrase.

Par le monde entier, le renard a la réputation du plus fin

madré. Dans presque toutes les langues, son nom est féminin, comme pour marquer qu'il oppose à l'énergie virile de ses ennemis les armes féminines et la ruse. On le devine à le voir, gracieux, souple, séduisant, avec le museau allongé, les oreilles dressées, les yeux bien fendus, la fourrure épaisse qui habille son corps fluet et agile, ses pattes délicates, sa queue longue et touffue, sa robe nuancée de toutes les teintes, grisâtre, blanc, roux et noir fondus. Cet animal, honni aux champs, traqué, poursuivi, assommé, est pourtant sympathique par son intelligence et ses ruses. Quelle patience, quel flair, et quelle habileté pour éventer les pièges, pour ne pas commettre de méfaits aux environs de son terrier, pour garnir ses magasins de provisions, pour apprendre à ses enfants comment on chasse, pour courir, nager, se cacher, choisir et préférer les mets savoureux, raisins, poires mûres, chapons et dindonneaux. C'est un délicat, et c'est un courageux. Pris par la patte au piège, il s'ampute avec ses dents pour se sauver. Endurant, élégant, amusant, infatigable, gourmet, paresseux à ses heures, c'est le picaro de la forêt, mais un picaro doublé d'un conquistador. Gentilhomme accompli, il préfère la solitude, mais il a toutes les grâces et toutes les bravoures ; il brillerait dans le monde, mais le monde l'assomme, — sans métaphore, — avec un bâton. On est injuste pour lui. Il est charmant, malin, spirituel ; c'est un chien sauvage, qu'il suffirait d'apprivoiser pour donner à l'homme et à la femme un compagnon délicieux élégant de forme, capable d'intéresser un artiste.

Voyez le *Renard pris au piège*, d'Al. Decamps, ou le *Renard dans la neige*, de G. Courbet : ne sont-ce pas de jolies et belles bêtes, qui forcent notre sympathie par leur grâce et leur gentillesse sérieuse ?

Malgré tant de mérites, Renart n'a pas de chance. On l'extermine; sans sa rare prudence, il y a longtemps que sa race aurait disparu; et en littérature, on le calomnie.

Renart fut toujours le représentant le plus autorisé de la fourberie. Nous verrons, dans les *Bestiaires*, que c'est là son rôle essentiel dans l'histoire naturelle du moyen âge. L'Ancien et le Nouveau Testament le prenaient déjà ainsi. Pour les

écrivains et les clercs, Renart est hérétique et diabolique. Sur les flancs des cathédrales, Sagesse foule aux pieds le Mal, et celui-ci est figuré par un renard tenant un coq dans ses dents. Parfois aussi, c'est le loup. Ces deux bêtes tiennent une grande place dans la symbolique, et c'est de ce chef qu'ils sont les héros de poèmes moraux comme l'*Ecbasis*, le *Luparius* ou le *Pœnitentiarius*.

Les seigneurs du moyen âge voyaient en lui comme une parodie de leur existence et de leurs mœurs, mise sur leurs terres par la nature. Pour se venger, quand on prenait un renard vif, ils le faisaient berner dans un drap, et renard sautait, jusqu'au moment où on le faisait retomber sur le pavé de la cour, et il se brisait la tête.

Mais le peuple et les trouvères avaient pour lui de douces indulgences, et les renarderies donnent plutôt l'impression de gens égayés, qu'indignés par tant d'imagination et de bons tours. Le roi Noble lui-même en sourit avec bienveillance.

Ah! les amusantes histoires, contées pour le conte seulement, sans souci de moraliser, pour esbaudir et faire rire. Le succès était merveilleux, et Renart allait divertir tous les châteaux et toutes les sociétés. Les moines, les gens graves gémissaient de ce triomphe, de cette concurrence faite à leurs sermons par quoi ? par « un gabet », une bourde, une risée !

Mais cette « bourde » était exquise de vie, de vérité, d'observation, de gaîté. Comme c'était vu et rendu ! Comme ces renardiers avaient, en forêt et en plaine, attentivement regardé et étudié les « besies », le chat « qui de sa queue se va jouant », le coq qui dort perché, « un œil ouvert et l'autre clos, un pied crampé et l'autre droit ».

N'est-ce pas le plus joyeux défilé : Renart le goupil, Ysengrin le loup, dame Hersent, la louve, dame Hermeline la renarde, Noble le lion, dame Fière la lionne, Tibert le chat, Bernard l'âne, Grimbert le blaireau, Chantecler le coq, Tiécelin le corbeau, Escoufle le milan, Tardif le limaçon, Brun l'ours, Frobert le grillon, tous constitués en société calquée sur celle des hommes, véritables personnages d'épopée, au même titre qu'un Roland ou un Perceval, dans un autre genre.

Jouer des tours à son semblable a, de tous temps, été consi-

déré comme un plaisir délicat et un privilège enviable. Il y a dans la mortification de la victime quelque chose qui flatte l'amour-propre du mystificateur, en l'assurant de sa supériorité. C'est une preuve d'esprit, d'invention, d'imagination, et, depuis Ulysse, on a tout ensemble redouté et admiré la ruse.

Renart symbolise et personnifie dans les temps modernes la malice dans toute sa souple variété. Comme on ne prête qu'aux riches, on lui a attribué tous les tours dont ne parlait pas son histoire, et le cycle des romans de Renart est devenu le plus fécond répertoire des ruses, subterfuges et vengeances, — une vraie pelote de « ficelles ».

Les premières branches sont perdues. Mais elles ont inspiré deux poèmes à travers lesquels nous pouvons encore les lire.

C'est le poème *Isengrinus* écrit en latin, par Nivard de Gand, au XIIe siècle. Le conte y est noyé sous des maximes, des sentences, des exhortations dirigées contre le clergé. C'est illisible.

C'est ensuite le *Reinhart Fuchs*, écrit à la même époque (1180) par Heinrich le Glichezare, un Alsacien, qui a recueilli et traduit à peu près littéralement les contes de Renart, tels qu'on les connaissait de son temps.

Que se passe-t-il dans ce roman ?

D'abord la défaite, annonçant et préparant la revanche, une défaite à quadruple répétition.

Renart persuade à Chantecler le coq de chanter les yeux fermés, et il s'empare de son aveugle victime. Il tient le pauvre coq entre ses cruelles mâchoires. Des paysans cependant le poursuivent et l'accablent de quolibets.

— Eh quoi ! tu ne leur réponds pas, observe avec à-propos le coq en danger ?

Renart, piqué par ce trait, veut injurier les paysans; il ouvre un large bec, et Chantecler délivré s'envole à tire-d'aile. Le fourbe est dupé à son tour par ce petit « cochet de ferme ».

Second échec. Il prie la mésange de quitter sa branche et venir l'embrasser. Oui, dit-elle, mais si tu restes couché sur le dos, les pattes ballantes, les yeux clos. Renart y consent. Mésange prend alors de la mousse dans sa patte, « plein son

poing », en bourre la bouche ouverte de Renart, et s'esquive. Le malin est berné.

Troisième échec. C'est avec le corbeau, Tiécelin. Tout se passe d'abord à peu près ainsi que La Fontaine l'a conté. Le corbeau tenait un fromage dans ses pattes: il veut faire parade de sa voix, et en desserrant les pattes pour se hausser du col, il laisse tomber sa proie. Renart s'en saisit, mais il ne se tient pas pour satisfait: il voudrait manger le fromage d'abord, et le corbeau ensuite. Il s'étend et feint d'être malade. Il appelle le corbeau à son secours, il le prie de venir ôter ce fromage un peu avancé, dont l'odeur lui fait mal au cœur: le corbeau va être pris, mais il parvient à s'échapper.

Quatrième insuccès. Il veut faire prendre Tibert le chat dans un piège, et c'est lui qui s'y prend.

Tout cela est amusant et moral. Il s'est attaqué à de pauvres gens, et il n'a pas pu les décevoir. Il ne reprendra son avantage que dans la lutte contre les grands et les forts. Un léger souffle de démocratie passe à travers ces épisodes.

La lutte s'engage entre Renart et son ennemi déclaré, Isengrin le loup. Voici à quelle occasion la « noise » éclata, et mit la zizanie entre les deux amis. Un paysan portait sur son dos un quartier de porc. Renard passe sur la route et contrefait l'animal blessé. Le paysan, alléché par l'espoir de la prise, pose à terre son fardeau, et poursuit Renart qui détale. Pendant ce temps, Isengrin le glouton dévore tout le quartier de porc, et quand son complice revint, il n'eut mie sa part de provende. Il était joué. Il se vengea aussitôt en grisant Isengrin, altéré par tant de porc absorbé; le loup ivre se mit à chanter à tue tête, attira les paysans et fut rossé.

A peu de temps de là, Renart entra chez Isengrin en son absence, avec ses amis Bernard l'âne et Belin le mouton. A son retour, le loup fut étrillé par ses hôtes: il lâcha une troupe de loups amis contre eux. Les trois complices se réfugièrent dans les branches d'un arbre, au pied duquel la bande de loups s'arrêta. Mais l'âne et le mouton ayant lâché prise tombèrent, et écrasèrent les assiégeants, qui prirent la fuite.

Renart, pour se garer du loup, se fortifie alors dans son château de Maupertuis.

Ce n'est pas une métaphore, ce castel de Maupertuis. Demandez aux veneurs et ouvrez les traités de vénerie. Vous y verrez ce qu'est un terrier de renard à la lisière des fourrés ou sur le penchant d'une colline rocailleuse. C'est un manoir. Le terrier principal a une profondeur de trois mètres, un périmètre de vingt mètres, un « donjon », c'est le terme technique, de un mètre de diamètre. Les galeries sont communiquantes et ont plusieurs ouvertures. C'est un véritable fort. A l'entrée, c'est l'échauguette où le renard fait le guet ; au centre, il a sa « fosse » où il amasse ses provisions ; au fond, le donjon, où il se retire, où la mère met bas. Là, il mène une véritable existence de grand seigneur, rançonnant les poulaillers et mettant à sac les environs et les voisins, taillables et corvéables à sa merci.

Un jour qu'Isengrin passait sous les fenêtres du manoir, il flaira une bonne odeur de friture d'anguille, il était à jeun; il entra. Voyant son cousin si affamé de poisson, Renart lui promet de le mener là où il y en a, en quantité. Après lui avoir attaché à la queue un grand panier en forme de nasse, il le conduit à un étang gelé, à un endroit où on venait de casser la glace. Il faisait un froid très vif. Le traître persuade au loup de laisser pendre dans l'eau sa queue munie du panier. La glace se reforma, et l'appendice fut pris. Plus le loup tirait, plus la glace résistait, il se mit à hurler ; des hommes accoururent et le rossèrent.

Un autre jour, Renart tombe dans un puits. Le loup vient à passer, il entend gémir, il s'approche, il regarde, il reconnaît Renart. Il lui dit :

— Que fais-tu là ?

— Je suis dans un vivier ; il y a tant de poissons que je n'en puis plus.

— Je voudrais venir aussi.

— Mets-toi dans l'autre seau.

Par un mouvement de bascule, Renart remonte dans son seau, et Isengrin descend. A leur rencontre, le perfide dit innocemment à sa dupe :

— Ainsi va la vie ; tantôt en haut, tantôt en bas !

Isengrin excédé de tant de malices, réclame l'arbitrage. Les autres bêtes décident que Renart devra jurer qu'il est innocent, au-dessus de la gueule ouverte d'un chien mort. Heureusement pour lui, son cousin Grimbert le Blaireau, l'avertit que le chien ne sera pas mort, mais vivant, et le dévorera. Renart décline cette juridiction, et poursuit le cours de ses fantaisies. Les convenances ne permettent pas de dire en quelle posture il abusa de la louve sous les yeux du mari. Mais ses méfaits vinrent jusqu'aux oreilles du roi, Noble le Lion, qui voulut en connaître.

Il convoqua la cour. Il s'amusa de ces bons tours et rit avec indulgence. Mais à ce moment, un cortège funèbre s'approche. Chantecler le coq, les poules Blanche, Noire, Pinte et Roussette, apportaient sur une civière le cadavre de madame Coupée, une poule, leur parente, étranglée par le monstre. Noble, ému par le discours attendrissant de Chantecler, ordonne des poursuites. Il envoie sommer Renart d'avoir à comparaître aux pieds de Sa Grandeur. Brun, l'ours, est chargé d'aller porter au gredin ce message royal en son manoir de Maupertuis.

Brun cheminait fièrement : il traversa un bois, franchit une montagne, et clama son nom devant la herse du château. Renart faisait alors la sieste au soleil. Il fut troublé par cette arrivée, et songea d'abord à s'esquiver par les souterrains. Puis toute réflexion faite, il ouvrit et reçut le messager en le plaignant d'avoir eu si chaud sur la route. Il l'invita à prendre quelque repos.

— D'autant, ajouta-t-il, que je ne saurais vous suivre en ce moment ; j'ai trop dîné, et je suis tout alourdi.

L'ours, qui est gourmand, demanda :

— Qu'as-tu donc tant mangé ?

— Hélas ! les gens gênés comme je le suis en ce moment vivent de ce qu'ils peuvent. Faute de mieux, je suis réduit à manger du miel. Mais j'avoue que je viens d'en manger d'exquis.

— Du miel ! Estimez-vous si peu le miel ! C'est un festin dont on fait cas partout, et moi qui vous parle, je m'en ac-

commoderais assez. Je vous offre toute mon amitié pour quelques rayons.

— Ne raillez-vous pas ?

— C'est tout de bon !

— Vous me comblez de joie. Je vais vous régaler ; trente comme vous ne viendraient pas à bout de tout le miel que j'ai à vous offrir.

— Je vous demande pardon, car j'aurais devant moi tout le miel du royaume, j'en viendrais à bout, croyez-le.

Brun suit donc Renart, qui le conduit dans la cour d'un charpentier, où il y avait un tronc d'arbre qu'on avait commencé à fendre, et la fente était maintenue ouverte par des coins. Renart assura à son hôte que le fond de ce tronc d'arbre était plein de miel.

— Régalez-vous ! Mais soyez tempérant ! Les excès font du mal !

Brun mit ses deux pattes dans la fente, les enfonça jusqu'aux épaules, et ne sentant pas encore le miel, il fit de grands efforts pour y arriver, tandis que Renart poussait les coins, qui sortirent, et l'arbre se referma. Brun était pris au piège. Il hurla, on vint, et on l'assomma. Il s'échappa les pattes ensanglantées et les reins endoloris.

C'est bien là le type des bons tours du goupil; il les résume presque tous. Promettre un régal à la gloutonnerie pour la faire tomber dans le panneau, là se borne à peu près toute sa science, et elle suffit en l'espèce. Cette constatation donne une haute idée des facultés gastriques de nos ancêtres, portraiturés sous les traits de ces bêtes parlantes.

Le cas se répète lors de la seconde ambassade dépêchée par Noble vers Maupertuis. C'est Tibert le chat qui en est chargé. Renart le reçoit avec son plus gracieux sourire, et lui propose un festin somptueux de souris grasses et nombreuses. Tibert s'en pourlèche à l'avance et en tremble de joie. Ils vont vers une grange où Renart a pénétré récemment par un trou qu'il a fait pour voler une volaille. Mais il a vu que le trou a été depuis obstrué par un piège. Il fait passer le chat le premier, et celui-ci est pris au lacet. Quand il le voit empêché, il lui crie :

— Quoi ? étouffez-vous ? n'avalez pas si vite ! le temps ne nous presse pas à vous rendre malade.

Cependant le fermier accourt, et bat Tibert, qui le défigure à coups de griffes.

Un troisième ambassadeur, le cousin Grimbert, le blaireau, est plus heureux et amène Renart à la Cour. Il comparaît devant le Roi qui est malade, et lui explique qu'il a été absent, qu'il n'a vu ni Brun, ni Tibert :

> Et sachant que le temps lui faisait cette affaire :
> Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
> Ne m'ait à mépris imputé
> D'avoir différé cet hommage,
> Mais j'étais en pèlerinage
> Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé...
> D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau!

On pourrait ainsi raconter une bonne partie du *Roman de Renart* avec les fables de La Fontaine, qui en a repris maint épisode. En effet, Renart prétend avoir rapporté la recette qui guérira Noble : il faut que le monarque revête la peau fumante d'Isengrin, entoure ses pattes de la peau fraîche de Tibert et se fasse une ceinture avec la peau du cerf. Ainsi fut fait, et Renart triompha par la ruse de tous ses puissants ennemis.

Tel est le renard à l'état primitif, comme on le devine d'après les versions latines et alsaciennes. C'est le fonds commun et français sur lequel tout le reste s'est greffé.

La période qui suivit donna naissance à des récits nouveaux, dont le caractère fut d'oublier de plus en plus que les personnages sont des bêtes. Elles n'ont des animaux que le nom, en réalité ce sont des acteurs humains de poème satirique. On y verra par exemple le chat désarçonner un prêtre et s'enfuir sur le cheval avec un missel sous le bras. Renart, tombé dans la cuve d'un teinturier, teint et méconnaissable, se fait jongleur et se trouve mêlé à des épisodes conjugaux qui sont des tableaux de mœurs, des actes de la comédie humaine. La scène finale du jugement de Renart par devant Noble est une peinture précieuse des mœurs féodales, des usages, de la vie de chaque jour.

Par la suite, les renardiers épuisés ne trouvent plus guère à dire. Des personnages nouveaux, comme Roonel le chien,

viennent essayer de rajeunir le vieux récit ; il est trop tard. Il n'est si bonne monnaie qui ne s'use et se démarque. Le symbolisme mystique pénètre déjà la sève des nouvelles branches; Renart devient odieux, cruel, terrible, redoutable comme le Mal en personne, comme Satan lui même. Le Panurge qu'il était se fait diabolique; ses yeux brillent des feux de l'enfer, sa moustache se relève en crocs : c'est déjà Méphistophélès, et Gœthe, dans *Faust*, se rappellera qu'il a traduit le *Reineke Fuchs*.

Rutebeuf, dans son *Renart le Bestourné*, marque bien ce caractère de Renart, devenu, si l'on peut ainsi confondre les familles animales, le bouc émissaire de tous nos vices, chargé de tous les ridicules et de tous les défauts inhérents soit à l'humanité, soit aux divers métiers, aux corporations variées, aux classes multiples et aux types innombrables de la société, tour à tour marchand ou capucin, prince ou orfèvre.

Renart est mort, Renart est vif,
Renart est laid, Renart est vil,
Et Renart règne.

Ainsi chantera Méphisto : *Le Veau d'or est toujours debout!*

Le *Couronnement de Renart*, poème flamand du milieu du XIII[e] siècle, est une vigoureuse satire dirigée contre les ordres Mendiants. Renart se fait à la fois Jacobin et Mineur, détrône Noble, devient roi, opprime les petits, favorise les grands, voyage, va à Jérusalem, visite l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne. Le poème languit; les allusions sont souvent obscures.

Peut-être quarante ans après, c'est encore une renardie, *Renart le Nouveau*, que compose un poète Lillois, Jacquemont Gelée, vers 1280.

Environ vingt-cinq ans plus tard, vers 1320, il paraît encore une renardie, *Renart le Contrefait*, compilation filandreuse où un clerc savant a déversé tout ce qu'il savait dans de longues et oiseuses digressions.

L'auteur, un ancien épicier tout frotté de science, a ouvert la bonde à toute son érudition, et disserte à perte de vue sur la médecine, l'histoire ancienne, Sisygambis, Enguerrand de Marigny, Hécube, Priam, Jordan de l'Isle ou la bataille de

Cassel. La fable n'est qu'un prétexte à morale bavarde et prolixe.

Il y a pourtant quelques inventions plaisantes.

La Tigresse est malade.

Elle ne pourra guérir qu'en mangeant une femme qui n'a jamais fait de peine à son mari. On n'en trouve aucune, et comme aucune n'a envie d'être mangée, je vous laisse à penser si elles font à leur mari la vie dure !

C'est un livre qui a une portée sociale, et qui raille toute la société avec le secret dessein de la corriger. On y lit une amusante parodie des sermons des moines aux pauvres sur l'abstinence, qui est du plus fin comique, pour prouver aux affamés sans pain que leur sort est digne d'envie. Le ton est très démocratique, nous dirions aujourd'hui socialiste. Il enseigne aux *vilains* que leur nom n'est pas « vilain » ; il n'y s'agit mie de *vilenie*, mais vilain vient de *villa* ou *ferme ;* et la fable conclut par le conseil donné au peuple de patienter, de courber la tête en attendant, un jour l'orage éclatera sur les hauteurs et brisera l'orgueil des grands. Il ne fallait pas en dire plus pour assurer le triomphal succès de ce poème. La royauté elle-même le favorisait, puisqu'elle se trouvait l'alliée du peuple contre les seigneurs. Renart, avant de mourir, joua cette tragique malice à ce monde féodal qui l'avait berné ; il lui laissait pour adieu le premier coup de tocsin de la Jacquerie.

***

Le XIVe et le XVe siècles n'offrent plus grande matière à l'histoire du genre narratif.

La malice et la raillerie ont remplacé la naïveté et la foi.

La satire recevait parfois de haut son mot d'ordre. Philippe le Bel n'indiqua-t-il pas lui-même à François de Rues l'idée d'un roman satirique contre les ordres, et surtout les Templiers ? Et ce fut le roman de Fauvel, personnage fantastique qui incarne tous les vices, et devant qui tous s'inclinent, qui semble une émanation et un dédoublement de Satan, un Méphistophélès qui piaffe, un Centaure diabolique, dont les sabots font un bruit de pièces d'or, et que le clergé vénère, car le

clergé est trop riche: voilà l'idée mère de ce long libelle contre le fisc papal, la simonie et la mainmorte. Le roi prenait ainsi la lyre du poète comme instrument de ses réformes financières.

Les derniers fabliaux datent de 1320 environ. Le conte y devient de plus en plus didactique, édifiant, moralisateur, allégorique; il appartient aux clercs et aux sermonnaires. Un seul conteur émerge sur la plate monotonie de l'époque, c'est Antoine de la Sale, l'auteur du *Petit Jehan de Saintré*, des *Quinze joies du Mariage* et des *Cent Nouvelles Nouvelles*. Né vers 1398, il lut assidument les nouvellistes italiens, connut Le Pogge et ses *Facéties*, et s'en inspira.

Le *Petit Jehan de Saintré* est de 1459. Le héros fut véritablement un sénéchal d'Anjou et du Maine, mort en 1368. Dans le roman, il aime une dame de la cour nommée « la dame des Belles cousines ». C'est d'abord le récit charmant de la vie d'un jeune chevalier, un ancêtre de Chérubin, grandi par l'amour pur jusqu'à l'héroïsme, et dont les exploits, à la différence des romans chevaleresques de l'âge précédent, se passent dans un décor qui ne comporte plus ni fées, ni géants, ni magie. C'est déjà le roman de mœurs. L'histoire finit mal, et cet amour, et cette pureté, et cet héroïsme sombrent dans l'ordure et le ridicule; l'auteur a pris plaisir à déshonorer et à bafouer l'idéal chevaleresque, et de la même plume que ramassera Cervantès, il venge l'esprit épais de la bourgeoisie contre les rêves dédaigneux de la courtoisie, du platonisme et de l'honneur des preux.

*
* *

Les Cent Nouvelles Nouvelles ont été publiées pour la première fois en 1486.

Elles étaient écrites depuis vingt-cinq ans, et plus, ayant été rédigées de 1456 à 1461, au château de Genappe, pendant les cinq dernières années du règne de Charles VII, père et prédécesseur de Louis XI. A ce moment, la France se relevait, se reprenait, se retrouvait. Charles VII, qui avant 1429, avait été réduit à la portion de royaume la plus congrue, et qu'on avait appelé le Roi de Bourges, avait, grâce à Jeanne d'Arc, recou-

vré ses Etats et chassé les Anglais, qui ne gardaient plus que Calais. C'était un renouveau. Paris resplendissait de sa jeunesse retrouvée.

Son Université comptait 25.000 étudiants : elle n'en a pas plus aujourd'hui. On venait d'inventer et d'appliquer l'imprimerie ; les frères Bureau de la Rivière organisèrent l'artillerie armée de canons ; tout semblait prospérer. Mais l'ennemi intérieur avait succédé à l'ennemi du dehors. Les nobles tramaient des complots contre le roi, et le dauphin Louis — le futur Louis XI, — dans son impatience de régner, les organisait lui-même. On sait qu'il détestait son père. Né à Bourges en 1423, il avait été élevé par sa mère, Marie d'Anjou, la pauvre reine délaissée et insultée, tandis que son royal mari mettait à sa place sa maîtresse, Agnès Sorel, et lui laissait étaler dans le palais le faste insolent de son triomphe et de sa beauté. Le fils, Louis, détestait la maîtresse de son père ; un jour, il la souffleta. C'était porter de bons sentiments.

Louis épousa cette Marguerite d'Ecosse qui baisa la poésie sur les lèvres du vieil Alain Chartier ; elle mourut à 21 ans.

Son mari ne rêvait qu'aux moyens de régner. Il complotait. Il tenta de débaucher la garde écossaise du Palais, toute dévouée à sa femme, une compatriote. Le secret fut trahi. Les Ecossais furent pendus. Le Dauphin fut exilé. Il se retira dans son gouvernement du Dauphiné, puis de là chez son oncle, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui mit de la malice à le recevoir avec amitié et éclat. Ce furent, à Bruxelles, des fêtes, des réceptions avec cortèges et arcs de feuillage. Le duc donna à son neveu pour logis le château de Genappe, sur la Dyle, entre Bruxelles et Nivelle.

Ce château est aujourd'hui détruit. On en voit la gravure dans *Les Délices du Brabant* (1757), et c'était un beau manoir avec de grands bâtiments, tours, fossés, potagers, vergers, forêts giboyeuses.

Le futur Louis XI y demeura cinq ans, de 1456 jusqu'à son avènement. Il ne s'y ennuya pas, chassant, conversant avec les paysans, entrant dans les chaumières, y soupant. Il se fit parmi eux un ami, le père Conon, dont il avait en grande estime les plats de navets. Et il lui disait :

— Quand je serai Roi, je me souviendrai encore de tes navets.

Conon n'oublia pas ce propos flatteur, et plus tard, il porta un panier de ses navets à Louis XI, à Chinon. Il fut reçu par le monarque, mangea à sa table, et reçut mille pièces d'or.

Le lendemain, un courtisan se crut bien avisé en faisant aussi un cadeau au Roi : il lui donna un cheval.

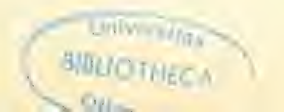
Le facétieux souverain lui donna en échange les navets du père Conon. C'était là un tour de son sac.

Il était malicieux, plaisant, ami de la gaieté. Aussi n'a-t-on pas de peine à se l'imaginer à Genappe, attablé devant la haute cheminée et la table chargée de vaisselle d'argent, faisant raison aux brindes, et présidant ce cénacle, cette Académie Gauloise, où chacun était tenu de solder son écot par une joyeuse histoire. Lui-même, d'ailleurs, prêchait d'exemple, et payait de sa personne. Six des *Nouvelles Nouvelles* sont de lui.

A sa droite, il avait souvent son oncle et son hôte, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, ami des Anglais sous Henri V, ami des Français quand les Anglais avaient le dessous, duc plus puissant que le Roi lui-même, et dont le pouvoir s'étendait de la Bourgogne et de l'Alsace jusque par delà le Hainaut et les Flandres, dans les Pays-Bas. Politique habile, il fut une belle intelligence, protégea les arts, patronna, à Bruges, le peintre Jean Van Eyck, l'inventeur de la peinture à l'huile, dont il fit reproduire les toiles en belles tapisseries des Flandres.

C'est lui qui créa l'ordre de la Toison d'or, soit qu'il ait voulu perpétuer la couleur des cheveux de sa mie, soit qu'il ait eu dessein, — les deux hypothèses ont été soutenues, — de favoriser par là le commerce des laines de Flandre. Cette décoration, dans ce cas, serait une enseigne parlante.

Il n'était pas moins jovial que son neveu. Un jour, à Bruges, il vit devant son hôtel un ivrogne endormi. Il le fit transporter au palais durant son sommeil, et à son réveil, il lui fit rendre, tout un jour durant, les honneurs royaux. Puis on l'enivra de nouveau, et on le reporta endormi sur le pavé, à la place où on l'avait trouvé. Le manant raconta qu'il avait rêvé qu'il était roi. Philippe avait ainsi réalisé l'invention du vieux conte oriental où le trait est rapporté. Le même thème four-



nira au XVIIIe siècle, au P. du Cerceau, le sujet de sa comédie *Le Faux Duc de Bourgogne ou de l'Incommodité des Grandeurs;* comme aussi dans ce siècle, le livret de l'opéra comique d'Adam, *Si j'étais Roi.*

Autour de la table du Dauphin Louis, à Genappe, il y avait encore parmi les convives : Louis, duc de Luxembourg, comte de Saint-Pol, que Louis XI fera connétable pour le décapiter ensuite ; des seigneurs de moindre importance, le sire de Montauban, le sire de Créqui, et même de petites gens dont il aimait à s'entourer, l'échanson Allardin, Caron, clerc de chapelle, Pierre David, valet, Philippe Pot, sommelier ; en face, le bourgmestre de Bruxelles.

Chacun était invité à raconter quelque conte.

Il y avait un convive que je n'ai pas encore nommé. Il était le secrétaire de Louis de Luxembourg. Il s'appelait Antoine de la Sale, était Bourguignon, et avait été précepteur des fils du bon Roi René. C'est pour eux qu'il composa un livre qui a enrichi la langue française d'un mot nouveau, aujourd'hui bien trivial, et dont on a oublié l'origine. C'était une Encyclopédie, où il y avait de tout, de l'histoire, de la géographie, de la politique. Il l'appela, comme c'était l'usage, de son nom, l'Encyclopédie ou la Somme de La Sale, *La Salade*. Le mot est demeuré pour désigner un mélange, une mixture, une macédoine.

Antoine de la Sale fut le secrétaire de l'Académie grivoise de Genappe. Il transcrivit *in extenso* le compte rendu de ces séances narratives, et son recueil constitue le livre des *Cent Nouvelles Nouvelles* qu'il a colligées et rédigées, et qui ne fut publié qu'après la mort de Louis XI. Mais il courait en manuscrit. La forme, qui est de la Sale, est charmante d'esprit, de malice, d'humour et de gaieté ; les récits en sont d'une hardiesse brutale, osée et graveleuse, dans le goût d'alors ; ce sont histoires de chasse et de dîners d'hommes.

Antoine de la Sale ni les conteurs qu'il a sténographiés, n'ont le mérite de l'invention. La plupart de ces contes étaient déjà dans Boccace, dans Pogge, dans la tradition populaire, dans la *Discipline de Clergie*, dans le *Violier des Histoires Romaines* ou *Gesta Romanorum* (XIVe siècle), dans les fabliaux du XIIIe siècle, dans le *Dolopathos*, le *Roman* des

Sept Sages, — et tous ces récits se retrouvent, bien plus loin encore, dans la littérature sanscrite, dans le *Pancha Tantra*. dans l'*Hitopadésa* ou Manuel d'Education pour le fils du Roi Soudarsana, Roi de Patalipoutra.

Les *Cent Nouvelles Nouvelles* sont un maillon dans cette chaîne des contes, légendes et traditions que l'antiquité a transmis aux âges récents ; et comme A. de la Sale a dû ses sujets à ses prédécesseurs, de même ses successeurs l'ont imité, et plus d'un de ses récits a été repris par la suite, dans l'Heptaméron de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, dans les contes de d'Ouville ou de La Monnoye.

Les *Cent Nouvelles* n'étaient pas aussi nouvelles que le titre semblait l'annoncer. Leur analyse est impossible, mais ce qu'il faut en dire, c'est que si elles sont charmantes de forme, elles sont longues, elles sont monotones par la persistance du même thème repris et retourné en tous sens, par la persévérance des mêmes inspirations d'un ordre exclusivement physiologique. L'absence de sentiment et de délicatesse frappe ces contes de sécheresse ; jamais un mot ne nous touche, ne nous attendrit. C'est à jet continu la moquerie sarcastique et gouailleuse.

Tout le XVe siècle est là. Auparavant, l'esprit héroïque et chevaleresque des belles chansons de gestes faisait contrepoids à l'esprit bourgeois, narquois des fabliaux. Au XVe siècle, l'équilibre est rompu ; la veine héroïque est tarie, et l'autre déborde, et c'est le pire dommage.

Une race où l'ironie domine, qui n'a plus la foi, la conviction et l'enthousiasme, est une race en danger. A la fin du XVe siècle, l'esprit public en France était compromis, épuisé : le renouveau de la Renaissance est venu fort à propos lui infuser un sang jeune et neuf, aiguillonner cette somnolence, raviver ce feu languissant.

La littérature du moyen âge a fini dans la sécheresse et la stérilité désolante de l'ironie, de la moquerie, dans la mort des sentiments nobles et bons, dans l'agonie du cœur : que cette leçon nous serve ; gardons-nous du scepticisme, et conservons une foi en quelque chose, des convictions, des haines, des ardeurs et des enthousiasmes, seules garanties de jeunesse, de vitalité, de grandeur et de progrès.

CHAPITRE IV

Les Poètes lyriques

(XIIe-XVe SIÈCLES.)

Troubadours et Trouvères. — Les genres. — Les chansons d'amour. — Les Puys poétiques. — Le sentiment de la nature. — G. Machaut. — Froissart. — E. Deschamps. — Christine de Pisan. — Alain Chartier. — Charles d'Orléans. — F. Villon.

Pendant que chantaient les trouvères, les troubadours du Midi faisaient entendre de mélodieux accents dans leurs strophes caressantes, qu'ils savaient répartir en genres savants et distincts : la Canson ; la Canzonette ; le Sirvente aux rudes accents ; le Planh ou chant funèbre ; la Balade ; la Canson Redonda, ou ronde ; l'Aubade ; la Sérénade ; la Pastourelle ; la Sixtine, faite de sizains ; le Tenson est un dialogue alterné comme dans les églogues de Virgile. « Quand le tenson, dit Lintilhac, est de plus de deux personnages, il s'appelle un tournoi, *torneyamen*. Un chef-d'œuvre caractéristique du genre nous paraît être celui de Savari de Mauléon, que rapporte Raynouard. Le sujet en est piquant, comme certaine scène du *Misanthrope*. Dame Guillemette de Benagues, vicomtesse Gavarel, a contenté trois soupirants en favorisant simultanément l'un d'une œillade, l'autre d'un serrement de main, le troisième d'une pression du pied. Quel tableau pour l'auteur du *Départ pour Cythère*. En pareille matière, il y aura toujours de nos troubadours à vos trouvères la distance de Watteau à Téniers. A bon entendeur salut. Mais deux des favoris ont ébruité leur bonne fortune ; le troisième, notre troubadour, au lieu de faire l'éclat des marquis de Molière, s'en va confier tout dolent le cas à deux amis, Hugues de la Bachelerie et Gaucelin Faidit, et le tenson s'en-

gage avec une souplesse et une subtilité curieuse sur la question de savoir qui est le préféré de cette Célimène féodale. »

Nommons encore l'*ensenhamen* (art d'aimer), l'*estampida*, etc.

Ces divers genres mettent en valeur l'art qu'ont eu les troubadours de tresser les mots et les belles rimes dans des strophes hardies, variées, sonores, d'un lyrisme tellement exclusif, personnel, individuel et pour ainsi dire égoïste, qu'on pouvait bien prévoir leur incapacité à objectiver leur inspiration en récits épiques, grandioses et populaires. Ils sont restés poètes de cours, et comme ils n'ont pas couru les rues, ils ont été vite épuisés par les redites et desséchés dans leur trop courte inspiration.

Les troubadours ont eu leur plus grand éclat aux XIIe et XIIIe siècles, jusqu'à la terrible guerre des Albigeois. On en a compté plus de 600 connus (Bartsch).

Ils furent légion, et créèrent des œuvres charmantes en leurs dialectes ; ce furent des Limousins comme Bertrand de Born (XIIe siècle), grand seigneur belliqueux dont on a appelé les sirventes des « sonnets cuirassés », ou Bernard de Ventadour; des Arvernes comme Robert d'Auvergne, des Gascons comme Marcabrun, des Périgourdins comme Elias Cairels et Arnaud Daniel, des Toulousains comme Aimeric de Peguillin et Guillaume de Figueira.

Ajoutez de puissants seigneurs comme Alphonse d'Aragon, de hautes dames comme la comtesse de Die et Claire d'Anduse, des roturiers comme Gaucelin Faidit et Pierre Vidal, des religieux comme le moine de Montaudon ou Folquet de Marseille. Ils allaient dans les castels et dans les cours d'amour, accompagnés du jongleur qui joue de la lyre ou du sistre, et d'une troupe de saltimbanques et d'acrobates.

Par l'un deux, connaissez les autres : et ce sera Jaufre Rudel, dont il existe une vieille biographie provençale par Huguet de Saint-Circ, et à qui le troubadour Marcabrun dédie ses vers en 1148. Il était prince de Blaye, et il aima, par ouï-dire, la comtesse de Tripoli, Mélissent, fille de Raimond Ier, sœur de Raimond II, délaissée en 1162 par l'empereur grec Manuel, son fiancé. Elle se consacra à des œuvres pies. Les pèlerins

racontaient dans le monde entier sa pureté et sa beauté. Jaufre Rudel la chanta sans la connaître, comme Dante chanta Nina de Sicile, comme Rambaud d'Orange célébra la comtesse d'Urgel, et comme le roi Pierre d'Aragon célébra Alazaïs de Boissazon. C'était le temps des prédications de Bernard de Clairvaux. Jaufre Rudel se croisa, pour aller en Tripoli voir la dame qu'il avait chantée de confiance. Il tomba malade en route, et arriva à temps pour mourir sous les yeux de la belle Mélissent. Celle-ci, le lendemain, se fit nonne. Cette touchante histoire a été souvent contée, et par Swinburn, et par Giosue Carducci, par Uhland, par Henri Heine, par Mary Robinson, par E. Rostand. C'est un conte charmant, c'est le symbole des aspirations de l'homme vers l'Idéal dont il s'éprend, heureux quand il l'atteint, fût-ce à l'heure de la mort, et quand il voit en mourant son rêve réalisé se pencher vers lui, et lui donner le baiser de paix.

Tous furent de gentils diseurs d'amour.

Eminemment et foncièrement lyriques, ils ont fait aussi des proses, *Fierabras*, *Geoffroy et Brunissende*, *Lancelot du Lac* (version provençale), le *Roman de Flamenca*, *Aucassin et Nicolette*, *Flore et Blanchefleur*, la *Chanson des Albigeois*.

L'influence fut grande de nos troubadours sur la littérature de l'Italie. Les guerres sanglantes du XIII[e] siècle les chassèrent par delà les Alpes en Este, en Montferrat, à Vérone, à Mantoue; c'est là qu'ils firent des disciples comme Malaspina, Cigala, Doria, Sordello, prédécesseurs de Dante et de Pétrarque, qui les salua dans ses *Triomphes* :

« Puis venait une troupe de gens étrangers d'allure et de manières. Le premier de tous était Arnaud Daniel, grand maëstro d'amour, qui fait encore honneur à sa patrie par son style neuf et beau. Il y avait les deux Pierre, les deux Raimbaud, dont l'un chanta Béatrice dans le Montferrat, le vieux Pierre d'Auvergne avec Giraud; Fouquet qui a légué son nom à Marseille après en avoir déshérité Gènes, et qui sur la fin de sa vie changea pour une meilleure patrie d'habit et d'état. Il y avait Jaufre Rudel, qui employa la rame et la voile pour courir à sa mort, et Guillaume, qui fut moissonné à la fleur de ses jours; et Amerigo, et Bernard de Ventadour, et Hugo, et

Anselme, et mille autres que j'ai vus, à qui la poésie servit constamment de lance, d'épée, de bouclier et de casque. » (1).

Au XIV[e] siècle, la poésie provençale devient un exercice à l'usage des concours des Jeux Floraux de Clémence Isaure. La sève ne circule plus sous l'écorce. Les académies poétiques, qui pullulent, sont les nécropoles du Gay Savoir, et leurs Arts Poétiques « ne sont, dit Lintilhac, que de consciencieux inventaires après décès ».

Laissons ces délicats chanteurs; leur dialecte les tient un peu à l'écart de la littérature française.

* *
*

Il ne faut pas faire procéder en France, le lyrisme septentrional du lyrisme des troubadours. Il a été influencé par ce dernier à partir du XIII[e] siècle, mais il a préexisté à cette influence. Au XI[e], au XII[e] siècle, ce qu'on appelle la poésie lyrique, c'est-à-dire la poésie personnelle, où le poète exprime en son nom ses sentiments, ses amours, ses regrets, sa jalousie, ses espoirs, cette poésie-là existait sous forme de romances, de pastourelles, de chansons des fileuses, de rondes, toutes d'une note originale, d'un caractère ou railleur ou rêveur, parfois allégorique et abstrait.

L'influence méridionale eut pour effet de rendre raffiné, aristocratique, littéraire, un genre jusqu'alors anonyme et populaire.

Ses formes devinrent multiples et variées : c'est la chanson d'amour; le jeu parti, qui, comme le tenson provençal, fait dialoguer deux personnages sur un propos de casuistique amoureuse; le salut d'amour, la complainte d'amour, le sirventois, satirique ou pieux, le rondel, le virelai, sans compter la pastourelle, qui ne disparaît pas, mais s'affine.

Un genre, entre tous, domine et donne, au XIII[e] siècle, une idée générale suffisante de ce que fut la littérature lyrique d'alors, et c'est la chanson d'amour, dont nous voulons ici faire revivre un instant les échos tendres et touchants. Elle a été cultivée par tout ce qui porte alors un nom dans l'histoire

(1) PÉTRARQUE, IV[e] *Triomphe*.

littéraire, et il faudrait nommer peut-être deux cents poètes si l'on voulait établir la nomenclature de ceux qui ont fait vibrer cette corde du psaltérion.

***

Tous ces trouvères ont entre eux tant de traits communs, qu'on peut traiter leurs chansons comme si elles étaient l'œuvre d'un seul. L'école lyrique du XIIIe siècle fut une sorte d'école d'imitation mutuelle. Elle a produit pourtant des œuvres charmantes et émues, qui nous plaisent encore, même en l'absence de leur musique, et celle-ci était pour beaucoup dans leur mérite.

Le lyrisme se développa plus vite parmi la race méridionale, pacifique, polie, menant une vie facile, large, paisible, moins batailleuse que celle du Nord. On chantait : « Les Francs à la bataille ! Les Provençaux aux vivres ! » Les chants et les festins semblaient l'apanage de ces derniers.

La poésie épique fut longtemps la forme préférée par les trouvères. Mais ceux-ci avaient déjà les Chansons des Fileuses, les Chansons à danser, dont le lyrisme se répandit par tous ces genres voisins et analogues : la Romance épique ou amoureuse, le Salut d'Amour, la Complainte, les Estampis, les Chansons d'Amour Pieuses, les Pastourelles, les Jeux Partis.

***

De ces variétés, la Chanson d'Amour est la plus intéressante: C'est un chant de cinq strophes, pour l'ordinaire, suivi d'un Envoi à une dame ou à un prince. Parfois, il a un refrain, très court, souvent réduit à un cri repris en chœur, *Valara !* ou *E ! é ! é ! é !* Les vers ont presque toujours sept pieds. Les rimes sont soignées, recherchées, on aurait envie de dire très

parnassiennes. Boileau ne soupçonnait pas la vérité quand il écrivait :

Durant les premiers temps du Parnasse françois
Le caprice tout seul faisait toutes les lois;
La rime au bout des mots assemblés sans mesure
Tenait lieu d'ornement, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, etc.

Non, le vers n'était pas un assemblage de mots réunis sans mesure, et la rime ne tenait pas lieu de nombre et de césure. Cet « art confus » était très étudié et très savamment pratiqué. C'est un des mérites des trouvères d'avoir compris l'importance du rythme et de la versification. Bien que la métrique soit seulement la partie matérielle de l'art poétique, le poète est puissamment aidé par cette mélodie qui sort du balancement des vers. La cadence rythmée des mots seconde et excite l'imagination. Il y a dans le seul mouvement d'une strophe vide encore, comme une musique qui plaît à l'oreille et entraîne la pensée. Le poète qui va l'écrire, avant même de connaître les mots qu'il y jettera, l'entend pour ainsi dire chanter en lui-même, il se laisse conduire par cette harmonie intime, par ce chant sans paroles auquel il adaptera sa phrase. Il est souvent facile de saisir cette musique qui a précédé et qui accompagne les paroles. Ecoutez cette strophe :

Si j'étais la feuille que roule
L'aile tournoyante du vent
Qui flotte sur l'eau qui s'écoule
Et qu'on suit de l'œil en rêvant,
Je me livrerais fraîche encore,
De la branche me détachant,
Au zéphir qui souffle à l'aurore
Au ruisseau qui vient du couchant.

Ces vers de Victor Hugo ne rendent-ils pas saisissable cette musique cadencée et balancée du rythme? Combien de pièces célèbres — celle des *Djinns*, par exemple — sont dues tout entières à l'effet de ce chant prémédité sous lequel le poète — on pourrait dire le librettiste — a rangé artistement des mots plus souvent sonores que sensés !

Pour nos trouvères du moyen âge, *librettiste* est le mot vrai.

Ce chant du rythme se précisait pour eux, et devenait une mélodie parfaitement notée : musique et poésie ne font qu'un dans les chansons d'amour.

Ces chansons furent, faut-il le dire, chantées. C'était un proverbe qu'une strophe sans air est un moulin sans eau. Tantôt le poète était lui-même son propre musicien, tantôt il s'adressait à des compositeurs qu'on appelait des « déchanteurs ». On a tenté de transcrire les notations musicales que nous fournissent les manuscrits. Le travail est ardu et hasardeux. Il faut mettre des armatures nouvelles, supposer des dièses, des croches, dans la série uniforme de ces points noirs qui courent sur la réglure rouge de la portée. Les Chansons du Roy de Navarre, du châtelain de Coucy, d'Adam de la Halle, ont été ainsi transposées. La mélodie est grave, lente, sourde et monotone comme un plain-chant. Des poètes se servaient d'airs connus; parmi ceux-ci, l'air *La Bonaventure au gué*, existait déjà. Tels qu'ils sont, ou qu'ils devaient être, ces chants avaient grand succès, et on applaudissait le *chanteur*, dans l'attitude où les miniatures le représentent, s'accompagnant de la viole, de la rote, du rebec ou du psaltérion, un pied sur un escabeau.

Que chantent-ils? Toujours le même thème : l'admiration respectueuse pour les charmes de la dame, les protestations de dévouement et de fidélité. Le plus souvent ce sont des prières, des plaintes amoureuses.

> Comment puis-je encor chanter,
> Car nul ne pourrait panser
> La douleur que mon cœur ressent!
>
> COLLART LE BOUTEILLIER.

Une autre fois, c'est Béatrice d'Audenarde qui enferme sous clé, jusqu'à ce qu'il ait fait une chanson, Gillebert de Berneville; il en fit une dans le genre du rondeau de Benserade :

> Jusqu'à ce que j'aie un chant trouvé,
> Je sais bien que point je ne sortirai
> De prison, mais que j'y moisirai.
> Celle qui m'a mis céans
> Las! a fait serment

Que jamais je n'y mangerai
Ni partirai
De sa prison
Si je n'ai trouvé une chanson.

Autre temps. C'est la guerre: il faut partir; les adieux du soldat-poète sont touchants.

Mieux aimerais votre clair visage
Que tout l'or de la Syrie.

RENAUT DE TRYE.

Dame Mie
Ne m'oubliez aussi
Pour ma longue demeurance!

ADAM DE LA HALLE.

Puis, c'est la joie du retour, le chant du printemps, des oiseaux. Tout n'y est pas également sincère et spontané. Il y avait des pièces de concours, des poètes candidats aux prix.

Les auteurs de ces chansons appartiennent à des classes sociales bien diverses. Ce genre, plutôt raffiné, fut cultivé par les rois, les princes, les nobles chevaliers ayant le heaume et le haubert lamé d'or, l'écu au bras, la lance au poing, portant d'azur à trois chevrons d'or, comme Jean de Louvois, sur la housse du cheval, ou, comme Gautier d'Argies, serrant sur sa poitrine l'écu d'or bardé des merlettes de gueule.

C'est Charles d'Anjou, frère de roi, roi lui-même; c'est le roi Jean, le roi Richard Cœur de Lion, le comte de Bar, Robert de Blois, Robert d'Artois, le comte Thibaut de Champagne, cousin du roi de Jérusalem et du roi de Chypre; Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, dont Joinville a loué la bravoure, et que Philippe Auguste arma chevalier de sa main; Henri III, duc de Brabant, Gillebert de Berneville son ami et son conseiller ; Guillaume de Tenremonde et son frère Quesne de Béthune, ancêtres de Sully; Jehan de Brienne, roi de Jérusalem; Bouchart de Malle, Cardon des Croisilles, Gasse Brûlé, Adam de la Halle, Renaut de Trye, le chevalier banneret qui défendit en 1205 Philoppopolis contre les Bulgares. C'étaient là tous des

poètes de haut lignage, qui approchaient les grandes dames, et qui les célébraient dans leurs strophes distinguées.

Il en était de plus humbles, simples trouvères d'église ou de boutique, marchands, clercs, Jean le Cuvelier, Collart le Bouteiller, Hues le Marronnier, Moniot, Gaidifer. Pauvres, ils chantent, car « la chanson, a dit J.-J. Rousseau, est faite pour éloigner quelques instants l'ennui quand on est riche et pour supporter plus doucement la misère et le travail, quand on est pauvre. » Quant à Jehan Bretel, il s'essaya dans le lyrisme ; il y réussit médiocrement, il était mieux fait pour la farce et la grivoiserie.

Les dames célébrées dans ces strophes sont de grandes dames. Rechercher, recevoir, goûter, faire chanter ces hommages discrets, délicats, littéraires, est évidemment un plaisir de la classe privilégiée, un divertissement « de salon », dirions-nous. Thibaut de Champagne, Quesne de Béthune, s'adressaient à des reines; Gillebert, Adam de la Halle, Gasse Brûlé, à les en croire, avaient, comme eût dit Gil Blas, des comtesses sous contribution.

Les portraits de femmes qu'on peut reconstituer en rapprochant les traits épars dans les chansons d'amour manquent d'expression, d'individualité. Ce sont comme des clichés de la « Dame en soi ». Elle a les couleurs riantes, « claire, blanche et vermeille », gentil corps avenant et clair visage, simple contenance et maintien de pucelle, sourire débonnaire et doux, taille élégante, beau parler, bouche bien faite et aussi le menton. Seul, Thibaut de Champagne, quand il chante Blanche de Castille, précise davantage et caractérise.

Que pensent-ils de la femme? Heureux, ils l'adulent; repoussés, ils la calomnient.

Dans les bons jours, la dame est au pinacle, son auréole éclipse un diadème, et toutes les perfections lui sont infuses comme à Dieu même, et davantage. Elle a « courtoisie », c'est-à-dire un abrégé de toutes les vertus; elle est « de grand prix », et « bien sais que n'i a meilleure ni au delà ni en deçà de la mer ».

Quand la cruelle est inflexible, le trouvère geint ou jure ; il a les fureurs d'Alceste :

Et si autrement je ne puis son amour avoir,
Dieu la fasse si vieille et si laide
Que tout le monde, hors moi tout seul, la haïsse!

Voilà un beau cri de furieuse passion. Foin des femmes ! Elles sont menteresses, jongleresses, fausses, rusées, coquettes :

Quand la dame s'ajuste et met ses atours,
C'est pour faire son pauvre ami dolent.

CONON DE BÉTHUNE.

Ils chantent déjà qu'il est fol de s'y fier :

Beau semblant et cœur arrière!
Je ne m'y veux plus fier!

Alors, le mieux serait de renoncer à l'amour, car amour « ne vaut rien et à rien retourne »; mais le poète lui doit tout, surtout son inspiration; et il lui revient.

C'est l'amour féodal, l'amour courtois et chevaleresque, fait d'honneur et de loyauté, qui lie l'ami comme le vassal est engagé envers le suzerain. Le poète devient l'homme lige de sa dame :

Sa beauté et son doux ris
Plaisent tant
A moi que j'ai en elle mis
Ligement
Mon cœur, qui ne faint mie,
De faire tout son commandement
Loyalement, sans vilenie.

Loyauté passe avant tout. Le poète doit

Aimer honneur et haïr fausseté.

Etre parjure à son serment, est un crime que Thibaut de Champagne estime digne du pire châtiment :

Et si je suis parjure à escient,
L'on me devrait traîner tout avant
Et puis pendre plus haut que le clocher.

Comment concilier cette théorie de l'amour soumis et esclave avec les protestations et les injures que le dépit arrachait parfois au poète ? Celui-ci était puni de tant d'audace, devait se rétracter, et déclarer comme Gillebert:

Certes j'en ai menti,
Et si je m'en dédis.

Le mariage, même avec une autre femme, ne délie pas le poète de son serment à sa dame, et l'on n'a jamais vu amour plus exigeant ni plus tenace.

Il naît, pour l'ordinaire, tout soudain, d'un regard échangé, d'une apparition. Voici comment les *Chroniques de St-Denis* content la première entrevue de Thibaut de Champagne et de la reine Blanche de Castille : si elles sont douteuses au regard de l'histoire, elles ne constatent pas moins, dans l'espèce, une manière touchante de décrire la passion:

« Le comte regarda la reine, qui tant était belle et sage, que de la grande beauté d'elle il fut tout ébahi. Il partit tout pensif, et il lui venait souvent en remembrance du doux regard de la reine et de sa belle contenance. Mais quand il lui souvenait qu'elle était si haute dame de si bonne vie et si nette, si noyait-il sa douce pensée en grande tristesse. »

C'est l'amour courtois, inéluctable et impérieux, que chantait Thibaut le Navarrais, bien avant le refrain connu:

Qui voit venir l'amour courant
Pour tirer ses sagettes d'acier,
Il se devrait détourner en fuyant
Et se garer s'il se peut de l'archer.

. . . .

Encore y est le coup que j'ai reçu;
Le coup fut grand, il ne fait qu'empirer,
Nul médecin ne m'en pourrait sauver
Sinon celui qui le dard fit lancer.

. . . .

Si je pouvais de lui me partir,
Mieux m'en vaudrait qu'être sire de France!

C'est le cri de passion que poussera Alceste:

Ah! que si de ses mains je rattrape mon cœur!

Dans la carrière poétique du trouvère, les passions se succèdent sans se gêner l'une l'autre, jusqu'au jour où devenu vieux, il renonce à l'amour sans colère comme sans regrets, en souriant au souvenir de ses jeunes années. Rarement, la passion étant plus profonde, le trouvère se retire meurtri, lassé, exaspéré d'avoir souffert « sans guerredon ne loier ».

Parfois le poète, sur le retour de l'âge, se sépare du monde pour songer à son salut. Il se tourne vers la dévotion. Ses chants vont non plus à la dame de son cœur, mais à Dame la Vierge. Il finit par reconnaître que « l'arbre d'amour avec ses fruits savoureux porte aussi ses fruits verts et trompeurs. » Il s'en écarte pour prier. Il ira combattre en Palestine, non plus comme il eût fait autrefois pour plaire à sa dame, pour « faire chevalerie » au pays; mais parce que « la route est par la Terre-Sainte pour aller en Paradis. » Ils avaient tous beaucoup de crimes à racheter: « On leur promettait, dit Montesquieu, de les expier suivant leur passion dominante: ils prirent donc la Croix et les armes. » Avec eux, la chanson d'amour devenait pieuse: l'Eglise aidait à cette métamorphose, dont elle bénéficia, comme la parodie bénéficia de la déformation de la chanson d'amour en *sotte chanson.*

Entre les chansons pieuses et les chansons d'amour la transition était facile. L'amour divin et l'amour terrestre se pénétraient.

Plusieurs puys d'amour étaient d'anciennes confréries religieuses. Souvent, le poète invoque tour à tour dans la même chanson Dieu et sa dame. Ce partage était admis.

Quelle était la destination de ces chants? Que devenaient-ils, une fois achevés?

Le cas le plus simple est celui dans lequel l'auteur se rendait auprès de sa dame, pour lui faire connaître de vive voix sa nouvelle œuvre.

Souvent le trouvère envoyait sa chanson. Nous savons quelle était la forme de ces envois. Ce n'était pas un rouleau, mais une lettre pliée, ornée parfois de miniatures et encadrée de fleurs. On conte dans Flamenca, l'histoire d'une épouse infidèle qui baisait chaque soir la lettre de son amant, et faisait rejoindre, en pliant le papier, les deux fleurs peintes l'une à

droite l'autre à gauche de la feuille. Mais il arrivait que la dame, fût-elle très grande dame, ne savait pas lire. Bernard de Ventadour cite comme une merveille que sa dame sache et entende l'alphabet.

Alors le poète envoyait sa chanson par un jongleur fidèle qui la chantait en arrivant. C'était aussi l'usage que la dame eût près d'elle un « chanteur » chargé de ce soin.

Le trouvère n'entretenait pas seulement sa dame de son amour. Il le chantait aussi dans des vers destinés à ses amis, à ses protecteurs.

Il s'établissait ainsi entre jeunes gens un commerce littéraire: on échangeait en vers les informations, les nouvelles amoureuses, les conseils.

Ces poésies n'étaient pas toujours chantées à huis clos. Elles étaient le plus souvent destinées à une publicité assez étendue.

Lorsqu'il y avait réunion dans quelque manoir, on ne pouvait manquer de parler poésie et amour. Ecoutez le troubadour Ramond Vidal :

— Sire Hugues de Mataplan traitait dans la grande salle de son château un grand nombre de riches barons. Aux tables somptueusement servies ce n'était que rire et folle joie. Partie des convives allait et venait dans la salle; d'autres jouaient aux dés, aux échecs, sur tapis et coussins verts, bleus, vermeils et violets. Il y avait céans de gracieuses dames devisant avec gentillesse et amabilité. Je m'y trouvais moi-même et Dieu sauve l'âme de mes pères comme il est vrai que je vis entrer un jongleur de bonne mine, lequel nous chanta mainte chanson et nous fabula maint conte. (Trad. Diez.)

Ainsi devait-on passer maintes journées.

Souvent la chanson voyageait. La personne qui la recevait d'abord ne devait pas la garder, mais bien lui faire continuer sa route.

Ces petites pièces se répandaient ainsi. La dernière destination de la chanson était généralement le Puy, où se tenaient les assemblées des concours.

Ces concours étaient présidés par le Prince du Puy, portant

couronne, et assisté d'un jury composé de poètes en renom, de personnages importants.

Le sujet proposé était quelquefois une devise, un aphorisme galant sur lequel les concurrents devaient s'exercer; par exemple:

> Servez Amour, c'est ce qui plus avance.

ou bien:

> Corps sans cœur, n'aurait beauté.

Ils faisaient de la poésie sur commande. Aussi n'est-ce pas dans ces devoirs qu'il faut chercher l'originalité.

Les puys, qu'il ne faut pas confondre avec les « cours d'amour », étaient très fréquentés.

Le principal était celui d'Arras, dont Bretel fut prince et sire.

En l'an 1005, éclata une peste. La douce Vierge eut pitié des Atrébates, et donna à deux ménestrels, Itier et Pierre Norman, une *chandelle* miraculeuse qui chassa le fléau, ainsi qu'il est conté dans le *Dit des Tabouréors :*

> La douce mère de Dieu aime le son de la vielle;
> A Arras la cité elle fit une courtoisie belle,
> Aux jongleurs elle donna une sainte chandelle.

Ce miracle eut du retentissement. A Valenciennes, on promena tous les ans un cierge fait avec les gouttes qui tombaient, sur le pavé, de la chandelle d'Arras, promenée tout allumée.

Pour éterniser cette merveille, une Société fut fondée. On y chanta d'abord les louanges de la Vierge, la pourvoyeuse de cierges. Puis les chants se laïcisèrent.

Un Puy est une montagne, un monticule podium. On dit le Puy de Dôme, le Puy de Sancy. Dans l'espèce, c'est l'estrade, les gradins élevés sur lesquels prenaient place le Président, les poètes et les assistants.

En souvenir de ses origines, la société commençait par les louanges dues à la Vierge : c'est « une fontaine d'une grande douceur, un ruisseau de charité, un verger en fleurs, un vais-

seau d'or fin, un bel hôtel où Dieu descendit », et, non moins. c'est un

> Sirop de douce confiture,
> De quatre herbes pleines de santé !

Puis c'étaient les chansons d'amour, les jeux partis, disputes courtoises, poétiques et improvisées entre deux trouvères sur un sujet instantané.

Jehan Bretel excellait aux plaisants récits, comme celui du Bon Dieu à Arras.

Le Bon Dieu s'ennuyait. Il vint à Arras, et le Puy se réunit pour le distraire. Courtois d'Arras, Robert Delpierre, Philippot Verdière épuisent leur verve en vain. Le Bon Dieu demeure taciturne. Mais Jehan Bretel s'est promis de l'esbanoyer quand même. Il s'avance, salue, et,

> Tout soudain sa braie avala,
> La braie de Beugin tretout porkia.
> Dieu en eut telle joie que de rire se creva.

Il y avait des puys célèbres aussi en Champagne, à Troyes, à Provins; en Normandie, à Rouen, à Evreux, à Caen. Les *puys artésiens* et les *puys champenois* étaient quelque peu rivaux. Ils formaient deux académies poétiques, ayant leur existence à part, et leurs poètes ordinaires. Autour de Thibaut de Champagne, « roi des trouvères », sur l'estrade du jury, se groupaient ses amis, Baudoin des Autels, Raoul de Soissons, Raoul de Coucy, Philippe de Nanteuil, Thibaut de Blazon, Renaud de Sabueil, Bernard de la Ferté, Jean d'Argies, Robert de Blois, etc... Au Puy Notre-Dame, à Arras, accouraient de toutes les parties de l'Artois, à titre de spectateurs, de juges ou de concurrents, Andrieu Contredit, Andrieu Douche, Guillaume et Gilles le Viniers, Moniot, Collart le Bouteillier, puis un peu plus tard, Bretel, Ferri, Grièveler, Gaidifer, Perrin d'Auchicourt, et d'autres.

M. Louis Passy a tenté agréablement de reconstituer la physionomie de ces puys, les jours de concours:

« Depuis longtemps, les poètes travaillent en silence. Le grand jour est venu. Entrons avec la foule dans la salle des

séances. Devant nous se dresse une estrade, une montagne, un puy, l'Hélicon peut-être. Des places y sont réservées au président, aux juges, aux dames et aux personnages les plus considérables. Peut-être sur cette même estrade les prix sont-ils exposés aux regards avides des concurrents.

La séance est ouverte. A tout seigneur, tout honneur. »

L'assemblée offre ses hommages à la Vierge.

Après la Vierge, les femmes.

Chacun exerce sa veine sur un refrain ou sur une devise donnée d'avance; un poète chante lui-même ou fait chanter une chanson dont il a choisi le rythme et l'esprit. Enfin, très souvent, des jeux partis vivement conduits entre le prince, les poètes et parfois même les dames, égayent et probablement terminent la séance. Des chapels d'argent et des couronnes de roses sont distribués aux vainqueurs, dont le premier a droit au titre de « Sire ».

Les concurrents ne manquaient pas. Un très grand nombre de chansons d'amour sont destinées aux puys. Il n'est pas un poète sans doute qui n'ait voulu se produire dans ces réunions polies et brillantes: elles faisaient les réputations et dispensaient la gloire. Les chansons de Thibaut de Champagne sont faites presque toutes pour la publicité: aussi n'y trouve-t-on aucune révélation indiscrète.

L'habitude des concours poétiques était passée dans les mœurs des chevaliers. Elle les suivait en Terre-Sainte. Loin de leur patrie ils se réunissaient encore pour chanter leur dame; le guerrier chez eux ne faisait jamais tort au trouvère. Des bords de l'Asie, le poète saluait sa dame par-dessus les mers.

Nous avons cherché quel sentiment inspirait ces chansons; nous avons passé en revue leurs auteurs, puis leur objet; nous les avons suivies jusqu'à leur destination. Il nous reste à les étudier elles-mêmes, à y surprendre les motifs heureux ou pittoresques, et les procédés poétiques.

Il faut faire deux parts. Les unes sont de purs exercices. Les autres ont une émotion sincère. En pareille matière, le lecteur seul est juge. Il est facile de constater ou de nier la sincérité dans une œuvre par l'impression qu'elle donne. Chez cer-

tains poètes l'exagération continue, la monotonie persistante des louanges, le retour régulier des mêmes formules doivent nous mettre en défiance.

Comment se fier aux serments d'un Lambert Ferri ou d'un Jehan Bretel « les plus roués des trouvères, les plus spirituels des farceurs » ? Ils n'aimèrent et ne rimèrent jamais que par distraction, et par occasion.

Henri III de Brabant se faisait aider dans la confection des vers qu'il adressait à sa dame : ce qui rend suspecte la spontanéité de son délire.

Thibaut s'est agréablement moqué de ces chansons banales où le lieu commun tient la place du sentiment. Cependant, s'il faut s'en rapporter aux manuscrits, lui-même faisait servir une seule chanson plusieurs fois, tantôt pour Bernart, tantôt pour Renaut.

Dans la plupart des pièces destinées au puy, l'amour avait moins de part que la vanité. La dame alors n'avait même plus les honneurs de la dédicace, réservée pour le juge le plus influent.

Mais toutes ne sont pas des fictions. On y rencontre des sentiments sincères. On ferait une anthologie assez jolie si l'on réunissait les plus tendres et les plus gracieuses. Thibaut de Champagne, le roi des trouvères y figurerait pour une large part.

Le sonnet de la *Belle Matineuse* ne semble-t-il pas factice et froid auprès de cette strophe sur le « doux regard de sa dame ».

> Dieu a d'elle le siècle illuminé;
> Car qui verrait le plus bel jour d'été
> Auprès de lui serait obscur à plein midi.

Touchantes aussi les chansons de Gillebert. Les vers d'Adam de la Halle, de retour dans son pays, sont d'un charme délicat.

En général, on a peine à saisir l'effet que produisait sur l'âme du chansonnier le spectacle de la nature.

Le sentiment de la nature, chez ces poètes, n'est ni très vif ni très original. Ils ne savent ni définir ni rendre leur impression;

ils ne l'essaient même pas. Ce que Fauriel dit des troubadours n'est pas moins vrai des trouvères : « On chercherait en vain le moindre tableau faux ou vrai de la condition des habitants des campagnes, d'un certain ensemble de la vie champêtre. Il n'y a pour ces Théocrites de châteaux ni laboureurs, ni pâtres, ni troupeaux, ni champs, ni moissons, ni vendanges; ils ne parlent jamais de campagne ni de nature champêtre. Le monde pastoral se réduit pour eux à une bergère isolée gardant quelques agneaux ou ne gardant rien du tout ». S'ils font un petit tableau, un paysage ensoleillé, égayé par le chant des oiseaux, ils ne semblent pas dépeindre ce qu'ils ont vu; ils puisent leurs couleurs au fond banal des lieux communs. Pourtant, certains tableaux ont de la grâce :

Quand le temps joli revient,
Que la froidure est passée,
Que gelée ne se tient,
Mais que la fleur naît dans la prée
Et sur les bois feuille vient
Où oisels, la matinée,
Chantent clair, — lors me souvient
De la meilleure qui soit née.

PIERREQUIN DE LA COUPÈLE.

Et ceci, de Gasse Brûlé, est joli:

Les oiselets de mon pays
  J'ai ouï en Bretagne,
A leur chant m'est-il bien avis
Qu'en la douce Champagne
  Je les ouïs jadis,
Si je ne me suis mépris;
Ils m'ont en si doux pensers mis
Qu'à chanson faire me suis pris.

Les chevaliers ne menaient pas une vie renfermée. Ce n'étaient pas précisément des Théocrites de châteaux. Tout le jour se passait à la chasse, quand la guerre leur faisait des loisirs. Sous le porche, dès le matin, résonnaient les sabots des palefrois au départ de la cavalcade; et dans les campagnes, les serfs courbés sur la terre se relevaient et voyaient disparaître à l'horizon le brillant cortège des dames « resplendissantes

dans leurs robes parties et écartelées de pourpre », leur aumônière pendant à la ceinture sur leur manteau de « velloux » brodé d'or et de soie vermeille, agrafé par de grands « fermaux » d'émail incrustés de pierreries. A leurs côtés chevauchaient ces jeunes et beaux cavaliers que représente l'album de Villard de Homecourt, sanglés sous le haubergeon, chaussés de souliers à la poulaine, revêtus de l'habit armorié à la couleur du champ de leur écu, et portant leurs emblèmes héraldiques, imprimés « par batture ».

Ils vivaient beaucoup dans les forêts et dans les plaines, parcourues à son de trompe, au galop de leurs chevaux.

Ils n'avaient pas besoin de quitter leur château pour voir la nature. Elle les entourait de toutes parts.

Nous sommes frappés, quand nous visitons aujourd'hui les ruines de quelque antique manoir, que nos ancêtres n'aient pas été mieux inspirés par le spectacle qui s'étendait devant eux. Laissez les réflexions que nous font faire les ruines elles-mêmes, les sentiments divers qui naissent en songeant à l'œuvre de destruction accomplie par les ans. Il vient aussi à l'esprit des pensées moins philosophiques, plus poétiques. L'imagination se reporte au temps où ce château n'était pas envahi par le lierre et les ronces, où ces grosses tours se dressaient fièrement sur la colline, dans la blancheur de leur manteau de pierre, que la rouille et la pluie n'avaient pas encore noirci. Lorsqu'on pénètre dans ces ruines, lorsqu'on gravit les tas de cailloux éboulés que le temps détache assidûment par les larges brèches des murailles, on domine la plaine. Au bas de la colline s'étendait le village, traversé par la rivière dont le seigneur détenait le péage; et, au delà, la campagne à perte de vue, à peine interrompue par quelques villages, quelque abbaye, quelque château des environs. On se demande comment ces horizons de verdure constamment aperçus à travers les vitraux du manoir ou du haut des tours, n'ont pas autrement inspiré ces poètes châtelains

D'eux aussi, Parny eût pu dire aussi bien que des vers de Saint-Lambert: « Ce sont autant de myrtes dont une feuille ne passe pas l'autre ».

Ce n'est pas qu'ils ignorent la nature; le contraire serait

plus vrai. Ils étaient trop familiarisés avec elle; l'habitude émoussait chez eux la faculté d'observation. Celle-ci d'ailleurs devait être bien mince, si l'on songe que ces trouvères avaient pour la plupart traversé l'Europe, parcouru les sites grandioses et saisissants de l'Orient sans que rien ait vibré en eux, sans qu'ils soient parvenus à varier le motif convenu : « Le rossignol chantant au bois sous la ramée ».

Les Chansons d'Amour sont riches de comparaisons charmantes, le plus souvent tirées des Bestiaires, avec le pélican, le printemps, les astres, le soleil, la prison, la calandre, la licorne, le phénix.

On y trouve les traces de cette poésie allégorique qui a reçu son complet épanouissement dans le *Roman de la Rose*, pour prendre ensuite une extension prolixe et regrettable.

Ce ne sont pas les troubadours qui ont créé les antécédents du genre allégorique. Les trouvères connaissaient et cultivaient ce genre.

Il serait juste de reconnaître que les auteurs du *Roman de la Rose* ne firent qu'emprunter tout ce galant attirail à leurs devanciers et entre autres au roi de Navarre qui, du moins, n'en avait pas rempli vingt mille vers.

Si Pierre de Gand a précédé Guillaume de Lorris, c'est une raison de plus pour croire que Guillaume n'a fait que développer un lieu commun qui avait déjà servi à d'autres que lui.

Il avait déjà servi aux auteurs de ces fabliaux pleins de raffinements du même genre, dans lesquels nous trouvons cette description d'une nef.

> Le fond est de Mauvaise Pensée
> Et est de Trahison bordée,
> Et de Honte très bien polie.
> Et clouée de Vilenie.

Ou du Palais de l'Amour :

> De Retrouanges était tout fait le pont,
> Toutes les planches de Dits et de Chansons,
> De Sons de harpes les soubassements,
> Et les escaliers de doux Lais bretons.

L'allégorie fleurit les chansons d'amour. Bonté, Bonne Grâce et Amour forment une trinité inséparable. Le *Roman de la Rose* n'est pas la première manifestation de ce goût.

Ce qu'il est juste de noter, c'est la grâce et la perfection de la forme, l'expression poétique de sentiments délicats, la naïveté quelquefois imprévue de l'image, souvent l'accent ému, la sensibilité touchante. L'uniformité même dans le ton de ces pièces — chants modulés sous l'empire d'impressions analogues — ne déplaît pas; c'est une note mélodieuse, sans éclat, qui se prolonge et se perd dans une monotonie plaintive et lyrique. On croirait entendre encore la mélopée presque monocorde de la viole.

Dans plus d'une de ces chansons chante le vrai lyrisme. Sous ces vers si finement détaillés, travaillés avec cette patience qui n'est pas toujours le génie, on entend quelquefois battre un cœur.

On se laisse encore bercer par cette musique poétique, et l'on y trouve un attrait.

C'est dire le succès qu'obtinrent les Chansons d'Amour. Leur renommée était montée bien haut, s'il faut en croire le trouvère qui vit un jour le ciel entr'ouvert, parce que le Bon Dieu souhaitait de venir apprendre le motet à Arras. Dès qu'il eut entendu, après plusieurs autres, Gillebert chanter « de sa dame chère », s'écria qu'il voulait suivre à jamais leur bannière.

A l'étranger même on chantait, on goûtait les Chansons d'Amour. Brunetto Latini en parle avec éloge. Dante les cite à plusieurs reprises dans son *De Vulgari Eloquentia*.

On peut les goûter aujourd'hui encore. Sans doute la plupart de ces *gais refrains*, n'étaient pas destinés à vivre si longtemps; pour nous, qui les retrouvons dans leur idiome, vieillis, dépouillés de la mélodie qui les animait, ils ont perdu la fleur de leur gaîté première. Cependant lorsqu'ils se réveillent, on sent que le XIIIe siècle n'était nullement le temps morne et sombre qu'ont voulu peindre beaucoup d'historiens.

Puis on vient à songer que si les paroles de nos chansonnettes et de nos romances devaient avoir une destinée, on souhaiterait seulement à nos chansonniers modernes de voir

leurs œuvres conserver encore, comme elles, cet éclat et cette saveur au bout de sept cents ans.

* * *

Avec le XIIIe siècle disparurent les traditions de la poésie expressive, lyrique et sincère. L'épopée s'est épuisée. Le lyrisme se renouvelle, mais seulement par ses formes. « Vray est, dit Etienne Pasquier, que comme toutes choses se changent selon la diversité des temps, aussi après que notre poésie française fut demeurée quelques longues années en friche, on commença d'enter sur ses vieilles tiges certains nouveaux fruits auparavant inconnus à tous nos anciens poètes; ce furent chants royaux, lais, ballades et rondeaux. » Ces petits poèmes à formes fixes, et qui étaient fort courts, reposaient des prolixes œuvres qui comptaient vingt et trente mille vers.

Les poètes du XIVe siècle qui méritent qu'on se souvienne d'eux sont : Guillaume de Machaut, Jean Froissart, Eustache Deschamps.

* * *

Guillaume de Machaut était un de ces poètes qui faisaient partie du train des bonnes et grandes maisons, comme une peinture ou un beau meuble. Avant l'imprimerie, la difficulté de se procurer une bibliothèque avait créé ce genre de servitude poétique, comme chez les Romains. Les familles avaient leur poète, comme elles avaient leur médecin. Elles étaient ainsi assurées de ne jamais manquer totalement de littérature, et elles cueillaient les fruits sur l'arbre.

Guillaume de Machaut servit plusieurs patrons : le roi de Bohême, le roi de Navarre, le roi de Chypre.

Le roi de Bohême, vous le connaissez, c'est Jean de Luxembourg, beau-père de Jean le Bon; c'est un aventurier qui fut toujours en course à travers toute l'Europe, et qui trouva cette belle mort, à Crécy, en 1346 : il était devenu aveugle; il se fit attacher sur son cheval et se lança au fort des ennemis, qui le massacrèrent; mais son héroïque prouesse avait entraîné les bataillons affolés de bravoure.

Le roi de Navarre, c'est Charles le Mauvais.

Le roi de Chypre, c'est Pierre de Lusignan, celui qui tenta vainement de renouveler l'effort épuisé des croisades.

Sous ces différents maîtres, Guillaume a écrit : *Le Jugement du roi de Navarre; Confort d'ami; La Prise d'Alexandrie; Le Voir Dit; Le Vergier, Les Quatre Oiseaux*, etc.

Le premier de ces ouvrages, *Le Jugement du roi de Navarre*, offert à Charles le Mauvais, est un poème de casuistique amoureuse qui débute, comme dans Boccace, par la description de la fameuse peste de 1348.

Le *Confort d'ami* est une bonne action, — une consolation adressée au roi de Navarre, emprisonné par le roi Jean en 1356; les vers en sont jolis et le sentiment délicat, surtout dans les regrets du prisonnier pensant à sa jeune femme, Jeanne de France.

La *Prise d'Alexandrie* est le dernier poème épique inspiré par des faits d'histoire ; le style en est prosaïque, et marque la transition vers l'histoire écrite en prose. Il compte 9.000 vers octosyllabiques, fut écrit en 1370, et raconte l'essai de croisade infructueuse tenté par le roi de Chypre, Pierre Ier de Lusignan, un aventurier couronné, patron de Guillaume.

Le *Voir Dit* est un curieux poème d'amour. Le titre veut dire : Histoire véritable. C'est un morceau d'autobiographie rimée, en 9.000 vers mêlés de prose. Le poète avait 60 ans, et il était borgne et goutteux. Il reçut une lettre d'une admiratrice, il lui répondit, et ainsi commença une correspondance galante, Guillaume faisant tantôt l'Adonis amoureux, tantôt le professeur de littérature qui corrige les devoirs de sa belle élève de dix-huit ans.

Le roman d'amour finit par le mariage de la jeune fille avec un autre larron. C'était bien la peine d'avoir tant rimé. Le vieux goutteux eut du moins pendant quelque temps l'illusion de l'amour et le parfum de la fleur qu'un autre devait cueillir. La belle s'appelait Perronne d'Armentières. Elle fut la Marquise de ce pseudo-Corneille, qui fut pourtant mieux traité que l'autre; mais tout comme Corneille à Marquise, Guillaume pouvait dire à Perronne :

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Encore ne l'écoute-t-on plus beaucoup.

Après Guillaume, nommons Philippe de Vitry, que Pétrarque a couronné de louanges, Chrétien Legouais de Sainte-More, l'auteur de l'*Ovide moralisé*, le dernier de ces représentants du paganisme chrétien, sortes de Julien l'Apostat à rebours, qui tentaient de concilier la foi catholique avec leur passion pour l'antiquité classique et les humanités.

Jean Froissart, que nous nommons ici parmi les poètes, est le même que l'historien fameux des *Chroniques*. Comme poète, il eut le charme, la fraîcheur d'impression, l'esprit alerte, la délicatesse du sentiment, soit dans *L'Epinette Amoureuse* où il raconte ses premières amours, avec une mélancolie résignée, soit dans *Le Buisson de Jeunesse* qui traite des mêmes tourments et des mêmes regrets.

Poète il fut d'abord, et poète il resta quand, ayant quitté Valenciennes, il passa en Angleterre où il dédia à la femme d'Edouard III, la reine Philippe de Hainaut, une Histoire de France en vers, aujourd'hui perdue. Et c'est comme poète que la reine le garda.

Plus tard, tout en parcourant le monde pour documenter ses *Chroniques*, il rimait toujours, soit des virelais qu'on chantait à la cour de Savoie, soit le poème de *Meliador* qu'il lisait à Orthez, en 1388, auprès de Gaston Phébus, soit le *Dit du Florin* sur un vol qu'il avait subi. Cet historien fut également poète, comme Michelet, ce poète en prose. Froissart avait une âme sensible, impressionnable, curieuse, ouverte à toutes les émotions ; « l'histoire, dit justement Petit de Julleville, l'attira par tout ce qu'elle peut offrir d'émotions douces et violentes à qui sait sentir, et de tableaux pittoresques à qui sait peindre ».

Eustache Deschamps est le Loret du XIVe siècle. Champenois né malin à Vertus, près Epernay, il fut d'abord, vers 1366, messager royal, et à ce titre, il parcourut toute l'Europe centrale, revint, et remplit successivement un grand nombre de charges.

Il était maussade, aigri, pessimiste, mécontent et grondeur, caustique et sarcastique. Les tristesses de son temps et de sa vie avaient étendu comme un crêpe noir sur son âme. Son village natal, sa maison avaient été brûlés par les Anglais ; l'époque était agitée, troublée, sombre ; de grandes rumeurs éclataient parfois dans les rues de Paris comme le jour des Maillotins, et c'était l'émeute populaire; les riches fuyaient devant le flot terrible, « il n'était goutteux que ne courût comme un léopard ». Le paysan souffrait misérablement, le pays était ravagé plus par le passage des armées que par la guerre ; la cour était dissolue, hostile à ce poète grognon qui restait là, impassible sous les sarcasmes, absorbé par son œuvre.

Celle-ci compte 80.000 vers, en ballades et rondeaux, plus un poème, le *Miroir de Mariage*.

Poète officiel, il a chanté les événements de son temps, sans élan ni fougue, mais officiellement, posément, gravement. Ses pièces de poésie sont comme des pièces de monnaie, des médailles frappées dans le bronze pour témoigner du présent devant l'avenir.

Il a écrit de beaux vers sur Charles V, sur Duguesclin, dont il a fait de mâles strophes :

> Estoc d'honneur et arbre de vaillance,
> Cœur de lion, épris de hardiesse,
> La fleur des preux et la gloire de France, etc.

Ses poésies morales et satiriques sont intéressantes par le ton vigoureux et l'observation des vices et ridicules, qui sont toujours les mêmes, et que nous connaissons et reconnaissons encore. Gens de guerre, d'église et d'argent, et surtout les femmes, sont tracés là d'une touche énergique et implacable; le mariage y est représenté sous les plus noires couleurs, avec une causticité amère et une observation juste qui frise parfois le ton de la bonne comédie.

Ajoutez à ces œuvres un art poétique, *Art de dicter et de faire chansons, ballades, virelais et rondeaux*, qui donne d'utiles conseils pour l'harmonie du vers et son accord avec la musique d'accompagnement, — un genre qui revient en faveur de nos jours, l'interprétation musicale adaptée à la poésie dite, et non chantée, et la musique mise, par rapport aux paroles, non pas dedans, mais au-dessous.

Voilà tout pour le XIVe siècle poétique.

Au XVe siècle, quels poètes faut-il nommer?

Christine de Pisan;

Alain Chartier;

Charles d'Orléans;

Martial d'Auvergne;

Martin Lefranc;

François Villon.

Christine de Pisan? Fille de parents bolonais, elle est vénitienne. Son père Thomas de Pisan, astrologue de son état, fut attaché à la personne de Charles V, roi de France. Christine eut une brillante jeunesse dans la maison princière de son père. A quinze ans elle fit un beau mariage. La mort du roi, en 1380, ruina le père ; la fille devint veuve à 25 ans, avec trois enfants à nourrir et à protéger contre les compétitions d'une famille cupide qui convoitait l'héritage. Elle a peint elle-même sa misère et ses angoisses dans ses œuvres qui sont comme des biographies, *Vision de Christine*, en prose, et deux poèmes, *Mutation de Fortune* et *Chemin de longue Etude*. Elle a dit l'anxiété de ce qu'on appelle aujourd'hui, la « Misère en habit noir », quand elle allait au Palais relancer et guetter juges et avocats, grelottante de froid et parfois insultée par les regards curieux des allants et venants. « Quelle charge grevait mon cœur par le souci que la déchéance de mon malheureux état n'apparût pas aux voisins. Sous mon manteau fourré de gris et dans mon seurcot d'écarlate gardé avec économie, je frissonnais de froid, et dans mon beau lit bien paré je passais de mau-

vaises nuits ». Elle avait à peine de quoi manger. Elle travailla pour vivre, et elle écrivit, tout comme nos femmes de lettres. Elle a inventé ce métier. Elle est la première femme auteur, et elle le devint par nécessité. Elle fut une professionnelle. Navrée et fidèle strictement au souvenir de son époux, elle écrivit des vers galants, parce que ce genre plaisait et trouvait son placement, lui valait des protections, des clients. Elle suivit les modes et les goûts du jour, chanta et sourit quand elle eût voulu pleurer :

Non, nul ne sait le travail
Que mon pauvre cœur endure ;
Aussi je cache ma douleur,
Pour qu'en nul je ne voie pitié ;
Plus l'on a causé de pleur,
Moins l'on trouve d'amitié.

Marot, volé, ruiné, malade, dira de même en demandant quelque argent :

Ce pauvre cœur qui lamente et soupire,
Et en pleurant tâche à vous faire rire.

Elle a beaucoup écrit, la nécessité favorisa son abondance naturelle, et la liste de ses œuvres serait longue si on voulait la faire complète. Il convient de citer :

Le Chemin de long Estude (1402) ;
Le Dit de la Rose (1402) ;
Mutation de Fortune (1403) ;
La Cité des Dames (prose) ;
Le Livre des Trois Vertus (prose) ;
Le Livre des faits et bonnes mœurs du roi Charles V (prose) ;
La Vision de Christine ;
Lamentation (1410) ;
Le Livre de la Paix (1412) ;
Poème de Jeanne d'Arc (1429).

En 1405, elle nous apprend que ses œuvres tenaient déjà « en soixante-dix cahiers de grand volume. »

Le travail lui valut de reprendre sa place dans le monde. On la voit sur une miniature, occupée à écrire dans un décor qui

ne sent pas la gêne. Assise sur un fauteuil de pierre, vêtue d'une robe de velours bleu, coiffée du hennin de linon, elle travaille à un grand in-folio placé au milieu d'une table recouverte d'un tapis vieux rose; l'encrier est de faïence bleue; le dallage de la chambre est une mosaïque polychrome, et les fenêtres en plein cintre ont des rosaces trilobées de pierre grise. Un lévrier la regarde; tout l'ensemble de la composition donne l'idée d'un intérieur cossu et de grand genre.

Valait-elle son succès ? Sans doute. Elle a dit des choses fort sensées, fort délicates sur la condition et le devoir des femmes, et le féminisme peut saluer en elle son plus éloquent et son plus sage apôtre. Ses protestations contre les grossièretés de Jean de Meung à l'adresse des femmes dans son *Roman de la Rose* ont été assez efficaces pour provoquer des réponses de gens considérables comme Jean de Montreuil, et pour être approuvées de Gerson, le chancelier de Notre Dame, qui attaquait, de sa part, le *Roman de la Rose* au nom du clergé.

Elle a beaucoup compilé, lu, annoté, transcrit. Dans la *Cité des Dames* elle a donné le recueil de tous les actes d'héroïsme dus à des femmes : c'est le livre d'or des héroïnes. Dans *Le Livre des Trois Vertus* ou le *Trésor de la Cité des Dames*, elle a tracé les devoirs de la femme. Son histoire de Charles V est précieuse par les documents rares qu'elle nous fournit et les portraits de contemporains qu'elle y a insérés. Elle a fait là un Charles V tout à fait remarquable de vie et de vérité, en nous présentant ce roi faible et casanier, lent et pondéré, maigre, « la peau brune, le teint pâle, la face longue, le front large, les yeux saillants, les lèvres minces, la barbe épaisse, les pommettes proéminentes ».

Le vacarme des guerres civiles et étrangères, l'invasion anglaise, les malheurs publics imposèrent silence à sa muse débile. Elle se lamenta (*Lamentation)* sur les maux de son pays, souhaita la *Paix*, et l'écrasement du populaire (*Le Livre de la Paix)* ; puis elle se retira au couvent de Poissy, et son dernier chant fut un hymne à Jeanne d'Arc, qui la remplit d'enthousiasme, de fierté et de joie. Car cette italienne était devenue une française ardente et patriote. C'est une adoption mutuelle,

de la France par Christine, et de Christine par la littérature française.

Quand Christine de Pisan se tut, Alain Chartier commença de chanter.

Guillaume Bouchet, dans ses *Annales d'Aquitaine*, raconte en 1524 ce fait mémorable:

« Au dit an 1436, le vingt-quatrième jour de juin, Monseigneur le Dauphin Louis épousa en la ville de Tours Madame Marguerite, fille du roi d'Ecosse, qui était une honnête dame et qui fort aimait les orateurs de la langue vulgaire, et entre autres maistre Alain Chartier qui est le Père de l'Eloquence française. Lequel elle eut en fort grande estime au moyen de belles et bonnes œuvres qu'il avait composées. Tellement qu'un jour, qu'elle passait en une salle où le dit maistre Alain s'était endormi sur un banc, comme il dormait, elle le fut embrasser devant toute la compagnie; dont celui qui la menait fut envieux et lui dit : « Madame, je suis ébahi comme vous avez embrassé cet homme qui est si laid », car, à la vérité, il n'avait pas beau visage. Et elle fit réponse : « Je n'ai pas embrassé l'homme, mais la précieuse bouche de laquelle sont issus et sortis tant de bons mots et vertueuses paroles. »

Il y a apparence que ce trait, si souvent rapporté, est faux, et c'est presque tant mieux. Marguerite d'Ecosse est venue en France en 1436 ; Alain Chartier était mort. Il a bien fait, car il a un rôle un peu ridicule dans cette histoire qui le représente comme un ivrogne échoué dans une salle, dormant à poings fermés sur un banc, sans être réveillé ni par le baiser royal, ni par le tumulte de la suite de la princesse. Il nous plaît d'imaginer qu'Alain Chartier avait la digestion moins lourde.

Né à Bayeux vers 1390, il a fait deux parts de sa vie : le rêve et l'action.

Une partie de sa vie fut consacrée à des poésies gracieuses et frivoles, qui plurent fort et contrastent avec la gravité des circonstances, autant que les idylles de Robespierre avec la Terreur. C'est pendant la guerre civile et l'invasion anglaise

qu'il s'amusait à ces mièvreries raffinées: *Le Débat du Réveille-Matin* ou la *Belle Dame Sans Merci*, qui fit fureur.

Mais d'autre part, il agissait par la plume, et il mettait sa pensée au service de la politique et du roi. En latin, en français, il envoyait des messages, des exhortations aux partis. Son *Quadriloge Invectif* est un entretien nerveux entre la France et les Trois Ordres qu'elle supplie de ne pas l'abandonner; il y a des pages de la plus belle éloquence.

Il accompagnait les ambassades, prononçait des discours politiques, menait à bonne fin des missions officielles, et inaugurait ainsi la série de ces poètes qui veulent jouer leur rôle dans les affaires de leur pays. Son *Livre de l'Espérance* est un généreux appel aux énergies et aux espoirs, au moment où la France paraît perdue et rendue aux mains des Anglais. Peu après, sa lettre à l'empereur d'Allemagne Sigismond, est un panégyrique éloquent de Jeanne d'Arc « qui ne vient pas de la terre, mais est envoyée du ciel ».

Il a vécu, souffert, pâti, espéré avec la France; on le sent à ses discours, à ses lettres; on s'en aperçoit trop peu à ses poésies, qui demeurent des divertissements d'oisif. L'éloge qu'a fait de lui Etienne Pasquier le juge de façon saine : « Auteur non de petite marque, soit que nous considérions en lui la bonne liaison de paroles et de mots exquis, soit que nous nous arrêtions à la gravité des sentences : grand poète de son temps et encore plus grand orateur. » Ce fut un artiste de mots; sa poésie manque de chaleur, d'enthousiasme, de passion; il est de son temps, comme le furent les suivants.

Le Temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil luisant, clair et beau
Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent, d'orfèvrerie.

Ces vers sont bien connus; ils sont de Charles d'Orléans. Ils sont harmonieux, gracieux, prestigieux, et cependant ils ne sont guère bons. Ce n'est que mièvrerie, mignardise, cise-

lure patiente d'une orfèvrerie fragile, art minuscule d'étagère et de bibelot de poche, préciosité renchérie, images vagues qu'on serait tout étonné de voir se réaliser par le pinceau dans une illustration concrète et exacte de leur enfantine conception. La langue même est celle des contes de fées pour les tout petits; c'est le triomphe du détail joli et frêle, c'est de la poésie débilitée, efféminée, sans vertu ni sentiment: c'est de l'habillage, du « fignolage » appliqué sur de gentils riens. Il n'a pas fallu davantage pour faire vivre le nom de Charles d'Orléans.

Neveu de Charles VI, fils de Valentine de Milan et de Louis d'Orléans qu'assassina Jean Sans Peur, mari de la veuve de Richard II d'Angleterre, veuf et orphelin à dix-huit ans, remarié à une d'Armagnac, chef de parti dans la lutte contre les Bourguignons, dont les coups ouvrirent la brèche par où l'Angleterre s'engouffra chez nous, prisonnier après Azincourt durant vingt-cinq ans, il charma ses longs loisirs par la poésie. Il attendit ainsi le jour où, à cinquante ans, il pourrait, au prix d'une réconciliation avec les meurtriers de son père, terminer à Blois sa triste vie, au milieu d'une cour aimable, polie et délicate, riche en musiciens, en ménestrels, en artistes et en danseurs.

C'est un faible, un raffiné, un dilettante, un attique, un galant homme sans vigueur, un précieux sans passion, un ciseleur de choses rares et menues, de ballades et rondeaux pour vitrines, un amateur habitué des émaux, des joailleries, des broderies, des objets d'art fins, frêles, patients et menus. Sur des motifs dont la banalité est le caractère le plus décisif, il ouvre avec grâce des arabesques ténues, des fioritures déliées, des feuillages arachnéens, comme il y en a, non pas même sur les gardes d'épées, mais sur les coffrets à bijoux et les boîtes à pastilles.

Il a deux qualités. Il n'a pas été pédant, et l'érudition coutumière de ses contemporains, tous compilateurs infatigables, ne l'a pas atteint, protégé qu'il fut contre eux par les murailles épaisses de ses prisons, Windsor, Bolingbroke, la Tour de Londres, Hampthill ou Wingfield. Il a été simple du moins dans la conception de ses idées et de ses inventions. En second

lieu, il fut un versificateur charmant, mélodieux, harmonieux, limpide comme le cristal de roche dans lequel on avait creusé les coupes et les camées qu'il admirait durant sa jeunesse dans les collections artistiques des Visconti et des Valois.

Par un phénomène étrange, celui qui eut en ces temps-là la plus notoire réputation d'harmonie melliflue, ce fut Eustache Deschamps, dont la langue nous paraît aujourd'hui assez rude. On en a conclu que nous ne devons pas savoir prononcer ses poésies. Il est possible. Mais en lisant Charles d'Orléans, on a bien cette sensation de douceur, de caresse et de charme pour l'oreille, et c'est quelque chose. Ce n'est pas tout. Il est bien que le vêtement soit joli, d'une teinte aimable, d'un tissu moelleux et souple, d'une ornementation délicieuse et d'une ligne aimable : encore faut-il qu'il revête quelque chose.

Charles d'Orléans a passé au travers d'événements tels qu'il est peu d'existence aussi dramatiquement romanesque; il les a traversés sans s'y teindre de la moindre nuance sombre, comme le corail sort pur et rose de la bourbe et de la vase où il a dormi. Et il est bien à croire que la vraie vie des poètes, c'est la vie de leur imagination, puisqu'heureux, ils combinent et agencent les trames les plus épaisses des plus noirs mélodrames, et que l'existence tragique de notre poète ne l'a même pas distrait de ses rêves dorés, où passent des images souriantes toutes vêtues de perles, de rosée et d'air pur.

S'il ne faut pas négliger Martin Lefranc (1), l'harmonieux rimeur du *Champion des Dames* et de *l'Estrif de Fortune et de Vertu*, qui a des pages éloquentes et généreuses, il faut aussi nommer Martial d'Auvergne, l'auteur des fameuses *Vigiles de Charles VII*, récit poétique du règne en 15.000 vers répartis en leçons, antiennes et répons comme une messe de vigiles; dans ce poème, comme dans ses *Arrêts d'amour*, en prose, et dans l'*Amant Cordelier*, la satire et le sarcasme atteignent à des effets sûrs et ingénieux, mais lassants par leur persistance. A la fin du XV[e] siècle, l'ironie est à la

(1) 1410-1460.

mode, on ne connaît guère plus que ce ton. Martial a su la manier avec art et avec force; mais si l'éloquence continue ennuie, l'ironie continue dessèche et attriste, et c'est pire. Un peu de confiance, de bonté, d'espérance, eussent mis un rayon sur ce lac de fiel.

Mais nous avons hâte d'arriver au plus grand de tous ces poètes, à Villon.

François Villon, la gueuserie, la vie dehors, le guet rossé, les rapines dans les boutiques pour fournir aux franches repues, les vols, larcins et autres gentillesses, les jours en prison, les débauches dans les tavernes infâmes, les beuveries, les nocturnes sabbats, les fréquentations interlopes où la devise est « ordure aimons », la crainte de la corde et de la question, les ripailles et les bordées dans les ruelles étroites que bornent les vieilles masures à auvent et à petits carreaux, les stages sur les bornes, les pieds dans le sol détrempé, la honte d'une vie sans but et sans morale, la bohème débraillée, sans souci du lendemain, toute une existence laide et affreuse de claquepatin et de tirelaine, hors des marges de la société régulière : voilà le portrait ordinaire, passé à l'état de cliché, qu'on nous fait de Villon, et comme on s'accorde de même à reconnaître et à constater que sans lui le XV[e] siècle n'aurait pas connu la belle, vraie et lyrique poésie, on fait singulièrement mentir l'adage que rima Boileau :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Ce tableau est-il exact? N'a-t-on pas sacrifié, en le faisant et en le refaisant par une connivence tacite, à la simplicité et au pittoresque? Il vaut la peine de presser les faits et de décider si un vaurien peut être un grand philosophe.

Tranchons d'abord une question.

Comment prononcer le nom de Villon?

Vilon? ou Vïon?

Le mieux semble être, au choix, d'adopter la façon dont Villon lui-même prononçait. Dans le cas d'une hésitation, l'in-

téressé est tout indiqué pour déterminer la coutume. Or, Villon s'est souvent nommé en fin de vers, et dans la ballade finale du *Grand Testament*, et dans l'*Epître* en forme de ballade à ses amis, et dans le *Problème de Fortune*, etc., et partout, il fait rimer son nom avec des mots comme aiguillon, tourbillon, bouillon, carillon, vermillon, cotillon, haillon et autres. Il n'y a pas à hésiter : il faut dire : *Viyon*, si on veut se résigner à ne pas prononcer à la wallonne du *boullon*.

De la légende qui s'est formée autour de la gueuserie de Villon, il faut retenir certains faits indéniables, et ne pas se risquer à présenter notre poète comme le paradigme de l'homme du monde accompli.

Villon s'appelait probablement Moncorbier, à moins que ce ne fût Desloges, ou Michel Mouton, ou Corbeuil. On trouve tous ces cognomina, soit dans ses œuvres, soit dans les arrêts de police où il eut affaire. Quant au nom de Villon, c'est celui d'un village situé près de Tonnerre, et celui d'un curé du pays, qui se chargea de l'éducation du jeune François. Celui-ci lui témoigna sa reconnaissance en lui dérobant son nom, qui était apparemment la seule chose qu'il pût lui voler. Encore peut-on voir dans ce choix une marque d'estime, de gratitude et d'adoption intégrale.

Ses parents étaient de pauvres gens « de petite extrace »: sa mère ne savait pas lire, étant « femme pauvrette et ancienne » qui ne « sait rien ». Son père fut cordonnier, sellier, si l'on peut en croire un rondeau à une dame renchérie, et la ballade des pauvres housseurs. Il eut du moins une noble ambition pour son fils, puisqu'il le fit étudier, et que celui-ci était bachelier en 1449, licencié en 1452, à vingt et un ans, étant né en 1431. Il ne fut pas maître en théologie, il nous l'apprend lui-même.

Il dit quelque part :

Bien sais, si j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et a bonnes mœurs dédié,
J'eusse maison et couche molle!
Mais quoi? Je fuyais l'école
Comme fait le mauvais enfant.

C'est de la forfanterie ; en disant tant de mal de ses études, il se vante, et nous le surprenons là en flagrant délit de mensonge, ce qui doit nous induire en défiance sur les méfaits qu'il raconte et qu'il s'attribue : il n'hésite pas à se charger, comme par genre et par coquetterie de faux malandrin.

Certes, durant une vingtaine d'années à partir du temps de ses études, — il est mort vers la quarantaine, et vers 1460-63 ; — il est des méfaits à son actif. Il avait fait au quartier Latin de dangereuses connaissances, et s'était lié avec de mauvais sujets qui lui donnèrent les pires habitudes. Pour un petit paysan comme lui, seul et abandonné au milieu de cette population grouillante et dense d'étudiants de tous les pays et de toutes les espèces, le péril était plus grave que pour d'autres. Il y a parmi cette folle jeunesse un entraînement fâcheux, une fanfaronnerie de vice dont il fut à la fois dupe et victime, faute peut-être de conseil et de famille. Il fut batailleur comme le plus hardi escholier, et le 5 juin 1455, trois ans après sa licence, il tua un prêtre dans une rixe. Il prit la fuite, comme fit Beaumarchais encore jeune, après avoir tué son adversaire en duel. Il est condamné, puis absous en 1456. Lors il rentre à Paris, et s'engage mal à propos dans une intrigue galante qui lui vaut quelques coups de bâton. Ses relations n'étaient pas très choisies, ou du moins elles l'étaient mal, car ses amis volèrent 500 écus d'or au collège de Navarre l'année suivante, en 1457, et il fut compromis dans l'affaire, au point qu'il crut prudent de se priver durant trois ans du séjour de Paris. En 1461, il n'est pas encore rentré, puisqu'il gémit en prison à Meung-sur-Loire, non pas pour crime ou vol, mais pour avoir proféré des expressions trop peu respectueuses de la religion : en effet, c'est l'évêque, et non la justice laïque, qui l'a mis aux fers. Louis XI le fit mettre en liberté (octobre 1461). Que devint-il ? Ni les annales de la police ni l'histoire littéraire ne parlent plus de lui après cette libération. Comme l'oiseau des bois sentant sa fin prochaine, il s'est terré on ne sait où, pour mourir après son dernier chant.

Voilà une existence qui n'a rien de bien édifiant. Un prêtre tué, et une affaire de complicité dans un vol ne sont pas pour placer bien haut un pareil luron dans notre estime morale. Il

ne faut pourtant pas déjà conclure. Les faits grossissent et se dénaturent avec les siècles; de l'histoire à la légende, il y a l'épaisseur d'un peu d'imagination. On a peine à accepter le portrait noirci, hideux, grimaçant, qu'on nous a quelquefois donné de Villon, vrai gueux, misérable assassin, pilier de cabanon, et gibier de potence.

Si le personnage avait été si peu intéressant, comment expliquer que durant sa vie tant d'honnêtes gens se soient intéressés à lui ? Il avait à Paris de puissants protecteurs, et après le meurtre du prêtre, il est, grâce à eux, acquitté, et acquitté deux fois : une fois à la chancellerie Royale et une autre fois à la chancellerie du Parlement. N'est-ce pas la preuve qu'il y eut à ce meurtre des circonstances atténuantes, puisque tant de gens bien en place en atténuèrent eux-mêmes la gravité ?

Quand Villon fut emprisonné à Meaux, Louis XI l'eût-il élargi si son crime eût été sans remise ? Ne savons-nous pas d'autre part que les milieux honnêtes l'ont vu et reçu quelquefois, qu'il fréquentait chez le prévôt de Paris dont la femme tenait un brillant salon de poètes ? Il fut un familier et de Charles d'Orléans, dont il dirigea les concours poétiques, et de Jean de Bourbon. Nous n'ignorons pas au demeurant que Villon, dans le dénûment, avait aussi quelques moyens licites de gagner sa vie, qu'il donnait des leçons, et que c'est d'avoir enseigné Donat à ses élèves qu'il l'a si bien connu. Voilà une meilleure référence, car dans l'ordre moral, le professorat anoblit.

Comment concilier tant de présomptions en sa faveur, et tant d'atrocités qu'on lui attribue ? N'est-ce pas que celles-ci ont été grossies et empirées par les historiens ? Il faut se replacer en plein XV[e] siècle. La morale publique était loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui. La vie était plus rude, et la brutalité était d'usage. Se battre dans les rues, dégainer, jouer de la dague, fut un exercice qui n'emportait avec soi aucune idée d'infamie ou d'indélicatesse, — une habitude. Il n'était étudiant ni clerc qui ne se trouvât exposé à se défendre et à tuer un quidam. Rosser le guet fut la récréation la plus goûtée de ces jeunes gens. La prison était plus largement ouverte

qu'aujourd'hui, plus généralement hospitalière, mieux fréquentée et moins déshonorante. Charles d'Orléans et Jean de Bourbon ne faisaient nulle affaire de recevoir Villon sorti des fers et ayant subi la torture de l'eau.

En tenant compte de la différence des temps, il faut aussi ajouter que Villon, malgré tous les mauvais bruits qui courent sur son compte, nous paraît trop sympathique pour avoir été un gredin. Fils pieux, il a parlé de sa mère avec une touchante adoration pour cette bonne vieille, dont il a su nous faire aimer les traits ridés et le regard timide. Il a trouvé de beaux accents pour exprimer sa foi et son patriotisme : nul n'a mieux parlé, avec une émotion plus touchante, de Jehanne la Bonne Lorraine ; nul ne s'est plus éloquemment indigné contre qui « voudrait mal au royaume de France ».

Il a eu de beaux, de nobles sentiments ; il a été bon, serviable, fidèle, brave et galant : il serait étonnant que tant d'estimables qualités eussent habité l'âme d'un pleutre et d'un malandrin, et que l'indignité la plus noire eût souillé sans l'abolir l'inspiration du plus charmant des poètes.

En vérité, il faut trouver les gens bien étranges ! Nous avons eu un Villon de notre temps : c'est Verlaine. Même existence, mêmes goûts populaires, même foi religieuse, même patriotisme, même séjour dans les prisons quand ce n'était pas à l'hôpital, même existence débridée, débraillée, inculte, et si la balance penche vers la sauvagerie, c'est même Verlaine qui la ferait incliner, car il n'eût su que devenir en compagnie du prince Charles d'Orléans. Verlaine a été débauché, ivrogne, il a joué du revolver, il a vécu en marge des lois, des mœurs, des coutumes et de la société : il est bien notre Villon. Cependant on l'absout, on l'encense, on lui élève des statues, et on l'aime pour sa candeur, sa poésie brutale ou douce, ses élans de mysticisme et son génie lyrique, et nous nous empressons, d'ailleurs, de reconnaître qu'on a raison.

Mais réclamons du moins pour Villon, la légitime indulgence qu'on porte à son cadet, et protestons contre les insultes inutiles jetées à pleines pelletées contre ce grand débraillé dont les crimes sont mal définis et hypothétiques : le doute doit profiter à l'accusé.

Ce que nous savons, c'est que la ripaille n'a pas avili son âme, qu'il a connu les nobles pensées, la reconnaissance, l'enthousiasme et aussi le remords. Écoutons dans ses chants les accents de bonté, de foi et de charité : écoutons la plainte des misérables gémir dans l'écho de ses vaillantes ballades, et n'attachons pas notre attention aux seules tares pour négliger les mérites. Reconnaissons même que Villon n'a pas tout perdu, ni la poésie française non plus, à ses mauvaises fréquentations, qui l'ont éloigné du genre fleuri, mignard et allégorique, de la rhétorique affétée au goût de son temps. Charles d'Orléans et ses poètes de cour habillaient de broderies et d'affiquets le néant de leurs inventions et de leurs sentiments. Villon a rejeté du pied ces brillantes défroques, et il a vécu ses ballades, qui sont l'expression émue, sincère, spontanée, lyrique de ses passions, de ses souffrances, de ses angoisses, qu'il a dites avec force, avec vérité, avec réalisme. Il a orienté la poésie vers l'observation vraie de la nature. Clément Marot regrettait que Villon n'ait pas été « élevé à la cour des rois et princes où les langages se polissent ». Ce regret était une aimable politesse à l'adresse de François 1er et de sa cour. Mais il était superflu. Si Villon eût été un « curial » comme eût dit Alain Chartier, il eût perdu, et nous aussi.

Seul, dans une époque de convention, de babillage savant et creux, il a parlé selon son cœur, et dit des choses qui nous touchent encore, parce qu'elles venaient vraiment du tréfond d'une âme. Rien de précieux, rien de rare, rien de recherché ni de raffiné : des lieux communs, le regret, la souffrance, la peur de la pauvreté et de la mort, mais tout cela dit avec une telle intensité de trouble, d'humaine terreur, que ce poète si personnel est devenu le poète le plus généralement humain et le plus conforme à nos pensées à tous. Il a été le truchement de ses frères, et nous avons été émerveillés d'entendre exprimer avec tant d'éloquence, d'élévation et de beauté ce que nous avions nous-mêmes tant de fois ressenti, et c'est là le propre du plus pur lyrisme.

Il se raconte à nous, il extériorise son âme, il répand sa vie dans ses vers, et il nous sert son cœur, comme sur un plateau de bois brut taché de vin et de sang.

Les œuvres de Villon sont :

Le Petit Testament, 40 legs comiques et satiriques faits en strophes malicieuses à des amis et surtout à des ennemis.

Le Grand Testament, 173 strophes d'autobiographie, de confession publique et de réflexions d'une haute philosophie, plus 21 ballades, lais et rondeaux, dont les plus célèbres sont la Ballade des Dames du Temps Jadis, et la Ballade à la requeste de sa Mère.

A cela s'ajoutent des quatrains, ballades des pendus, appels, requestes, dits et poésies diverses.

On ne sait s'il faut lui attribuer tout un lot de rondeaux, le Monologue du Franc Archer de Bagnolet, le dialogue de Messieurs Malepaye et Baillevent, et les *Repues Franches*, le bréviaire des cambrioleurs.

Une des meilleures places doit être réservée à ces œuvres dans notre bibliothèque et dans notre souvenir, pour leur sincérité émue, leur pensée forte, leur expression puissante.

De longtemps, Villon ne sera pas oublié. Il ne disparaîtra qu'avec le souvenir de la langue française.

Tout ce qui sera savant, précieux, aristocratique, dédaignera Villon, que la Pléiade a méprisé. Tous les amis de la nature et de la vérité, Regnier, Boileau, La Fontaine, Voltaire, l'estimeront et même l'imiteront pour la forme.

Dans ces vers, l'accent vient du cœur et va au cœur. Avec variété, souplesse, avec une tristesse mitigée d'humour, dans le goût de l'inspiration qui a présidé à toutes les vieilles Danses Macabres, avec éloquence et sobriété forte, il a dit le néant de tout et la royauté inéluctable de la mort.

Comme tous ceux qui ont trop demandé aux sensations et aux plaisirs matériels, il a abouti à la terreur du néant, pour avoir été tenu courbé vers les bassesses de la vie, à travers lesquelles on a vite touché le fond et la fin. Il faut regarder en haut pour avoir devant soi l'infini.

Bossuet faisait honte aux hommes de n'avoir pas moins de soins d'ensevelir les pensées de la mort que d'ensevelir les morts eux-mêmes. Le reproche ne saurait tomber sur Villon, qui a pensé à la mort et l'a regardée en face, comme une vieille connaissance qu'il a plusieurs fois approchée de très près.

Comme un trappiste laïc, il n'a cessé de nous dire et de se dire : « Frère, il faut mourir ! »

Mon frère est mort, Dieu en ait l'âme;
Quant est du corps, il gît sous lame;
J'entends que ma mère mourra,
Et le doit bien, la pauvre femme;
Et le fils pas ne démourra.

C'est un des motifs qui l'ont le mieux inspiré ; il lui doit la si belle Ballade des Dames du Temps Jadis :

La reine Blanche comme un lis
Qui chantait à voix de sirène,
Berthe aux grands pieds, Béatrix, Alix,
Harembourges qui tint le Maine,
Et Jehanne la bonne Lorraine
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen,
Où sont-ils, Vierge Souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan.

Il a traité ce thème comme il a fait pour le reste, avec une implacable vérité, une vision perspicace, un détail et un réalisme dont l'exemple était rare en son temps ; rarement les symptômes de la mort ont eté notés et décrits plus scientifiquement que dans ce diagnostic effrayant, qu'un médecin des morts signerait :

Et mourut Pâris et Hélène.
Quiconque meurt, meurt à douleur.
Celui qui perd vent et haleine,
Son fiel se crève sur son cœur.
Puis sue Dieu sait quelle sueur !...
La mort le fait frémir, pâlir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Joinctes et nerfs croître et étendre.

Quel don de vision, de peinture, et quel rendu ! D'un trait, le personnage est fixé, indiqué, avec son allure, son costume, son air particulier; c'est l'album d'un avisé dessinateur qui abonde en croquis éloquents. Voici les belles dames du temps:

Je connais que pauvres et riches
Sages et fous, prêtres et lais (laïcs)

Noble et vilain, larges et chiches,
Petits et grands et beaux et laids,
Dames a rebrassés collets,
De quelconque condition
Portant atours et bourrelets,
Mort saisit sans exception.

Et ce rond de bonnes vieilles assises :

Ainsi le bon temps regrettons
Entre nous, pauvres vieilles sottes,
Assises bas, à croppetons
Tout en un tas comme pelotes.

Par l'expression comme par le sentiment, Villon demeure un de nos plus grands poètes. Il a la vigueur, l'éclat, la clarté, le trait, la fougue, l'esprit; et quel style! alerte, juste, savoureux, pittoresque, ramassé, fort de sa concision et de sa propriété, de ses ellipses trapues, de ses trivialités rehaussées de poésie. Combien son siècle lui doit!

Ni Guillaume Coquillart, avec ses monologues, ni Olivier Basselin, le rubicond foulon de Vire, avec ses bachiques chansons d'ivrogne, ni Jean Meschinot, avec les ballades de ses *Lunettes des Princes*, ni Jean Molinet, le tortueux versificateur, ni les deux Saint-Gelais, ni l'habileté acrobatique des Grands Rhétoriqueurs, ni même les poètes que nous avons étudiés plus haut, n'eussent peut-être suffi à sauver la mise de la poésie du XVe siècle; c'est à Villon qu'il doit le rang qu'il convient de lui réserver dans notre histoire poétique nationale.

CHAPITRE V

La Symbolique Chrétienne. — Les Sermonnaires

La Symbolique. — Ce que disent les cathédrales. — Les Bestiaires. — Les Prédicateurs. — Saint Bernard. — Foulques de Neuilly. — Gerson. — Maillard et Menot.

Les Cathédrales, dit Hugues de Saint-Victor, sont « des catéchismes bâtis et sculptés. » En effet, la Cathédrale n'est pas la masse muette et immobile qu'aperçoivent seulement les yeux profanes. Elle vit, elle parle, elle enseigne, elle raconte à l'avenir ce que les contemporains de sa naissance ont pensé, souffert, espéré, cru et désiré ; elle ramasse en soi toute la philosophie et toute la métaphysique de son temps, monstrueux léviathan de pierre qui porte sur sa croupe toutes les aspirations, toutes les légendes, tous les préceptes, toute la morale, toute l'âme d'un siècle et d'un âge. Elle demeure lettre close au touriste qui la visite, le Baedeker en main ; elle reste pour lui silencieuse et fermée dans un mutisme de sphynge ennemie. La science moderne a brisé le charme, déchiré le voile, et fait retentir sous la nef la mélodie poétique et douce des couleurs et des souvenirs, le concert mystique que font les statues, les fleurs, les bêtes accrochées aux angles du temple, les accords mystérieux qui sortent de ces murs sculptés, en musique divine et troublante.

C'est surtout en matière d'art religieux qu'il faut discerner ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. L'art n'est pas là pour lui-même : il doit enseigner, et partout il se subordonne à la grande loi de la symbolique chrétienne. La cathédrale est un livre sculpté; elle est le catéchisme du pauvre, la Bible de la sainte plèbe de Dieu. Tout ce qu'il était utile à l'homme de

connaître: l'histoire du monde depuis sa création, les dogmes de la religion, les exemples des saints, la hiérarchie des vertus, la variété des sciences, des arts et des métiers, lui était enseigné par les vitraux de l'église ou par les statues du porche.

Là, tout a un sens caché. L'église est orientée au levant, symbole de l'ère nouvelle qui apparaît; sur le côté nord, côté du froid et de la nuit, on ne représenta que des scènes ou des personnages de l'Ancien Testament; ceux du Nouveau sont au sud, du côté que le soleil réchauffe. A l'ouest, là où le soleil meurt, c'est le jugement dernier : le soleil couchant éclaire cette grande scène du dernier soir du monde. Les personnages sont disposés hiérarchiquement; la droite et le haut sont les places d'honneur. Ordonnance, symétrie, arithmétique, tout cela fait partie des principes de cet art, dont le caractère est l'impersonnalité diffuse, car l'artiste était l'interprète anonyme de toutes les velléités de sa génération; l'individu même médiocre était soulevé par le génie de son siècle.

Toute cette symbolique est souvent naïve ou captieuse. N'importe, il faut la connaître; elle est la clé de ce langage chiffré de la pierre. Langage chiffré ? Quel nom conviendrait mieux à ces combinaisons que nous offrent les murs des cathédrales ? Pourquoi douze apôtres ? Parce que douze est le chiffre qui représente l'Eglise universelle. Douze est le produit de trois multiplié par quatre. Trois ? c'est la sainte Trinité, c'est l'âme qui en émane; en un mot c'est l'ensemble des faits qui appartiennent au monde moral et spirituel. Quatre, c'est le nombre des éléments, c'est le symbole du monde matériel et sensible. Multiplier 3 par 4, c'est mêler, confondre, compléter le monde spirituel et le monde concret, l'âme et la matière, c'est symboliser l'univers pénétré du souffle de Dieu. Et sept ? pourquoi ce nombre est-il divin ? Parce qu'il est l'addition de 4 et de 3, de l'esprit et de la matière; aussi la vie entière est-elle dominée par ce chiffre 7 : les sept âges de la vie, les sept vertus, les sept demandes du *Pater*, sept sacrements, sept péchés, sept planètes, les sept jours de la Création; c'est une symphonie juste et concertante, image du monde, harmonieuse idée de Dieu, que rendent sensible les sept tons de la

musique grégorienne. Je cite ces cas curieux, — pour marquer une tournure d'esprit qui explique l'art très spécial, l'art symbolique de cette époque, l'art, image et esclave de la littérature et de la théologie, en un temps où Dante échafaudait pareillement sa *Divine Comédie* sur les calculs de 3 et des multiples de 3, et où saint Thomas, dans sa *Somme*, rédigeait tous les grands principes qui allaient présider à l'architecture, une des formes de la philosophie.

Dans cet art, tout est symbole. C'est ne rien voir que de s'en tenir à la lettre, c'est comprendre à contresens. Il faut pénétrer l'esprit, éclairer les symboles tangibles des murailles, statues, ornements, bas-reliefs, vitraux, en projetant sur eux la lumière des textes des théologiens.

Encore aujourd'hui à l'église de Pontoise, au-dessus des fonts baptismaux, il y a une colombe pendue à une corde qui joue dans une poulie pour la faire descendre, — tel le Saint-Esprit sur le front du nouveau-né.

On voit à Léon, dans le Panthéon des Rois, un plafond à fresque bien antérieur au XIII[e] siècle. C'est une crypte basse, soutenue par des piliers trapus et unis, et arrondis en voûtes qui se coupent. Sous l'une de ces coupoles repose Dona Urraca. Au-dessus d'elle, le vieux plafond représente le Christ, entouré de quatre motifs bizarres ; ce sont quatre personnages drapés, dont l'un a une tête d'homme, le suivant une tête d'aigle, le troisième une tête de bœuf et le dernier une tête de lion. Est-ce une fantaisie irrévérencieuse de l'ornemaniste ? Non, certes, ces images ont un sens clair au regard du théologien. C'est eux que vit Ezéchiel, près du fleuve Chobal : ils symbolisent les quatre évangélistes. L'homme, c'est saint Mathieu, l'historien des ancêtres de Jésus-Christ suivant la chair ; le lion c'est saint Marc, qui a entendu la voix dans le désert ; le veau c'est saint Luc qui raconte le sacrifice offert par Zacharie ; l'aigle, c'est saint Jean, qui a vu Dieu, comme l'aigle regarde le soleil. Est-ce tout ? non, car ces quatre animaux, c'est aussi la représentation des quatre moments de la vie de Jésus-Christ, — de savoir pourquoi, cela est très subtil ; — et encore le symbole des Quatre Vertus de la vie, car la théologie enseigne qu'un chrétien pour faire son salut, doit

être à la fois, un homme, un aigle, un lion et un veau. Et voilà pourquoi ces quatre bêtes, — y compris l'homme, — figurent dans toutes nos cathédrales: je ne sache pas qu'on les voie ailleurs portraiturées comme à Léon, en têtes bestiales sur des épaules humaines.

Cette invention date apparemment de l'époque byzantine, — et quel beau travail encore ce serait, l'étude des antécédents de cette brillante époque, le XIIIe siècle, en suivant le développement des germes qui ont abouti à cet épanouissement. Ce serait une tâche écrasante qui a déjà lassé Didron et Grimouard de Saint-Laurent. Mais il serait intéressant de suivre à la trace ces symboles à travers les mosaïques du Ve siècle, les miniatures byzantines, les ivoires carolingiens, l'art roman, l'art gothique; de voir par exemple l'art des catacombes reculer devant l'horreur de la crucifixion, l'art roman attacher le Christ à une croix gemmée comme à un pinacle, couronne en tête, en triomphateur. « L'art de la fin du XIIIe siècle, moins dogmatique et plus humain, ferme les yeux de Jésus sur la croix, incline sa tête, détend ses bras, essaie de nous attendrir, et s'adresse à notre sensibilité plus encore qu'à notre intelligence. »

Ainsi dit Emile Mâle, l'historien le plus récent et le mieux informé de la symbolique. Il a bien connu et caractérisé ce langage de la cathédrale :

« Le XIIIe siècle est le siècle des encyclopédies. A aucune époque on ne publia autant de Sommes, de Miroirs, d'Images du Monde. Saint-Thomas d'Aquin coordonne alors toute la doctrine chrétienne ; Jacques de Voragine réunit en un corps les plus célèbres d'entre les légendes des saints ; Guillaume Durand résume tous les liturgistes antérieurs ; Vincent de Beauvais embrasse la science universelle. Le monde chrétien prend une pleine conscience de son génie. La conception de l'univers qui avait été élaborée par les siècles antérieurs arrive à sa parfaite expression. Les universités qui venaient d'être créées dans toute l'Europe, et surtout la jeune université de Paris, crurent qu'il était possible de bâtir l'édifice définitif du savoir humain, et elles y travaillèrent avec ardeur. Or, pendant que les docteurs construisaient la cathédrale intellectuelle

qui devait abriter toute la chrétienté, s'élevaient nos cathédrales de pierre, qui furent comme l'image visible de l'autre. Le moyen âge y mit toutes ses certitudes. Elles furent, à leur manière, des sommes, des miroirs, des images du monde. Elles furent l'expression la plus parfaite qu'il y eut jamais des idées d'une époque. »

On ferait, d'après la pierre et le verre, l'encyclopédie du XIIIe siècle. Il suffirait, comme on l'a fait, de suivre le plan de Vincent de Beauvais dans son *Speculum Majus*, l'œuvre colossale où toute cette époque se reflète fidèlement et complètement. Il adopta pour le classement de son immense matière l'ordonnance la plus grandiose qu'on ait rêvée, le plan même du monde et de son créateur, et il la divisa en quatre parties :

1° Le Miroir de la Nature : et voici sur les murs des églises toute l'histoire du monde, sa création, sa signification, le monde-symbole de l'idée divine, les animaux, symbole des vertus et des dogmes expliqués amplement, dans les *Bestiaires*, les *Volucraires*, les *Lapidaires*, et conçus spécialement d'après le *Speculum Ecclesiæ* d'Honorius d'Autun.

2° Le Miroir de la Science : et voici les métiers, les travaux et les jours, les géorgiques de pierre, les calendriers illustrés, le trivium et le quadrivium d'après Martianus Capella et d'autres, la philosophie, l'alchimie, le travail, la richesse, symbolisée par les roues de Fortune, — ces roues édifiantes qu'on voit au fronton des cathédrales, et dont la tradition s'est conservée dans les usages populaires. N'y a-t il pas à Douai, dans le cortège du géant Gayant, une roue de Fortune qui tourne sur un char et qui met tantôt au pinacle, tantôt au-dessous, les personnages, types divers de la société, cloués sur sa jante ?

3° Le Miroir Moral : et voici représentée, figurant les vices et les vertus, la vie contemplative, d'après le poème de Prudence, la *Psychomachie*, inspirée de Tertullien. On voit là, sous forme de petits médaillons bien curieux, les mêmes thèmes reproduits sur les cathédrales de toutes les régions.

4° Le Miroir Historique. C'est le plus vaste. La cathédrale raconte toutes les annales de l'humanité, avec cette particularité que l'Ancien Testament est offert comme un premier essai

du Nouveau, qui le double et le complète, de façon que les siècles, depuis l'origine, chantent tous la gloire du Christ et de la Vierge. C'est un splendide et important défilé, que la revue de toutes ces statues de pierre, les patriarches, les rois, les prophètes, formant au Christ un cortège majestueux tout entier orienté vers la Croix et le Golgotha, dans une ordonnance que reproduira le plan du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet. Et quelles étonnantes et audacieuses interprétations de la Bible, dont le sens littéral doit s'effacer sous le sens mystique! et est-il rien de surprenant comme d'entendre un Origène plaisanter l'Ancien Testament pris au pied de la lettre :

— « Qui est assez stupide, dit-il, pour croire que Dieu, comme un jardinier, ait fait des plantations dans l'Eden et y ait mis réellement un arbre nommé Arbre de Vie? »

A son sens, l'Eden désigne et annonce l'Eglise future. Et ailleurs, a-t-il à expliquer le passage de la Genèse où il est dit que Dieu fit pour Adam et Eve des tuniques avec des peaux de bêtes, il dit: « Quelle est l'intelligence bornée, quelle est la vieille femme qui voudrait croire que Dieu ait égorgé des animaux pour faire ensuite des vêtements à la manière des corroyeurs? » Pour éviter une pareille absurdité, il faut entendre, d'après lui, que les tuniques de peau désignent la mortalité qui suivit la faute. « C'est ainsi, ajoute-t-il, que l'on doit apprendre à trouver les trésors cachés sous la lettre. »

Saint Augustin pensa de même, après Saint Ambroise; et Isidore de Séville vulgarisa cette méthode allégorique pour le moyen âge qui l'inscrivit en sculptures sur les murs de la cathédrale, avec une ingéniosité amusante. En voulez-vous un exemple dans le sacrifice d'Abraham?

Isaac est une figure du fils de Dieu, comme Abraham est une figure de Dieu le père. Dieu, qui devait donner son fils pour les hommes, a voulu laisser entrevoir le grand sacrifice au peuple de l'ancienne loi. Tout le passage de la Bible où le sacrifice d'Abraham est raconté est rempli de mystères. Chaque mot doit être pesé. Par exemple, les trois jours de marche qui séparent la demeure d'Abraham du mont Noria, signifient les trois âges du peuple juif, d'Abraham à Moïse, de Moïse à

Jean-Baptiste, de Jean-Baptiste au Seigneur. Les deux serviteurs qui accompagnent Abraham sont les deux fractions du peuple juif : Israël et Juda. L'âne qui porte les instruments du sacrifice sans savoir ce qu'il fait, est la synagogue ignorante. Enfin le bois qu'Isaac a chargé sur l'épaule est la croix même de Jésus-Christ.

C'est par cette méthode que les artistes firent, conformément avec les théologiens, concourir tout l'Ancien Testament à la glorification du Christ.

Parmi les prophètes qui ont annoncé le Messie, Isaïe apparaît souvent, grâce à sa prédiction connue sur Jessé.

Les *arbres de Jessé* mériteraient, une fois pour toutes, une étude complète, qui irait depuis le pilier de marbre du vestibule de Saint-Jacques-de-Compostelle, en Corogne, jusqu'à la belle verrière de Beauvais et aussi celle, trop inconnue, de Triel (Seine-et-Oise). Jessé — un mot hébreu qui signifie : celui qui a l'Etre, — descend de David et d'Abraham, et fut ancêtre du Christ. L'intérêt de cette généalogie était de réunir l'ancienne alliance à la nouvelle ; le Messie est un rejeton de l'arbre de Juda, et comme rejeton se dit en hébreu *netser* qui ressemble à *Nazareth*, Jésus de Nazareth, c'est le Rameau Fleuri qui fait revivre le vieil arbre. On fit le même jeu de mots sur *Virga* et *Virgo*. L'arbre de Jessé, — un arbre qui sort des flancs de Jessé et dont les branches portent chacune un roi, — est le premier des arbres généalogiques. Ce fut un des motifs les plus répandus : il y en a partout, jusque dans la rue Saint-Denis, à l'angle de la rue des Prêcheurs. Les galeries qui surmontent les portails des cathédrales sont des arbres de Jessé étalés, développés. A Notre-Dame de Paris, les prétendus rois de France sont ainsi les rois de David. Le drame liturgique et le théâtre sont nés de ces figurations en procession.

Suivant l'ordre des temps, voici ensuite l'Evangile, représenté en conformité avec l'Ancien Testament, Jésus devenant un second Adam, la Vierge, une nouvelle Eve, les Mages, les Noces de Cana, la Passion, la Vie de la Vierge, toute la Légende Dorée, et aussi l'antiquité profane, les sibylles qui ont prophétisé le Christ, Virgile qui l'a annoncé.

Jam nova progenies cœlo demittitur.

Il n'est pas moins utile de lire sur les verrières ou dans les galeries de statues les aventures bien romanesques des saints de la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine ou des *Lectionnaires*, les infortunes pitoyables de saint Eustache, les aventures de saint Georges, ce Persée, de saint Christophe, cet Hercule ; de saint Erasme, qui préserve de la colique ; de saint Jacques de Compostelle, qui sauva la vie d'un jeune homme injustement condamné à la potence. On voit la représentation de cette scène à Tours, qui était sur le chemin de la Corogne. Elle est représentée en petits tableaux de verre très complets, d'abord dans l'Eglise de Triel (où on lit aussi sur les vitraux toutes les légendes relatives à saint Nicolas, patron des jeunes garçons et aussi sur un beau vitrail de Frasnes-lez-Buissenal, en Belgique.

C'est un spectacle étrange que ces tableaux de pierre ou de verre où figure toute l'histoire du monde, l'antiquité sacrée, l'antiquité profane, l'histoire de France, l'Apocalypse, et aussi l'histoire future, la vie future, le Jugement Dernier, aboutissement terrible de toute cette agitation des créatures de Dieu sur cette terre.

Voilà la clé de la symbolique chrétienne, c'est-à-dire la science qui interprète le sens des sculptures, peintures, vitraux et tous objets constitutifs d'une cathédrale.

Mme Félicie d'Ayzac écrivait en 1847 : « Tout le monde sait aujourd'hui que des monstres et beaucoup d'animaux réels furent jadis, pour nos aïeux, autant d'allégories notoires qui exprimèrent sur les églises où l'on voit encore leurs images, tantôt des allusions bibliques et des traditions légendaires, tantôt des spécifications des différents dons de la grâce, certaines vertus, certains vices ». On l'a trop oublié. La symbolique chrétienne ne paraît une science hermétique que par l'indifférence où l'avaient laissée, avec parti pris, les critiques d'art.

La cathédrale est le livre du pauvre. Il y apprend sa ren-

gion par la sculpture et la peinture. C'est l'enseignement par les yeux. « Les savants, dit Hugues de Saint Victor, ont les livres, les ignorants ont les tableaux. Le savant se complaît dans les finesses des textes ; l'ignorant préfère la peinture, qui est plus simple. » Et ailleurs : « C'est dans l'intérêt de la morale qu'il y a des ciselures et des sculptures sur les murailles du temple, qu'on fixe des représentations diverses dans lesquelles chaque vertu est représentée par le symbole qui lui convient et qui la fait comprendre. Voici, par exemple, à un endroit quelconque de ce temple intelligible l'image d'un bœuf : il marque la douceur : la colombe signifie simplicité ; la tourterelle chasteté. Le lis veut dire innocence; la rose, martyre, etc. »

On le voit, le langage des fleurs, cette gracieuse manifestation du sentiment de la nature, n'est pas une invention moderne. C'est qu'au fond le symbolisme répond peut-être à un besoin de nos facultés morales. Ce n'est pas une institution factice. Il correspond à un instinct. On le retrouve dans tous les temps, depuis Salomon qui appelait les oiseaux de tous les coins de la terre pour ombrager par l'entrelacement de leurs ailes les voies aboutissant à son temple; depuis le Christ qui proposait à ses disciples comme modèle de la vie parfaite l'oiseau, — l'oiseau qui n'a pas de grange, et qui chante sans cesse; depuis Azzar Eddin el Mocadessi nous présentant comme le symbole de la prescience divine la huppe « qui comprend la marche de la nue, la lueur du mirage, la teinte du brouillard », qui apporte de Saba à Salomon des nouvelles ignorées de tous les savants; jusqu'au symbolisme gracieux et expressif de La Fontaine, jusqu'aux fantaisies spirituelles de l'*Ornithologie passionnelle*, jusqu'à Granville et Kaulbach.

« L'aigle, dit Ch. Fourier, image des rois, n'a qu'une huppe chétive et fuyante en signe de la crainte qui agite l'esprit des monarques. Le faisan peint le mari jaloux : aussi voit-on du cerveau d'un faisan jaillir en tous sens des plumes fuyantes; le genre fuyant est symbole de crainte. On voit une direction contraire dans la huppe du pigeon, relevée audacieusement, peignant l'amant sûr d'être aimé. La coiffure du coq est l'emblème de l'homme du grand monde, de l'homme à bonnes for-

tunes: mais comme les analogies ne sont intéressantes que par l'opposition des contrastes, il faut à côté du coq décrire son moule opposé, le canard, emblème du mari ensorcelé qui ne voit que par les yeux de sa femme. La nature en affligeant le canard d'une extinction de voix, représente les maris dociles qui n'ont pas le droit de répliquer quand leur femme a parlé. Aussi le canard, lorsqu'il veut courtiser sa criarde femelle, se présente-t-il humblement, faisant des inflexions de tête et de genoux comme un mari soumis, mais heureux, bercé d'illusions: en signe de quoi la tête du canard baigne dans le vert chatoyant, couleur de l'illusion. »

La page est à peine une charge, si on la compare a nos vieux traités de la symbolique chrétienne, où le bon Dieu plane sous les plumes du pélican. « La colombe, dit Hugues de Saint-Victor, c'est l'Eglise: le bec de la colombe divisé en deux parties, emblème de la prédication, sépare les grains d'orge et les grains de froment, c'est-à-dire les maximes de l'Ancien Testament et celles du Nouveau. Elle a deux yeux : à l'aide de l'un elle saisit le sens moral, avec l'autre le sens mystique. De l'œil droit elle se contemple elle-même ; de l'œil gauche elle contemple Dieu... Les pieds rouges de la colombe, ce sont les pieds de l'Eglise elle-même qui parcourt toute l'étendue du monde ; et dans cette couleur rouge est figuré le sang que les martyrs ont versé... Le reste du corps présente des couleurs variables et changeantes : image des troubles de l'âme en proie à ses passions. »

Ce sont des comparaisons subtiles, ingénieuses ou naïves, des rapprochements inattendus, des assimilations lointaines; c'est tout un travail compliqué, fait avec conscience et candeur, et qui ferait sourire si l'on ne songeait qu'il résume les idées d'une époque sur tout ce qui peut occuper la pensée humaine, la religion, la philosophie, la science et l'art.

Triste oiseau le hibou, c'est le *nycticorax*, l'oiseau qui « hait le jour », figurant les Gentils, « qui ne voulurent Dieu regarder, Dieu qui est le vrai soleil ». Le lion « fort au poitrail devant, faible sur son train derrière », symbolise le Christ fort par sa nature divine, faible par sa nature humaine. Le Christ est aussi symbolisé par le cerf : « Le cerf va dans les lieux où vit

la couleuvre qui le craint moult et le hait à mort. Il répand à l'entrée de son trou l'eau dont il avait empli sa bouche, et la force de son haleine attire la couleuvre malgré elle, mais il la foule à ses pieds et la dévore. Ainsi le Christ fait sortir le diable de l'enfer et le dompte. »

Renard le goupil, c'est Satan dont il faut redouter les ruses. « Vous avez assez ouï parler comme renard a coutume de vagabonder, de vivre par larcin et tricherie. Quand la faim le presse, il s'en va sur une terre rouge, là il se vautre tant qu'il semble tout sanglant. Puis il va se coucher bellement en une place découverte, et dedans son corps il retient son haleine, tire la langue hors de la gueule, et de cette manière engeigne les oiseaux, qui le voyant gésir, certainement le croient mort. Ainsi fait Satan contre les hommes ».

C'est encore Satan que figurent les nombreux dragons juchés sur les contreforts des cathédrales gothiques. Satan, c'est le serpent de l'Apocalypse, éternel séducteur du monde, être malfaisant, portant des ailes d'oiseau de proie, symbole d'orgueil, ou des ailes de palmipède dont l'impuissance flasque, dissimulée sous une vigueur apparente, rappelle l'hypocrisie et la chute du démon.

Il y eut, à l'époque la plus florissante de l'âge hiératique, comme une furie de symbolisme contre laquelle les prélats eux-mêmes durent s'élever. « Eh quoi! s'écrie saint Bernard (1), ridicule monstruosité! Elégance merveilleusement difforme! Difformités élégantes! Que nous veulent ces singes immondes, ces lions furieux, ces monstrueux centaures, ces tigres à la peau mouchetée, ces quadrupèdes à queue de serpent, ces poissons à queue de quadrupède? »

C'est là un cas remarquable du reflet de la littérature projetée dans les arts, qui furent l'interprétation des textes, la traduction des traités, l'image concrétisée des encyclopédies, l'expression saisissante des idées, d'une philosophie.

Image à ce point grandiose et belle, que c'est dans son expression artistique qu'il nous plait mieux, aujourd'hui, de

(1) 1091-1153.

chercher et de lire la pensée des médiocres écrivains. Avec beaucoup moins de science que M. Mâle, le romancier Huysmans a saisi et noté cette impression, et il a su animer d'une belle poésie la grande masse de la Cathédrale :

« Elle jaillissait comme un arbre touffu dont la racine plongeait dans le sol même de la Bible ; elle y puisait en effet sa substance et en tirait son suc ; le tronc était la symbolique des Ecritures, la préfiguration des Evangiles par l'Ancien Testament ; les branches, les allégories de l'architecture, des couleurs, des gemmes, de la flore, de la faune, les hiéroglyphes, les nombres, les emblèmes des objets et des vêtements de l'Eglise ; un petit rameau déterminant les odeurs liturgiques et une brindille desséchée dès sa naissance et quasi-morte, la danse ».

Car on a symbolisé tout, même la danse. Tout parle, dans la cathédrale, le nombre des piliers, la forme du plan général, les couleurs des vitraux, les pierres de la bâtisse, les sculptures de bêtes, de fleurs ; l'Eglise a son langage des fleurs, comme Jenny l'ouvrière, qui feuillette son selam aux interprétations mystérieuses sous le couvert des pétales d'or.

C'est Granville qui composa dans ce style cette lettre d'une Ariane à l'infidèle :

« Je suis pleine d'aloès socotrin (c'est-à-dire d'amertume), et de balsamine (c'est-à-dire d'impatience) : il me faut un balésier (un rendez-vous). J'ai l'aubépine que c'est une buglosse, (j'ai l'espérance que c'est un mensonge) ; venez à salsifis jaune précis, (c'est-à-dire à deux heures). »

Les tentatives curieuses de l'école poétique qui s'appela modestement, il y a quelques années, l'Ecole Evoluto-Instrumentiste, achèveraient de constater que le symbolisme ne fut pas une mode d'un jour : il est inhérent à notre esprit national et populaire.

Il ne faut donc pas être surpris de rencontrer partout, où les générations ont laissé trace d'elles-mêmes, l'allégorie et le signe.

Combien de symboles étranges on recueillerait un peu partout, des crocodiles ici, des personnages ailleurs et des vierges

multicolores, des Christ variés ! Quelle collection étrange on ferait de tous les Christ de tous les pays ! Il y a un calvaire, à l'église de Conches (Eure) avec ce détail : sur le bras droit de la croix, un homme, un juif, suspendu, les pieds et les mains réunis, pèse de tout son poids, dans l'intention évidente d'accroître encore les souffrances du Christ, tandis que, par contre, Marie-Madeleine soutient l'autre bras pour alléger le fardeau.

Et celui de Malines, le crucifié vêtu d'une longue robe violette serrée à la ceinture, le visage horriblement émacié, le front ceint d'une étrange calotte ?

Il existe à Beauvais, dans l'Eglise Saint-Etienne, une singularité d'un autre genre: le crucifix de sainte Milforte, datant du XVe siècle. La sainte, de grandeur nature, est représentée clouée sur la croix comme un Christ. Le sculpteur, par la poitrine, a nettement figuré une femme, il a donné à cette femme une barbe majestueuse. Jamais ce n'étaient là des caprices, mais des leçons. L'art parlait aux yeux et beaucoup plus aux âmes. Les pierres et le marbre criaient la gloire de Dieu.

Derrière le symbole, il faut apercevoir sans cesse l'enseignement. Jamais la préoccupation de l'édification ne fut plus grave, plus constante. Arts et lettres étaient deux formes de la prédication, et l'esprit n'inventa rien qui ne fût en vue d'orienter la société vers un idéal moral plus pur et plus élevé.

On moralisait tout, zoologie, minéralogie, comput, chasse, grammaire. Nos poètes symbolistes n'inventèrent rien, et avant Rimbaud, le XIIe siècle avait connu *La signifiance de l'A B C*, où chaque lettre a une signifiance, comme la lettre A qu'on ne peut prononcer que bouche ouverte, et qui représente les prélats avares et avides. On moralisait les auteurs païens, Ovide, Végèce. Les deux plus anciens de ces traités édifiants sont ceux de Philippe de Thaun, qui datent du commencement du XIIe siècle, le *Comput* et le *Bestiaire*, qui est bien le plus extraordinaire manuel d'histoire naturelle, où la fantaisie le dispute à l'ingéniosité comme à la puérilité, parfois à la poésie.

Le sens des pierres était donné par les traductions du lapidaire de l'évêque de Rennes, Marbode. Le XIIIe siècle renchérit

sur cette littérature, et donna nombre d'*Images du Monde*, *Miroirs du Monde*, *Lumières des Laïques*. La plus célèbre de ces encyclopédies est *Le Livre du Trésor*, de Brunet Latin (1), de Florence, le maître de Dante, qui préféra pour son livre le français à l'italien, par un hommage qui nous est précieux à retenir : « Cette parlure est plus délectable. » Ajoutez-y le traité de Philippe de Novare, *Des quatre temps de l'âge de l'homme*, vers 1250, la *Bible*, de Guyot de Provins, miroir de la société fait pour la « poindre et aiguillonner, » et le *Besant de Dieu*, de Guillaume, clerc de Normandie, un des plus beaux poèmes moraux de l'époque.

De tant d'instructions ingénieuses, les clercs, les prédicateurs, les sermonnaires se nourrissaient pour en nourrir le peuple, auquel les sermons étaient faits en latin souvent, parfois en langue vulgaire, parfois enfin dans un jargon mêlé et mâtiné des deux, un salmis de latin et de français, *vulgô* latin macaronique :

— Intravi en ton hôtel, dit Jésus-Christ à Simon, j'avais les pieds tout emboués. Eram totus calefactus et tout las, quando intravi en ton hôtel neque fecisti tantum que tu me frotasses mon chief d'un peu d'huile, etc. »

Dès 813, les synodes avaient recommandé à tous de prêcher en langue romane rustique. Un sermon du xe siècle, sur Jonas, nous est parvenu. Il est macaronique. Le premier grand orateur sacré fut saint Bernard, au XIIe siècle. On a de lui 84 sermons en français, dont il est difficile de dire si ce sont des textes originaux ou des traductions faites sur ses sermons latins. Il avait beaucoup de véhémence, de vigueur dans son improvisation populaire ; on dit qu'il « aboyait » ses sermons ; ceux-ci reproduisent les fantaisies, les caprices, les rapprochements imprévus qui étaient alors de mode et que la symbolique enseignait. Goliath ? c'est l'Orgueil. David ? C'est la Longanimité de Dieu. Les cinq pierres lancées par David ? ce sont les cinq paroles de Dieu, une parole de menace, une parole de promesse, une parole d'amour, une parole d'imitation, une parole d'oraison. Les 86 sermons sur le Cantique des Can-

(1) 1220-1294.

tiques sont fort beaux, et Mabillon a pu les appeler « une source de chastes délices pour les âmes pieuses ».

Maurice de Sully, Odon de Cambrai, Marbode de Rennes, Hugues de Saint-Victor, Pierre Comestor précédèrent la période plus riche en prédication qui vit naître les deux grands ordres des Frères mendiants, franciscains et dominicains. Saint François d'Assise et saint Dominique donnèrent l'exemple de cet apostolat populaire, et les frères mendiants, frères mineurs, frères prêcheurs, parcoururent le pays, pieds nus, corde aux reins, semant en plein vent la manne de la bonne parole, sans avoir encore la prétention, l'érudition, la subtilité scolastique de leurs successeurs, saint Antoine de Padoue, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, Albert le Grand ou Hélinand, moine de Froidmont.

Ne quittons pas le XIIIe siècle sans nommer parmi les prédicateurs Robert de Sorbon, Pierre de Limoges et Etienne de Langton (mort en 1228) qui prit un jour ce texte de son sermon :

Belle Alix matin se leva,
Son corps vêtit et para,
En un verger elle entra,
Cinq fleurettes y trouva.
Un chapelet fait en a
De belle rose fleurie
Pour Dieu, allez-vous-en là
Vous qui n'avez pas d'amie!

Ce mélange du profane et du sacré, du grave et de l'idylle était constant, et l'on ne s'étonnait pas du commentaire pieux d'une romance galante interprétée à l'honneur de la Vierge, « car c'est elle, la belle Alix, c'est elle la fleur et le lis ».

Foulques de Neuilly enflammait les foules, qui déchiraient ses vêtements pour en conserver des morceaux ; et il fallait qu'il se défendît avec son bâton contre ses admirateurs, et ceux-ci léchaient le sang qui coulait des blessures qu'il leur faisait, comme un baume sacré. Un jour, Foulques assailli par des adorateurs trop expansifs, leur cria :

— Ma robe n'est pas sacrée, mais je bénis la robe de cet homme-ci !

Aussitôt tous ses fervents se détournèrent de lui, le laissèrent en repos et mirent en pièces le vêtement de l'inoffensif auditeur devenu, sans le vouloir, un reliquaire à miracles.

Il existait des recueils de sermons où tous les cas et tous les sujets étaient prévus. Au XIII[e] siècle, leur caractère était une extrême familiarité poussée souvent jusqu'à la grossièreté. Tel compare « le sang du Christ échauffé par l'ardeur de son amour » à la lessive qui « enlève mieux et plus vite les taches du linge quand elle est bien chaude que quand elle est froide ». Un autre compare le crucifix à un beau miroir qu'une femme a placé dans sa chambre, devant lequel elle s'habille et se lave, et qu'elle nettoie, quand il n'est pas bien net, en crachant dessus, *cracheat vel sputat intus* ; le crucifix, qui est le miroir du monde, a été si bien lavé par les crachats des juifs qu'il est de la plus parfaite pureté, *crachiatum a Judæis ita quod totum clarum*. Un troisième compare Notre-Seigneur à un médecin qui examine l'urine des malades et ordonne des saignées ; ou bien, parlant de Jésus-Christ cloué sur la croix « avec de grandes chevilles de fer », il tient les propos suivants : « Je dis chevilles et non pas clous *à late*, des clous à roues de charrettes, ou *à lambrois*, mais de grandes chevilles de fer, comme on en voit une à Saint-Denys ». Un autre rapproche les apôtres et les martyrs courant à la mort, des « lécheurs », *lecatores*, courant « à la cuve où le vin doux fermente ». Un dernier enfin compare les personnes qui vont rarement à confesse « à ces polissons qui, le froid venu, ne veulent plus quitter leur chemise sale et préfèrent dormir dans leur immondice, tandis que les enfants sages changent de linge de quinzaine en quinzaine ». (Piaget).

Pour un Gerson, qui fut familier sans vulgarité dans ses sermons (prêchés de 1389 à 1397), que d'autres nous surprennent aujourd'hui par le ton imprévu de leur éloquence ! Gerson, dans tel sermon pour l'Ascension, ou sur la Purification de Notre-Dame (d'un symbolisme bizarrement minutieux),

ou sur les Sept Péchés Capitaux, ou sur Luxure la Souillarde, a de beaux accents, comme ce récit de l'arrestation de Jésus au Jardin des Oliviers :

— O maudite larronaille et garçonnaille ! Or te tenons bien, dis-tu à Jésus, à ce coup, tu ne nous échapperas point! Or sus ! Or sus ! hâte-toi ! délivre-toi ! Avance-toi ! Les uns le frappaient du pied, les autres du genou, les autres le tiraient par les cheveux ou par le menton, en le déchirant et se moquant en se vantant: Or nous te tenons bien, beau maître ! Il vous faudra bien sermonner si vous voulez et si pouvez être délivré ! Allumez ! c'est-il ici ? disaient par aventure ceux qui le tenaient à ceux qui portaient les brandons et les falots enflammés. Approchez cy, n'est-ce pas lui ? C'est lui. O ! comme il fait le piteux ! Et en disant ainsi, peut-être que par ces falots et brandons ils brûlaient la belle face glorieuse de Jésus, ou faisaient dégoutter la graisse ardente sur lui et sur sa face et sur ses cheveux. O piteuse mère! est-ce ici la douce nourriture que vous faisiez à votre benoit fils Jésus? Sont-ce ici les très chastes baisers de vos embrassements que vous vouliez lui faire ? (Piaget.)

C'est là bien de la noblesse, de la tendresse, de l'éloquence, auprès de ce que firent entendre ensuite les prédicateurs du XV[e] siècle. « O gros dodons, ô gros dodons, s'écriait le P. Maillard (1), en chaire, damnés, infâmes, écoutez ! »

Et un jour, vers 1470, à Bruges, prêchant devant Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, il s'écriait, prenant chacun à partie : « Par qui commencerai-je en premier ? Par ceux qui sont en cette courtine, le Prince et la Princesse. Je vous assure, seigneur, qu'il ne suffit pas d'être bon homme : il faut être bon prince, il faut faire justice, il faut regarder que vos sujets gouvernent bien. Et vous, dame la Princesse, il ne suffit mye d'être bonne femme, il faut avoir égard à votre famille, qu'elle se gouverne bien selon droit et raison. J'en dis autant à tous autres de tous états. A ceux qui détiennent la justice, qu'ils fassent droit et raison à chacun ! Etes-vous là, les officiers de la paneterie, de la fruiterie, de la bouteillerie ? Où sont les tré-

(1) 1440-1502.

soriers ? les argentiers, êtes-vous là, qui faites la besogne de votre maître, et les vôtres aussi bien ? Ecoutez ! A bon entendeur, il ne faut que demi-mot. Les dames de la cour, jeunes garches, il faut laisser vos liaisons, il n'y a ni si ni mais. Jeune gaudisseur, là, le bonnet rouge, il faut laisser vos regards et vos œillades. Il n'y a pas de quoi rire, non! Femmes d'état, bourgeoises, marchandes, tous et toutes généralement, quels qu'ils soient, il se faut ôter de la servitude du diable et garder de tous les commandements de Dieu. Or levez les esprits ! Qu'en dites-vous, Seigneurs ? Etes-vous de la part de Dieu ? Le Prince et la Princesse, en êtes-vous ? Baissez le front ! Vous autres, gros fourrés, en êtes-vous ? Baissez le front ! Les chevaliers de l'Ordre, en êtes-vous ? Baissez le front ! Gentilshommes, jeunes gaudisseurs, en êtes-vous ? Baissez le front ! Et vous, jeunes garches, fines femelles de cour, en êtes-vous ? Baissez le front ! Vous êtes écrites au livre des damnés, votre chambre est toute marquée avec les diables ! Dites-moi, s'il vous plaît, vous êtes-vous bien mirées aujourd'hui, lavées et époussetées ? — Oui bien, frère ! — Plût au ciel que vous fussiez aussi soigneuse de nettoyer vos âmes ! Je vous convie avec tous les diables ! »

Tel était le ton étrange, telles étaient les manières bizarres des prédicateurs du XVe siècle. Ils interpellaient l'auditoire, le fouaillaient, l'étrillaient, le flagellaient, frappaient à coups redoublés et prêchaient en injures. L'inconvenance de leurs termes est telle qu'il nous est difficile de les citer sans tronquer. Cette page, contre l'usage des faux cheveux, ne manque pas d'énergie ni de coloris :

« Femmes vaines et pompeuses, par punition de l'ornement débordé que vous faites à vos cheveux, et du déguisement de vos sourcilleuses perruques, savez-vous ce qu'il adviendra de vous aux enfers ? Vous aurez la tête pelée, et là, on ne vous verra plus ces perruques élevées en forme de casemates sur vos fronts ornés de perles. Et pour châtiment de vos trop superbes habits, en enfer vous serez toutes dévêtues, pour votre grande honte et confusion, de quoi les diables vous feront

de grandes risées. Ha ! femmes ! Ha ! mesdemoiselles ! Ha ! veuves mignardes ! Que ne pensez-vous à cela ? Hélas ! vous êtes si vergogneuses dans vos salons et vous craignez tant la honte, que pour rien au monde vous ne voudriez permettre qu'un homme vous vît toute dévêtue en une seule fois ; et cependant vous ne vous avisez pas que pour punition de vos vanités et de vos perruques, mille et mille fois on vous traînera dévêtues par tout l'enfer, non devant un homme, mais devant cent mille qui, à gorge déployée, riront et se moqueront de vous. Et l'on verra ce que vous avez eu de honteux, et les diables sonneront les fanfares des trompettes, criant : « Voyez ! voyez ! voici la paillarde ! Voici la... » Là, cent mille et cent mille te connaîtront ; il y aura ton père, ta mère, ton mari, tous tes voisins qui se gausseront et se diront l'un à l'autre : « La voilà ! la... ! la voilà ! Sus ! Furies infernales, qu'on lui rende autant de tourments et supplices qu'elle a eu de plaisirs mondains ! » Femmes ce n'est pas moi, c'est saint Jean l'Evangéliste, dans son Apocalypse, qui affirme cela être véritable. »

Le xve siècle fut ainsi l'époque la plus étrange dans l'histoire de l'éloquence sacrée. Un jour, le sermonnaire, au milieu de son sermon, s'arrête, plonge dans la chaire, s'accroupit, disparaît, puis l'instant d'après il reparaît, et s'écrie :

— Savez-vous d'où je viens ? Je viens de l'Enfer, et voici ce que j'y ai vu !

Il épouvanta alors ses auditrices par la description des tourments qui les attendaient, si elles pêchaient.

Cet autre donna l'exemple d'un Pater mal récité par un prêtre qui a des distractions :

« Notre Père qui êtes aux cieux : *Palefrenier, prépare mon cheval pour aller en ville ;* que votre nom soit sanctifié ; *O Catherine, mettez cette viande au feu ;* donnez-nous notre pain quotidien ; *Empêchez le chat d'aller au fromage ;* pardonnez-nous nos offenses ; *Donnez au cheval du blanc-manger.* »

Quant à Michel Menot, quand il montre Marie Magdeleine « vermeille et fringante » revêtant « tant en chemises *et ceteris indumentis* les plus dissolus habillements et senteurs » pour aller montrer « son beau museau » au Rédempteur, il ne fait

plus du prêche, mais de la parodie ; c'est le « farceur » de l'éloquence sacrée.

Toutes ces œuvres n'ont pas un grand mérite littéraire ; elles en ont un documentaire, par leur familiarité même et leurs allusions précises aux démarches les plus ordinaires de la vie commune. C'est d'un mot les juger : ces sermons de la chaire ont pour nous à présent le même caractère et la même utilité que les fabliaux.

CHAPITRE VI

Le Théâtre

Installation matérielle. — Décors et Machinerie. — Miracles et Mystères. — Jean Bodel et le *Jeu de Saint Nicolas*. — Rutebeuf. — Les Confrères de la Passion. — Représentation du *Viel Testament*. — Les Indications scéniques. — Les Genres comiques. — Adam de la Halle. — La Fête des Fous. — Farces et Sotties. — La Bazoche. — Théâtre de Collège. — Fin des Mystères ; la Tragédie.

Une détonation de bombarde. C'est le signal de la représentation. Le silence se fait peu à peu au-dessus de la masse des spectateurs ; de vagues rumeurs circulent encore, s'affaiblissent, et meurent dans l'immobilité attentive et curieuse de la foule. Les premiers personnages paraissent, le prologue s'avance et annonce dans un grand silence le drame qui se déroulera, six jours durant, sur le théâtre de la confrérie.

Un immense amphithéâtre occupe la moitié du parvis, charpente solide et compliquée, qui soutient les longues banquettes et les loges à trois florins. Une foule innombrable emplit les gradins des échafauds ou « pentes », montant en une masse noire du créneau de la scène jusqu'à la rangée des loges fermées. Ils sont venus là de tous les quartiers de Paris, clercs en maillot sombre, ayant à la ceinture leur écritoire ; artisans vêtus de bureau ; gros bourgeois, la tête enveloppée du chaperon comme d'une capeline ; jongleurs et jongleresses, léchéors portant la jaquette à manches bouffantes distendues par des baleines ; sergents d'armes embarrassés dans leur armure de fer et leur court jupon de mailles d'acier ; grandes dames dans leurs atours, serrées sous la houppelande par le corsage de velours largement échancré sur la poitrine et sur les épaules, coiffées du haut bonnet à mitre d'où descend un

long voile ; jeunes seigneurs ayant la coiffure pointue, le large manteau retombant des épaules sur la taille.

L'échafaud est plein de monde. Combien sont là depuis le matin et ont fait une station prolongée aux barrières de l'enceinte pour avoir leur place et voir de plus près ! Les autres, plus fortunés, ont loué leur loge depuis longtemps, depuis le jour où la confrérie des acteurs annonça la représentation ; où l'orateur de la troupe, accompagné de ses principaux sujets, tous à cheval et sonnant dans des trompes d'où pendait un gonfanon brodé, ont parcouru les rues étroites de la ville, s'arrêtant aux carrefours pour lire aux badauds assemblés le *cry* ou programme poétique du spectacle.

L'aspect de la scène est curieux. Il faut, pour comprendre le théâtre au xve siècle, se reporter par la pensée à cette époque où l'art dramatique, encore en enfance, émerveillait un public jeune d'imagination, facile à l'illusion. Non pas que la mise en scène laissât à désirer, et fût trop simple ou trop rudimentaire. On est au contraire surpris quand on songe à la quantité et à l'importance des toiles, châssis et machines qu'exigeait la représentation d'un mystère. Pour obéir aux nécessités du genre, pour placer l'action dans ses véritables milieux, pour la suivre dans ses pérégrinations, il fallait une étendue de scène, un luxe de décors, une abondance de figuration qu'on a peine à imaginer aujourd'hui.

Comme la pièce dure plusieurs jours, le théâtre est construit sur un échafaudage solide et durable, qui puisse résister assez longtemps au grand air, au vent et à la pluie, aux courses furibondes des démons, aux batailles rangées des Iduméens contre les Hébreux.

Les principes de cette décoration primitive ne sont plus les nôtres. Aujourd'hui, un mouvement lent agite le décor au fond du théâtre ; les châssis se succèdent dans l'encadrement de la scène ; les lieux les plus divers viennent complaisamment prendre place derrière la rampe, qui éclaire tantôt un salon ou un galetas, tantôt la place de Séville, tantôt la terrasse d'Elseneur, ou les caveaux de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. Dans le même drame, à mesure que l'action se déplace, le machiniste attentif lui apporte, à l'aide de poulies et de treuils,

le décor qu'elle exige, une place de Blois après la chambre de Marion, le château de Chambord après le château de Nangis. Ce sont les pays qui marchent. Au moyen âge, c'était l'acteur. Au lieu que les décors vinssent le trouver toujours au même endroit, derrière la rampe, c'est lui qui allait à eux.

Sur la scène où se jouait le mystère étaient préparés et figurés à l'avance, l'un près de l'autre, tous les lieux à travers lesquels l'action allait errer : ici Jérusalem ; un peu à gauche Nazareth ; plus loin Bethléem. Pour aller du lac de Tibériade à la Mer Morte, l'acteur n'a pas besoin de disparaître dans la coulisse, la toile ne descend pas pour masquer un changement de décors : le voyage s'accomplit sous les yeux du spectateur, qui assiste à toutes les péripéties de la route, tandis que le voyageur « va un tour ou deux emmy le champ ».

En réalité, ces décorations sont-elles si étranges ? Ne nous servons-nous pas encore de cette mise en scène en partie double ou multiple? Sur la grève déserte où loge Saltabadil, n'est-ce pas une double action qui se déroule devant nos yeux ? tandis que dans la masure misérable et crevassée du spadassin, Maguelonne recoud en tremblant le vieux sac préparé pour le « roi qui s'amuse », au dehors, sous la pluie qui bat les vieux murs lézardés, sous le vent qui fait tinter la cloche du bac, un autre drame se joue, parallèle au premier, et les gémissements étouffés de Blanche répondent aux chansons qu'on entend à l'intérieur:

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie!

Combien de nos drames nécessitent cette dualité du décor! Combien, où le spectateur, à travers les cloisons enlevées, plonge à la fois dans deux chambres voisines, dans deux cachots, dans le salon et le jardin attenant ! Ne sourions donc pas de nos pères, puisque nous permettons encore à nos dramaturges d'user au même titre de notre complaisance et de notre illusion.

Or, sur la scène, on voyait ceci. Une barrière, un « créneau » séparait les bancs de la scène. Derrière le créneau, à

droite, une immense construction, au pied de laquelle s'ouvre la large gueule d'un dragon. C'est le Purgatoire, qui surplombe l'Enfer. Du sommet partent dans toutes les directions des goules au cou tendu, s'allongeant dans le vide, accroupies autour d'une sphère rouge piquée sur le faîte du toit, et que surmonte un diable gigantesque, hideux, grimaçant, vert et rouge. Sur une des tours latérales, un sergent d'armes, étincelant dans l'armure, veille, la lance au pied, derrière une grosse bombarde, un canon fait d'épaisses planches de chêne cerclées de fer, qui sert à annoncer que l'Enfer va vomir les démons.

L'entrée de l'Enfer est une gueule de dragon. Elle s'ouvre et se ferme à volonté, gueule immense dont les dents ont la hauteur d'un homme. Les yeux larges et grands ouverts font deux ronds blancs qui trouent les joues vertes du monstre. Quand cette gueule lippue s'écarte, il se fait un vacarme effroyable ; la bombarde tonne, les démons crient, et l'on a pris pour jouer les démons « hommes ayant bonne et grosse voix pour faire la plus horrible noise et tempête » ; les damnés hurlent de douleur ; on les aperçoit dans l'enfoncement sombre de l'énorme mâchoire, tout nus, se tordant dans d'horribles convulsions, la bouche grande ouverte ; on entend un bruit de chaînes violemment secouées, on entrevoit les silhouettes effrayantes d'instruments étranges, de vagues potences, de grandes roues immobiles ; il sort de cet orifice infernal des nuages de fumée âcre, des lueurs furtives qui colorent un instant la scène. « Adonc crient tous les diables ensemble, et les tambours, et autres tonnerres faits par engins, et jettent les coulevrines. Aussi fait-on jeter brandons de feu par les narines de la gueule d'enfer, et yeux et oreilles ». Alors une pieuse terreur parcourait la foule, les femmes se signaient et serraient, de leurs deux mains jointes, leur livre d'heures à fermoirs d'argent.

Derrière l'Enfer, la scène s'étend, large et profonde, occupée par des rangées d'édifices ou *mansions*, qui laissent entre eux des espaces libres, des ruelles ou des carrefours. Ces mansions en toile peinte, figurant des bâtiments de toutes grandeurs et de toutes formes, châteaux à fenêtres ogivales et gril-

lées, forteresses à pont-levis, maisons de plaisance à tourelles élégantes et élancées, ce sont les différents lieux de l'action. Ce château fort, c'est la place fortifiée de Jérusalem, comme l'indique le large écriteau qui surmonte la porte, rayant le fronton de ses grandes lettres gothiques bleues et rouges à filets dorés. Voici, plus près de nous, l'habitation de la Vierge, petite maison d'apparence modeste sur laquelle plane l'Esprit en forme de « grand brandon de feu artificiellement fait par eau-de-vie ».

A côté, le terrain s'élève, une montagne commence, dont les flancs supportent la demeure d'Elisabeth, l'atelier de Joseph dans un bouquet d'arbres peints, et la crèche aux bœufs. A l'autre bout de la scène, une hauteur encore, une colline à sept pointes, dont la plus élevée supporte un château fort avec cet écriteau : *Capitole*. Nous sommes à Rome, et chacune des mansions que le Capitole domine a sa désignation, comme sa destination : ici le temple de la Sibylle, dont les fenêtres à grilles livrent passage à des serpents visqueux qu'on voit s'agiter dans le vide ; là, le temple d'Apollon ; plus bas, la fontaine de Rome, et à côté le superbe palais de Dioclétien, dont le trône doré resplendit sur l'estrade d'honneur, sous les draperies du dais de pourpre. Le temple de Salomon lui fait pendant, remarquable par la richesse de sa décoration, ses tuiles d'or, ses deux grosses portes de bronze, qui, en s'ouvrant, laisseront s'échapper du temple intérieur des gerbes lumineuses et des effluves parfumés.

Plus loin, sur le coteau de la colline, les bergers font paître dans la prairie verdoyante leurs troupeaux en carton peint : c'est eux que viendra surprendre l'ange à la robe et aux ailes blanches, planant dans les airs, et soufflant dans la longue trompette de cuivre la nouvelle de la Nativité.

L'espace laissé libre entre les mansions représente l'univers, la mer Intérieure qui relie Rome à Jérusalem, les plaines de la Judée ; les grandes voies de l'Empire romain, les belles places publiques, le forum, l'agora d'Athènes, la grand'place des Juifs. Enfin, au dernier plan, plus élevé que tout le reste, resplendissant dans le cadre grandiose que lui font les deux grosses tours de Notre-Dame, se détachant sur l'immense

rosace de la façade : le Paradis. Dieu y trône dans une apothéose imposante, présidant aux événements, prenant même par intervalles la parole pour exprimer ce qu'il en pense. Sur une estrade que recouvre un tapis blanc fleurdelisé, Dieu est assis dans son large trône, qu'un dais recouvre. A ses côtés, dans des costumes richement ornés, se tiennent Justice, Vérité, Paix et Miséricorde. Plusieurs rangées d'anges en longue robe blanche entourent ce groupe et complètent cet ensemble. Et quand le Bon Dieu se lève pour parler, alors les trompettes des anges entonnent leur fanfare éclatante, accompagnée par les accords sonores des orgues « à gros tuyaux ».

Pendant six journées l'action se continuait sur cette scène, reprise le lendemain où elle était restée la veille : et l'on voyait se dérouler toute la cosmogonie chrétienne, la création des anges et de l'homme, la chute de Lucifer. Adam, aperçu dans les limbes à travers le réseau de filet qui en fermait l'entrée, se lamentait en invoquant le Seigneur. Alors, Dieu décrétait la rédemption humaine, et dans la nuit où naissait le Messie, les bergers étonnés, au fond de leurs prairies, prêtaient l'oreille aux voix qui leur venaient du ciel. Puis c'était l'histoire des mages. A travers la scène défilait le cortège brillant des trois rois, portés à dos d'esclaves dans les litières dorées, les mules chargées de présents, les femmes enveloppées de gaze exécutant sur un rythme dansant les figures savantes des ballets orientaux. Alors, la fuite en Egypte ; la Vierge vêtue de bleu, montée sur un âne, portant entre ses bras l'enfant Jésus, accompagnait Joseph, qui allait tenant à la bride la modeste monture. Toute cette histoire sacrée, toute cette biographie naïve du Christ se développait, scène par scène, pour la plus grande édification des spectateurs. La Passion était tout entière figurée, dans ses plus horribles détails. A une vraie croix on suspendait l'acteur faisant le Christ, et le réalisme de l'exécution était quelquefois poussé si loin que le faux crucifié manquait de mourir véritablement à la suite de son tourment fictif. Lorsqu'à l'heure suprême le Christ expirait, son âme quittait son corps, et l'on voyait s'élever dans les airs une grande forme blanche — l'âme du Christ, — qui allait se perdre au Paradis dans le sein de Dieu le Père.

Le Christ mort, ce n'était pas tout encore. Pendant une nouvelle journée on assistait à sa Résurrection, à son ascension glorieuse, et le Prologue « final et total » ne venait annoncer la fin du mystère qu'après la pleine et exacte revue de tous les épisodes relatifs à la vie du Christ, consignés dans le Nouveau Testament.

Alors la foule enthousiaste se dispersait en acclamant Jésus et ses acteurs. Bientôt, de l'immense estrade demeurée libre, les ouvriers faisaient un monceau de planches et de poutres, soigneusement remisées et numérotées pour la représentation prochaine. Pendant plusieurs jours, de lourds véhicules charriaient décors, châssis et machines. Le grand parvis redevenait libre et calme.

Et les fidèles, qui se rendaient le dimanche à l'office du matin, se rappelaient, en traversant la grande place, avoir vu condamner et mourir le fils de Dieu qu'ils allaient dévotement prier.

Telle était la disposition matérielle des théâtres, et non pas en étages superposés comme on le croyait avant MM. Petit de Julleville et Rigal.

Chez la plupart des peuples, le théâtre est né des cérémonies du culte. Ainsi, en Grèce ; et de même en France. Pendant l'office, comme le peuple, ignorant du latin, ne comprenait pas l'Evangile, les diacres le jouaient devant l'autel, et en souvenir des danses de David devant l'arche, des pas savants étaient exécutés par des enfants qu'on appela pour cette raison des enfants de chœur, χόρος. Encore aujourd'hui à Séville, le jour de la Fête-Dieu, les enfants de chœur dansent et chantent devant l'autel, en s'accompagnant de castagnettes, et c'est la danse de Los Seises, que Guillonnet a fixée sur la toile.

Un autre vestige du rite sacré de la danse dans la religion catholique est la procession dansante d'Echternach, dans le Grand-Duché de Luxembourg, en l'honneur de saint Willibrodt, qui guérit des convulsionnaires en l'an 799. Depuis, chaque année, le mardi de la Pentecôte, la foule danse par les rues, au son des cloches et des musiques; tous se tiennent entre eux par des foulards, font trois pas en avant, deux pas en arrière, jeunes et vieux, filles et garçons, et avancent ainsi,

par de lents balancements, vers les marches de l'église, en chantant :

> Adam hatte Sieben Söhne,
> Sieben Söhne hatte Adam,
> Sieben Töchter muss er haben,
> Dass er sie bestaden kann.

« Adam eut sept fils, sept fils eut Adam; il lui faut sept filles pour pouvoir les marier. »

Le théâtre débuta par le drame liturgique. Puis la fantaisie et l'invention s'en mèlèrent; le drame ne parut plus assez pur et sacré pour rester devant l'autel; on le transporta hors l'église, contre la porte du Parvis, vers le XII[e] siècle. C'est de ce moment que date le plus ancien drame français connu, la *Représentation d'Adam*, auteur inconnu.

Mais c'est au XIII[e] siècle que le théâtre se développa et apparut sous sa forme complète, avec Jean Bodel, Rutebeuf et Adam de la Halle.

Le public en était friand et s'y portait en masse.

Dans la traduction de l'*Art d'Aimer* d'Ovide, par Maître Elie (XIII[e] siècle), l'auteur indique les endroits les plus fréquentés par les Parisiennes, et ce sont les îles, les prés de Saint-Germain où elles vont « caroler », l'église où l'on va se faire voir, et surtout les Jeux des clercs où se jouent miracles et mystères, et voilà formellement mentionnée l'existence d'un public de théâtre dès 1250.



> Oyez, oyez seigneurs et dames
> Que Dieu vous soit garant aux âmes,
> Nous voulons jouer aujourd'hui
> De saint Nicolas le confès
> Qui tant beaux miracles a faits.

Ainsi le crieur annonçait la représentation du *Jeu de saint Nicolas*, de Jean Bodel d'Arras. Arras était alors une ville florissante, célèbre par ses draps, ses tapisseries, dont l'une servit à racheter un prince flamand aux Infidèles, — et aussi par ses poètes, ses *puys*, ses concours, ses fêtes littéraires de la Sacrée Chandelle.

Jean Bodel vécut sous Philippe-Auguste. Il a donné à la littérature des *pastourelles*, le *Jeu de saint Nicolas* et les *Congés*, qu'imiteront Adam de la Halle et Baude Fastoul. Il fut lépreux et vécut dans une léproserie, raillant son mal avec une gaîté macabre que Scarron n'atteindra pas :

— A sa volonté, Dieu m'a châtié sans que guérison puisse venir à mon corps, car j'ai été mis trop vert en botte. Ma chair est tourmentée et flasque ; je suis mou et souple ; je fleuris pendant l'été, et l'hiver je gèle blanc. » Et il remercie ses amis qui l'ont supporté près d'eux « moitié sain moitié pourri ».

Tel est le poète qui porta au théâtre saint Nicolas mitré d'or, sans doute sur quelque scène de collège. Et c'est une curieuse vision de tavernes, de batailles, de croisés, que ce Jeu où les sujets du roi d'Afrique se groupent près de lui, autour de la statue d'or du dieu Tervagant. C'est plaisir de suivre à la trace le courrier royal Auberon, que les tavernes arrêtent et séduisent avec leurs enseignes.

Céans, on dîne bien céans,
On a pain chaud et chauds harengs
Et vin d'Auxerre à plein tonneau.

Les émirs et les armées accourent ; c'est la mêlée, et la scène est épique, où un tout jeune garçon dit déjà avant Rodrigue le Cid :

Je suis jeune, seigneurs ne m'ayez en dépit,
Car on a vu souvent grand cœur en corps petit!

Les chrétiens sont massacrés, et leur hymne funèbre a sa beauté :

Ah ! chevaliers qui reposez,
Comme vous êtes fortunés
Comme à présent vous méprisez
Le monde où vous avez duré!
Mais pour tant de maux endurés
Je puis l'affirmer, vous savez
Quel bien c'est que le Paradis
Où Dieu met tous les siens amis. (Trad. Potez.)

Parmi les prisonniers est un « grand vilain chenu ». Il est en adoration devant saint Nicolas, à qui il attribue toutes les vertus, entre autres celle de garder les trésors. Le roi en veut

faire l'essai, et laisse ses richesses à découvert, en les confiant à saint Nicolas. Des voleurs s'en emparent, et le prisonnier va être pendu pour avoir menti. Mais saint Nicolas apparaît aux brigands, et ceux-ci épouvantés rendent l'argent. Le roi est émerveillé, brise la statue de son idole Tervagant, adopte saint Nicolas et l'impose à tout son royaume, dont Mahom et Apollon sont chassés. Les propos des voleurs au cabaret, le boniment du cabaretier sont des pages curieuses, où passe comme un reflet des toiles de buverie de Van Steen ou Brauwer : voilà le bon vin,

A plein broc et à plein tonneau!
Savoureux, exquis, franc et gros
Rampant comme écureuil au bois
Sans nul goût de pourri ni d'aigre
Il court sur lie et sec et maigre,
Clair comme larme de pécheur
Croupant sur langue au léchéor.
Vois comme il mange son écume
Et saute et étincelle et frit,
Tiens-le sur la langue un petit
Tu sentiras vin sans pareil.

Ce petit drame se termine par la conversion générale de tous les personnages qui entonnent le Te Deum.

Rutebeuf, qui vivait à Paris sous saint Louis, mit à la scène le *Miracle de Théophile* qui vendit son âme au diable, s'en repentit et put la reprendre.

Outre ce miracle, Rutebeuf a composé des fabliaux, des jongleries, des pièces sérieuses et de commande, des pièces dévotes, des légendes de saints mises en vers. Nous ne le connaissons que par ce qu'il nous apprend de lui-même. On ne sait d'où il est. Si, dans l'*Herberie*, un charlatan dit que la Champagne est son pays natal, ce détail nous fait connaître le pays du charlatan, et non de Rutebeuf comme on l'a cru. Né dans le peuple, il n'apprit aucun métier; son mariage fut misérable, et il vécut dans la pauvreté et le vice ; il était joueur comme les dés. Il a vu, connu, vécu les scènes populaires qu'il a décrites, comme la Disputoison entre Charlot et le Barbier devant Saint-Germain-l'Auxerrois. Ses fabliaux, ses dits, évoquent la lutte de l'Université contre les ordres

mendiants, et tout le vieux Paris de 1260 avec ses Jacobins, ses Cordeliers, ses Béguines, ses Prévosts, Mayeurs et Marchands. Son poème *Renart le Bestourné* est une satire vigoureuse. Il fit à la fois de beaux vers et de pitoyables jeux de mots. Il montra la voie aux Rhétoriqueurs. Dans ses appels aux croisades, il y a de mâles accents. Saint Louis, Thibaut de Navarre, le protégeaient. Il ne se croisa pourtant pas, il préféra son indépendance, ses débauches, ses parties de jeu, son existence errante de porte en porte, jusqu'à la conversion finale, par laquelle le diable, devenu vieux, se fit ermite.

Les *Miracles*, dans le genre de celui qu'écrivit Rutebeuf, se multiplient au siècle suivant, le XIVe, qui nous en a laissé 43, tous relatifs à la Vierge; les sujets sont puisés dans les livres saints, les légendes pieuses, la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine, et les Miracles racontés par Gautier de Coincy.

Ce sont ces Miracles qui ont préparé le genre des *Mystères* par lesquels ils ont été remplacés. Le Miracle était un drame humain, où la Vierge apparaissait pour consoler ou sauver. Le Mystère est sacré, liturgique. Les Miracles comportaient des sujets propres à émouvoir, à intéresser : l'histoire de la marquise de la Gaudine, qui « par l'accusement de l'oncle de son mari (auquel son mari l'avoit commise à garder) fut condamnée à ardoir, dont Anthenor s'en combati à l'oncle et le descontit en champ »; l'histoire de « saint Jean le Paulu, hermite qui, par temptacion d'ennemy, occist la fille d'un roy et la jetta en un puiz, et depuis par sa penance, la ressuscita Nostre-Dame »; l'histoire de la reine de Portugal, « comment elle tua le sénéchal du roy et sa propre cousine, dont elle fu condamnée à ardoir, et Nostre-Dame l'en garenti »; l'histoire d'un enfant qui « ressuscita entre les braz de sa mère, que l'on voulait ardoir, pour ce qu'elle l'avoit noié » ; et celle « de Robert le Dyable, filz du duc de Normandie, à qui il fut enjoint, pour ses meffaiz que il feist le fol sans parler, et depuis ot Nostre Seigneur mercy de li, et espousa la fille de l'empereur » ; et celle « de sainte Bauteuch, femme du roy Clodoveus, qui pour la rebellion de ses deux enfants leur fist cuire les jambes » ; et celle du roi Clovis « qui se fit crestiéner à la requeste de Clotilde sa femme pour une bataille

que il avoit contre les Alemans et Senes dont il ot la victoire »; toutes ces pièces « malgré le cadre surnaturel où l'action aime à s'enfermer, sont au fond très analogues à tel drame, à telle tragédie moderne, emploient les mêmes ressorts et sollicitent les mêmes émotions. De là pouvait sortir un théâtre animé, vivant, varié, à la fois très dramatique et très psychologique ; il n'y fallait que du génie; la conception du genre était féconde. On n'en peut tout à fait dire autant du mystère, condamné, par sa sublimité même, à la froideur ou à des mélanges de ton déplaisants, et à la fin scandaleux (Petit de Julleville).

Nous n'avons, du XIVe siècle, qu'un *Miracle* qui ne soit pas du cycle de Notre-Dame. C'est *Grisélidis*, d'un auteur inconnu, triste et dolente héroïne de l'amour conjugal.

Ils sont curieux, tous ces *Miracles de Notre-Dame*, où la Vierge a pour régulier office de sauver des pécheurs, — rôle suspect, fait de complaisance bien indulgente envers une déplorable clientèle. Ses protégés? c'est une belle-mère qui fait étrangler son gendre, une reine de Portugal qui a deux assassinats sur la conscience, un ermite qui viole et noie la fille du Roi. La Vierge a de fâcheuses fréquentations. Elle les aime, les soutient, les protège. Une abbesse a failli contre la pudeur? Notre-Dame la console, l'exhorte, la rachète et lui donne de l'avancement.

Son ennemi, c'est le Diable, — non pas le Diable tragique des Mystères, de Dante ou de Milton, superbe dans son isolement, dans son orgueil et dans sa volonté, Ange des Ténèbres, Satan ou Léviathan, Mammona ou Agrappart. Non, c'est un diable sympathique, un bon diable de diable, gai, plaisant, malin, celui qui sur le fronton de Saint-Germain-l'Auxerrois souffle le cierge du saint pour l'empêcher de lire son bréviaire, celui qui à Saint-Martin-des-Champs, sur une fresque, jette des pois sous les pieds des moines pour les faire tomber et les empêcher d'entrer à l'église; celui qui sur le bas-relief de Bâle, dans *La Pesée des Ames*, s'accroche au plateau de la balance pour s'assurer le bon poids.

C'est le Diable ami et allié de la femme à qui il donne la Beauté du Diable, confident et conseiller d'Eve, qui n'en a peut-être pas tant gémi, compagnon taquin de sainte Elisa-

beth qui lui allonge une gifle, sorte de gavroche d'enfer qui se mêle à la vie des hommes, et, dans les fabliaux comme dans les Miracles, on le voit apparaître sans causer nulle surprise, nulle terreur; il souffle des conseils, il conclut des pactes, Notre-Dame les déjoue, les dénonce, et elle a beau jeu; la partie est inégale; il suffit à la Vierge de vouloir, de lever la main ou les yeux, et le Diable est mis en déroute. Le métier est dur. Le Diable s'en plaint à Dieu, qui le reconnaît et consent à juger les différends entre Notre-Dame et Satan. On plaide, l'Avocat du Diable oppose son éloquence aux Avocacies de Notre-Dame. Jésus prononce. Il donne toujours raison à la Vierge. Le Diable maugrée :

> Jésus a peur de sa mère !
> S'il lui faisait rien de contraire,
> Il serait battu au retour !

Dans son évolution, le Miracle perdit cette gaieté naïve.

Au XVe siècle, naquit le genre qui allait être le suprême effort du théâtre au moyen âge : les *Mystères*, drames interminables, bavards, mâtinés d'horreur et de bouffonnerie, d'éloquence et de verbiage, et totalement dépourvus de plan et de composition.

Le mot apparaît pour la première fois dans les lettres patentes accordées, en 1402, par Charles VI, aux confrères de la Passion. Il avait d'abord désigné des « tableaux vivants » comme on en organisait aux entrées princières. Puis on nomma ainsi les drames du XVe siècle, qui représentent soit des scènes de l'Ancien Testament, soit des scènes du Nouveau Testament, soit les Vies des Saints. Une compilation connue sous le nom de *Mystère du Viel Testament*, et faite de plusieurs drames réunis, compte environ 50.000 vers. Le théâtre de 1400 à 1550, tel que nous le possédons, représente un million de vers et plus. Certains mystères duraient 40 jours. Les plus célèbres sont la *Passion* d'Armand Greban, en 35.000 vers, 1450; la *Passion* de Jean Michel d'Angers (1486), et les *Actes des Apôtres* des deux frères Greban de Bourges.

En dehors de ce cycle sacré, il faut mentionner le *Mystère*

du siège d'Orléans, avec Jeanne d'Arc pour héroïne. C'était une actualité.

En général, le mystère gardait son caractère religieux; l'Eglise le protégeait, et quand on voulait fléchir le ciel pour éviter un malheur ou un fléau, on jouait un mystère, comme on eût célébré un office.

Des confréries religieuses excellaient dans ces représentations. A la fin du XIV[e] siècle, l'une d'elles s'en fit une spécialité, ce fut celle des Confrères de la Passion : elle durera jusqu'en 1676. C'est elle qui a joué Corneille et Racine. En 1402, Charles VI la reconnut, et lui donna le monopole des représentations de Mystères à Paris. Son théâtre était dans l'hôpital de la Trinité, puis à l'Hôtel de Flandre, puis (1548) à l'Hôtel de Bourgogne.

Les mystères furent abolis par l'hostilité frondeuse des Parlements et par les railleries des Protestants. Il prirent fin par défense du Parlement en 1548. La Réforme les tua. La Renaissance y aida aussi. Au mystère succéda la tragédie selon la formule classique de l'antiquité. Le dernier mystère date de 1548. En 1552 Jodelle fit jouer *Cléopâtre*, tragédie. L'histoire du théâtre n'offre pas de changement à vue plus brusque ni plus prompt.

On prendra une idée de ce théâtre par cette scène du premier mystère du Viel Testament, le tableau initial : *Comme Dieu créa le ciel et la terre.*

— S'ensuit par personnages comment Dieu, notre souverain et puissant Seigneur, créa le Ciel et la Terre, avec toutes choses célestes et terriennes; ensemble aussi la création de l'Homme et de la Femme, avec plusieurs autres histoires de la Bible. Nota que celui qui joue le personnage de Dieu doit être au commencement tout seul en Paradis, jusqu'à ce qu'il ait créé les anges.

« Dieu, commence :

Pour démontrer notre magnificence
Et décorer les trônes glorieux,
Voulons ce jour, par divine excellence,
Produire faits divins et vertueux;
Nous qui sans pair régissons les saints Cieux

En haut pouvoir et digne éternité
Démontrerons triomphes gracieux
Pour réfulcir gloire et félicité
Nous régnons seul, un Dieu en Trinité
Sans avoir fin ni nul commencement,
Triple personne conjointe en unité
Les Trois en un inséparablement...
Par quoy de fait pour œuvre magnifique
Comme puissant parfait et glorieux
Créons le ciel qui concerne et implique
En son pourpris les corps bienheureux.

Adonc se doit tirer un ciel de couleur feu, auquel sera écrit : *Cœlum Empireum.*

Après, créons, pour un bien fructueux
Quatre éléments divers en qualités
Pour concurrer les effets vertueux
Des choses basses en leurs subtilités.
Premièrement par franche agilité
Le feu aura la plus haute partie.

Adonc se doit jeter grandes flambes de feu.

Alors Dieu crée les anges, par monarchies, en trois hiérarchies, Chérubins « pour résonner les hauts sons d'harmonie », les Trônes, les Séraphins, les Dominations, Principautés, Puissances, Virtuautés, Archanges, Anges.

Adonc se doivent montrer tous les anges, chacun par ordre, comme dit le texte, et au milieu d'eux l'ange Lucifer ayant un grand soleil resplendissant derrière lui.

En strophes enflammées, Dieu les crée et les salue, et chacun d'eux s'avance à l'avant-scène pour saluer et dire son couplet : Lucifer, Michel, Gabriel, Raphaël, un Chérubin, un Séraphin, et toute la série. A quoi Dieu répond :

Anges célestes, qui quérez d'honorer
Notre royaume en joie de réfulgence,
Disposez-vous a vouloir décorer
Le beau manoir plein de toute plaisance;
Vous êtes mis chacun en ordonnance
Par légions élus révèremment
Pour explaner notre magnificence
A votre vueil et saint commandement.

Adonc se doit résonner une mélodie en Paradis.

Lors on voit Lucifer « en soy pourmenant » par manière

d'orgueil, et il entraîne les anges à la révolte, et il s'élève dans la nue pour détrôner Dieu.

Adonc se doivent élever Lucifer et ses anges par une roue secrètement faite dessus un pivot à vis.

A quoi Dieu répond :

Lucifer pas ne monteras,
Mais bien, de vrai, tu descendras !...

Adonc doivent trébucher Lucifer et ses anges le plus sournoisement qu'il sera possible et il doit y avoir autant de diables tout prêts en Enfer, lesquels, en menant grande tempête, jetteront du feu dudit Enfer.

Alors viennent hurler leurs chants de haine Satan, Astaroth, Cerbère, Mammona, Asmodée, Léviathan, Agrappart. Après quoi Dieu paraît.

Adonc doit descendre Dieu de Paradis avec ses anges en chantant le plus mélodieusement qu'il soit possible.

Et Dieu reprend :

Maintenant voulons visiter
La terre, qui est vide et vaine
Et nous la rendrons sèche et saine
Pour ôter ténébrosités.

Adonc se doit montrer un drap peint, une moitié toute blanche, une autre toute noire.

Quelle œuvre étrange, et quelles curieuses indications scéniques ! C'est comme un vaste opéra populaire, dont les audaces ne reculent devant rien. Avec une simplicité pleine de bonhomie, on nous fait assister à la création du monde dans ses moindres détails ; « adonc se doit montrer une mer, et des poissons dedans icelle mer », et Dieu les anime, et « lors doit-on secrètement faire montrer et sauter poissons ». L'instant d'après, autre surprise pour le spectateur émerveillé : « adonc *doit-on faire sortir petits arbres, rainseaulx et le plus de belles fleurs, selon la saison, qu'il sera possible.* Et toutes les phases de la création se succèdent par toiles peintes qui soudain sont tirées et apparaissent : adonc doit-on

faire montrer un grand soleil ; adonc se doit montrer la lune plus bas que le soleil; puis c'est « un ciel peint » tout semé d'étoiles avec *les noms* des planètes; et enfin on voyait « un beau Paradis terrestre, le mieux et triomphamment fait qu'il sera possible et bien garni de toutes fleurs, arbres, fruits et autres plaisances », et au milieu l'Arbre de Vie, plus excellent que tous les autres, avec quatre ruisseaux « comme à manière de petites fontaines ». Et l'acteur qui faisait Dieu ramassait du limon, le pétrissait, disant :

Par quoi ferons notablement
Un homme plein de sapience
Qui sera véritablement
Fait à notre image et semblance.

Car, comme disait Fontenelle, Dieu fit l'homme à son image, et celui-ci le lui a bien rendu.

A ce moment, Adam apparaissait par un truc scénique, « secrètement », et Dieu, lui soufflant à la face, l'animait. On voyait donc Adam « tout nud » faire de grandes admirations, en regardant de tous côtés, s'agenouiller et prier.

O divine illustration,
Père puissant, plein de bonté,
De ma noble création...

On assistait aussi à la naissance de la femme, que Bossuet appelait par allusion et avec irrévérence « le produit d'un os surnuméraire ». Adam se couchait, dormait, et Dieu disait :

Temps est que pour tout accomplir
Fassions à l'homme compagnie...
De son corps sera départie
Une côte que nous prendrons,
Dont la femme sera partie,
Car de ce seul la formerons.

Adonc doit faire manière de prendre une des côtes d'Adam, et faire la bénédiction dessus, et puis, en s'y baissant, sera produite Eve sur terre.

Peu à peu, les acteurs se multiplient, voici Caïn, Calmana, Abel, Enoch, Irard; alors, c'est la mort d'Abel, la mort d'Adam, la mort d'Eve, le Déluge, Noé, la Tour de Babel,

Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Mme Putiphar, Moïse, Samuel, David, Salomon, Nabuchodonosor, Assuérus, Esther, jusqu'à Octavien : monument immense et étrange de la foi robuste, de la naïveté, de la patience des aïeux, qui évoque ces scènes dont on ne sait trop ce qu'il en faut davantage admirer, ou la puérile convention, ou la savante complexité de la machinerie et de la mise en scène.

—

Du grave, venons au plaisant, représenté par différentes espèces.

La comédie en France commença par des genres assez distincts, qui vivent encore : la *moralité*, comédie de caractère, la *sottie*, comédie satirique du genre de la *revue*, les *farces* ou petites comédies du genre de Labiche ou Meilhac. Les monologues et les sermons joyeux étaient des récits de ton humoristique, des parodies de sermons, des confessions burlesques: le genre existe encore. Le récitant y conte une mésaventure qui lui est arrivée. Notre époque a eu pour ces monologues un regain de faveur.

Les deux plus anciennes comédies françaises que nous ayons sont d'Adam de la Halle, celui dont on disait qu'il était bossu et qui répondait :

On m'appelle bochu mais je ne le suis mie

Né à Arras vers 1240, clerc, puis poète, il tança dans ses vers le pouvoir qui grevait sa ville d'impôts, dut s'enfuir, suivit en Italie Robert II, comte d'Artois et mourut à Naples, vers 1298.

La ville d'Arras a célébré en 1896 la commémoration de son trouvère, en l'honneur duquel le poète Jean Richepin écrivit un hommage dont voici les derniers vers :

Ton œuvre, Maître Adam de la Halle, est ainsi:
Qu'ils la méprisent, ceux qui ne sont pas d'ici!
Mais pour les gens du Nord, c'est le Nord qu'elle fleure,
C'est sa petite bière et le sel de son beurre,
Et tant qu'on en aura chez nous le nez friand,
Ton nom ressuscité dans ce jour souriant
Reverdira toujours comme une primevère,
Maître Adam, le Bossu d'Arras, Maître trouvère!

On a de lui deux œuvres dramatiques, *Le Jeu d'Adam ou de la Feuillée*, et le *Jeu de Robin et Marion.*

Le *Jeu d'Adam* (1262) est une revue satirique où l'auteur se met lui-même en scène avec sa famille ; à la fin, les fées viennent à Arras donner au tableau une teinte vaporeuse et nuageuse de féerie shakespearienne.

Le *Jeu de Robin et Marion* est une gracieuse pastorale, quelque chose comme le premier de nos opéras-comiques. Il renferme « le plus important recueil de chansons populaires du XIIIe siècle qui nous ait été conservé par l'écriture. Presque tous les genres de la chanson française y sont en effet représentés par quelques spécimens : pastourelles tendres et mélancoliques, vives et légères rondes à danser, chants rustiques à lancer à pleine voix à travers la campagne ; jusqu'à un fragment de chanson de geste, seul vestige qui nous soit parvenu des formules mélodiques sur lesquelles se chantaient nos antiques épopées ». (J. Tiersot.)

Les petites comédies d'Adam de la Halle sont d'un genre à part et n'ont pas fait école. Les formules de la Comédie ne se sont décidées et dessinées qu'au XVe siècle, avec les Moralités, de 1450 à 1550, qui sont des études de caractères et de défauts moraux, le mal avisé, le mondain, le pècheur, l'enfant ingrat, le gourmand (dans la *Condamnation des Banquets*), et parfois des mélodrames ; avec les *farces*, d'abord jouées à la suite des mystères, et elles étaient aussi innombrables que nos innombrables petites comédies d'amateurs. La farce était-elle jouée par les *Sots*, elle devenait *Sottie*. Les *Sots* ou *Fous* étaient les anciens officiants de la Fête des Fous, que le clergé avait chassés de l'Eglise, et qui se retrouvaient partout, en confréries de noms divers, sous la devise : *Stultorum numerus est infinitus*, qui semblait inspirée du vieil adage indien : « Le poids des imbéciles fera chavirer la Terre ».



La Fête des Fous est un des plus étonnants souvenirs que le moyen âge nous ait laissés. C'était une parodie des cérémonies de l'Eglise, et l'indifférence avec laquelle l'Eglise la tolérait est la plus surprenante marque de sa confiance dans la solidité de la foi populaire. Elle était assurée que ces cari-

catures ne l'affaiblissaient pas : sécurité peut-être un peu hasardeuse, à la veille même de la Réforme.

La Fête des Fous appartenait à un cycle de fêtes allant de Noël à l'Epiphanie, et qui avaient le caractère des saturnales païennes. C'était la revanche des petits. Pour un instant, le bas clergé prenait la place du clergé supérieur. Le sous-diacre avait la mitre, le thuriféraire recevait l'encens au lieu de le donner, et le caudataire faisait à son tour porter la traîne de sa robe.

La farce commençait par l'élection d'un évêque, ou même d'un Pape, pris dans le coin le plus obscur, dans l'échoppe ou la taverne, comme par un souci libéral de mettre au moins un jour un humble sur le pinacle.

Le Pape des Fous, *Papa Fatuorum*, était affublé d'oripeaux, chape de clinquant, tiare en carton, crosse de papier doré : il était promené en brancard par un conclave plus grotesque que lui : il faisait un sermon, juché dans un tonneau; les clercs, masqués et barbouillés de lie, faisaient des sarabandes, vêtus d'aumusses retournées, chantant à tue-tête devant des missels renversés à rebours. Dans les encensoirs brûlaient de vieilles savates ou du boudin, *encensabitur cum boudino*, disait le rituel : le Pape sera encensé avec du boudin.

Alors le grotesque pontife accordait ses grotesques indulgences : *mal au foie ! deux doigts de teigne au menton ! vingt panetées de mal de dents !*

Le cortège de ce clergé cynique repartait en tombereau par les rues, échangeant avec la foule les quolibets et brocards.

Après le Pape, le personnage le plus important de la cérémonie était l'Ane, parce que l'Ane a réchauffé le Christ de son haleine, dans l'étable.

Il faisait partie de la pompe, monté par une jeune fille qui représentait la Vierge; il était recouvert d'une housse d'or. On lui chantait des hymnes faites pour lui par les meilleurs poètes du temps.

Ha! Sire Ane! Ah! chantez!
Belle bouche! rechignez!
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine a planté.

Et on lui mettait un lutrin devant le nez, avec les livres de plain-chant.

Les meilleures places à l'église étaient occupées par les frères lais, les frères coupe-chou, cuisiniers, marmitons, jardiniers, vêtus de défroques mises à l'envers, et portant des grosses lunettes dont les verres étaient remplacés par des rondelles d'écorces d'orange. Ils soufflaient dans les encensoirs pour se couvrir le visage de cendres et chantaient la messe en poussant des cris de porcs. On appelait ces jeux les Libertés de Décembre.

Chaque ville avait sa confrérie des fous et quelques-unes de ces Sociétés furent célèbres, les Fous de Ham, l'Etrille de Valenciennes, les Ribauds de Cambrai, les Papegais d'Avallon, les Gaillards de Dunkerque, les Coqueluchiers d'Evreux, les Conards de Rouen.

La Fête des Fous était particulièrement brillante à Sens, où le préchantre était aspergé de seaux d'eau, tandis qu'il chantait les belles proses de Pierre de Corbeil.

La compagnie de la Mère Folle, à Dijon, reçut les plus hauts personnages, y compris Henri de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang. On a encore son acte d'admission parmi les « feslus et goquelucs mignons de la Mère Folle », signé par Hureluberlu.

A Dreux, sur une grosse cloche fondue par ordre de Charles IX, se déroule, ciselée dans le bronze, une procession du même genre, *Les Flambards*, armés de balais.

Que disaient et pensaient cependant les hauts dignitaires de l'Eglise devant ces bouffonneries profanes et indécentes ? Ils laissaient dire et faire, sachant que le peuple a la foi du charbonnier, qui salit un peu tout ce qu'il touche.

Un jésuite de Sorbonne expliquait et excusait ce dévergondage : « Les tonneaux pleins crèveraient si de temps en temps on ne leur ouvrait la bonde. Nous sommes de vieilles cruches et des tonneaux mal cerclés, que le vin fermentant de la sagesse romprait en éclats, si nous le laissions toujours bouillir par une dévotion continuelle au service divin. C'est pourquoi nous donnons quelques jours aux jeux et aux bouffonneries,

pour rentrer ensuite avec plus de ferveur dans le culte de l'autel ».

Ce fut la Réforme qui tua ces jeux. La foi étant moins robuste, la raillerie devenait plus dangereuse. L'Eglise chassa les fous et ne garda que les sages.

Telle était la Fête des Fous, et c'est bien ainsi qu'on la voit curieusement peinte et représentée sur le panneau de bois, étroit et long, qui est au château de Blois, et qui donne le pittoresque détail de ces processions.

Il y a de ces folies une description célèbre, c'est celle que Victor Hugo a faite dans son roman *Notre-Dame de Paris*, quand le flamand Coppernole détourne l'attention de l'auditoire qui stationnait devant un mystère de Gringoire, pour organiser l'élection d'un pape, par un concours de grimaces. On se rappelle cette liesse populaire, ces cris de la tourbe humaine à chaque faciès qui apparaît dans l'encadrement de la rosace, jusqu'à ce que la hideur de Quasimodo ait été jugée la plus bellement horrible.

Alors s'organise la procession des Fous, qui fait cortège au Pape : le duc d'Egypte à cheval, escorté d'Egyptiennes avec leurs petits enfants criant sur leurs épaules; puis le royaume d'Argot, composé de tous les voleurs de France, éclopés, boiteux, calots, francs miteux, piètres, malingreux, manchots, courtauds, sabouleux, rigodés; alors, l'Empire de Galilée, la Basoche et ses grosses chandelles de cire jaune, les officiers de la confrérie des Fous portant sur leurs épaules un brancard plus chargé de cierges que la châsse de sainte Geneviève en temps de peste, et sur le brancard, Quasimodo, costumé en pape des Fous, dominant le tumulte des cris et des musiques, des balafos et des tambourins d'Afrique, des rubesses, des rebecs et des cornemuses.

Ce sont les enfants de Mère Sotte qui amenèrent à sa perfection le genre comique, sotties ou farces.

Le mot farce désignait d'abord un mélange de latin et de français, tel le latin macaronique qui sert encore aux écoliers soucieux de conserver la propriété de leurs livres de classe, et qui ecrivent sur la couverture :

Aspice Pierrot pendu
Qui librum n'a pas rendu,
Si librum reddidisset
Pierrot pendu non fuisset.

Dans ce genre, *la Mort de Michel Morin*, est demeurée célèbre.

La farce cessa ensuite d'entraîner avec elle toute idée de farcissure, et elle devint un *entremets*, intermezzo, — nous disons aujourd'hui un intermède, — une petite comédie qu'on jouait dans les festins, entre deux plats, et où la satire avait sa bonne part.

Petit de Julleville a reconstitué comme un fragment d'histoire de France de 1440 à 1580 avec les sotties politiques qui nous restent, et qui tenaient lieu à nos ancêtres de clubs et de journaux :

— La plus ancienne (farce de *Métier*, *Marchandise*, *le Berger*, *le Temps*, *les Gens*), paraît tournée contre les seigneurs qui firent la Praguerie. Les pilleries des gens de guerre (avant l'institution des compagnies régulières ou d'ordonnance) inspirèrent la farce de *Mieux que devant*. La réforme coûteuse du royaume entreprise sagement, mais à grands frais, par Charles VII, excita le mécontentement de ceux qui la payaient, et « dame Grosse-Dépense », qui a bien l'air de personnifier le budget royal, envoya mendier, le sac au dos, les marchands et les artisans. Mais au début d'un règne nouveau (probablement celui de Louis XI), les nouveaux maîtres faisaient de belles promesses ; la farce des *Gens nouveaux* s'en moqua agréablement, et les fit voir mettant « de mal en pire » le monde qui n'en peut mais. Puis il semble que sous Louis XI la comédie politique ait fait trêve, prudemment. Elle s'enhardit sous Charles VIII, et n'eut pas à s'en louer. Le poète Henri Baude fut mis au Châtelet, avec quatre basochiens, pour avoir fait jouer sur la table de marbre, au Palais de Justice, une moralité où il attaquait vivement les hommes qui gouvernaient sous le nom du jeune Charles VIII. Le roi y était comparé à une fontaine d'eau vive et pure, obstruée par un amas de boue et de gravois. Les gens de cour ne furent pas contents. « Les uns, dit le poète, se reconnurent dans la boue, les autres dans

les gravois. » Toutefois Henri Baude en fut quitte pour quelques mois de prison. La plus belle époque de la comédie satirique fut le règne de Louis XII, roi d'humeur libérale, qui aimait à savoir la vérité, et même à l'entendre. Il aimait aussi à se servir du théâtre au profit de ses desseins politiques. Il se laissa traiter d'avare sur la scène des Basochiens et ne fit qu'en rire; mais en revanche il fit composer et jouer par Gringoire, aux Halles de Paris, le mardi gras de l'an 1512, la fameuse *Sottie du prince des sots*, qui ameutait le peuple en faveur du roi de France contre le pape Jules II, son adversaire en Italie. La sottie du *Nouveau Monde* jouée le 15 juin 1508, sur la place Saint-Etienne, par les étudiants de Paris, est une violente satire contre l'abolition de la Pragmatique sanction de Charles VII, et l'on prêtait au roi l'intention de la rétablir, selon le vœu des Parlements et de l'Université. L'opinion ne fut pas unanime dans toute la France; à Lyon, les échevins autorisaient des « jeux et farces en faveur et à la louange du pape ». C'est un curieux chapitre de notre histoire littéraire et politique que cet affranchissement éphémère d'un peuple habitué jusque-là à servir, sans la discuter, la politique de ses maîtres.

François I[er] musela le masque comique. La farce ne reprit vigueur qu'avec la Réforme : elle se fit protestante, et se jeta dans la mêlée des luttes politiques et religieuses ; elle devint pamphlet, elle fut frondeuse, agressive. Henri IV fit taire toutes ces criailleries de part et d'autre, interdit à la comédie la religion et la politique, et lui abandonna le reste.

Outre la politique, la farce fit aussi la satire des professions, des métiers, des artisans; c'est l'embryon de ce qui s'appellera, au XVIII[e] siècle, la comédie de condition, dont Diderot donnera la théorie, et dont Beaumarchais tentera l'application dans *Les Deux Amis*.

La *Farce de l'Avocat Pathelin* est de cette espèce. Elle pourrait porter comme sous-titre *Ou les inconvénients du commerce des draps*.

Elle est la plus célèbre d'entre les farces connues, qui sont la *Cornette*, amusant exemple de l'empire que prend une jeune femme sur un vieux mari stupide, et surtout *Le Cuvier*, où la

femme et la belle-mère assourdissent et terrorisent de leurs criailleries le pauvre mari, à qui on impose toutes les corvées inscrites sur la liste, ou *rôlet*, que la belle mère a composée : obligation pour le mari de soigner, lever le petit pendant la nuit;

Et vous faudra être soigneux
De vous lever pour le bercer,
Pourmener, porter, apprêter
Parmi la chambre, fût-il minuit.
Après, Jacquinot, il vous faut
Boulanger, enfourner et buer,
Bluter, laver, essorer,
Aller, venir, trotter, courir,
Peine avoir comme Lucifer,
Faire le pain, chauffer le four,
Mener la mouture au moulin,
Faire le lit au plus matin,
Sous peine d'être bien battu,
Et puis mettre le pot au feu
Et tenir la cuisine nette.

Sur ces entrefaites, la femme tombe par accident dans un grand baquet d'eau, elle crie au secours, et somme son mari de la sauver.

LA FEMME

Hélas ! qui à moi n'atteindra,
La mort me viendra enlever.

JACQUINOT, *parcourt la liste de son rôlet avec flegme :*

Boulanger, enfourner, buer
Bluter, laver, essorer.

LA FEMME

Tôt pensez de me secourir!

JACQUINOT, *continuant de consulter son rôlet.*

Aller, venir, trotter, courir.

LA FEMME

Jamais je ne passerai ce jour!

JACQUINOT, *lisant.*

Faire le pain, chauffer le four...

LA FEMME

Ha! la main! Je tire à ma fin!

JACQUINOT

Mener la mouture au moulin...

Finalement, à tous les cris de détresse de sa femme, le mari répond que sauver sa femme

Cela n'est point dans mon rôlet.

Et il ne la sauve qu'à la condition qu'il n'y aura plus ni conditions ni exigences.

Le Cuvier, la Cornette, la Farce d'un savetier qui se maria à une savetière, et celle de *Mahuet badin natif de Bagnolet qui va à Paris au marché pour vendre ses œufs et sa crème*, appartiennent à ce genre qui eut un succès immense, et dont *Pathelin* est le chef-d'œuvre, par la simplicité sobre de son art, par le dessin net des scènes, par le relief des types, par le style spirituel, malin, plaisant, narquois, fait de verve et d'astuce.

La *Farce de l'Avocat Pathelin* date de 1470, époque de la lutte de Louis XI contre Charles le Téméraire, fils de Philippe le Bon. Son auteur? On ignore son nom, car il n'y a pas apparence que ce soit Villon.

Il a, quoi qu'il en soit, fourni un mot nouveau au vocabulaire de notre langue, le mot *patelin* que Delatre fait dériver de *patel*, « qui fait patte de velours », tandis que Du Cange reconnait dans le mot le nom des Paterins, manichéens du XII[e] siècle qui habitaient à Milan le quartier de Pattaria, et avaient la réputation de bavards. C'est tirer les choses de bien loin. Patelin est le type du fourbe souple, cauteleux, artificieux. Voyez-le sortir de chez lui et arriver à la boutique de Guillaume le drapier. Quel art de flatterie insinuante et enveloppante, et comme on comprend que Guillaume, qui n'est pourtant pas une bête, se soit laissé duper, et ait lâché sa pièce de drap sans monnaie. Fatale imprudence. Il arrive le soir même pour dîner et toucher le prix de sa denrée. Mais que trouve-t-il et que lui dit-on? Patelin est malade, Patelin est

au lit, Patelin ne cesse de hurler de douleurs; Patelin n'a pas mis le pied dehors depuis deux jours, et c'est assurément quelque fourbe qui avait été voir Guillaume, à moins que celui-ci n'ait rêvé. Guillaume a beau protester : il est volé.

Nous autres, gens raisonnables, nous dirons :

— Comment? volé? Mais ne sera-t-il pas facile à Guillaume de prouver que Patelin n'était pas malade, sortait, allait, venait, et de lui opposer un choix d'alibis? ne sera-t-il pas aisé de faire reconnaître le drap de la robe neuve que Patelin va porter?

Oui, tout cela est simple, ou plutôt le serait, sans l'appareil délicat et faussé de la justice humaine. Guillaume reste bel et bien volé par son compère, qui d ailleurs paie aussi un léger tribut à la duperie, en se voyant berné à son tour par un fruste et niais berger, Agnelet, son client, qui lui fait voir du pays, et dupe à la fois son patron Guillaume dont il vole les moutons, et son avocat Patelin, qu'il fait plaider gratis.

Le succès de cette farce fut considérable. Elle eut douze contrefaçons en 50 ans. Elle est surtout connue par l'adaptation qu'en fit Brueys au XVIIIe siècle, en collaboration avec Palaprat, qui n'écrivait pas, mais faisait les courses et les démarches. Brueys compliqua le sujet, y mit une intrigue d'amour, étira la pièce en un prologue et trois intermèdes, pour Mme de Maintenon. On n'a gardé de nos jours que la partie correspondant à la vieille farce. C'en est la partie la meilleure de beaucoup, puisqu'elle reproduit ces types si expressifs, vivants, et observés, Patelin le fourbe, sa femme, la recéleuse et complice, Guillaume, le marchand qui expose avec cynisme ses théories sur les affaires, Agnelet le gredin, le juge inepte et inique. *Pathelin* est l'un des rares exemples d'une pièce qui a réussi, bien qu'aucun de ses personnages ne soit sympathique, et qu'elle excite d'un bout à l'autre une gaîté faite de malice, de moquerie, donc de sécheresse et d'insensibilité.

Par qui ces farces étaient-elles jouées? Par des amateurs, et non par des professionnels, par des confréries, — confrères de la Passion, Enfants sans Souci, Basochiens.

Les confréries joyeuses étaient innombrables ; chaque bour-

gade avait la sienne. A Paris, ils s'appelaient *Les Enfants Sans Souci*, et leurs deux grands dignitaires étaient le *Prince des Sots* et *Mère Sotte*. Ils appartenaient à la corporation plus large et plus étendue de la Basoche.

La Basoche datait du temps où, sous Philippe-le-Bel, le Parlement résida à Paris. On a assigné comme étymologie au mot Basochiens βάζω χέω, loquor, fundo, qui se répand en bavardages; à moins que ce ne fût *Basilicains*, ou habitants du Palais.

La Basoche exista dès 1302. Elle a compté jusqu'à dix mille membres. Elle constituait une corporation qui ne relevait que de sa juridiction propre. Il y avait la Basoche du Palais, différente de la Basoche du Châtelet.

Les Basochiens plaidaient parfois, au Palais, des causes fictives. C'est l'origine de la conférence des avocats. Les nouveaux venus s'appelaient les becs jaunes. « Sommes-nous béjaunes ? » dit l'avocat Pathelin. Chaque année, ils faisaient un grand cortège, suivi de comédie. En 1548, le Pré aux Clercs leur fut donné en propre. Ils y prenaient leurs ébats, et y plantaient le Mai en grande fête. Ils étaient turbulents, frondeurs. Il fallait quelquefois sévir. Il y avait deux potences pour eux dans la Cour du Palais. Henri III redouta cette association de 10.000 membres, et il supprima le Roi de la Basoche.

Ils frappaient une monnaie qui avait cours entre eux.

Les Basochiens du Palais étaient les futurs procureurs et avocats au Parlement.

Les Basochiens du Châtelet étaient les futurs notaires, greffiers et procureurs au Châtelet.

Ils étaient en rivalité et en querelles perpétuelles.

La Basoche a duré jusqu'en 1789. Le frère de Baour Lormian fut assigné et condamné en 1776 par la Basoche de Toulouse pour avoir écrit contre elle. Il y avait des basoches de province.

Les clercs procureurs de la Chambre des Comptes, formaient une autre association, l'*Empire de Galilée*, ainsi nommée parce qu'elle tenait ses séances près de l'enclos des Juifs, dans la Cité.

Les Enfants Sans Souci étaient une Société dramatique recrutée et parmi les Basochiens du Palais et parmi ceux du Châtelet. Elle date de Charles VI.

La Fête des Fous n'était pas organisée par les Basochiens. Elle avait un caractère plus clérical et plus populaire.

Tandis que les confrères de la Passion se réservaient les mystères, les Enfants Sans Souci jouaient les farces, les moralités, les Jeux de pois pilés. Leur liberté fut telle que, dès 1442, apparut la première manifestation de la censure dramatique, et leur spectacle fut interdit.

Leur scène était la grande table de marbre qui fut brisée lors de l'incendie de 1618.

En 1548, de concert avec les Frères de la Passion, ils achetèrent l'Hôtel de Bourgogne. La censure ayant interdit les Sans Souci, les Frères de la Passion voulurent supprimer la loge gratuite de leur chef, le Prince des Sots : ce fut l'occasion d'un long procès.

Martial d'Auvergne, Jean Bouchet, Henri Baude, Pierre Blanchet, Jean l'Eveillé, François Habert, Villon, Marot, Gringoire, Roger de Collerye, André de la Vigne, Théodore de Bèze, Etienne Pasquier, Pibrac, Rapin, Scévole de Sainte-Marthe, et plus tard Panard, Vadé, Lakanal furent Basochiens.

A la Révolution, la Basoche forma un régiment, avec l'uniforme rouge et argent. Elle a duré ce que vécut le Parlement, de 1302 à 1789. Ses armes étaient, sur champ d'azur, trois écritoires de ceinture, un timbre, un casque et un morion.

On voit que c'était une forte corporation, un syndicat nombreux et dense, avec lequel il fallait compter.

Comme Basochien, Villon prit le goût de l'organisation des spectacles. Rien n'empêche de croire qu'il fut *impresario*.

Rabelais (IV, 13) nous apprend que maistre François Villon sur ses vieux jours se retira à Saint-Maixent en Poictou « sous la faveur d'un homme de bien, abbé dudit lieu. Là, pour donner passetemps au peuple, entreprit faire jouer la Passion en gestes et langage poictevin ».

Il faut compter aussi avec le théâtre de collège, où, dès le temps d'Abélard, on représentait des drames en latin. On y

joua en français au XVe siècle, et les pièces étaient parfois des attaques contre le Parlement ou l'Université, même le Roi. Les écoliers ne ménageaient rien, et les professeurs les encourageaient secrètement à ces malignes allusions que François Ier interdit. Après lui, le théâtre scolaire cessa d'être politique, et commença une brillante carrière littéraire, que nous suivrons. C'est sur des scènes collégiaques que furent jouées pour la première fois la *Cléopâtre*, de Jodelle, et *La mort de César*, de Grévin, deux des meilleurs essais de la tragédie naissante (Collège de Boncour, 1552 ; et Collège de Beauvais, 1560).

La fin du XVe siècle vit apparaître les acteurs professionnels, réunis en troupes errantes. Ils nous vinrent de l'Italie, et leur exemple fut suivi chez nous ; l'acteur, entraîné, exercé, assoupli, dépassa et effaça l'amateur ; les confréries disparurent, et les troupes s'organisèrent pour la formidable campagne dramatique qui allait, dès le XVIe siècle, remuer l'enthousiasme, et fonder une de nos plus glorieuses traditions.

CHAPITRE VII

Les Chroniqueurs

Les premières chroniques. — Villehardouin. — Joinville. — Froissart. — Commines. — Conclusion sur les x-xve siècles.

L'importance et l'organisation de la société cléricale furent, au moyen âge, remarquables. En elle se réfugiait la science tout entière. Le clergé avait pour force son unité parmi la dissociation et la complexité des éléments en formation, et des rivalités. La papauté était le pouvoir central ; la foi, les mœurs, le langage, tout s'unifiait dans cette association librement consentie, recrutée librement et soumise aux votes, non aux privilèges, au hasard, aux armes, à la naissance, comme le monde féodal.

Son tort fut l'isolement. Le clergé était une caste fermée, jalouse de sa science et de sa vie. Les portes massives des abbayes se refermaient sur les moines, mystérieuses et hostiles, pour couper le contact avec le siècle. Dans les cellules et les cloîtres, on travaillait ; des artistes enrichissaient de miniatures des livres précieusement recopiés ; des savants rédigeaient des ouvrages, des chroniques ; mais il eût paru que c'eût été une profanation, si le vulgaire eût pu les voir ou les soupçonner. Ces belles œuvres naissaient derrière les épaisses murailles, au milieu des forêts qui entouraient une Abbaye de Jumièges, une Abbaye d'Aulne, une Abbaye du Bec, où méditaient Lanfranc et saint Anselme. A Paris, le cloître de la Cathédrale, le prieuré de Saint-Victor, celui de Sainte-Geneviève, les moustiers, les collèges abritaient des érudits, Abélard, qui compta parmi ses anciens élèves un pape, vingt cardinaux et cinquante archevêques; Joscelin, Albéric de Reims, plus phraseur que solide, Robert de Melun.

Sans doute, le clergé était enseignant, et par les leçons, il déversait un peu de sa science sur le monde. Mais à qui enseignait-il ? A des clercs, à de futurs membres de sa vaste famille. L'Université de Paris, elle-même, échappée des cloîtres, était l'œuvre du clergé et son domaine. Elle présentait le spectacle unique d'un vrai peuple, à part dans une ville dont elle occupait le tiers. Quand l'Université, en juin, se rendait à la foire du Lendit, la tête de la procession était déjà à Saint-Denis, et le recteur qui fermait la marche, n'avait pas encore franchi le seuil de Saint-Julien-le-Pauvre. On a souvent fait le tableau de ces étudiants innombrables et pittoresques, pauvres, turbulents, mendiant leur pain, rossant le guet la nuit, détroussant les bourgeois et renversant les femmes, soustraits depuis Philippe-Auguste à la juridiction civile, si bien que le prévôt devait faire des excuses, si les soldats du guet arrêtaient quelques clercs en bordée.

Ces jeunes gens parlaient latin, et leurs professeurs ne leur parlaient pas autrement. Ou ils entraient dans le clergé, ou ils vieillissaient sur la paille des classes, barbus et hirsutes, renommés au loin par leur habileté à rétorquer un syllogisme, et à discuter en *baroco* ou *baralipton* : et ils étaient l'orgueil de leurs vieux maîtres.

Les grands travaux d'érudition occupaient l'activité des ordres religieux, à Citeaux, à Cluny, à Clairvaux : Chartreux, Cisterciens, Prémontrés, Dominicains, Franciscains lisaient, copiaient, annotaient, détenaient jalousement le trésor de science, et nul n'y jetait un regard s'il n'était clerc lui-même. Le peuple était tenu à l'écart, ignorant et indigne de ces mystérieuses besognes, étranger au trivium, au quadrivium, à la scolastique, aux triomphants travaux d'un Guillaume de Champeaux, d'un Albert le Grand, d'un Thomas A Kempis, l'auteur présumé de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

La société entière se départageait en trois lots. Les seigneurs féodaux ; les lettrés ou clercs ; les illettrés. Et les moines de Clairvaux marquaient cette nuance :

« De l'homme à la brute, ou du clerc au laïc, même différence ».

Ainsi l'Église dominait le pouvoir, rois et barons, par la foi et la crédulité; elle dominait le peuple par le mépris.

Le vulgaire notait sa propre histoire en langue vulgaire, dans des poèmes qu'embellissait l'imagination du trouvère.

Les moines écrivirent l'histoire sèche et vraie, la chronique. Mais ce fut en latin, comme pour empêcher le peuple d'y lire. C'étaient des agendas ou plutôt des acta, des notes brèves et rares jetées sur les feuilles d'un registre : vingt ans n'emplissaient pas plus de trois pages. C'est un récit sobre, glacial ; l'histoire y apparaît comme une maigre et pauvre muse, décolorée et diaphane, ouvrant à peine ses lèvres de sybille muette, pour annoncer indifféremment que le moine tourier, ou que le roi de France, est mort.

Tables pascales des couvents, où sont consignés indistinctement tous les événements, année après année, et aussi bien ceux du cloître que ceux du siècle ; Chroniques de Grégoire de Tours, de Frédégaire, qui font revivre les temps mérovingiens : Chroniques d'Eginhard et du moine de Saint-Gall, qui nous aident à distinguer le vrai Charlemagne de celui de la légende, encore que l'esprit même en soit apologétique : Annales de Roricon, d'Aimoin ; Chroniques des Couvents et des Monastères, celles de Suger à l'Abbaye de Saint-Denis, celles de l'astronome de Louis le Débonnaire, de Rigord, de Guillaume de Nangis : toutes ces œuvres, écrites en latin, n'intéressaient pas le peuple, qui les ignorait.

Les chroniques du ménestrel d'Alphonse de Poitiers, et la version romane des chroniques de l'abbaye de Saint-Denis sont les premiers essais d'une histoire de France en français. Celles-ci vont jusqu'à Louis XI.

Quant aux traductions en *roman* de poèmes rimés ou de récits historiques cadencés, elles ont contribué à assouplir la langue vulgaire, et, en quelque sorte, facilité la tâche aux grands chroniqueurs et, au premier d'entre eux, Geoffroy de Villehardouin.

***

Né vers 1150, au château de Villehardouin, qui s'élevait non loin de Brienne, en Champagne, Geoffroy, vassal et grand

officier des comtes de Champagne, en même temps qu'il remplissait les fonctions de maréchal sous Thibaut III, brilla par son esprit cultivé et lettré, à la cour que présidait la comtesse Marie, dans sa capitale de Troyes, où elle attirait les trouvères et les poètes ; l'un des premiers et non des moins célèbres fut le comte Thibaut lui-même, celui qui conçut pour Blanche de Castille une passion chevaleresque, et la chanta « non pas en homme qui soit aimé, mais en homme en détresse, pensif et égaré ».

Le nom de Geoffroy de Villehardouin n'eut pas survécu, sans doute, malgré de réelles qualités militaires, malgré sa vocation d'écrivain, et malgré certain instinct de diplomatie qui se révéla par la suite, si la noblesse de France ne s'était résolue de prendre part à une nouvelle croisade. C'était la quatrième. Elle fut prêchée à un tournoi, en Champagne, par Foulques, curé de Neuilly, au nom du pape Innocent III, qui voulait, par là, réhabiliter et l'empereur Otton IV qui était excommunié, et Philippe-Auguste qui l'avait été.

Durant cette croisade qui, détournée, dès l'origine, de Jérusalem, ne fut qu'une expédition de piraterie, Geoffroy de Villehardouin joua un rôle, de 1198 à 1207. Il a pris soin de nous le faire connaître par le récit qui a assuré sa gloire.

Il fut l'un des six ambassadeurs qui durent négocier à Venise le transport, par les vaisseaux de la République, des croisés vers l'Egypte : c'est lui qui, à la mort du comte Thibaut, chef de l'expédition, fit désigner, pour le commandement suprême, Boniface, marquis de Montferrat : il se signala au siège de Constantinople, et reçut de Boniface, en récompense de ses services, et de guerre et de diplomatie, l'importante ville de Messinople, où il consacra ses loisirs à dicter ou écrire ses Mémoires. Il mourut en 1213, sans avoir revu la France, ni sa femme Jeanne, ni ses quatre enfants.

L'*Histoire de la conquête de Constantinople par les barons français associés aux Vénitiens*, nous fait assister aux préparatifs de la quatrième croisade, pour laquelle s'enrôlent avec enthousiasme les comtes de Flandre, de Champagne, de Blois, de Saint-Pol, suivis de toute la noblesse française. Comme on avait éprouvé, par les expériences précédentes, que la route de

mer était préférable à la traversée de l'Europe, les croisés firent demander à Venise par six ambassadeurs, parmi lesquels Villehardouin, les vaisseaux nécessaires. « Parce qu'ils savent, dirent-ils au vieux doge Dandolo, que nulles gens n'ont aussi grand pouvoir de les aider que vous et vos gens, ils vous prient, pour Dieu, que vous ayez pitié de la terre d'outre-mer et de la honte de Jésus-Christ, et que vous vouliez mettre en peine comment ils puissent avoir navires et transports. »

Le peuple souverain de Venise, que les seigneurs venaient « requérir humblement » cria : « Nous l'octroyons ! nous l'octroyons ! » mais il demanda en échange de ce service quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent.

Monferrat est nommé chef ; les « pèlerins » n'avaient réuni qu'un peu plus de la moitié de la somme ; les Vénitiens consentirent à recevoir en paiement la ville de Zara, en Dalmatie, que le roi de Hongrie avait occupée au détriment de la République. Malgré l'opposition du pape contre ce détournement de la croisade, on partit pour Zara qui fut conquise, Dandolo, « de bien grand cœur », s'étant lui-même croisé. Venise donna les vaisseaux. Les alliés se laissèrent persuader que le point d'appui pour conquérir la Palestine était Constantinople. Un jeune prince grec s'offrit à conduire l'expédition, à la condition qu'on rétablirait sur le trône son père Isaac l'Ange, renversé, pris et aveuglé par son frère.

Après un hivernage en Dalmatie, on fait voile sur Corfou. Là, des mécontents désertent. Enfin, après avoir tenu conseil et parlementé, les barons, « pleurant beaucoup », étant tombés aux pieds de ceux qui voulaient abandonner la partie, et ayant dit « qu'ils ne se mouvraient point jusqu'à ce qu'ils auraient donné leur foi qu'ils ne s'écarteraient pas d'eux », la flotte put repartir au complet, le 23 juin, pour Constantinople, à trois lieues de laquelle ils « prirent port et ancrèrent les vaisseaux. Et lors, virent à plein Constantinople... Or pouvez savoir que beaucoup la regardèrent, eux qui oncques mais ne l'avaient vue, et ne pouvaient mie penser que si riche ville pût être en tout le monde. Hauts murs, riches tours, dont était close tout autour à la ronde, riches palais, hautes églises dont

il y avait tant... et sachez qu'il n'y eut si hardi, à qui le cœur ne frémit, et ce ne fut mie merveille, puisque oncques si grand'-affaire ne fut compris de tant de gens, depuis que le monde fut estauré... et chacun regardait ses armes que bientôt en auroit besoin ». L'empereur de Constantinople pour les éloigner de sa terre, leur propose de l'argent par un messager qui s'attira cette fière réponse : « En sa terre ils ne sont mie entrés, car il la tient à tort et à péché, contre Dieu et contre raison ». Forcé de combattre, il aligne une magnifique armée de 60.000 hommes. Les croisés emportent la tour Galata qui commandait le port; « le doge de Venise, qui était vieil homme et goutte ne voyait, fut tout armé en tête de sa galère... et criait aux siens qu'ils le missent à terre ou sinon qu'il en ferait justice sur leurs corps... Alors vous eussiez vu assaut grand et merveilleux, et ce témoigne Geoffroy de Villehardouin, le maréchal de Champagne, qui cette œuvre traita ». Ailleurs « les chevaliers sortent des vaisseaux à la terre et dressent une échelle en plein au mur, et montent le mur par force et s'emparent bien de quatre tours », et ailleurs encore « saillent en la mer jusqu'à la ceinture, tout armés, les heaumes lacés, les glaives aux mains, et les bons archers et les bons sergents et les bons arbalétriers. Et les Grecs firent fort grand semblant de les arrêter... mais s'en vont fuyant et leur laissent le rivage. Et sachez que oncques, plus orgueilleusement nul pas ne fut pris ». Enfin la ville fut emportée d'assaut le 18 juillet; « le bruit de la lutte fut si grand, qu'il sembla que la terre se fendît ».

Le vieil Isaac, tiré de son cachot, est rétabli sur le trône, et pour tenir les promesses faites, son fils Alexis établit de nouveaux impôts sur le peuple qui, exaspéré, étrangle son empereur et le remplace par Murzuphle. Celui-ci ferme les portes de la ville et veut chasser les croisés, qui s'emparent alors à leur profit de Constantinople et la mettent à sac, tandis que Murzuphle s'enfuit.

« Alors, vous eussiez vu abattre les Grecs, prendre chevaux et palefrois, mulets et mules et autre butin. Là il y eut tant de morts et de blessés que c'était sans fin ni mesure... et le soir était déjà bas, et furent ceux de l'armée lassés de la bataille

et de l'occision... et la ville commence à prendre et à flamber bien fort; et elle brûla toute cette nuit et le lendemain jusqu'au soir... Et le butin fut si grand... or, argent, vaisselle, pierres précieuses, satin et draps de soie, habillement de vair et de gris et d'hermine... que témoigne Villehardouin, à son escient et vérité, que depuis que les siècles furent estaurés, il n'en fut tant gagné en une ville. »

Constantinople prise, on répartit le butin, et les vainqueurs se partagèrent l'empire. Baudoin, comte de Flandre fut élu empereur; le comte de Blois eut Nicée, Boniface de Montferrat, la Thessalonique. Murzuphle, repris par Thierry de Loos, quand il « s'enfuyait outre le Bras » fut amené à Baudoin qui le fit monter « à une colonne qu'il y avait en Constantinople, vers le milieu de la ville..., une des plus hautes et des mieux travaillées en marbre que l'œil eût jamais vue :... et tout le peuple de la cité accourut pour voir la merveille. Alors il fut poussé en bas et tomba de si haut que quand il vint à terre il fut tout fracassé », et cela « à la vue de tout le peuple, car une si haute justice devait bien être vue de tout le monde ».

Un conflit entre Boniface et Baudoin déchaîna la guerre entre les anciens croisés. A la suite de sièges, d'entreprises, d'embuscades et d'opérations militaires auxquelles le roi des Bulgares, appelé, vint prendre part avec ses hordes, Boniface trouva la mort, s'étant jeté dans une mêlée, sans haubert et sans casque, et ayant poursuivi l'ennemi trop loin. Et « cette mésaventure » qui causa un si « douloureux dommage » par la perte « d'un tel homme, un des meilleurs chevaliers qui fût dans le reste du monde... advint en l'an de l'incarnation de Jésus-Christ mil deux cent sept ».

Le récit de Villehardouin s'arrête là.

Au point de vue historique, encore que son témoignage soit toujours véridique, il faut remarquer qu'il lui est arrivé maintes fois, soit naïveté, soit discrétion de grand seigneur, de ne point dire sur certains événements et sur leurs vraies causes, tout ce qu'il savait certainement, par sa situation même. Les documents comparatifs permettent de comprendre, et c'est œuvre d'historien, pourquoi et dans quel but la croisade projetée a été détournée de son plan, pourquoi les négociations

avec Venise ont duré tout un hiver, pourquoi, après la prise de Constantinople, on a oublié Jérusalem, importants détails que Villehardouin passe sous silence, ou dont il parle avec réserve et réticences.

Mais son œuvre reflète l'Europe féodale. L'esprit d'aventure des barons qui les pousse, plutôt que la foi, à se croiser dans un tournoi, leur susceptibilité ombrageuse, leurs différends, le sentiment de l'honneur chevaleresque, la foi à la parole jurée, la haine des félons et des lâches paraissent chez Villehardouin, noble baron lui-même, avec un saisissant relief.

C'est qu'il est aussi, sans le savoir, bon écrivain. Sans doute, il manie avec une certaine raideur une langue encore mal formée, il se souvient un peu trop des procédés de style et des transitions des trouvères : ses chapitres, non point qu'ils manquent de souffle, ont la brièveté des couplets de chansons de geste. En revanche, il sait peindre, avec clarté, concision, trouver le mot juste, sans surcharge d'épithètes. Il saisit, en soldat, l'ordre stratégique d'une bataille et nous la fait voir clairement. En même temps, il garde de la pratique des anciens trouvères, un sens du pittoresque, une imagination émue, qui, sans bel esprit, a une poésie grave et sévère, pathétique et éloquente. Le départ de Corfou en témoigne, entre autres récits :

« Ainsi partirent de Corfou la veille de Pentecôte... Et le jour fut beau et clair, et le vent doux et suave; et ils laissèrent aller les voiles au vent. Et bien témoigne Geoffroy, (Villehardouin), qui dicta cette œuvre, (qui jamais n'y mentit d'un mot à son escient, comme un homme qui fut de tous les conseils), que jamais si belle chose ne fut vue. Et bien semblait une escadre qui dût conquérir la terre : car autant qu'on pouvait voir des yeux, on ne pouvait voir que des voiles de navires et vaisseaux; au point que le cœur des hommes s'en éjouissait beaucoup. »

Il a des traits âpres et pénétrants de moraliste. Les gens de Boniface, marquis de Montferrat, « commencèrent à laisser leur chef, quand ils virent qu'ils n'auraient nulle aide de lui ». Lorsque l'empereur grec Isaac fut rétabli sur le trône, « tous

ceux qui avaient été le jour d'avant contre lui, étaient en ce jour, tous à sa volonté ».

L'observation est souvent juste et narquoise.

On peut compléter avec Robert de Clari. Il a conté la quatrième croisade avec des détails vrais et naïfs sur Constantinople. Tandis que Villehardouin représente le parti des « hauts hommes », Clari, simple chevalier picard, juge souvent les chefs au nom des petits. L'œuvre est curieuse. En outre, des narrateurs contemporains se sont essayés à la chronique historique, les uns, et les plus nombreux, en latin encore, les autres en langue vulgaire, et souvent même rimée. La *Chronique de Reims*, en prose, fut écrite vers 1265. Certaines peintures sont faites avec aisance et vivacité, malgré l'irrespect de la chronologie. *L'Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre*, les *Chroniques de Baudoin d'Avesnes*, sur la Flandre, sont des sources précieuses pour l'histoire de l'époque. Il n'est pas jusqu'à l'état de l'Asie et l'Orient sur lequel nous n'ayons des aperçus fidèles par l'*Histoire merveilleuse du grand Khan*, écrite en français par Nicolas Falcon, d'après un prince arménien, Hayton, moine au couvent des Prémontrés de Poitiers.

Mais de ces compilations à l'œuvre originale et savoureuse de Villehardouin, il y a loin. Pour retrouver un récit de la valeur de celui du maréchal champenois, il faut passer un siècle, et attendre Joinville.

*
* *

Jean, sire de Joinville, est né, comme Villehardouin, en Champagne près de Châlons-sur-Marne, en 1224. Comme lui, il vécut, durant sa jeunesse à la cour d'un comte, Thibaut IV, le roi poète. Orphelin avant sa majorité, il passa sous la tutelle de son suzerain. Devenu sénéchal de Champagne, il se maria à vingt et un ans avec Alix de Grandpré, parente du comte de Soissons, eut deux enfants, dont le second venait de naître, lorsque, une nouvelle croisade étant décidée, Joinville dut partir.

Les menus détails de sa vie nous sont connus par ses mémoires, dans lesquels, malgré le titre qui ne cite que saint

Louis, il a pris soin de parler abondamment de lui-même. Parti en 1248, il ne revint que six ans après, ayant traversé de telles épreuves, et subi le spectacle de douleurs telles, qu'en revoyant ses vassaux dont les enfants avaient péri au loin, il fut à tout jamais guéri des aventures.

Dès lors, il partagea sa vie entre sa famille, ses domaines, et le roi Saint Louis, qui le chérissait tendrement. Cependant, il refusa de suivre son royal ami dans une nouvelle croisade, le dissuadant même de cette expédition dont un songe lui avait fait prévoir la funeste issue; et il disait « que ceux-là commirent un péché mortel qui conseillèrent au roi de partir et d'exposer au désordre, en le quittant, un royaume, que sa présence seule maintenait en paix et en prospérité ». Saint Louis partit, et mourut de la peste devant Tunis, en 1270. Joinville survécut de longues années à son roi. Vers l'an 1300, Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, et reine de France, le pria d'écrire une histoire de Saint Louis, sachant quelle étroite amitié avait uni les deux hommes. Joinville se mit à l'œuvre.

La reine étant morte en 1305, l'historien ne put lui dédier son ouvrage, qui ne fut achevé qu'en 1308. Il en fit hommage au roi de Navarre, le futur Louis X le Hutin. Il mourut en son château domanial, huit ans plus tard, le 11 juillet 1317, âgé de quatre-vingt-treize ans. Il avait traversé six règnes.

Les mémoires de Joinville, ou plus exactement selon le titre ancien: *Des saintes paroles et des bons faits du roy Saint Louis*, comprennent deux parties: l'une, destinée, par le récit de menus faits domestiques et privés, à nous montrer comment le roi « gouverna tout son temps selon Dieu et selon l'Eglise », — l'autre, sans négliger le caractère de l'homme, conte plus particulièrement « ses grandes chevaleries et ses grands faits d'armes ». Mais Joinville, après avoir suivi son plan jusqu'au XVIe chapitre, mêle bien vite dans une familière causerie les grands faits de l'histoire avec ses impressions personnelles, et le récit de ses propres aventures emplit les cent quarante-neuf derniers chapitres de son livre.

Toutes les rares vertus de Saint Louis sont proposées à notre admiration: son âme « pleine de sagesse et de loyauté » reflétait l'éducation reçue, avait la foi naïve, simple, douce et

ardente ensemble. « Quelle chose est Dieu? » demande-t-il un jour à Joinville, qui lui dit : « Ce est si bonne chose que meilleure ne peut être. — Vraiment, fit-il, c'est bien répondu. » Simplicité de mœurs, mortification de la chair, qui lui fait boire en carême de la cervoise, — « on voyait à sa mine qu'il ne l'aimait pas », — attentions pour les faibles et les malheureux, pour les lépreux qu'il visite, « leur mettant les morceaux à la bouche, leur demandant s'ils voulaient manger perdrix ou gelinottes, mettant le vin au hanap de sa propre main, puis leur mettant le hanap à la bouche et les abreuvant », se cachant des siens, « commandant aux huissiers qu'ils fissent ceux qui étaient avec lui rester en arrière », lavant les pieds des pauvres et disant à Joinville qui s'en étonnait : « Vous ne devez mie avoir en dédain ce que Dieu fit pour notre enseignement » ; — un tel amour de son peuple, qu'il en reçut mieux que son titre de roi, « la seigneurie des cœurs », et qu'il disait à son fils aîné « en une moult grande maladie qu'il eût à Fontainebleau : « Beau fils, je te prie que tu te fasses aimer du peuple de ton royaume ; car vraiment j'aimerais mieux qu'un Escot vînt d'Ecosse et gouvernât bien et loyalement, que tu le gouvernasses mal et injustement » ; — une grande autorité morale sur la cour « la sans pareille », et à l'étranger, auprès des rois et des empereurs, à qui il peut répondre, comme à Frédéric II : « Le royaume de France n'est mie encore si affaibli qu'il se laisse mener par vos éperons » ; — un sincère amour de la paix, constaté par la mise en vigueur de la *quarantaine-le-roi*, de *l'asseurement*, et l'abolition du duel judiciaire ; — un sévère respect pour la justice, qui lui fait veiller avec une scrupuleuse attention à la façon dont ses agents la rendent, et écouter lui-même les requêtes, « accoté » au chêne de Vincennes, ou dans son jardin de Paris : telles sont les vertus, et il faut en passer, de ce prince, « vrai roi » avec une fierté souveraine qu'il garde jusque dans ses fers, « vrai saint », avec toutes les ardeurs de la foi et de l'apostolat, « vrai chevalier » dans les batailles, et selon le témoignage contemporain, « vrai homme » aussi « ruisselant de pitié et enflammé de charité ».

C'est au cours d'une maladie grave que Saint Louis fit vœu de se croiser. Joinville le suivit, sans oser « retourner les

yeux vers Joinville, pour que le cœur ne lui attendrit du beau castel qu'il laissait, et de ses deux enfants ». Ils prirent la mer à Aigues-Mortes, au mois d'août 1248, et firent voile « de par Dieu; et le vent frappa sur les voiles et nous enleva la vue de la terre, tant, que nous ne vîmes que ciel et eau. Et par ces choses vous montré-je que celui-là est bien fol hardi qui s'ose mettre en tel péril en péché mortel; car l'on s'endort ce soir là où on ne sait si l'on se trouvera au fond de la mer au matin ».

Ils arrivent à Chypre, où ils restent huit mois, et reçoivent des ambassadeurs Tartares avec l'espoir de les convertir au christianisme. Ils lèvent l'ancre en mai 1249, avec dix-huit-cents vaisseaux, grands et petits, en partance pour l'Egypte. A Damiette, Saint Louis saute « le glaive en main » à bas de sa barque, de l'eau jusqu'aux aisselles, et, tous le suivant, ils repoussent l'armée des Musulmans qui étaient sur le rivage. Damiette est enlevée. Mais ils perdent cinq mois avant de marcher sur le Caire, harcelés par l'ennemi qui les couvre du feu grégeois « qui venait bien par devant aussi gros qu'un tonneau de verjus, et la queue du feu qui partait de lui était bien aussi grande comme un grand glaive. Il faisait un tel bruit à venir qu'il semblait que ce fut la foudre du ciel : il semblait un dragon qui volât dans les airs. » Et Joinville se jette « à coudes et à genoux » pour faire sa prière. Les Croisés mirent un mois à parcourir les dix lieues qui les séparaient de la ville de Mansourah. Un combat mal engagé dans cette place même, et auquel Joinville prit part, se démenant de tous côtés à la fois, « blessé en cinq endroits et son roussin en quinze, courant sus à l'ennemi qui s'enfuyait, quand il voyait qu'il pressait trop les sergents », coûta la vie au comte d'Artois, frère de Saint Louis, qui, en apprenant de ses nouvelles « à savoir qu'il était en paradis, répondit que Dieu fut adoré de tout ce qu'il lui donnait, et les larmes lui tombaient des yeux, bien grosses, dont maints grands personnages qui virent ce furent moult oppressés d'angoisse et de compassion ». Mais l'armée fut entourée par les Musulmans, et réduite à la disette. La peste se déclara. « Il venait tant de chair morte ès gencives à notre gent qu'il convenait que barbiers ôtassent la

chair morte, pour qu'ils puissent la viande mâcher et avaler. Grand pitié était d'ouïr braire les gens parmi l'armée, auxquels on coupait la chair morte ». Une tentative de retraite ne réussit pas. Joinville fut fait prisonnier. Pour échapper à la mort, il se donna comme cousin du roi; sa rançon fut fixée à huit cent mille livres besants. Un grand nombre d'autres chrétiens furent massacrés. Joinville fut très malade et pareillement l'était son pauvre prêtre. Un jour qu'il chantait messe devant le sénéchal couché, quand le prêtre fut à l'endroit de son sacrement, Joinville « l'aperçut si très malade, que visiblement il le voyait se pâmer ». Le sénéchal se leva et courut le soutenir, « et ainsi acheva-t-il de célébrer sa messe, et oncques puis ne chanta, puis mourut ».

Saint Louis, à la fin dut se rendre. « Le bon saint homme de roi » sut, par ses vertus mêmes, inspirer le respect aux ennemis, qui le relâchèrent contre forte rançon.

Libres, Joinville et Saint Louis, avec ce qui restait des leurs, passèrent en Palestine, où durant quatre années, ils essayèrent de relever l'église chrétienne par leur zèle, recevant des ambassades, faisant des tournées militaires, à Saint-Jean-d'Acre, à Jaffa, sans pouvoir arriver à Jérusalem, « la Sainte Cité ».

Joinville trouva un jour Saint Louis tout en larmes; il venait d'apprendre la mort de sa mère. Il fallut rentrer en France. Le voyage de retour n'alla pas sans accident; en passant près de Chypre, la galère du roi toucha contre un rocher « qui emporta bien trois toises de la quille ». On conseillait au roi de passer sur un autre navire, mais il n'en voulut rien faire, « aimant mieux mettre en la main de Dieu son corps, sa femme et ses enfants, que faire dommage aux cinq cents personnes de la nef, qui demeureraient à Chypre de peur du péril de leurs corps, et jamais plus n'auraient espoir ni moyen de retourner en leur pays ».

La traversée reprit après qu'on eût radoubé le navire, et on arriva à Hyères où le roi débarqua, bien que ce ne fût pas « sa terre ». Joinville l'accompagna jusqu'à Beaucaire, et là, le quitta pour rentrer en Champagne.

Les derniers chapitres du livre sont un nouveau panégy-

rique de Saint Louis, dans la forme et l'esprit des quinze premiers. Joinville nous fait assister à la mort du roi, dont il tient les détails du comte Pierre d'Alençon, et à sa canonisation « grand honneur à tous ceux de son lignage qui, par leurs bonnes œuvres le voudront imiter, grand déshonneur à ceux de son lignage qui voudront mal faire ; car on les montrera au doigt, et l'on dira que le saint roi dont ils sont descendus n'eût pas voulu faire une si mauvaise action ».

Les mémoires de Joinville ont une candeur aimable, une ingénuité d'enfant. Il écrit à quatre-vingts ans; les couchers de soleil ont encore quelque chose des radieuses aurores. Le récit est empreint d'une absolue sincérité et bonne foi. Avec le plus joli naturel, il avoue ses peurs et ses tremblements. Fait prisonnier, « pour la peur que j'avais, dit-il, je commençais à trembler bien fort et pour la maladie aussi... ». Qu'il ait brouillé certains détails, on ne peut lui en tenir rigueur. Les faits remontaient à plus de quarante ans en arrière. Que le Nil prenne sa source au paradis terrestre, d'où il apporte l'aloès, la rhubarbe, le gingembre et la cannelle, ce sont là fantaisies qui n'étonnent pas six cents ans avant Speke et Baker. Y a-t-il tant d'invraisemblance à en faire garder les sources par des lions, serpents et oliphants ? Il y a un charme souriant dans ses contes merveilleux : le conquérant céleste qui devait ruiner le pouvoir de l'empereur de Perse, ou les Arméniens qui, sonnant dans leur cors et faisant des sauts périlleux, semblaient ouïr « les voix des cygnes qui se partent de l'étang ».

Ce qui importe c'est le récit de sa croisade avec Saint Louis, et de toutes les choses qu'il a « vues et ouïes ». En cela, il est inimitable. Naïf et enjoué, il a des façons de dire qui sont sympathiques, sans qu'il manque à son imagination souple et vive le don de la couleur et de la richesse. Il fait sourire, soit qu'à un de ses serviteurs qui lui offrait contre le froid un manteau fourré, une nuit que le navire, ayant touché, menaçait de sombrer, il réponde, avec belle humeur: « Qu'ai-je à faire de votre surcot, puisque nous nous noyons », — soit qu'il se donne du cœur, au plus fort de la bataille, en répétant ce mot du comte de Soissons: « Par la coiffe-Dieu, nous par-

lerons encore de cette journée dans les chambres des dames »!

Si Joinville n'a pas les qualités solides de l'historien, il a appliqué à une page d'histoire les plus belles qualités du conteur, dans une causerie aimable, enjouée, pleine d'émotion, d'attendrissement, et d'esprit. Si le conte est parfois traînant, le ton a toujours de la grâce et de la bonhomie, sans jactance ni fausse modestie, avec une franchise qui plaît, et une perfection de forme qui annonce Froissart.

* * *

Avant d'aborder l'œuvre de Froissart, il convient de rappeler les *Grandes Chroniques de France*, qui, d'abord rédigées en latin, comme on l'a vu, par les moines de Saint-Denis, devinrent vers 1340 les annales même de la royauté, et dès lors, écrites en français par des laïques, présentèrent une certaine originalité, si toutefois, leur caractère officiel en compromit la sincérité.

Notez aussi la Chronique dite *Des quatre premiers Valois*, due à un prêtre de Rouen, et surtout, les *Vraies Chroniques* d'un chanoine de Liège, moitié prince, moitié homme d'Eglise, Jean le Bel, qui, par ses hautes relations, sut se tenir au courant des événements de l'Europe, et en fit le récit, quelquefois suspect, mais toujours vif et coloré. Froissart s'en est souvenu, puisqu'il a emprunté, sans craindre qu'il fît tache, le début même de son livre aux premières pages de Jean le Bel.

Jean Froissart est né à Valenciennes, en 1337, à la frontière même des Flandres, ce qui explique son indifférence entre la France et l'Angleterre. S'il nous a, avec une complaisance pleine de charme, raconté sa vie, il est muet sur sa famille, son père et sa mère, car on ne peut faire aucun fonds sur des vers allégoriques, où il nomme son père Thomas, et le présente comme peintre d'armoiries. Il se peut, quoique aucun document ou témoignage ne le prouve, qu'il soit de naissance noble; il est aristocratique par tempérament, et « la ribaudaille » ne lui dit rien. De bonne heure, il était « fortement féru de voir danses et carolles ». Il soupirait à douze ans, après « le temps d'aimer par amour ». Une amourette qu'il a chantée en vers, rondeaux, lais et virelais, faillit le mettre au tombeau,

après une maladie de langueur. Du moins, il l'assure. Il voyagea pour oublier. Mais il ne serait pas étonnant que l'imagination, qu'il avait forte, ait inventé ce motif. Il est probable, comme il le dit au prologue, qu'il passa avant l'âge de vingt-cinq ans, en Angleterre, pour présenter à la reine Philippe de Hainaut, femme d'Edouard III, l'histoire des quatre années qui avaient suivi la bataille de Poitiers. Ainsi se créa-t-il de puissants protecteurs. Sa vie fut une continuelle pérégrination, à la suite du roi d'Angleterre d'abord, et ensuite, selon sa fantaisie, en Ecosse, en France, où on le retrouve en 1367, commensal du prince de Galles. Celui-ci tenait cour à Bordeaux et, ayant eu un fils, dit à notre chroniqueur : « Froissart, écrivez et mettez en mémoire que madame la Princesse est accouchée d'un beau fils qui est venu au monde en jour de roi, et il est aussi fils de roi, car son père est roi de Galice, ainsi par raison il sera encore roi. » Après un court retour en Angleterre, il passe en Italie, avec le duc de Clarence qui allait épouser une fille du duc de Milan. Froissart connut ainsi Chaucer, qui était de l'escorte, Pétrarque, l'empereur de Constantinople Jean Paléologue, le pape Urbain V.

A la mort de la reine Philippe en 1369, il revint à Valenciennes, mais en prenant le chemin le moins court, — par l'Allemagne, qu'il n'avait pas encore visitée. Il négligea ses amis d'Angleterre, et se créa de nouveaux protecteurs parmi les comtes et les princes français ou alliés de la France. En même temps, il refit sur un plan plus large le premier livre de ses histoires, dont il avait offert la primeur à la reine d'Angleterre. A court d'argent, car, bien qu'il en eût gagné, « il savait trop bien s'en délivrer », il dut à l'obligeance du comte de Blois le bénéfice de la cure des Estinnes-au-Mont, qui le tira d'embarras. Dix ans passent, de 1373 à 1383, durant lesquels il ne pense plus qu'à ses Histoires, à la poésie, et, quelquefois, à sa charge de curé. Pourvu du canonicat de Chimay, grâce encore au comte de Blois, qui le prit comme chapelain, il accompagna son seigneur dans ses divers déplacements à travers la France, Berry, Aquitaine, Auvergne, Flandre, Blaisois, comté de Foix et Béarn surtout, où il passa des heures bénies, comme il l'atteste au début de son troisième livre. Puis

les pérégrinations reprennent; il va à Paris, à Crève-Cœur en Cambrésis, à Valenciennes, en Hollande, dans le Languedoc, en Zélande; durant deux ans, il s'occupe à mettre en ordre les matériaux qu'il a amassés; et il repart pour l'Angleterre où il n'était pas venu depuis vingt-sept ans. Il offre à Richard II, qu'il a vu naître à Bordeaux, ses œuvres poétiques, copiées richement, « et faites pour plaire, enluminées, écrites et historiées, et couvertes de velours vermeil à dix clous d'argent doré d'or, et roses d'or au milieu, et à deux grands fermaux dorés et richement ouvrés au milieu de rosiers d'or ». Il fut retenu trois mois par Richard II, et il dut ensuite rentrer à Chimay. « Au prendre congé, raconte-t-il, il me fit par un sien chevalier lequel on nommait messire Jehan Bouloufre, donner un godet d'argent doré de fin or et pesant deux marcs largement, et dedans cent nobles d'or, dont je valus mieux depuis, tout mon vivant; et suis fort tenu à prier pour lui, et à regret j'écrivis sa mort. »

Froissart avait alors passé la soixantaine. Rentré à Chimay en 1395, il y mourut vers 1410, et fut enseveli dans l'église de Sainte-Monégonde, ayant achevé les quatre parties du grand ouvrage aux soins duquel il avait consacré les dernières années de sa vie, après avoir couru le monde pour en réunir les documents.

Froissart a aimé les voyages et les conversations. Il eut, après Hérodote, la vocation de ce qu'on a appelé depuis le « grand reportage ».

Partout où il a passé, il s'est renseigné, engageant causerie avec les gens, habile à les faire parler, « faisant enquête aux anciens chevaliers et écuyers qui avaient été en faits d'armes, et aucuns hérauts de crédence, pour vérifier et justifier toute matière », ne pouvant rester « oiseux », avide de « savoir la vérité de lointaines besognes ». — « Tandis que j'avais, Dieu merci, dit-il, mémoire, sens et bonne souvenance de maintes choses passées, esprit clair et aigu pour concevoir tous les faits dont je pourrais être informé touchant à ma principale matière, âge, corps et membres pour souffrir peine, je m'avisai que point ne voulais remettre de poursuivre ma matière. »

Cet assemblage d'histoires, d'anecdotes, de « chevaleries »

forme un ensemble qu'il n'est pas aisé d'analyser. Divers manuscrits sont différents ; le fil du récit serpente à travers des récits intercalaires. A côté de graves événements à peine contés, de petits faits sont copieusement détaillés. Les *Chroniques de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Bretagne, de Gascogne, de Flandre et lieux d'alentour*, n'offrent pas un large et bel ensemble à en fixer les contours.

A peu de choses près, toutes ces « honorables emprises, nobles aventures et faits d'armes » gravitent autour de la guerre de Cent ans. L'ouvrage est divisé en quatre livres.

Le premier va de 1325 à 1378: avènement d'Edouard III au trône d'Angleterre, à la suite d'une révolution de famille; sa guerre contre l'Ecosse; avènement de Philippe de Valois; sa guerre contre les Flamands; prétentions d'Edouard à la couronne de France, sur les conseils de Robert d'Artois, et alliances qu'il recherche auprès des Pays Bas, où Jacques Artevelt « qui avait été brasseur de miel... était entré en si grande fortune et faveur que tout ce qu'il voulait bien dire et commander par toute la Flandre était fait et bien fait »: premières hostilités qu'allume la rivalité des maisons de Blois et de Montfort en Bretagne; conquête de la Guyenne et de la Normandie par Edouard III; bataille de Crécy, à la suite de laquelle le roi de France se réfugie de nuit et presque seul au château de la Broye : « Qui est là, qui heurte à cette heure, demande le châtelain. — Ouvrez, ouvrez, c'est l'infortuné roi de France, répond Philippe »; siège de Calais, dévouement des bourgeois de la ville, et d'Eustache de Saint-Pierre que l'intercession de la reine d'Angleterre sauve de la mort, — morceau classique; règne de Jean le Bon, et journée héroïque de Poitiers, récit épique et grandiose; le roi Jean « en trop grande presse et trop grande poussée » obligé de se rendre, « donnant son gant droit » à Denis de Morbecque qui le remit au prince de Galles, son cousin; dévastation du pays de France par la Jacquerie et les Grandes Compagnies; avènement de Charles V, « le méchant roi », au dire d'Edouard III, mais qui, grâce à Duguesclin, débarrassa presque entièrement des Anglais le territoire français; mort du roi d'Angleterre; campagne assez confuse sur les côtés britanniques et

sur divers points en France: — tel est le résumé du premier livre de Froissart. C'est le plus important, aussi bien pour sa longueur que pour les faits qu'il rapporte.

Le livre suivant s'ouvre dans les derniers mois du règne de Charles V qui va mourir bientôt, après Duguesclin, et confie le royaume à ses frères, en même temps qu'à son fils tout enfant. Exactions des princes régents, après la mort de Charles V, soulèvement des Maillotins en France, mêmes scènes en Angleterre où règne un roi mineur, Richard II, que les serfs bravent, tandis que ses oncles guerroient en Ecosse et en Portugal; démêlés de la noblesse française avec la Flandre et bataille de Rosebecque; rivalités des princes en Espagne et en Portugal, — c'est le deuxième livre.

Le voyage de Froissart en Béarn, auprès de Gaston Phœbus, qu'il trouve « excellent et parfait », et des scènes de cour, contées avec une verve sans pareille, ouvrent le troisième livre, qui se continue par les événements d'Espagne, siège de Lisbonne, bataille d'Aljubarota, indépendance du Portugal, préparatifs de descente en Angleterre par les chevaliers et écuyers français, qui disaient: « Nous irons maintenant sur ces maudits Anglais qui ont fait tant de maux et de persécutions en France. A ce coup nous vengerons sur eux nos pères, nos frères et nos parents, qu'ils ont mis à mort et déconfits. »

L'entrée solennelle d'Isabeau de Bavière à Paris, et les fêtes qui se célébrèrent partout, à la grande joie de Froissart, voilà le quatrième livre, qui se termine par les récits les plus tragiques : croisade piteuse de la noblesse française en Barbarie; exploits de brigands, comme aussi de divers seigneurs en guerre, assassinat de Pierre de Craon, voyage de Charles VI en Bretagne et sa folie; rivalité des oncles du roi mis en tutelle; en Angleterre, révolution qui détrône Richard II, assassiné et remplacé par Henri de Lancastre.

Froissart termine là ses chroniques. Quoiqu'il ait pris soin de voyager et de courir vers le renseignement et l'information, il ne dissimule pas ce que ses histoires peuvent avoir de douteux; il nous prévient toujours quand on lui a rapporté *(comme il me fut dit)* un fait qu'il n'a pas vu. Si, sur certains sujets, il a recueilli une riche moisson de documents, il en

est d'autres qui lui ont fait défaut. Il pèche à la fois par une trop grande crédulité, — lisez son conte des ours qui parlent, — et par omission. Il se trompe sur les dates, les noms de lieux et de personnes.

Epris de « chevalerie » il n'a le sens ni de l'humanité, ni de la justice, et se soucie peu des misères du peuple qui furent grandes. La Jacquerie, Etienne Marcel, les Etats Généraux, le préoccupent peu.

De patriotisme point, de sens moral, pas davantage. C'est un inconscient attiré par tout ce qui chatoie, fût-ce le vice.

Il reste le mérite littéraire.

Bavard prolixe, trouvère égaré dans l'Histoire, il raconte avec un abondant abandon, charmant de naïveté, divers d'accent, tour à tour élevé, grave, mélancolique, attendri, suivant le sujet qui l'emporte, car il prend une part très vive à ses récits. Ses personnages vivent, ont le geste, la voix qu'il faut. Injures, invectives, propos solennels, exclamations, Froissart reproduit tout avec réalité, conteur admirable, peintre plus admirable encore, d'un coloris et d'un éclat qui « reflamboie » au soleil, tout comme les oriflammes que l'on voit « ventiler ». Combats où l'on entend *descliquer* les canons, où les hommes tombent, ensanglantés, sur la terre qui « rosoie » de sang, fêtes de cour, tournois, faits d'armes, tableaux de sièges, il excelle à ces pages évocatrices. Voyez ce panneau, le départ du duc de Bourbon pour l'Afrique :

« Grande beauté et grande plaisance fut à voir l'ordonnance du départ, comment ces bannières, ces pennons et ces écus armoriés bien richement des armes des seigneurs ventilaient au vent et resplendissaient au soleil, et d'ouïr ces trompettes et ces clairons retentir et bondir, et ménestrels faire leur métier avec pipeaux et chalumeaux, tant, que du son et de la voix qui en issait, la mer en retentissait toute... ».

Il ne s'est pas vanté, quand il a écrit en tête de son œuvre : « Je savais bien que au temps à venir et quand je serai mort, sera cette haute et noble histoire en grand cours, et y prendront tous — nobles et vaillants hommes, — plaisance, et exemple de bien faire ».

Plaisance suffit peut-être, car Froissart est surtout un bel

esprit. C'est un poète, même quand il écrit en prose. Déja à travers ses Histoires on l'aperçoit, qu'il représente Edouard III touché au cœur par « une étincelle de fine amour », ou qu'il ait cette note pittoresque : « Quand la douce saison de mars fut venue et que les vents se commencèrent à apaiser, et les eaux de leur fureur à retraire et les bois à reverdir... »

Je vous ai dit que Froissart a laissé un recueil considérable de poésies. Des pièces d'assez longue haleine. alternent avec des pastourelles, des rondeaux, des lais et virelais. le tout offre de la grâce, sinon de la profondeur, et des effets rythmiques nouveaux :

Mon cœur s'ébat en odorant la rose
Et s'éjouit en regardant ma dame:
Trop mieux ne vaut l'une que l'autre chose,
Mon cœur s'ébat en odorant la rose
L'odeur m'est bon, mais du regard je n'ose
Jouer trop fort, je vous le jure par m'âme,
Mon cœur s'ébat en odorant la rose
Et s'éjouit en regardant ma dame.

Les vers de Froissart, nous l'avons vu, valent assez pour l'honorer. Mais le prosateur a fait tort au poète.

Dans sa ville natale, à Valenciennes, il y a une place Froissart, dans un coin écarté de la vieille cité. De grands arbres ombragent un balustre : l'endroit est peu fréquenté, silencieux, mystérieux. Debout sur son haut piédestal, Froissart semble méditer, et la place est bien choisie pour cette éternelle retraite du penseur de bronze. A deux pas, les remparts que Vauban a dessinés étalent les gazons de leurs glacis; autour de la tête du chroniqueur, des oiseaux innombrables gazouillent dans les arbres épais de cette solitude, et Froissart voit ainsi passer les siècles entre les fortifications guerrières et la douceur harmonieuse du chant des oiseaux, entre ce double symbole qui encadra sa vie et son génie, le symbole des hauts faits de guerre, et celui de la poésie.

***

Froissart a éclipsé les chroniqueurs de son siècle. Ceux qui l'ont suivi ont été pris entre sa gloire et celle de Commines.

Christine de Pisan, dans un panégyrique déclamatoire de Charles V, comme dans la narration des *Faits du maréchal Boucicaut;* Juvénal des Ursins, archevêque de Reims, (1) dans sa paraphrase française de la *Chronique* latine de Saint-Denis, touchant Charles VI; Jean Chartier, compilateur, plutôt qu'historiographe de Charles VII; Pierre le Fruictier, dit Salmon, dans ses mémoires qui sont un réquisitoire contre la Maison d'Orléans ; et les chroniqueurs attitrés de la cour de Bourgogne, le grave et pondéré Enguerrand de Monstrelet, qu'a continué, sur un ton plus léger, Mathieu d'Escouchy, servilement résumé par Lefèvre de Saint-Rémy ; et les autres, Georges Chastelain, dont l'ouvrage nous est parvenu mutilé, ou le lyrique Olivier de la Marche : tous, savants compilateurs, ont manqué d'art et d'agrément.

Pourtant, il faut mettre deux ouvrages à part : les *Chroniques du très-chrétien et victorieux Louis de Valois, onzième de ce nom*, écrites, croit-on, par Jean de Troyes, et qui sont comme un journal des actes de Louis XI ; l'auteur a fait preuve de sens et d'observation : — et le *Journal d'un bourgeois de Paris*, qui a du caractère et du relief. On y sent vibrer cette âme du parisien frondeur que les expériences politiques, après cinq siècles, n'ont pas changé; on y trouve un tableau terrible et vécu de l'époque, avec ses misères, ses gens qui poussent « piteuses plaintes, piteux cris, piteuses lamentations », avec les « petits enfants qui crient : Je meurs de faim, et sur les fumiers, ici dix, là vingt ou trente enfants, garçons et filles, criant : Hélas ! je meurs de faim ! » tandis que « les laboureurs cessèrent de labourer, comme désespérés, laissèrent femmes et enfants, en disant l'un à l'autre: Mettons tout en la main du diable; ne nous chaut quoi nous devenions... aussi bien ne nous peut-on que tuer ou pendre; car, par le faux gouvernement des traîtres gouverneurs, il nous faut renier femmes et enfants, et fuir aux bois comme bêtes égarées, non pas un an, ni deux, il y a déjà quatorze ou quinze ans que cette danse douloureuse commença ».

(1) 1388-1473.

* * *

Mais voici Commines.

Philippe de la Clyte, sire de Commines, sire d'Argenton, né à Commines en 1445, est flamand comme Froissart, — et c'est leur seul point commun. N'ayant encore que huit ans, il perdit son père, grand bailli de Flandre au nom des ducs de Bourgogne.

« Au saillir de l'enfance, dit-il, et en l'âge de pouvoir monter à cheval, je fus amené à Lille devers le duc Charles de Bourgogne, » fils de Philippe le Bon, parrain de Commines, et qui plus tard devint Charles le Téméraire. Au service du duc, Commines assista à la bataille de Montlhéry, où les chevaliers bourguignons, dans leur impatience, culbutèrent leurs archers qui les précédaient, « la fleur et l'espérance de leur armée, la souveraine chose aux batailles ». Il se tint à l'aile droite avec Charles, « ayant moins de crainte qu'il n'en eut jamais en lieu où il se trouva depuis ». Il était aux sièges de Dinant et de Liège; il devint chambellan du duc en 1468.

Comment Commines quitta le service de Charles le Téméraire pour entrer au service de Louis XI, c'est ce qu'il est malaisé d'expliquer. Certes la « bestialité » des princes, et en particulier celle du duc, dont il reçut un jour une botte armée à travers le visage, devait déplaire à l'homme sensé, judicieux qu'était déjà Commines, tandis que devait lui plaire le caractère de Louis XI, qu'il avait vu à l'œuvre lors de l'entrevue de Péronne. Commines a-t-il été gagné — ou acheté — par « la parole du roi, tant douce et vertueuse qu'elle endormait comme la sirène tous ceux qui lui présentaient oreilles? » A-t-il pressenti, dès alors, la victoire future de Louis XI sur Charles le Téméraire? Bref, il fut, dès 1471, pensionné par le roi. Il eût volontiers reçu des deux mains; mais le roi le somma d'opter. En 1472, dans la nuit du 7 au 8 août, Commines quitta l'un, vint trouver l'autre. Celui-ci se l'attacha comme conseiller et chambellan, lui fit une pension de six mille livres, et en échange des domaines perdus par le fait de sa défection, lui octroya la principauté de Talmont, dans le Poitou. En outre, il lui fit épouser l'héritière de la

seigneurie d'Argenton; voilà pour les biens. Quant aux marques de faveur, Louis XI l'en combla, par l'amitié qu'il lui témoigna, le recevant à sa table, dans sa chambre, et l'attachant à sa personne.

En revanche, le protégé se dévoua corps et âme à son maître. Il fut de toutes les négociations, sous un roi plus diplomate que guerrier, « le plus sage de tous les rois, entre ceux que j'ai connus, dit-il, pour se tirer d'un mauvais pas en temps d'adversité ». Il l'y aidait, et, à eux deux, ils furent un joli couple, employant ruses, intrigues, complots, espions, tous les expédients les moins scrupuleux pour se défaire de leurs ennemis, fomenter des troubles, inventer des délais pour gagner du temps, racheter le mensonge par le parjure.

Louis XI mourut en 1483. Commines n'avait que trente-six ans. Les jalousies sourdes, l'envie éclatèrent. Le favori, après de successifs procès, dut rendre les domaines reçus. Des accusations suivirent.

Rien n'est si près de la disgrâce que la faveur.

Chinon, avec son château ruiné tout plein de la gloire de Jeanne d'Arc, dit la grandeur de Commines, qui en fut gouverneur. Il parcourut avec son escorte ces larges chemins de ronde d'où le regard s'étend encore aujourd'hui sur le paysage enchanteur et verdoyant des îles de la Vienne, des prairies et des bois, cadre gracieux à la petite ville dont les rues tortueuses longent des files de maisons du XVe siècle; Commines donna le signal des relèves au son de la vieille horloge, la même qui sonne encore, depuis le XIIIe siècle; il habita la tour épaisse que Charles VII avait donnée à Jeanne d'Arc pour son logis; il commanda la garnison de ce nid d'aigles, imprenable, et les paroissiennes de l'église Saint-Mexme admiraient son allure, sa cuirasse et ses éperons d'or.

A peu de distance de là, dans le château de Loches, le souvenir de Commines se présente encore, mais combien différent!

Un cachot ménagé dans l'épaisseur du mur, éclairé par une haute et fine meurtrière, fermé par un grillage de grosses poutres, dans lesquelles s'ouvre un guichet ; un banc de pierre muni de la chaîne à boucle : c'est là que fut enfermé Commines durant huit mois, sous Charles VIII, et l'on montre

encore l'inscription, qu'il passe pour avoir gravée dans la pierre tendre : « Dixisse me aliquando penituit, tacuisse nunquam » ; je me suis quelquefois repenti d'avoir parlé, jamais de m'être tu.

Elle fait partie de ce recueil si curieux des inscriptions et des graffitti des vieilles prisons de Loches: et ceux de Ludovic Sforza, et ceux de ces pauvres diables dont quelques-uns gardaient l'esprit gouailleur (il y en a un qui a écrit dans son cachot: « Entrez, messieurs, chez le roi notre bon maître ! »), — et cette déclaration si édifiante, qui date de 1785, et qui marque l'état de l'opinion populaire quatre ans avant la prise de la Bastille :

— Sous peu nous détruirons ces hautes murailles, briserons ces cloîtres et ferons disparaître ces tortures inventées par les rois, trop faibles pour arrêter un peuple qui veut la liberté. 1785. »

Voilà une prophétie qui n'allait pas tarder à s'accomplir.

Grâce à des influences que Commines sut se ménager, il finit par se disculper; il recouvra sa liberté, ses biens, et, en quelque mesure, son crédit. Il était rentré en faveur à la cour dès 1490. Il devint conseiller du roi, qu'il voulut détourner des expéditions en Italie. Il n'y réussit pas. Et l'entreprise fut, dit-il, « conduite de Dieu tant à l'aller qu'au retour, car le sens des conducteurs n'y servit guère ». Il joua un rôle important dans les négociations diplomatiques, mais on l'écoutait de moins en moins. Attaqué par des ennemis « sur le rapport de plusieurs méchants », qui font haïr « les meilleurs et les plus loyaux serviteurs », il vit mourir Charles VIII, et, à l'avènement de Louis XII « dans l'intimité duquel, dit-il, j'avais été plus que nulle autre personne, et pour lui j'avais été en tous mes troubles et pertes », ce roi l'oublia, car « pour l'heure, il ne lui en souvint point fort ».

Commines se résigna donc à la retraite. Sauf un court voyage en Italie, en 1507, il ne connut plus que déboires. Dépossédé de la seigneurie d'Argenton, dont le château lui fut seul laissé en viager, il y mourut le 18 octobre 1511, sans avoir édité ses *Mémoires* de Louis XI et des guerres d'Italie, qui furent imprimés en 1524.

Les Mémoires de Commines donnent, dans une première partie, l'histoire générale de la lutte entre Louis XI et Charles le Téméraire ou ses successeurs, jusqu'à la mort du roi; la seconde partie raconte les guerres de Charles VIII en Italie, en 1494 et 1495.

Ces récits ont une forte originalité. Jusqu'à lui, les chroniqueurs se bornaient à raconter les faits; ils ont rarement des vues politiques. Commines, lui, raconte aussi, mais en homme d'Etat, qui voit les causes et les conséquences. Chez lui, point de rhétorique, point de poésie. Il ne sera jamais dupe des apparences, même brillantes.

A Montlhéry, il montre ses préférences pour une bonne troupe d'archers, bien postés, et se méfie de la fougue irréfléchie d'une chevalerie désordonnée. Il apprécie par-dessus tout la raison, le sens politique, l'expérience des affaires. « Il était assez puissant de gens et d'argent, dit-il de Charles le Téméraire, mais il n'avait point assez de sens ni de malice pour conduire ses entreprises. » De la malice, voilà bien ce que goûte Commines. Dans ses mémoires, il semble s'être proposé d'étaler la malice de Louis XI et la sienne.

Louis XI, au début de son règne, luttait contre la Ligue du Bien public. Il était alors aux abois. Mais « le roi Louis XI, notre maître, le plus humble en paroles et en habits », donne tout, promet tout, use de finesse et de ruse, et, en sous-main, travaille à petit bruit le Parlement, qui refuse d'enregistrer ces promesses. Durant une trève, il détache un à un ses ennemis, car il savait travailler « à gagner un homme qui le pouvait servir ou qui pouvait nuire ». — « Mon frère, disait-il au comte de Charolais, un adversaire qu'il voulait séduire, je vois que vous êtes gentilhomme et de la Maison de France, — parce que naguère quand ce fou de Monvilliers vous parla si bien, vous me mandâtes que je me repentirais des paroles que vous avait dites ledit Monvilliers, avant le bout de l'an... Vous m'avez tenu promesse, et encore beaucoup plus tôt que le bout de l'an... Et j'aime avoir affaire à pareilles gens qui tiennent ce qu'ils promettent. »

Il reprend la Normandie qu'il avait donnée. Pour traiter

avec Charles le Téméraire, il se décide à aller le trouver à Péronne. Commines était encore au service du duc; il couchait dans la même chambre que son maître. Il le vit toute la nuit rester sur pied et s'agiter de colère. Il fit prévenir Louis XI de consentir à tout. Et en effet, lorsque, au matin le duc aborda le roi, et tremblant de colère, la voix âpre et émue, lui imposa des conditions humiliantes, Louis XI accepta tout, d'un air doux, offrit des otages considérables qui, d'ailleurs, réclamaient cet honneur. « Je ne sais s'ils disaient ainsi à fait, ajoute Commines, je me doute que non: et à la vérité je crois qu'il les y eût laissés et qu'il ne fût pas revenu. »

Jusqu'à l'heure de sa mort, jusqu'aux derniers moments de la maladie, Louis XI, sachant la gravité de son état, ne pense qu'à donner le change, envoie acheter des chevaux, des chiens de race pour qu'on le croie en bonne santé et en état d'aller à la chasse.

A l'école d'un tel maître, « avec qui il fallait charrier droit », Commines, dont l'instinct était éveillé, a beaucoup appris. Et cette éducation n'a pas peu contribué à donner à ses Mémoires leur caractère philosophique. Froissart écrivait pour des chevaliers: Commines écrit pour cette génération d'hommes qui a vu la guerre de Cent ans, hommes de calcul et de raison, épris non de vaillantise, mais de politique et de diplomatie, désabusés de toute folie chevaleresque, qui cherchent l'utile, et dont Louis XI est le type. Commines est un diplomate, un politicien qui tire des conséquences, déduit des causes, explique que notre pays « a gens de deux complexions » parce que « nous tenons de la région chaude et de la froide », bien qu'« en tout le monde, il n'y a pas une région mieux située que la France ». Il a sur la constitution de l'Angleterre des aperçus modernes, et dans son chapitre sur le caractère du peuple français et du gouvernement de ses rois, il prévoit tous les détails de nos conceptions actuelles, sur le budget, sur les poids et mesures à unifier, un code de coutumes à créer, l'abolition des péages. Il est riche en maximes politiques et morales : « Les plus grands maux viennent volontiers des plus forts, car les faibles ne recherchent que patience ». Et quand il parle de la mort du roi, qui « doit

passer à son tour par où les autres ont passé avant lui », il s'exprime en homme qui a couché dans les chambres des grands, qui a surpris leurs insomnies et leurs cauchemars. Sur les destinées des rois, il a cette réflexion: « N'eût-il pas mieux valu à lui et à tous autres princes, élire le moyen chemin, à savoir moins se soucier et moins travailler, et entreprendre moins de choses; plus craindre à persécuter le peuple par tant de voies cruelles, et prendre des aises et plaisirs honnêtes? Leurs vies en seraient plus longues, et leur mort en serait regrettée de plus de gens, et moins désirée. » Et il continue, avec une éloquence, riche d'expérience; elle naît, sous la plume de cet homme positif et sans idéal, de la mélancolie du moraliste qui « ayant connu autant de princes, et eu autant de communications avec eux que nul homme qui ait été en France, tant de ceux qui ont régné en ce royaume, qu'en Bretagne, Flandres, Allemagne, Angleterre, Portugal, Espagne et Italie, tant seigneurs temporels que spirituels », — a sondé le néant et l'inanité des calculs inutiles et des efforts vains et stériles: « Pourrait-on voir, conclut-il, de plus beaux exemples pour connaître que c'est peu de chose que l'homme, et que cette vie est misérable et brève; et que ce n'est rien des grands ni des petits, dès qu'ils sont morts; qu'il faut que l'âme, sur l'heure qu'elle se sépare d'eux, aille recevoir son jugement. Et là, la sentence est donnée selon les œuvres et mérites du corps. »

Telle est la moralité de la mort du roi. On s'étonne qu'il ne se soit pas avisé plus tôt de cette sagesse. Car il s'est associé à l'œuvre de Louis XI, par tous moyens de rouerie et de fourberie: on ne peut le tenir quitte, ni oublier le côté faible de sa morale, qui fait de lui, moins un précurseur de Montesquieu que de Machiavel. Il sait manier l'ironie. Deux cavaliers de deux camps opposés, croyant à la défaite des leurs, s'enfuient sans débrider, l'un jusqu'en Poitou, l'autre jusqu'en Hainaut, ce qui fait dire à Commines: « Ces deux n'avaient garde de se mordre l'un l'autre »; et ailleurs, lorsque le connétable de Saint-Pol périt d'une mort misérable, pour n'avoir point su, malgré tous les symptômes d'orage, se garer du destin qu'il devait prévoir: « J'ai peu vu de gens en ma vie, dit Commines,

qui sachent bien fuir à temps ». Mais lisez cette réflexion: « Qui a le profit de la guerre en a l'honneur ». Voilà une parole de politique qui sait que les hommes se comportent « comme hommes et non point comme anges ». Et c'est au nom de ce principe que Commines, à qui les moyens violents répugnent, pour mener à bien « une bonne, grande et très sainte besogne », excuse et emploie les intrigues, la fourbe, les serments qu'on viole, les pourparlers sans fin et dilatoires, et s'applaudit lorsqu'il a pu, par la mauvaise foi, duper l'adversaire et le faire trébucher.

Son style se ressent de tous ces traits de caractère; il n'a pas de brillant, il n'a pas le mot coloré et qui fait image; il est abstrait, ce qui ne veut pas dire qu'il manque de netteté, de vigueur, de relief, et de souffle; lisez la page sur les mauvais princes, en qui « il y a toujours eu plus de folie que de malice », et lorsqu'ils meurent: « Qui s'informera de leur vie? L'information faite, qui la portera au juge? Quel sera le juge qui en prendra connaissance et qui en fera punition?... L'information sera la plainte et clameur du peuple, qu'ils foulent et oppressent en tant de manières, sans en avoir compassion ni pitié; les douloureuses lamentations des veuves et des orphelins... et généralement tous ceux qu'ils auront persécutés... Ceci sera l'information et leurs grands cris pour plaintes et leurs piteuses larmes les présenteront devant Notre-Seigneur, qui en sera le vrai juge et qui, peut-être, ne voudra pas attendre pour les punir jusqu'à l'autre monde... » Bossuet dira ces mêmes choses, et dans ce même mouvement.

C'est là un langage élevé, mais triste et démoralisant. C'est toute une époque qui parle avec lui. On sent quelque chose qui finit, ayant touché le fond de tout. Le ton est désabusé, sentencieux, et n'exprime que la peur de la mort et du jugement dernier. On reconnaît là le XV[e] siècle, conclusion et aboutissement fatal d'une ère qui a décrit sa courbe, et qui tombe à plat, l'ayant dirigée vers la terre au lieu de la relever vers l'idéal et vers l'infini.

A considérer les quatre grands chroniqueurs, vous avez le caractère de quatre grands siècles. Villehardouin et Joinville sont de la belle et vaillante époque, le XII[e] et le XIII[e] siècle, où

l'on croit, où l'on espère, où l'on sent vivement, où les âmes s'ouvrent à l'attente de belles et glorieuses destinées. Villehardouin a le courage ; Joinville a l'amour, la bonté, la charité. Ils portent, soit en bravoure, soit en pitié, quelques-uns des plus nobles, des plus chaleureux sentiments qui animent et qui élèvent l'homme ; ils vibrent, ils admirent, ils s'enthousiasment, et la sainte ardeur des Croisades les soulève et les fait aimer. Rien ne leur est indifférent, ils se passionnent, ils revivent leur vie sans regret ni déboire, avec la mâle jouissance de recommencer par la plume une existence faite de valeur, d'action, de dévouement et de conviction. Ils ne regrettent rien, et d'écrire, ils ont comme une joie suprême de vivre deux fois.

Froissart est du XIV[e] siècle. Il a moins de chaleur, moins de spontanéité, plus d'art. Les temps ne sont plus les mêmes. Ce ne sont plus les enthousiasmes juvéniles, le départ pour l'avenir riant et plein de promesses, l'hallali triomphant avant la sainte curée des belles idées et des belles formes littéraires ou artistiques. Il y a plus de repos, plus de sagesse, plus de maturité ; il est plus proche du but : les arrivées n'ont jamais l'allégresse des départs. Un des rois d'alors s'appellera Charles le Sage. C'est le moment où les genres et les germes des idées sont à leur point d'épanouissement, et ne pourront plus que se faner.

Au XV[e] siècle, le but est dépassé ; c'est la fin, c'est la décadence.

Les floraisons des grands genres littéraires sont tombées. Tout s'use et se dessèche. Il n'y a plus d'épopée ; le théâtre devient un divertissement sans foi ni chaleur ; la poésie n'est plus qu'un exercice et une mosaïque, sauf une exception ; la prose se spécialise et se retranche dans la satire et l'ironie. Les grands et beaux sentiments sont finis, élimés; tout devient parodie; le rire amer a remplacé la franche gaieté, la moquerie a chassé l'enthousiasme, l'indifférence présage la lassitude et le dégoût. Comme il arrive quand la vie n'est pas illuminée par la flamme ardente et jeune de la passion, tout s'assombrit, s'attriste. C'est le crépuscule. La littérature sombre, s'épuise, comme tout le reste ; plus d'entrain, de vaillance, de fervente

ardeur ; une gaieté qui sonne faux et qui s'énerve de monotonie, avec des réveils découragés et des frayeurs à l'idée de la mort, messagère des sanctions d'une vie mal occupée. La France se tapit, morose et craintive, dans l'ombre de Plessis-lez-Tours. Plus d'espoir, plus de lendemain souriant ou souhaitable : c'est un aboutissement, une fin, dans un cul-de-sac que ferme le mur boueux du monde matériel. La chevalerie n'est plus qu'un mot et un souvenir ; la vie pratique a étalé ses exigences, dont la rançon est le scepticisme et le désespoir. Commines a porté dans son âme les frayeurs et les dégoûts de ce monde sans préjugé, sans croyance et sans respect ni pour le roi, ni pour Dieu, dont la religion devient une superstition grossière et peureuse. Il lui a manqué ce qui a manqué à son temps, un idéal élevé, une philosophie sérieuse et saine, un peu d'élévation, de noblesse et la sainte naïveté de la jeunesse. Son époque est à un tournant, à un angle. Le xv[e] siècle est triste comme une mort. On se demande ce qu'il fût advenu si la Renaissance — jamais terme ne fut plus juste, — n'était apparue pour rajeunir, ranimer, galvaniser le moribond moyen âge, tué pour avoir usé toute sa jeunesse et toutes ses illusions par cinq siècles d'héroïsme et de chefs-d'œuvre.

DEUXIEME PARTIE

XVIe SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

La Renaissance

Origines de la Renaissance. — Les Savants d'Orient en Italie. — La Dernière des Renaissances françaises. — L'Imprimerie et les découvertes. — Le Rôle de François Ier. — Roi galant, vaillant et lettré. — Les Beaux-Arts. — Les Châteaux de France. — La Religion de la Beauté. — Le Paganisme et la Réforme. Deux banqueroutes : celle du moyen âge et celle de la Renaissance. — Le Réveil du Nord.

En 400 après J.-C., Alaric, chef des Visigoths, envahit l'Occident. C'était le signal des invasions barbares. Pressés par le nombre, Goths, Visigoths, Alains, Burgondes, Franks,

Synchronisme. — LOUIS XII, 1498-1515. GUERRE DU MILANAIS. — 1498, Holbein. Machiavel. — 1499, Mort de Marsile Ficin. — 1500, Naissance de Benvenuto Cellini. Clémence Isaure. — 1502, Vasco de Gama. Sannazar (*Arcadia*). — 1503, César Borgia. Jules II, pape. — 1504, Traité de Blois. — 1506, Bramante commence Saint-Pierre de Rome. — 1507, Copernic découvre son système. — 1508, Ligue de Cambrai. Raphaël à Rome. — 1509, Bataille d'Agnadel. Henri VIII, roi d'Angleterre. Erasme. Naissance de Calvin. — 1510, Naissance de Pierre Lescot, de Bernard Palissy, d'Ambroise Paré. — 1512, Disgrâce de Machiavel. — 1513, Gaston de Foix à Ravenne. Léon X, pape.

FRANÇOIS Ier, 1515-1547. LES VALOIS. — 1515, Arioste : le *Roland Furieux*. Victoire de Marignan. — 1516, Holbein à Bâle. — 1517, Concordat de Bologne. — 1518, Le *Prince* de Machiavel. — 1519, Charles-Quint, Empereur. Mort de Léonard de Vinci. — 1520, Luther excommunié. Le Camp du Drap d'or. Mort de Raphaël. — 1521, Luther à Worms. Melanchton : *Loci Theologici*. — 1522, Les Turcs à Rhodes. Magellan fait le premier voyage autour du monde. — 1523, Trahison de Bourbon. Gustave Wasa. — 1524, Mort de Bayard. Naissance de Camoens et de Palestrina. — 1525, Pavie. — 1526, Le Primatice commence le château de Chambord. —

Huns, Vandales, Suèves, etc. se ruèrent, et passèrent en trombe sur l'Europe atterrée. Les hordes aux lourds chariots firent trembler le sol sous le galop des chevaux, et les populations fuyaient devant elles. On vit les paisibles habitants des cloîtres et des monastères entasser sur des véhicules attelés de bœufs les trésors de leurs abbayes et de leurs bibliothèques, les parchemins rares, les manuscrits, les palimpsestes, toutes les richesses de la littérature antique, conservées, dans les couvents d'Italie, en souvenir des brillantes périodes littéraires, le siècle d'Auguste et celui des Césars. Les moines se réfugièrent avec leurs précieux dépôts en Orient, à Constantinople, au mont Athos. Ils y restèrent, eux et leurs successeurs, mille ans.

Pourquoi et comment en revinrent-ils ? Par quel chassé-croisé à distance les manuscrits grecs qui avaient émigré d'Italie à Byzance, rentrèrent-ils de Byzance en Italie ?

Le retour eut les mêmes causes que le départ. Ce fut encore une invasion barbare, l'invasion des Turcs, et la prise de Constantinople en 1453. Depuis un siècle, les Turcs menaçaient. Amurat Ier avait épouvanté Jean Paléologue ; Bajazet Ier

1527, Les Médicis chassés de Florence. — 1528, Les Français à Naples. Mort d'Albert Durer. — 1529, Diète de Spire. — 1530, Confession d'Augsbourg. Le Rosso arrive en France. Fondation du Collège de France. — 1532, Bretagne réunie à la France. — 1533, *Le Jugement Dernier*, de Michel-Ange. Pantagruel. — 1534, Mort du Corrège. — 1535, Alliance de François Ier et des Turcs. — 1536, *Institution Chrétienne* de Calvin. — 1537, Come de Médicis. — 1538, Calvin banni de Genève. — 1539, Ordonnance de Villers-Cotterets, le français dans les tribunaux. — 1541, Mort de Pizarre au Pérou. Benvenuto Cellini arrive en France. Pierre Lescot commence le Louvre. — 1543, Vesale. — 1544, Victoire de Cerisolles. Traité de Crépy. Naissance du Tasse. — 1545, Concile de Trente. — 1546, Mort de Luther et de Jules Romain. Etienne Dolet.

Henri II, 1547-1559. — 1548, Marie Stuart en France. Diète d'Augsbourg. Ignace de Loyola. — 1550, Almanach de Nostradamus. — 1552, Ambroise Paré chirurgien du roi. — 1553, Siège de Metz. Marie Tudor. Michel Servet brûlé. — 1555, Paul IV, pape. Palissy trouve l'émail. — 1556, Philippe II. — 1558, Elisabeth d'Angleterre. Prise de Calais par Guise. L'*Heptaméron* de Marguerite de Valois. François II, 1559-1560, fils du précédent. Influence de Catherine de Médicis, sa mère. — Epouse Marie Stuart d'Ecosse. — 1559, Traité de Cateau-Cambrésis. Les Guises. Mort de Paul IV. — 1560, Conjuration d'Amboise .

Charles IX, 1560-1574. — 1561, Colloque de Poissy. — 1562, Vassy. Guerres de religion. Naissance de Lope de Vega. Ste-Thérèse. — 1564. Naissance de Shakespeare et de Galilée. Mort de Michel-Ange et de

avait disposé de l'Empire d'Orient, que Tamerlan sauva sans le vouloir ; sans l'héroïsme de Jean Hunyade Corvin et de Castriola, le dénouement eût été précipité : il se produisit pourtant, et Mahomet II eut raison de Constantin XII.

Alors eut lieu l'exode en sens inverse, que Commines a défini nettement, quand il dit, parlant de la Renaissance, que « ce rétablissement ne se fût guère avancé si Constantinople n'eût été prise et saccagée par Mahomet II : car ce fut alors que Lascaris, Chrysoloras, Chalcondyle, Bessarion, Trapezunce, Argyropoule, Marulle, en un mot tous les hommes doctes de la Grèce, se retirant à sauveté vers les princes de l'Europe, y apportèrent aussi quant et quant eux tous les anciens auteurs, sans lesquels on ne pouvait passer plus outre ».

Ces savants grecs firent beaucoup pour l'entretien et la perpétuité des chefs-d'œuvre antiques. Il y a encore, à la Bibliothèque de l'Escurial, dans la galerie des livres, pleine de manuscrits merveilleux en lettres d'or, entre les murailles épaisses qui ont pesé lourdement sur les épaules voûtées du sinistre Philippe II, il y a encore des manuscrits de Lascaris, savant de Constantinople, qui sauva ses parchemins des Turcs,

Calvin. — 1567, Assemblée générale du clergé. Naissance de François de Sales. — 1568, Marie Stuart captive. — 1569, Jarnac. — 1570, Paix de Saint-Germain. — 1571, Victoire de Lépante. Coligny. Le Tasse. — 1572, La Saint-Barthélemy. Les *Lusiades* de Camoens. — 1573, Paix de La Rochelle.

Henri III, frère du précédent, 1574-1589. — 1575, Henri le Balafré, La *Jérusalem délivrée*, du Tasse. — 1576, La Ligue. Etats de Blois. Mort du Titien. — 1577, Drake fait le tour du monde. — 1579, L'Union d'Utrecht. Mort de Camoens. — 1580, *Euphues* de Lily. — 1582, Le Calendrier Grégorien. — 1585, Naissance de Richelieu. Galilée pose les lois du pendule. — 1586, Guerre des Trois Henri. — 1587, Bataille de Coutras. Marie Stuart décapitée. — 1588, Journée des Barricades. Le Roi de Paris. Assassinat du duc de Guise à Blois. Mort de Paul Véronèse. — 1589, Assassinat de Henri III par Jacques Clément.

Henri IV, 1589-1610. Les Bourbons. — 1589, Arques. — 1590, Ivry. Siège de Paris. Alexandre Farnèse. Mort de Cujas, Germain Pilon, Cousin. — 1592, Edition de la Vulgate, version officielle de la Bible. Naissance de Callot, de Gassendi. — 1593, Etats de la Ligue. Conversion de Henri IV. — 1594, Henri IV entre à Paris. J. Châtel. Expulsion des Jésuites. Naissance de Poussin. — 1595, Guerre d'Espagne. Shakespeare. — 1596, Traité avec Mayenne. — 1597, Sully, Surintendant des Finances. — 1598, Paix de Vervins. Edit de Nantes. Naissance de Mansart. — 1599, Naissance de Van Dyck. — 1600, Henri IV épouse Marie de Médicis.

et les apporta en Sicile. Il a copié de sa main un nombre considérable de ces chefs-d'œuvre anciens, Hérodote, Thucydide, Euripide, Sophocle, Platon, sans compter des fragments encore inédits, et inconnus ou oubliés. Il n'était pas le seul qui eût ainsi veillé à la conservation des Anciens. Michaël Apostole en apporta bon nombre dans sa retraite de Crète, alors sous le pouvoir de Venise. Et combien d'autres rendirent aux humanités le même office ! L'Orient devenait la grande et riche réserve.

« Constantinople, disait le pape Pie II, est l'asile des lettres et le temple de la philosophie. Cette grande renommée de savoir qu'Athènes avait eue dans le temps de la puissance romaine, Constantinople la gardait de nos jours. »

L'effet produit par cette apparition des anciens parmi les modernes fut de l'enthousiasme.

« Combien, dit Michelet, cette grande mère, la noble, la sereine, l'héroïque Antiquité, parut supérieure à tout ce que l'on connaissait, quand on vit, après tant de siècles, sa face vénérable et charmante ! O mère, que vous êtes jeune, disait le monde avec des larmes ; de quels attraits imposants nous vous voyons parée ! Vous emportâtes au tombeau la ceinture éternellement rajeunissante de la Mère d'Amour, et moi, pour un millier d'années, me voici tout courbé et déjà sous les rides. »

Les savants d'Orient furent si bien reçus, que tous accoururent avec un empressement qui fut de l'indiscrétion.

« Ils se dispersèrent, dit l'un d'eux, Lascaris, dans toutes les villes de l'Italie ; la langue grecque fleurit, enseignée non seulement par les Grecs, mais par les Italiens même, au point qu'il fut honteux d'ignorer notre littérature, et que notre langue devint plus commune en Italie que dans la Grèce même, désolée par tant de malheurs ; et que si la jalousie de quelques savants et le peu de générosité de quelques princes ne s'y fussent opposés, tout serait rempli des monuments du génie grec comme aux jours de l'empire romain. »

Ces dernières paroles peuvent étonner : mais tel était l'enthousiasme qu'il semblait qu'on n'en pût jamais trop faire ; et tel était le nombre des prosélytes de cette renaissance, qu'il

n'y eût pas place pour tous ; certains qui espéraient s'en faire une situation, furent déçus. L'offre se faisait trop abondante, et les cours des princes ne suffirent pas à loger toute cette légion de savants nomades. Théodore se retira en Calabre ; Andronic alla en Angleterre ; Démétrius retourna à Byzance parmi les Barbares ; Argyropoule vécut dans la misère à Rome ; et Lascaris se désolait : « Ils n'existent plus, ces grands citoyens de Rome qui aimaient également les lettres latines et les lettres grecques. Elle n'est plus, cette Naples, colonie de Chalcis et d'Athènes, gymnase de l'éloquence grecque, où les Romains accouraient pour s'instruire ».

Les savants criaient famine ; ils étaient trop.

Les Italiens se jetèrent avidement sur ces trésors. On se disputait les premiers arrivants, les plus heureux, Pléthon, Chrysoloras, Lascaris, qui rapportaient de là-bas deux cents manuscrits. Le Pogge, Laurent Valla, aident, par la découverte qu'ils font de manuscrits anciens et par l'ardeur avec laquelle ils les copient et les commentent, le mouvement humaniste créé par Pétrarque. Car si Virgile avait guidé Dante, Pétrarque fut un dévot des anciens, et collectionna leurs manuscrits ; Boccace étudiait Homère à l'Académie de Florence, Marsile Ficin et ses disciples ressuscitaient le platonisme ; Barlaam et Léonce Pilate réunissaient des auditoires nombreux autour de leur chaire de Grec.

Les petites cours d'Italie, celles des rois d'Aragon à Naples, des Sforza à Milan, des Médicis à Florence, des d'Este à Ferrare, appellent et hébergent les savants, Bruno d'Arezzo, Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Ange Politien.

Laurent de Médicis envoyait en Orient ses agents chargés de recueillir des manuscrits antiques.

Ce fut une folie, une fièvre, un délire. Un prince céda une province pour une Décade de Tite Live. On eût dit des malheureux altérés qui rencontraient une source et s'y précipitaient.

C'était un culte, une ferveur, une superstition. On écrivait en latin, en grec ; les Cicéroniens se faisaient fort de n'employer aucun mot dont Cicéron n'eût fait usage ; le cardinal Bembo avait quarante portefeuilles, dans chacun desquels chaque

page écrite de sa main faisait un stage, pour être relue, revue et corrigée quarante fois.

Le mouvement ne se confina pas dans la péninsule. Il s'élargit et gagna les pays voisins.

Les relations avec la France étaient fréquentes à la fin du xvᵉ siècle. Sous Charles VI, sa belle-sœur Valentine de Milan, sa femme Isabeau de Bavière, née Visconti, avaient apporté en France le goût des manières italiennes, et la savante Christine de Pisan avait jeté sur les lettres françaises un rayon de la Renaissance d'Italie. Les guerres amenèrent les armées françaises au delà des Alpes, et la noblesse qui formait le corps des officiers fut séduite par la grâce, l'opulence, le charme artistique, élégant, aimable de cette société renaissante.

Le cardinal d'Amboise, sous Louis XII, avait été émerveillé par les splendeurs d'art de la Lombardie, par les œuvres admirables d'un Bramante, d'un Léonard de Vinci, et il avait préparé la période éclatante d'épanouissement esthétique qui s'incarna dans son chef et roi François Iᵉʳ. L'Italie conquise conquit à son tour la France, à l'exemple de sa mère la Grèce, *Græcia capta ferum...*

Nous l'avons déjà constaté : la connaissance de l'antiquité n'a jamais fait défaut au moyen âge, qui avait eu ses engouements pour les Anciens, à telle enseigne qu'il serait plus juste de dire : il n'y a pas eu une Renaissance, il y a eu une succession de petites Renaissances avant la grande. Seulement il manquait aux savants du moyen âge, d'abord d'avoir un nombre assez large de textes, puis, pour ceux qu'on avait (quatre-vingt-seize, dit-on), de les avoir compris et sentis, faute de critique, de science historique, d'un sens artistique conforme à la tradition grecque, faute enfin de connaissances philologiques établies sur des bases assez étendues. Le moyen âge se représentait le monde, dans le temps et dans l'espace, comme fait à sa propre image. Il eut de tout une conception étroite, exclusive, égoïste. Il n'a pu saisir et pénétrer l'esprit antique, et Aeneas porte une armure de chevalier. Le don de sortir de son temps et de se reporter au milieu d'une civilisation étrangère pour la comprendre à peu près, est relativement moderne. Encore aujourd'hui, nous mettons tant de

nous-mêmes dans nos idées sur les anciens, qu'il n'y a pas une antiquité, mais autant d'antiquités que de générations : chacune sature et altère, par l'apport de ses propres impressions, la réalité historique, qui reste insaisissable.

La Renaissance italienne prodigua toutes ses ressources.

Grégoire de Naples, dès 1458, vint à Paris enseigner le grec, en dépit de l'hostilité de la Sorbonne et du clergé, qui considérèrent désormais l'étude du Grec et de l'Hébreu comme hérétiques, par la facilité que leur connaissance donnera de faire, des textes sacrés, des traductions différentes de la Vulgate.

Reuchlin apprit à Paris le Grec sous Hermonyme, et l'enseigna à Melanchton.

La même fièvre qu'en Italie gagna les étudiants de France.

Un disciple de Hermonyme écrivait : « Dès que j'aurai quelque argent, j'achèterai des livres grecs d'abord, et ensuite des vêtements ».

Budé, Erasme, illustraient l'érudition de leurs travaux et de leur gloire.

Le Collège Trilingue (1531) comporta des chaires d'hébreu, de grec, de latin, de médecine, de mathématiques, de philosophie, et ses premiers maîtres s'appelèrent Vatable, Turnèbe, Lambin.

Epoque étrange, merveilleuse, brillante et séduisante, où il semble que la vie se décuplait en sensations si multiples et si neuves, qu'elle s'usait plus vite, et qu'il devait être plus regrettable que jamais de la quitter.

L'imprimerie, la boussole, la poudre à canon, l'Antiquité, l'Amérique, l'Orient, le vrai système du monde, « ces foudroyantes lumières convergent leurs rayons » sur le moyen âge agonisant. (Michelet)

En 1450, Gutenberg découvre l'imprimerie par caractères mobiles, et les livres se répandent aussitôt après la découverte de la fonte, en nombreux exemplaires. Cet art nouveau est connu et pratiqué à Paris onze ans après ; de 1461 à 1500, plus de sept cent cinquante ouvrages furent imprimés. Les poètes chantèrent la nouvelle muse, même en grec :

« Sur ces pages en lettres d'airain, le dieu des Muses de la

Grèce antique a reconnu les caractères qu'autrefois il montra le premier, et il dit aux Muses : Que tardons-nous encore ? Nous sommes rappelés à la vie. La Grèce va refleurir. Par l'industrie de Vulcain et la sagesse de Minerve, l'âme humaine a reçu d'immortels remèdes à son infirmité. L'imprimerie, comme un don céleste détaché du séjour éternel de la Vérité, aplanit les routes glorieuses du poète. Voyez ces fleurs nouvelles... Apollon dit, et pressé d'accomplir sa promesse, il les conduit en Italie. Jupiter le permet; et ces filles brillantes de la liberté y fixèrent bientôt leurs pas, en regrettant le séjour divin de la Grèce » (*Trad. Villemain*).

La chanson populaire a consacré de son hommage significatif la belle et pacifique conquête que l'humanité fit de ce fait, et on chante encore aujourd'hui en Allemagne :

Mit vier und zwanzig Bleisoldaten
Zog Gutenberg einst in das Feld.
Erobert hat er alle Staaten ;
Heute danket ihm die ganze Welt.

« Avec vingt-quatre soldats de plomb, Gutenberg est entré en campagne. Il a conquis tous les Etats, et il est remercié par le monde entier. »

L'imprimerie fut inventée au moment même où l'on avait le plus grand besoin d'elle. Elle servit à conserver, à propager, à garantir toute cette bibliothèque léguée par un lointain passé. On imprima le latin, le grec. Il fallait être érudit pour être imprimeur. Les Dolet, les Estienne, furent des prodiges de science.

François Ier, s'il ne fonda pas l'Imprimerie Royale, qui date d'un peu plus tard, témoigna et constata son admiration pour cet art naissant, et l'encouragea en faisant fondre les beaux caractères de Garamond.

La Renaissance française fut favorisée dans son éclosion et son épanouissement par l'avènement de ce roi, qui semblait choisi pour en être le plus fier champion et chevalier.

François Ier incarna l'esprit artistique et éclairé de la Renaissance, et il illumina la France. Sous ce protecteur des beaux

arts, sa patrie apprécia et aima l'Italie, mère de beauté et d'harmonie.

Quand il monta sur le trône, au Louvre, les coffres du trésor royal regorgeaient d'or. Louis XII, roi économe, dépensait peu, amassait beaucoup. Le jeune comte d'Angoulême put faire des prodigalités. Il avait de quoi les payer.

A Paris, il fut bien reçu. Sa bonne figure franche et joviale, son nez arrondi, sa barbe fine encadrant sa physionomie éveillée, lui valurent aussitôt les sympathies de sa ville. Le nouveau roi devait lui donner un lustre qui lui manquait depuis longtemps. Ce fut une des époques les plus brillantes par les magnificences d'un prince, qui fit tout pour animer et orner son royaume, par l'éclat des fêtes qui s'y célébrèrent, par l'affluence des artistes que le roi y fit venir. C'est le règne de l'élégance, du luxe, des tournois, des cavalcades, des bals parés. C'est la Renaissance avec ses enthousiasmes, son faste, et le cortège de ses œuvres d'art.

L'art, en France, fut alors un enchantement dont le charme n'a pas encore disparu, et se perpétue dans tant d'œuvres durables et toujours admirées.

Jean Cousin se met à l'école des Italiens, et crée l'école française; de toutes parts, près et loin de Paris, surgissent de belles résidences, et elles ne sont pas les moindres manifestations de cet art exquis et insensé qui crée des édifices à peine logeables, mais charmants par ce luxe inutile de la pierre et la merveilleuse délicatesse de ses ciselures.

Philibert Delorme va créer Anet pour Diane de Poitiers, au milieu d'un paysage enchanteur, parmi les volières, les héronnières, les fauconneries.

On admire encore aujourd'hui, à Villers-Cotterets, près de la place de la Fontaine-du-Marché, derrière l'église aux pignons pointus, au fond de la maison de retraite des vieillards, ce qui reste du château que François Ier fit élever en 1532 sur l'emplacement d'une forteresse féodale ruinée pendant la guerre de Cent ans. Jacques et Gilles Le Breton s'y sont surpassés, pour faire de Villers-Cotterets un des châteaux les plus aimables et les plus gracieux. Le grand escalier, où toute la série des emblèmes en usage sous François Ier est traitée

avec ampleur, le petit escalier, avec ses caissons sculptés en belle humeur, et surtout la grande salle des Etats, avec ses panneaux patiemment fouillés, enguirlandés, fleuris, d'une composition savante et patiente, d'un effet riant, font de ce vestige précieux l'un des plus merveilleux spécimens des chefs-d'œuvre qu'inspirent à nos artistes l'étude et l'imitation de la Renaissance italienne.

Pour comprendre la Renaissance, il ne suffit pas de lire ; il faut voir. Il faut aller en Touraine, regarder ces merveilleuses résidences qui constatent la floraison soudaine d'un art gracieux et inconnu, après la période d'architecture militaire qui a fortifié les vieux castels hostiles, défiants, abrupts, du moyen âge. A la science de la défense et de la fortification succède le goût des habitations de plaisance, parées, aimables, moins craintives et plus avenantes. C'est comme une détente, un épanouissement, une sécurité soudaine ; l'Art et la Paix se donnent la main, et font rayonner sur la France le faisceau lumineux des belles pensées et du génie créateur.

C'est Chenonceaux, qui allonge sur le Cher la série de ses voûtes, pont monumental et somptueux qui porte fièrement son château flanqué de quatre légères tourelles en encorbellement, sa chapelle élancée, ses deux étages de galeries, ses toits dont les lucarnes sont le chef-d'œuvre de la grâce aisée, des lignes harmonieuses, où se combinent les courbes lentes des remparts, les frises droites des bandeaux, les pointes ambitieuses des épis de pierre, dardant entre les cheminées ouvrées et les cônes aigus des toits en poivrières, — évoquant les inspirations heureuses de Diane de Poitiers et de Catherine de Médicis, assistées par l'admirable Philibert Delorme.

C'est Chambord, où mirent leur génie Denis Sourdeau, Pierre Trinqueau, Jacques Coqueau ; Chambord, d'un effet grandiose, imposant, royal, avec le développement de ses quatre façades longues de 150 mètres, ses quatres grosses tours d'angle, l'impressionnante symétrie de ses fenêtres de pierre, la forêt charmante de ses lanternes, campaniles, lucarnes, cheminées, frontons élancés que couronnent des fleurs et des amours. C'est une des plus splendides créations que l'architecture moderne ait conçues avec ce sens si sûr de la

proportion, de l'harmonie, de l'ensemble. Montez sur les toits, errez entre les cheminées monumentales, les lanternes historiées, sculptées, ornées de losanges d'ardoises : on dirait un village aérien, avec ses maisons et ses rues auxquelles il ne manque que des noms. Mais de près, l'effet est lourd, déplaisant, écrasant : ces constructions complexes ne sont pas destinées à être vues de près. Regardez-les au contraire, d'en bas, de quelqu'une de ces larges et splendides avenues qui traversent les six mille hectares du parc : alors ces toits féeriques apparaissent dans la plénitude de leur art, légers, gracieux, dentelés, zébrant le ciel des lignes capricieuses et adorablement tourmentées de leur silhouette déchiquetée, dont les dents aiguës se reflètent dans le Cosson, qui baigne le quai de pelouses.

Merveille princière, le château de Chambord a grand air, et le génie de François Ier y paraît, à la fois puissant, orgueilleux, prodigue, et aussi aimable, élégant, soucieux du détail galant, car le roi recevra les dames. Admirez les douze escaliers extérieurs qui replient dans les angles des cours leurs spirales ingénieuses dans les tourelles vitrées de biais ; regardez, un peu partout, sur les voûtes penchées, les huit cents caissons qui portent l'F royal et la Salamandre ; étonnez-vous devant la splendeur flamboyante et architecturale de la grosse lanterne du faite central ; suivez le caprice des arcatures, des colonnettes, des niches à coquilles, des embrasures dentelées, des campaniles, des urnes de pierre effilant leurs flammes aux sommets des piliers accouplés ; observez l'ordonnance magistrale de l'escalier géminé de la salle des Gardes ; scrutez la finesse des arabesques et des ciselures sur les caissons et les bandeaux du cabinet de François Ier, où le roi désabusé grava sur la vitre :

Souvent femme varie
Mal habil qui s'y fie.

L'inscription célèbre a disparu. Louis XIV, dit-on, brisa la vitre pour plaire à Mlle de La Vallière.

N'est-ce pas que toute cette somptueuse et artistique rési-

dence porte bien la marque d'une époque et d'un homme ? c'est le triomphe du faste et du goût, de l'art à la fois des vastes ensembles et des infinis détails, de la mesure et de l'harmonie. Nulle demeure ne symbolise mieux la Renaissance et son brillant patron, et l'on comprend le mot de François Ier quand il quittait Blois pour Chambord :

— Allons chez moi !

A Blois, deux ailes seulement, sur quatre, réalisaient sa pensée et ses goûts dans le vaste quadrilatère dont Saint Louis et Louis XII avaient édifié le reste. Mais là aussi, la Renaissance resplendit dans tout le prestige de son architecture aimable et de ses ornements ingénieux, soit qu'on se laisse aller au plaisir de regarder la belle façade de briques et de pierres, percée de hautes fenêtres, que surmontent les tridents de ses six lucarnes sculptées, rayée des fins tuyaux noir et or, hérissée de piquantes gargouilles, barrée par la sobre balustrade qui longe le chéneau, ou la colonnade aux piliers élégants et variés, gaufrés de fleurs de lys ; soit qu'on se laisse ravir par la beauté étrange et captivante de l'aile de François Ier, flanquée de son admirable escalier. Quelle merveille que cet escalier de Blois, avec le mouvement gracieux de ses trois plans de biais parallèles, de ses baies à jour, ses adorables statues de Jean Goujon, d'un galbe si tendre et si moëlleux ; les fines arabesques qui brodent les panneaux de pierre, les lambris ciselés à coquilles rétrécies et s'échelonnant avec aisance pour épouser la montée harmonieuse de tout l'édifice ; la première rampe ajourée en colonnettes ténues, la suivante, alternant l'F royal et les salamandres dans leur délicate ciselure de dentelle de pierre ; les baldaquins des niches, s'étageant dans une précieuse ascension de détails exquis, montrant tout ce qui manquait aux niches analogues de la fontaine Louis XII, en cette même cité de Blois ; la courbe sinueuse des marches, s'harmonisant avec l'évolution de la vis centrale de l'escalier ; les médaillons travaillés sans surcharge, les balcons des gardes d'honneur s'ouvrant sur la cage intérieure, les gargouilles, les frontons des portes, d'une délicatesse ténue, les fines colonnettes d'angles, et enfin la spirale qui étire mollement et avec une précision qui est un miracle de l'art, les

moulures et les panneaux du pilier central, comme aussi les nervures, les caissons et les médaillons du plafond, offrant l'exemple unique de la difficulté vaincue avec désinvolture, et de l'effet le plus magnifiquement artistique que puisse offrir le motif architectural d'un escalier étroit et encaissé sans développement ni ampleur !

L'aile Louis XII, avec ses tours carrées, ses tourelles suspendues, ses fleurs de lis, ses panneaux encadrés, figurant le Porc Epic couronné, ses balustrades, ses épis efflorescents, annonce et prépare la joie de regarder, de l'aile voisine, la floraison épanouie de toutes les séductions de la Renaissance.

Et lorsqu'on est entré, quel éblouissement, devant ces plafonds peints, ces boiseries, ces cheminées, ces panneaux où resplendissent, au milieu de frondaisons fines et déliées, les chiffres d'Anne de Bretagne, de François Ier, de Claude de France, d'Henri II, de Catherine de Médicis, d'Henri III.

Toute l'antiquité, toute la Renaissance italienne apparaissent, transfigurées par le génie français, dans ces compositions légères où les personnages mythologiques s'accrochent légèrement aux branches déliées des arabesques, sur la cheminée aux Armoiries, sur la cheminée à la Cordelière ou sur les étroits panneaux dorés de la bibliothèque, où Catherine de Médicis avait installé ses placards secrets, s'ouvrant par un ressort dissimulé derrière la planche de la plinthe, ou dans la fameuse chambre d'Henri III, où se passa le drame de la mort de Guise, comme aussi, non loin du palais, sur la cheminée de l'Hôtel Sardini, ou sur celle de l'Hôtel d'Alluye, où Robertet encastrait dans la frise de sa cour les médaillons antiques des empereurs romains, qu'il faisait venir de Rome.

Et c'est Amboise, encore, dont le château juché sur ses énormes contreforts, domine de ses grosses tours et de ses belles fenêtres le cours majestueux de la Loire, que traverse l'immense pont jeté sur ses deux bras. Par le plan incliné que Charles-Quint gravit à cheval, comme il eût fait à la Giralda de Séville, à la lueur des torches, dans l'intérieur de la Tour Hurtault, on arrive au niveau du chemin de ronde couvert, dont le toit est troué par des têtes expressives de moines et d'archers de pierre, qui semblent s'accouder là pour regarder

le fleuve ; plus haut, c'est le balcon de fer forgé où l'on vit se balancer les têtes décapitées des conjurés d'Amboise, et au-dessus, des pilastres charmants soutiennent le balcon ajouré qui longe les lucarnes effilées. Des créneaux de la tour, on s'étonne de voir tant d'ouvrages délicats au-dessus des constructions énormes qui font au versant de la colline un corselet de pierre, avec des contreforts puissants et profonds, dont l'aspect fait songer à ces tours étroites, qui logent les escaliers de descente le long de la berge abrupte du Niagara.

Ici, la perle de ce colossal écrin de granit, est la chapelle Saint-Hubert, où Michel Colombe a épuisé les secrets dont la sculpture dispose pour forer, fouiller la pierre, l'ajourer avec des ténuités délicates de dentelle, dont l'art patient n'exclut pas la joviale fantaisie. Et dans un coin du transept, on s'arrête devant une pierre tombale au-dessus de laquelle plane un nom vénéré, le nom d'un de ces grands artistes qui apportèrent d'Italie en France la flamme de leur génie, à l'appel de François Ier, le nom de Léonard de Vinci, que le roi logea à Clos Lucé, en 1516, et qui mourut sur ces rives de Loire qu'il contribua à embellir. Il repose là, dans un décor digne de lui, dans cette chapelle qui est un bijou d'architecture, où la pierre a appris l'art de fleurir et de s'enrouler avec la molle soupiesse du lierre, avec la fécondité luxuriante et touffue des fleurs.

C'est Loches, avec l'agréable structure de son palais où l'oratoire d'Anne de Bretagne a des détails délicieux; là repose Agnès Sorel, dans le cénotaphe de marbre noir, sur lequel sa statue couchée est gardée par deux anges et deux agneaux, et aux dessins duquel il ne serait pas impossible que Jean-Foucquet ait travaillé.

Et quand on revient en ville, on salue au passage, dans les rues étroites, de belles œuvres de la Renaissance, l'Hôtel de Ville, que Jehan Baudoin adossa en 1535 à la Porte Picoys, ou la Chancellerie, dont la façade est brodée d'arabesques, entre lesquelles on voit Hercule braver le Centaure que supplie Déjanire : et cette érudition antique qui oubliait de donner à Hercule un armet, une cuirasse et une lance, était alors dans sa grande nouveauté.

C'est Ussé, dont la Renaissance a orné et embelli l'ancienne

forteresse en la flanquant de tourelles, de pavillons, d'une chapelle élégante, qui font à distance un effet pittoresque, un fouillis harmonieux de cheminées artistiques, de toits effilés, ronds, carrés, garnis de gracieuses lucarnes, de balcons, d'épis et de ferronnerie.

Au pied, l'Indre paresseuse traverse des champs que couvrent de hautes moissons de chanvre, dont les premières bottelées déjà coupées et disposées en radeaux, flottent dans l'eau, chargées de pierres, le long des rives vertes et des ajoncs.

C'est Azay le Rideau, que fit élever Gilles Berthelot dans les premières années du règne de François Ier, et qui reflète dans l'eau calme des larges fossés ses tourelles en encorbellement, ses hautes fenêtres à petits carreaux, ses ailes en retour, aperçues à travers les branchages du parc baigné par un bras de l'Indre.

Il faudrait et l'on pourrait nommer encore les belles façades de Vendôme, de Tours, et Brézé, et La Bourdaisière, où naquit Gabrielle d'Estrées, et Cheverny, Marmoutiers, Luynes, Sausac, Champigny-sur-Veude, Montsoreau, Oiron, Bressuire, Coudray-Montpensier, près de Seuillé, où naquit Rabelais, Le Vergier, Meillan, l'ancien Versailles, Ancy-le-Franc, Gaillon, Follembray, Saint-Germain, et tous ces castels élégants qui font émerger leurs campaniles, leurs lucarnes, leurs tourelles aiguës au-dessus des bouquets d'arbres, à chaque tournant des bras de la Vienne, de l'Indre, du Cher et de la Loire.

C'est là que la Renaissance a prodigué les plus éclatants trésors de son génie et le prestige de ses séductions. Au milieu de ces murailles si bellement décorées, de ces façades charmantes, de ces toitures luxuriantes dans leur folle richesse et leur fantaisie inépuisable, entre ces portails finement ajourés, ces frontons fouillés, ces feuillages frisés, ces moulures ourlées, ces nervures si tendres qu'à peine elles ombrent la pierre, ces fleurons, ces épis recroquevillés, ces motifs délicats où des amours, des fleurs, des oiseaux peuplent les frondaisons souples et fines enroulées autour des vases antiques, — quand on se retourne vers les manoirs nus,

épais, défiants du moyen âge, masses colossales de pierres accumulées autour du seigneur en alerte, fortifications formidables faites pour résister et ensevelir, on goûte pleinement ce que la Renaissance a apporté de grâce, d'aisance, de liberté et de goût délicat à une société qui naquit alors seulement à la religion de la Beauté.

A Paris, le vieux Louvre féodal de Philippe-Auguste, cette lourde masse, sombre et sévère, avec ses grands toits gris que reflétait la Seine, tombe sous la pioche des travailleurs. Jean Bullart commence le Louvre nouveau, dont il crée le pavillon central. A l'entrée de Paris, s'élève Madrid, un nid dans la verdure, abrité sous les énormes chênes, dont un a survécu. A Fontainebleau, le Primatice apporte d'admirables copies de la Vénus de Médicis, de l'Apollon du Belvédère. Paris se peuple d'artistes qui sont tous des maîtres, André del Sarto, Léonard de Vinci, Benvenuto Cellini. Joailliers, orfèvres et ciseleurs accomplissent des merveilles d'art à chaque pièce nouvelle commandée par le roi pour ses maîtresses. La France jouit d'un éclat qui fait envie à nos voisins. Il y a du dépit dans le mot de Charles-Quint devant le trésor de François Ier: « J'ai à Augsbourg, un tisserand qui pourrait payer tout cela ».

De belles œuvres sont signées de beaux noms, Pierre Lescot, Jean Goujon, Germain Pilon. Nos artistes se mettent à l'école de l'Italie qui offrait en modèles Masaccio, Donatello, Mantegna, Domenico Ghirlandajo, Fra Filippo Lippi, Boticelli, Raphaël, Léonard de Vinci, Michel-Ange, le Titien, le Corrège. Les peintres Corneille, Clouet, sont pensionnés; Jean Vinderne fait des camaïeux de toute beauté; les pièces d'orfèvrerie les plus fines sortent de chez Henri Lebourg, de chez Guillaume Héroudelle; on trouve chez Renée Serpe des coupes, des salières, des émaux, des chaînes, des broderies d'une richesse et d'un art rares. Il semble que François Ier prenne plaisir à exagérer le luxe et la prodigalité de son règne, comme s'il y trouvait une arme. Le trône s'environne d'un éclat qui éblouit, qui aveugle sur les maladresses politiques, les exécutions injustes, la misère du peuple, la situation critique de l'état, si fortement marquée par Fénélon, « le peuple ruiné, la guerre civile allumée, la justice vénale, la cour livrée à toutes

les folies des femmes galantes, et tout l'État en souffrance ».

Le roi a pour le servir un personnel nombreux et brillant. Des gentilshommes de haut rang composent son domestique. Son échanson est de la plus grande noblesse. Les plus hauts seigneurs se disputent l'honneur de tenir le bougeoir à son coucher, et aux levers, l'hiver ; ce qui indigne Rœderer effarouché : « Le bougeoir, — quel mot j'ai prononcé ! — le bougeoir devient après le sceptre et la couronne la pièce la plus importante du mobilier royal ». C'est le règne de l'insouciance et du rire. Tandis que les huguenots rôtissent sur le bûcher, tandis que les théologiens attisent leurs querelles, « plus cruelles, dit Mélanchton, que les combats des vautours », on s'amuse à la cour dans une continuelle, « magnifique et superbe bombance », comme dit Brantôme.

Le train de la cour insulte à la misère publique. Au milieu des campagnes où le paysan hâve et maigre, tué de travail et de privations, meurt de faim, le roi étale le luxe insensé du camp du Drap-d'Or, où un pavillon de cristal reçoit Henri VIII, tandis que de merveilleuses tapisseries flottantes, des tentures en velours bleu, décorées avec des broderies de Chypre, font au pavillon de François I[er] une décoration somptueuse. Paris, il est vrai, en pâtit. Pour payer les dépenses, le roi fit arracher le treillis d'argent qui entourait le tombeau de saint Martin, un don sur lequel Louis XI avait compté pour son salut

C'est le retour de l'âge d'or pour les femmes. Que de fêtes, que de bals, que d'occasions de montrer ses toilettes, chausses de migraines, escarpins de velours cramoisi, basquines en beau camelot de soie, vertugales de taffetas tanné, avec, au-dessus, la cotte en étoffe d'argent faite à broderies de fin or entortillé à l'aiguille, et les bernes à la moresque! Sous un roi galant et parfait cavalier, la dame reconquiert l'ascendant suprême que lui avait concédé jadis la féale loyauté des chevaliers. Les femmes sont toutes-puissantes. La tradition se retourne en leur faveur. A la vieille loi anglo-normande qui donne au mari le droit de battre sa femme, se substitue l'usage inverse qui fut adopté très rapidement : à ce point qu'il fallut réagir et promener à l'envers sur une ânesse les maris qui se

laissaient battre, *in asella retrorsum sedens et caudam in manu tenens*. Muratori.

Elles se sentaient fortes, sous un roi qui se laissait dominer par elles, et qui l'écrivait sur les vitres. Le Louvre, Madrid, Fontainebleau, et même les maisons les moins recommandables, les ruelles les plus mal famées de Paris en savent long sur les escapades royales de François Ier. Quand le roi s'amuse, il met sa dignité dans son pourpoint. S'il n'est jamais entré dans la masure de Saltabadil, sur la rive déserte où Triboulet le guette, il était capable d'y aller.

Dans le *Roi s'amuse*, il n'est nullement chargé. Victor Hugo pouvait protester à bon droit : « L'histoire nous permettait de vous montrer François Ier ivre dans les bouges de la rue du Pélican ».

On peut juger, par l'exemple du maître, quelle était l'existence menée par les grands seigneurs et les grandes dames. Les toilettes sont dispendieuses, les costumes des seigneurs coûtent des prix fabuleux. Le pourpoint à crevés de Charles de Guise fut payé trois cent écus. La vie est une fête perpétuelle : il faut paraître en brillant costume de gala. Ce ne sont que concerts, mascarades, folies.

Quelles années de frivolité, d'insouciance ! On module les hymnes sacrées sur des airs connus. La traduction mondaine et frondeuse des psaumes, par Marot, obtient le plus vif succès. On les chante à la cour pendant tout le siècle. Ce furent des couplets à la mode dans les parties de chasse et dans les boudoirs.

Cette époque de faste et de légèreté présente de bien curieux contrastes. François Ier qui la représente et qui l'incarne, ce roi dont les nuits sont des orgies, unit aux passions les plus basses et les plus vulgaires, un goût éclairé pour les lettres et les arts, une délicatesse polie et spirituelle, et aussi toute la bravoure, toute la loyauté des anciens chevaliers. Marot a conté ces mêlées « où l'on a vu charger et presses fendre notre bon roi ». Les chroniques nous disent sa belle conduite sur le champ de bataille. A Pavie, « le roi ne coucha ni dormit ailleurs que sur le limon d'une charrette, tout armé, et ne trouva oncques eau pour boire parce que les ruisseaux qui étaient

autour dudit lieu avaient perdu leur couleur naturelle, et étaient rouges du sang des occis ». Nous pouvons croire Séb. Moreau quand il nous assure que « il fit acte de vrai Roland, et il n'est mémoire de plus grande vaillance de Prince ».

Le contraste est plus grand encore entre la légèreté de son caractère et son goût pour les lettres, les sciences, l'érudition ou, tout au moins, les érudits.

A la fois lettré et débauché, sérieux et folâtre, il consulte Erasme et Budé, s'entoure de jurisconsultes, de savants, lit la Bible que lui traduit Vatable, s'amuse du cynisme de Rabelais et des gentillesses de son page Clément Marot.

Le roi est poète lui-même. Champollion Figeac a donné une belle édition de ses œuvres poétiques. Déjà les contemporains avaient loué le goût éclairé de François Ier pour les lettres et les arts. Claude d'Espence avait admiré « ce prince amateur de Minerve autant que la lui permit Mars ». Jean Marot, à son lit de mort recommande son fils Clément

> Au roi qui chérit et praticque
> Par son haut sens le noble art poétique.

François Ier fonda le fameux *Collège royal trilingue*, qui sera l'illustre Collège de France : il favorise l'imprimerie et mérite que Marot lui dise :

> ...Tu as fait les lettres et les arts
> Plus reluisants que du temps des Césars...
> C'est toi qui as allumé la chandelle,
> Par qui maint œil voit mainte vérité.

C'est lui le protecteur de toute la société d'alors, et cette société compte des noms illustres : Mellin de Saint-Gelais et son ami Clément Marot, poètes, fils et pères de poètes : Charles Fontaine, Francis Habert, Théodore de Bèze, Maurice Scève, Hugues Salel qui traduisit l'Iliade en vers français ; Jean Dorat, Barthélemy Aneau, tous écrivains de talent, qu'il encourage et qu'il aide. Il s'intéresse à leurs œuvres. Il leur fait visite. « Dans une rue étroite, obscure et montante, dit Crapelet, on voyait quelquefois venir un cavalier de grand air et de noble figure, suivi de pages, d'écuyers et de quelques

plus graves personnages montés sur des mules. Une autre fois, c'était une belle et élégante dame montée sur un destrier, également accompagnée d'une escorte plus brillante que nombreuse. Les cavalcades cheminaient lentement par la rue Saint-Jean-de-Beauvais, s'arrêtaient devant l'enseigne de l'Olivier, mettaient pied à terre au montoir, et entraient dans la maison de Robert Estienne. Le noble cavalier, c'était François Ier ; la belle dame c'était Marguerite de Valois, sa sœur, la reine de Navarre, aimable, spirituelle, savante autant que belle. Dans ces visites du roi ou de la reine de Navarre, la conversation générale, à part quelques explications relatives au mécanisme de la typographie, s'engageait en latin entre l'imprimeur et ses nobles interlocuteurs. »

François Ier est le génie de son temps. Les lettres, les arts, l'érudition lui doivent beaucoup. Grâce à lui, le goût s'épure et se transforme, il se produit comme une poussée vers les choses de l'esprit. Les femmes n'ont rien à envier aux hommes, dans un siècle qui vit naître Marguerite de Navarre, Louise Labé, Pernette de Guillet, Clémence de Bourges, et où Marie Stuart récitait au Louvre un discours latin de sa composition. Comme le constate Rabelais, « les femmes et les filles ont aspiré à cette louange et manne céleste de bonne doctrine ». Comment ne pas donner en passant un souvenir à cette aimable sœur du roi, Marguerite de Navarre, que Paris ne posséda pas assez longtemps. Du fond de la Navarre où l'avait emmenée son mari, elle ne cessa du moins d'étendre à toute la société parisienne, gens de lettres et artistes, son influence bienfaisante et féconde. Même de loin elle demeura le bon ange de cette cour, dont la sombre Louise de Savoie fut le démon. La figure de Marguerite rayonne au milieu de son entourage, dont était la gracieuse et savante Mme de Soubise. La *Marguerite des Marguerites* rehaussait l'éclat de cette cour, où la beauté, l'esprit, la prodigalité, le talent aimable et facile étaient des titres suffisants à l'amitié de François Ier.

Quelle époque riante et brillante, et que la vie fut séduisante pendant cette renaissance, ce rajeunissement à la fois folâtre et réfléchi des idées, des connaissances, des méthodes,

de tout ce qui constitue l'existence morale et intellectuelle d'un peuple ! Et aussi, quel joyeux tintement, quel délicieux concert, quels charmants échos de pièces amoureuses récitées sous le flamboiement des lustres, de galanteries dites tout bas, de grivoiseries lestement contées. Les jeunes seigneurs en pourpoint de soie blanche brodée d'or rient et chantent, complotent un enlèvement, raillent les femmes qu'ils adorent, et les vieux barbons dont ils font leurs dupes. Les Valois allaient hériter de cette sémillante tradition. C'est bien là le milieu dans lequel devait vivre et briller ce roi artiste, érudit, frivole et chevaleresque, qu'on aime à se représenter dans le décor du *Roi s'amuse:* salles magnifiques pleines d'hommes et de femmes en parure, flambeaux, musique, danses, éclats de rire. Des valets portent des plats d'or et des vaisselles d'émail, des groupes de seigneurs et de dames passent et repassent. La fête tire à sa fin; l'aube blanchit les vitraux. Une certaine liberté règne : la fête a un peu le caractère d'une orgie. Et au milieu de ce luxe et de ces rires, François Ier dans le costume indiqué sommairement par le poète : « le Roi, comme l'a peint le Titien. »

Il ne faut pas se borner aux lettres. La Renaissance, dans ses plus grands bienfaits, a surtout été artistique. Elle a donné aux poètes même le goût, le sens de la mesure, de la discrétion sobre, de la forme, de la composition, qui a le plus manqué au moyen âge, en littérature. Ce fut un universel renouveau. L'art se para d'un vêtement précieux. Tout comme l'étude de l'antiquité avait reçu des hommages inconnus, et comme le droit fut éclairci et débrouillé, dans tous les ordres d'idées, il y eut progrès. L'humanité, ou tout au moins la société faisait d'emblée un pas en avant.

Le luxe, l'élégance, le goût affinèrent et polirent cette société tout enfiévrée et exaltée par la vision plus nette de l'Idéal et de la Beauté.

Car c'est la Beauté qui eut le grand rôle dans la Renaissance, qu'il s'agisse d'art ou de lettres.

L'humanisme consista à emprunter aux Anciens la beauté de la forme pour habiller des idées très modernes. Il y avait bien, au point de vue de la doctrine, une petite difficulté.

La mythologie païenne se passait de la révélation; les humanistes prirent le vêtement seul, et le jetèrent sur l'idée chrétienne : comme on voit, aux vieilles crèches espagnoles ou italiennes, la Vierge allaitant Jésus, assise sur le piédestal et sous le péristyle d'un Apollon.

La Renaissance ainsi prépara cet harmonieux mariage que devait consommer le XVIIe siècle entre le christianisme et le paganisme, entre ce qu'il y avait de foncier et de durable dans notre chevalerie, et ce que la meilleure connaissance des Anciens apportait de nouveau et de plus élégant à l'esprit humain.

Ce travail ne se fit pas sans convulsions. Une société ne change pas ses positions sans secouer et ébranler toute l'armature de ses habitudes, de ses préjugés, de ses croyances même. Une grande agitation des esprits et des âmes succédait à la sérénité insouciante, sceptique et ironique du XVe siècle.

La difficulté était épineuse, d'adapter la forme des Anciens sur nos pensées modernes et chrétiennes, si opposées à leur doctrine philosophique. Le paganisme agit encore à distance, et il pénétra dans la société comme un souffle d'incrédulité. La découverte de l'Amérique, et celle de la rotation de la terre, — goutte de boue perdue dans l'espace, — déroutaient les croyants fidèles au texte des Ecritures. L'esprit scientifique apparut, et avec lui l'esprit critique, père du positivisme. La raison fit chanceler la foi; l'esprit d'examen fit tort à la croyance; le triomphe de la science porta un coup au christianisme, que certains crurent bon de reviser; et l'on eut la Réforme.

La Renaissance, à tous ces points de vue divers, a eu des conséquences considérables sur l'histoire générale des idées et des mœurs. Par un jeu de combinaison alternée, les barbares avaient chassé le génie antique, et les barbares l'ont ramené. Durant son exil, l'art et la littérature en France avaient réussi à se fonder, à s'affirmer par de belles œuvres; mais cet effort, dès le XVe siècle, semblait épuisé et à bout.

Comment eût-il repris, sans les événements qui ont déterminé le retour à l'antiquité ? C'est ce qu'il serait malaisé de

décider. Toujours est-il que la Renaissance se produisait au moment voulu, à une période d'épuisement et de transition qui, lasse de ce qu'elle avait connu, cherchait autre chose. A une autre date, la Renaissance eût peut-être avorté, comme elle avait déjà fait. Les peuples n'acceptent que ce dont ils ont besoin. Le résultat indéniable fut de remettre la Gaule sous la coupe de Rome. Le génie national s'asservit, malgré la protestation générale de la Pléiade. Peut-être ne fallait-il pas protester. La Pléiade n'a pas eu d'écho. Il en va peut-être du génie français comme il en alla du génie romain, qui dut tout son art à sa tutelle vis-à-vis des Grecs. Le moyen âge a donné tout son effort, et fait toutes ses preuves, il a montré ce que peut notre race livrée à elle-même sur le domaine artistique. Elle n'a rien fait qui nous fasse regretter ou concevoir des espérances démesurées. Elle a eu la vitalité, l'invention, l'ingéniosité, la force, l'esprit; et pourtant la littérature médiévale, étudiée et bien connue depuis un siècle déjà, traduite, vulgarisée, mise à la portée et sous les yeux de tous, n'a rien offert qui forçât l'admiration et l'enthousiasme des masses. Le grand public a entendu parler de Dante, d'Homère, il ignore Turoude et Bertrand de Born.

Le « roman » demeure une langue morte aussi peu accessible et aussi peu cultivée que l'hébreu; il n'y a pas d'élan vers elle, et les lettres romanes, malgré le mérite et la patience de ses exégètes, demeure tout comme au temps de Raynouard, une curiosité utile à la seule érudition. Le moyen âge est rebelle à la vulgarisation.

On dirait que la Renaissance a replongé notre littérature dans sa sève originelle, et a vivifié une plante qui s'étiolait. A partir du XVe siècle, le français se forme au contact du latin; il se précise, il cesse d'être du « vieux français », abscons et obscur; il est moderne déjà, et se fait ou se laisse bien comprendre. La race latine, que nous sommes, reconnaît et salue l'avènement de son langage préféré; les petits neveux des Romains et des Grecs reprennent avec plaisir la route longtemps délaissée du Capitole, et les barbares du Nord subissent cette nouvelle défaite morale, que leur inflige la Renais-

sance franco-latine, victorieuse du génie gothique à peu près épuisé.

Mais l'histoire obéit à l'universelle loi du rythme : le XVIIIe siècle a vu expirer les effets de l'influence gréco-romaine ; le romantisme, à l'exemple de Ronsart, a voulu secouer le joug d'une imitation qui a peut-être donné tout ce qu'on était en droit d'attendre d'elle, et il est possible que, à la littérature romaine qui a sévi trois cents ans sur notre pays, succédera par alternance, une période nouvelle qui méprisera et ignorera Zeus et Minerve pour sacrifier derechef, selon le rite nordiste, sur l'autel de Teutatès et d'Odin.

CHAPITRE II

La Prose

Théologiens, Controversistes : Calvin, François de Sales, P. Viret, Théodore de Bèze, Étienne Pasquier, Charron, Duplessis Mornay, Du Perron.
Moralistes, Politiques : Montaigne. — Jean Bodin, La Boétie, Hotman, Hubert Languet, D'Ossat, Henri IV, Montchrestien, Ramus, Charron, Cornelius Agrippa, Bonaventure des Périers, L'Hospital, du Vair.
Érudits, Critiques, Savants : Le Maire de Belges, Fauchet, Et. Pasquier, Henri Estienne, Meigret, Ambroise Paré, Bernard de Palissy, Olivier de Serres.
Traducteurs : Dolet, Amyot.
La Satire Ménippée.
Histoire et Mémoires : Jean Molinet, De Thou, Palma Cayet, Monluc, La Noue, D'Aubigné, Brantome, divers,
Conteurs : Tahureau, Cholières, Bouchet, Tabourot, Béroalde de Verville, Des Essarts, l'*Amadis*, Marguerite de Navarre, Noël du Fail, B. des Périers.
Rabelais : Sa vie, ses œuvres, le style, les idées, l'influence.

Comme nous venons de le constater, la Renaissance renouvela les arts et les lettres, et cette immense fermentation n'alla pas sans gagner les autres provinces de la pensée. Rien ne demeura intact; le monde rajeunissait par toutes ses aspirations. La religion fut atteinte : ce fut la Réforme. Le clergé s'était bien éloigné de la grande et belle simplicité du Christ. La nécessité de civiliser, pour ainsi dire, les paroles frustes qu'il avait adressées aux rudes pêcheurs de son pays, avait corrompu et amolli le dogme. Christ n'eût plus reconnu son Eglise, et saint François d'Assise en avait déjà pleuré des larmes de sang. Le clergé avait adapté à l'Occident, à la société, aux mœurs et au luxe de son temps les saintes paroles qui avaient retenti sur les bords du Jourdain et au sommet du Golgotha. Les bénéfices étaient à l'encan, les indulgences étaient au tarif, le salut des âmes était devenu marchandise : la balance du commerçant qui pèse les écus remplaçait sur

l'autel la balance du Jugement Dernier qui pèse les âmes. Les vrais chrétiens gémissaient des hontes, des crimes et des richesses du haut clergé.

En ce temps-là, il vint à Rome, comme un paysan du Danube, un moine augustin d'Ehrfurt. Il était envoyé (1511) pour les affaires de son ordre. Il vit les magnificences des cardinaux et du pape, les pompes solennelles et coûteuses, la vie moelleuse et le luxe des prélats, et il s'en alla en maudissant la nouvelle Babylone. Le cœur ulcéré, il partit, prêcha le retour à la simplicité nue et rustique des premiers âges du christianisme; du fond de son manoir de Wartbourg, il lançait ses pamphlets, aussitôt imprimés qu'écrits, et ils pénétraient dans les provinces les plus reculées; on les lisait le soir, avec passion : le peuple était secoué, séduit par ces appels lyriques ou violents, tantôt d'une vigueur sublime, tantôt d'une satire bouffonne contre le pape et les évêques, tantôt d'une émotion rêveuse et passionnée, toujours d'une conviction ardente.

Il détermina le mouvement, remua l'Europe, et les ondes se propageaient d'un bout à l'autre en vastes interférences. Il restait à coordonner, à rédiger la doctrine de Luther. Ce fut l'œuvre de Calvin.

Jean Cauvin, dit Calvin (1), était le second fils du procureur fiscal de l'évêque de Noyon. Chapelain à douze ans, il était, à dix-huit, curé de Saint-Martin de Martheville, près Vermand. Il fit de fortes études de droit à Orléans, puis à Bourges, pour revenir à la théologie. Sous diverses influences domestiques, il s'adonna à l'étude de la Bible, et peu à peu se détourna de la foi catholique, avec laquelle il rompit définitivement, à la suite de premiers démêlés avec la Sorbonne, au sujet du fameux discours qu'il avait inspiré au recteur Nicolas Cop, sur la justification par la foi.

Forcé de fuir en Saintonge, il reparut à Paris quand le bruit du scandale s'apaisa. L'année suivante (1534), l'affaire des *placards* contre la messe, affichés jusque sur la porte de la chambre royale, le fit passer en Suisse pour éviter des poursuites. Fixé à Bâle, où il étudie l'hébreu, il publie en 1536

(1) 1509-1564.

l'*Institutio christianæ religionis*, sous sa première forme. De Bâle, il se rend en Italie, à Ferrare, auprès de la duchesse Renée de France, fille de Louis XII, favorable aux idées de la Réforme. Persécuté par la cour de Rome, il va à Paris, retourne à Bâle, puis entre à Genève, appelé par Farel, le réformateur de la Suisse française, qui, lui même dépourvu de talent politique, avait deviné en Calvin le génie de gouvernement nécessaire pour achever son œuvre.

Genève, devenue république indépendante après avoir secoué le joug du duc de Savoie et de l'évêque, ne put d'abord supporter les prétentions dominatrices de Calvin. Elle le bannit avec Farel en 1538; il se retira à Strasbourg. Rappelé deux ans plus tard, il revint, après s'être fait prier, et fort d'une autorité absolue, pendant vingt-quatre ans, il appliqua au gouvernement de la cité, avec une inflexible rigueur, malgré les menaces des opposants et les contestations des libertins, les principes qu'il a posés dans son Institution. Il y asservit non seulement la vie religieuse de la cité, mais sa vie politique et la vie privée des citoyens. Impitoyable pour ses adversaires, il fit décapiter Jacques Gruet, comme libre-penseur, et laissa brûler vif Michel Servet, comme hérétique.

Il mourut à Genève en 1564, content de son œuvre à laquelle il prie « ne changer rien, ne innover, dit-il, non pas que je « désire pour moy par ambition que le mien demeure et qu'on « le retienne sans vouloir mieux, mais parce que tous chan- « gements sont dangereux et quelquefois nuisent ». Singulières paroles pour un homme qui rêva de renverser l'autorité de l'Eglise romaine.

Théodore de Bèze, l'un de ses disciples, nous a laissé une *Vie de Calvin* où la figure du grand réformateur se détache en relief :

« S'il est question d'intégrité, il n'y a aucun qui lui ait vu « faire faute en sa charge, fléchir tant soit peu pour homme « vivant, avoir varié en doctrine ni en vie, ni jamais calomnié « personne. S'il faut mettre en avant le travail, je ne crois « point qu'il se puisse trouver son pareil. Ce qui rend ses « labeurs plus admirables, c'est qu'il avait un corps si débile « de nature, tant atténué de veilles et de sobriété par trop

« grande, et qui plus est, sujet à tant de maladies, que tout « homme qui le voyait n'eût pu penser qu'il eût pu vivre tant « soit peu. Quant à son ordinaire, se contentant d'un seul « repas pour le plus en vingt-quatre heures, il ne laissait « pas d'être toujours prêt au travail. »

L'ouvrage capital de Calvin, l'*Institution de la religion chrétienne*, n'a pas été composé en une fois. Le texte primitif en a été remanié et développé, tant en latin qu'en français, par des additions, fondues dans le corps de l'œuvre.

Sous sa forme définitive, après une préface au « Roy de France » — qui est un morceau célèbre, — dans laquelle, confessant la religion réformée, il la défend de vouloir saper l'autorité royale, malgré ce qu'on en prétend par calomnie, — l'œuvre comprend quatre livres traitant respectivement : de Dieu; de Jésus médiateur; des effets de cette médiation; des formes extérieures de l'Eglise. Avec un rigoureux raisonnement, Calvin établit la décadence de l'homme par le péché d'Adam, son impuissance à faire le bien, et l'impossibilité du salut par les œuvres. L'homme est sauvé par les mérites du Christ, par la grâce, don de Dieu. Il pousse jusqu'à ses dernières conséquences sa doctrine de la prédestination, et attaque les sacrements de l'Eglise, le célibat des prêtres, les institutions monacales et l'autorité du pape.

Ce livre est l'un des premiers monuments durables de la prose française. D'un style sobre, clair, d'une éloquence incomparable, d'une langue ferme, d'une passion ardente, de conviction impérative, de dialectique serrée et de raison inflexible, il ne fait regretter qu'un peu de grâce pour en amollir le langage dur et tendu. Mais Calvin, « l'un des pères de notre idiome, » comme l'appelle Pasquier, a fait pour la prose française, ce que Lucrèce fit pour la poésie latine : il a assoupli la langue en lui faisant exprimer des idées graves et neuves.

Les mêmes caractères se retrouvent dans ses *Sermons* et dans ses *Lettres*. Ses pamphlets ont souvent la raillerie lourde, l'amertume violente et la raideur de ce qu'on a appelé le « style réfugié » — particulier aux écrivains protestants que la persécution a fait émigrer hors de France.

L'esprit est agréablement surpris en passant de Calvin à François de Sales. Né près d'Annecy, au château de Sales, le 21 juin 1567, il étudia à Paris chez les Jésuites, fit du droit à Padoue, et sur les instances de sa famille, devint avocat à Chambéry. Vers 1595, il renonça à la magistrature et entra dans les ordres. Chargé d'une mission dans le Chablais, il obtint de nombreuses conversions parmi les calvinistes, grâce à son extrême douceur. Évêque de Genève en 1602, il prêcha à Paris, fit une station de carême à Dijon, où il connut Mlle de Chantal, avec le concours de qui il créa l'ordre religieux de la Visitation. Il usait envers ses religieux d'une si indulgente aménité qu'on disait d'eux qu'ils allaient « en paradis par un chemin de roses sans épines ».

Il fonda à Annecy l'Académie florimontane, à l'emblème de fleurs d'oranger avec la devise : *Flores fructusque perennes :* Des fleurs et des fruits éternels.

Revenu à Paris en 1618 pour une mission auprès de Louis XIII, il fit un voyage dans le Comtat-Venaissin, et mourut à Lyon en 1622, laissant le renom d'un saint. Il fut canonisé en 1665.

Son principal ouvrage, l'*Introduction à la Vie dévote* (1608), est l'ensemble des lettres coordonnées, liées et reprises, qu'il adressa comme directeur à sa parente, Mme de Charmoisy. Elle eut du vivant de l'auteur une quarantaine d'éditions. C'est qu'en effet elle devait être goûtée, à cette époque de trouble des consciences, pour ses gracieuses qualités, pour son onction et sa douceur, donnant aux plus hautes vérités théologiques, sèches et abstraites, une forme simple, colorée, séduisante pour le cœur, les yeux et l'oreille. Il rend aimable la piété, et la pare de fleurs, avec l'imagination riante de son âme tendre, « la plus affective du monde, qui même abonde en dilection ».

Si le goût en est parfois défaillant et douteux, si les subtilités inquiètent, si ces effusions de charité semblent, par leur forme mystique, énerver la piété, le sentiment est sain, sobre, la raison juste. La pensée est forte et droite, sous des comparaisons fleuries et des allégories imprévues.

Dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, qu'il adresse à un

homme, Théotime, François de Sales a tenté, par la fermeté et la précision, de répondre au reproche de mollesse qu'on faisait à l'*Introduction à la Vie dévote*, dédiée à une femme, Philotée, et par cela même, un peu féminine.

Mais il reste poète, plein d'imagination et de grâce; il sait revêtir l'idée métaphysique de figures et de paraboles. En voici une pour expliquer que la lumière de Dieu luit pour tous, et que ceux qui ne la veulent point voir, sont ceux qui ferment obstinément les yeux.

« En somme, Théotime, le Sauveur est une lumière qui
« éclaire tout homme qui vient en ce monde. Plusieurs voya-
« geurs, environ l'heure de midi, au jour d'été, se mirent à
« dormir à l'ombre d'un arbre; mais tandis que leur lassitude
« et la fraîcheur de l'ombrage les tient en sommeil, le soleil
« s'avançant leur porta droit sur eux sa plus forte lumière,
« laquelle faisait des transparences, comme par de petits
« éclairs autour de la prunelle des yeux de ces dormants, et
« les força d'une douce violence de s'éveiller; mais les uns
« éveillés se lèvent, et gagnant pays allèrent heureusement
« au gîte; les autres, non seulement ne se lèvent pas, mais
« tournant le dos au soleil et enfonçant leurs chapeaux sur
« leurs yeux, passèrent là leur journée à dormir, jusqu'à ce
« que, surpris de la nuit, et voulant néanmoins aller au logis,
« ils s'égarèrent, qui çà, qui là, dans une forêt, à la merci
« des loups, sangliers et autres bêtes sauvages. Or, dites, de
« grâce, Théotime, ces pauvres errants n'avaient-ils pas tort?
« Ses faveurs (du soleil) étaient égales envers tous. Vous au-
« tres qui dormiez, malheureux que vous êtes, vous tournâtes
« le dos au soleil, et ne voulûtes pas employer sa clarté, ni
« vous laisser vaincre à sa chaleur. »

On a encore de F. de Sales l'*Etendart de la Croix* (1597); des Sermons; des Controverses; des Lettres spirituelles, adressées à Mme de Chantal; des Entretiens. Ce fut, avant tout, un orateur, un improvisateur, dont le talent est perdu pour nous, un charmeur aimable, plein de douceur et de poésie, avec l'afféterie et la préciosité du temps, le style fleuri et maniéré, malgré le souci qu'il avait et qu'il disait trop joli-

ment de ne mettre ni blanc ni fard sur les joues d'une dame si grave qu'est Théologie.

C'était assez la mode. L'éloquence de la chaire offrait de déplorables exemples de mauvais goût, et pis encore, de grossièretés, d'invectives furieuses, de railleries inconvenantes : c'était le fort des batailles de la Ligue, et les sermons sentaient la poudre.

Dans la controverse dogmatique, quelques noms méritent mention.

Pierre Viret (1), un Suisse, mena une vie accidentée, prêcha à Paris, dans son pays, à Lyon, à Nîmes, et dans le Béarn, où il mourut à Orthez. Il publia des Traités dialogués sur le christianisme, dont l'un, le *Monde à l'empire* (allant pire), a cette joie qui manque à Calvin, mélangée de plaisanteries bizarres et pédantes pour les savants, et triviales pour le bas peuple. De piquantes réflexions sur son temps, l'amènent à cette conclusion que, les hommes ne pouvant rien, il ne faut rien attendre sinon de la grâce de Jésus-Christ.

Théodore de Bèze, né à Vézelay en Bourgogne (1519), après une jeunesse mondaine qui nous vaut un recueil de poésies latines, *Juvenilia*, se rallia à la Réforme à la suite d'une cruelle maladie. C'est lui qui fut chargé de défendre, au Colloque de Poissy, la doctrine genevoise, contre le cardinal de Lorraine, champion catholique. Il succéda à Calvin dans la lourde tâche de veiller aux intérêts temporels et spirituels de la cité de Genève, et mourut en 1605, ayant publié, en collaboration, une *Histoire ecclésiastique* et une *Vie de Calvin*, dont certains morceaux ont le pathétique sobre d'un Thucydide. Son mystère, *Abraham sacrifiant*, fut une œuvre de réconfort pour les cœurs huguenots en butte à la persécution.

Philippe de Marnix, seigneur de Sainte-Aldegonde (2), né à Bruxelles, publia comme polémiste protestant un *Tableau des Différends de la Religion* (1598) auquel une ironie insinuante et subtile, mêlée à la verve flamande, donna un immense retentissement.

Pasquier, célèbre érudit, prononça contre les Jésuites, au nom de l'Université, une harangue fameuse.

(1) 1511-1571.
(2) 1538-1598.

Duplessis-Mornay (1), voyagea en Italie et en Allemagne, devint l'un des conseillers de Henri IV, et resta le protecteur des protestants dont on le surnomma le Pape. Polémiste infatigable, il écrivit un *Traité de l'Eglise*, des *Discours chrétiens*, des *Mémoires*, des *Remontrances* dont d'Aubigné a dit : « Ces pièces délicatement et doctement traitées ont dessillé les yeux à plusieurs Français et les ont amenés au service du Roy ». Son *Traité de la Religion Chrétienne* (1581), sans distinction de dogme entre la Réforme et l'Eglise catholique, défend le christianisme contre les athées, dans des pages d'une éloquence chaleureuse et élevée.

Charron, plus connu comme philosophe, a écrit un livre de controverse sur les *Trois Vérités*, où il démontre l'existence de Dieu contre les athées, la « précellence » du christianisme contre les juifs, les païens, les mahométans, et du catholicisme contre les protestants.

Le chef des controversistes catholiques est Jacques Davy du Perron, né protestant, à Berne (1556); il abjura pour entrer dans les ordres. Lecteur de Henri III, il s'attacha à Henri IV qu'il fit convertir au catholicisme, et qui lui donna l'évêché d'Evreux (1575), puis l'archevêché de Sens. Cardinal en 1604, il mourut en 1618.

Il s'appliqua à réfuter les Traités calvinistes et en particulier ceux de Duplessis-Mornay. S'il n'a pas l'éloquence, la force et la chaleur de son adversaire, il a le style plus clair, plus facile et plus élégant. Il disait de lui-même, avec un peu de jactance, peut-être, « qu'il n'y avoit point d'hérétiques qu'il « ne fût assuré de convaincre, mais que pour les convertir « c'étoit un talent que Dieu avoit réservé à M. de Genève « (saint François de Sales) ». Il eut la victoire sur Duplessis-Mornay dans la conférence théologique de Fontainebleau. Mais d'Aubigné se vante quelque part de l'avoir réduit au silence. Ce fut un vigoureux dialecticien.

C'est lui qui prononça, en 1586, l'oraison funèbre de Ronsard.

* * *

(1) Né à Buhy en 1549, mort à la Forêt-sur-Sèvre en 1623.

Des théologiens dogmatiques, si nous passons aux moralistes laïcs, celui qui se présente d'abord est un des plus grands noms de la littérature: c'est Montaigne (1).

Michel Eyquem, seigneur de Montaigne, naquit au château de Montaigne, « le dernier jour de février mil cinq cent trente trois ». Il a raconté lui-même sa vie dans ses *Essais*, avec complaisance. « C'est moi que je peinds, écrit-il, je suis moi-même la matière de mon livre. » Il suffit de le lire : « Je « reviendrais volontiers de l'autre monde pour démentir celui « qui me formerait autre que je n'étais, fût-ce pour m'hono- « rer. Je ne laisse rien à désirer et deviner de moi. J'ai tout « dit. Je le montre du doigt. »

Son père qui « n'avait aucune connaissance des lettres », mais était « échauffé de cette ardeur nouvelle », hospitalier aux hommes doctes « comme personnes saintes », lui fit donner une éducation intéressante. Il apprit le latin, de son précepteur qui ne lui parla jamais une autre langue. « A des extrêmes et sou- « daines émotions, dit-il, où je suis tombé deux ou trois fois « en ma vie, j'ai toujours élancé du fond des entrailles les « premières paroles latines. » Son père le faisait réveiller au son d'instruments de musique pour lui rendre le jour plus gai et la vie plus douce, sans lui secouer la cervelle.

Il sortit du collège de Guienne, à Bordeaux, où il avait pu en latin « soutenir les premiers personnages ès tragédies « latines ». Il se plongea ensuite « jusqu'aux oreilles » dans l'étude du Droit. Conseiller à la Cour des Aides de Périgueux en 1556, il passe, l'année suivante, au Parlement de Guienne. C'est là, à Bordeaux, qu'il se lia avec La Boétie, son aîné de trois ans, d'une amitié que la mort brisa en 1563, et dont il ne se consola jamais, l'ayant perdue. Cette affection lui a inspiré une des plus belles pages, qui aient été écrites sur l'amitié.

« En l'amitié de quoi je parle, dit-il, nos âmes se mêlent et « confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, « qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a « jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je « sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : Parce

(1) 1533-1592.

« que c'était lui, parce que c'était moi. Nous nous cherchions « avant que nous être vus. Nous nous embrassions par « nos noms; quintessence de tout ce mélange, qui, ayant « saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans « la sienne; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plon- « ger et se perdre dans la mienne, d'une faim, d'une concur- « rence pareille : je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant « rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien, ou mien. »

Vers 1572, Montaigne quitta la robe et se retira dans son château, où il commença d'écrire ses *Essais*. Huit ans après, en ayant publié deux livres, il se prit à voyager, courant toutes les stations thermales de Suisse, d'Allemagne et d'Italie pour se guérir de la pierre. C'est à Lucques qu'il apprit que ses concitoyens jurats l'avaient élu maire de Bordeaux. Il accepta, sur une flatteuse lettre de Henri III, mais sans enthousiasme. « Je tiens le dos tourné à l'ambition... Je ne vise pas « de ce côté-là... Je m'aime trop... Mon opinion est qu'il faut « se prêter à autrui et ne se donner qu'à soi-même. »

Il exerça quatre ans sa charge en bon administrateur, lorsque, la peste éclatant à Bordeaux, il s'éloigna, peut-être par prudence, las aussi d'être « pelaudé à toutes mains », en ces temps de troubles civils, « guelfe pour le gibelin, gibelin « pour le guelfe » ; et « il sert six mois misérablement de « guide à la caravane » des siens.

Il réédita ses *Essais* en y ajoutant un dernier livre en 1588 ; et il mourut le 13 septembre 1592, sans avoir vu la victoire de Henri IV, qu'il souhaitait, et ayant été maltraité, suspect aux deux partis pour sa modération, entre les Ligueurs et les Huguenots. Il eut, au témoignage de Pasquier, une fin chrétienne, ce qui peut surprendre. Quand le prêtre fut à l'élévation du *Corpus Domini*, « ce pauvre gentilhomme s'élance « au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu, sur son « lit, les mains jointes, et, en dernier acte, rendit son âme à « Dieu : ce qui fut un beau miroir de l'intérieur de son âme. »

Voici, d'après lui-même, son portrait au naturel :

« J'ai la taille forte et ramassée ; le visage non pas gras, « mais plein ; la complexion entre le jovial et le mélancolique, « moyennement sanguine et chaude, la santé forte et allègre.

« D'adresse et de disposition, je n'en ai point eu : en tout « exercice du corps, je n'en ai trouvé guère aucun qui ne me « surmontât ; sauf au courir, en quoi j'étais des médiocres. « De la musique, ni pour la voix, que j'y ai très inepte, ni « pour les instruments, on ne m'y a jamais su rien apprendre. « A la danse, à la paume, je n'y ai pu acquérir qu'une bien « fort légère et vulgaire suffisance : à nager, à escrimer, à « voltiger et à sauter, nulle du tout. Extrêmement oisif, « extrêmement libre, j'ai une âme inutile au service d'au- « trui... J'aime à ne savoir pas le compte de ce que j'ai... A « un danger je ne songe pas tant comment j'en échapperai, « que combien peu il importe que j'en échappe. Ne pouvant « régler les événements, je me règle moi-même. Quant à « l'ambition, il eût fallu, pour m'avancer, que la fortune me « vint quérir par le poing ; je m'attache à ce que je vois et « que je tiens... Présentant aux grands cette même licence de « langue et de contenance que j'apporte de ma maison, je « n'ai pas l'esprit assez souple pour feindre une vérité, je « m'abandonne à toujours dire ce que je pense, laissant à « la fortune d'en conduire l'événement. Aristippus disait le « principal fruit qu'il eût tiré de la philosophie, être qu'il « parlait librement et ouvertement à chacun... »

Le livre des *Essais*, comme le dit Montaigne, est « un livre de bonne foi » ; il se vante de s'y être mis tout entier, et il dit de lui qu'il « aime mieux être importun et indiscret que flat- « teur et dissimulé ». C'est l'histoire de sa vie, de ses pensées, de ses opinions. Malgré la belle ordonnance des chapitres, il n'y a à proprement parler aucune composition. Les titres sont menteurs. Montaigne s'oublie en de perpétuelles digressions au gré de sa fantaisie. C'est une causerie à bâtons rompus, à l'aventure. Avec une franchise aimable et piquante, il raconte ses voyages, citant à satiété les Anciens, les Grecs en français d'Amyot, car il avoue ne pas savoir le grec, et les Latins, surtout ceux de la Décadence, pour qui il a une prédilection. Il entremêle les anecdotes, moralise à propos des sujets les plus divers, parcourt toutes les époques, oppose en philosophie les systèmes, les doctrines comme pour se rire de leur variété et des incertitudes de la vérité. Il écrit sur

tous les sujets: sur l'éducation des enfants, sur la paix que procurent l'étude et les livres, sur les Cannibales et les sauvages, sur la Colonisation, sur la mort aussi, et toujours avec une sagesse légère et alerte: « Les hommes vont, viennent, « ils trottent, ils dansent; de mort, nulles nouvelles: tout cela « est beau; mais aussi quand elle arrive à eux, ou à leurs « femmes, enfants et amis, les surprenant soudain à décou- « vert, quels tourments, quelle rage, quels cris et quel déses- « poir les accable ».

Si Montaigne sait ce qu'il dit, il ne sait jamais, — on le jurerait, — ce qu'il va dire.

« Je m'égare, écrit-il, mais plutôt par licence que par « mégarde; mes fantaisies se suivent, mais parfois c'est de « loin, et se regardent, mais d'une vue oblique. Je n'ai point « d'autre sergent de bande à ranger mes pièces que la for- « tune ; à mesure que mes rêveries se présentent, je les en- « tasse ; tantôt elles se pressent en foule, tantôt elles se traî- « nent à la file. »

Ce qui rend Montaigne incomparable, c'est son style. Lui-même l'a apprécié en ces termes: « Comique et privé, serré, « désordonné, coupé, particulier, sec, rond et cru, âpre et « dédaigneux, non facile et poli. » Sans doute. Mais il ne dit pas tout. Il oublie le bonheur avec lequel il a choisi ses mots, l'art avec lequel il les enchâsse, les images dont il l'orne, et qui en font un style de poète, comme le dit Montesquieu. Sa boutade: « Que le gascon y aille si le français ne « peut », n'est qu'une boutade. Il n'a pas employé plus de vingt mots « au cru de Gascogne ». Et malgré Pasquier qui lui trouve « je ne sais quoi du ramage gascon », son style est à lui, le plus personnel, le plus riche et le plus varié qui soit.

Le style, voilà donc la maîtrise de Montaigne, la magie qui fait qu'on relit ses pages, bien qu'elles ne développent guère autre chose que des lieux communs. Lui-même le déclare en ces termes avec les images qui lui sont propres : « Quelqu'un « pourrait dire de moi que j'ai seulement fait ici un amas de « fleurs étranges, n'y ayant fourni du mien que le filet à les « lier. » Style tout imprégné de la saveur latine et éclatant

d'expressions, de celles dont il dit que « la bonne, c'est celle qui frappe ».

Quant à la philosophie, il est aisé déjà de l'entrevoir. Dans ces *Essais*, où il a fait le tableau de son siècle et de l'homme en général, en s'étudiant soi-même, avec la raison la plus saine et le sang-froid le plus calme, le Doute, — on connaît son fameux: « Que sais-je ? » — le Doute et l'Indifférence en toutes matières sont les idées maîtresses. Pour être heureux, il faut conquérir l'indépendance, fuir la douleur, répudier la crainte de la mort. Comment faire ? Montaigne ne le dit pas. Et s'il le laisse comprendre, c'est en s'enfermant dans le plus complet égoïsme.

Dans la partie des *Essais* où il fait l'apologie de Raymond Sebonde, tout ce qu'il trouve pour nous consoler de ne pouvoir sonder les mystères de la foi et de la destinée, c'est d'établir « l'égalité et correspondance de nous aux bêtes », mettant « l'homme en chemise », comme il dit, pour le dépouiller de tous les sujets d'orgueil. Après quoi, amusé du « tinta- « marre de tant de cervelles philosophiques », il retombe sur son mol oreiller de sceptique.

Sceptique, il ne l'est pas avec cynisme, il l'est avec bonhomie, sans pessimisme, sans colère. C'est un sceptique tout en naïveté, feinte ou réelle. Il se divertit des contradictions humaines; il se fait une règle de vie assez simple, il suit la commodité. Il n'a rien d'extravagant. Comme il n'est pas méchant homme, il trouve parfois de singuliers accents lorsqu'il touche à certains sujets, ainsi qu'on l'a vu pour l'amitié, — comme on peut le constater encore dans ses pages sur la vie et sur la mort (Chap. XIX du Livre I qui est tout entier à lire). « L'uti- « lité du vivre n'est pas en l'espace, elle est dans l'usage; tel « a vécu longtemps, qui a peu vécu.

« La vie n'est de soi ni bien ni mal: c'est la place du bien et « du mal, selon que vous la leur faites.

« La préméditation de la mort est préméditation de la li- « berté: qui a appris à mourir, il a désappris à servir... le « savoir mourir nous affranchit de toute subjection et con- « trainte... »

Quand l'émotion ne le tient pas, ce n'est qu'un sceptique.

C'est encore une espèce d'épicurien, comme Horace, plus fin, aussi spirituel, et beaucoup plus profond qu'Horace. Plus convenable aussi, il a généralement le respect de sa plume. C'est un sage peut-être « qu'il faudrait lire vers vingt ans « pour apprendre comment il faut prendre la vie, et qu'on « lit en vieillissant pour apprendre comment on aurait dû « vivre ».

Tel est Montaigne, et s'il est autre, lui-même y fournit une excuse, quand il écrit, — et il semble qu'il pensait à lui surtout, car il ne pense guère qu'à lui :

— Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et « ondoyant que l'homme; il est malaisé d'y fonder jugement « constant et uniforme. »

C'est le seul égoïste qui ait rendu son moi aimable à force de naïve et spirituelle ingéniosité. On lui pardonne beaucoup, parce qu'il a délicieusement causé et qu'il a tout embelli d'un sourire. Etre gai, souriant, est chose si rare, qu'il suffit d'un rayon de cette aimable clarté pour obtenir l'indulgence et la sympathie. On oublie jusqu'à sa couardise, car il n'y a pas d'autre terme pour désigner sa prudence, quand la peste de Bordeaux l'empêcha de venir joindre son poste de maire, et qu il écrivit à ses administrés que s'il y avait quelque affaire urgente, il consentirait à s'avancer jusqu'au plus proche village, à la condition qu'il n'y eut pas de danger. Rotrou fut tout autre à Dreux : il en mourut. Il y a des cas où il n'est pas de milieu, il faut être un pleutre ou un héros. Il y a plus des uns que des autres.

Montaigne n'eut du *Civis Romanus* que le nom: il n'en eut pas la fierté ni la constance. Il racheta sa faiblesse timide par la bonne grâce, qui est l'élégance des faibles. Il présenta ce cas rare d'un homme qui n'a pas de conviction, pas de foi, pas de passion, et qui ne fut ni sombre, ni découragé, ni morose. Il nous prend gaiement par la main, et allons ! en route ! il nous mène à la vertu comme à la guinguette, en sautillant et en chantant : « Qui m'a masqué la Vertu de ce faux visage pâle et hideux ? Il n'est rien plus gai, plus enjoué, presque plus folâtre. La Vertu n'est pas plantée à la tête d'un mont coupé, raboteux et inaccessible. Qui sait son adresse

y peut arriver par des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes. »

Tant de bonne humeur entre-t-il dans l'âme des sceptiques ? Prenez garde que ce scepticisme est bien de surface. De ses maîtres, de Sénèque, il a retenu le verbiage ingénieux; de Plutarque, il a gardé la naïve et communicative faculté d'admirer. Il est défendu de dire que rien n'a touché celui qui écrivait un jour avec une réelle et enthousiaste éloquence : « Il y a des pertes triomphantes à l'envi des victoires, et ces quatre victoires sœurs, de Salamine, de Platée, de Micale, de Sicile, n'osèrent opposer toute leur gloire à la gloire de la déconfiture du roi Léonidas et des siens au pas des Thermopyles ».

Si bien que, par ainsi, le caractère même de l'homme se relève, et nous permet d'englober dans une même estime l'ami de Plutarque, et le premier vulgarisateur en français des bienfaits de la philosophie moralisante.

* * *

De la morale, passons à l'opposé, à la politique.

La science politique est représentée au XVIe siècle par un grand nom : Jean Bodin. Né à Angers (1), professeur de droit à Toulouse, avocat à Paris, procureur du roi à Laon, il publia en 1578 *La République* (au sens de Gouvernement, Etat). Livre remarquable non seulement par son style clair et précis, la richesse des connaissances et des documents, la netteté des vues, mais surtout par la hauteur et l'impartialité du jugement. Son système est celui de la monarchie absolue, tempérée par des lois qui préviennent la tyrannie. Disciple d'Aristote par la méthode, par son esprit d'analyse, il laisse prévoir Montesquieu.

Estienne de La Boëtie (2) n'a pas pu donner toute sa mesure. Après de fortes études orientées vers les littératures anciennes, il acheta en 1553 une charge de conseiller au Parlement de Bordeaux. Il y rencontra Montaigne, qu'il émut par la

(1) 1529-1596.
(2) Né à Sarlat en 1530, mort à trente-trois ans (1563).

noblesse de son cœur, et sa grandeur d'âme. Leur liaison fut assez touchante pour avoir inspiré au sceptique les incomparables pages sur l'amitié que je viens de vous dire.

Son *Discours sur la Servitude Volontaire, ou le Contre-Un* est un véhément pamphlet politique, écrit, dit Montaigne, « par manière d'Essai en sa première jeunesse, à l'honneur « de la liberté contre les tyrans, et comme sujet vulgaire et « tracassé en mille endroits des livres ». Déclamation généreuse et juvénile, que La Boétie corrigea plus tard en lui donnant plus de fermeté dans le style.

Le protestant François Hotman, jurisconsulte éminent, publia contre le cardinal de Lorraine une *Epître au Tigre de France*, chef-d'œuvre de fureur et parfois d'éloquence, puis *Franco-Gallia*, où il démontre que la Gaule franque possédait les institutions d'une république idéale. L'œuvre eut un retentissement du genre de celui que devait avoir au XVIIIe siècle le *Contrat social*.

Hubert Languet, dans ses *Revendications contre les Tyrans*, est une façon d'anarchiste que l'on condamnerait aujourd'hui pour apologie de faits qualifiés crimes.

Il faut citer, pour son style, le cardinal d'Ossat (1), diplomate fameux dont les *Lettres* ont obtenu l'admiration de Fénelon et de Perrault, — et, pour ses *Négociations*, le président Jeannin.

Henri IV mérite une mention spéciale pour sa correspondance, d'un entrain tout gascon, pétillante et sémillante, où les mots galants côtoient les mots d'ordre brefs et impérieux.

Ceci n'est-il pas charmant :

« J'arrivais hier soir de Marans, où j'étais allé pour pourvoir à la garde d'icelui. Ah ! que je vous y souhaitai ! C'est le lieu le plus suivant votre humeur que j'aie jamais vu. Pour ce seul respect, je suis prêt à l'échanger. C'est une île renfermée de marais bocageux, où, de cent en cent pas, il y a des canaux pour aller chercher le bois par bateau. L'eau claire, peu courante; les canaux de toute largeur; les bateaux de toute grandeur. Parmi ces déserts, mille jardins. L'île a deux lieues de tour, ainsi environnée; passe une rivière par le pied

(1) 1536-1604.

du château, au milieu du bourg, qui est aussi logeable que Pau. Pas de maison qui n'entre de sa porte dans son petit bateau. Cette rivière s'étend en deux bras et qui porte des navires de cinquante tonneaux. Il n'y a que deux lieues jusqu'à la mer. C'est un canal, non une rivière. Contre mont vont les grands bateaux jusques à Niort, où il y a douze lieues; infinis moulins, et métairies insulées; tant de sortes d'oiseaux qui chantent; de toute sorte de ceux de mer. Je vous en envoie des plumes. Des poissons, c'est une monstruosité que la quantité, la grandeur et le prix ; une grande carpe, trois soles et cinq brochets. C'est un lieu de grand trafic. La terre très pleine de blés et très beaux. L'on y peut être plaisamment en paix et sûrement en guerre. L'on s'y peut réjouir avec ce que l'on aime, et plaindre une absence. Ah ! qu'il y fait bon chanter ! » (Lettre à Mme de Grammont, 17 juin 1586.)

Les lettres à Sully sont sur le ton d'une amitié véritable et touchante.

« Rosny, toutes les nouvelles que j'ai de Mantes sont que vous êtes harassé et amaigri. Si vous avez envie de vous rafraîchir et rengraisser, je suis d'avis que vous veniez ici. » Ou bien : « On m'a dit que vous ne m'aimiez point. S'il en est ainsi, je vous désavoue; et la première fois que je vous verrai, je vous couperai la gorge. Adieu, la Gode, mamie. »

Partout règne la plus aimable variété de tons. Quelle vivacité ! quel coloris ! Il valait la peine qu'un critique ait consacré un volume à Henri IV écrivain.

Montchrestien, plus célèbre comme auteur de tragédies, publia en 1618 un *Traité d'Economie politique* où de singulières rêveries se mêlent à des vues ingénieuses.

Pierre de la Ramée, dit Ramus (1), massacré durant la Saint-Barthélemy, publia en 1555 le premier ouvrage de philosophie écrit en langue vulgaire : *Dialectique*, qui ruine, au nom de Platon, l'autorité et la logique de l'école d'Aristote.

De même, Cornélius Agrippa (2) s'attaque à la science dans le *Traité de la vanité des Sciences*.

Bonaventure des Périers, conteur avant tout, afficha, dans

(1) Né en 1515 à Cuth, en Vermandois.

(2) 1486-1532.

une œuvre audacieuse, *Cymbalum mundi* (*la Cymbale du Monde*), l'incrédulité à la manière de Lucien, tournant en dérision dans quatre dialogues, l'Evangile, Jésus-Christ et la religion.

Pierre Charron (1), imitateur et ami de Montaigne, qui lui légua le droit de porter ses armoiries, fils d'un libraire, étudia le droit à Orléans et à Bourges, quitta le barreau pour l'Eglise, prêcha avec succès l'orthodoxie.

Son livre : *De la Sagesse* (1601) est une sorte d'abrégé ordonné des *Essais* de Montaigne. Ecrivain solide, un peu terne, mais clair, il reproduit les opinions des autres, qu'il prend où il les trouve, avec certaines ironies qui lui viennent de son modèle.

Michel de l'Hospital (2), avocat, conseiller au Parlement et chancelier, s'efforça d'opposer la tolérance au fanatisme religieux, et de contenir les partis par la justice. Ses écrits sur l'*Art de Gouverner*, sur le *Sacre de François II*, sur le *Mariage du Dauphin*, son traité sur le *But de la Guerre et de la Paix* (1560), contiennent des pensées admirables dans tous les temps, mais bien plus étonnantes pour l'époque où elles ont paru. « Les esprits et consciences des hommes, « dit-il, ne peuvent être ployés par le fer ni par la flamme, « mais seulement par la raison qui domine les hommes. »

Guillaume du Vair (3) ordonné prêtre, se fit avocat, devint conseiller au Parlement de Paris, combattit, comme député aux Etats de la Ligue, les intrigues des Espagnols, fut appelé par Louis XIII à la charge de garde des sceaux en 1616, puis nommé évêque de Lisieux en 1617. Il mourut à Tonneins.

On a de lui, outre des *Œuvres morales* et des *Discours*, deux traités de philosophie : la *Sainte Philosophie* et la *Philosophie morale des stoïques*, qui le placent parmi les premiers prosateurs de son temps. Il a l'ampleur de la période, l'harmonie grave, et sait allier la philosophie et la religion. Charron, dans ses heureuses compilations, lui emprunta ce qu'il put. Il l'avoue d'ailleurs dans le *Traité de la Sagesse*,

(1) Paris, 1541-1603.
(2) 1505-1573.
(3) 1556-1621.

avec un éloge pour son modèle : « Je n'ai point vu qui dépei-« gne les passions plus naïvement et plus richement que le « sieur du Vair en ses petits livres moraux desquels je me « suis fort servi. »

* * *

Parmi les nombreux érudits du XVI[e] siècle, et les critiques savants, la plupart ont écrit en latin, comme Budé, Scaliger, les Estienne, les Casaubon, Muret, qui ont entrepris sur l'Antiquité, et mené à bien, les grandes éditions des classiques grecs et latins, et composé les premiers dictionnaires.

Jean le Maire de Belges (1) publia les *Illustrations des Gaules et Singularités de Troie*, où il fait remonter aux Troyens l'origine des Francs, et entasse erreurs sur erreurs dans un style assez savoureux. A défaut de critique, ses histoires amusent. Pasquier le loue d'avoir « enrichi notre langue « d'une infinité de beaux traits tant en prose qu'en vers, dont « les meilleurs écrivains ont su parfois s'aider ».

Claude Fauchet (2), historiographe sous Henri IV, créa la critique historique et littéraire avec ses *Antiquitez gauloises et françoises* et l'*Origine de la langue et de la poésie françoises* où abondent des vues neuves, d'une suffisante érudition et d'une bonne méthode.

Estienne Pasquier (3), avocat célèbre, député aux Etats de Blois en 1588, fut d'abord élève de Cujas à Toulouse. Il acquit une grande réputation en plaidant la cause de l'Université contre les Jésuites.

Les neuf livres de ses *Recherches de la France*, à côté des événements politiques et administratifs, donnent place aux études littéraires. C'est un inventaire abondant et précieux du passé de la France. Son style est plein d'expressions d'un ton enjoué, relevé d'archaïsmes. Quant à la composition, elle est vague; il le reconnaît poétiquement : « Il n'est pas qu'une « prairie diversifiée d'une infinité de fleurs, que la nature pro-

(1) 1473-1524 ou 1548.
(2) 1530-1601.
(3) Né en 1529, mort en 1615.

« duit sans ordre, ne soit aussi agréable à l'œil que ces par-
« terres artistement élabourés par les jardiniers. »

Henri Estienne (1), qui éleva les premiers monuments des livres classiques, défendit contre l'italianisme la langue française dans sa *Précellence de la langue françoise*, dans ses *Dialogues du françois italianisé*, et son *Traité de la conformité du François avec le Grec*. Il a de la verve, des arguments ingénieux, l'esprit alerte et averti.

On a de lui encore un pamphlet : *Apologie pour Hérodote*, qui le fit désavouer par Calvin et surnommer le Pantagruel de Genève.

Meigret est l'auteur des premiers traités grammaticaux.

Quant à la *Défense et Illustration de la Langue française*, par Joachim de Bellay, malgré son analogie avec la *Précellence* d'Henri Estienne, nous la mettrons à part pour y revenir, quand je vous parlerai de la Pléiade, dont elle est le manifeste claironnant.

Trois hommes de science, tous trois calvinistes, se sont fait un nom dans les lettres en racontant leur vie et les résultats de leurs travaux.

Le médecin Ambroise Paré (2), après plusieurs traités de médecine assez indifférents, donna sous le titre d'*Apologie et Voyages* le modèle du style scientifique, net, précis et sobre. C'est lui qui, à propos de l'opération du trépan qu'il fit subir au duc de Guise, prononça le mot fameux : « Je le pansai et Dieu le guérit ». La publication de ses œuvres, en 1575, excita contre lui les colères de l'Académie de médecine, qui l'accusa de livrer à la foule les secrets de la science.

Bernard Palissy (3), un des esprits les plus originaux dans un siècle qui en compte beaucoup, nous a laissé dans l'*Art de la Terre*, la *Recette véritable pour multiplier les trésors*, et les *Discours Admirables*, le récit naïf et touchant de ses travaux et de ses souffrances. Potier de génie, il fut aussi écrivain éminent. Il faut lire ces pages où il raconte comment il parvint, après quinze ans d'efforts surhumains, ruiné, brûlant

(1) 1537-1598.
(2) 1517-1590.
(3) 1510-1590.

ses meubles pour chauffer ses fours, à trouver le secret de ses fameux émaux.

Olivier de Serres, seigneur de Pradel (1), ne prit point part, bien que protestant, aux troubles qui ensanglantèrent sa province. Il vécut en gentilhomme campagnard, se livrant à la culture de ses terres, et consigna dans le *Théâtre de l'Agriculture* le résultat de ses observations et de ses recherches : œuvre pratique à qui la fraîcheur et la poésie, un sentiment profond de la vie des champs, donnent un peu de la saveur des *Géorgiques*.

***

De nombreuses traductions des œuvres grecques et latines ont été faites au XVI[e] siècle. La plupart n'appartiennent pas de droit à l'histoire littéraire. On les cite comme les premières tentatives dans ce genre.

Claude de Seyssel (2), archevêque de Turin, auteur d'une histoire de Louis XII, traduisit Diodore, Xénophon, Justin et Thucydide.

Lefèvre d'Etaples (3), l'un des promoteurs du mouvement réformé, donna, dans un français rude, les Evangiles et la Bible.

Jehan Sanxon traduisit Homère, en l'arrangeant à sa façon; de Baïf, *Electre* et *Hécube* d'Euripide : Pierre Saliat, Hérodote; Ch. Estienne, l'*Andrienne* de Térence (1540); Belleau, Anacréon; du Vair, le *Manuel* d'Epictète, les *Discours sur la Couronne;* La Boétie, l'*Economique* de Xénophon, sous le titre heureux de *Mesnagerie*.

Etienne Dolet (4), dont la destinée orageuse a grandi la renommée, naquit à Orléans. Ses parents, s'ils n'étaient pas riches, comme certains l'ont nié, durent lui trouver de puissants protecteurs, car rien ne fut négligé pour lui donner une éducation supérieure.

Dès l'âge de 12 ans, Dolet vint à Paris où, pendant cinq

(1) 1539-1619.
(2) 1450-1620.
(3) 1455-1537.
(4) 1509-1546.

années, il étudia la rhétorique ; en 1526, il passa à l'Université de Padoue où enseignaient avec éclat l'helléniste Musurus et l'humaniste Villanoranus. Devenu secrétaire de l'évêque de Limoges, Jean de Langeac, chargé d'une ambassade à Venise, Dolet l'accompagna et assista aux cours d'éloquence de Giovanni Baptisto Egnazio. A peine de retour, il se rendit à Toulouse, en 1531, pour y étudier la Jurisprudence. Il s'était créé des relations puissantes, et fait des amis influents ; il n'allait pas tarder à en avoir besoin. Ayant prononcé, en faveur des étudiants de sa nation, deux harangues véhémentes, il souleva des colères qui lui attirèrent la haine des capitouls et du Parlement. Arrêté, emprisonné, puis relâché, grâce à l'intervention de Jean de Pins, évêque de Rieux, il fut expulsé de Toulouse. Il se réfugia à Lyon, où il se lia avec l'imprimeur Gryphius.

Dolet a eu le culte des lettres et fut l'un des érudits les plus utiles à la renaissance littéraire. Il publia de 1536 à 1538, en latin, son *Commentaire de la langue latine*, sorte de dictionnaire étymologique où les mots sont classés par racines. Cet ouvrage établit sa réputation. Il contient, en notes, sur les personnages du temps, des digressions pleines de renseignements précieux.

Mais Dolet avait déjà des ennemis. Il avait pris part à la querelle qui mettait aux prises les lettrés d'alors, sur Cicéron ; et il n'avait pas ménagé les détracteurs de l'orateur latin. Attaqué par le peintre Compaing, dans la rue, il se défendit et tua son agresseur.

Il partit pour Paris, afin d'obtenir sa grâce de François Ier. Rabelais, Budé, Marot, l'accueillirent et organisèrent un banquet en son honneur. De retour à Lyon, sa grâce obtenue, il se fit accorder le privilège d'imprimeur, avec l'appui du cardinal de Tournon. Il s'établit à l'enseigne de la *Dolouère d'or*, et commença à éditer, comme il le dit lui-même : « livres nouveaux, livres vieils et antiques, qui se vendirent, ajoute-t-il, tant que souvent n'en demeurait aucun. »

Il publia le *Gargantua* de Rabelais, les poésies de Marot, et ses propres ouvrages, en latin. Mais « pour acquérir los et bruit dans la langue latine, dit-il dans ses *Epîtres familières* de Cicéron, ne se voulut efforcer moins à se faire renommer

en la sienne maternelle française ». Et il donna en français : *Manière de bien traduire d'une langue à une autre*, où il parle d'un ouvrage qu'il avait composé : l'*Orateur françois*, « auquel œuvre les traités sont tels : grammaire, orthographe, accents », etc.

Il continuait d'éditer « tous autres bons livres qu'il cognoistrait sortir de bonne forge, latine ou italienne, soit auteurs antiques ou modernes ».

L'Eglise ne partagea pas son sentiment sur ces « bons » livres. Elle le tenait déjà pour suspect, quand, coup sur coup, il imprima le *Manuel du chevalier chrétien*, le *Vray moyen de bien et catholiquement se confesser*, d'Erasme, la *Fontaine de vie*, des bibles, etc. Il fut arrêté, à la grande joie de ses ennemis, et de ses confrères imprimeurs ; incarcéré, et quoiqu'il se déclarât « fils d'obédience, voulant vivre et mourir comme un vrai chrétien et un vrai catholique devait faire, sans adhésion à aucune secte nouvelle », il fut dénoncé par l'archevêque de Lyon « mauvais, scandaleux, schismatique, hérétique, fauteur et défenseur des hérésies et erreurs. » Condamné à être brûlé vif, il interjeta appel au Parlement de Paris, fut emprisonné à la Conciergerie, puis mis en liberté par ordre du roi. Rentré à Lyon, il fut de nouveau jeté dans un cachot, par les tribunaux ecclésiastiques, réussit à s'évader, passa au Piémont, d'où il écrivit au roi pour obtenir sa grâce. Il revint en France, comptant sur la justice et la bienveillance royales. Saisi encore une fois, enfermé à la Conciergerie, il fut jugé et en 1546, reconnu par le Parlement « coupable de blasphème, de sédition et exposition de livres damnés ». Ce qui entraîna ses juges, fut une phrase traduite de Platon : « Après la mort, tu ne seras rien du tout. »

Il fut condamné à être conduit place Maubert, « où sera dressée et plantée en lieu commode et convenable une potence à l'entour de laquelle sera fait un grand feu, auquel, après avoir été soulevé en ladite potence, son corps sera jeté et brûlé avec ses livres, et mué et converti en cendres ».

Dolet mourut très courageusement. Entre les mains de ses bourreaux, il écrivait de sang-froid sur le prix de la vie humaine :

Quand on m'aura ou brûlé ou pendu,
Mis sur la roue et en quartiers fendu,
Qu'en sera-t-il ?

On dit même, — vérité ou légende ? — que devant les marques de douleurs de la foule sur son passage de la prison au lieu de supplice, il composa un vers latin où il jouait sur son nom : « Non dolet ipse Dolet, sed pia turba dolet. » On entend les doléances non de Dolet, mais du peuple.

Le nom d'Etienne Dolet a suscité les plus violentes polémiques. Revendiqué tour à tour par des hommes de tous les partis, religieux et politiques, victime de son temps, qui commit, de part et d'autre, des atrocités que nous ne comprenons plus, Dolet fut surtout un érudit ; aimé par les uns, il souleva chez d'autres d'implacables haines. Il louait avec fureur, déchirait sans pitié, menant, au nom des lettres, un combat acharné, toujours attaquant, toujours attaqué, au surplus, travailleur infatigable, savant au delà de son âge ; il mourut en définitive, pour une phrase de Platon.

Mais le plus célèbre parmi ces traducteurs, — et non point pour la fidélité scrupuleuse, car il a semé les contresens, et il paraphrase assez souvent, — c'est Jacques Amyot, qui a interprété Plutarque en français.

Amyot est né à Melun en 1513, d'une famille pauvre ; il vint étudier à Paris, servant, au collège de Navarre, comme domestique des étudiants riches, pour subvenir à ses besoins. Précepteur, puis lecteur public à l'Université de Bourges, il commença les traductions qui devaient le rendre célèbre, et lui valurent successivement, de la cour, l'abbaye de Bellezane, et une mission au concile de Trente ; puis il fut chargé par Henri II de l'éducation des futurs rois Charles IX et Henri III. Grand aumônier (1560), évêque d'Auxerre (1570), nommé commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, comblé d'honneurs et de biens, il vieillissait heureux, quand le peuple d'Auxerre, à propos de l'assassinat des Guises, se souleva, pilla ses biens, et fit de lui « le plus affligé, détruit et ruiné pauvre prêtre qui fût ». Il mourut en 1593, après avoir recouvré son siège épiscopal.

La faveur avec laquelle ont été accueillies de tous temps les traductions des *Vies des Grands hommes* ne tient pas à

leur exactitude. Par une liberté heureuse, cette traduction a toute la saveur d'un original. Amyot prête à Plutarque l'allure de son style, sa bonhomie, son affabilité, sa physionomie souriante.

Montaigne déjà disait : « Je donne la palme à Jacques « Amyot sur tous nos écrivains français, non seulement « pour la naïveté et la pureté de son langage, en quoi il sur- « passe tous les autres, ni pour la constance d'un si long « travail, ni pour la profondeur de son savoir, mais surtout « je lui sais bon gré d'avoir su trier et choisir un livre si digne « et si à propos, pour en faire présent à son pays. Nous autres, « ignorants, étions perdus si ce livre ne nous eût relevés du « bourbier ; grâce à lui, nous osons à cette heure et parler « et écrire : les dames en régentent les maîtres d'école, c'est « notre bréviaire ».

Quelle que soit la gravité des événements, Amyot garde toujours la même naïveté d'expressions. Le récit classique de l'entrée des Gaulois à Rome en témoigne, en nous montrant les sénateurs « assis dedans leurs chaires en gravité, sans mot dire, au grand ébahissement des Gaulois, en doute d'en approcher, craignant que ce ne fussent des dieux, jusqu'à ce qu'il y en eût un d'entre eux qui prît la hardiesse de s'approcher de Marcus Papirius, et lui passât tout doucement la main par devant sa barbe qui était longue ».

Mais c'est surtout dans les anecdotes que le charme incomparable d'Amyot nous séduit. Dans le chapitre du *Trop parler*, c'est un tableau de mœurs, que l'histoire de ce sénateur romain, contraint de découvrir à sa femme un secret — un passage d'alouettes casquées — qu'il lui recommande de ne pas dire, et celle-ci s'empressant « incontinent » de l'aller raconter « à ses chambrières ».

Outre les *Vies* et les *Œuvres morales* de Plutarque, Amyot avait traduit les *Amours de Théagène et de Chariclée*, sept livres de la *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile*, et *Daphnis et Chloé* de Longus, qu'on lit encore dans cette traduction revue par Paul-Louis Courier.

* * *

Les prosateurs du XVIe siècle sont nés pamphlétaires. Les

passions violentes, dans la mêlée des luttes politiques et religieuses, leur ont fait des âmes violentes, sauf quelques exceptions. Il est peu d'écrits de controverse qui n'aient l'allure du pamphlet. Le *Cymbalum mundi* de Despériers, est un pamphlet. Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*, est pamphlétaire, et Marnix de Sainte-Aldegonde ne l'est pas moins. La guerre des partis, protestants contre catholiques, la Saint-Barthélemy, la démocratie appuyée sur l'Eglise contre la royauté, l'influence espagnole en Lorraine, cent intérêts divers, successifs, se croisant et se repoussant, animaient la verve des satiriques, dont la plume remuait le fiel et dégouttait de sang. C'est un Boucher, tour à tour bateleur ou savant, qui lance une brochure populaire disant les trahisons, perfidies, sacrilèges, exactions, cruautés, hontes de l'hypocrite et apostat Henri III, Henri de Valois « nom heureux dont les lettres se dérangent et s'arrangent d'elles mêmes pour former des anagrammes expressifs : Vilain Hérodes, ou Dehors le Vilain, ou *O Crudelis Hyena !* » Après quoi, c'est l'apologie de l'assassinat du roi : « Jacques Clément ! quel courage ! quel dessein si glorieusement achevé, qui mérite la reconnaissance, qui a répandu la joie, une joie sainte, dans le cœur des gens de bien. Gloire à Dieu ! la paix est rendue à l'Eglise, à la patrie, par la mort de cette bête féroce : Clément lui a fait expier sa fausse clémence ». Quelles passions ! quelles haines ! Rarement la polémique eut cette férocité : elle attendra 93 d'abord, puis notre temps, pour la retrouver. Et si vous entendiez l'avocat Louis d'Orléans repousser l'avènement d'Henri IV, exalter « la saignée très salutaire de la Saint-Barthélémy ! »

Entre les deux factions extrêmes se forma le parti moyen, modéré, des Politiques, dont le chancelier de L'Hôpital avait tracé le programme. Il se manifesta par un chef-d'œuvre de satire aiguë et puissante. Entre les brutalités des Ligueurs et les violences protestantes, la meilleure plaisanterie fut celle du bon sens.

Ce fut la *Satire Ménippée*, « la plus éloquente du temps », dit d'Aubigné qui s'y connaît.

Elle a été écrite en 1593 par les partisans les plus distin-

gués des Politiques, braves cœurs, esprits mûris dans l'étude ou la pratique des affaires et les troubles, lettrés de sens, et patriotes : Jacques Gillot (1), conseiller clerc au Parlement, érudit dont on a de savantes *Lettres* ; Pierre Le Roy, chanoine de Rouen, à qui de Thou rend un élogieux témoignage ; Jean Passerat (2), savant et poète, commentateur de Rabelais ; Florent Chrestien (3), précepteur de Henri IV, traducteur d'auteurs grecs et latins ; Nicolas Rapin, grand prévôt de la connétablie, homme de plume et d'épée ; Pierre Pithou (4), jurisconsulte dont la science l'avait fait surnommer « le sage arbitre »; protestant, qui échappa à la St-Barthélémy en se sauvant par les gouttières, et se convertit ensuite au catholicisme.

La *Satire Ménippée* s'appela ainsi à l'imitation de Varron, et en souvenir du satirique Ménippe. Elle est une grande parodie des Etats Généraux de la Ligue, convoqués par le duc de Mayenne, le 10 février 1593, à l'effet d'élire un roi. Elle comprend un prologue avec scènes, discours. Le prologue, dû à Pierre Leroy, nous présente deux charlatans : l'un espagnol, le légat, cardinal de Plaisance ; et l'autre lorrain, le cardinal de Pellevé. Ils font le boniment pour vendre une drogue : le Catholicon, dont les vertus merveilleuses permettent de passer pour saint, loyal, honnête, français, quand on serait mécréant, traître, espion, espagnol. La scène présente d'abord la procession burlesque qui figure le dénombrement des forces de l'Union. En tête, le docteur Rose, en robe de maître ès arts, avec le camail, le rochet, le hausse col, l'épée, la pertuisane sur l'épaule. Puis les curés, prédicateurs, moinillons, tous bizarrement affublés. Les capucins ont le morion en tête, la cotte de mailles, la plume de coq au casque, le tout rouillé par humilité catholique, le bréviaire pendant à la ceinture, par derrière.

Sept harangues sont prononcées pendant la session : celle du duc de Mayenne, composée par Le Roy : il justifie sa politique et son ambition par le salut de l'Eglise ; celle de

(1) 1550 ?-1619.
(2) 1534-1602.
(3) 1540-1596.
(4) 1539-1596.

M. le légat, par Gillot, en italien baragouiné; celle de M. le cardinal de Pellevé, par Chrestien, en latin macaronique : celle de M. le recteur Roze, par Rapin; celle du sieur de Rieux, par Leroy; celle de M. d'Aubray pour le tiers état, par Pithou; il faut mettre à part cette dernière, pour l'éloquence véhémente avec laquelle sont dénoncés et flétris les maux de la guerre civile : « L'extrémité de nos misères est qu'entre tant de malheurs « et nécessités, il ne nous est pas permis de nous plaindre, « ni demander secours; et faut qu'ayant la mort entre les « dents, nous disions que nous nous portons bien et que nous « sommes trop heureux d'être malheureux pour si bonne « cause. O Paris qui n'est plus Paris, mais une caverne de « bêtes farouches, d'Espagnols, Wallons et Napolitains ; « asile et sûre retraite de voleurs, meurtriers et assassina- « teurs, ne veux-tu jamais te souvenir qui tu as été, te « guérir de cette frénésie qui, pour un légitime et gracieux « roi, t'a engendré cinquante roitelets et cinquante tyrans ? « Te voilà aux fers. »

Ces discours sont tous de la plus mordante malice. Les orateurs sont censés jeter le masque de l'hypocrisie, maladroitement se découvrir, et se montrer dans toute la vérité de leurs rôles louches et intéressés. Les âmes paraissent à nu, comme si un sortilège les forçait à une compromettante sincérité. Le dessous des cartes apparaît, et l'on riait à ces confessions, à ces *coulpes* perfides.

Quelques pièces de vers étaient semées dans le texte, par les deux poètes collaborateurs, Passerat et Durand, dans cette note, à propos, par exemple, des doubles croix de la Ligue :

Mais, dites-moi que signifie
Que les Ligueurs ont double croix?
C'est qu'en la Ligue on crucifie
Jésus-Christ encore une fois.

La Satire Ménippée, dans ce qu'elle a de comique, d'éloquent et de sensé tour à tour ou à la fois, est l'affirmation du besoin d'un pouvoir fort, qui mît fin aux excès des partis, et assurât l'apaisement entre Français de France, en un temps où Louis d'Orléans, dans son *Avertissement d'un catholique anglais aux catholiques français*, osait écrire : « On nous ac-

cuse d'être Espagnols ; oui, plutôt que d'avoir un prince huguenot, nous irions chercher non seulement un Espagnol, mais un Tartare, un Moscove, un Scythe qui soit catholique ! »

Comment s'étonner alors de la violence des œuvres d'un Hubert Languet, écrites avec de la boue et du sang ? des invectives de d'Aubigné dans la *Confession de Sancy?* ou de La Noue dans ses *Discours politiques et militaires ?* Mais ici, la sincérité du témoignage et les préoccupations plus élevées, nous font passer du pamphlet à l'histoire.

* * *

Le XVIe siècle a été fécond en récits historiques. Ces historiens n'appartiennent pas tous à la littérature, comme Jean Molinet, qui a laissé, en un style affecté de bel esprit, une chronique de la « très illustre et réfulgente maison de Bourgogne magnifiquement fondée sur les sommets des montagnes », ou comme Claude Seyssel (1), qui publia en 1508 son « *Histoire singulière du Roy Loys, XIIe de ce nom, père « du peuple, faicte au parangon des règnes et gestes des « autres roys de France ses prédécesseurs, particularisés « selon leurs félicités ou infélicités* ».

Lancelot de la Popelinière tenta une Histoire générale de l'Europe (de 1550 à 1577), portant, dit d'Aubigné, « le faix « et les frais des recherches de tous côtés, dépensant non seu- « lement les bienfaits de la reine-mère, mais encore son patri- « moine entier qui n'était méprisable. Son labeur est sans « pareil, son langage bien français, qui sent tout ensemble « l'homme de lettres et l'homme de guerre. »

De Thou écrit en latin l'Histoire de son temps, de 1544 à 1607 : œuvre considérable, impartiale et austère, de juge intègre qui parle devant et selon sa conscience.

Pierre Palma Cayet, chronologue attitré de Henri IV, fournit de précieux documents dans ses *Chronologies Novenaires* (1589-1598) et *Septenaires* (1598-1603).

Parmi ceux qui ont écrit des Histoires de France générales, il faut nommer le Véronais Paul-Emile, et Girard du Hail-

(1) 1450-1520.

lan (1), qui expose « les causes et les conseils des entre-« prises et des succès des affaires »; et encore François de Belleforest.

Mais pour les mérites littéraires, les auteurs de mémoires doivent être placés hors de pair. Les qualités qui les distinguent : observation pénétrante, recherche du détail caractéristique, couleur et originalité de l'expression, font de leur œuvre une lecture d'une saveur singulière. Récits très divers de tons et d'allure, gais ou tragiques, pathétiques ou spirituels, faits de guerre, portraits, exploits et coups d'épée, sièges, massacres, clameurs, crépitements des arquebuses, villes qui flambent, que de tableaux saisissants qui restent gravés dans le souvenir, pour les qualités et aussi les défauts des narrateurs ! Malgré la composition flottante et irrégulière, les digressions, les détails oiseux, on finit par aimer ce style, débordant de naturel, aux expressions savoureuses, aux images puissantes.

Blaise de Monluc naquit à Condom, vers 1502. Parti comme simple archer, il s'éleva à la dignité de maréchal de France. Une vie aventureuse de guerrier, la sienne, voilà ce que racontent ses *Commentaires*, et non point avec sobriété. « Il « faisait beau, dit Brantôme, l'ouïr parler et discourir des ar-« mes et de guerre... Il se loue si fort qu'on dirait que c'est « lui qui a tout fait aux guerres où il s'est trouvé. » Il est en Italie tout d'abord ; prisonnier à Pavie, sans un sou vaillant, il s'échappe, revient à pied en Languedoc. Il repart ; le voici à Marseille (1536), au siège de Perpignan (1542), à Cérisolles (1544), à Sienne où, assiégé, il se défend avec des ressources dérisoires contre les Impériaux. Malade, affaibli, il paie de ruses. « Or, avais-je encore deux petits flacons de vin grec, « de ceux que le cardinal d'Armagnac m'avait envoyés, et m'en frottis un peu les mains, puis m'en lavai fort le visage, jusqu'à ce qu'il eut pris un peu de rouge. »

Il fut excellent stratégiste en Italie et en Lorraine, et, chargé par Charles IX de pacifier la Guyenne, il s'en acquitta bien d'après son propre témoignage, dit « avec la vérité » :

(1) 1537-1610.

« Jamais lieutenant de roi n'eut plus de pitié de la ruine du peuple que moi. Mais il est impossible de faire ces charges sans faire mal. Je ne sais si après moi on fera mieux, mais je ne le pense pas. Tous les catholiques de la Guyenne porteront témoignage si je n'ai pas épargné le peuple ; car des Huguenots je les récuse ; je leur ai fait trop de mal ; et si je n'ai pas fait assez, ni tant que j'eusse voulu, il n'a pas tenu à moi... »

Les troubles du temps expliquaient ce langage. Il dit bien :

« Moi donc bien heureux, qui ai le loisir de songer aux péchés que j'ai commis, ou plutôt que la guerre m'a fait commettre, car de mon naturel je n'étais pas adonné à faire le mal, et surtout ai toujours été ennemi du vice, de l'ordure et vilenie, ennemi capital de la trahison et déloyauté, je sais bien que la colère m'a fait faire et dire beaucoup de choses dont j'en dis *meâ culpâ...* »

On est en droit de penser que Monluc n'a pas pardonné aux Huguenots la « méchante arquebusade » qui le blessa au siège de Rabastens (23 juillet 1570), et qui l'obligea à pendre l'épée au croc et à prendre sa retraite. Il en profita pour dicter ses Mémoires « sortis, dit-il, de la main d'un soldat, et encore « d'un Gascon, qui s'est toujours plus soucié de bien faire que « de bien dire ».

Henri IV appela ce livre la « Bible du Soldat ». On y trouve des instructions pratiques et des préceptes d'expérience à l'usage des hommes de guerre. Veut-on entraîner le soldat ? « Mettez la main à l'œuvre le premier : votre soldat, de honte, vous suivra et fera plus que vous ne voudrez. » Une armée ressemble « à une horloge : si rien fait défaut, tout va mal à propos. » Veut-il montrer la honte des défaites ? Il me semblait, dit-il après une journée malheureuse, que « *les pierres* « *nous regardaient*, et que les paysans nous montraient au « doigt. » Ce fut un illustre capitaine, qui eut un beau brin de plume à son plumet. Le « Siège de Sienne » est resté classique.

Il mourut en 1577 à Estillac, près d'Agen.

François de la Noue, dit Bras-de-Fer, né en Bretagne en 1531, se convertit au protestantisme en 1557, et, délaissant les avantages d'une situation de fortune considérable, s'enrôla

dans l'armée huguenote. Toute sa vie est liée à l'histoire des guerres de religion. Il sert sous Condé à Dreux, se bat à Orléans, à Poitiers, à Moncontour, devient gouverneur du Poitou, de l'Aunis et de la Guyenne, est blessé à Fontenay-le-Comte : on l'ampute d'un bras, d'où son surnom ; il échappe par hasard à la Saint-Barthélemy, défend la Rochelle contre le duc d'Anjou, devient partisan de Henri de Navarre contre les Espagnols. Fait prisonnier, il est enfermé au château de Limbourg, où il écrit ses *Discours politiques et militaires*. Echangé en 1585, contre le comte d'Egmont, il se met de nouveau au service de Henri de Navarre, délivre Senlis assiégé, qu'on hésitait, faute d'argent, à secourir : « Ce sera donc « moi, dit-il, qui ferai la dépense : garde son argent qui-« conque l'estimera plus que son honneur ; tandis que j'aurai « une goutte de sang et un arpent de terre, je les emploierai « pour la défense de l'Etat où Dieu m'a fait naître ». Voilà du fier et beau langage.

A peine remis d'une blessure reçue au deuxième siège de Paris, il va en Bretagne, envoyé par Henri IV, et meurt sous les murs de Lamballe, le 4 août 1591, ayant dit à ses amis « qu'il allait comme le bon lièvre mourir au gîte ».

Le style de la Noue n'a pas le feu ni l'entrain primesautier de celui de Monluc. Mais il est plus précis, sa période a de la souplesse. On voit qu'il a pratiqué les anciens. Calviniste militant, il a su parler de ses ennemis avec bonne foi et impartialité. « C'était un grand homme de guerre, disait de lui « Henri IV, et encore plus, un grand homme de bien. »

L'une des plus curieuses figures est bien celle d'Agrippa d'Aubigné. Il naquit en Saintonge le 8 février 1552, d'un père huguenot. A huit ans et demi il fut mené à Paris. En passant par Amboise un jour de foire, voyant les têtes de ses compagnons encore reconnaissables sur un bout de potence, son père fut tellement ému, qu'entre sept ou huit mille personnes il s'écria : « Ils ont décapité la France, les bourreaux. » Puis le fils ayant piqué près du père pour avoir vu à son visage une émotion non accoutumée, celui-ci lui mit la main sur le front en disant : « Mon enfant, il ne faut pas que ta tête soit épargnée

« après la mienne, pour venger ces chefs pleins d'honneur ; si « tu t'y épargnes, tu auras ma malédiction. »

Ayant fait de très fortes études, grecques, latines et hébraïques, il entra au service des princes protestants, et ne cessa de faire la guerre pour son parti. Après la conversion de Henri IV, il lui demeura fidèle, ne lui épargnant point les remontrances, sur le ton bourru. Jean Châtel, ayant blessé Henri IV à la lèvre, d'Aubigné dit au roi : « Sire, vous n'avez encore re« noncé Dieu que des lèvres, il s'est contenté de les percer ; « mais quand vous le renoncerez du cœur, il vous percera « le cœur ».

Henri IV, mort, d'Aubigné, intraitable, dut se réfugier à Genève (1620) où il mourut en 1630, « las de vains travaux, ras« sasié, mais non ennuyé de vivre ». Son fils, Constant d'Aubigné, joueur, escroc, libertin, traître à son parti, et pour qui il a été si sévère dans sa « *Vie à ses enfants* » est le père de Mme de Maintenon.

Dans ses *Mémoires*, d'Aubigné nous raconte sa jeunesse orageuse, sa vie passée en corvées quotidiennes, sauf les jours de blessures ou de maladie. Livre attrayant, où tant d'idées ou de portraits sont présentés en peu de mots. Son *Histoire Universelle* abonde en admirables pages : le récit de l'entretien de l'amirale de Coligny avec son mari est un chef-d'œuvre d'éloquence historique.

Comme la Noue, ce protestant zélé, ardent, est impartial. Il n'a point de mots haineux ou amers : il reconnaît les talents et les qualités de l'ennemi. Les papistes le savaient, qui disaient de lui « qu'il ne quittait pas son chemin pour juger, ni pour « dire paroles injurieuses, mais qu'il faisait parler les choses».

D'une intégrité à toute épreuve, il manqua un mariage « dont le déplaisir lui fut tel, qu'il en tomba en une maladie « si extrême qu'il fut visité de plusieurs médecins de Paris », pour n'avoir pas voulu vendre au père de la jeune fille des pièces compromettantes. « Aubigné va quérir un sac de veloux « fané, fit voir ces pièces, et après y avoir pensé, les mit au « feu, disant : Je les ai brûlées de peur qu'elles ne me brûlas« sent, car j'avais pensé à la tentation. » Aveu d'une belle âme, en un temps où la générosité semblait un trait de faiblesse.

D'Aubigné fut aussi un grand poète. Au début de son *Histoire universelle*, à l'imitation de Tacite, il écrivit : « Acceptez la peinture d'un temps calamiteux, plein d'ambitieux desseins, de fidélités et d'infidélités remarquables, de prudences et de témérités, de succès heureux ou malheureux, de vertus relevées et d'infâmes lâchetés, de mutations tant inespérées, qu'aisément vous tirerez de ces narrations le vrai fruit de toute l'histoire, qui est de connaître, en la folie et la faiblesse des hommes, le jugement et la force de Dieu ».

Ces paroles pourraient servir de préface aux *Tragiques*, œuvre d'exaltation religieuse, pleine d'énergie et d'éclat, poème unique, où se mêlent l'épopée, la poésie lyrique, l'idylle et la satire. Les sept chants qui composent cet ensemble de près de neuf mille vers sont un tableau des maux qui s'appesantirent sur la France à l'époque des guerres de religion. Les *Misères* peignent les calamités de la guerre civile ; les *Princes*, les infamies et la corruption de la cour du Louvre : la *Chambre dorée* est la satire des magistrats qui vendent la justice ; les *Feux*, les *Fers*, les *Vengeances*, montrent les apôtres de la liberté de conscience mourant sur les bûchers, dans les prisons, dans les rues, à la Saint-Barthélemy, aussi dans les combats et les massacres. Forfaits inutiles !

Les cendres des brûlés sont précieuses graines
Qui, après les hivers noirs d'orage et de pleurs
Ouvrent, au doux printemps, d'un million de fleurs
Le baume salutaire, et sont nouvelles plantes
Au milieu des parvis de Sion florissantes.
Tant de sang que les rois épanchent en ruisseaux
S'exhale en douce pluie et en fontaines d'eaux
Qui coulantes aux pieds de ces plantes divines
Donnent de prendre vie et de croître aux racines.

Le *Jugement* couronne le tout par le spectacle de l'expiation pour les bourreaux et les persécuteurs, condamnés aux châtiments éternels.

Point n'éclaire aux enfers l'aube de l'espérance,
Transis, désespérés, il n'y a plus de mort
Qui soit pour notre mer des orages le port...
Que la mort, dites-vous, était un doux plaisir!
La mort morte ne peut vous tuer, vous saisir.

Voulez-vous du poison? En vain cet artifice.
Vous vous précipitez? En vain ce précipice.
Courez au feu brûler? Le feu vous gélera.
Noyez-vous? L'eau est feu, l'eau vous embrasera.
La peste n'aura plus de vous miséricorde;
Etranglez-vous? En vain vous tordrez une corde;
Criez après l'enfer? De l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort.

Ce dernier vers est de toute beauté. Certes, l'œuvre a des défauts. Divisions, plan, méthode, manquent de clarté; des digressions et des hors-d'œuvre, des allégories bizarres, sans compter les défaillances de goût, de style, d'imagination, en rendent la lecture difficile. Mais soudain, des fragments grandioses d'inspiration eschylienne, des vers d'une puissance rare ou d'un charme attendri, forcent l'attention et l'admiration. Quelle douceur dans ces vers qu'il adresse aux martyrs et qui sont comme un repos, au milieu des imprécations de la passion, de la colère et de la justice :

Le printemps de l'Eglise, et l'été sont passés...
Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.
Vous avez éjoui le printemps de l'Eglise.

On se souvient, à les lire, de l'Agrippa d'Aubigné du *Printemps*, de l'*Hécatombe à Diane*, de ces stances, odes et sonnets d'un amoureux qui n'avait pas encore souffert de la vie.

Homme d'épée, homme de lettres, controversiste, satirique, modèle de bravoure à la guerre, bel esprit à la cour, sachant tourner le madrigal, et poète lyrique de magnifique essor, malgré les taches, « Juvénal du XVIe siècle, dit Sainte-Beuve, âpre, austère, inexorable, hérissé d'hyperboles, étincelant de beautés, rachetant une rudesse grossière par une sublime énergie, esprit vigoureux, admirable caractère, grand citoyen, » tel fut d'Aubigné qui a tant parlé de lui, et des autres, en un style pittoresque, aux métaphores hardies, empruntées à tous les langages de métier, y compris les images bibliques, d'Aubigné de qui Brantôme écrivait déjà : « Il est bon celui-là pour la plume et pour le poil, car il est bon capitaine et soldat, très savant et très éloquent et bien disant, s'il en fut oncques. »

Brantôme, puisque nous l'avons nommé. Pierre de Bourdeilles, seigneur de Brantôme (1), né en Périgord, fut homme de cour et de guerre, abbé séculier, courut l'Europe trente années durant, au service de tous les souverains de son temps, en Italie, en Ecosse, en France, en Afrique, en Portugal. Une chute de cheval, en 1584, le condamna à la retraite. Il écrivit alors ses *Mémoires*, pour charmer sa convalescence : « Ainsi « fait le laboureur, dit-il, qui chante quelquefois pour alléger « son labeur ; et ainsi le voyageur fait des discours en soi pour « se soutenir en chemin : ainsi fait le soldat étant en garde à « la pluie et au vent, qui songe à ses amours et aventures de « guerre, pour autant se contenter. » C'est une causerie libre et capricieuse sur tout ce qu'il a vu, fait, entendu, avec de remarquables portraits d'après nature, et une complète indifférence pour le bien ou le mal : « discours, devis, contes, his« toires, combats, actes, traits, gentillesses, mots, nouvelles, « dicts, faicts, rodomontades et louanges de plusieurs empe« reurs, rois, princes, seigneurs, grands et simples capitaines, « gentilshommes aventuriers, soldats et autres... »

Il rappelle Hérodote et Froissart, c'est un charmant conteur de chevalerie. Ses manuscrits, « curieusement gardés et très « bien corrigés » et enveloppés de velours « tant noir que « vert et bleu », furent publiés par ses neveux.

Il est à regretter que Brantôme ait si peu pensé à faire œuvre d'historien, car il sait voir et peindre. Il s'est contenté de récits alertes pour notre grand plaisir, sinon pour notre instruction, car peu lui chaut l'exactitude. « J'ai ouï dire... « voilà le sac de Rome, que j'ai recueilli des Espagnols, sans « emprunter rien de ceux qui en ont assez écrit... Ceux « qui l'ont vu et connu disent... »

Le siège de Rome, où le connétable de Bourbon trouva la mort en montant à l'assaut, est une narration qui donne bien la note alerte et vive de Brantôme, avec un tour aisé, léger, presque enfantin, qui lui est propre.

« Etant venu M. de Bourbon, ordonnant ses troupes, il les harangua encore pour la seconde fois, et la dernière aussi,

(1) 1540-1614.

par telles paroles que je referai en espagnol, parce qu'elles ont plus je ne sais quoi de galant et brave, disant : Mes capitaines qui tous êtes de grand'valeur et courage, et vous, mes soldats, très bien aimés de moi, puisque la grande aventure de notre sort nous a menés et conduits ici, au point et au lieu que nous avons désiré, après avoir passé tant de méchants chemins, avec neiges et froids, pluies et boues, et escortes d'ennemis, avec faim et soif, sans aucun sol, bref, avec toutes les nécessités du monde, ast'heure il est temps de montrer en cette noble et riche entreprise le courage, la vertu et les forces de nos corps. Mes frères, je trouve certainement que là est cette ville qu'au temps passé pronostiqua un sage astrologue de moi, me disant infailliblement que j'y devais mourir : mais je vous jure que c'en est le moindre de mes soucis ; et m'en soucie peu d'y mourir, si, en mourant, mon corps demeure avec une perpétuelle gloire et renommée par tout le monde ! » Belles paroles certes, et prononcées d'un grand courage. Après que les étoiles se furent obscurcies pour plus grand resplendeur du soleil, et aussi des armes reluisantes des soldats, qui s'apprêtaient pour aller à l'assaut (gentil mot que voilà), lui, étant vêtu tout de blanc pour se faire mieux connaître et apparaître (ce qui n'était pas signe d'un couard), marche le premier et une harquebusade, le blessa mortellement. »

Les *Mémoires* de Brantôme comprennent les vies des hommes illustres et grands capitaines, les vies des dames illustres de France, les vies des dames galantes, d'une forme exquise et justement célèbre.

Parmi les mémoires de second ordre, il faut signaler, pour la naïve simplicité du style *La très joyeuse, plaisante, récréative histoire, composée par le Loyal serviteur, des faits, gestes, triomphes et prouesses du bon chevalier sans peur et sans reproche, gentil seigneur de Bayart* (1527) ; — pour l'abondance des détails, la vérité des récits, malgré le style lent et lourd, les *Mémoires* de Vincent Carloix, grand diplomate, un des chefs du parti des Politiques ; — pour les renseignements historiques sur Henri III et Henri IV, dans une langue facile, avec des réflexions piquantes, les probes et cons-

cieux *Mémoires-Journaux* de Pierre de l'Estoile (1), grand audiencier de la chancellerie de France.

Les *Mémoires* de Sully (*Œconomies royales*) reflètent les idées et les vues de Henri IV, et deviennent amères et injustes après la disgrâce. « Pour mon regard, dit Pierre de l'Estoile, « j'honorerai toujours la grandeur en lui et en autrui ; mais « je ferai plus de cas d'un grain de bonté, que d'un monde en- « tier de grandeur. »

Marguerite de Valois a donné sur la jeunesse de Henri IV des *Mémoires* assez peu sincères, malgré les prétentions de la dédicace à Brantôme. « Cette œuvre, pour la vérité qui y est « contenue, ira vers nous comme les petits ours en masse « lourde et difforme... » Style gracieux, mais qui souvent vise à la recherche.

Ils visent, la plupart, l'effet, se préoccupent de la forme parfois au détriment de la vérité : ce sont presque des conteurs.

***

Ceux-ci étaient fort nombreux, et Brantôme, déjà nommé, mène une superbe phalange.

En 1535, Nicolas, ouvrier sellier à Troyes, sa ville natale, publia son *Grand Parangon des Nouvelles Nouvelles*. Il ne fait que reproduire dans un style populaire, juste, clair et naïf, des récits empruntés à Boccace, et à un recueil de contes italiens, traduits au XVe siècle le *Violier des histoires romaines*.

Jacques Tahureau (2), un poète mort très jeune, a donné, dans le mode amer, deux dialogues « non moins profi- « tables que facétieux, où les vices de chacun sont repris « fort âprement pour nous animer davantage à les fuir et à « suivre la vertu. » Un personnage hargneux et déclamatoire, Démocritie, fait part à son interlocuteur Cosmophile d'opinions acrimonieuses contre les femmes, les alchimistes, les avocats, les médecins, les amoureux et les gens de cour. Et il termine par cette maxime qui semble extraite des Pro-

(1) 1546-1611.
(2) 1523-1555.

verbes ou de l'Ecclésiaste : « Heureux celui auquel l'espérance « est au nom du Seigneur Dieu, et qui ne s'est point arrêté « aux vanités des fausses rêveries du monde ».

Les *Matinées* et *Après-Dînées* (1585) de Cholières sont des entretiens de philosophie pratique : Faut il prendre une femme belle ou laide ? le mari peut-il battre sa femme ? doit-on dormir l'après-dînée ? quels sont les avantages ou les inconvénients de la barbe, etc. ?

Guillaume Bouchet, dans ses *Soirées* ou *Serées*, nous donne d'intéressants détails sur les mœurs provinciales du temps, en faisant discourir des bonnes gens de Poitiers sur les juges et les plaideurs, les filles et les femmes, les voleurs et les médecins, le vin et l'eau, les boiteux aveugles.

Les *Escraignes Dijonnaises* de Tabourot des Accords ont un intérêt analogue.

Béroalde de Verville a réuni dans un banquet les morts et les vivants illustres, et chacun, — Assuérus ou Calvin, Alexandre le Grand ou l'Arétin, Horace ou Charlemagne, Amyot ou Archimède, — raconte les facéties les plus cyniques.

Un roman espagnol, lui-même né d'une chanson de geste du cycle de la Table Ronde, assura à Herberay des Essarts, qui le traduisit de Montalvo en 1540, un succès rare. Roman d'aventures héroïques et galantes, dont l'Astrée, la Clélie et le Cyrus sont la filiation légitime au XVII[e] siècle, tel est l'*Amadis des Gaules*, où, dit Pasquier, « vous pouvez cueillir toutes « les belles fleurs de notre langue française. Jamais livre ne « fut embrassé avec tant de faveurs que cestuy, l'espace de « vingt ans ou environ ». Et la Noue opine : « Les livres « d'Amadis, sous le règne de Henri II, ont eu leur princi- « pale vogue, et crois que si quelqu'un les eût voulu alors « blâmer, on lui eût craché au visage ».

Au-dessus de ces divers conteurs, curieux de forme et de fond, trois noms doivent être mis à part : ceux de Marguerite de Navarre, du Fail et des Périers.

Les *Contes* de Marguerite, sous le titre de l'*Heptaméron*, imité du Décaméron de Boccace, sont des récits que narrent, pour patienier, des voyageurs en excursion dans les Pyrénées,

arrêtés par des crues de rivières et des inondations qui ont emporté un pont.

« Si je me sentais aussi suffisante que les anciens qui ont trouvé les arts, j'inventerais quelque passe-temps ou jeu attendant que notre pont soit parfait. Et s'il vous plaît que tous les jours depuis midi jusqu'à quatre heures, nous allions dedans ce beau pré, le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur ; là, assis à nos aises, dira chacun quelque histoire qu'il aura vu ou bien ouï dire à quelque homme digne de foi. Que si quelqu'un trouve quelque chose plus plaisant que ce que je dis, je m'accorderai à son opinion. » Mais toute la compagnie répondit qu'il n'était possible d'avoir mieux avisé, et qu'il leur tardait que le lendemain fût venu pour commencer. »

Le style est facile et agréable, assez libre sans dépasser en cela celui des contemporains, et d'ailleurs adapté à ces histoires de moines licencieux et grossiers, et à ces débats sur des questions de morale galante. S'il n'est pas meilleur, c'est que la reine travaillait dans sa litière, « en voyageant par pays ».

Noël du Fail, seigneur de la Hérissaye, né à Rennes, devint en 1553 juge au présidial de cette ville, puis en 1571, conseiller au Parlement de Bretagne. Il publia à Lyon sous l'anagramme de *Maistre Léon Ladulfi, Champenois*, ses *Discours d'aucuns propos rustiques facétieux et de singulière récréation* (1547); en 1548, il donna à Paris ses *Baliverneries ou Contes nouveaux d'Eutrapel, autrement dit Léon Ladulfi*, et à Rennes, dix-sept ans après, les *Contes et discours d'Eutrapel par le feu seigneur de la Hérissaie.*

Ces diverses œuvres sont à peu près uniques dans l'histoire littéraire. Du Fail observe de près les paysans de ses terres, et les fait agir et parler avec un sens pittoresque de la vie rustique. C'est un Théocrite prosateur et au petit pied. Les caractères sont tracés avec vérité et vigueur : voici Gobemouche, le paysan ambitieux, Robin Chevet, le conteur vrai, naïf et bonhomme, Perrot Claquedent, le jurisconsulte

(1) 1520-1591.

des campagnes ; Thenot du Coin, le philosophe, et Tailleboudin, son fils, un mauvais petit diable.

Tout ce monde s'agite, bavarde, aux champs, à la ferme, vit, en un mot, assiste aux audiences de justice ; les habitants de deux villages rivaux en viennent aux mains ; et la précision est telle qu'on peut encore suivre sur la carte.

Après Amyot, qui traduisit le conte de Plutarque, le *Babil des Dames*, il a bien plaisamment narré Les Femmes et le Secret.

Amyot a la bonhomie souriante, l'allure lente : du Fail a déjà le mot qui nargue. Il connaît la femme qui importune son mari, « y ajoutant les mignardises dont une femme soucieuse sait paître la gravité d'un sage mari ». L'alouette est ici une caille qui, au lieu d'un « armet doré » sur la tête, porte un « morion ». Et la femme, une fois le secret surpris, s'écrie à qui veut l'entendre : « M'amie, on a vu cent cailles passant armées sur la ville, qui faisaient le diantre : mais mot! » Et de là, « elle voisina tant, caqueta tellement » que le bruit se répandit de bouche en bouche qu'on avait vu vingt mille cailles.

Bonaventure des Périers naquit à Arnay-le-Duc, en Bourgogne, vers 1498. La protection de Marguerite de Navarre l'aida à sortir de la misère. Après avoir collaboré avec Lefèvre d'Etaples et Calvin à la traduction de la Bible en français, et incliné vers le protestantisme, il tomba dans le scepticisme final que constate le *Cymbalum mundi*, et il perdit la protection de Marguerite. Réduit de nouveau à la pire misère, il se tua vers 1544.

Il n'avait pourtant point l'humeur tragique, si l'on en croit *Les joyeux Devis*, anecdotes dont les sujets sont empruntés au vieux fonds populaire, et développés pour le plus grand ébattement des lecteurs. Il nous renseigne sur ses intentions dans un avant-propos, et nous invite à nous munir d'une douce philosophie, qui permette de rire et d'écarter les songeries graves que comporte la vie : « Prenez le temps comme il vient ; « laissez passer les plus chargés ; ne vous chagrinez pas d'une « chose irrémédiable ; cela ne fait que donner mal sur mal. « Croyez-moi, et vous vous en trouverez bien ; car j'ai bien

« éprouvé que pour cent francs de mélancholie n'acquitte-« rons-nous pas pour cent sols de dettes. Mais laissons là « ces beaux enseignements. Ventre d'un petit poisson! rions! « Et de quoi? De la bouche, du nez, du menton et de tous nos « cinq sens de nature. »

Des Périers ne moralise que dans sa Préface, pour nous inviter à nous délecter de ses récits. Et puis il conte, il conte, en un style simple, dégagé, hérissé de traits piquants. C'est l'histoire du « Savetier Blondeau, qui ne fut oncq en sa vie « mélancolié que deux fois, et comment il y pourvut », ce qui lui valut une épitaphe en six vers. Voici le « conseiller et « son palefrenier qui lui rendit la mule vieille en guise d'une « jeune »; « le Régent qui combattit une harangère du Petit-« Pont à telles injures »; c'est aussi « la bonne femme qui « portait une potée de lait au marché » comparée aux « al-« quemistes » ; c'est encore « maître Berthaut à qui on fit « accroire qu'il était mort ». Et tant d'autres contes joyeux, d'une joie un peu grosse, mais contés avec grâce, avec un talent particulier de présenter les personnages dans les attitudes, avec les gestes et la physionomie qui les animeront.

Mais comme l'hysope devant le cèdre, les conteurs d'alors diminuent tous et disparaissent, dès qu'on a nommé Rabelais.

*
* *

RABELAIS. — François Rabelais est né, sans qu'on sache exactement en quelle année, vers 1490, à Chinon « ville insigne, ville noble, ville antique, voire première du monde », puisqu'elle fut fondée, « au dire des plus doctes Massorètes, » et aussi sans doute de Rabelais, « par Caïn, le premier bâtisseur de villes, selon l'Ecriture, » qui la nomma Caïno, en latin, comme chacun sait, c'est-à-dire Chinon.

« Où est, demanda Pantagruel, qu'est cette première ville que vous dites?

— Chinon, dis-je, ou Caynon, en Touraine.

— Je sais, répondit Pantagruel, où est Chinon. Mais comment serait-elle ville première du monde? Où le trouvez-vous?

— J'ai, dis-je, trouvé en l'Ecriture Sacrée, que Caïn fut le

premier bâtisseur de villes; vrai donc semble que la première, il de son nom nomma Caynon, comme depuis ont à son imitation tous autres fondateurs et instaurateurs de villes imposé leur nom à icelles. »

François était le cinquième fils, dernier né, de Thomas Rabelais, qui possédait aux environs de la ville, un clos de vigne, dit de la Devinière, et aussi, à Chinon, l'hôtellerie de la Lamproie, que l'historien de Thou vit installée dans la maison des Rabelais, lorsqu'il la visita vers la fin du XVIe siècle.

On montre aujourd'hui à Chinon, — comme aussi à Langlais, devant le beau château féodal d'une conservation si intègre, — la maison qu'habita Rabelais, et c'est l'une de ces curieuses vieilles habitations qui donnent à la ville de Charles VII et de Louis XII cet aspect merveilleux de reconstitution pittoresque, au milieu du plus beau pays de France. La maison de la rue de la Lamproie prend rang parmi tant d'autres de la même cité, celles du Grand Carroi, ou du pilier Saint-Etienne. La Lamproie! C'était l'enseigne de l'hôtellerie que tenait le père de Rabelais, et celui-ci passait dans cette ruelle quand il allait chez « Innocent le pâtissier devant la Cave Peinte à Chinon », ou même à cette fameuse Cave Peinte à laquelle le compagnon de Pantagruel fait allusion quand il raconte son entrée dans le temple de la Bouteille:

— Ainsi descendis sous terre par un arceau incrusté de plâtre, peint au dehors rudement d'une danse de femmes et satyres accompagnant le vieil Silanus riant sur son âne. Cette entrée me révoque en souvenir la Cave Peinte de la première ville du monde, car là sont peintures pareilles en fraîcheur comme ici.

— Je sais, répondit Pantagruel, où est la Cave Peinte, j'y ai bu maints verres de vin bon et frais. *O lacryma-Christi!* c'est de la Devinière, c'est vin pineau! Ah! le gentil vin blanc, par mon âme, ce n'est que vin de taffetas... Plût à la digne vertu qu'à heure présente j'y fusse... »

C'est par les impressions et les souvenirs de cette nature, semés à foison parmi ses œuvres, notes charmantes et si menues qu'elles étonnent à côté des prouesses extraordinairement démesurées des héros, qu'il faut conjecturer ce que fut

la vie de Rabelais, entre les quelques incidents plus saillants que nous connaissons de lui.

Le petit François passa ses années de « petiot » comme font les enfants de cet âge, qu'il a souvent regardés, en son beau pays de Touraine, occupés « à se vautrer par les fanges, se mascarer le nez, se chauffourer le visage, éculer les souliers, bâiller souvent aux mouches et courir volontiers après les *parpaillons* ». Et le soir, après souper, il écoutait son bonhomme de père, « faisant à sa femme et à sa famille des beaux contes du temps jadis, autour d'un beau, clair et grand feu, qu'il escarbotait avec un bâton, et attendant griller des châtaignes. »

François entra tôt à l'école de l'abbaye de Seuillé, village situé près du clos de la Devinière, et de là fut envoyé au couvent de la Baumette, près d'Angers, où il connut les frères du Bellay, plus tard évêques, ambassadeurs, ou capitaines illustres, et Geoffroy d'Estissac, futur évêque de Maillezais en Vendée, fin lettré et homme excellent; relations et amitiés qui ne lui furent pas inutiles quand ses livres eurent soulevé les fureurs contre lui.

Après ses premières études, Rabelais, déjà plein d'ardeur pour la science, par tempérament, et aussi pour s'être frotté à des esprits distingués, dut, sur la volonté de ses parents, devenir moine de l'ordre mendiant des Franciscains, et entrer au couvent des Cordeliers de Fontenay-le-Comte, où l'on faisait « vœu d'ignorance plus encore que de religion ».

Il y resta quinze ans, de 1509 à 1524, lisant en cachette tous les livres qu'il put se procurer, grâce à la complicité de Geoffroy d'Estissac et du « bon, docte et tant aimé Tiraqueau », juge au tribunal de Fontenay, approfondissant toutes les études dont la Renaissance avait ramené le goût, épris de l'antiquité grecque et latine, des littératures modernes et des auteurs populaires.

Le grec, l'hébreu, l'arabe, le droit romain, il apprend tout, il lit tout ; et comme il a une mémoire peu commune, il acquiert une grande partie du savoir encyclopédique, qu'il complétera plus tard en voyage, et qui deviendra la plus vaste érudition que jamais homme ait acquise.

Suspect à ses compagnons ignares et grossiers — « c'est chose monstrueuse voir un moine savant » —, mal vu à cause de son ardeur même pour l'étude, il sentit naître en lui au milieu d'eux, à côté de son amour des lettres, une vive rancune contre les moines; il fut en butte à leurs persécutions, comme aussi son camarade Pierre Lamy, qui le présenta à Guillaume Budé, le célèbre helléniste.

Rabelais, Pierre Lamy et un troisième moine qu'ils surnommaient Phinetos, en grec, supportèrent l'épreuve, s'en vengèrent comme ils purent par des plaisanteries, sur l'heure, et plus tard Rabelais à lui seul fit le reste ; enfin, un jour de l'année 1523, on pénétra dans leurs cellules, on saisit leurs ouvrages d'hérétiques. Mis au secret, ils réussirent à s'échapper, et grâce à l'appui de l'évêque de Maillezais, recouvrèrent leur liberté et leurs livres.

Ce fut pour Rabelais une vraie délivrance, de sortir du couvent de Fontenay; ses attaques contre les moines témoignent de la rancœur que le séjour lui en laissa; chez cet homme, qui est la gaieté vivante, quelle amertume dans ces lignes écrites contre les mères dont la volonté impose la vie monacale à leurs enfants :

« Je m'ébahis si les mères de par delà les portent neuf mois en leurs flancs, vu qu'en leurs maisons elles ne les peuvent porter ni pâtir neuf ans, non pas sept le plus souvent, et leur mettant une chemise seulement sus la robe, sur le sommet de la tête leur coupant je ne sais combien de cheveux, les font devenir tels que maintenant les voyez, poids inutile de la terre. »

Rabelais passa comme chanoine régulier à l'abbaye bénédictine de Maillezais, où l'évêque lui fit fête et le reçut dans son château de Ligugé. Mais Rabelais, excédé de l'état monastique, de plus en plus curieux de toutes choses et débordant de vie, ne put tenir, après quinze ans de réclusion, dans cette existence sédentaire. Il laissa le froc, ou, comme il dit, son « pennage parmi les orties et épines », et, sans se brouiller avec l'autorité ecclésiastique, se prit d'une belle ardeur de voyages, menant, six années durant, la vie aventureuse et nomade, visitant Paris, Poitiers, Toulouse, Orléans, Bourges,

Angers, Montpellier, Lyon, Grenoble, Castres, Narbonne, les îles d'Hyères, Metz, peut-être même l'Angleterre et les îles de la Manche, et revenant à Ligugé entre temps, où les rencontres qu'il fit, lui donnèrent sans doute la première idée de son abbaye de Thélème.

Comment vécut-il cependant? Il est difficile de le dire. Plus d'une fois, il dut connaître, comme Panurge « la maladie qu'on appelait dans ce temps-là : Faute d'argent, c'est douleur sans pareille ». Il dut faire appel aussi, ses lettres le constatent, à la bourse d'amis comme l'évêque Geoffroy d'Estissac :

« Je suis contraint de recourir encore à vos aumônes, écrit-il. Car les trente écus qu'il vous plut me faire ici livrer sont quasi venus à leur fin. »

En 1530, les registres de la Faculté de Montpellier le signalent dans cette ville, où il étudie la médecine, qu'il avait dû pratiquer clandestinement, instruit dans ses voyages par l'expérience. Il obtint ses premiers grades brillamment, et même, en pleines études, fit, devant d'illustres docteurs, une leçon sur les herbes et les plantes médicinales, qui lui valut des compliments.

Après avoir professé un cours sur Hippocrate et Galien, à Montpellier, avant d'être reçu docteur, bien qu'il en prît le titre, il alla à Lyon, où il se lia avec Etienne Dolet, qu'il aida dans la publication des éditions savantes des classiques, avec Clément Marot, Bonaventure Despériers, et quelques esprits illustres en toutes matières.

Questions religieuses, questions littéraires, c'est à quoi s'intéressait Rabelais lui-même. Attaché à l'Hôtel-Dieu de Lyon, et nécessiteux avec son traitement maigre, notre docteur, que le bruit des presses de Dolet empêchait de dormir, se mit à écrire. Il publia quelques ouvrages d'érudition, qui ne se vendirent pas. C'est alors qu'il lâcha la bride à la fantaisie de son esprit, et donna coup sur coup les deux premiers livres de *Gargantua* et *Pantagruel*, et, pour en poursuivre d'année en année la série, des almanachs, ainsi que la pronostication pantagruéline, dont il se vendit « plus en un mois, dit-il, que de bibles en neuf ans », œuvres semées de

gros sel populacier, mais pleines d'idées et de saine raison. A fréquenter le peuple dans ses courses, Rabelais s'était persuadé que, pour faire pénétrer quelque lumière dans les cerveaux frustes, il fallait assaisonner les idées par des propos de buveurs, des dictons et des images évoquant le cabaret, dans le bruit des brocs de vin, des tapes aux commères, des rires poussés par des gosiers arrosés à planté.

Bien que parues sous le pseudonyme anagramme d'Alcofribas Nasier, les *grandes et inestimables chroniques du grand et énorme géant Gargantua, suivies des horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel* valurent à Rabelais, dont le nom était sur toutes les lèvres, la condamnation en Sorbonne, plus pour l'audace des idées, que pour la licence de l'expression.

Prudemment, il chercha à fuir. Il se fit attacher en qualité de médecin à Jean du Bellay, évêque de Paris, ambassadeur de France. Celui-ci, en 1532, le prit en mission à Rome, où il revint plusieurs fois, en 1539-40, en 1550, et où il semble avoir fait preuve d'une certaine adresse diplomatique. C'est le temps où Charles-Quint, les Turcs, le protestantisme, et un futur concile préoccupaient l'Eglise. Si l'Italie a produit sur Rabelais des impressions d'art, nous l'ignorons; il y voyagea en politique, en savant curieux, plutôt qu'en archéologue; en ami aussi de l'évêque de Maillezais, qui, à Ligugé, délivré de toute ambition, ne cultivait plus désormais que son jardin, et reçut de Rabelais des graines de melons et de citrouilles, des graines de salades, « des meilleures de Naples et desquelles le Saint-Père fait semer en son jardin sercret de Belvedertes », en même temps qu'une correspondance politique, dans le mode sérieux.

Entre ses différents voyages en Italie, Rabelais revint en 1537 à Montpellier, où, le 22 mai, il fut promu docteur, comme l'atteste la mention latine faite par lui-même sur le registre des actes de la Faculté : « Moi, François Rabelais, du diocèse de Tours, ai pris le grade de docteur, sous la présidence de R. Antonius Griffy ».

Rabelais avait alors entre quarante et cinquante ans. Ses portraits le représentent coiffé du bonnet carré à larges bords,

le front haut et découvert, l'œil pétillant et vif sous le sourcil attentif et tendu, le nez droit et large de base, aux narines amples ; et, partant du nez, dominant la bouche entr'ouverte, les lèvres charnues, les moustaches réunies au collier de la barbe, les deux plis obliques du rire, incrustés dans le masque qui les a gardés.

C'est vers cette époque qu'il revint à Lyon, « siège de ses études », où il eut un enfant prénommé Théodule, qui ne vécut que deux ans. C'est à Lyon encore, et afin de voyager aux frais du roi jusqu'à Paris, qu'au moment de payer sa pension d'hôtellerie et de prendre la chaise-poste, il recourut, pour tourner le douloureux quart d'heure, à l'expédient fameux des sacs de poisons pour le roi, la reine et le dauphin. Il les vendit publiquement, ce qui lui valut l'arrestation souhaitée, et le voyage plus désiré encore sous bonne escorte et gratis. L'anecdote est-elle authentique? Il se peut bien. « Buvez ferme, si ne le croyez, dirait Rabelais. C'est matière de bréviaire. »

A Paris, Rabelais réédite ses deux premiers livres, en atténuant certaines hardiesses ; fort d'un privilège accordé par François Ier, et averti du succès, il publia en 1545 sous son vrai nom le *Tiers livre*. La protection directe du roi dut le sauver alors du péril, car on était en plein trouble ; la persécution contre les hérétiques redoublait. Robert Estienne et Marot s'étaient exilés; Mérindol, la Coste, Cabrières avaient été massacrés ; Etienne Dolet fut brûlé après pendaison sur la place Maubert (1546).

La mort de François Ier, en 1547, obligea Rabelais de fuir, à Metz d'abord, puis à Rome, où durant deux ans il s'occupa d'astronomie et d'astrologie, et fit des prédictions, dont l'une en faveur de Louis, fils de Henri II, était superbe de gloire « en matière de chevalerie et gestes héroïques » mais subordonnée à « quelque triste aspect à l'aigle occidental de la septième maison ». La « septième maison » malheureusement fit son œuvre, et le prince mourut au berceau. Rabelais continuait encore la série de ses almanachs, reproduisant de la Pronostication Pantagruéline les prophéties facétieuses, à la mode de la Palisse qui était à peine inventé: « Pour cette année, les chancres iront de côté... vieillesse sera incurable, à cause des

années passées... le mal des yeux sera fort contraire à la vue, et régnera quasi universellement une maladie épidémiale qu'on appelle faute d'argent ».

A son retour en France, Rabelais, adopté par les Châtillon, couvert par les Guises, les Montmorency, Diane de Poitiers, put, avec privilège de Henri II, donner *Quart Livre du Pantagruel*, en 1552. Nommé curé de Meudon depuis 1551, censuré par la Faculté de Théologie et la Sorbonne pour « certain mauvais livre exposé en vente... », il résigna sa cure, dont il ne retira que quelques *testons* annuels, ce qu'il appelle sa « jambe de Dieu », et mourut vers 1553, sans qu'on puisse préciser les circonstances, « allant quérir le grand peut-être », et ayant su dire les paroles de conciliation, de sagesse et de tolérance, au milieu des bouffonneries saugrenues de ses livres.

Telle est la vie de Rabelais, dégagée de la légende qui est venue se greffer sur les circonstances, assez vaguement connues d'ailleurs, de son existence. On a multiplié les anecdotes; à son propos, l'imagination de ses amis et de ses adversaires semble en parlant de lui s'être inspirée de son abondance.

Que Rabelais ait été un gai compère, aimant le bon vin et la joie, agrémentant ses jours de plaisanteries d'hôpital et de salles de garde, il est certain. Mais il a été surtout un esprit passionné de savoir, hardi dans ses conceptions et ses espoirs de réformes, prudent comme il le fallait, en un temps où, aux attaques contre forte partie, on risquait « jusqu'à sa tête inclusivement », et où dans une guerre ouverte, son siècle, ni la royauté, ne l'auraient protégé; au demeurant, prêtre de peu de vocation, qui n'eût pas pris part sans doute à la levée d'armes pour sa foi, en faveur des sectaires catholiques contre les libres-penseurs protestants, et qui mourut à temps pour ne pas étouffer son rire inextinguible dans le drame sombre des guerres de religion.

Le Gargantua et le Pantagruel. — A première vue, « la Vie très horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel », et « Pantagruel, roi des Dipsodes, restitué à son naturel avec ses faits et prouesses épouvantables », composés par l'abstracteur de quintessence Alcofribas, tiennent

fort bien les promesses du titre. Ce sont, en effet, assez semblables d'allure, deux histoires de géants de l'âge des mastodontes, égarés à travers la civilisation du XVIe siècle, anachronisme d'une saveur à réjouir les enfants, et les hommes; deux contes dédiés aux malades, que le médecin François Rabelais, savant et bien élevé, hygiéniste « aux ongles propres », à « la face joyeuse, sereine, gracieuse, ouverte, plaisante », voulait guérir par le régime gai, en une cure de réjouissance. Il le dit en termes exprès: « Ne prétendais gloire aucune, seulement avais égard et intention par écrit donner ce peu de soulagement que pouvais ès affligés et malades absents. »

Nulle composition, à vrai dire: le cadre, sans cesse élargi ou brisé par les caprices de l'imagination, s'ouvre aux « ébats » des personnages, aventures extraordinaires, combats héroï-comiques de proportions énormes, comme aussi, — mais c'est l'autre face du livre, — à des peintures satiriques pleines de verve, et à des digressions philosophiques plus ou moins déguisées.

Ce manque de composition n'est pas un défaut dans l'espèce, et assure un naturel aisé à ces contes auxquels leur auteur n'a donné que le temps « établi à prendre sa réfection corporelle, savoir en buvant et mangeant. » C'est possible, si l'on songe que ce livre, fait tout seul, par végétation vagabonde, mit vingt ans à se parfaire, comme s'il eût provigné en marge d'une vie exceptionnellement laborieuse.

L'invention elle-même est, pour le fonds, assez maigre: la fable a été reprise de vieux romans français qui ont fourni à Rabelais les traits élémentaires et traditionnels. D'autres épisodes ont été empruntés à divers auteurs: l'abbaye de Thélème vient de Thomas Morus; Merlin Coccaie a donné les moutons de Dindenaut; Pogge, l'anneau d'Hans Carvel; Cælio Calvagnini, l'allégorie de Physis et d'Antiphysie, les Paroles dégelées, etc.

C'est le fonds des vieilles légendes du moyen âge: c'est par là qu'il s'y rattache. Pour le reste, c'est un esprit de la Réforme et de la Renaissance. Ouvrons le livre.

Gargantua est fils de Grangousier et de Gargamelle; il vint au monde après un dîner de tripes copieuses, « tant friandes

que chacun en léchait ses doigts; tous allèrent pêle mêle à la Saulsaie, où, sur l'herbe drue, dansèrent au son des joyeux flageolets et douces cornemuses, tant baudement que c'était passe-temps céleste les voir ainsi soi rigouler... » A peine né, il bramait, demandant: A boire! à boire! ce qui fit dire à son père: que grand tu as (le gosier)! d'où lui fut donné le nom de Gargantua, « puisque telle avait été la première parole de son père à sa naissance, à l'imitation et exemple des anciens Hébreux ».

Pour l'allaiter ordinairement, durant un an et dix mois, on mit à son service dix-sept mille neuf cent treize vaches, et pour le vêtir à sa livrée, laquelle était blanc et bleu, ce qui signifie joie, soulas, liesse, et ciel, choses célestes, tous les draps, étoffes et autres toiles de France furent à peine suffisants.

Après l'enfance passée « à boire, manger, et dormir; à manger, dormir et boire; à dormir, boire et manger » avec force détails encore, mais qu'il faut laisser dire à Rabelais, Gargantua fut institué par un théologien en lettres latines, fut mis sous autres pédagogues, et, avec son précepteur Ponocrates, envoyé à Paris sur une énorme jument qui défit tous les frelons et mouches de la Beauce, en « les escarmouchant avec sa queue dégainée, à tort, à travers, de çà, de là, par-ci, par-là, de long, de large, dessus, dessous, abattant bois comme un faucheur fait d'herbes ».

A Paris, il visita la ville, « où le peuple tant sot, tant badaud, tant inepte de nature qu'un bateleur, un porteur de rogatons, un mulet avec ses cymbales, un vielleux au milieu d'un carrefour assemblera plus de gens que ne ferait un bon prêcheur évangélique », le molesta en le poursuivant sous les tours de Notre-Dame. Il se vengea en emportant les grosses cloches des tours pour les pendre au cou de sa jument, qu'il voulait renvoyer à son père, chargée de fromages de Brie et de harengs frais.

Il se mit à l'étude chez les Sorbonagres, qui ne lui apprirent qu'une vicieuse manière de vivre. Ponocrates heureusement veillait, qui l'institua en telle discipline qu'il ne perdait heure par jour, y compris les jours de pluie.

Or, au pays, les bergers de Grandgousier ayant été assaillis par les pâtissiers du roi voisin Picrochole, l'état de guerre s'ensuivit, et, après diverses péripéties, Grandgousier écrivit à son fils pour le rappeler de Paris « au secours de gens et biens par droit naturel attachés à lui ». Gargantua, sur sa grande jument venant, trouvant en son chemin un haut et grand aulne, dit : « voici ce qui me fallait. Cet arbre me servira de bourdon et de lance. Et l'arrache facilement de terre, en ôta les rameaux, et le para pour son plaisir ». Arrivé au château de Vède, « choqua de son grand arbre contre le château, et à grands coups abattit et tours et forteresses, et ruine tout par terre, et ceux qui étaient en icelui », mais non sans avoir reçu « coups de canons », dont les boulets lui demeurèrent entre les cheveux, et qu'il fit tomber en se peignant, lorsqu'il fut arrivé « au château de Grandgousier, qui les attendait en grand plaisir ». Après quoi, « on apprêta le souper où furent mangés seize bœufs, trois génisses, trente-deux veaux, soixante-trois chevreaux, quatre-vingt-quinze moutons », et quelques milliers de pièces diverses et nombreuses de gibier, ainsi qu'une salade de laitue dans laquelle six pèlerins cueillis en même temps sans y prendre garde par Gargantua eussent été mangés par lui « comme cornes de limaçons », si, dans sa bouche ils n'avaient heureusement trouvé asile en une dent creuse, d'où Gargantua dont ils touchèrent le nerf de la mâchoire, les retira avec son cure-dent, comme de « quelque basse-fosse des prisons ».

Cependant un moine de l'abbaye de Seuillé, frère Jean des Entommeures, ayant triomphé à la défense du clos de l'abbaye, dut venir trouver Gargantua, qui le « festoya » et le garda auprès de lui pour ses guerres.

Gargantua marcha alors contre Picrochole, avec l'appui de frère Jean. Il battit successivement ses capitaines, l'assaillit lui-même « dedans la roche Clermand et le défit » si bien que Picrochole s'enfuit, et, ayant voulu « prendre un âne du moulin qui là auprès était, les meuniers le meurtrirent de coups, le détroussèrent de ses habillements ». Il s'en alla, et « racontant ses finales fortunes, fut avisé par une vieille *lourpidon*

(sorcière) que son royaume lui serait rendu à la venue des coquecigrues: depuis ne sait-on qu'il est devenu ».

Gargantua, vainqueur, rassembla ses troupes, pardonna aux vaincus, laissa le royaume au fils de Picrochole, qu'il fit instruire « par les anciens princes et gens savants du royaume », distribua des fiefs à ses soldats pour les récompenser, et pourvut le moine frère Jean d'une abbaye « à son devis » au pays de Thélème, où « il institua sa religion au contraire de toutes autres », et où, richement dotés, les Thélémites, religieux et religieuses, « gens libères, bien nés, bien instruits, conversant en compagnies honnêtes, poussés à faits vertueux et retirés du vice, n'avaient en règle que cette clause: Fais ce que tu voudras ».

Le Pantagruel, dont la première partie parut même avant le Gargantua, contient des récits relatifs à la naissance et à la généalogie de Pantagruel, fils de Gargantua, qui l'engendra « en son âge de quatre cent quatre-vingt quarante et quatre ans, de sa femme Badebec, fille du roi des Amaurotes en Utopie, laquelle en mourut ».

« Pleurerai-je ? disait le veuf : oui, car pourquoi ? ma tant bonne femme est morte qui était le plus ceci, le plus cela qui fût au monde... Jamais je ne la verrai... O Dieu, que t'avais-je fait pour ainsi me punir ? Vivre sans elle ne m'est que languir. Ha, Badebec, ma mignonne, ma mie... ma tendrette... ma savate, ma pantoufle... Ha, pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mère, ta douce nourrice... ». Et ce disant pleurait comme une vache: mais tout soudain riait comme un veau, quand Pantagruel lui venait en mémoire : « Ho, mon petit-fils.... que tu es joli ! Tant que je suis tenu à Dieu qui m'a donné un si beau fils... Buvons, ho ! laissons toute mélancolie... »

Pantagruel, dès son enfance, accomplit des prodiges. Il étrangla dans son berceau un ours qui « lui venait lécher le visage (car les nourrices ne lui avaient bien à point torché les babines), » le petit avait du se défaire au préalable de chaînes comme « en avez une à la Rochelle, que l'on lève le soir entre les deux grosses tours du hâvre ». Puis il va à l'école pour apprendre, et passer son jeune âge, se met en route pour étudier à Poitiers, à la Rochelle, à Bordeaux, « auquel lieu se

trouva grand exercice », à Toulouse, « où il apprit fort bien à danser, à jouer de l'épée à deux mains », à Montpellier, « où il trouva fort bons vins de Mirevaux et joyeuse compagnie », et où il tenta la médecine en Dauphiné, à Bourges « où il profita beaucoup en la faculté des lois », à Orléans, et à Paris, où il rencontra un étudiant limousin, « tout joliet » qui contrefaisait le langage français.

Un jour Pantagruel, se promenant hors de la ville, vers l'abbaye Saint-Antoine, rencontra un homme beau de stature qui venait par le chemin du pont de Charenton. Il l'aborda et s'enquit de lui. Par treize fois l'homme répondit en langues étrangères, et finit par se nommer en français, « ma langue naturelle et maternelle, dit-il, car je suis né et ai été nourri jeune au jardin de France, c'est Touraine ». Il avait les dents aiguës, le ventre vide, la gorge sèche, l'appel strident. Pantagruel l'amena chez lui, lui fit apporter force vivres pour l'en repaître, car il y avait nécessité urgente.

C'est ainsi que Pantagruel fit, comme Enée et Achate, « un nouveau pair d'amitié » avec son hôte, de son « vrai et propre nom de baptême Panurge, lequel il aima toute sa vie ».

Panurge commença par raconter à Pantagruel la suite agitée de ses aventures, comment il échappa aux Turcs, et continua avec lui la série, gagnant les pardons, mariant les vieilles, ayant procès, enseignant manière nouvelle de bâtir les murailles de Paris, triomphant d'un grand clerc d'Angleterre qui voulait arguer contre Pantagruel, et le faisant quinaud.

Quoique amoureux d'une haute dame de Paris, Pantagruel, sans dire adieu à personne, dut rentrer dans son royaume d'où son père avait été enlevé par Morgue, roi des Phées: et les Dipsodes, sortis de leur pays, assiégeaient la ville des Amaurotes. Mais Pantagruel emmenait Panurge. A eux deux, ils vinrent à bout de leurs adversaires ; Panurge soignant les blessés et raboutant même les têtes coupées; Pantagruel, entré dans la ville des Amaurotes, mariant les gens, et couvrant toute une armée de sa langue.

Pour récompenser Panurge, Pantagruel le fit châtelain de Salmigondin en Dipsodie. L'homme voulut alors se marier et consulta Pantagruel pour savoir s'il le devait. Celui-ci lui dé-

montra qu'il est aussi dangereux et aussi utile de se marier ou non, l'engagea à consulter les sorts virgilianes, les dés, bien qu'illicites, les songes, sur l'heur et malheur de son mariage, puis à conférer avec une sibylle, avec des muets qui répondent par signe, avec le vieux poète Rominagrobis, avec frère Jean des Entommeures, qui le conseilla joyeusement. Après avis d'une assemblée composée du théologien Hippothadée, du médecin Rondibilis, du légiste et du philosophe Trouillogan, Pantagruel persuada Panurge, de plus en plus perplexe, de prendre avis du fol Triboulet ; puis les deux hommes vont trouver le juge Bridoye « lequel sententiait les procès au sort des dés », et, sans qu'on s'en puisse étonner, satisfaisait ainsi à la justice et à l'équité.

Alors, opiné par Pantagruel qu'il n'est pas « licite ès enfants soi marier sans le su et aveu de leurs pères et mères », les deux amis, sur le conseil du fou Triboulet, s'embarquent pour aller consulter l'oracle de la Divine Bouteille, Bacbuc.

L'oracle résidait au Cathay, pays au nord de l'Inde. Au cours d'une navigation fantastique, les voyageurs touchent à diverses îles dont chacune personnifie une erreur ou un vice, et cache une allégorie : Medamothi, où ils achetèrent plusieurs belles choses ; cinq jours après, croisant un navire, ils prirent débat avec un marchand de Taillebourg, nommé Dindenault, à qui Panurge acheta un mouton qu'il jeta à la mer « criant et bêlant ; tous les autres moutons, criant et bêlant en pareille intonation, commencèrent se jeter et sauter en mer après, à la file... Le marchand... s'efforçait de les empêcher... en vain... Finalement il en prit un grand et fort par la toison, cuidant ainsi le retenir et sauver le reste aussi conséquemment. Le mouton fut si puissant qu'il emporta en mer avec soi le marchand, et fut noyé, en pareille forme que les moutons de Polyphème, le borgne cyclope, emportèrent hors de la caverne Ulysse et ses compagnons. »

Voici Ennasin, l'île des Alliances ; Cheli, île grande, fertile, riche et populeuse, en laquelle régnait le roi Saint Panigon; Procuration, où vivent étrangement les Chicanous, gens de justice, qui gagnent leur vie à être battus; Tohu et Bohu, où Bringuemerilles, le grand géant, mourut pour avoir avalé

des moulins à vent. Alors ils essuyèrent une tempête affreuse, « la mer commençant s'enfler et tumultuer du bas abîme ». Panurge, se lamentant et pleurant, enviait le sort de ceux « qui plantent choux ». Jean des Entommeures essayait de le réconforter par de bonnes paroles : « Panurge le veau, Panurge le criard, tu ferais beaucoup mieux nous aider ici, que là pleurant comme une vache. » — « Bé bé bé bous ! bous ! bous, répondait Panurge; frère Jean, mon ami, mon bon père spirituel, je noie, je noie. Zalas ! Zalas ! Ha ! mon père, mon oncle, mon tout ». La tempête finie, Panurge fait le bon compagnon. « Tout va bien! vous aiderai-je? je vous prie, de grâce, que je descende le premier ». Mais, par frère Jean, Panurge est déclaré avoir eu peur sans cause durant l'orage.

Voici l'île des Macréons, l'île de Tapinois, où règne Quarèmeprenant (les catholiques); l'île Farouche, devant laquelle ils aperçurent un « horrible et abominable *Physetere*, Leviathan, diable satanas ; ils descendirent dans l'île, manoir antique des Andouilles (protestants) qui dressèrent une embuscade contre Pantagruel ; mais ayant parlementé avec Nipleseth, reine des Andouilles, il put regagner son navire, et faire voile vers l'île de Ruach, dont le peuple ne vit que de vent, vers l'île des Papefigues, « jadis riches et libres, et pour lors pauvres, malheureux, sujets aux Papimanes, » chez qui Pantagruel aborde ensuite, et là aperçoit « comment, par la vertu des Decretales, est l'or subitement tiré de France en Rome ».

Après quoi, Pantagruel descendit au manoir de messire Gaster, » premier maître en art du monde », chez qui il s'arrêta un temps, avant de partir pour l'île de Chaneph et l'île de Ganabin, où, sur son ordre, « les muses furent saluées ». (1)

Telle est la matière du Gargantua et du Pantagruel en quatre livres, œuvre sans proportions définies ; Rabelais nous prévient lui-même, et « supplie les lecteurs bénévoles soy réserver à rire au soixante-dix-huitième livre », dès le second.

(1) M. Abel Lefranc a démêlé ce qu'il y a de réel dans ces voyages ; Jacques Cartier a documenté Rabelais.

Un cavenas si lâche lui permettait d'allonger son œuvre à son caprice, jusqu'à la mort, — qui l'interrompit, au moment où il n'avait que des notes pour un cinquième livre. Un inconnu a repris le thème, avec plus d'âpreté, moins de bonhomie et de gaieté.

Les attaques contre l'Eglise catholique, symbolisée par l'Ile Sonnante, ainsi nommée du tumulte qu'y font « cloches grosses, petites et médiocres ensemble sonnantes », et habitée par un peuple d'oiseaux de plumages bariolés, y prennent une violence de polémique absente des quatre premiers livres.

Les voyageurs étudient les mœurs de ces volatiles, passagers de l'île Sonnante, Clergaux, Prêtregaux, Monagaux, Evesgaux, Cardingaux, sur lesquels tous règne, unique en son espèce, Papegaut.

Pantagruel, après l'île des Ferrements, visite l'île de Cassade, patrie des Chats Fourrés et de Grippeminaud « bêtes moult horribles... (qui) mangent les petits enfants,... ont aussi les griffes tant fortes, longues et acérées que rien ne leur échappe depuis qu'une fois l'ont mis entre leurs serres... Ils brûlent, écartèlent, décapitent, meurtrissent, emprisonnent, ruinent et minent tout sans distinction de bien et de mal. »

Nous voilà loin des Chicanous de Rabelais et de l'île de Procuration, bien que nous soyons passés du civil au criminel.

Enfin, après diverses péripéties et des îles encore, comme Entéléchie, l'île de Dame Quinte Essence, pays des chimères et des figures abstraites, Pantagruel et ses compagnons, à la lumière de leur lanterne, arrivèrent à l'oracle de la Bouteille, ce qui fit faire à Panurge « sur un pied la gambade en l'air gaillardement ». Ils descendirent sous terre; « les portes du temple par soi-même admirablement s'entr'ouvrirent », la pontife Bacbuc présenta Panurge devant la dive bouteille, qui donna la réponse cherchée si longtemps: *Trinc*.

Et tous, ayant répété le mot, de tout cœur, « élevé par enthousiasme bachique, rythmèrent une chanson par fureur poétique », après quoi, prenant congé de Bacbuc, ils retournèrent à leurs navires.

Ici s'arrête l'histoire du Gargantua et du Pantagruel. Mais

comment y faire entrevoir les trésors de l'érudition la plus profonde et la plus variée, déversée par Rabelais au milieu des anecdotes, des imaginations énormes, des fantaisies plantureuses qui ont perdu la pudeur du mot, avec les calembours et les brocards ? et parmi tout cela, parmi ce flot de science prodigieuse, et les bouffonneries de tout acabit, paradoxes à foison, parodies, gros sel, esprit délicat, quelquefois mots crus et folies, parmi la féerie fantasmagorique de la fable et du symbole, satire des hommes et des choses, de l'intolérance, de quelque côté qu'elle vienne, des gens de justice, de la royauté, de la guerre, du mariage, des Sorbonagres, Sorbonicoles, de tout ce que son bon sens, sa saine raison, solide, lumineuse, puissante, sinon distinguée et élevée, réprouvait généreusement. Le tout fondu et mêlé, en une coulée lumineuse, dans l'œuvre difforme et colossale, parfois incohérente, d'une richesse qui dédaigne l'ordre et ne craint pas le mot cru.

Mais le vrai mérite n'y vient pas de l'esprit burlesque ou délicat, de la parodie robuste, des plaisanteries de mauvais ou de bon goût : — et non plus de l'intérêt qu'on porte à ses personnages; ni aux aventures. Si l'on gratte un peu, ce sont simples bourgeois mal déguisés en géants, qui ne nous prennent pas à l'âme; ce ne sont pas de bien grands caractères, malgré qu'ils en aient. Non, tout cela ne fait pas le conteur de génie.

Son secret, c'est qu'il n'a précisément que l'art du conteur, sans plus. Il a le don, la grâce infuse, et cela suffit. Il sait conter, avec l'aisance du naturel, de la familiarité et du génie. Le récit va de l'allure qu'il faut, toujours accommodée aux actions des personnages, à leurs paroles, à leurs gestes. Rabelais n'écrit pas, il mime son récit qui rit, pleure, grimace, tour à tour joyeux, puissant, apitoyé, alerte. C'est toujours l'allure, le ton, le pas qui conviennent. Et quelle verve, quel prodigieux flot de gaieté ! quel torrent de joie! Que de soubresauts pour les panses joviales, amies des épaisses et matérielles vulgarités ! Il n'y en a jamais eu qu'un, et il n'a pas son pareil.

Empruntez à Homère son abondance et sa science des grandes compositions, à Aristophane, à l'Arioste, leur force

comique, aux savants de la Renaissance leur érudition, à Shakespeare son imagination, à Cervantes sa faculté de parodie, aux paysans de la Touraine leur malice et leur franc parler, aux brocs de vin l'écarlate de leurs rubis, aux cuisines des auberges l'or de leurs rôtis, aux soupers des moines leurs gros rires, aux bâfrées villageoises le gloussement de la gaieté repue, à l'Italie bernesque la grivoiserie des contes, aux fabliaux les puantes catastrophes, à la médecine la crudité des termes, au droit la technique mystérieuse, à Téniers la sensualité de ses brutes gonflées d'hypocras, à Scarron ses billevesées et à Platon sa philosophie : mêlez, pilez le tout, et la mixture qui restera au fond du mortier vous donnera un peu l'idée de ce que fut la verve de Rabelais.

Le style n'est pas moins vivant.

Enfant du peuple, Rabelais a butiné, dans ses voyages, toute la saveur des terroirs. Il a observé la vie populaire. Il a su regarder, recevoir et noter des impressions vives. Très érudit, connaissant les langues anciennes, et sachant parler sans doute plus d'un idiome contemporain, il a puisé à ces diverses sources. Il s'est créé un vocabulaire d'une richesse rare, qui ne va pas sans faire trébucher le lecteur. Il en use avec désinvolture et ivresse; les mots lui montent à la tête comme un vin capiteux.

Paradeur de génie, il les entasse, les empile, les enfile, avec une dextérité inlassable, comme aussi les dictons et proverbes populaires.

Sa phrase, avec la variété et l'abondance des vocables, est chargée de couleur, d'images, copieuse, opulente, succulente, truculente ; elle suit l'action, en a les qualités, en prend les formes et les tours, marche, se ralentit, devient nerveuse au gré du récit même, fixe les aspects momentanés des gens et des choses et les fugitives réalités. Style de narration, de dialogue et de description, style vivant comme la parole même, tour à tour vigoureux et pittoresque, net, vif, bref, souple et alerte à la réplique, éclatant sans emphase, style de santé robuste, tumultueux, pressé, ardent, impatient, comme du Vouvray qui se hâte, mousseux et pétulant, hors du goulot trop étroit pour sa verveuse précipitation: style plantureux,

rougeaud, nerveux, style de haulte gresse qui sent le lard, les choux, le clairet, la cervoise — et à peine l'encre.

Certes, ce style qui « peut être le mets des plus délicats » traîne, et souvent, comme des scories, des expressions obscènes, cyniquement incongrues. Mais après tout, il est au goût d'une époque où certaines choses se pouvaient dire sans inconvenance, et où les dames elles-mêmes, on s'en aperçoit dans Brantôme, ne reculaient pas devant le mot propre, devenu le mot sale. Les mœurs ont changé depuis. Rabelais est abondamment de son siècle, et il ne faisait rien à demi. Et tout compte fait, son livre « ne contient mal ni infection ».

Ce qui manque le plus, ce sont des caractères. Non pas que les héros ne soient pas vivants. Mais ses géants n'ont ni la complexité de qualités et de vices, ni les passions, ni les faiblesses qui sont la commune mesure de l'humanité. Rabelais n'est pas, comme plus tard Shakespeare et Molière, un observateur des passions. C'est un remueur d'idées. La psychologie de ses personnages est rudimentaire : on ne sait à quoi rattacher leurs actions. Mais on les voit agir; leurs gestes se détachent avec vigueur et relief; ils vivent par l'extérieur physique. Parmi le nombre multiple des acteurs qui se jouent à travers l'œuvre, trois types seulement importent : Pantagruel, qui ne fait qu'un avec son père Gargantua et son grand-père Grandgousier ; frère Jean des Entommeures, et l'inénarrable Panurge.

Grandgousier, avec la bonhomie gauloise d'un gentilhomme campagnard, Gargantua, le géant qui couvrait une armée de sa langue, et Pantagruel, leur aboutissant affiné et épuré, représentent le roi sage et sensé, chez qui la raison fait la mesure à l'imagination, peu désireux de s'engager dans des aventures, pitoyable et débonnaire, capitaine expert d'ailleurs en stratégie.

Toutes ces qualités se retrouvent tour à tour dans les divers épisodes du livre, lorsque Grandgousier, roi patient et sans forfanterie, mais conscient de sa force, menacé dans ses droits, préfère acheter la paix, « rendre les fouaces » litigieuses et éviter la nécessité d'une guerre, à laquelle il est prêt. Il se lamente, il écrit à Gargantua de revenir, « sa déli-

bération étant non de provoquer, mais d'apaiser, non d'assaillir, mais de défendre, non conquêter, mais de garder ses féaux sujets et terres héréditaires, en lesquelles est hostilement entré Picrochole, sans cause, avec excès non tolérables à personnes libres » ; — lorsque, vainqueur, ayant un prisonnier, le capitaine Touquedillon, à merci, il le renvoie, après avoir payé lui-même la rançon de la prise, à son roi Picrochole : « et Dieu soit avec vous ! » ajoute-t-il ; — lorsque Gargantua, magnanimement, fait grâce aux soldats vaincus de Picrochole, et les laisse aller libres, ne gardant en otages que les meneurs, considérant « que Moïse, le plus doux homme qui de son temps fut sur la terre, aigrement punissait les mutins et séditieux du peuple d'Israël », et « que Jules César, empereur tant débonnaire, que de lui Cicéron disait que n'avait rien de meilleur que sa vertu, sinon qu'il voulait toujours sauver et pardonner à un chacun » ; — lorsque Pantagruel encore, toujours partisan de la raison, à cet étudiant, « limousin pour tout potage », fait la menace de l'écorcher tout vif, parce qu' « il forge quelque langage diabolique », et le laisse, quitte pour la peur ; — lorsqu'il conseille Panurge sur l'heur et malheur en mariage ; — lorsqu'il inaugure en Dipsodie la politique de la douceur, convaincu « qu'on prend mieux mouches avec miel qu'avec vinaigre ».

Frère Jean des Entommeures, s'il ne fait pas penser au Turpin de la Chanson de Roland, offre du moins encore un type de moine énergique, entreprenant, batailleur, admirable, excellent ami et loyal serviteur, rebelle à tous les vœux monastiques, avec les bribes de psaumes et le patois de bréviaire qui lui tombent des lèvres entre chaque phrase quand il parle, et chaque bouchée quand il mange ; « clerc jusques ès dents », c'est le moins bigot des hommes, versant le sang et tapant comme un sourd, les manches relevées et la robe retroussée, faisant bonne chère, regardant les filles de côté, comme « un chien qui emporte un plumail », au demeurant, « protecteur des opprimés, des souffreteux », et « jeune, opulent, frisque, aventurier, délibéré, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien avantagé en nez, beau dépêcheur d'heures, beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles ».

Quant à Panurge, né des amours d'un jambon et d'une bouteille, Rabelais l'a traité avec une affection particulière. C'est le déclassé « quelque peu paillard, batteur de pavés, malfaisant, ribleur, toujours à court d'argent, et qui a soixante et trois manières de s'en procurer toujours à son besoin, dont la plus honorable et la plus commune était par façon de larcin furtivement fait »; prodigue d'ailleurs, jetant l'argent sans compter, le plus joyeux compère du monde, toujours en quête d'un tour à jouer, coupant les bourses, les chevelures des dames, salissant leurs robes, ennemi acharné, comme on s'en doute, des sergents et du guet, contre qui il machine toujours quelque ruse, « assemblant trois ou quatre bons rustres, les faisant boire comme templiers sur le soir, et à l'heure où le guet passait, lui et ses compagnons prenaient un tombereau, lui baillaient le branle, du haut de Sainte-Geneviève, le ruant de grande force dans la vallée, et ainsi mettaient tout le pauvre guet par terre, comme porcs, puis s'enfuyaient de l'autre côté ».

Avec cela, assez couard de sa personne, fanfaron et gouailleur, parleur intarissable, hâbleur, spirituel et arrogant, captieux et déconcertant : par la seule parole, car il a la langue la mieux pendue du monde, il a ressource à tout, se fait pardonner ses fautes et ses couardises, et, par sa belle humeur, s'assure toutes les sympathies et range les rieurs de son côté.

Pantagruel, sous sa triple incarnation, frère Jean, et Panurge, voilà les trois types du roman de Rabelais : à eux trois, ils réunissent à peu près les aspects différents de l'âme française, en proie aux incartades de l'esprit et du corps, que tempèrent et équilibrent la raison et le bon sens.

Les autres personnages, à la vérité, ne sont que des comparses, mais l'art de Rabelais a su les camper d'un trait, ramassant dans un raccourci heureux leur pose, leur grimace et leur geste coutumiers.

C'est Picrochole « qui trop embrasse, peu étreint », que ses courtisans, dans un conseil de guerre qui est un chef-d'œuvre d'héroï-comédie, poussent à « conquester » le monde. Et le pauvre fou, conquiert en imagination l'Europe

et l'Asie, se voit déjà aux rives de Babylone. « Nous n'y bûmes point frais » dirait l'autre. « Sus, sus, dit Picrochole, qu'on dépêche tout, et qui m'aime, si me suive ».

C'est le légiste Bridoye, ânonnant les citations de l'antique procédure, hérissé de gloses, tirant au sort les procès ; — Grippeminaud, à la face sanglante, maladive et terrible avec ses tics, son hoquet d'audience : — Trouillogan, le philosophe de l'apparence et de l'incertain ; — Janotus, le sophiste aux chausses déchirées, toussant, crachant et argumentant à la fois sur la « substantifique qualité » et la « nature quidditative » de ses cloches ; — Rondibilis, docteur « ès esprits vitaux et pharmacopées », s'indignant d'abord qu'on lui paie ses consultations, empochant la monnaie toutefois, « pour ne rien refuser des gens de bien »; — Dindenault, le marchand finaud et intéressé ; — le bon père Hippothadée, directeur de conscience discret, qui s'en remet au Seigneur en toutes choses, surtout en mariage, et qui a tout dit, quand il a dit: « S'il plaît à Dieu ! » Voici encore le robuste Eusthènes, le rapide Carpalim, le sage Epistemon, Xénomanos, le « traverseur de voies périlleuses », le gros et verbeux Homenay, le souple Gymnaste, le sacristain Editue, obséquieux, et maigre, et les autres, de moindre importance.

Et tous vivent, s'agitent, au milieu du grouillement des foules, pauvres, gagne-deniers, paysans, bûcheron qui « sourit du bout nez » en reconnaissant sa cognée, loqueteux et goutteux, buveurs enluminés, tous saisis, comme en un instantané, avec leur déformation, silhouettes du menu peuple, « vieille pensive et réchinante des dents, grand vilain claquedents, monté sur hautes mules de bois, petit bonhomme vieux, chauve, à museau bien coloré et face cramoisie, vieil évesgaux à tête verte, accroupi et ronflant sous une feuillade, bon vieillard en agonie, avec maintien joyeux, face ouverte et regard lumineux... »

Rabelais ne nous a révélé encore que le côté littéraire de son talent et de sa personne d'amuseur. Il reste à chercher ses idées, la philosophie et la morale de son roman.

Lui-même, dans son prologue, a soin de nous prévenir que « l'habit ne fait pas le moine », que si dans son livre « au

sens littéral » on trouve « matières assez joyeuses, toutefois pas demeurer là ne faut » ; voyez un chien, la tête la plus philosophe au regard de Platon, qui rencontre « quelque os médullaire ; de quelle dévotion le guette, de quel soin le garde, de quelle ferveur le tient, de quelle prudence l'entoure, de quelle affection le brise, de quelle diligence le suce, rien plus que pour un peu de moelle, aliment élaboré à perfection de nature » ! Il convient, dit Rabelais, « à l'exemple du chien, fleurer, sentir et estimer ces beaux livres de haute graisse, puis, par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sucer la substantifique moelle,... car en icelle bien autre goût l'on trouvera et doctrine plus absconse... »

Sans doute. Mais à écouter Rabelais, il faudrait chercher dans son roman trop de mystère ou de profondeur. La sagesse est de ne voir dans son livre que ce qu'il y a mis, et s'il est parfois obscur dans ses symboles, ne pas être pris de vertige.

C'est précisément par ce goût de l'allégorie et du symbole, des vieilles fables et des anciens mythes, comme aussi par l'esprit gaulois, que Rabelais marque la transition entre le moyen âge, qu'il répudie, et la Renaissance. Il appartient à celle-ci par l'infinie variété de sa science d'encyclopédie, — par ses amitiés, par ses goûts ; c'est un humaniste. Il a une foi, il a une philosophie, il a une conception générale de la vie et de l'humanité.

En veine de satire, Rabelais a été médiocrement agressif à l'égard des individus ; ce n'est pas un Aristophane. Mais il a dit son avis sur les sujets généraux et les lieux communs.

Et d'abord il est franchement attaché à la royauté. Mesure de prudence ou conviction ? Comment croire à un sentiment pusillanime, devant le tableau qu'il en trace ? Grandgousier interrogeant des pèlerins et les conseillant si sagement pour les faire renoncer aux « odieux et inutiles voyages », et « vivre comme enseigne le bon apôtre saint Paul », est un roi paternel et familier. C'est le « meilleur grand petit bonhomme qui soit au monde ». Pantagruel aussi, qui vit de toutes les polissonneries de Panurge, n'étaient les guerres, reste, avec ses fidèles sujets, dans un état assez voisin de l'époque patriarcale.

Rabelais cependant dénonce les excès et les abus. Toute l'épopée héroï-comique est-elle autre chose que le procès de la guerre, des équipées aventureuses, de la chevalerie ? Picrochole est un bouffon chevalier, traîneur de sabre, et Anarche, ce despote arbitraire, fait, par la bouche de Panurge, le procès à « ces diables de rois (qui) ne sont que veaux et ne savent ni ne valent rien, sinon faire des maux ès pauvres sujets, et à troubler tout le monde par guerre pour leur inique et détestable plaisir... » Aussi Panurge, dont Anarche est le prisonnier, pour le « faire homme de bien » en fait un « bon crieur de sauce verte », et « deux jours après le maria avecques une vieille lanternière ».

Rabelais a poursuivi de sa verve humoristique, les moines, les pédants et charlatans, les juges, — et plus brièvement, les femmes.

Il reproche aux moines leur inutilité sociale. Cet ancien moine, évadé de l'in-pace, débordant de vie exubérante, décoche à la règle monastique ses traits les plus acérés. Il parle d'abondance contre cet être qui « ni ne garde la maison comme le chien, ni ne tire l'arroi comme le bœuf, ni ne produit laine et lait comme la brebis, ni ne porte faix comme le cheval,... dont la plus grande rêverie était soy gouverner au son d'une cloche, et non au dicté de bon sens et entendement»; il flagelle leur ignorance, leur malpropreté, leur couardise, leur grossièreté et leurs mauvaises mœurs.

De là à s'en prendre à l'Eglise, il n'y avait qu'un pas. Rabelais l'a franchi allégrement. Puissance temporelle du pape, qui gêne et entrave les droits des princes, des cités et des peuples, troubles suscités par les querelles religieuses, avidité de l'Eglise qui, avec son armée de moines, tire l'argent de France à Rome, et enlève aux familles les cadets quand il faudrait faire à tous part de l'héritage, « comme raison le veut, nature l'ordonne et Dieu le commande », les prétentions, en un mot, de la cour de Rome, il ne peut les avouer ni les admettre.

Est-ce à dire qu'il soit irréligieux ou intolérant ? Tous ses personnages croient en Dieu, l'invoquent et bénissent son nom. « Allez, de par Dieu qui vous conduise, dit Bacbuc aux

voyageurs. — Mets tout ton espoir en Dieu et il ne te délaissera point, dit Pantagruel en renvoyant un prisonnier. Car, de moi, encore que soye puissant... toutefois je n'espère en ma force, ni en mon industrie ; toute ma fiance est en Dieu, mon protecteur, lequel jamais ne délaisse ceux qui en lui ont mis leur espoir et pensée... Va-t-en en la paix du Dieu vivant ». C'est net. Piété religieuse et piété filiale, Rabelais s'y tient. Mais il n'est pas intolérant. Il est contre tous les fanatismes, celui de l'Eglise catholique, comme aussi « contre les démoniacles Calvins imposteurs de Genève,... cafards, cannibales et autres monstres difformes et contrefaits en dépit de nature ».

C'est le tour des pédants, des Sorbonagres, des professeurs de scolastique, tourmenteurs de l'âme, de l'esprit et du corps, dont les élèves deviennent « fous, niais, tout rêveux et rassotés ». — « Ne pensez pas, Seigneur, que je l'ai mis à ce collège de pouillerie, dit Ponocrates à Grandgousier, en parlant de Gargantua, et alludant au collège de Montaigu. Mieux l'eusse voulu mettre entre les gueux de Saint-Innocent pour l'énorme cruauté et vilenie que j'y ai connue : car mieux sont traités les forcés entre les Maures, les meurtriers en la prison criminelle, les chiens en notre maison, que ne sont ces malotrus audit collège ; et si j'étais roi de Paris, le diable m'emporte si je ne mettais le feu là-dedans ». Rabelais exècre la Sorbonne, « la gent sorbonagre, sorbonigène, sorbonicole », qui proscrit le grec, l'imprimerie, comme arts d'hérétiques ; il hait ces théologiens, « maîtres sophistes » devant qui on soutient des thèses « par l'espace de six semaines, depuis le matin quatre heures jusqu'à six heures du soir », ces charlatans beaux parleurs à l'infini sur des arguties et des abstractions, en raisonnements cornus et biscornus. Rabelais lui-même a subi cette influence : il y paraît dans les paradoxes comiques où il est passé maître, soit qu'il se moque, soit qu'il ait gardé l'empreinte, ne pouvant secouer les vieilles chaînes, bien que les portant avec aisance, comme fit Pantagruel des chaînes dont on le lia au berceau, lorsqu'il l'emporta sur l'échine ainsi lié, semblable à « une tortue qui monte contre une muraille ».

Les juges iniques qui prolongent indéfiniment les procès, qui étudient les cas « l'espace de quarante-six semaines », plus

soucieux de la forme que du fond, et dont la robe est « tant sale, tant infâme et punaise que ce n'est qu'ordure et vilenie » lui ont inspiré de belles boutades. Lenteurs et frais de justice, abus du droit romain, incertitude des jugements, citations inintelligibles, griffes des « gens enjuponnés » dont « les lois sont comme toiles d'araignées », où les « petits papillons sont pris, or ça », tandis que « les gros taons malfaisants les rompent, or ça, et passent à travers », Rabelais censure, proteste, ridiculise tous ces abus avec une abondance incomparable.

Restent les femmes. « Jamais ne me ferez entendre, dit le sage Epistémon, que chose beaucoup avantageuse soit prendre d'une femme conseil et avis. » — « Quand je dis femme, opine le médecin Rondibilis, je dis un sexe tant fragile, tant variable et imparfait que nature me semble s'être égarée de ce bon sens par lequel elle avait créé toutes choses... Platon ne sait en quel rang il les doive colloquer, ou des animaux raisonnables, ou des bêtes brutes... » Rabelais qui « ne se soucie d'aucune femme » savait pourtant, selon Pantagruel, « que femme avoir, est l'avoir à usage tel que la nature la créa, qui est pour l'aide, ébattement et société de l'homme », et il a fait au moins une fois de la femme un portrait digne lorsqu'il la dépeint « issue de gens de bien, instruite en vertus et honnêteté, non ayant hanté et fréquenté compagnie que de bonnes mœurs », et préoccupée d' « adhérer uniquement à son mari, le chérir », lequel doit vivre vertueusement en son ménage « comme voulez que de son côté la femme vive ».

En regard de ces satires qui ont un objet précis, Rabelais a exposé des théories générales sur l'éducation et la vie.

Lisez tout ce qui a trait à l'éducation de Gargantua, vous verrez quelle méthode Rabelais préfère. Il est partisan de l'éducation et intellectuelle et physique. Il veut l'enseignement par la leçon de choses, ne se payant pas de mots, mais faisant le tour des idées et des faits, en respectant la libre croissance de l'être. Le médecin et l'érudit, avec lui, conservent leurs droits. Son élève sera un savant en bonne santé; la part de l'imagination sera maigre.

Quant à l'Abbaye de Thélème, où Rabelais n'admet qu'un

petit nombre de privilégiés, hommes et femmes, pour qui toute la règle se résume en la devise : « Fais ce que tu voudras », elle offre à la fois le plus aristocratique idéal, et la conception naïve d'une république de citoyens qui, sous l'égide d'un bon géant paternel et tout-puissant, vivent en « paix, joie, délices et plaisirs honnêtes,... selon leur vouloir et franc arbitre ».

La philosophie qui se dégage de l'ensemble est un christianisme platonicien, de dogme imprécis, laissant à Dieu « le souverain plasmateur » le souci des explications cosmiques, et, pour répondre à l'idée de justice et d'égalité, une vie future qui soit la compensation de celle-ci. Le Dieu créateur tout bon et tout puissant a créé le monde et l'homme pour des fins qui sont bonnes. Physis, la mère robuste qui dans son vaste sein embrasse tous les êtres, source de tout bien, s'oppose à Antiphysie, l'ennemie de « la bonne nature » qu'il faut laisser faire, car toutes choses se meuvent à leurs fins, car c'est d'elle que découle la vie, *la vie*, que personne n'a plus aimée que Rabelais, ni plus abondamment, ni avec une expansion aussi instinctive, des sens, de l'esprit, et du cœur.

Cette confiance en la Nature permet de « vivre joyeux », de garder toujours une « certaine gaieté d'esprit confite en mépris des choses fortuites »; et c'est le Pantagruélisme, dont le symbole est l'herbe Pantagruélion, qui sert la victoire progressive de l'homme sur la nature. Ce sont des pages d'éloquence, celles où, énumérant les services du chanvre, Rabelais atteint aux enthousiasmes d'un poète lyrique, chantant les progrès du génie industriel de l'homme, en marche vers les découvertes merveilleuses et bienfaisantes.

La philosophie de Rabelais est un optimisme rationaliste, le plus conforme aux dispositions mêmes de notre race, à notre bon sens commun, pratique, inapte aux obscures et profondes spéculations métaphysiques.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que Rabelais ait eu une descendance littéraire. La double lignée des comiques et des réalistes peut saluer en lui l'ancêtre.

Molière lui doit beaucoup. Il lui fait des emprunts directs, des scènes entières qu'il glisse dans ses comédies — comme celle du *Mariage forcé* entre Marphurius et Sganarelle, répli-

que au dialogue entre Panurge et Trouillogan. Mais surtout, c'est chez Rabelais et Molière, la même qualité du comique et du rire, la même philosophie de la raison et du bon sens, la même haine pour l'hypocrisie, le pédantisme, les sots, les médecins, les mauvais juges.

La Fontaine a pratiqué Rabelais, dont il met en vers les anecdotes, comme le Bûcheron qui a perdu sa cognée, et les bons mots aussi. Boileau, avec le souvenir de Plutarque, déplace pour les prêter à Pyrrhus, les châteaux en Espagne de Picrochole et de ses conseillers. Voltaire, dans ses contes, est Rabelaisien. Figaro de Beaumarchais est un Panurge qui a pris confiance et dignité.

Plus près de nous, Victor Hugo a puisé dans le sac de Panurge, plus d'un des tours de Gavroche ; et son César de Bazan ne renierait pas cet ancêtre. Emile Augier s'en est souvenu pour créer Giboyer; ou plutôt, tous ceux qui ont peint quelque picaro aimable, spirituel, amusant, pendard et bon drille, ont l'air d'avoir lu Rabelais. Panurge est le Père Gigogne d'une innombrable postérité.

Tel est, ou plutôt tel apparaît Rabelais. Pierre Boulenger lui fit une épitaphe où il est dit qu'« il sera une énigme pour l'avenir ». La Bruyère a repris le mot : « C'est une énigme, quoi qu'on dise, inexplicable » ; et Victor Hugo lui-même caractérise ainsi

« Rabelais que nul ne comprit :
Il berce Adam pour qu'il s'endorme,
Et son éclat de rire énorme
Est un des gouffres de l'esprit. »

Rabelais est le Shakespeare complexe et mystérieux du rire et de la bouffonnerie expressive.

C'est un docteur très savant qui se souvient qu'il fut moine, qui a voyagé, fréquenté les hommes et les choses, et qui, ses expériences faites, a harcelé avocats, pédants, moines, tout ce qui, au moyen âge, institutions ou gens, était une contrainte ou une mutilation de la nature, de la vie, de la liberté.

Au XVI[e] siècle, il était dangereux de montrer trop ouvertement tant d'indépendance. Rabelais, homme prudent, a enve-

loppé sa pensée de voiles aimables, mêlant la féerie et la fantasmagorie colossale, les bouffonneries et les inconvenances, aux idées saines et belles qu'il aimait à répandre « pour ce que rire est le propre de l'homme », et comme Lucrèce fait boire aux enfants l'absinthe amère en enduisant de miel les bords de la coupe. Car Rabelais n'aurait pas consenti à spolier son siècle en lui dérobant les vérités dont il avait les mains pleines. « Peu de gloire, dit-il, me semble accroître à ceux qui seulement emploient leurs yeux, au demeurant épargnent leurs forces, se grattent la tête avec un doigt comme fainéants dégoûtés, baillent aux mouches comme veaux de dîme, chauvent des oreilles comme ânes d'Arcadie au chant des musiciens, et, par mines en silence, signifient qu'ils consentent à la prosopopée. »

Rabelais n'a pas « consenti à la prosopopée », et ne s'est pas incliné devant ce qui lui semblait à reprendre. Comme son audace pouvait le mener au martyre, dont il n'avait nul goût, il s'est fait le fou de la nation, pour faire admettre ses sages témérités.

Et même ainsi, il y fallait un certain courage.

Au total, ce qui a plu en Rabelais, et ce qui plaît encore, ce qui a charmé ses contemporains et ce qui ne cessera d'attirer les lecteurs, c'est le sens de la vie tel qu'on l'eut rarement, tel qu'on ne l'avait pas encore exprimé avec cette plantureuse et copieuse abondance. C'est la vie large et bonne, dans le complet exercice de ses facultés, de ses ressources, de ses bienfaits, de sa joie, sans entrave ni contrainte, dans la sereine plénitude de ses droits, dans l'aisance épanouie et le jeu facile de toutes ses fonctions ; c'est l'horreur de la gêne, de la repression, du joug, des attaches, des restrictions, des timidités, des arrêts, des tempéraments aux largesses et aux exigences du tempérament ; c'est, en un mot, l'amour de l'indépendance, de l'indiscipline, de l'espace, du caprice, de la fantaisie sans contrôle ; le Pantagruel est l'hymne triomphant, truculent et luxuriant de la Liberté.

CHAPITRE III

La Poésie

Clément Marot. — La Pléiade. — J. du Bellay. — Ronsard. — Divers. — Femmes Poètes. — Desportes et Bertaut. — Régnier. — Malherbe.

En poésie, au xvi[e] siècle, Marot, Ronsard, Régnier, Malherbe: voilà les sommets.

Ces trois noms marquent des époques bien différentes, qui constatent l'énorme travail de la poésie française, agitée, convulsée dans ses vieilles habitudes, en lutte contre le flux des apports, et le nouvel envahissement de la Gaule par les Romains.

Le paisible Marot tient encore au moyen âge et jouit de la paix sans préparer la guerre.

Ronsard fait campagne dans la mêlée, et conduit à la victoire son brillant état-major.

Régnier couche sur les positions, et prépare le triomphe pour Malherbe, qui ceindra les lauriers aux palmes vertes que son sang n'a jamais rougis.

Faisons les premiers honneurs au gentil Clément Marot (1)

Les Marot étaient normands.

Huet affirme qu'en 1706, la famille Marot existait encore à Matthieu.

Leur vrai nom était Desmarets (1). On ne sait d'où leur vint ce titre de Marot. Guillaume Crétin dit que ce mot signifie Panier. Marot et Arot sont les deux anges envoyés par Dieu

(1) 1495-1544.

(2) « Jean Desmarets, alias Marot », écrit le père de notre poète en parlant de lui, dans la *Prière sur la restauration de la santé de Mme Anne de Bretagne*.

aux hommes, dans la religion de Mahomet. On équivoquait sur Marot et Virgile Maro. Apparemment Marot fut quelque sobriquet.

Cette famille quitta la Normandie et s'installa dans le Quercy. En 1471, Jean Marot épousa une jeune fille bourgeoise de Cahors, dont il eut, en 1497, un fils, Clément, dont l'éducation fut assez négligée. Non pas qu'on ne pût faire de bonnes études à Cahors, dont l'université comptait 4.000 étudiants. Mais son père s'attacha comme secrétaire à Anne de Bretagne, et quitta la ville dès 1506 : le petit ne parlait alors que le patois du Quercy. Or, Balzac, au XVII[e] siècle, dira dans ses *Entretiens* : « Je sais bien que c'est une espèce de miracle qu'un homme puisse parler français dans la barbarie du Quercy ou du Périgord. »

Jean Marot, poète lui-même, offrait à son fils la ressource d'une école domestique de prétentions d'ailleurs modestes. Son savoir paraît avoir été assez court. Il a commis bien des bévues. Il place les îles Canaries à l'entrée de la Mer Noire, par exemple. Toutefois, son fils lui dut beaucoup, et lui en sut toujours gré.

Dans l'*Enfer*, Clément Marot a rappelé les souvenirs gracieux et touchants de son pays natal, où les vignerons doivent rapporter des terres « par art subtil » pour aider la récolte :

> Quant au point de mon être,
> Vers midi, les hauts dieux m'ont fait naître
> Où le soleil par trop excessif est...
> A bref parler, c'est Cahors en Quercy,
> Que je laissai pour venir querre icy
> Mille malheurs auxquels ma destinée
> M'avait soumis. Car une matinée
> N'ayant dix ans, en France fut mené,
> Que j'oubliai ma langue maternelle,
> Et grossement appris la paternelle
> Langue française.

C'est le sang normand de ses aïeux qui a coulé dans ses veines. Il n'a pas les caractères de la race méridionale.

En 1507, Louis XII fit l'expédition de Gênes ; Jean Marot, le père, la versifia. Quant à Clément, le fils, ayant appris le

français, il s'enrôla dans la jeune école des poètes de son âge, qui s'appelaient les Grands Rhétoriqueurs, et qui ornaient la cour de la reine Anne. C'étaient de vulgaires pédants, et par l'érudition des développements, et par la recherche affectée de la forme. Ils avaient nom Guillaume Crétin, Meschinot, A. de la Vigne, Jean Le Maire de Belges,

> Jean le Maire Belgeois,
> Qui l'âme avait d'Homère le Grégeois...

C'est Clément Marot qui a rendu cet hommage à son professeur de métrique, lequel sut, mieux que les autres, manier et frapper le vers : Marot et Ronsard lui doivent quelque chose.

Clément fit son éducation à Paris, de 1507 à 1516. Ses études furent superficielles. Il fut un méchant élève, et s'en vengea plus tard :

> C'étaient de grands bestes
> Que les régents du temps jadis.

Il sait peu et mal le latin ; il doit peu, en effet, au fonds antique et à la tradition classique. Il eut un talent original, qui se forma à la Cour.

En 1513, Anne de Bretagne étant morte, sa maison fut dispersée, et Jean Marot se trouva sans appui. Le duc d'Angoulême, le futur François Ier, le recueillit. Clément se mêla à la jeunesse d'alors, il fut Basochien, il fit partie des Enfants Sans Souci, pour lesquels il écrivit un Lay. A dix-huit ans, il était page d'un seigneur qui possédait un grand parc, devenu aujourd'hui les Tuileries. Il lui rima des vers, dans lesquels son originalité n'apparaît pas encore.

A vingt-deux ans, il devint valet de chambre de Marguerite d'Angoulême, celle qui, après Pavie, épousera le Roi de Navarre. Il ne faut pas la confondre avec Marguerite de Valois Angoulême, duchesse d'Alençon, sœur de François Ier, ni avec sa nièce Marguerite, sœur de Henri II, protectrice de Ronsard, ni, enfin, avec la protectrice de Brantôme, Marguerite, sœur de François II, de Charles IX et de Henri III.

Quand Marot parut à la Cour, en 1519, celle-ci n'était encore ni savante, ni pédante, comme elle le deviendra sous François II. Clément y fut donc à l'aise. On y aimait le naturel, la simplicité, on n'y méprisait même pas la grossièreté, on y prisait la bravoure.

Marot ne détestait aucun de tous ces avantages. Attaché plus tard à François Ier, il fut à Pavie, ne recula pas, fut blessé, fait prisonnier : on le relâcha parmi les captifs sans importance et sans valeur au point de vue de la rançon. Il rentra en France pendant la captivité de François Ier à Madrid.

Il eut alors des mésaventures pour affaires de religion. En 1526, nous le trouvons en prison comme hérétique. C'est un problème de savoir comment et pourquoi Marot fut trois fois en prison, deux fois en exil et mourut hors de France, tandis que Rabelais écrivait et se promenait sans même être inquiété. Marot, il est vrai, avait des ennemis : son allure était impertinente, blessante même. Il inclinait vers la libre-pensée, avec un mélange de protestantisme. Marguerite, quoique orthodoxe, favorisait ces hardiesses. Mais une femme dénonça et perdit Marot par jalousie. Lenglet de Fresnoy a même nommé Diane de Poitiers.

Il fut enfermé au cachot. Il en sortit au retour du roi.

Il y retourna en 1527 pour avoir défendu un homme qu'on arrêtait dans la rue. Le roi le délivra derechef.

Ce fut l'année où il donna une édition du *Roman de la Rose*, et une autre de Villon. En 1532, il composa l'*Adolescence Clémentine*.

En 1535, des placards hérétiques furent affichés dans Paris et jusque sur la porte de la chambre à coucher du Roi. Il fallut sévir. Prudemment, Marot n'attendit pas la répression, et il s'enfuit en Béarn, puis en Italie. Il put rentrer en France en 1536, et écrivit le Remerciement au Roi.

L'année 1537 vit la fameuse querelle de Marot qui voulait faire assommer Sagon, et de Sagon qui voulait faire pendre Marot. Une trentaine de pamphlets nous restent de cette célèbre dispute.

Le Roi, qui soutenait Clément, lui donna, en 1539, une maison au faubourg Saint-Germain. Là, le poète commença en

1541 sa traduction des Psaumes, qui eut un succès retentissant, pour faire pièce à la Sorbonne. Celle ci les fit interdire tous en 1542. Marot, qui se sentait délaissé par le roi, partit. A Genève, en 1543, il publia dix psaumes encore. Théodore de Bèze continua la traduction demeurée inachevée.

Chassé de Genève, Marot alla à Turin, il chanta en 1543 la bataille de Cérisoles : il mourut en 1544, peut être empoisonné, sur la terre d'exil.

Il eut la consolation et la compensation, dans sa vie agitée, d'avoir pu compter sur de hautes et nobles protections, à commencer par celle du Roi, lettré, connaisseur, poète lui-même, « roi amoureux des Neuf Muses », et aussi celle de Marguerite, la « Marguerite des Marguerites », et de Renée de Ferrare, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, princesse accomplie, de manières élégantes et affables, de culture soignée, objet d'admiration pour tous ceux qui l'approchaient, la fréquentaient, et lui faisaient une cour brillante d'artistes, de poètes, de savants, Thébaldus, Gyraldus, Arioste, Bernardo Tasso, Titien, Dosso Dossi, Clouet, Marot, Rabelais, Calvin, Hubert Languet : avec elle, Ferrare disputa à Florence l'éclat du foyer de la Renaissance.

Marot fut très mondain, très « curial », très coureur et très couru. C'était une mode, et il était de bon ton d'être nommé dans ses vers à la Cour. Il était d'aspect agréable ; ses portraits nous montrent une tête arrondie, aux cheveux ras, régulière, qu'allonge une barbe tombante, une figure douce, avec l'expression de la bonté, le nez gros, les narines charnues, le regard aimable. C'était un charmant homme.

Il parle peu de sa femme, mais il était marié et père de famille. Il demande un jour un passeport :

> Non pour aller visiter mes châteaux
> Mais bien pour voir mes petits *maroteaux*.

L'un de ces Maroteaux, Michel, fut aussi poète : c'était le troisième de cette génération.

« Le plus âgé des deux valets de chambre de la reine de Navarre est fils de poète, père de poète et poète lui-même.

Mais vous verrez qu'il sera assez mauvais fils et assez mauvais père pour absorber en lui seul la renommée de trois générations. » (Conversation entre Budé et Erasme, dans les *Matinées Littéraires* de Mennechet.)

Et c'est bien ce qui est arrivé.

Quand Marot parut, Alain Chartier était mort. Villon et Charles d'Orléans se faisaient vieux. Il fallait un nouveau poète : ce fut lui.

Jodelle a fait sur Marot cette épitaphe qui a dû flatter l'ombre du Grand Rhétoriqueur :

Quercy, la cour, le Piémont, l'univers
Me fit, me tint, m'enterra, me connut;
Quercy mon los, la cour tout mon temps eut,
Piémont mes os, et l'univers mes vers.

L'œuvre de Marot est vaste[1] : quatre poèmes, Le *Temple de Cupidon*, le *Dialogue de Deux Amoureux*, l'*Eglogue de Pan et Robin*, l'*Enfer ;* soixante-cinq épîtres, vingt-sept élégies, quinze ballades, vingt-deux chants divers, quatre-vingt-six rondeaux, quarante-deux chansons, cinquante-quatre étrennes, dix-sept épitaphes, trente-cinq cimetières, cinq complaintes, deux cent quatre-vingt-quatorze épigrammes, des traductions de la première églogue de Virgile, des sonnets de Pétrarque, des Métamorphoses (deux livres), de deux colloques d'Erasme, de quarante-neuf psaumes, et d'oraisons pieuses. Ajoutez cinq préfaces en prose, etc.

De toute cette variété, l'essentiel est dans les Epîtres, les Epigrammes et l'Enfer.

L'Enfer, c'est le Châtelet, c'est l'antre des Chats Fourrés. La satire est amusante et gaie, documentée aussi, car Marot connaissait les procureurs pour avoir été basochien, et la prison pour y avoir fréquenté.

Il n'a pas créé, mais a porté à sa perfection un genre littéraire, le naïf aimable et spirituel. Le charme en est particulier, et il vaut mieux le goûter que le définir. Prenons un exemple, le plus joli peut-être.

Lisons, s'il vous plaît, l'Epître du *Dérobé*, l'une des mieux venues. C'est le jour de l'an 1532 ; la France était malheureuse;

c'était le lendemain de Pavie ; aux revers militaires s'ajoutaient les épidémies, la peste. De Paris, Marguerite de Navarre écrit qu'on a affiché des placards dans les rues pour prescrire les mesures d'hygiène les plus élémentaires, et elle ajoute : « Le danger est ici si grand que je n'ose écrire au roi ni à la reine ni à vous, de peur que ma lettre se sente de l'air. » Louise de Savoie fut atteinte et mourut. Marot avait bien raison de dire au roi, au début de son épître:

On dit bien vrai, la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une
Ou deux, ou trois, avecques elle, Sire;
Votre cœur noble en saurait bien que dire.

Or, lui, chétif, qui n'était roi ni rien, il lui arriva une fâcheuse besogne.

J'avais un jour un valet de Gascogne
Gourmand, ivrogne, et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart (corde) de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde.

Ce vénérable frère, proche cousin de Panurge, sachant que Marot avait quelque argent, profita du sommeil de son maître pour mettre la bourse sous son aisselle, en tapinois,

Et ne crois pas que ce fut pour la rendre,
Car oncques puis n'en ai ouï parler.

Mais le vilain ne se contente pas pour si peu, il happe aussi le bonnet, le manteau, les habits, prenant les plus beaux, et il s'en vêt si proprement, qu'à le voir mis ainsi, vous l'eussiez pris en plein jour pour son maître. Quelle gaieté de ton et quelle justesse de détail dans la belle humeur ! Le drôle va droit à l'écurie, où il y avait deux chevaux ; il laisse le plus mauvais, sur le meilleur monte, pique et s'en va, n'oubliant rien, « fors à me dire adieu ».

Ainsi part-il, monté comme un saint Georges, et vous laissa Monsieur dormir son soûl, et Monsieur au réveil, n'avait plus le sou.

Voila un fâcheux accident. Il en vint un autre, que notre grand rhétoriqueur va nous dire par assonances et calembours, sur le ton du bel air: une autre infortune se mêla

De m'assaillir, et chaque jour m'assaut,
Me menaçant de me donner le saut,
Et de ce saut m'envoyer à l'envers
Rimer sous terre et y faire des vers.

C'est une lourde et longue maladie de trois mois, qui lui a fait la cuisse héronnière, c'est-à-dire aussi maigre qu'une patte de héron, l'estomac sec, le ventre plat et vague. Et c'est un charme que cette désinvolture à narrer ses misères sur ce ton enjoué, qui laisse de temps en temps pleurer une note plus profonde et plus vraie ; un cri sincère et alarmé s'échappe du tréfonds de l'être, et perce cette enveloppe gracieuse d'esprit et de gaieté, dont Marot sait couvrir sa détresse et son humiliante mendicité ; car nous sommes à la cour, et le premier devoir est de n'y être pas morose, et d'avoir la douleur souriante. Parfois, le sanglot s'échappe, comme involontaire :

Il n'est demeuré fors
Le pauvre esprit qui lamente et soupire,
Et en pleurant tâche à vous faire rire.

Ce sera la seule plainte; le courtisan reprend aussitôt le masque, et saura dire en riant qu'il est malade, sans ressource et sans espoir. Tous les trois jours, les docteurs viennent lui tâter le pouls : ils ont remis au printemps sa guérison :

Si je ne puis au printemps arriver
Je suis taillé de mourir en hiver,
Et en danger, si en hiver je meurs,
De ne pas voir les premiers raisins mûrs.

C'est là le secret et la finesse. Rire de ses malheurs pour y intéresser les plus indifférents, et soulager sa détresse par des gambades. Il y a de la clownerie dans ces grimaces que fait Marot devant le Roi pour lui soutirer un secours. Car il n'a plus rien ; tout a été dépensé en sirops et juleps. Et ici, une

trouvaille. Il fallait un nouveau moyen de quêter pour assurer le succès. Marot l'a inventé. Il ne demande rien, et il met une certaine fierté dans son abstention :

> Je ne veux pas tant de gens ressembler...

Si Clément était toujours à court d'argent, l'argent était rare pour tout le monde. A un moment, le pays fut frappé d'une contribution de deux millions d'écus pour la rançon des enfants du roi, en Espagne. La part de Paris fut de cent mille écus, et plus d'un parisien eût pu prendre à son compte la requête de Marot ; mais elle aurait eu moins d'esprit.

S'il écrit au roi, ce n'est donc pour lui faire requête ni demande. Mais il s'agit d'un prêt seulement, un prêt contracté avec toutes les garanties d'usage.

> Et savez-vous, sire, comment je paye?
> Nul ne le sait si premier ne l'essaie.

Marot fera donc une belle cédule, et il fixe lui-même l'échéance : ce sera à payer

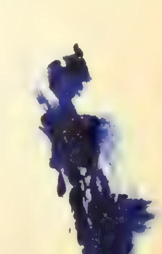
> Quand on verra tout le monde content.

Ah! le bon billet qu'a le Roi! L'autre échéance est une des flatteries les plus adroites qu'on ait imaginées ; car ce sera, Sire,

> Quand votre los et renom cessera.

On a rarement rencontré une plus aimable façon de renvoyer ses créanciers aux calendes grecques, et M. Dimanche lui-même eût été difficile en ne se déclarant pas satisfait. Au demeurant, Marot prend la plaisanterie au sérieux, et la soutient, nommant ses cautions, donnant ses garanties :

> Bref, votre paye, ainsi que je l'arrête,
> Est aussi sûre, advenant mon trépas,
> Comme advenant que je ne meure pas.



Il poursuit sur ce ton de badinage, le ton d'un gros capitaliste qui a eu des frais imprévus :

> Car depuis peu j'ai bâti à Clément,
> Et à Marot qui est un peu plus loin.

Les annotateurs allemands, à qui cette plaisanterie échappait, ont cherché gravement sur la carte les localités où Marot bâtissait.

Le plaisant est qu'ils les ont trouvées.

Voilà le ton de ces épîtres, qui sont des chefs-d'œuvre d'esprit, de malice, de naïveté souple et narquoise. Celle du Dérobé était la plus malaisée à faire, puisqu'il s'agissait de dissimuler sous la belle humeur la posture gênante du quémandeur qui sollicite l'aumône. On a vu comment Marot y est à l'aise.

Ce sont également de jolis chefs-d'œuvre que ses Epîtres, et celle du Dépourvu, et celle des Jarretières Blanches, et celle des Dames de Paris, et celles qu'il adressait au Roi, à Mgr de Guise, au cardinal de Lorraine, à Lyon Jamet.

> Je t'envoie un grand million
> De saluts, ami Lyon;
> S'ils étaient d'or, ils vaudraient mieux.

Les *saluts* étaient une monnaie d'alors.

C'est à ce même Lyon que Marot envoyait, en 1525, cette fable du Lion et du Rat dont la perfection, la grâce, la spirituelle naïveté semblent avoir découragé La Fontaine, qui a échoué après son maître. Le lion de Marot, plus fort qu'un vieux verrat, a délivré le rat de la ratière,

> Dont maître rat échappe vitement,
> Puis met à terre un genou gentiment,
> Et, en ôtant son bonnet de la tête,
> A mercié mille fois la grand'bête.

A peu de là, le lion est pris dans un filet.

> Adonc le rat, sans serpe ni couteau,
> Y arriva joyeux et ébaudi...

« Tais-toi, lion lié,...
Secouru m'as fort lyonneusement,
Or secouru seras rateusement. »

Alors le lion tourna ses grands yeux vers le rat, en lui disant :

O pauvre verminière,
Tu n'as sur toi instrument ni manière,
Tu n'as couteau, serpe ni serpillon
Qui sut couper corde ni cordillon...
Va te cacher que le chat ne te voie!

Et le rat se met à l'œuvre, en souriant, de ses dents qui attaquent la corde. Vrai est qu'il y songea assez longtemps. Mais à la fin tout rompt, et le lion fut sauf à son tour.

Toute l'œuvre de Marot est ainsi enjouée, souriante. Il écrivait à Marguerite :

Tous deux aimons à nous trouver en lieux
Où ne sont point gens mélancolieux.

La note triste n'est pas la sienne ; il faut des cas bien tristes, des spectacles bien affreux, pour tirer de lui une plainte vraie, un gémissement, un cri d'indignation ou de pitié, comme il en eut devant les torturés, dans la chambre de la Question :

O chers amis, j'en ai vu martyrer
Tant que pitié m'en mettait en émoi.

Pour l'ordinaire, ni tristesse, ni gravité, ni majesté.

Il se sert rarement de l'alexandrin, trop solennel pour sa muse badine. Ce lui fut une erreur d'entreprendre de traduire les Psaumes, et d'accompagner avec son flageolet la harpe du Prophète.

Son genre est fait de belle humeur et de saine gaieté. Il sait avec le même entrain attaquer, malmener, demander, quémander, se tirer d'affaire, écarter un créancier :

Car à tout coup vous criez : Baille ! baille !
Mais à vous voir, ou l'on me puisse pendre,
Il semble avis qu'on ne vous veuille rendre

Ce qu'on vous doit. Beau sire, ne vous chaille!
Quand je serai plus garni de cliquaille
Vous en aurez; mais il vous faut attendre
Un bien petit!

Quelle verve, et quelle allure ! et quelles plaisantes imaginations !

Quand Sagon l'attaqua violemment, la querelle fut d'autant plus passionnée qu'elle avait un caractère de polémique religieuse. Marot eut l'idée amusante de ne daigner répondre à son adversaire que sous le nom de son valet, Fripelipes, qui parle au lieu et place de son maître Clément :

Monsieur de sonner aurait honte
Contre ta rude cornemuse
Sa douce lyre...

et il l'étrille de main de valet:

Mais moi je ne puis me garder
De t'en battre et t'en nazarder.
Zou dessus l'œil! Zou sur le groin!
Zou sur le dos du sagouin!

Il ne pousse jamais jusqu'à la bouffonnerie : il sait garder une juste réserve. Ceux-là se trompent qui confondent le burlesque de Scarron avec le style de Marot. Ce dernier badine agréablement : Scarron et ses imitateurs bouffonnent, polissonnent même. Le premier, comme disait l'abbé Goujet, répand un sel qui réjouit l'esprit, les autres ont des saillies qui font rire quelquefois et qui ennuient à la longue.

La délicatesse, le charme élégant, sont le propre de la plupart des poésies de Marot.

La dédicace de l'*Adolescence Clémentine* à sa dame, n'est-elle pas exquise :

Tu as, pour te rendre amusée,
Ma jeunesse en papier ici;
Quant à ma jeunesse abusée
Une autre que toi l'a usée;
Contente-toi de celle-ci.

Quelle grâce encore dans ses paysages, et quelle poésie dans ses impressions pittoresques, soit qu'il décrive son pays natal et les jeux rustiques de son enfance, soit qu'il nous fasse ce tableau agréable des plaisirs champêtres :

Aucunes fois après les longues courses
Se venir seoir près des ruisseaux et sources,
Et s'endormir au son de l'eau qui bruit
Ou écouter la musique et le bruit
Des oiselets peints de couleurs étranges.

Soit qu'il trace d'un trait ce croquis d'une évocation nette :

Le chevaucheur qui à couvert s'est mis
Laissant passer ou la grêle ou la pluie.

Soit qu'il nous fasse suivre à la course le galop de son beau cheval :

En le menant par bois et par taillis,
Mes yeux n'étaient de branches assaillis;
En lui faisant gravir roc ou montagne,
Autant m'était que trotter en campagne;
Autant m'était et torrents et ruisseaux
Passer sur luy, comme petits ruisseaux.

Partout il a le charme, la légèreté de touche, le naïf parler et le sourire de bon ton.

Non que cette délicatesse dégénère en mollesse ; le courtisan est à ses heures homme de guerre, et il sait redresser sa taille et faire tournoyer les coups :

Non que ce soit de piquer ma coutume,
Mais il n'est bois si vert qui ne s'allume.

Des éclairs passent, à de rares intervalles, dans ce ciel sans nuages, et il y a quelque éloquence dans cette page indignée à propos des perquisitions faites dans sa bibliothèque :

O juge sacrilège,
Qui t'a donné ni loi ni privilège
D'aller toucher et faire tes massacres
Au cabinet des Saintes Muses Sacres.

Bien est-il vrai que livres de défense
On y trouva, mais cela n'est offense
A un poète, à qui on doit lâcher
La bride longue et rien ne lui cacher
Soit d'art magique, negromance ou caballe
Et n'est doctrine écrite ni verbale,
Qu'un vrai poète au chief ne dut avoir
Pour faire bien d'écrire son devoir.

Mais il y a, dans l'œuvre de Marot, une courte poésie qui eût suffi à l'immortaliser, car elle est un acte de courage et de justice, c'est la belle protestation qu'il jeta comme un défi à la face du lieutenant criminel, lors de la condamnation de Semblançay, frappé à faux par une monstrueuse erreur judiciaire, à l'âge de soixante-douze ans ; à Montfaucon, les bourreaux attendirent sept heures la clémence royale, qui n'arriva pas. Durant cette longue attente, Semblançay eut une belle attitude ; la foule était émue, et Marot écrivit :

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menait
A Montfaucon, Semblançay l'âme rendre,
A votre avis lequel des deux tenait
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,
Maillart semblait homme que mort va prendre,
Et Semblançay fut si ferme vieillard,
Que l'on cuidait, pour vray, qu'il menât pendre
A Montfaucon, le lieutenant Maillart.

Voltaire disait :

« Voilà de toutes les épigrammes dans le goût noble celle à qui je donnerais la préférence. »

C'est un jugement auquel on peut souscrire d'autant plus volontiers, que le sérieux a rarement réussi à maître Clément.

Il n'avait pas l'esprit de suite.

Il ressemble à « l'hirondelle qui vole ». Il passe d'un sujet à l'autre dans ses vers, comme il passe d'un maître à l'autre dans sa vie; on se le renvoie, comme on donnerait un épagneul ou un perroquet ; le roi en fait présent à sa sœur,

Et quelque jour viendra
Que la sœur même au frère me rendra.

Il fut inconséquent, imprévoyant, irréfléchi, amassant colères sur colères, allant en prison pour avoir rimé, rimant parce qu'il est en prison, puis à bout de vers et de ressources, saisi soudain par la gravité du cas, apercevant déjà les flammes du bûcher, il prend peur, et il renie une foi nouvelle qu'il avait acceptée par genre et par mode, plutôt que par conviction.

Point ne suis luthériste
Ni zwinglien ni même anabaptiste;
Bref celui suis qui crois, honore et prise
La sainte, vraie et catholique Eglise.

Son imprudence n'était point maladresse, mais fierté et courage. Il dédaignait de se mettre à l'abri, et parlait à découvert. L'expérience l'assagit peut-être, mais il méprisa cette sagesse que les faits brutaux lui imposèrent, et que les Italiens lui apprirent en lui montrant

A parler peu et à poltronniser.

Or, à cette époque, le protestantisme à la Cour de François Ier était une manière d'opposition maligne, qui peut faire songer à celle des philosophes du XVIIIe siècle.

Il réunissait tous les mécontents, toujours aux trousses des gouvernements, les frondeurs, les sceptiques, les réactionnaires, toujours prêts à renverser ce qui est, comme ils renverseront ce qui le remplacera.

La Réforme était à la cour le parti des gens d'esprit et des jolies femmes. Marot fut donc huguenot ; il n'eut pas l'intention de le demeurer jusqu'au martyre inclus, et une lettre du cardinal de Tournon, nous le montre à Lyon, pénitent, agenouillé, une verge en main, à l'entrée de l'église, frappé d'un coup de baguette à chaque verset, et faisant abjuration solennelle de cette foi, que nous appellerions aujourd'hui du snobisme.

Matteo Tebaldi écrivait en 1535 à Hercule II, duc de Ferrare, dont la femme Renée protégeait Marot :

« Je crois devoir avertir Votre Excellence qu'un Français du nom de Clément est venu récemment s'établir auprès de

notre sérénissime duchesse après avoir été banni de tout le royaume de France comme luthérien. C'est un homme très capable d'introduire cette peste à la cour, ce dont la bonté divine veuille nous préserver. »

Il est réel que Marot inquiéta la Sorbonne, et fut persécuté, pour être de la vache à Colas, et fut incarcéré :

Lors six pendards ne faillent mie
A me surprendre finement,
Et de jour, pour plus d'infamie,
Firent mon emprisonnement.
Ils vinrent à mon logement.
Lors ce va dire un gros paillard:
« Par la morbieu ! Voilà Clément !
Prenez-le, il a mangé le lard!

Il avait alors assez de crédit pour sauver ses chausses. Voulant orienter, à son point de vue, la Réforme vers ses occupations habituelles, il rima les Psaumes, bien qu'il fût peu versé dans les langues anciennes. Le grec était considéré alors comme langage d'hérétique ; ce n'est pas cette considération qui en éloigna Marot. Ses études avaient été rapides, et ses lectures peu classiques :

J'ai lu des saints la Légende Dorée,
J'ai lu Alain le très noble orateur,
Et Lancelot le très plaisant menteur;
J'ai lu aussi le Roman de la Rose.

Vatable et Mellin de Saint-Gelais lui expliquèrent en français les cinquante psaumes, et c'est leur prose qu'il mit en vers.

Il fallait pourtant qu'il n'ignorât point tout à fait les langues mortes, car on ne s'expliquerait pas qu'il ait pu traduire *Héro et Léandre* d'après Musée, le *Jugement de Minos* de Lucien, une Eglogue de Virgile, et Ovide, et Martial, et Beroald et Macrin, sans compter ses traductions de l'italien.

Le succès de ses psaumes eut quelque chose de frondeur et de révolté, où la piété entra pour une assez petite part. Un contemporain raconte que chacun y donnait tel air que bon lui semblait, et ordinairement des vaudevilles. Chacun des

princes et courtisans en prit un pour soi. Le roi Henri II aimait et adopta le psaume *Ainsi qu'on oyt le cerf bruire*, lequel il chantait à la chasse. Madame de Valentinois qu'il aimait choisit *Du fond de ma pensée* qu'elle chantait en volte. La Reine avait préféré *Ne veuillez pas, ô sire* avec un air sur le chant des bouffons. Le roi de Navarre Antoine prit *Revange moi, prends la querelle*, qu'il chantait en branle du Poitou (Flor. de Remond).

C'était l'usage, usage qui se continuera, de mettre des paroles sacrées sur des airs profanes. Ainsi chantait on les Noëls sur des timbres populaires. On mettait le *Magnificat* sur l'air :

> Que ne vous requinquez-vous, vieille,
> Que ne vous requinquez-vous donc ?

Sur un psautier de 1540, les psaumes sont accompagnés de leurs timbres : *D'où vient cela ? Sur le Pont d'Avignon. Madame la Régente, ce n'est pas la façon. Le Berger et la Bergère sont à l'ombre d'un buisson.*

La musique aida au succès des psaumes de Marot. C'était trop de bonheur.

Cette traduction ne lui réussit pas. Les protestants mirent trop d'ardeur à les répéter ; Calvin en fit l'éloge. La Sorbonne guettait Marot, qui avait raillé ses méthodes, pour faire l'éloge du Collège Royal. Elle déclara les Psaumes suspects d'hérésie. Le roi vieillissait doucement, et se désintéressait de son menu poète. Diane de Poitiers l'eût perdu avec plaisir, en souvenir d'une aventure passée. Ne se sentant plus en sûreté, il partit : c'était ce qu'il avait de mieux à faire.

Si la grâce, et parfois la force, nous ont paru donner la note dominante de son talent, il faut en marquer ce dernier trait, qu'il n'a pas atteint à l'inspiration élevée, grande, noble, puissamment lyrique ; on dit de lui que c'est un talent aimable. Il n'a ni vigueur, ni génie ; son idéal a manqué de hauteur, et s'est contenté avec trop de modestie et trop peu d'ambition.

Chez lui, ce que la pensée peut laisser désirer en énergie rare et en sublimité, elle le regagne en ingéniosité de forme et en habileté d'expression.

On reconnaît en lui le Rhétoriqueur rompu à tous les exer-

cices de son état, familiers à ses confrères, et qui nous paraissent si bizarres, le goût public ayant changé. Mais il faut se rappeler qu'alors c'était une gentillesse de faire des enseignes en rébus, en jeux de mots, en *cryptogrammes*, en *chronogrammes*, et sur le clocher de la vieille horloge du Palais, on lisait l'inscription suivante, dont les lettres majuscules écrivent en chiffres romains la date de l'inauguration, comme l'explique le calcul qui suit, une simple addition de vingt et un chiffres :

CharLes roi VoLt en Ce CLoCher
Cette nobLe CLoChe aCCroCher
faIte poVr sonner ChaCVne heVr

Calcul du chronogramme :

C	100	*Report*	805
L	50	L	50
V	5	C	100
L	50	C	100
C	100	C	100
C	100	I	1
L	50	V	5
C	100	C	100
C	100	C	100
L	50	V	5
C	100	V	5
	805		1371

Cette cloche fut donc fondue en l'an 1371. Que n'a-t-on commencé par là ? Pourquoi ? Parce qu'il ne faut rien de simple à des gens compliqués. Ce fut la fortune et le succès des grands rhétoriqueurs, dont les exercices prosodiques sont des acrobaties et des rébus.

C'était l'art de tourner les vers *lipogrammatiques*, *rapportés*, *fratrisés*, *concaténés*, et d'exceller dans la *contrepetterie*, le triomphe de Tabourot :

Un sot pâle,
Un pot sale.

Elle fit son prix
Elle prit son fils.

Il tiendra une vache
Il viendra une tache.

Guillaume Crétin a des rimes qui justifient son nom :

Je ronge ici mes croûtes et mon lard,
Et je dis bien pour nous qui aimons l'art.

Les rimes ont des richesses folles :

Camp de taverne et pavois de jambon
Et bœuf salé qu'on trouve en mangeant bon.

Marot donna dans ces turlutaines, et se complut à équivoquer, fratriser, concaténer, répéter et redoubler ses rimes. Il fit des *tautogrammes*, tous les mots des vers commençant par la même lettre :

Triste, transi, tout terni, tout tremblant,
Sombre, songeant, sans sûre soutenance,
Dur d'esprit, dénué d'espérance,
Mélancolic, morne, marri, musant,
Pâle, perplex, peureux, pensif, pesant,
Faible, failly, foulé, fâché, forclus, etc. Ep. II

Les rimes sont parnassiennes à souhait :

Plus grand que Monsieur de Bourbon;
On dit qu'il fait à Chambour bon.

Et ailleurs :

Puisqu'en ce donc tous autres précellez,
Je vous supplie, très noble Pré, scellez.
Le mien acquit.

Pré, c'est du Prat (en latin *pratum* : pré), le cardinal du Prat, qui était, dit Varillas, arrivé à ce point d'obésité qu'il avait fallu échancrer la table.

Voici d'autres gentillesses :

En m'ébattant je fais rondeaux *en rimes*,
Et en rimant bien souvent je *m'enrime*,
Bref, c'est pitié d'entre vous *rimailleurs*.
Car vous trouvez assez de *rime ailleurs*.

Ou bien ce sont les vers fratrisés, qui commencent par le dernier mot du précédent.

> Plaisir n'ai plus, mais vis en décon*fort*,
> *Fort*une m'a renié en grand dou*leur;*
> *L'heur* que j'avais est tourné en *malheur :*
> *Malheur*eux est qui n'a aucun confort.

Une autre gymnastique est celle des rimes *redoublées*, sortes de vers à échos :

> La blanche Colom*belle belle*,
> Souvent je vois *priant, criant*,
> Mais dessous la *cordelle d'elle*
> Me jette un œil *friant, riant*,
> Et me con*sommant* et *sommant*
> A ma douleur qui *face efface*
> Dont suis le *réclamant amant*
> Qui pour l'ou*trepasse trépasse.*

Ces récréations prosodiques étaient alors fort goûtées, au point que l'on ne trouvait pas mauvais de répéter cette escrime burlesque dans les circonstances les moins frivoles.

A la mort de Madame Louise de Savoie, mère du roi, en 1531, Marot ne craint pas de dépeindre la douleur de la France par cette série d'à peu près:

> Cognac s'en cogne en sa poitrine blême,
> Romorantin la perte remémore,
> Anjou fait jou, Angoulême est de même.

Le sens du ridicule de pareilles bouffonneries en une telle circonstance leur manquait, car on avouera que ce ne sont pas des calembours qui viennent tout premiers en l'esprit pour représenter un deuil national.

Ajoutez toutes les ingénieuses dispositions rythmiques, les strophes savantes, les cadences difficiles, vers de deux, ou trois pieds, tous exercices dont la Pléiade fera son profit après Marot son maître, et le Romantisme, beaucoup plus tard, après la Pléiade :

Mais il faut
Ton défaut
Raboter
Pour ôter
Les gros nœuds,
Et que limes,
Quand tu rimes,
Tes mesures
Et césures.

Le souci des rythmes rares et neufs est une caractéristique de la prosodie et de la métrique de Marot, dont les contemporains ont connu et pratiqué des cadences qui furent plus tard reprises, et qu'on crut inédites. Il est juste d'en restituer le mérite, si mérite il y a, aux précurseurs.

Il fallait marquer cette importance de la métrique dans l'œuvre de Marot, où on l'a fait moins souvent ressortir que l'on n'a fait pour les caractères plus saillants, plus appréciables, plus généralement désignés de sa poésie, la naïveté charmante et l'esprit gracieux des idées et de l'expression. C'est à ce point que Marot a créé un genre qui lui a survécu, le genre marotique ; il consiste à l'imiter par ses procédés les plus simples. Cette sorte de pastiche a eu son plus vif succès sous Louis XV.

Le XVIIe siècle était une époque trop solennelle et trop gourmée pour s'accommoder des gentillesses marotiques, qui trouvèrent au siècle suivant un milieu tout désigné pour reprendre. Le duc de Saint-Maur le constatait avec juste raison dans son épître à la duchesse du Maine :

Or maintenant en ce grand changement
Où notre cour reprend la vertugade,
Reprendre il faut le style de Clément
Pour rimailler encor joyeusement
Le virelai, chant royal et ballade.

Auparavant, La Fontaine seul y avait songé, et en convenait :

J'ai profité dans Voiture,
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.

Ce marotisme fut tout en procédés, qui consistent à retran-

cher articles et pronoms, à se permettre des inversions et des constructions anciennes. Marmontel en donna la poétique :

« Depuis que Pascal et Corneille, Racine et Boileau ont épuré et appauvri la langue de Marot et de Montaigne, quelques-uns de nos poètes, regrettant la grâce naïve des anciens tours qu'elle avait perdus, l'heureuse liberté de supprimer l'article, une foule de mots injustement bannis par le caprice de l'usage et quelques inversions faciles qui, sans troubler le sens, rendaient l'expression plus vive et plus piquante, essayèrent dans le genre de Marot d'imiter jusqu'à son langage. Il est à souhaiter qu'on n'abandonne pas ce langage du bon vieux temps. »

Le conseil s'adressait à des convertis, car le marotisme a été longtemps florissant. J. B. Rousseau a été l'un de ses plus fidèles adeptes, et il remerciait ainsi maître Clément :

De Prométhée hommes sont émanés,
Et de Marot joyeux contes sont nés.
Mon nom par vous est encore connu
Dont bien et mal m'est ensemble advenu,
Bien, par trouver l'art de m'être fait lire,
Mal, pour avoir des sots excité l'ire.

Et tous marotisaient à foison, Voltaire en tête:

De Beausse et moi, criailleurs effrontés,
Dans un souper clabaudions à merveille.
Et tour à tour épluchions les beautés
Et les défauts de Racine et Corneille.
A piailler serions encor je croi,
Si n'eussions vu sur la double colline
Le grand Corneille et le tendre Racine
Qui se moquaient et de Beausse et de moi.

Ailleurs, il se rappelle encore les épigrammes de Marot pour écrire la sienne du même style :

N'a pas longtemps de l'abbé de Saint-Pierre
On me montrait le buste tant parfait
Qu'onc ne sus voir si c'était chair ou pierre,
Si que restai perplexe et stupéfait,

Craignant en moi de tomber en méprise,
Puis dis soudain : Ce n'est là qu'un portrait!
L'original dirait quelque sottise.

Bien d'autres cultivèrent ce genre facile, où la forme déjà est caution de gentillesse naïve : Mme d'Houdetot, Diderot, Piron, le chevalier de Boufflers, l'abbé de Chaulieu, le marquis de la Fare, qui disait à une dame :

Ja de l'amour vous avez les appats,
Ne pourrez même oncques vous en défaire ;
Mieux vous vaudrait, pour finir nos ébats,
Cette bonté qu'a madame sa mère.

Le sévère La Harpe lui-même en était féru, et déclarait : « Employé avec choix et sobriété, le marotisme contribue à donner au style de la naïveté et de la précision. »

Il contribuait aussi à perpétuer le souvenir, la lecture, le commerce de notre charmant poète auprès de la postérité, qui lui devait assurément cet hommage.

De son temps, Clément Marot fut très goûté et très envié. Il a toujours été fort admiré ; nul n'a manié comme lui l'agile décasyllabe. Boileau l'a méconnu et mal jugé, en ignorant. La Fontaine, Fénelon, rendaient pleine justice à ce style alerte et aimable, qui eut « je ne sais quoi de court, de naïf et de passionné ».

Il avait des délicatesses exquises, à commencer par la gracieuse allégorie du *Temple de Cupido* :

Où les saints mots que l'on dit pour les âmes
Comme Pater et Ave Maria,
C'est le babil et le caquet des dames,

qu'habitent Bel Accueil, Beau Parler, Bien Aimer, Bien Servir. C'est d'une suave douceur, qui renouvelle un genre épuisé, comme il avait su aussi rajeunir et renouveler le *Roman de la Rose*, à qui il dut beaucoup, et Villon, à qui il doit moins.

François I[er] eut pour lui une affection qui fut plus d'une fois utile au jeune poète, ne fût-ce que pour le tirer de prison

Ce jeune page est une figure curieuse, parfaitement encadrée par le milieu où il vécut. L'un était fait pour l'autre. Avec ses espiègleries, son talent délicat — il n'est grossier qu'à ses heures, et ses heures sont rares, — sa bravoure insolente, sa fierté irritable, son allure indépendante, railleuse et frondeuse, sa gaieté pétillante, son esprit si alerte que Voltaire lui-même ne le surpassera pas ; ami des idées nouvelles, et aussi des jolies femmes, du point d'honneur et des bons tours, il jouit, de son temps même, d'un succès immense que constatent tous les témoignages contemporains et qu'explique l'affinité du gentil maître Clément avec son époque. Ses ennemis furent rares et médiocres, « un tas de jeunes veaux », comme il les qualifie. Il chargea son valet Fripelipes de l'en débarrasser. Clément Marot était bien l'homme de cette cour délicate, polie, raffinée, où la corruption se masque et se parfume, où l'on sait donner au vice une apparence aimable, d'où a disparu l'incontinence grossière du temps d'Ysabeau *la grande Gaure*, où la grâce et l'esprit sont devenus indispensables.

Du Verdier dans sa *Bibliothèque française*, a raison de l'appeler « le prince des poètes et le poète des princes ». Clément parle avec fierté de sa « muse parmi les princes allaitée ». Elle a gagné à ce commerce des habitudes de bon ton, de distinction, et le talent, bien rare au siècle de Rabelais, de voiler des traits hardis sous la décence ingénieuse du langage. De Villon à Marot, il y a toute la distance du carrefour et du ruisseau aux salons du palais. Villon, c'est le gamin de Paris, le bohème débraillé, qui vit au jour le jour et comme il peut, qui prend ses amours chez la gente saulcissière du coin, qui rosse le guet, et que le guet ramasse sur le pavé comme un vulgaire escroc. Marot, c'est Villon qui a sauté le ruisseau devant le guichet du Louvre, qui a revêtu le pourpoint de page, et qui fait son entrée à la cour, le manteau brodé sur les épaules.

Il chante, il touche de l'épinette, il a des talents de société, il sait parler aux grands, leur parler avec euphémismes.

Il est homme de cour, cette cour qu'il appelle :

Lime et rabot des hommes mal polis.

Villon en prison fait son testament, lègue à un ami trop

gras deux procès, à un ivrogne un muid, et prend plaisir à décrire son squelette. Marot en prison se redresse de toute la hauteur de sa petite taille, et fustige ses juges au risque d'aggraver sa peine. Son tour d'esprit malicieux et drôle, la frivolité, l'insouciance de son caractère, son extrême imprudence, tout devait le rapprocher du roi son maître, quand bien même ils n'eussent pas été portés l'un vers l'autre par leur goût commun pour la poésie.

Sa propre définition constate la sagacité clairvoyante de son jugement. J'ai fait, dit-il de son œuvre,

J'en ai fait un recueil
Et un jardin garni de fleurs diverses
De couleur jaune, et de rouges et perses;
Vray est qu'il est sans arbre ni grand fruit:
Ce néanmoins je ne vous l'ai construit
Des pires fleurs qui de moi sont sorties.
Il est bien vrai qu'il y a des orties,
Mais ce ne sont que celles qui piquèrent
Les musequins qui de moi se moquèrent.

La poésie est comme sa langue naturelle : elle coule de source, vive et abondante ; c'est une causerie facile, semée de jolis traits : rien n'est plus aisé, plus élégant que le tour de ses vers. Sans essayer, comme fera Ronsard, de renouveler notre système poétique, il emploie avec une ingénieuse habileté tout ce qu'il lui offre, et ne paraît jamais avoir besoin de ce qui lui manque.

Ce qui lui a fait défaut, c'est le sublime, l'enthousiasme enflammé; son idéal n'a qu'une hauteur moyenne. Notez encore qu'il ne fut pas de la Renaissance, il n'eut aucune passion pour l'antiquité. M. d'Héricaut déclare que Marot « a sauvé la langue française ». Non. Il ne faut rien exagérer. Disons seulement qu'il a fait le testament de la veine narquoise du moyen âge.

Son œuvre est un mélange de grâce et de malice, d'élégance et de naïveté, de familiarité et de convenance qui forme peut-être chez nous, comme le disait justement Guizot, le genre le plus véritablement national, le seul où nous n'avons rien emprunté à personne, et où nous n'ayons jamais été imités.

C'est l'honneur de Clément Marot qu'on puisse le constater à son sujet.

* * *

Les sept filles d'Atlas et de Pléione furent métamorphosées en étoiles : leur constellation s'appela la Pléiade.

Depuis, on appela de ce nom les groupes de sept noms éclatants.

Il y eut une Pléiade poétique à Alexandrie sous Ptolémée Philadelphe ; il y en eut une à Toulouse au XIVe siècle, et une autre dans la même ville au XVIe siècle, celle de la Belle Paule; la plus célèbre est celle de Ronsard ; sous Louis XIII, un essai fut encore tenté, mais il fut impossible de s'accorder sur les sept poètes à choisir.

Les sept astres de la pléiade ronsardienne sont : Ronsard. Joachim du Bellay, Ponthus de Thyard, Jodelle, Remy Belleau, Antoine de Baïf et Dorat.

Pourquoi se sont-ils réunis ? Contre quoi cette alliance ? Leur programme a été rédigé par l'un d'eux, et ce fut le traité de Joachim du Bellay : *La Défense et Illustration de la langue Française*. Défense contre quoi? Illustration par quels moyens?

Toute la tentative de réforme tient dans ce seul titre.

Ce fut la défense, d'abord contre les latinisants et les grécisants, et aussi contre les italianisants, ces « singes de Rome », dont chacun à la Cour, ne sait que :

Marcher d'un grave pas et d'un grave souci,
Et d'un grave souris à chacun faire fête,
Balancer tous ses mots, répondre de la tête
Avec un *Messer non* ou bien un *Messer sì;*
Entremêler souvent un petit *é cosi,*
Et d'un *son servitor*, contrefaire l'honnête.

Il faut ici dissiper un mirage. L'erreur vient, comme tant d'autres, de Boileau, quand il dit de Ronsard :

Et sa muse en français parla grec et latin.

On a été porté à croire que Ronsard et sa Pléiade ont été des fervents imitateurs de l'antiquité classique, et que la Renaissance a influé à ce point sur leur talent, qu'ils se sont mis à l'école des Grecs et des Romains.

Ce n'est pas exact. Le contraire serait presque vrai.

La Pléiade a paru à un moment où la passion de l'antique avait tout pénétré et bouleversé. Après les érudits, les anciens avaient troublé et envahi tous les autres esprits: on ne jura que par Virgile et Cicéron.

L'œuvre de la Pléiade fut une poussée en sens inverse, une réaction contre l'asservissement à l'antiquité, un mouvement purement national pour dégager la littérature de l'imitation.

Les Sept prirent la « Défense de la langue française » contre tout ce qui n'était pas français.

Ils s'insurgèrent contre les copistes et les traducteurs, et voulurent rendre aux lettres françaises leur autonomie et leur originalité.

Ils combattirent l'imitation antique en tant que cette imitation pouvait compromettre la spontanéité de l'inspiration et du génie en France.

Mais ils n'eurent garde de renier et de méconnaître pour cela les chefs-d'œuvre antiques. Ils recommandèrent au contraire leur commerce assidu, car ils estimèrent qu'il y avait profit à les fréquenter pour le meilleur bien de notre langue. Comment? En leur empruntant des formes, des moules, des procédés, des lois phonétiques. Ils n'admirent qu'une imitation lointaine, indépendante, tout extérieure et formelle. Le latin dit *Bacchus Capripes*? Il ne faudra point dire et traduire Bacchus *capripède*, ce qui serait de la servilité. Il sera mieux d'emprunter au latin non pas le terme, mais la forme, le procédé; de forger aussi de ces mots composés de la sorte, non point avec des éléments latins, bien plutôt avec des éléments français. La façon de suivre l'exemple ancien ne sera donc pas de franciser le vocable: il sera de créer un mot nouveau d'allure et d'origine purement nationales, et au lieu de dire « qui a des pieds de chèvre », on dira, à la mode latine, mais en bon français *Bacchus chèvrepied*.

Ce fut une réforme toute apparente et de surface, qui

ne devait en rien atteindre et compromettre le vieux fonds d'idées et la richesse même du vocabulaire autochtone. Faisons ce que les latins faisaient : mais faisons-le en français. Tel fut le but.

La Pléiade n'est pas une conséquence de la Renaissance ; elle en est l'arrêt ; elle a voulu l'enrayer, et chasser du sol français les envahisseurs. Par là s'explique la grande sympathie qui va de nous à ces patriotiques poètes, soucieux de notre autonomie et de notre indépendance dégagée de tout emprunt foncier.

Feuilletons le traité de du Bellay pour préciser ces points. Il se compose de deux livres qui ont chacun douze chapitres. Le premier est le plus intéressant au point de vue de la formule à exprimer de tous ces préceptes.

C'est d'abord un faible aperçu sur l'origine des langues : du Bellay ne pouvait connaître les fortes méthodes de la linguistique moderne. Mais notez cette simple phrase :

« Je ne puis assez blâmer la sotte arrogance et témérité d'aucuns de notre nation qui n'étant rien moins que Grecs ou Latins méprisent et rejettent d'un sourcil plus que stoïque toutes choses écrites en français. »

Ce sera le sentiment qui doit animer tout l'ouvrage : l'amour de la langue nationale et la lutte contre les anciens. Entendez-le protester contre qui ose dire que la langue française est barbare. Barbare ? Non ! Si elle ne vaut en variété et richesse la langue de Démosthène ou de Cicéron, c'est qu'elle est jeune encore, mais elle grandira :

« Notre langue commence encores à fleurir sans fructifier ; ou plutôt, comme une plante et vergette n'a point encores fleury, tant s'en faut qu'elle ait apporté tout le fruit qu'elle pourrait bien produire ».

Notre idiome en vaut un autre. Toutes les langues se valent. C'est affaire à ceux qui les parlent de les cultiver, et ne les point laisser « comme une plante sauvage, au désert, où elle avait commencé à naître, sans jamais l'arroser, la tailler, ni défendre des ronces et épines qui lui faisaient ombre ».

Partout éclate cette confiance, cet espoir dans l'avenir de notre langue qui n'a rien à envier, rien à emprunter, et croî-

tra par sa propre force naturelle, « sortira de terre et l'élèvera en telle hauteur et grosseur qu'elle se pourra égaler aux Grecs et aux Romains ». La prédiction était bonne et vraie.

Toute jeune qu'elle soit, notre langue, du Bellay le constate ensuite, n'est pas pauvre, comme le disent « ces ambitieux admirateurs des Langues grecque et latine ». Pour l'enrichir, il ne sert à rien de traduire, car « chacune langue a je ne sais quoi propre seulement à elle » : et nous voyons que les Romains n'ont pas enrichi leur langage par des traductions : celles-ci ne servent qu'à faire connaître le conteur d'ouvrages anciens ou étrangers à ceux qui ignorent l'idiome dans lequel ils sont écrits. Comment donc faisaient les Latins ? ils « dévoraient » les auteurs grecs, et après les avoir bien digérés, ils les « convertissaient en sang et en nourriture ». Voilà la théorie originale et forte de l'imitation d'après la Pléiade. Ce n'est plus un emprunt, c'est une greffe. Il faut se nourrir de l'antique, puis aller, « chacun selon son naturel ». Le danger, c'est « d'imiter au pied levé ». Le système grammatical français diffère du latin. Il est autre, mais il le vaut, car nous valons les Anciens ; et si ceux-ci furent plus savants que nous, c'est qu'étant latins, ils ne perdaient pas tant de temps à apprendre le latin. « Si le temps que nous consumons à apprendre les langues grecque et latine était employé à l'étude des sciences », c'est-à-dire à la philosophie, nous aurions nous aussi des Platon et des Aristote : et voilà l'un des premiers plaidoyers en faveur de l'Enseignement Moderne. Calquer les Anciens, se rompre la tête à les imiter, c'est mériter l'appellation dont il les injurie, c'est être des « reblanchisseurs de murailles ».

Et il termine ce premier livre par cette remarque fort sensée, que Cicéron avait raison de vitupérer « ceux qui déprisaient les choses écrites en latin et aimaient mieux les lire en grec ».

Telle est la partie la plus générale de ce plaidoyer en faveur de l'excellence du français, opposé au latin dont il faut s'affranchir. Le livre second est destiné à compléter le traité d'Etienne Dolet l'*Orateur Français*. Pour lui, du Bellay, il traitera du Poète. Après un historique bien écourté de la poésie française avant lui, — et il la connaît mal, — après

quelques aperçus sur l'inspiration personnelle et le travail, et l'énumération des genres poétiques, il prêche le retour à la tradition nationale, par delà le flot de la Renaissance. « Choisis-moi quelqu'un de ces beaux vieux Romans français comme un Lancelot, un Tristan ou autres, et en fais renaître au monde une admirable Iliade. »

Rester français ! C'est le souci unique et persistant de la Pléiade. Francisez les noms propres, et dites Hercule, Thésée, Achille, Ulysse ; inventez des mots nouveaux pour des choses ou des idées nouvelles ; reprenez des vieux termes qu'on peut rajeunir. Ne copiez pas les Latins : faites chez vous ce qu'ils ont fait chez eux. Cherchez des équivalents, des compensations. En vers, ils avaient la « quantité »; nous avons la rime : il faut la soigner, et qu'elle soit riche. Ne reproduisez pas du latin ou du grec, mais souvenez-vous de leurs procédés, usez hardiment, comme ils ont usé, de l'adjectif substantivé, de l'infinitif pour le nom, des noms pour les adverbes, et des figures de rhétorique qui leur ont réussi. C'est par cette imitation large et neuve que grand bien sera à « la désirée France ». Avec ce souci constant de notre originalité à préserver, nous profiterons aux lectures des anciens qui nous serviront, sans nous enchaîner.

« Là donc, Français ! Marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des serves dépouilles d'elle ornez vos temples et vos autels... Donnez en cette Grèce menteresse... Pillez-moi sans conscience les sacrés trésors de ce temple Delphique... Vous souvienne de notre ancienne Marseille, seconde Athènes, et de votre Hercule Gallique tirant les peuples après lui par leurs oreilles avec une chaîne attachée à sa langue. »

Voilà la conclusion à laquelle aboutit ce manifeste : les anciens doivent obéir, se soumettre, payer le tribut de leur exemple comme une rançon à des vainqueurs, et ceux-ci conserveront leur dignité, leur indépendance, leur originalité nationale. « A cette entreprise, dit du Bellay, rien ne m'a induit que l'affection naturelle envers ma Patrie. »

Ce mot Patrie, il était l'un des premiers à l'employer ; il mettait ses préceptes en acte, il inventait le mot qui résumait

ses affections, ses ambitions, ses espoirs ; il fut, la plume à la main, un vrai et brave Français : que la Patrie lui soit reconnaissante !

* * *

Tel fut le chant de clairon. Voyons ce que fut le sonneur.

La famille Du Bellay était célèbre dès le XIIIe siècle, avec Hugues III du Bellay, seigneur des Brosses d'Allonnes. Un de ses petits-fils fut familier du roi René et chambellan de Louis XI. Un autre descendant, seigneur de Gonnor et de Pontferon, épousa, en 1504, Renée Chabot, dame de la Roche-Servière et de Lyré. De cette union naquit Joachim du Bellay, vers 1524. Orphelin de bonne heure, il grandit sous la tutelle de son frère aîné, qui ne le fit pas étudier. Il se tourna vers la carrière des armes, sollicité par l'exemple de son oncle, ce fameux Guillaume de Langey, dont Charles-Quint disait qu'il le craignait plus qu'une armée, et dont ses contemporains ont tous loué les vertus de grand capitaine. Il avait un autre oncle, le frère de ce Guillaume, le cardinal Jean du Bellay, doyen du Sacré Collège. Mais l'entrée dans la vie était rude. Son frère aîné mourut, lui laissant la charge d'un frère cadet ; la maladie le cloua deux ans au lit ; l'étude et la lecture furent ses seules ressources, et c'est d'avoir été malade qu'il devint poète et savant.

En 1547, François Ier mort, l'oncle cardinal fut rappelé à Rome. Il partit en conseillant à son neveu de faire son droit. Joachim alla dans ce dessein à Poitiers, qui était un centre intellectuel, et où il retrouva Lazare de Baïf, Salmon Macrin, Jean Dorat, Muret le cicéronien, et autres gens de lettres. Macrin pressentit le talent de Joachim et le conseilla : il ne pouvait que s'intéresser à lui, car il avait dû à ses oncles, Guillaume et Jean du Bellay, sa place de valet de chambre du Roi. Du Bellay se rappelait plus tard, dans sa *Musagnéomachie* (combat des Muses et de l'Ignorance) les premiers conseils de Macrin qui

> Me veut donner assurance
> De lâcher par l'Univers
> Les traits de mes petits vers.

En ce temps-là, qui était l'an 1549, du Bellay retournait de Poitiers à Paris. Dans une hôtellerie, il fit rencontre d'un jeune homme qui gagnait aussi la capitale. Ils lièrent conversation, devant le manteau de la cheminée, en attendant que l'hôtesse eût dressé le modeste couvert ; et tout d'abord ils se reconnurent apparentés par les Glatigny, cousins communs de du Bellay et de Ronsard. C'était Ronsard. Ils étaient à peu près contemporains. Bellay dira à son ami :

> Tu me croiras, Ronsard, bien que tu sois plus sage
> Et quelque peu encor, ce crois-je, plus âgé.

Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient apparentés aussi par l'esprit et le cœur. Dans cette auberge naquit une amitié durable. Ils firent route ensemble vers Paris, où ils retrouvèrent Antoine et Lazare de Baïf (le fils et le père), et Jean Dorat, devenu principal au Collège de Coqueret. Comme devaient se réunir plus tard les romantiques du cénacle, place Royale ou rue Notre-Dame-des-Champs, ou rue du Doyenné, ils se retrouvaient tous au faubourg Saint-Marcel, chez Dorat. Là, ils travaillaient à la réforme de la poésie, attentifs seulement à leur avis, indifférents à l'opinion du vulgaire. Du Bellay le déclare ingénument dans sa préface au Chant Triomphal, avec cette fierté exclusive que rappellent nos poètes montmartrois d'aujourd'hui :

« Quant à ceux qui ne voudraient accepter ce genre d'écrire qu'ils appellent obscur, parce qu'il excède leur jugement, je les laisse avec ceux qui, après l'invention du blé, voulaient encore vivre de glands. Je ne cherche point les applaudissements populaires. Il me suffit pour tous lecteurs avoir un Saint-Gelais, un Héroet, un Ronsard, un Scève, un Bouju, un Salel, un Macrin. A ceux-là s'adressent mes petits ouvrages. »

Tel était le cénacle. A ce moment se place un incident qui a pesé longtemps sur la mémoire de du Bellay. On l'accusait d'avoir dérobé un cahier d'odes de Ronsard, de les avoir pastichées et publiées pour s'assurer la priorité dans ce genre. Il n'en est rien. Ces premières odes de Ronsard parurent en 1550, et du Bellay en avait publié du même genre dès 1548, avant

de rencontrer Ronsard. Encore cette publication fut-elle le fait d'amis empressés « qui les baillèrent à l'imprimeur » sans l'aveu de l'auteur. On ne voit point d'ailleurs que l'amitié de du Bellay et de Ronsard ait subi à cette époque aucune détente. Elle fut assez étroite pour que Ronsard étant devenu sourd, du Bellay le devint aussi.

La Pléiade inaugura donc les odes, les sonnets, dont on rapporte l'introduction en France à Mellin de Saint-Gelais ou à Ponthus de Thyard. Elle mena vivement la guerre contre l'Ignorance : et du Bellay rédigea son manifeste, *Défense et Illustration de la Langue Française*, qui jeta l'émoi dans la vieille école. Celle-ci riposta par la plume de Charles Fontaine dans son *Quintil Horatian*. C'était le porte-parole du parti conservateur de la littérature d'alors, Jean Le Blond, Sagon, Francis Habert, Michel d'Amboise, Jean Bouchet.

La *Défense* parut en 1549. L'année suivante, le cardinal Jean du Bellay vint à Paris. Il emmena à Rome son neveu, malade des fièvres. Il passa les Alpes, tout grelottant de frissons :

Ce Montgibel qu'horrible je dégorge,
Et ce Caucase englacé de froideur
Ont engendré la forcenante ardeur
Qui bout, qui fume en l'antre de ma gorge.

La vie à Rome, chez son oncle, lui déplut. Il lui avait bien fallu l'accepter. Il était sans ressources, et c'était un emploi. Mais, comme tous les poètes, il était mal fait pour la vie pratique, les courses, les intrigues, le contrôle, la bureaucratie, la comptabilité :

J'aime la liberté et languis en service.
Je suis né pour la Muse, on me fait ménager.

Il éprouva et il exprima le découragement du rêveur, de l'intellectuel aux prises avec les exigences d'une fonction salariée et régulière. Ce séjour à Rome nous a valu 190 sonnets charmants, où se mêlent les inspirations les plus diverses, l'ennui, l'amour, la mélancolie, le dégoût, la désillusion, et

aussi la grande et pittoresque poésie des ruines, dont il a senti le charme et l'attrait romantique.

Il en résulte une œuvre très personnelle, originale, vivante, vibrante, écho frémissant d'une âme inquiète, pleine d'enthousiasme ou d'ironie, de tristesse et de satire violente, de passion et de découragement, d'amertume et d'amour.

En France, il avait chanté sa mie Olive. A Rome, il voulut se distraire, et chanta, en vers français et en vers latins, Faustine et quelques autres.

L'ennui cependant le poursuivait ; il avait la nostalgie de son pays natal, et ils sont parmi ses plus beaux vers, ceux dans lesquels il pense, devant les bords du Tibre, aux rives angevines :

> Ne pense pas, Bouju, que les nymphes latines
> Me fassent oublier nos nymphes angevines.

Alors il écrit les *Regrets* de la patrie, et ce Petit Lyré, qui est le cri le plus touchant de l'âme déracinée, transplantée loin du décor familier de son pays.

Ce que du Bellay a du moins trouvé et ressenti à Rome, c'est la grande poésie et la beauté saisissante de la Ville Eternelle, debout au milieu de ses ruines qui sont la poussière sacrée de l'Histoire.

Il fit là quelques amitiés littéraires, fut mêlé à la société, qu'il a burinée d'un trait mordant ; en 1556, il rentre en France, passe par Ferrare dont le grand duc était alors Hercule d'Este, le mari de Renée, fille de la reine Anne de Bretagne et protectrice de Clément Marot ; il fut de là à Venise, puis en Suisse :

> La terre y est fertile, amples les édifices,
> Les poêles bigarrés et les chambres de bois...
> Ils sont gras et replets et mangent plus que trois.

Par Genève, il arrive à Lyon, et il foule avec émotion le sol retrouvé de la patrie.

> Et je pensais aussi ce que pensait Ulysse
> Qu'il n'était rien plus doux que voir encore un jour
> Fumer sa cheminée, et après long séjour
> Se retrouver au sein de sa terre nourrice.

Rentré chez lui, il publie ses œuvres, *Les Regrets*, et ses *Poésies Latines*, en 1558. Mais des difficultés assombrissent sa vie ; son oncle le cardinal l'a fait nommer à des charges que ses cousins jaloux lui disputent, lui contestent. Il lui faut renoncer à un canonicat, et il peut à grand'peine conserver quelques maigres bénéfices. La nécessité le force alors de se tourner vers ceux qu'il avait « déprisés » et raillés, les grands, la cour, et il devient, lui aussi, poète courtisan, après avoir dénigré avec esprit cette espèce. Il fait sa cour aux seigneurs, à Marguerite de Navarre, à Diane de Poitiers, au Roi, dans ses poèmes : *Hymne au Roi*, *Louange du Roi*, *Discours au Roy*, en 1558 et 1559. Une tristesse amère l'envahit, et il prend pour devise celle que Gil Blas de Santillane, revenu des honneurs du monde, écrira sur sa porte : *Spes et fortuna, valete!* Espoir et Fortune, adieu !

En 1560, le Jour de l'An, il fut frappé d'apoplexie et mourut. Il avait trente-cinq ans. Il fut enterré à Notre-Dame de Paris à la requête de son oncle cardinal.

Son testament poétique ne manque pas de grâce :

Par le ciel errer je m'attends
D'une aile encor non usitée,
Et ne sera guère longtemps
La terre par moy habitée.
Plus grand qu'envie, à ces superbes villes
Je laisserai leurs tempêtes civiles,
Je volerai depuis l'aurore
Jusqu'à la grand'mère des eaux,
Et de l'Ourse à l'épaule more
Le plus blanc de tous les oiseaux.

Un délicat poète de nos jours, M. Chantavoine, a heureusement rimé toute cette biographie, et nous lirons quelques passages de ce poème :

Je le revois enfant dans son bourg de Liré.
Il est déjà l'ami de la Muse divine;
Elle a lu dans ses yeux la douceur angevine,
Elle entend s'éveiller son âme; elle devine
Dans cette âme qui chante, un poète inspiré,
Et sur ce front rêveur pose son doigt sacré.

Il va le long des prés de ses rives de Loire,
Il écoute le vent passer dans les roseaux,
Prend un peu de son âme aux âmes des oiseaux,
Ou demande tout bas le secret de leur gloire
A ces anciens, chéris des filles de Mémoire,
Qu'il se plaît à relire au murmure des eaux.

Peu après,

Il rencontre Ronsard dans une hôtellerie...
Ah! la belle entrevue et le joli hasard!
Ils ont la passion commune du même art,
Poursuivent en chantant la même rêverie,
Cueillent la même fleur dans la même prairie,
Et, la main dans la main, Du Bellay suit Ronsard.

Elle va se lever sur le pays de France,
La Pléïade joyeuse et radieuse... On a
Pour pilotes, les Dieux; pour voile, l'Espérance.
Conquérir la Toison sur l'Océan immense,
Piller les pommes d'or, qu'est-ce que tout cela?...
C'est à qui le premier dans la mer sautera.

. . . .

Mais la pauvreté menace, il faut gagner son pain.

Il part... Il connaîtra la Ville aux sept collines:
Mais ses yeux désolés redemandent toujours
Le nid abandonné des premières amours,
Et les rives de Loire et les ardoises fines
Du joli toit léger des maisons angevines,
Et les treilles en fleur sous les chaumes des bourgs.

Dépaysé, il gémit, il s'ennuie :

Et puis on l'a chargé du soin de la dépense.
Un poète intendant! Comprenez-vous cela?
Le voyez-vous réduit à mettre le holà
Entre des gens d'église et des gens de finance,
A signer un billet, éteindre une créance...
Que lui sert son génie en cet office-là ?

Quelle existence de mesquinerie et d'intrigues :

En cette « Isle sonnante » il écoute le vent...
C'est tantôt une alerte, et tantôt une attrape,
Hier, le bruit d'un sac... demain la toux du Pape...

Les cardinaux tournés vers le soleil levant;
Il note tout cela d'un trait juste et vivant;
Sa verve alors s'égaye et son chagrin s'échappe.

Mais c'est trop ; le poète est à bout ; il revient de là-bas comme d'un cimetière.

Il revient, pour languir et mourir... Il n'a plus
Les douces visions qui charmaient sa jeunesse;
Il a laissé, bien loin, sa dernière maîtresse;
La Faustine;... son âme est veuve de tendresse...
Entre les vieux amis combien de disparus!
Ses lauriers sont coupés, et ses jours révolus.

Le cardinal encor l'importune et le fâche;
« Ses vers sont indiscrets et font un mauvais bruit! »
Des moines se sont plaints qu'il ait eu de l'esprit.
C'est la sottise humaine, éternellement lâche.
Mais notre Du Bellay laisse dire... et sourit,
Il sent la mort prochaine et veut finir sa tâche...

Depuis Ronsard qui rima sa vie, il était peu d'exemples d'une biographie en vers, si l'on excepte les poèmes mnémotechniques.

Du Bellay n'a pas seulement écrit la *Défense*. Outre cet ouvrage en prose, il a laissé une œuvre poétique importante et intéressante, l'*Olive*, sonnets à une dame, d'une facture aisée, soignée, harmonieuse et melliflue. Lisez ces vers, qui sont une caresse à l'oreille :

Déjà la nuit en son parc amassait
Un grand troupeau d'étoiles vagabondes,
Et pour entrer aux cavernes profondes,
Fuyant le jour, ses noirs chevaux chassait;
Déjà le ciel aux Indes rougissait,
Et l'aube encor, de ses tresses tant blondes
Faisant grêler mille perlettes rondes,
De ses trésors, les prés enrichissait;
Quand d'occident, comme une étoile vive,
Je vis sortir dessus ta verte rive,
O fleuve mien, une nymphe en riant.
Alors, voyant cette nouvelle aurore,
Le jour honteux d'un double teint colore
Et l'angevin et l'Indique Orient.

Le Tibre et la Loyre se disputent l'hommage de sa muse. Son œuvre est ainsi ornée de paysages divers et aimables, qui nous promènent de la campagne angevine aux ruines romaines. Dans *Les Regrets*, il a voulu rappeler Ovide « au bord étranger » évoquant les souvenirs de son pays, et il a adressé à tous ses amis des sonnets d'une délicatesse achevée, qui mêlent la vision des campagnes d'Anjou aux évocations de la campagne romaine. De la ville de Rome, en 1555, il faisait ce tableau sobre et complet dans sa précise description :

Si je monte au palais je n'y trouve qu'orgueil,
Que vice déguisé, qu'une cérémonie,
Qu'un bruit de tambourins, qu'une étrange harmonie
Et de rouges habits un superbe appareil;
Si je descends en banque, un amas et recueil
De nouvelles je trouve, une usure infinie,
De riches Florentins une troupe bannie,
Et de pauvres Siennois un lamentable deuil;
Si je vais plus avant, quelque part que j'arrive,
Je trouve de Vénus la grand bande lascive
Dressant de tous côtés mille appas amoureux;
Si je passe plus outre et de la Rome neuve
Entre en la vieille Rome, adonques je ne treuve
Que de vieux monuments un grand monceau pierreux.

Ces vieux monuments, du Bellay les a souvent visités, souvent il a rêvé, comme un romantique, sur les pierres, pour y vivre le roman d'un jeune homme pauvre, et il a ressenti l'émotion qui plane sur ces bornes brûlées par les soleils des siècles.

Ronsard, j'ai vu l'orgueil des colosses antiques,
Les théâtres en rond ouverts de tous côtés,
Les colonnes, les arcs, les hauts temples voûtés,
Et les sommets pointus des carrés obélisques,
J'ai vu des empereurs les grands thermes publicques,
J'ai vu leurs monuments que le temps a domptés,
J'ai vu leurs beaux palais que l'herbe a surmontés
Et des vieux murs romains les poudreuses reliques.

Le fameux Carnaval de Rome, le carnaval, sous ses grelots légers, sourit sans l'amuser.

Voici le carnaval, menons chacun la sienne,
Allons baller en masque, allons nous promener,
Allons voir Marc-Antoine ou Zani bouffonner,
Avec son magnifique à la vénitienne;
Voyons courir le pal à la mode ancienne,
Et voyons par le nez le sot buffle mener;
Voyons le fier taureau d'armes environner,
Et voyons au combat l'adresse italienne,
Voyons d'œufs parfumés un orage grêler,
Et le fusée ardent siffler menu par l'air.

L'exilé n'a que des regrets, il a la nostalgie de son pays, de son clocher, de son village, ce Petit Lyré qu'il a immortalisé :

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage,
Ou comme celui-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge!

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux;
Plus que le marbre dur, me plaît l'ardoise fine;

Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Quelle élégance, quelle pureté jolie de la forme, alliée à quelle délicatesse de sentiment ! Le rythme a l'harmonie, la douceur musicale ; il excelle dans l'art de plaire à l'oreille par la cadence mélodique. Il suffit de laisser chanter sa chanson du Vannier :

A vous, troupe légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement ébranlez:

J'offre ces violettes,
Ces lys et ces fleurettes
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses,
Tout fraîchement écloses,
Et ces œillets aussi.

De votre douce haleine
Eventez cette plaine,
Eventez ce séjour,
Ce pendant que j'ahanne
A mon blé que je vanne
A la chaleur du jour.

C'est en lisant ces vers légers que notre poète de Hérédia écrivait ce sonnet :

Accoudée au balcon d'où l'on voit le chemin
Qui va des bords de Loire aux rives d'Italie,
Sous un pâle rameau d'olive son front plie;
La violette en fleur se fanera demain.

La viole que frôle encor sa frêle main
Charme sa solitude et sa mélancolie.
Et son rêve s'envole à celui qui l'oublie
En foulant la poussière où gît l'orgueil romain.

De celle qu'il nommait sa douceur angevine,
Sur la corde vibrante erre l'âme divine
Quand l'angoisse d'amour étreint son cœur troublé,

Et sa voix livre aux vents qui l'emportent loin d'elle
Et le caresseront, peut-être, l'infidèle,
Cette chanson qu'il fit pour un vanneur de blé.

Du Bellay nous plaît encore par un certain modernisme : il est romantique, mélancolique comme Chateaubriand, tendre comme Musset, virtuose comme Théophile Gautier, soit qu'il chante la sœur de Henri III :

J'avais, sans la connaître, admiré Marguerite,
Comme sans les connaître, on admire les cieux,

soit qu'il promène son ennui à travers les décombres de Rome et les amphithéâtres, soit qu'il le partage, cet ennui, avec ses amis Magny et Paujas :

Comme on voit quelquefois, quand la mort les appelle,
Arrangés flanc à flanc parmi l'herbe nouvelle,
Bien loin sur un étang, trois cygnes lamenter.

Ces derniers vers sont délicieux.

La langue est ferme, et est supérieure souvent à la pensée. Elle vaut par la sonorité pure et caressante.

Il est l'un des fondateurs de notre langue actuelle, qui fut assez résistante pour durer, et pour différer moins, après trois cents ans, de la langue de Corneille, que celle de Corneille ne différa de celle de Rabelais.

* * *

Du Bellay n'était que le lieutenant. Voici le chef, c'est Ronsard.

Près du petit village de Couture, en Vendômois, au pied du coteau bornant la vallée du Loir, s'élève le château natal de Ronsard, La Poissonnière. C'est, dans l'état actuel, un grand bâtiment Renaissance, avec les fenêtres à croisillons entre des pilastres très fouillés. Au milieu de la façade, une tour polygonale loge l'escalier, qui aboutit en bas à une jolie porte, surmontée d'un fronton très historié, très fleuri, dont le tympan encadre un buste. Sous la frise, on lit l'inscription *Voluptati et gratiis*. Une des salles est ornée d'une cheminée que couvrent des arabesques, des ornements allégoriques, marguerites, flammes, fleurs de lys ; au-dessus des armes de Ronsard on lit la devise : *Non fallunt futura merentem*. Des devises encore surmontent les portes des communs taillés dans le roc. Au-dessus de la cave on lit *Sustine et Abstine*. Au-dessus de la cuisine : *Vulcano et diligentiae* ; au-dessus des fenêtres : *Avant partir*. Dans le bois voisin coule la fontaine de la Bellerie. C'est le domaine où s'est passée la jeunesse de Ronsard. C'est la Bellerie qu'il a souvent chantée :

Ecoute-moi, Fontaine vive,
En qui j'ai rebu si souvent,
Couché tout plat dessus ta rive,
Oisif, à la fraîcheur du vent,

Quand l'Eté ménager moissonne
Le sein de Cérès dévêtu,
Et l'aire par compas résonne,
Gémissant sous le blé battu.

C'est la forêt de Gastine, qu'il a célébrée dans les vers fameux de son élégie :

Ecoute, bûcheron, arrête un peu le bras :
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas;
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force
Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce?
Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Mérites-tu, méchant, pour tuer nos déesses?

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers!
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.

Plus l'amoureux pasteur sur un tronc adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous percé,
Son mâtin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Jeannette;
Tout deviendra muet; Echo sera sans voix;
Tu deviendras campagne et au lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre, et la charrue.

Il aimait son pays, qui l'a payé de retour par les plus jolies inspirations.

Quand je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vendômois,
Plein de pensées vagabondes,
Plein d'un remords ou d'un souci,
Aux rochers je me plains ainsi,
Aux bois, aux antres et aux ondes !

Rochers, bien que soyez âgés
De trois mille ans, vous ne changez
Jamais ni d'état, ni de forme :
Mais toujours ma jeunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit,
De jeune en vieillard me transforme.

De la période de sa jeunesse qui s'écoula aux champs, Ronsard avait gardé des souvenirs pleins de fraîcheur.

Je n'avais pas douze ans, qu'au profond des vallées,
Dans les hautes forêts des hommes reculées,
Dans les antres secrets, de frayeur tout couverts,
Sans avoir soin de rien, je composais des vers.
Echo me répondait et les simples Dryades,
Faunes, Satyres, Pans, Napées, Oréades.
Aegipans qui portaient des cornes sur le front,
Et qui ballant sautaient comme les chèvres font,
Et le gentil troupeau des fantastiques Fées
Autour de moi dansaient à cottes dégraffées.

Dans un poème qu'il adressa à « Remy Belleau, excellent poète français », écoutez-le se raconter en vers faciles et qui ne sont pas ses meilleurs :

Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa race
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace:
Plus bas que la Hongrie, en une froide part,
Est un seigneur nommé le marquis de *Ronsart*
Riche d'or et de gens, de villes et de terre.
Un de ses fils puînés, ardent de voir la guerre,
Un camp d'autres puînés assembla hasardeux,
Et quittant son pays, fait capitaine d'eux,
Traversa la Hongrie et la basse Allemagne,
Traversa la Bourgogne et la basse Champagne,
Et hardi vint servir Philippe de Valois,
Qui pour lors avait guerre avecque les Anglois.

Il s'employa si bien au service de France,
Que le Roi lui donna des biens à suffisance
Sur les rives du Loir; puis du tout oubliant
Frères, père et pays, Français se mariant,
Engendra les aïeux dont est sorti le père
Par qui premier je vis cette belle lumière.

Mon père de Henri gouverna la Maison,
Fils du grand roi *François*, lorsqu'il fut en prison,
Servant de sûr otage à son père en Espagne :
Faut-il pas qu'un servant son seigneur accompagne
Fidèle à sa fortune, et qu'en adversité
Lui soit autant loyal qu'en la félicité ?

Du côté maternel j'ai tiré mon lignage
De ceux de la *Trémouille* et de ceux du *Bouchage*

Et de ceux de *Rouaux*, et de ceux de *Chaudriers*
Qui furent en leur temps si vertueux guerriers,
Que leur noble vertu, que Mars rend éternelle,
Reprit sur les Anglais les murs de la Rochelle,
Où l'un de mes aïeux fut si preux qu'aujourd'hui
Une rue à son los porte le nom de lui.

Mais s'il te plaît avoir autant de connaissance
(Comme de mes aïeux) du jour de ma naissance,
Mon Belleau, sans mentir je dirai vérité,
Et de l'an et du jour de ma nativité.
L'an que le roi François fut pris devant Pavie
Le jour d'un samedi Dieu me prêta la vie,
L'onzième de septembre et presque je me vis
Tout aussitôt que né par la Parque ravi. »

La nourrice qui le portait pour aller au baptême le laissa tomber à terre.

Ainsi Ronsard naquit le 11 septembre 1524, au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, d'une famille originaire de Hongrie. Il fut page chez le fils de François I[er], puis chez Jacques d'Ecosse. Attaché à diverses ambassades, il vit de bonne heure du pays. A seize ans, il faillit périr en mer (1540).

Ronsard rime ainsi toute cette suite de son autobiographie.

Je ne fus le premier des enfants de mon père;
Cinq devant ma naissance en enfanta ma mère :
Deux sont morts au berceau, aux trois vivants en rien
Semblable je ne suis ni de mœurs ni de bien.

Sitôt que j'eus neuf ans au collège on me mène.
Je mis tant seulement un demi an de peine
D'apprendre les leçons du régent de Vailly,
Puis sans rien profiter, du collège sailli,
Je vins en Avignon, où la puissante armée
Du roi François était fièrement animée
Contre Charles d'Autriche; et là je fus donné
Page au duc d'Orléans: après je fus mené
Suivant le roi d'Ecosse en l'écossaise terre,
Où trente mois je fus, et six en Angleterre.

A mon retour ce Duc comme page me print;
Longtemps à l'écurie en repos ne me tint
Qu'il ne me renvoyât en Flandres et Zélande
Et depuis en Ecosse, où la tempête grande,

Avecque Lassigni cuida faire toucher,
Poussée aux bords anglais ma nef contre un rocher.
Plus de trois jours entiers dura cette tempête,
D'eau, de grêle et d'éclairs nous menaçant la tête:

A la fin arrivés sans nul danger au port,
La nef en cent morceaux se rompt contre le bord,
Nous laissant sur la rade, et point n'y eut de perte
Sinon elle qui fut des flots salés couverte,
Et le bagage épars que le vent secouait,
Et qui servait flottant aux ondes de jouet.
D'Ecosse retourné, je fus mis hors de page,
Et à peine seize ans avaient borné mon âge,
Que l'an cinq cent quarante avec Baïf, je vins
En la haute Allemagne; où dessous lui j'apprins
Combien peut la Vertu; après la maladie,
Par ne sais quel destin, me vint boucher l'ouïe,
Et dure m'accabla d'assommement si lourd
Qu'encores aujourd'hui j'en reste demi-sourd.
L'an d'après, en avril, Amour me fit surprendre,
Suivant la cour à Blois, des beaux yeux de Cassandre.
Soit le nom faux ou vrai, jamais le Temps vainqueur
N'effacera ce nom du marbre de mon cœur.

Convoiteux de savoir, disciple je vins être
De Dorat à Paris, qui sept ans fut mon maître
En grec et en latin: chez lui premièrement
Notre ferme amitié prit son commencement,
Laquelle dans mon âme à tout jamais, et celle
De notre ami Baïf, sera perpétuelle.

Il suivit le fameux capitaine Langey du Bellay en Piémont. Devenu sourd en 1541, il se retira, se confina dans la retraite et l'étude. Il travailla avec Dorat au Collège de Coqueret, avec Antoine de Baïf, Belleau, Muret. Ces cours avaient lieu d'abord chez Lazare de Baïf, père de Jean-Antoine de Baïf. Ronsard « se dérobait de l'écurie du Roy où il était logé aux Tournelles » pour passer l'eau et venir trouver Jean Dorat, chez de Baïf, à l'entrée du faubourg Saint-Marcel, dans cet immeuble où Jean-Antoine réunit plus tard son Académie de Poésie et de Musique, et où sous chaque fenêtre on lisait des inscriptions écrites en grosses lettres grecques. Sur cet emplacement fut bâti, au XVIIe siècle, un couvent de dames augustines anglaises, et c'est là que George Sand fut élevée.

Puis le cours fut transporté chez Dorat. Il y avait, sur le

mont Saint-Hilaire, au coin de la rue des Sept-Voies et de la rue Chartière, un ancien hôtel, — l'hôtel de Bourgogne —, qui fut acheté en 1412 par l'archevêque de Reims, Guy de Roye, pour y fonder le Collège de Reims, destiné aux enfants rémois. A côté s'ouvrit, dans le même bâtiment, en 1442, le collège de Rethel pour les jeunes Rethelois. Chaque province avait ainsi à Paris son centre et son cercle d'études. Dans la cour de ce même hôtel s'ouvrit un troisième collège, le collège de Coqueret, ainsi appelé du nom de son fondateur, Coqueret de Montreuil-sur-Mer. Au milieu du XVI[e] siècle, le directeur était Auratus, vulgò Dorat.

Toute une pléiade sortit de l'école de Dorat comme du cheval troyen.

Plus tard, la vie de Ronsard changea, et il nous l'a décrite lui-même avec bonne grâce :

M'éveillant au matin, devant que faire rien
J'invoque l'Eternel, le père de tout bien,
Le priant humblement de me donner sa grâce,
Et que le jour naissant sans l'offenser se passe,
Qu'il chasse toute secte et toute erreur de moi,
Qu'il me veuille garder en ma première foi,
Sans entreprendre rien qui blesse ma province,
Très humble observateur des lois et de mon prince.

Après je sors du lit, et quand je suis vêtu
Je me range à l'étude et apprends la vertu,
Composant et lisant suivant ma destinée,
Qui s'est dès mon enfance aux Muses inclinée;
Quatre ou cinq heures seul je m'arrête enfermé;
Puis sentant mon esprit de trop lire assommé,
J'abandonne le livre et m'en vais à l'Eglise.
Au retour pour plaisir une heure je devise;
De là je viens dîner faisant sobre repas,
Je rends grâces à Dieu ; au reste je m'ébats,
Car si l'après-dîner est plaisante et sereine,
Je m'en vais promener tantôt parmi la plaine,
Tantôt en un village, et tantôt en un bois,
Et tantôt par les lieux solitaires et cois,
J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage,
J'aime le flot de l'eau qui gazouille au rivage.

Là devisant sur l'herbe avec un mien ami,
Je me suis par les fleurs, bien souvent endormi,

A l'ombrage d'un saule, ou lisant dans un livre;
J'ai cherché le moyen de me faire revivre,
Tout pur d'ambition et des soucis cuisants,
Misérables bourreaux d'un tas de médisants,
Qui font (comme ravis) les prophètes en France,
Pipant les grands seigneurs d'une belle apparence.

Mais quand le ciel est triste et tout noir d'épaisseur,
Et qu'il ne fait aux champs ni plaisant ni bien sûr,
Je cherche compagnie, ou je joue à la Prime;
Je voltige, ou je saute, ou je lutte ou j'escrime,
Je dis le mot pour rire, et à la vérité
Je ne loge chez moi trop de sévérité.

Puis quand la nuit brunette a rangé les étoiles,
Encourtinant le ciel et la terre de voiles,
Sans souci je me couche, et là, levant les yeux
Et la bouche et le cœur vers la voûte des cieux,
Je fais mon oraison, priant la bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute,
Au reste je ne suis ni mutin ni méchant,
Qui fais croire ma loi par le glaive tranchant.
Voilà comme je vis; si ta vie est meilleure,
Je n'en suis envieux, et soit à la bonne heure.

Il avait, je l'ai dit, rencontré Joachim du Bellay dans une hôtellerie, en 1549. Ils se lièrent. Du Bellay dans la *Défense* n'a fait qu'exprimer les théories de Ronsard et du cénacle. Ce manifeste émut la vieille école, et ce furent des querelles passionnées.

En 1552, un ami de Ronsard, Jodelle, obtint un grand succès au théâtre; ils simulèrent les cérémonies antiques avec un bouc couronné en l'honneur de Bacchus. Ils ne l'immolèrent pas, comme on l'a dit. Ronsard a versifié l'incident :

Jodelle ayant gagné par une voix hardie
L'honneur que l'homme Grec donne à la Tragédie,
Pour avoir, en haussant le bas style français,
Contenté doctement les oreilles des rois,
La brigade qui lors au ciel levait la tête
(Quand le temps permettait une licence honnête)
Honorant son esprit gaillard et bien appris,
Lui fit présent d'un bouc, des Tragiques le prix.

Jà la nappe était mise, et la table garnie
Se bordait d'une sainte et docte compagnie,

Quand deux ou trois ensemble en riant ont poussé
Le père du troupeau à long poil hérissé:
Il venait à grands pas, ayant la barbe peinte,
D'un chapelet de fleurs la tête il avait ceinte,
Le bouquet sur l'oreille, et bien fier se sentait
De quoi telle jeunesse ainsi le présentait:
Puis il fut rejeté pour chose méprisée
Après qu'il eut servi d'une longue risée,
Et non-sacrifié, comme tu dis, menteur
De telle fausse bourde impudent inventeur.

Il s'était alors fixé à Paris.

Colletet le père a habité plus tard et décrit la maison de Ronsard en haut du faubourg Saint-Marceau :

Je ne vois rien ici qui ne flatte mes yeux :
Cette cour du balustre est gaie et magnifique,
Ces superbes lions qui gardent ce portique
Adoucissent pour moi leurs regards furieux.

Le feuillage animé d'un vent délicieux;
Joint au chant des oiseaux sa tremblante musique;
Ce parterre de fleurs par un secret magique,
Semble avoir dérobé les étoiles des cieux.

L'aimable promenoir de ces doubles allées
Qui de profanes pas n'ont point été foulées,
Garde encore, ô Ronsard, les vestiges des tiens !

Désir ambitieux d'une gloire infinie !
Je trouve bien ici mes pas avec les siens,
Mais non pas dans mes vers, sa force et son génie!

Dès ce temps, la gloire de Ronsard est incontestée. Seuls, les huguenots l'ont malmené, l'accusant d'être prêtre de mauvaise vie. En vérité, il n'était pas prêtre, mais clerc ou chantre :

Or sus, mon frère en Christ, tu dis que je suis prêtre;
J'atteste l'Eternel que je le voudrais être,
Et avoir tout le chef et le dos empêché
Dessous la pesanteur d'une bonne évêché :
Lors j'aurai la couronne à bon droit sur la tête,
Qu'un rasoir blanchirait le soir de grande fête,
Ouverte, large, longue allant jusques au front,
En forme d'un croissant qui tout se courbe en rond.
Mais quand je suis aux lieux où il faut faire voir
D'un cœur dévotieux l'office et le devoir,

Lors je suis de l'Eglise une colonne ferme.
D'un sureplis ondé les épaules je m'arme,
D'une haumusse le bras, d'une chappe le dos,
Et non comme tu dis faite de croix et d'os:
C'est pour un capelan, la mienne est honorée
De grandes boucles d'or et de frange dorée;
Et sans toi, sacrilège, encore je l'aurais,
Couverte des présens qui viennent des Indois
Mais ta main de Harpie et tes griffes trop haves
Nous gardent bien d'avoir les épaules si braves,
Pillant, comme larrons, des bons saints immortels
Chasses et corporaux, calices et autels.
Je ne perds un moment des prières divines:
Dès la pointe du jour je m'en vais à matines
J'ai mon bréviaire au poing : je chante quelquefois,
Mais, c'est bien rarement, car j'ai mauvaise voix:
Le devoir du service en rien je n'abandonne,
Je suis à Prime, à Sexte, et à Tierce et à None !
J'oy dire la grand'messe, et avecques l'encens,
(Qui par l'Eglise épars comme parfum se sent)
J'honore mon prélat des autres l'outrepasse,
Qui a pris d'Agénor son surnom et sa race.
Après le tour fini, je viens pour me rasseoir;
Bref, depuis le matin jusqu'au retour du soir
Nous chantons au Seigneur louanges et cantiques,
Et prions Dieu pour vous qui êtes hérétiques.

Sa gloire fut reconnue de tous; de nos jours on l'eût acclamé Prince des Poètes.

C'était alors la seconde moitié du XVIe siècle, le règne des Valois, Henri II, François II, Charles IX, Henri III ; la fin du règne de Charles-Quint ; les Anglais chassés de Calais par le duc de Guise, dont la nièce, Marie Stuart, épousa le dauphin François; les protestants traqués fuyant vers la Floride; l'influence de Catherine de Médicis, les guerres de religion un instant apaisées par la paix de Saint-Germain, puis rouvertes par la Saint-Barthélemy ; la Sainte Ligue tenant en échec la royauté ; toute une période de meurtres, de persécutions, d'intolérance. Les rois et les grands s'amusent ; les bûchers flambent ; et l'on danse à la cour, où les toilettes sont luxueuses ; les dames ont le col Médicis, les manches en sifflet, les jupes à devant brodé d'argent, la robe à traine en hermine, même durant l'été ; c'est l'époque des corps piqués de baleines, des coiffes à réseau de soie et d'or ; des joailleries garnies

d'émaux, des passementeries tissées d'argent et d'or, des guipures, des dentelles ; les dames portent des gants nuit et jour et le masque pour sortir ; elles usent, comme on fit rarement, des fards, eaux, senteurs ; elles ont un petit chien sous le bras ; les hommes mêmes ont des modes efféminées, portent le béret à plumes, le collet large, le panseron qui fait bosse sur la poitrine, le manchon de satin blanc gaufré ; Henri III était comparé à une « guenon fardée »,

> Si qu'au premier abord chacun était en peine
> S'il voyait un roy femme ou bien un homme reyne!

Ronsard, avant les tristesses de sa décadence assombrie, brilla dans ce milieu éclatant qui aima la poésie comme un luxe de plus.

Courtisan assidu sous Charles IX, quand il devint vieux, il se retira à Croix-Val en Vendômois, dans la forêt de Gastine, près la fontaine Bellerie.

Les infirmités de l'âge le réduisirent peu à peu. Il mourut âgé de 61 ans, à Saint-Cosme, près de Tours, en 1585. A la messe qui fut dite pour l'âme de ce glorieux poète, des princes du sang, des évêques, des cardinaux, le Parlement, l'Université assistèrent en corps ; et l'oraison funèbre fut faite par le cardinal Du Perron, qui lui rendait cet enthousiaste hommage :

« C'est ce grand Ronsard qui a le premier chassé la surdité spirituelle des hommes de sa nation, qui a le premier fait parler les Muses en Français, qui a le premier étendu la gloire de nos paroles et les limites de notre langue. C'est lui qui a fait que les autres provinces ont cessé de l'estimer barbare, et se sont rendu curieuses de l'apprendre et de l'enseigner, et qu'aujourd'hui on en tient école jusqu'aux parties de l'Europe les plus éloignées, jusques en la Moravie, jusques en Pologne et jusques à Danzich où les œuvres de Ronsard se lisent publiquement ». (Oraison funèbre sur la mort de M. de Ronsard, prononcée en la Chapelle de Boncourt, l'an 1586, le jour de la fête de Saint-Mathias).

Quant à son épitaphe, Ronsard lui-même avait pris soin de la rédiger dans ce style précieux :

Amelette Ronsardelette,
Mignonnelette, doucelette,
Très chère hôtesse de mon corps,
Tu descends là-bas faiblelette,
Pâle, maigrelette, seulette,
Dans le froid royaume des morts.

Et il terminait par un mot que Scarron se rappellera :

Passant, j'ai dit, suis ta fortune,
Ne trouble mon repos, je dors.

Au total, sur soixante et un ans, il en employa dix-huit aux plaisirs et voyages, sept à l'étude, vingt-cinq au triomphe de sa gloire, et dix à la tristesse du déclin.

De 1550 à 1554, l'humaniste gêne le poète ; il cuide pindariser, et n'aboutit qu'à des odes froides, heurtées, inspirées par « un feu de tête » ; dans ces Odes (1550) et les *Amours de Cassandre*, Ronsard est enlizé dans l'imitation antique ; c'est savant, tendu, laborieux, rude. Mais dès 1554, en baissant d'un ton les cordes de sa lyre, il trouve la note personnelle, gracieuse, nette, vive et forte pourtant, et Anacréon eût souri en lisant les *Amours de Marie*. Sa poésie s'est assouplie, animée, éveillée ; il s'y mêle des chansons qui furent aussitôt mises en musique et répétées partout.

Ses *Hymnes* ont de la facilité, du ton, du mouvement, de la chaleur, des images heureuses.

De 1560 à 1574, l'ancien solitaire du Collège de Coqueret est devenu poète de Cour, et il écrit des mascarades, des Entrées, des Bergeries.

Il assimile et annihile toutes ces influences diverses dans les dernières années de sa vie ; l'élimination des éléments étrangers et d'imitation s'achève, et c'est Ronsard dégagé de toute préoccupation d'école, qui écrit les délicieux sonnets à Hélène. Il ne fut véritablement lui qu'à la fin de sa vie, quand il se retrouva seul, vis-à-vis de lui-même et de la grande ombre de son passé triomphal.

Binet rapporte qu'il disait ordinairement que « tous ne devaient témérairement se mêler de la poésie, et que la prose était le langage des hommes, mais que la poésie était le lan-

gage des Dieux, que les hommes n'en doivent être les interprètes s'ils n'étaient sacrés dès leur naissance et dédiés à son ministère. »

Ronsard a eu de la poésie une idée très élevée ; il en fait un genre aristocratique, d'une distinction suprême et raffinée, pour lequel il réclame tous les égards, tous les honneurs, tous les respects ; il ne veut pas qu'on se serve en poésie des mots de tous les jours, et il la place trop haut pour ne pas exiger beaucoup en sa faveur. C'est ce qui a limité sa valeur et son action : il a borné étroitement le domaine de la Muse, que lui et ses amis ont confinée, accaparée, gardée, dans une petite chapelle dont ils se sont déclarés les desservants, au mépris de la foule. Du Bellay ne demande pour ses vers que sept ou huit lecteurs, ses amis. Le reste lui est indifférent. Ils ont fait de la poésie cloîtrée, des poèmes de coterie, et leur curiosité de dilettantes a manqué d'ampleur, de généreuse et populaire expansion. Leurs courts poèmes sont semblables à des fleurs de luxe, à des orchidées de serre, aux couleurs tendres et délicates, aux parfums à peine perceptibles ; mais, si l'on goûte un plaisir raffiné près d'elles, c'est avec joie encore qu'on retrouve, dans la large liberté des champs, les senteurs chaudes, vivifiantes et saines des fleurs populaires et robustes qui émaillent spontanément l'herbe sauvage des prés.

Ce que Ronsard a connu, ce fut du moins la pitié pour le pauvre peuple, la verve généreuse, l'éloquence, le don de peindre avec feu la passion, le sentiment très vif de la poésie de la nature, le sens de l'harmonie, le goût de la perfection, de la forme, la mélancolie pénétrante, l'éclat, la vigueur nerveuse.

Enfin, il eut conscience de tout l'avantage qu'avait tiré le moyen âge de la vérité, de la réalité de l'observation, dans ses fabliaux et ses farces. Avec le sentiment de la nature, il eut celui de la vie des paysans, et nous lui savons gré de ce qui chagrinait Boileau quand il lui reprochait.

> De changer, sans respect de l'oreille et du son,
> Lycidas en Pierrot et Philis en Toinon.

Chez lui la poésie des champs, des bois, des prés et des jar-

dins a des délicatesses qui nous enchantent et nous ravissent par l'harmonie du vers et l'amabilité de l'image.

Que les bords soient semés de mille belles fleurs
Représentant sur l'eau mille belles couleurs,
Et le troupeau nymphal des gentilles Naïades
A l'entour du vaisseau fasse mille gambades.
Les unes balayant des paumes de leurs mains
Les flots devant la barque, et les autres leurs seins
Découvrent à fleur d'eau, et d'une main ouvrière
Conduisent le bateau du long de la rivière.
L'azuré martinet puisse voler devant
Avecque la mouette; et le plongeon, suivant
Son malheureux destin; pour aujourd'hui ne songe
Son malheureux destin, pour aujourd'hui ne songe
Et le héron criard, qui la tempête fuit,
Haut pendu dedans l'air ne fasse point de bruit;
Ains tout gentil oiseau qui va cherchant sa proie
Par les flots poissonneux, bien heureux te convoie
Pour sûrement venir avec ta charge au port.
Où Marion verra peut-être sur le bord
Une orme des longs bras d'une vigne enlacée,
Et la voyant ainsi doucement embrassée,
De son pauvre Perrot se pourra souvenir,
Et voudra sur le bord embrassé le tenir.

Ailleurs c'est une vendange digne du pinceau fougueux d'un Corrège.

Comme on voit en septembre aux tonneaux angevins
Bouillir en écumant la jeunesse des vins,
Qui, chaude en son berceau, à toute force gronde
Et voudrait tout d'un coup sortir hors de sa bonde,
Ardente, impatiente, et n'a pas de repos,
De s'enfler, d'écumer, de jaillir à gros flots,
Tant que le froid hiver lui ait dompté sa force,
Rembarrant sa puissance ès prisons d'une écorce:
Ainsi la poésie en la jeune saison
Bouillonne dans nos cœurs...

Mais surtout et toujours, la nature est sympathique à l'homme, et l'âme du poète anime, vivifie l'âme des choses. Les splendeurs de la terre et des cieux n'empruntent de beauté qu'au charme qui symbolise en elles des sentiments ou des leçons ; c'est l'union de la poésie pittoresque et de la médi-

tation philosophique, telle que la pratiquera notre Sully-Prudhomme :

Mignonne allons voir si la rose,
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las, las, ses beautés laissé choir!
O vraiment, marâtre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Ceuillez, cueillez votre jeunesse;
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

Il a souvent repris ce motif, sans lassitude ni redite ; en voici une autre version non moins célèbre :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devisant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant:
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos;
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain;
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

C'est un chef-d'œuvre de mélancolie profonde que cette autre comparaison, dans un sonnet que les compositeurs de

nos jours mettent encore en musique, comme au temps de son auteur, qui aima tant les vers chantés :

Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa belle couleur,
Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose;

La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur;
Mais battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt feuille à feuille déclose.

Ainsi en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

Ce sont ces pages divines qui enthousiasmaient Théodore de Banville, et lui inspiraient cette agréable peinture de Ronsard bucolique :

« Il demande à l'antiquité le secret d'un art qui, tout en prenant l'homme pour son sujet, n'en fait pas une figure isolée dans la nature vivante ; l'image renaît, le paysage, non pas copié chez les Latins ou chez les Grecs, mais vu et étudié directement par un observateur sensible au pittoresque, s'associe à la passion humaine; avec la voix du chanteur, le ruisseau gémit, l'arbre soupire, l'oiseau chante, et les soleils couchants, les rayons du jour, les aurores prêtent leurs flammes aux jardins émus où passent les belles Grecques, vêtues, à la façon du XVIe siècle, d'étoffes aux larges flots, retenues par quelque lien superbe. Les ors, les pierreries, l'azur du ciel, l'écarlate et le pourpre des fleurs apparaissent dans le vers, en même temps que les lèvres et la chevelure de la bien-aimée auxquelles ils prêtent leurs vives couleurs, et animent ces descriptions, où resplendissent à la fois une femme souriante et l'Eden verdoyant qui nous entoure. Comme dans la Léda de Vinci, l'hymen entre la nature et la race humaine est de nouveau consommé ; de l'embrassement qui unit une femme avec le cygne mélodieux va naître la nouvelle Hélène, pour jamais rajeunie dans un flot d'éternité. »

En dépit de tant de belles stances, élégies et amours, il faut bien cependant nommer la *Franciade*, puisqu'il l'a faite. De ce poème, il y a peu à dire et moins encore à retenir. C'est de l'épopée de parti pris et délibéré ; il n'y a ni souffle, ni inspiration, ni spontanéité. On ne fait point une épopée en disant : Je vais faire une épopée. C'est pourtant ainsi que Ronsard s'est mis en route.

Théodore de Banville écrivait :

« Les Iliades sont achevées par ceux qui les font sans s'en douter, sans vouloir les faire : le génie est éminemment inconscient ; ni les Homère ni les Dante ne font leur programme. Lui, au contraire, il en a fait un. »

Voilà le malheur.

Le projet est né en lui de doter la France d'un poème, et il en a entrepris un selon une recette qu'il a longuement rédigée. Cette rédaction, qui est la préface de l'œuvre, en est la partie la meilleure et la plus intéressante. Elle vaut d'être lue, car elle contient de fort belles pages de prose pour annoncer de médiocres vers. Ce passage, qui distingue le versificateur du poète, est excellent :

« Il y a autant de différence entre un poète et un versificateur qu'entre un bidet et un généreux coursier de Naples, et, pour mieux les accomparer, entre un vénérable prophète et un charlatan vendeur de triacles. Il me semble, quand je les vois armés de mêmes bâtons que les bons maîtres, c'est-à-dire des mêmes vers, des mêmes couleurs, des mêmes nombres et pieds, dont se servent les bons auteurs, qu'ils ressemblent à ces Hercules déguisés ès tragédies, lesquels achètent la peau d'un lion chez un pelletier, une grosse massue chez un charpentier, et une fausse perruque chez un attifeur. Mais quand ce vient à combattre quelque monstre, la massue leur tombe de la main, et s'enfuient du combat comme couards et poltrons. »

Il faut retenir encore cette distinction entre le poète et l'historien ; c'est écrit avec verve et abondance :

« C'est le fait d'un historiographe d'éplucher toutes ces considérations, et non aux poètes, qui ne cherchent que le possible, puis d'une petite scintille font naître un grand brasier,

et d'une petite cascine un magnifique palais, qu'ils enrichissent, dorent et embellissent par le dehors de marbre, jaspe et porphyre, de guillochis, ovales, frontispices et piédestaux, frises et chapiteaux, et par dedans de tableaux, tapisseries élevées et bossées d'or et d'argent, et le dedans des tableaux ciselés et burinés, raboteux et difficiles à tenir ès-mains, à cause de la rude engravure des personnages qui semblent vivre dedans. Après ils ajoutent vergers et jardins, compartiments et larges allées. »

Tout est prévu avec une puérile minutie ; il faudra ici des noms de pays, de forêts, d'outils, pour « faire grossir en un juste volume », là une généalogie des guerriers, et quand ils meurent, une épitaphe « en une demi-ligne » ; il faudra s'exprimer sans trop d'inversions, et dire : Le Roy alla coucher de Paris à Orléans ; et non : A Orléans de Paris le Roy coucher alla. »

Ce sont ainsi des enfantillages, des longueurs, des inutilités, des mesquineries dans un sujet si ample et si majestueux.

Il faudra « prendre garde aux lettres, voir celles qui ont du sens, celles qui en ont moins. Car, A, O, U, et les consonnes M, B, et les SS, finissant les mots, et surtout les RR, qui sont les vraies *lettres héroïques*, font une grande sonnerie et batterie aux vers. »

Il sera bon de remettre en usage les vieux mots, les archaïsmes, les termes des dialectes provinciaux, wallon, picard.

Ceci encore est éloquent, et très moderne, à propos de la supériorité des langues vivantes sur les langues mortes :

« C'est autre chose d'écrire en une langue florissante qui est pour le présent reçue du peuple, villes, bourgades et cités, comme vive, naturelle, approuvée des rois, des princes, des sénateurs, marchands et trafiqueurs, et de composer en une langue morte, muette et ensevelie sous le silence de tant d'espaces d'ans laquelle ne s'apprend plus qu'à l'école par le fouet et par la lecture des livres. »

Ronsard explique pour son compte, et fort heureusement, cette théorie de l'imitation que du Bellay nous exposait, plus haut, au nom de la Pléiade :

« Je te conseille d'apprendre diligemment la langue grec-

que et latine, voire italienne et espagnole, puis quand tu les sauras parfaitement, te retirer en ton enseigne comme un bon soldat, et composer en ta langue maternelle. »

Quelle mâle et verveuse fureur contre les italianisants, les latinisants, les grécisants :

« Je supplie très humblement ceux auxquels les Muses ont inspiré leur faveur, de n'être plus latinistes, ni grecs, comme ils sont plus par ostentation que par devoir, et prendre pitié, comme bons enfants, de leur pauvre mère naturelle : ils en rapporteront plus d'honneur et de réputation à l'avenir, que s'ils avaient, à l'imitation de Longueil, Sadolet, ou Bembo, recousu ou rabobiné je ne sais quelles vieilles rapetasseries de Virgile ou de Cicéron sans tant se tourmenter : car quelque chose qu'ils puissent écrire, tant soit-elle excellente, ne semblera que le cri d'une oie, auprès du chant de ces vieux cygnes, oiseaux dédiés à Phébus Apollon. Après la première lecture de leurs écrits, on n'en tient pas plus de compte que de sentir un bouquet fané. Encore, vaudrait-il mieux, comme un bon bourgeois ou citoyen, rechercher et faire un Lexicon, des vieux mots d'Artus, Lancelot et Gauvain, ou commenter *le Roman de la Rose*, que s'amuser à je ne sais quelle grammaire latine qui a passé son temps. »

Le poème devait avoir vingt-quatre chants. Ronsard en a fait quatre et n'a pas eu le courage d'aller plus avant.

Il a émis une rapsodie, il a rabobiné toutes les rapetasseries du vieil arsenal poétique de l'épopée antique.

Un fils d'Hector et d'Andromaque a échappé au sac de Troie. Il s'appelle Francus. Il est élevé en Epire. Parvenu à l'âge d'homme, il s'embarque. La tempête, — celle du Ier livre de *l'Enéide*, — le jette en Crète, dont le roi Dicée le reçoit de façon affable. Le fils de Dicée, Orée, est aux mains du géant Phovère ; Francus le délivre. Il allume la passion au cœur des deux princesses. L'une, dédaignée, se tue. Francus, par l'ordre des dieux, a préféré Hyante qui sait lire l'avenir. En effet elle lui prophétise son voyage en Gaule, et l'avenir du pays sous les dynasties des Mérovingiens et des Carlovingiens.

Le poème ne va pas plus loin. Il ne faut pas s'en désoler.

Il nous a du moins valu cette intéressante préface, où Ronsard révèle ses qualités excellentes de théoricien, de chef d'école, de champion décidé et impérieux.

Son programme valait une telle défense. Il l'a fortement résumé, et sa lecture complète par le détail les théories de du Bellay. Il a vu certains points avec une perspicace sagacité, celui-ci par exemple, qu'enrichir la langue, c'est créer d'heureux néologismes, reprendre d'utiles archaïsmes, employer les mots techniques, les termes de métiers, orfèvres, artisans du feu, artisans du fer, veneurs, pêcheurs, architectes, maçons fondeurs, marins. Théophile Gautier a tiré de grands effets de ces vocabulaires spéciaux, dont il dotait le vocabulaire banal, et nos poètes ont bien soin de ne point négliger les conseils de la Pléiade. Ecoutez de Hérédia devant le four de l'émailleur:

Le four rougit, la plaque est prête. Prends ta lampe,
Modèle le paillon qui s'irise ardemment,
Et fixe avec le fer dans le sombre pigment
La poudre étincelante où ton pinceau se trempe.

Suivez encore Sully-Prudhomme dans le fracas des forges et des laminoirs :

La forge fait son bruit, pleine de spectres noirs.
Le pilon monstrueux, la scie âpre et stridente,
L'indolente cisaille atrocement mordante,
Les lèvres sans merci des fougueux laminoirs,
Tout hurle !

Ronsard eût été content d'eux.

Quant à l'antiquité, il en a bien senti le prix et le poids, l'avantage et le danger de son étude, et il a bien précisé ce que devait être son imitation. Th. de Banville a brillamment rendu ce côté de son talent :

« Reprendre la tradition poétique à son aurore et la rendre vivante par une originalité tout actuelle, c'est le vrai, l'unique procédé pour produire des chefs-d'œuvre. N'est-ce rien que de l'avoir proclamé et prêché d'exemple ? Une telle vérité est en tout temps si audacieuse, si difficile à faire entrer

dans les cerveaux rebelles, que les littérateurs périssent toujours du même mal, c'est-à-dire en retombant dans l'imitation des imitateurs. Quand tout est perdu, quand il n'y a plus rien, le poète, comme Antée, est sûr de retrouver ses forces en touchant la terre de poésie. »

Au point de vue du rythme et de la cadence, Ronsard a servi puissamment la cause du vers français, qui d'ailleurs n'était pas alors en d'inutiles mains.

La question prosodique se posait avec une insistance grave, à cette époque d'inquiétude, de recherche, où la langue poétique tendait à se fixer, après la poussée formidable que la Renaissance lui avait imprimée, faisant passer en rafale toute la poésie latine sur les derniers efforts du moyen âge assoupi. L'amalgame, la combinaison n'allaient pas sans travail ; Baïf essaya même de faire des vers français par longues et brèves, comme faisaient les latins : c'était une douce utopie.

Le Parnassien Banville a rendu à Ronsard ce témoignage précieux, venant d'une telle part :

« On n'ose y songer : depuis Ronsard, nous n'avons réellement rien imaginé en fait de rythmes d'ode; à peine avons-nous retourné, défiguré, inutilement modifié ses créations savantes. Bien plus, nous n'avons même pas su nous approprier toutes les coupes de ce grand métricien ; beaucoup de ses strophes, et des plus belles et des plus riches en effets harmoniques, ont été abandonnées à tort ou par impuissance, car il est plus difficile qu'on ne pense de toucher adroitement à ces armes si légères ! »

Quelle richesse et quelle variété de rythmes, de strophes; il n'y a qu'à choisir :

Antres, et vous, fontaines,
De ces roches hautaines
Qui tombez contre-bas
        D'un glissant pas;
Et vous, forêts et ondes
Par ces prés vagabondes,
Et vous, rives et bois:
        Oyez ma voix.

Et ce rythme sautillant de sa chanson à Marie :

Vénus avec son enfant
Triomphant
Au haut de son coche assise,
Laisse ses cygnes voler
Parmi l'air
Pour aller voir son Anchise.

Tant de mérites n'ont pas été perdus.

Ronsard a goûté de son vivant à la pleine coupe de la Gloire.

Amours de Cassandre, de Marie, d'Astrée et d'Hélène, Odes, Bocage Royal, Eglogues, Elégies, Gaietés, sans parler d'un grand nombre de poésies diverses, toute l'œuvre poétique de Ronsard lui valut une renommée telle qu'il n'en est pas beaucoup d'exemples en littérature. Le roi de France le chanta en vers, de mauvais vers, mais des vers royaux ; Pierre Lescot sculpta au fronton du Louvre la Muse de Ronsard embouchant la trompette épique de la Franciade en face de la Gloire du Roi; Le Tasse, de passage à Paris, va le voir et le consulter; la reine Elisabeth lui offre des diamants ; l'historien de Thou estime que la naissance de Ronsard, en 1524, fut une suffisante compensation au désastre de Pavie.

Joachim du Bellay s'est fait l'écho de ce concert d'éloges qui acclamait son maître :

Divin Ronsard, qui de l'arc à sept cordes
Tiras premier au but de la mémoire
Les traits ailés de la française gloire,
Que sur ton luth hautement tu accordes;
Fameux harpeur, et prince de nos odes...
Enfonce l'arc du vieux thébain archer,
Où nul que toi ne sut onc encocher
Des doctes sœurs les sagettes divines.

Et dans ce concert, Ronsard, grisé par le triomphe, faisait lui-même sa partie avec une naïve fierté :

Vous êtes tous issus de la grandeur de moi
Vous êtes mes sujets, je suis seul votre loi,
Vous êtes mes ruisseaux, je suis votre fontaine,
Et plus vous m'épuisez, plus ma fertile veine
Repoussant le sablon, jette une source d'eaux
D'un surgeon éternel pour vous autres ruisseaux.

Il a reçu les plus précieux hommages de son vivant, et ils n'ont pas cessé après sa mort. Balzac, Mlle de Scudéry, Chapelain, Colletet ont parlé de lui avec enthousiasme. Il faut citer et relire cette belle et fameuse lettre de Chapelain à Balzac :

« Vous me demandiez, lui écrit-il le 27 mai 1640, par l'une de vos précédentes, si l'épithète de *grand*, que j'avais donnée à Ronsard était sérieuse ou ironique, et vouliez mon sentiment exprès là-dessus. J'avais alors beaucoup de choses à vous dire plus nécessaires que celles-là, et à peine avais-je assez de temps pour vous les dire. Maintenant que je suis sans matière et sans occupation, je puis bien prendre celle-ci pour remplir ma page et satisfaire à votre désir, plutôt tard que jamais. Ronsard sans doute était né poète, autant ou plus que pas un des modernes, je ne dis pas seulement Français, mais encore Espagnols ou Italiens. Ç'a été l'opinion de deux grands savants de delà les monts, Sperone et Castelvetro, dont le dernier, comme vous avez pu voir dans les livres que je vous ai envoyés, le compare et le préfère à son adversaire Caro dans la plus belle chose qu'il ait jamais faite, et le premier le loue *ex-professo* dans une élégie latine qu'il fit incontinent après la publication de ses Odes pindariques. Mais ce n'est pas plus leur sentiment que le mien propre qui m'oblige à rendre ce témoignage à son mérite. Il n'a pas, à la vérité, les traits aigus de Lucain et de Stace, mais il a quelque chose que j'estime plus, qui est une certaine égalité nette et majestueuse, qui fait le vrai corps des ouvrages poétiques, ces autres petits ornements étant plus du sophiste et du déclamateur que d'un esprit véritablement inspiré par les Muses. Dans le détail, je le trouve plus approchant de Virgile, ou pour mieux dire d'Homère, que pas un des poètes que nous connaissons ; et je ne doute point que, s'il fût né dans un temps où la langue eût été plus achevée et plus réglée, il n'eût, pour ce détail, emporté l'avantage sur tous ceux qui font ou feront des vers dans notre langue. Voilà ce qu'il me semble candidement de lui pour tout ce qui regarde son mérite dans la poésie française. Ce n'est pas, à cette heure, que je ne lui trouve bien des défauts, hors de ce feu et de cet air poétique qu'il possédait

naturellement, car on peut dire qu'il n'en connaissait point d'autre, que celui qu'il s'était formé lui-même dans la lecture des poètes grecs et latins, comme on peut le voir dans le traité qu'il en a fait à la tête de sa *Franciade*. D'où vient cette servile et désagréable imitation des anciens que chacun remarque dans ses ouvrages, jusques à vouloir introduire en notre langue tous les noms de déités grecques, qui passent au peuple, pour qui est faite la poésie, pour autant de galimatias, de barbarismes et de paroles de grimoire, avec d'autant plus de blâme pour lui qu'en plusieurs endroits il déclame contre ceux qui font des vers en langue étrangère, comme si les siens, en ce particulier, n'étaient pas étrangers et inintelligibles. C'est là un défaut de jugement insupportable de n'avoir pas songé au temps où il écrivait, ou une présomption très condamnable de s'être imaginé que, pour entendre ce qu'il faisait, le peuple se ferait instruire des mystères de la religion païenne. Le même défaut de jugement paraît dans son grand ouvrage, non seulement dans ce menu de termes et matières inconnues à ce siècle, mais encore dans le dessein, lequel, par ce que l'on en voit, se fait connaître assez avoir été conçu sans dessein, je veux dire sans un plan certain et une économie vraiment poétique, et marchant simplement sur les pas d'Homère et Virgile, dont il faisait ses guides, sans s'enquérir où ils menaient. *Ce n'est qu'un maçon de poésie, et il n'en fut jamais architecte*, n'en ayant jamais connu les vrais principes ni les solides fondements sur lesquels on bâtit en sûreté. Avec tout cela, je ne le tiens nullement méprisable, et je trouve chez lui, parmi cette affectation de paraître savant, tout une autre noblesse que dans les affèteries ignorantes de ceux qui l'ont suivi ; et jusqu'ici, comme je donne à ces derniers l'avantage dans les ruelles de nos dames, je crois qu'on le doit donner à Ronsard dans les bibliothèques de ceux qui ont le bon goût de l'antiquité. »

Un récent et patient critique (1) s'est donné la peine de réunir tous les passages des grands auteurs classiques que Ronsard a inspirés, ou qui peuvent passer pour des réminis-

(1) E. Dreyfus-Brissac. *Les Classiques imitateurs de Ronsard.*

cences de sa lecture ; bien peu en sont indemnes, et l'éloge n'est pas mince.

Au XIXe siècle, le romantisme lui a valu un regain de succès, et Sainte-Beuve l'a célébré.

Plus près de nous, Sully-Prudhomme lui a dédié cet éloquent sonnet :

O maître des charmeurs de l'oreille, ô Ronsard,
J'admire tes vieux vers et comment ton génie
Aux lois d'un juste sens et d'une ample harmonie
Sait dans le jeu des mots asservir le hasard.

Mais plus que ton beau verbe et plus que ton grand art,
J'aime ta passion d'antique poésie,
Et cette téméraire et sainte fantaisie
D'être un nouvel Orphée aux hommes nés trop tard.

Ah! depuis que les cieux, les champs, les bois et l'onde
N'avaient plus d'âme, un deuil assombrissait le monde,
Car le monde sans lyre est comme inhabité!

Tu viens, tu ressaisis la lyre, tu l'accordes,
Et fier, tu rajeunis la gloire des sept cordes,
Et tu refais aux dieux une immortalité!

De tant de gloire, beaucoup de bruit s'est évanoui, et Ronsard n'a pas vécu tout entier. Du moins, il reste de lui cette part la plus pure et la plus belle, l'âme de sa poésie et le souffle de son génie, ce qu'il laissa quand il chantait :

Je veux brûler, pour m'élever aux cieux,
Tout l'imparfait de mon écorce humaine,
M'éternisant comme le fils d'Alcmène
Qui, tout en feu, s'assit entre les dieux.

* * *

A côté, et un peu au-dessous, des deux grands chefs de la Pléiade, il serait injuste de ne pas faire une place au moins à quelques-uns de leurs compagnons, et d'abord à leur professeur.

Jean Dorat naquit à Limoges, et mourut en 1588. Professeur d'humanités, il fut chef de l'école qui remit en honneur les Grecs et les Latins : il fit des vers, assez bien en latin, plus

médiocrement en français. Directeur du Collège de Coqueret, puis professeur au Collège de France, il fut nommé poète royal par Charles IX. Son rôle, dans la Pléiade, fut d'initier aux beautés de l'antique, Ronsard, du Bellay et leurs amis ; mais ceux-ci, plus indépendants que lui, devaient faire des études antiques, non pas, comme lui, leur but, mais un moyen de rénover, de réformer, de rajeunir notre littérature. Les élèves devaient dépasser et peut-être attrister leur maître, qui montait au Capitole pour y sacrifier, non pour le conquérir.

Un colosse, aux larges épaules, au teint vermeil, qui « parce qu'il étudiait beaucoup, mangeait beaucoup », et « quelque violents que soient les vins qui croissent sur les bords de la Saône, il en buvait beaucoup et ne s'enivrait point, quoiqu'il n'y mit jamais d'eau », et le soir en se mettant au lit, « il avalait un grand verre de vin pur »: ce fut Ponthus de Thyard, poète et savant, plus savant que poète, qui absorba la science avec le même appétit que ses repas. Hébreu, grec, latin n'avaient pour lui aucune aspérité. En poésie, il fit un recueil aimable, *Erreurs Amoureuses*, dont le titre était un jeu de mots pédant sur *errores* (voyages), et son nom de *Pontus* (la Mer). En philosophie, théologie, mathématiques et autres, il écrivit des livres de haute et riche science, *Solitaire premier*, *Solitaire II*, *Discours de la Nature*. A cause de ses vers, réunis dans ses recueils *Vers lyriques*, *Œuvres poétiques*, *Fureur Poétique*, la postérité a fait comme Etienne Pasquier qui dans son *Monophile* « l'agrégea en tiers pied avec Ronsard et Bellay ». On lui attribue, comme à Saint-Gelais, l'introduction du sonnet en France.

Non moins ingénieux fut Antoine Baïf, fils de Lazare de Baïf, de l'érudit diplomate et traducteur. Il naquit (1) à Venise. Il a deux ou trois titres au souvenir de la curiosité littéraire. D'abord, il réunissait chez lui une assemblée de littérature, qui peut passer pour le premier état de l'Académie Française. En second lieu, il s'occupa activement de réformer la grammaire, la langue, l'orthographe. Bien avant notre temps, il prôna l'orthographe phonétique. Il fut un philologue patient. Il avait

(1) 1532-1589.

inventé un alphabet de dix voyelles, dix-neuf consonnes, onze diphtongues, trois triphtongues. Il scandait les mots français par syllabes longues et brèves, comme du latin, et tenta de faire des vers français en suivant la prosodie latine.

> Aube re|baille le|jour dé|jà le| soir va re|venir.

Ses poèmes et recueils s'appellent *Amours*, *Jeux*, *Passe-temps*; il a traduit *Antigone* en vers de 5 pieds et *Le Taille Bras* de Plaute en vers de 4 pieds. Tout cela est bien oublié.

Son contemporain, Remy Belleau (1), vécut attaché à la maison de Charles de Lorraine, marquis d'Elbeuf. Ses vers sont polis, finis, d'un soin mignard; il a la grâce, la délicatesse, dans ses *Amours et Nouveaux Echanges des Pierres Précieuses*, dans ses *Bergeries*. On cite souvent sa petite poésie d'*Avril*, gentille mignardise :

> Avril, c'est ta douce main
> Qui, du sein
> De la nature, desserre
> Ma maison de senteurs
> Et de fleurs
> Embaumant l'air et la terre..
> Le gentil rossignolet
> Doucelet,
> Découpe dessous l'ombrage
> Mille fredons babillards,
> Frétillards
> Aux doux chants de son ramage.

Ronsard lui a fait cette épitaphe flatteuse :

> Ne taillez, mains industrieuses,
> Les pierres pour couvrir Belleau,
> Lui-même a bâti son tombeau
> Dedans des pierres précieuses.

Beaucoup plus jeune, était alors Du Bartas (2). Soldat, il mourut des blessures reçues au service; il fut vaillant officier, habile diplomate et rugueux poète. Il aimait l'enflure, l'emphase, la bouffissure, et il s'est du moins gardé ainsi de

(1) Né en 1528, à Nogent-le-Rotrou, mort en 1577.
(2) 1544-1590.

la banalité. Son œuvre principale est la *Semaine*, poème qui raconte les sept jours de la création, en vers de mérites fort inégaux. Il y en a d'agréables :

Ici, la pastourelle, à travers une plaine
A l'ombre, d'un pas lent, ses gras troupeaux ramène.

Gœthe admirait ces vers. il en est de moins admirables, quand Dieu regarde son œuvre :

Il œillade tantôt les champs passementés
Du cours entortillé des fleuves argentés...
Or son nez, à longs traits odore une grand'plaine
Où commence à fleurir l'encens, la marjolaine,...
Son oreille or se pait de la mignarde noise
Que le peuple volant par les forêts dégoise...
Et bref, l'oreille, l'œil, le nez du Tout-Puissant
En ses œuvres n'oit rien, rien ne voit, rien ne sent
Qui ne prêche son los.

Tant de précision manque de grâce, de poésie, de majesté. Du Bartas était laborieux dans ses inspirations, dans ses effets. On raconte qu'ayant à dépeindre la création du cheval, il s'enfermait, se mettait à quatre pattes, et galopait pour se mettre dans l'oreille le bruit de galop; ensuite il écrivait que le coursier

Le champ plat bat, abat, détrappe, grappe, attrape,
Le vent qui va devant.

Comme on riait à cet étrange style, il répondait pour se défendre :

— Eh! ne voyez-vous pas que c'est une hypotypose!

La réplique était savante. Ce fut un talent nerveux, austère. nourri de la Bible: le mieux qu'il y ait à en dire est que Le Tasse lui doit peut-être quelque idée. Les étrangers l'ont en plus grande estime que nous, car pour eux. qui ne sentent pas la rudesse anguleuse du style, la pensée apparaît seule, et elle est toujours originale et forte.

En nommant Jodelle, nous abordons le théâtre, qui sera précisément l'objet du chapitre suivant.

Au total et pour conclure, ce qui reste à l'honneur de la Pléiade, c'est d'avoir défendu notre orgueil national et combattu pour la patrie. Ils ont vu, ces poètes, que sur le sol desséché, à la fin du moyen âge, l'inondation de l'antiquité allait submerger jusqu'aux moindres germes de notre originalité première, et ils ont voulu endiguer, canaliser, diriger ce déluge. La Renaissance infusa un suc nouveau à l'arbre moribond; ils voulurent sauver ce qui restait de la vieille sève, et l'assimiler sans l'éliminer. Ils opposèrent le rempart de leur volonté à une seconde conquête des Gaules, et il faut leur savoir un gré infini de la belle défense qu'ils ont faite en faveur de notre littérature, à défaut de l'illustration qu'ils lui ont plutôt promise, que donnée.

. . .

Nous avons dit que Rabelais félicitait les femmes de son temps d'avoir reçu la manne céleste de la bonne doctrine. Apollon leur souriait, non moins que Minerve, et elles aussi, elles invoquaient la Muse, parfois avec bonheur. Ce furent Louise Labé (1), poète et musicienne, qui chantait de sa belle voix ses vers tendres et mélancoliques :

Tant que mes yeux pourront larmes répandre
Pour l'heur passée avec toi regretter
Et que, pouvant aux soupirs résister,
Pourra ma voix un peu se faire entendre ;

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard luth pour tes grâces chanter,
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien, hors que toi, comprendre,

Je ne souhaite encore point mourir,
Mais quand mes yeux je sentirai tarir,
Ma voix cassée et ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel séjour,
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Prierai la mort de me ravir le jour.

(1) Née à Lyon, 1526-1565.

Ne quittons pas Louise Labé sans lire d'elle encore ce joli sonnet :

Diane étant en l'épaisseur d'un bois,
Après avoir mainte bête amenée,
Prenait le frais, de nymphes couronnée,
J'allais, rêvant, comme fais maintes fois,

Sans y penser : quand j'ouïs une voix
Qui m'appela, disant : nymphe étonnée,
Que ne t'es-tu vers Diane tournée ?
Et me voyant sans arc et sans carquois,

Qu'as-tu trouvé, ô compagne, en ta voie,
Qui de ton arc et flèches, ait fait proie ?
Je m'animai, réponds-je, à un passant,

Et lui jetai en vain toutes mes flèches,
Et l'arc après : mais lui, les ramassant,
Et les tirant, me fit cent et cent brèches.

Plus jeune qu'elle, la fille de Jacques V d'Ecosse et de Marie de Guise, Marie Stuart, parlait sept langues, et se servait de la française pour exprimer sa doléance et ses adieux :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie
Qui as nourri ma jeune enfance !
Adieu, France, adieu, mes beaux jours !
La nef qui disjoint nos amours
N'a pourtant de moi que moitié;
Une part te reste, elle est tienne ;
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

Jeanne d'Albret, la mère de Henri IV, se « plaisait grandement en poésie », dit Du Verdier, et ses vers subtils donnent la note du goût recherché qui régnait alors, comme ce sonnet à Du Bellay :

De leurs grands faits, les rares anciens
Sont maintenant contents et glorieux,
Ayant trouvé poëtes curieux
Les faire vivre, et pour tels je les tiens.

Mais j'ose dire, et cela je maintiens,
Qu'encore ils ont un regret ennuyeux
Dont ils seront sur moi-même envieux
En gémissant aux Champs Elyséens.

C'est qu'ils voudraient, pour certain je le sais,
Revivre ici et avoir un Bellay,
Ou qu'un Bellay de leur temps eût été ;

Car ce qui n'est, savez si dextrement
Feindre et parer, que trop plus aisément
Le bien du bien serait par vous chanté.

Sa fille, Catherine de Bourbon, tint de famille et fut poète à douze ans.

La dynastie des Valois fut fertile en poétesses : d'abord Marguerite de Valois, fille de Henri II, sœur de François II, de Charles IX et de Henri III, épouse de Henri IV, dont les *Mémoires* ont la naïveté spirituelle d'un Amyot, et dont les poésies font parfois penser à Marot. Elle chanta ses amants et la matière fut riche.

Après sa séparation, elle tint une manière de cour littéraire dans son hôtel, près du Pré aux Clercs.

Une autre Marguerite fut la fille de François Ier, Marguerite de France, née à Saint-Germain en 1523, une érudite qui fréquentait Dorat et Ronsard, et qui tint à Bourges un salon de lettres fort brillant.

Mais la plus fraîche des Marguerites et la plus éclatante, ce fut la sœur de François Ier, Marguerite de Navarre, (1) la Marguerite des Marguerites, comme l'appelait le roi son frère, arrière petite-fille de l'Italienne Valentine de Milan, petite-fille du poète Charles d'Orléans, et auteur des nouvelles réunies après sa mort, sous le titre *Heptaméron*, et de jolies poésies.

Mariée d'abord au duc d'Alençon, elle se remaria avec le roi de Navarre, roi sans royaume et sans mérite, dont elle disait qu'en l'épousant « elle avait épousé l'exil, la pauvreté, la ruine », et « elle en pleurait à creuser le caillou. » C'est de cette union que naquit Jeanne d'Albret, la mère de Henri IV.

(1) 1492-1549.

Marguerite a beaucoup écrit : un mystère de la *Nativité de Jésus-Christ*, une comédie de mœurs, *La Ruelle mal assortie*, « entretiens amoureux d'une dame élégante avec un cavalier gascon plus beau de corps que d'esprit, et qui a autant d'ignorance qu'elle a de savoir », et autres débats d'amour, inspirés de Pétrarque. Elle s'exerça aussi dans la farce, et écrivit la pièce *Trop, prou, peu, moins*, aujourd'hui incompréhensible. C'est une serrure rouillée dont la clé est perdue.

Ses poésies sont issues de l'imitation antique et italienne. Elle paraphrase Sannazar dans *Les Satyres et les Nymphes de Diane;* elle multiplie les poésies adressées à son frère, qu'elle aima tendrement, et qui lui a plus d'une fois causé de vives alarmes quand il partait en guerre :

Oh ! qu'il sera le bien venu
Celui qui, frappant à ma porte,
Dira : le roi est revenu
En sa santé très bonne et forte !
Alors sa sœur, plus mal que morte,
Courra baiser le messager
Qui telles nouvelles apporte
Que son frère est hors de danger...

Ses sentiments chrétiens l'ont inspirée dans ses chansons spirituelles, qu'elle a écrites avec la subtilité, le mysticisme allégorique alors en vogue, plein de pures aspirations et de souvenirs bibliques; elles furent réunies dans le recueil *Le Miroir de Marguerite de France, Reine de Navarre, auquel elle voit son néant et son tout*. Il contient quelques pièces, comme le *Portrait du Vrai Chrétien, l'Arbre de la Croix, le Veneur* qui ont de l'élévation et de l'harmonie, et qui préparent et annoncent cette vaste éclosion de poésies chrétiennes, à laquelle vont travailler à peu près tous les poètes, y compris Lafontaine.

Elle savait l'italien, l'espagnol, le latin, le grec et l'hébreu qu'elle avait appris avec le Canosse. Elle fut la gracieuse patronne de la Renaissance. Erasme lui écrivait :

— J'ai admiré et aimé en vous une prudence digne même d'un philosophe, la modération, une force d'âme invincible, et un merveilleux mépris de toutes les choses périssables. »

C'est d'elle encore que Brantôme prenait plaisir à déclarer : — « C'était une princesse de très grand esprit et fort habile tant de son naturel que de son acquisitif. »

Tant de mérites et tant d'hommages justifient la devise de notre poétesse : une fleur de souci regardant le soleil, avec, en exergue : *Non inferiora secuta.*

* * *

Le siècle tire à sa fin. Ceux qui écrivent alors feront leurs derniers pas dans le siècle suivant. Depuis Villon, depuis Marot, que d'événements considérables ont remué et révolutionné le royaume des lettres ! Chacun d'eux en tira le profit qu'il put. Un seul nom est grand, c'est celui de Mathurin Regnier ; encore n'eût-il rien perdu sans doute de sa gloire et de l'originalité de son talent sans la Renaissance et sans la Pléiade, dont il se ressentit assez peu, ayant dû tout ce qu'il fut, à lui-même et à son tempérament, non à son temps et aux écoles. Mais avant d'arriver à lui, saluons en passant quelques-uns de ses contemporains, et son oncle tout d'abord.

Philippe Desportes, fut le type du poète de cour (1), aimable, élégant, souriant, sans force, mais non sans grâce. Dans la période qui va de la Pléiade au XVIIe siècle, de 1570 à 1600, il brille d'un éclat pur et doux ; et dans les comédies, on voit des mères qui tancent leurs filles, parce qu'elles lisent Desportes au lieu de vaquer au ménage. Il fut fort à la mode, et il sut se faire bien venir des grands et des rois. Charles IX le couvrit d'or ; Henri III s'était lié avec lui alors qu'il était encore dauphin sous le nom du vicieux duc d'Anjou ; il l'emmena en Pologne, le ramena, lui donna une abbaye pour un sonnet et des rentes pour la vie ; ce fut une émulation, les grands seigneurs comblaient celui que comblait le roi, et Desportes, l'heureux poète, devint l'exemple le plus étonnant du cumul ; il était abbé de Thiron, abbé des Vaux de Cernay, abbé de Bonport, abbé d'Aurillac, chanoine de la Sainte-Chapelle, sans compter les faveurs et les présents de tous ordres. Ce fut

(1) 1545-1606.

le plus renté des favoris. Il finit par être si bien pourvu qu'il dut décliner tout autre cadeau. Le cas est unique dans les annales des poètes. On voulut en faire un archevêque de Bordeaux ; il refusa. Le roi fut surpris par cette abstention. Il n'était pas habitué à tant de renoncement, et plutôt au contraire.

— Pourquoi refusez-vous? demanda-t-il au poète.

— Je craindrais, étant évêque, d'avoir charge d'âmes.

— Voire ! Vous êtes bien abbé ! N'avez vous pas charge d'âmes de vos moines ?

— Non, car ils n'en ont pas !

Il fut heureux, ne fit point de politique, et tira de la situation de courtisan poète tout ce qu'elle peut comporter d'avantages.

Il payait en flagorneries, chantait les rois, les princes, leurs amours, leurs maîtresses ; dans ses vers, Phébus et Mercure dansent la même ronde en se tenant par la main. Sa muse est une Macette de haut lignage, qui met ses harmonies au service d'une Diane de Cossé-Brissac, d'une Hélène de Surgères, d'une Helyette de la Chataigneraie, d'une Mlle de Chateauneuf, d'une Marie Touchet ; il est le gazetier poétique de toutes les galanteries, le truchement des désirs, l'auxiliaire des rencontres, le chantre complaisant des mignons ; il accorde son luth pour célébrer un miroir, des pendants d'oreilles, une faveur ; sa poésie est gracieuse, molle, efféminée, tout imprégnée de l'imitation italienne, de pétrarquisme, de concetti et de pointes laborieuses, de préciosité renchérie. Il n'a ni souffle ni grandeur ; il est, comme poète, petit, menu, mignard, mièvre, fade, très « Henri III ». Lisez ses œuvres, *Premières Amours*, *Amours d'Hippolyte*, *Dernières Amours*, *Diverses Amours*, *Bergeries*, vous n'y rencontrerez que des qualités agréables, un rythme voluptueux et des choses jolies. Si ce n'est pas du grand art, ce n'est point cependant pour déplaire.

Il eut une très grande faveur comme chansonnier. La chanson était son triomphe : et il en écrivit de jolies, qui eurent du succès. Quand le duc de Guise se rendit au rendez-vous où il allait trouver la mort, il fredonnait cette vilanelle de Desportes:

Rosette, pour un peu d'absence
Votre cœur, vous avez changé ;
Et moi, sachant cette inconstance,
Le mien ailleurs j'ai rangé.
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Un sentiment délicat de la poésie de la nature orne ces couplets :

La terre, naguère glacée,
Est ores de vert tapissée ;
Son sein est embelli de fleurs,
L'air est encore amoureux d'elle ;
Le ciel rit de la voir si belle...

Bref, ce fut le plus aimable et le plus heureux des abbés. Abbé ? certes, il faut le dire pour se rappeler qu'il le fut, car sa muse n'a rien d'abbatial ni de conventuel. Mais il plut, il sourit à tout, et tout lui a souri. Si le temps a fané la parure frêle de ses grâces, elles ont eu leur jour de fraîcheur. Un dernier trait constatera la charmante disposition d'un homme content de la vie. Ses ennemis et ses envieux avaient fait un livre où étaient relevés tous ses emprunts aux poètes italiens. Cela s'appelait *Les Rencontres des Muses de France et d'Italie*. Desportes ne s'en émut pas, mais il répliqua.

— Des emprunts ? Certes, j'en ai fait, et beaucoup plus qu'on ne dit. Si l'auteur m'avait consulté, je lui en aurais montré beaucoup d'autres qu'il n'a pas vus.

Voilà la marque d'un heureux naturel : il n'avait en vérité aucune raison d'être malheureux.

Bertaut (1) ! On ne le sépare plus de Desportes, depuis que Boileau les a réunis. Ils ont en commun le sujet même de leur inspiration, à savoir les galanteries de la cour de Henri III, et aussi leur goût déclaré pour les pointes et la préciosité à l'italienne.

(1) Né à Caen en 1552-1611.

Il puisa dans la lecture de Ronsard le désir d'être aussi lui, poète. Il plut à Henri III, qui lui donna la riche abbaye d'Aunay, à Marie de Médicis qui en fit son premier aumônier, et l'éleva au rang d'évêque de Séez.

Il a traduit le chant deuxième de l'*Enéide*, il a écrit des cantiques, dont un sur la conversion de Henri IV, il a paraphrasé des psaumes, comme Desportes; comme lui encore, il a mis ses souvenirs de jeunesse dans des vers touchants. Il a prononcé une oraison funèbre de Henri IV. Son œuvre est beaucoup plus orthodoxe que celle de l'abbé de Thiron. Mlle de Scudéry lui accordait plus de clarté qu'à Ronsard, plus de force qu'à Desportes, plus d'esprit et de politesse qu'à tous deux. Il sut traverser les terribles événements politiques de son temps, sans s'en émouvoir, sans en pâtir, et sans perdre la place la plus avantageuse à ses intérêts. C'était un opportuniste.

Il a signé de jolies pièces d'une mièvrerie douce, avec des concetti, comme on les aimait alors. Il dit à sa maîtresse que son cœur est en cendres, mais il ne faut pas qu'elle répande ces cendres sur ses cheveux,

> Car bien qu'il soit en cendre, il est brûlant encore.

Et cela est écrit pour le mercredi des Cendres.

Il a chanté les grands événements de son temps, les morts importantes, les mariages de marque, les naissances, les baptêmes. Son œuvre est un petit médaillier.

Partout, il prélude aux gentillesses qui charmeront les hôtes de l'Hôtel de Rambouillet. Est-il malade ? Une dame lui dit qu'il a trop travaillé et lu. Il répond que s'il est malade de trop lire, c'est

> De lire en vos beaux yeux que vous ne m'aimez pas.

Ses romances ont de la grâce, du sentiment, un attrait doucement langoureux, et il mériterait qu'on retînt son nom, quand il n'aurait écrit que ces quatre vers délicieux et souvent cités :

Félicité passée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir ?

Cela est exquis : c'est son sonnet d'Arvers.

Nommons encore Du Perron (1), un autre poète de cour, très intrigant et habile, qui passa, de son temps, pour « la gloire de son âge », politique expert et souple, honoré de la confiance des plus grands personnages, et des plus délicates missions, poète galant quand il le fallut, et héroïque quand ce fut son intérêt, au demeurant bon orateur, controversiste retors, qui fut nécessaire à son siècle, et qui a disparu avec lui.

Quant à Vauquelin de la Fresnaye (2), il a laissé un *Art poétique*, qui est comme l'examen de conscience poétique de la fin du siècle. Il parlait de poésie, après l'avoir éprouvée dans ses pittoresques *Foresteries*, dans ses *Idillies*, dont les bergers sont l'auteur et sa femme. Ses *Satires françaises* sont honnêtes, probes, consciencieuses comme lui-même : c'est de la satire bon enfant. Dans son *Art poétique*, il a tenté, sans force et sans éclat, un essai de conciliation entre la Pléiade et les Classiques. Le coup était trop timide pour rien empêcher ou rien décider. Un autre va recommencer avec plus de décision et d'effet : ce sera Malherbe.

Avant d'arriver à lui, je vous parlerai de Mathurin Régnier.

* * *

Malherbe est né en 1556, et Régnier, en 1573, 17 ans plus tard. Le premier est mort en 1628 à 72 ans ; le second en 1613 à 50 ans. Par les dates, Malherbe est plus du XVIe siècle, que Régnier. Mais par le style, la forme, l'inspiration, c'est Malherbe qui paraît le plus moderne, le plus jeune. Régnier écrit encore en vieux français, Malherbe parle déjà la langue du XVIIe siècle, qui est toujours à peu près la nôtre. Et voilà pourquoi nous rangeons Régnier parmi les poètes du XVIe siècle.

(1) 1556-1618.
(2) 1536-1608.

Malherbe, c'est la transition vers le XVIIe siècle, auquel il appartient par l'esprit, le tempérament et le langage.

Mathurin Régnier, né à Chartres (1), était le neveu de Desportes, et il avait son oncle en grande estime. Il disait :

> Je vais le grand chemin que mon oncle m'apprit.

Il alla plus loin même, et aujourd'hui Régnier l'emporte sur la réputation avunculaire de son prédécesseur.

Jeune, on le mit à la théologie, et il était déjà tonsuré qu'il n'avait pas encore onze ans. A vingt ans, secrétaire du cardinal de Joyeuse, il suivit son patron à Rome. Il n'a rapporté de ce voyage aucun souvenir, aucune impression d'art ou de poésie. Il n'avait pas la délicate émotion d'un du Bellay. Ce qu'il se rappelle seulement, de son séjour dans la Cité Antique, c'est qu'il y a bu chaud, mangé froid, qu'il a couché sur la dure, que le service était très exigeant, et qu'il regrette le temps perdu.

Il revint en France, hérita de son oncle, eut un bénéfice de 2.000 livres sur l'abbaye des Vaux de Cernay, devint chanoine à Chartres, et occupa ses loisirs en versifiant de peu rituelles satires.

De bonne heure, il se sentit touché par le désir de rimer.

Le père bougonnait de voir son fils moins attentif à la messe qu'a la Muse; il le tançait :

> Et de verges souvent mes chansons menaçait,
> Me disant, de dépit et bouffi de colère :
> Badin, quitte ces vers, et que penses-tu faire ?
> La muse est inutile, et si ton oncle a su
> S'avancer par cet art, tu t'y verras déçu.

Il a écrit un petit nombre d'œuvres, et il semble avoir eu le travail difficile :

> Oui, j'écris rarement,
> Et sitôt que je prends la plume à ce dessein,
> Je crois prendre, en galère, une rame à la main,

(1) 1573-1613.

Seize satires, quelques épîtres, élégies et stances, constituent son avoir poétique. La meilleure part est dans les satires.

Il avait l'esprit alerte, caustique, il était de ces satiriques dont Boileau lui empruntera sa définition, — un homme

> Qui perdrait son ami, plutôt qu'un mot pour rire.

Après Horace, avant Boileau, il fit des satires, et il fit des épîtres; et, comme si certains sujets étaient classiques dans ce genre, il y eut dans l'œuvre de Regnier, un Facheux comme dans Horace et un Repas Ridicule comme dans Despréaux.

Avant tout, il est artiste. Il a l'esprit concret et le sens des lignes, l'image avenante, vive, très précise et pittoresque; le crayon du peintre peut suivre le texte, et l'illustrer page à page, en marge, et ce serait par exemple, un joli motif que celui du poète, tel que Mathurin nous le présente :

> Je m'en allais, rêvant, le manteau sur le nez,
> L'âme bizarrement de vapeurs occupée,
> Comme un poète qui prend les vers à la pipée.

Notez, pour le rythme, que *poè-te* ne forme que deux syllabes.

Cette fille n'est-elle pas jolie, et n'eût-elle pas séduit Musset,

> Claire comme un bassin, nette comme un denier.

Avec lui rien ne se perd, du geste, de l'attitude, des manières, des phrases prétentieuses; il note tout, et la figure apparaît en excellent relief, et c'est une joie de regarder faire ce fâcheux, que Boileau et Molière ont souvent étudié pour s'en souvenir, et de l'entendre :

> Dire cent et cent fois : « Il en faudrait mourir ! »
> Sa barbe pinçotter, cajoler la science,
> Relever ses cheveux, dire : « En ma conscience ! »
> Faire la belle main, mordre un bout de ses gants,
> Rire hors de propos, montrer ses belles dents,
> Se carrer sur un pied, faire arser son épée.

Il sait camper un personnage, dessiner un type, crayonner vivement une silhouette énergique.

Regardez ce lutteur à mains plates :

Comme fait un lutteur entrant dedans l'arêne,
Qui, se tordant les bras, tout en soy se démène,
S'allonge, s'accourcit, ses muscles étendant.
Et, ferme sur ses pieds, s'exerce en attendant.

Et ce cavalier à la mode n'a-t-il pas toute la désinvolture d'un croquis d'Abraham Bosse :

Il faut qu'on soit morgant, qu'on bride sa moustache,
Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand panache
Qu'on parle baragouin et qu'on suive le vent.

Pour un peintre, quel plaisir ce serait de faire poser devant lui le docteur de la satire X; il est là en pied, et point ne serait besoin d'autre modèle, tant il est expressif, vrai, et « poussé » comme on dit :

Son teint jaune, enfumé, de couleur de malade...
Ses yeux bordés de rouge, égarés, semblaient être
L'un à Montmartre, l'autre au château de Bicêtre...
Son nez haut relevé
Où maints rubis balais tout rougissants de vin
Montraient un *Hâc itur* à la Pomme de Pin...
Sa bouche est grosse et torte...
Bave, comme au printemps une grosse limace.
Un râteau mal rangé pour ses dents paraissait
Où le chancre et la rouille en morceaux s'amassait....
Il en soulait rogner ses ongles de velours.
Sa barbe, sur sa joue, éparse à l'aventure,
En bosquets s'élevait où certains animaux
Qui des pieds, non des mains, lui faisaient mille maux.

Voilà le chef; le corps est à l'avenant, et il semble, à voir le buste tortu sur les jambes cagneuses, qu'on ait voulu entasser « Osse sur Pelion ». Quant à la robe, elle est toute rapiécée, et dure ainsi depuis trente ans :

Depuis trente ans, c'est elle, et si, ce n'est pas elle.

Les reprises, pièces, plaques d'usure, en faisaient, par leurs dessins, comme un atlas géographique, une carte des Gaules :

« Les pièces et les trous semés de tous côtés
Représentaient les bourgs, les monts et les cités;
Les filets séparés qui se tenaient à peine,
Imitaient les ruisseaux coulant dedans la plaine.
Les Alpes en jurant, lui grimpaient au collet
Et Savoie qui plus bas ne pend qu'à un filet.
Les puces et les poux, et telle autre canaille
Aux plaines d'alentour se mettaient en bataille.

Et ce qu'il faudrait voir encore, c'est le jupon, — l'ancien caban de Turpin quand il portait « l'arbalètre » de Charlemagne, et le mouchoir, les gants ignominieux, la clé pendant à la ceinture. Mathurin a dressé le portrait en pied; il s'y est complu, il l'a fini, soigné, complété; il était là tout à fait dans son genre, et il a pris plaisir à cette portraiture, étant né peintre à la plume. Convoquez, en face de ce docteur ridicule, la fameuse Macette, ou la tenancière du Mauvais Lieu, et vous ferez, avec quelques-unes de ces pages, un album que Callot ou Goya eussent voulu illustrer.

Effet de pluie dans la rue :

Et du haut des maisons tombait un tel dégoût
Que les chiens altérés pouvaient boire debout.

La nuit sombre le fait penser à des couleurs foncées de tapisserie.

Et faisait un noir brun d'aussi bonne teinture
Que jamais on n'en vit sortir des Gobelins.

Il est pictural. Il est narrateur aussi. La philosophie n'est pas son fait. Il voit non les idées mais les gens, les scènes, et il en anime ses compositions. Il a fait un conte bien célèbre : le lion, le loup et l'âne. C'est une fable joliment dite, et La Fontaine eût pu ne pas entrer en lice, car il n'a pas mieux fait. Voici cette page :

— Jadis, un loup, dit-il, que la faim époinçonne,
Sortant hors de son fort, rencontre une lionne
Rugissant à l'abord et qui montrait aux dents
L'insatiable faim qu'elle avait au dedans.
Furieuse, elle approche, et le loup qui l'avise
D'un langage flatteur lui parle et la courtise.

Car ce fut de tous temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cède au grand et le faible au plus fort.
Lui, dis-je, qui craignait que faute d'autre proie
La bête l'attaquât, ses ruses il emploie.
Mais enfin le hasard si bien le secourut,
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent dispos, croyant la table prête
Et s'approchent tous deux assez près de la bête.
Le loup qui la connaît, malin et défiant,
Lui regardant aux pieds, lui parlait en riant :
D'où est-tu ? qui es-tu ? Quelle est ta nourriture,
Ta race, ta maison, ton maître, ta nature ?
Le mulet étonné de ce nouveau discours
De peur ingénieux, aux ruses eut recours ;
Et comme les Normands, sans lui répondre, voire :
« Compère, ce dit-il, je n'ai point de mémoire
Et comme sans esprit ma grand'mère me vit,
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'écrivit. »
Lors il lève la jambe au jarret ramassée ;
Et d'un œil innocent, il couvrait sa pensée
Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
Le loup qui l'aperçoit se lève de devant,
S'excusant de ne lire, avec cette parole
Que les loups de son temps n'allaient point à l'école.
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Allait précipitant la rage et le dessein,
S'approche, plus savante, en volonté de lire
Le mulet prend le temps, et du grand coup qu'il tire,
Lui enfonce la tête et d'une autre façon
Qu'elle ne savait point, lui apprit sa leçon.

Tout le détail est exquis de vérité, de naturel, de naïveté malicieuse. Régnier est même réaliste.

Boileau l'a bien compris. Dans ses réflexions sur Longin, il le loue d'avoir, avant Molière et mieux que tous, connu les mœurs et les caractères.

Au chant second de son art poétique, Boileau a écrit encore, après avoir nommé Perse et Juvénal, les fameux satiriques latins :

De ces maîtres savants disciple ingénieux
Regnier seul, parmi nous, formé sur leur modèle,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur,
Et si, du son hardi, de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques !

On ne portera jamais sur Mathurin un jugement, je ne dis pas plus complet, mais plus juste. Musset encore a raison :

> Otez votre chapeau, c'est Mathurin Régnier,
> De l'immortel Molière immortel devancier !

Oui, ce vieux style a ses grâces comme il a ses hardiesses, et le poète nous ouvre d'étranges portes.

De le suivre en ces lieux, il n'y faut point songer ici, et le respect de l'honnêteté nous ordonne de quitter la compagnie de Mathurin, quand il se rend chez la Macette, et plus encore, quand il en revient.

Il a eu des imprécations éloquentes contre les poètes viveurs : il pouvait s'y compter lui-même, car, pour reprendre sa pittoresque expression, il est trop souvent avec ceux qui

> Font un bouchon à vin du Laurier de Parnasse.

Il fut peut-être moins un poète qu'un chroniqueur expert dans l'art de voir, de regarder, de noter, de saisir le trait essentiel, de crayonner en trois coups un croquis sobre et singulièrement expressif. S'il eût su conter et agencer un récit de longue haleine, il eût fait un romancier de tout premier ordre. Il a le don de rendre les formes et les aspects ; son œil aperçoit, démêle les détails caractéristiques, et ses portraits sont vivants, vrais : c'est la plus précieuse galerie de types que nous ayons pour ce temps-là avant *Francion* et le *Roman Comique*.

Il fut l'homme de la nature, et à cet égard, il ne se fit jamais, non pas même avec J.-J. Rousseau, de profession plus cynique que la satire *A M. de Béthune*, où Mathurin va jusqu'à honnir et bannir l'honneur, parce qu'il gêne l'instinct :

> Et je hais plus l'honneur qu'un mouton une louve.

Par honneur, entendez la morale, les devoirs sociaux, le respect humain, la décence, tout ce qui entrave « les plaisirs » et « sèvre les désirs », et il va jusqu'à traiter de « chimère » la notion de la vertu que nous désirons chez « nos mères, nos femmes et nos sœurs ».

Il fait le procès à la civilisation, à la société :

> Je pense quant à moi que cet homme fut ivre
> Qui changea le premier l'usage de son vivre
> Et rangeant sous des lois les hommes écartés
> Bâtit premièrement et villes et cités.

Ses théories sont d'une impudence scandaleuse, et il le disait à M. de Béthune, et il le redira au marquis de Cœuvre :

> Or, moi qui suis tout flamme et de nuit et de jour,
> Qui n'haleine que feu, ne respire qu'amour,
> Je cours sous divers vents de diverses fortunes.

La nature, en art comme dans la vie! il ne met rien au-dessus; aussi sa poésie est celle d'un naturalisme cru et sans fard. Il le sait, et il le veut ainsi, et il l'ordonne à sa muse, qu'il désire avant tout simple, sans artifice, sans autre clé à ses chants, que la « clé de nature » :

> O Muse, je t'invoque ; emmielle-moi le bec,
> Et bande de tes mains les nerfs de ton rebec.
> Laisse-moi là Phœbus chercher son aventure ;
> Laisse-moi son bémol; prends la clé de nature,
> Et viens, simple et sans fard, nue et sans ornement.

Dans cette grande querelle qui va s'ouvrir avec le XVII[e] siècle, la querelle des Précieux et des Bourgeois, qui dure toujours, Régnier est du parti bourgeois, avec Boileau, avec Molière. Il n'entend rien aux finesses, aux grâces, aux afféteries, et il est pour les idées simples et de gros sens. Son idéal n'est pas très haut, et sa muse frôle trop souvent de son aile les immondices de la vie matérielle, quand elle ne s'y embourbe pas tout à fait. Pour certaines de ses pages, il n'y a pas deux mots à chercher si on les veut désigner, et il n'y en a qu'un : ce sont des ordures.

Mais ceci n'est que l'excès d'une qualité dont il convient de lui donner acte. Observateur de la vie des rues et des bouges, il a conservé à notre littérature l'héritage de réalisme que les vieux fabliaux semblaient avoir vainement légué à la Pléiade. Il a renoué la chaîne d'une tradition qui, sans lui, eût

sombré peut-être tout à fait dans les fantaisies extravagantes des romanciers du XVII[e] siècle : la tradition de l'observation des mœurs et des peintures vécues, qui continuera un peu à l'écart et en dessous du grand siècle, avec Scarron, Sorel, Furetière, Colletet, et même Boileau, pour rejoindre, à l'autre bout, La Bruyère et Lesage, père du roman de mœurs.

Donc nul lyrisme. Des vers de bonne frappe, qui, comme ceux de Boileau, doivent tout leur mérite à leur sobriété concise, plutôt qu'à la grâce de l'imagination ou à l'élévation du sentiment.

Au demeurant, cette poésie est très caractéristique. Elle est beaucoup plus vieillote dans la forme que celle de Malherbe son contemporain. Elle est archaïque. Il semble qu'à cette époque où la langue française moderne se fixait, on ait eu le choix entre deux façons de parler, l'ancienne et la nouvelle.

Il est pour le vieux style parce qu'il est conservateur.

> En toute opinion, je fuis la nouveauté.

Il a le culte des anciens, de l'autrefois, et ne voit de salut que dans l'imitation « de nos vieux pères » et de ces « grands personnages » qui ont écrit depuis deux mille ans avec un tel crédit.

> Qu'en vers, rien n'est parfait que ce qu'ils en ont dit.

Horace est son modèle : il s'en est nourri, imprégné : il l'imite, le suit, et il entre en fureur quand sa pensée se reporte sur « ces jeunes veaux » qui veulent faire du neuf comme si, à eux seuls, la mouche de Platon avait emmiellé leurs lèvres, et qui ne craignent pas « d'offenser la mémoire des vieux ». Tant d'outrecuidance le met en rage, et il leur décoche ses traits les plus acérés.

L'acrimonie était d'autant plus vive que, dans l'espèce, l'esprit de famille entrait en jeu. Malherbe avait été fort dur pour Desportes, l'oncle de Régnier : il avait osé dire que son potage valait mieux que ses psaumes. Voici la vengeance que le neveu tira de cet insolent ; il le portraitura :

Cependant leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,
Epier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant,
Ne rend pas à l'oreille un vers trop languissant :
Et laissent sur le verd le noble de l'ouvrage.
Nul esguillon divin n'élève leur courage ;
Ils rampent bassement, faibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer : car s'ils font quelque chose
C'est proser de la rime et rimer de la prose.

Et comme toute idée chez lui se fait image, la comparaison arrive aussitôt, et celle-ci est joliment venue :

Aussi, je les compare à ces femmes jolies
Qui par des affiquets se rendent embellies,
Qui, gentes en habits, et fades en facons
Parmi leur point coupé tendent leur hameçon ;
Dont l'œil rit mollement avec afféterie
Et de qui le parler n'est rien que flaterie :
Des rubans piolez s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne gît qu'en l'ornement,
Leur visage reluit de ceruse et de peautre,
Propres en leur coiffure, un poil ne passe l'autre.

Sa théorie fut étroite et périlleuse, de borner le domaine de l'invention et de cantonner l'imagination dans on ne sait quelle docile imitation. Il n'a pas eu le souffle ardent de la poésie, « l'aiguillon divin », et on s'en douterait à cette étrange conception du talent, qui place le mérite dans le succès, et jauge la valeur des vers par l'argent qu'ils rapportent à leur auteur. Les jeunes incriminent les vers de Desportes, et les trouvent criblés de fautes ? Qu'ils gagnent donc autant d'argent que lui, et que leur belle Muse

Leur donne comme à lui dix mille écus de rente !

Des fautes ?

Telles je les croirai, quand ils auront du bien !

On ne peut rêver une plus étrange notion du génie poétique.

Un jour pourtant, le démon de la poésie le souleva au-dessus de lui-même, et lui souffla une page qui atteint à la grande éloquence, quand il écrivit à Rapin ces beaux vers inspirés par la philosophie et la conscience de la raison impuissante :

— Philosophes, rêveurs, discourez hautement :
Sans bouger de la terre, allez au Firmament ;
Faites que tout le ciel branle à votre cadence,
Et pesez vos discours même dans sa balance :
Connaissez les humeurs qu'il verse dessus nous,
Ce qui se fait dessus, ce qui se fait dessous ;
Portez une lanterne aux cachots de nature,
Sachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture,
Quelle main sur la terre en broie la couleur,
Leurs secrètes vertus, leur degré de chaleur;
Voyez germer à l'œil les semences du monde,
Allez mettre couver les poissons dedans l'onde,
Déchiffrez les secrets de Nature et des Cieux :
Votre raison vous trompe aussi bien que vos yeux.

De tels accents sont rares dans son œuvre, et après s'être ainsi aventuré dans les hauteurs, il redescendait vite et retombait,

De la tête et du col comptant chaque degré,

dans les rues boueuses et les bouges de Paris, qui furent son domaine de prédilection.

Il avait composé son épitaphe :

J'ai vécu sans nul pansement
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle,
Et si je m'étonne pourquoi
La mort osa songer à moi,
Qui ne songeai jamais à elle.

* * *

Boileau a porté ce jugement sur Régnier comparé à Malherbe :

« Régnier était bien plus poète que Malherbe, mais Malherbe avait plus de justesse que Régnier. »

C'est ce qu'il faut voir.

On ne lit plus Malherbe. Et pourtant son nom est toujours très célèbre.

Pourquoi ?

Si on ne le lit plus, c'est pour deux causes : d'abord, on lit fort peu les poètes; ensuite, il a écrit trop peu de très bons vers pour s'imposer à l'attention de la postérité.

C'est un homme au sujet duquel il y a moins à dire de son œuvre que de son rôle.

Quelques mots d'abord sur lui-même. Ce fut un fieffé original, brusque, bourru, indépendant, traitant les choses et les gens à coups de boutoir. Né à Caen (1), où l'on voit encore sa maison, à l'angle de la rue de l'Odon, il était l'aîné de neuf frères; il étudia dans sa ville natale, puis à Paris, puis à l'étranger, en voyageant. On voyageait alors beaucoup plus qu'aujourd'hui, malgré la moins grande facilité. Tous les écrivains, ou à peu près, de cette époque, ont fait un tour en Europe, et sont au courant de ce qu'on dit, écrit et pense ailleurs que chez eux. Ces sorties étaient plus profitables que nos excursions hâtives de touristes. On séjournait dans les pays, on y était présenté dans la société, on profitait des nouveautés qu'on découvrait. C'était de l'excellente éducation, bonne pour élargir l'esprit et affermir l'humeur.

Malherbe, qui fut brouillé avec tout le monde, commença, avant vingt ans, par se brouiller avec son père, puis avec son frère cadet Eléazar, le Benjamin de la famille, auquel il fit procès sur procès pour des questions d'intérêts.

On lui disait à ce propos :

— Que de procès ! toujours des procès avec votre famille !

— Avec ma famille ? Mais avec qui voulez-vous que j'en aie ? Ce n'est pas avec les Turcs et les Tartares, qui ne me connaissent pas !

Ayant quitté les siens, il entra au service du duc d'Angoulême, bâtard de Henri II. La poésie ne l'attirait pas encore; il faut compter pour peu un poème plein de défauts : *Les Larmes de saint Pierre*, auquel il suffira de faire un rappel du jugement bienveillant d'André Chénier.

(1) 1555-1628.

« Quoique le fond des choses y soit détestable, il ne faut point le mépriser. La versification en est étonnante. On y voit combien Malherbe connaissait notre langue et était né à notre poésie; combien son oreille était délicate et pure dans le choix et l'enchaînement de syllabes sonores. »

En réalité, il ne s'était pas encore trouvé; il se cherchait même fort peu. Mais le sens critique était déjà éveillé.

Un jour un grand seigneur écrivit un sonnet, il le montra à Dupérier en lui disant :

— Faites-le lire à Malherbe, mais ne lui dites pas que c'est de moi, dites que c'est de vous.

Malherbe lut, et dit :

— Voilà un bien méchant sonnet. Il ne serait pas plus mauvais, si c'était le Grand Prieur qui l'eût fait.

Il avait deviné juste.

Il se maria, et on s'étonne un peu qu'il n'ait pas tardé à se brouiller avec sa femme, étant destiné à quereller tous et un chacun. Il la laissa en Provence et vécut en Normandie.

La vie était rude. Sa famille ne lui donnait rien, et le seul cadeau qu'il reçut de son père fut un tonneau de cidre. On ne vit pas avec cela.

Le cardinal Du Perron remarqua quelques vers qu'il avait écrits, et présenta le jeune poète à Henri IV avec force éloges. A la cour, il se débrouilla et sut faire ses affaires. Il écrivit des vers de poète courtisan, des vers de commande, « de nécessité », comme il disait. Il était viveur, aimait le vin, le sexe, on l'appelait « le Père la Luxure ». Henri IV vit en lui son homme, et le Vert-Galant se l'attacha. Malherbe se fit nommer gentilhomme de la Chambre aux appointements de dix mille livres.

La mort de son père augmenta son bien de sa petite part d'héritage.

Il rimait pour ses protecteurs et pour les puissants du jour. Il a surtout travaillé de 1605 à 1610, et fit des odes, des sonnets, des ballets, pour le roi, pour le duc de Bellegarde, pour la princesse de Condé, aimée du roi. Il était passé poète officiel, et il excellait dans cette partie : ayant peu de sentiments par lui-même, il exprimait ceux des autres.

Au physique, les portraits du temps le représentent avec les cheveux courts et crépus, le front haut, les arcades profondes, l'œil clair et sérieux, le nez busqué, la figure maigre, la barbe en pointe, la moustache en crocs; l'ensemble de la tête encadrée par la large collerette blanche, donne une impression de finesse, de distinction, de fierté. C'était un grand original et un grand orgueilleux. Il avait de ces mots qui fleurent la vanité la plus outrecuidante, comme quand il disait fastueusement :

« La monnaie dont les petits paient les bienfaits des grands, c'est la gloire; de ce côté-là, on ne peut pas m'accuser d'ingratitude. »

L'âge ne le rabattit pas, ni ne le rendit plus modeste, et il prenait soin lui-même d'admirer sa verte vieillesse :

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages ;
Mon esprit seulement exempt de sa rigueur
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Ou encore :

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leurs cours;
Je les possédai jeune et les possède encore
A la fin de mes jours.

C'est sans réplique. Cette fatuité, qui n'avait pourtant rien de méridional, était l'une de ses bizarreries, car il en avait beaucoup. Il était vif, difficile, grossier parfois, dur et expéditif avec ceux dont il n'avait pas besoin. Il n'avait rien d'un caractère aimable, avenant ou accommodant.

Il dîne chez l'archevêque de Rouen; au dessert, il s'endort. On le réveille.

— Venez à mon sermon, lui dit l'archevêque.

— Non, merci, répond-il; je dormirai bien sans cela.

Voilà de ses boutades. Desportes, qui l'a prié à dîner, vient lui montrer ses psaumes traduits :

— Non, dînons, je vous prie; votre potage vaut mieux que vos psaumes !

Un ami le croise et l'arrête, un soir, dans la rue sombre, éclairée seulement par le laquais qui porte la torche. Malherbe interrompt brusquement l'entretien.

— Allons, bonsoir, vous me faites brûler pour cinq sols de flambeau, et ce que vous dites ne vaut pas six blancs.

Un jeune poète lui soumet des vers qu'il se propose de dédier au Roi.

Malherbe prend sa plume et écrit en dessous de la dédicace :

Au Roi,
Pour sa chaise percée.

Il avait de ces coups de botte, la délicatesse n'étant pas son partage. Veut-il être galant ? Voici le compliment qu'il trouve :

— J'ai été longtemps à vous retenir, madame, mais quand on est couché sur les fleurs, on a peine à se lever.

Ses opinions et ses jugements en littérature ont la même souplesse et le même moelleux.

Les paroles de Racan méritent d'être rapportées : « Il avait effacé plus de la moitié de son Ronsard et il en notait à la marge les raisons. Un jour Yvrande, Racan, Colomby et autres de ses amis, feuilletant ce livre sur la table, Racan lui demanda s'il approuvait ce qu'il n'en avait point effacé. Pas plus que le reste, dit-il. Cela donna sujet à la compagnie et entre autres à Colomby de lui dire que si l'on trouvait ce livre après sa mort, on croirait qu'il aurait trouvé bon ce qu'il n'avait pas effacé. Il lui répondit : « Vous avez raison », et à l'heure même il acheva d'effacer le reste... »

Ceci n'empêche qu'un patient chercheur a pu réunir, parfois à tort, souvent à raison, plus de quatre-vingts pages de citations où Malherbe s'est inspiré directement de Ronsard.

Tout ceci ne serait rien. Il y a une catégorie de gens, qu'on appelle les bourrus bienfaisants, et qui sont sympathiques. Malherbe n'est pas de ceux-là : il a eu plus d'égoïsme que de bonté, plus de sécheresse de cœur que de tendresse, et il l'a prouvé.

On cite, comme une preuve de sensibilité, la lettre qu'il écrivit à sa femme quand il perdit sa fille Jordaine. La voici, cette lettre.

J'ai bien de la peine à vous écrire cette lettre, mon cher cœur, et je m'assure que vous n'en aurez pas moins à la lire. Imaginez-vous, mon âme, la plus triste et la plus pitoyable nouvelle que je saurais vous mander: vous l'apprendrez par cette lettre. Ma chère fille et la vôtre, notre belle Jordaine, n'est plus au monde. Je fonds en larmes en vous écrivant ces paroles, mais il faut que je les écrive, et il faut, mon cœur, que vous ayez l'amertume de les lire. Je possédais cette fille avec une perpétuelle crainte, et m'était avis, si j'étais une heure sans la voir, qu'il y avait un siècle que je ne l'avais vue. Je suis, mon cœur, hors de cette appréhension, mais j'en suis sorti d'une façon cruelle et digne de regrets, s'il en fut jamais une bien cruelle et bien regrettable. Je m'étais proposé de vous consoler: mais comme le ferais-je, étant désolé comme je suis? Recevez cet office d'un autre, mon cœur, car de moi, je ne puis si peu me représenter cet objet et me ressouvenir que je n'ai plus ma très chère fille, que je ne perde toutes les considérations qui me devraient donner quelque patience et ne haïsse tout ce qui me peut diminuer ma douleur. J'ai aimé uniquement ma fille, j'en veux aimer le regret uniquement. Le mal qui me l'a ôtée ne m'ôtera pas le contentement que j'ai de ne m'en affliger. Mais que fais-je, ma chère âme. Je me devrais contenter de ne m'en consoler point sans vous donner par ces discours si tristes et si mélancoliques sujet de vous attrister davantage. A la nouveauté de cet accident, un de mes plus profonds ennuis, et qui donnait à mon âme des atteintes plus vives et plus sensibles, c'était que vous n'étiez avec moi pour m'aider à pleurer à mon aise, sachant bien que vous seule, qui m'égalez en intérêt, pouviez m'égaler en affliction. Plût à Dieu, mon cher cœur, que cela eût été; je serais relevé de cette peine de vous écrire de si déplorables nouvelles, et vous hors de ce premier étonnement qu'il faut que les âmes les plus raides et les plus dures sentent au premier assaut que leur donne cette douleur.

Certes, ce père est affligé, et le contraire serait trop surprenant; mais il me semble que, loin de prendre texte de cette lettre pour lui attribuer un cœur tendre et sensible, ce qui nous changerait bien notre Malherbe, si elle est, à l'opposé, remarquable par quelque endroit, c'est par l'étrange sang-froid et l'impassibilité qu'elle décèle. Qu'est-ce qu'un père qui en un pareil moment trouve encore l'esprit et le loisir de mouler une si belle page, dont les périodes ont la cadence étudiée et le balancement rythmique de l'art le plus consommé? Il craignait de perdre sa fille, nous dit-il :

— Je suis hors de cette appréhension, mais j'en suis sorti d'une façon cruelle et digne de regrets, s'il en fut jamais une bien cruelle et bien regrettable.

Mais c'est des concetti, et vous faites des pointes !

— J'ai aimé uniquement ma fille, j'en veux aimer le regret uniquement.

Mais vous faites de l'esprit !

— Le mal qui me l'a ôtée ne m'ôtera pas le contentement que j'ai de m'en affliger.

Le contentement de s'en affliger ! C'est le fin du fin et le miracle de la préciosité. Loin de citer cette lettre, pour en faire honneur aux sentiments de Malherbe, disons qu'elle est sa honte et j'en appelle ici à tous les pères : quel est celui qui serait assez dénaturé et insensible pour annoncer à sa femme la mort d'une fille avec de semblables soucis de grammairien, de rhéteur et de bel esprit ?

Dans une autre circonstance, il perdit un fils.

« Voici, raconte Tallemant des Réaux, comme ce pauvre garçon fut tué. Deux hommes d'Aix, ayant querelle, prirent la campagne ; leurs amis coururent après ; les deux partis se rencontrèrent en une hôtellerie. Chacun parla à l'avantage de son ami. Le fils de Malherbe était insolent ; les autres ne le purent souffrir. Ils se jetèrent dessus et le tuèrent. Celui qu'on accusait s'appelait Piles ; il n'était pas seul sur Malherbe ; les autre l'aidèrent à le dépêcher. »

Malherbe a pleuré ce fils en beaux vers, — des vers qui sont peut-être plus beaux que touchants :

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave et que j'aimais si fort,
Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauds la surprise infidèle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de réconfort,
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque par la raison
Le trouble de mon âme étant sans guérison,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime,

Fais que de ton appui je sois fortifié.
Ta justice t'en prie; et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

Ces vers sont parmi les meilleurs du poète, et la douleur qui y est peinte est poignante : le contraire serait monstrueux. Voyez comme la colère et la vengeance y ont le pas sur la résignation et la douleur : celle-ci pour être grande, n'est pas muette, elle rime, elle assemble les mots avec un rare bonheur, et la pointe finale sur ces assassins qui étaient juifs, est des plus ingénieuses.

C'est ne pas perdre la tête que de faire un sonnet en un pareil moment. Malherbe était une forte tête : nullement rêveur ou imaginaire, il était pour le solide, et il avait l'esprit pratique. Les *Instructions à mon fils* sont des conseils de rusé Normand qui sait tenir des comptes en partie double. Il lui énumère ses procès, l'état de ses biens, de ses dettes, c'est le manuel de la chicane et du parfait comptable. N'oubliez pas qu'il fut trésorier public, et qu'il sut mener habilement de fortes spéculations sur des terrains à bâtir, à Toulon, et sur les salines de Castigneau.

Il supputait le mérite de ses vers par leur rendement, comme s'il se fût agi d'une carrière de moellons.

Il écrivait à un ami :

« Je vous envoie des vers que j'ai donnés à la reine ; ils sont au goût de toute cette cour ; je désire qu'ils soient au vôtre ; s'ils produisent quelque chose de bon pour moi, ils seront au mien ; jusque-là, je tiendrai mon jugement suspendu. »

Nul sentiment profond, nulle conviction : l'apparence touchante de ses poésies est factice, et sa biographie jette un vilain jour sur son œuvre. Vous admirez ses beaux vers sur la mort de Henri IV ?

O soleil! ô grand luminaire!
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable échange
Te couchas aux rives du Gange,

D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité ?

Vous le croyez ému, remué au tréfond de l'être ? Non, c'est un devoir de courtisan, une corvée poétique à laquelle on ne peut se soustraire, et il a écrit :

— J'en dirai ma ratelée comme les autres.

Voilà qui mesure sa sincérité. Il en dit sa râtelée ! Et Henri IV n'est pas plus heureux avec lui que n'avait été Henri III ; il le chanta sur tous les modes majeurs :

Henri de qui les yeux et l'image sacrée
Font un visage d'or à cette âge ferrée.

Quand Henri III fut mort, et ne fut plus ni à craindre ni à solliciter, que devint-il dans l'esprit et l'œuvre du poète ? « Un roi fainéant », le « vergogne des princes. »

Il était ainsi avec les grands. Il les adulait, et les détestait dans son for intérieur.

Il flattait de Luynes, et il l'appelait à part soi :

Une absinthe au nez de barbet.

Mais un pauvre lui demande-t-il l'aumône au nom du ciel, il lui répond :

— Si Dieu te laisse pauvre, c'est que tu n'as nul crédit sur lui. A la bonne heure si tu venais de la part du duc de Luynes, je te donnerais.

Il eut le culte hargneux et forcé des grands ; il le fallait bien. De là une certaine hypocrisie qui gène ses vers, et leur enlève la netteté franche des sentiments.

Tous ces seigneurs, il les craignait, il les servait, il s'en servait, et il les détestait, témoin ce mot à un gentilhomme qui déplorait la mort des enfants de la princesse de Condé, princes du sang :

— Eh ! monsieur, vous ne manquerez jamais de maîtres.

Il fallait esquisser le caractère moral de Malherbe pour comprendre sa poésie. Celle-ci vaut moins par l'inspiration que

par la forme. Vous y chercherez vainement de belles et fortes pensées, des sentiments élevés, héroïques, chevaleresques, des enthousiasmes lyriques et des accents de vraie passion. Il n'éprouva rien de tout cela, étant homme posé, rassis, de sentiments sans relief, bougon à boutades, impatient, quelque peu parpaillot, et donnant à la froide raison tout ce qu'il refusait à l'imagination.

Ce fut, comme Boileau, un poète raisonnable. Mais son rôle fut plus considérable que celui de Boileau. Celui-ci a été le chien de garde du Parnasse. Il a aboyé contre les fantaisistes qui s'écartaient du troupeau pour cueillir sur les côtés les fleurettes de la prairie de Tendre. Il a maintenu l'ordre.

Malherbe l'a créé et établi. A un moment où la littérature et la langue étaient hésitantes, négligées, prolixes, il les a clarifiées, il leur a rendu la sobriété, le choix, le discernement, la mesure. Il a été un peu loin : c'est le fait de toutes les réformes, de dépasser le but pour l'atteindre.

Il a étriqué le lexique.

Le vocabulaire de la langue poétique de Malherbe est indigent. Il fut excellent comme point de départ, et il en avait gardé bien assez. Les floraisons du langage sont de celles qu'on peut émonder : elles sont assez vivaces pour redevenir vite trop touffues.

Dans cette tâche de régulateur et de censeur des mots, Malherbe fut inimitable. Il eut le bon sens juste, le goût sévère, le don du choix. Il faut toujours redire les vers trop fameux de Boileau qui a compris Malherbe, parce qu'ils sont bien tous deux de la même famille :

— Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle,
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

Il n'y a rien à dire à cette définition : elle est exacte. Vous remarquerez que l'éloge que contiennent ces vers est celui d'un grammairien : ce dont Boileau félicite Malherbe, c'est d'avoir mis les mots à leur place, écarté les locutions rudes, supprimé l'enjambement, soigné la sonorité des syllabes. Et le génie ? le lyrisme ? l'ardente fièvre de la passion ? la grandeur et la beauté de l'idée ? la noblesse des sentiments ? Boileau tient Malherbe quitte de ces qualités qu'il n'a pas eues : elles n'étaient pas nécessaires à sa tâche de philologie poétique. Malherbe a, d'un violent coup de barre, orienté l'appareil de notre langage vers un horizon nouveau. Il a passé au tamis les broutilles de vieux languaige, et il en est résulté le français moderne. Comme Minerve tout armée sortit de Jupiter, le français est sorti, tout prêt, du cerveau de Malherbe : il n'y avait plus rien à reprendre ni à ajouter; et il y a moins de différence entre le langage de Malherbe et celui de Beaumarchais ou de Chateaubriand, qu'entre celui de Malherbe et celui de Ronsard ou de Du Bellay, ses contemporains. Ce qu'il fondait, allait durer, sinon éternellement, du moins durant des siècles.

La sélection des mots à garder ou à rejeter, la forme, la facture, le rythme, la clarté, la méthode, la justesse, la vérité simple, le choix des termes, l'agencement des vers et des strophes, l'ordonnance du plan, tels furent ses soucis de poète algébriste, qui disposa le vocabulaire comme des pièces en bataille sur un échiquier, et fit battre la vieille garde usée des mots anciens par la jeune armée fraîche du lexique de son temps et de son œuvre.

C'était une rude entreprise de tenter à soi tout seul un pareil remaniement, et c'est là que Malherbe mérite une admiration sans réserve. Certes, il a trop réduit, élimé, rogné, rétréci le vocabulaire : mais il occupera toujours une place considérable dans l'histoire de la littérature. Il a donné à la forme littéraire l'importance qu'elle doit conserver; s'il l'a exagérée, il n'y a pas grand dommage ; en mettant à la mode les questions de grammaire et de réforme du langage, il s'inscrivait en tête de ces Précieux dont le rôle sera si important au XVII[e] siècle, et a été si méconnu, parce que, par une conjura-

tion facile et erronée, on a trop accepté, sans le discuter, l'avis partial de Molière et de Boileau, qui ont échoué d'ailleurs dans leurs attaques injustes.

C'est sous les traits du grammairien que son souvenir se conserva. Balzac en a tracé ce croquis pittoresque :

« Vous souvenez vous de ce vieux pédagogue de cour que l'on appelait autrefois le tyran des mots et des syllabes?... J'ai pitié d'un homme qui fait de si grandes affaires entre *pas* et *point;* qui traite l'affaire des participes et des gérondifs comme si c'était celle de deux peuples voisins l'un de l'autre et jaloux de leurs frontières. La mort l'attrapa sur l'arrondissement d'une période, et l'an climatérique l'avait surpris délibérant si *erreur* et *doute* étaient masculins ou féminins. Avec quelle attention voulait-il qu'on l'écoutât quand il dogmatisait de l'usage et de la vertu des particules?... »

Balzac fait là allusion à la mort de Malherbe, que Racan a contée :

Avant de mourir, il s'éveilla en sursaut pour blâmer sa garde-malade d'avoir employé un mot qui à son gré n'était pas bien français. Son confesseur lui en fit reprimande, il répondit:

— Je veux défendre jusqu'au dernier soupir la pureté de la langue française.

Voilà le fond de son secret et de sa force; il est tout entier dans ce mot qui le peint au vif.

On demandait à un musicien, à son lit de mort :

— Etes-vous luthérien ou calviniste ?

Il répondit :

— Je suis forte-pianiste.

C'est presque le mot de Malherbe mourant dans la passion impénitente de sa réforme du langage. Et il rappelle le cas de cet autre savant, Dumarsais, grammairien incorrigible jusqu'au bout, et dont le dernier mot sur son lit de mort fut :

— Je m'en vais ou je m'en vas, car l'un et l'autre se dit, — ou se disent.

C'est de ce grammairien Dumarsais qu'on a rapporté aussi cette réplique du philologue invétéré; son élève avait dit :

— Fichtre !

Il le corrigea avec flegme :

— Monsieur, ce mot n'est pas français : on dit f..., mais il n'y a guère que la canaille qui s'en serve.

Théophile de Viau a jugé Malherbe durement, mais assez sainement :

« Malherbe, l'esprit le moins poétique qui fût jamais, est en vers un pendant assez exact de ce qu'était Balzac pour la prose; c'est le même purisme étroit et sans portée, les mêmes minuties de syntaxe, la même pauvreté d'idées et de passion. Dans les lettres de l'un comme dans les vers de l'autre, tout est mesquin, symétrique et rabougri; le style pousse la sobriété jusqu'à la lésine; il n'y a rien d'abondant, rien d'ample et de flottant; *le vêtement de l'idée est trop court pour elle, et il faut tirer à deux mains pour l'amener jusqu'aux pieds*. La recherche du congru et du galant dégénère souvent en préciosité; la richesse maladroite des rimes ramène à chaque bout de vers les mêmes assonances. Ce sont les merveilles à nulles autres secondes, les plus belles du monde, expressions indubitablement admirables et du plus bel air, et, dignes à tous points de messieurs du *Recueil Choisi*, mais dont la répétition ne laisse pas de devenir fastidieuse à la longue. Quant aux métaphores, aux figures, à la passion, à tout ce qui est poésie enfin, il n'en faut pas chercher; ce sont lettres closes pour eux; ils ne s'en doutent même pas, et professent pour la poésie un mépris au moins fort singulier. »

Et sa sévérité s'exaspérait :

— Malherbe n'a pas eu de repos qu'il n'ait eu, à force de le faire passer à travers les filtres de la syntaxe, enlevé toutes la partie colorante de la langue qu'il travaillait ; il a fait comme un chimiste qui d'un vin généreux ne laisserait au fond de la cornue que la partie incolore et insipide.

Il fallait bien marquer le rôle philologique et prosodique de la réforme malherbienne. Mais il faut se garder d'exagérer pourtant, et ne pas oublier que ce tyran des mots fut parfois poète. Retenons seulement qu'il fut poète à sa façon, qui n'était pas la bonne.

Il fut un « regrattier », qui écrivait (on a fait cette moyenne), trente vers par an, avec effort.

Il disait :

— Un bon poète n'est pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de boules.

Voilà son erreur et sa faiblesse. Artisan de la forme, il n'a rien exprimé de grand, de généreux ; il n'a pas compris la fonction du poète, qui est de servir l'éducation des masses en assurant une forme solide, durable, à de grands et beaux préceptes, récits, exemples, qui, voltigeant sur les lèvres des hommes, ne tardent pas à pénétrer aussi les cœurs.

Ce rôle d'éducateur, le poète le reçoit à son insu ; il est le truchement et le héraut des masses, sans le vouloir, sans le savoir. Il exprime avec force et émotion des sentiments qui sont les nôtres, mais nous sommes ravis de les entendre exprimés en termes si beaux, que nous ne les soupçonnions pas, et nous y applaudissons en les reconnaissant. C'est en ce sens que le poète porte l'âme des foules.

Apollon n'a pas voulu que sa lyre ait été tenue par des doigts inhabiles à faire chanter jamais de belles strophes. Il y en a dans l'œuvre de Malherbe, et elles sont justement célèbres et citées. Ce vers est gracieux :

Tout le plaisir des jours est dans leur matinée.

La même pensée est exprimée avec plus de tristesse sérieuse dans ce regret poétique :

La nuit est déjà proche à qui passe midi.

Les fameuses stances à Du Périer sur la mort de sa fille méritent leur réputation :

Mais elle était du monde où les meilleures choses
Ont le pire destin,
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.
La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.
. . . .
Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

L'ironie de la satire grimace avec esprit dans cette strophe contre les inutiles muguets de cour :

Les peuples pipés de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
Jugeaient qu'ils parlaient de s'armer
Pour conquérir la Palestine
Et borner de Tyr à Calis
L'empire de la fleur de lis.
Et toutefois leur entreprise
Etait le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemise
Et la figure d'un ballet.

On a toujours admiré la facture nette et forte de ces vers :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde.
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre,
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

Ceux-ci encore sont célèbres et dignes de l'être :

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes,
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

Il a dit agréablement les douceurs de la paix :

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs :
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

Ce petit coin de bucolique n'est pas sans agrément :

L'Orne comme autrefois nous reverrait encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Egarer à l'écart nos pas et nos discours ;
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébats nos heures consumées
Que les soleils nous seraient courts !

Les anthologies citent encore avec raison :

Tu nous rendras alors nos douces destinées ;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs;
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles
Et les fruits passeront les promesses des fleurs.

On se rappelle la belle élégie :

Que direz-vous, races futures...

On peut faire ainsi dans les Odes de Malherbe de ces belles cueillettes qui sont les jolies promesses des fleurs ; tout cela est soigné, poli, sans suture, fini, poussé, limé : il n'y manque que l'exaltation, le mouvement, la chaleur, le lyrisme.

Le théoricien a été vaincu par l'expérience ; mais il a montré la route, et son passage n'a ni été inutile ni négligeable. Il a rendu un grand service à la langue française, qui, après la Pléiade, s'ébrouait en liberté et se dispersait en nouveautés et en fantaisies. C'est sa gloire, — gloire maussade, — d'avoir réduit la muse aux règles du devoir, comme on incarcère à l'école l'écolier buissonnier. Expulser de notre langue les latinismes, archaïsmes, néologismes, ne garder que les mots « purement français » consacrés par « l'usage », tant celui des courtisans que celui, à l'occasion, des crocheteurs du port Saint-Jean ; « dégasconner » le vocabulaire, mettre en fuite l'équivoque, les comparaisons fausses, dénuder et débarrasser la pauvre dame que la Renaissance avait affublée de falbalas et de brimborions lourds et compliqués, préconiser les formes nettes et arrêtées, se défier de l'effusion, ne s'en rapporter

qu'à la froide et sage prudence : telle fut l'œuvre qu'il aborda avec une ténacité énergique, inlassable, minutieuse. Car il allait jusqu'au bout de ses théories, et ne craignait pas de descendre dans un détail infini, mettant Maynard au pinacle parce que Maynard avait établi la nécessité d'une césure au milieu des strophes de six vers, marquant les rimes bonnes et mauvaises, interdisant de faire rimer le simple et le composé comme *jour* et *séjour*, les noms propres, *Italie* et *Thessalie*, les mots d'une association trop facile, *campagne* et *montagne*, un *a* bref avec un *a* long, épris de la difficulté et des rimes rares, comme un parnassien, ennemi des inversions, des enjambements, des chevilles qu'il appelait « la bourre de Desportes ».

« Comment serait-il possible que la poésie volât au ciel, son but, avec une telle rognure d'ailes et écloppement » ? disait Mlle de Gournay, et elle comparait Malherbe à un renard qui ayant coupé sa queue, conseille aux autres d'en faire autant. Faites la part à l'exagération passionnée de l'époque et de la personne, et vous aurez là l'impression que laisse l'œuvre de Malherbe : il a fait une tâche utile pour son temps, et il était bon qu'elle fût faite ; comme elle était ingrate et difficile, elle était de celles qui demandent plus de dévouement qu'elles ne donnent d'éclat, et devant qui la reconnaissance est le plus élémentaire devoir.

Mais le lyrisme ou la satire ne sont pas les seules expressions de la poésie, et la poésie dramatique du XVIe siècle, sans avoir été brillante, vaut et veut pourtant que je vous en donne un rapide aperçu.

CHAPITRE IV

Le Théâtre

Époque de Traductions. — Jodelle. — Grévin. — Garnier. — Les frères de la Taille. — Larivey. — Divers.
Conclusion. — Hymne de Th. Gautier au XVIe siècle.

Jusqu'en 1559, le théâtre public est à peu près infertile et délaissé. L'art dramatique est abandonné aux collèges et aux représentations privées dans les hôtels et les châteaux.

Ce qu'on jouait? D'anciens mystères, d'anciennes farces, et aussi des pièces faites selon la formule nouvelle de la Renaissance, tragédies et comédies.

Quel était leur modèle? C'était le théâtre antique, dont il avait été fait nombre de traductions. A l'instar de ces œuvres anciennes, et comme les lettrés parlaient à merveille la langue de Cicéron, ils composèrent des tragédies nouvelles en latin, dont les premières s'appelèrent *Baptistes, sive calumnia : Jephtes, sive votum*, par Buchanan, ou *Julius Cæsar* par Muret. Sénèque était le type que l'on copiait. Ce fut Jules-César Scaliger qui rédigea la théorie de cet art nouveau d'après l'Antique. Il définit la tragédie, le récit d'un cas illustre (« piteux », disait Jean de La Taille), qui se termine malheureusement et qui est fait en vers du style grave. La plus belle fortune était réservée à cette définition, qui devait durer jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, et confiner la tragédie dans le genre lent et austère de l'élégie dramatique. Sur la foi de Scaliger, s'autorisant, sans mandat, d'Aristote, Jean de la Taille posa la règle des trois unités, dont nous aurons à parler plus tard.

On traduisit avec rage. Il y eut comme un besoin de sortir

des frontières, de quitter le sol natal, de négliger et d'ensevelir cette littérature indigène que le moyen âge semblait avoir apauvrie, épuisée : sans l'invasion des Turcs, il est bien probable qu'elle se serait rajeunie et renouvelée d'autre sorte.

Buchanan, le cicéronien Muret, Barthélemy, Octavien de Saint-Gelais, Lazare de Baïf, Charles Estienne, Bouchetel, Thomas Sibilet, auteur d'une fameuse *Iphigénie* (1549), Ronsard, Antoine de Baïf, sont quelques-uns de ceux qui traduisirent les tragiques grecs, et Sénèque, Térence, sans compter un nombre infini de comédies italiennes, et quelques espagnoles aussi, comme la *Célestine* de Fernando de Rojas.

Le nombre plus grand des traductions est l'indice de la pénurie littéraire d'une époque. N'ayant plus d'aliment chez elle, la curiosité littéraire va en chercher ailleurs. Il est dommage qu'il faille constater qu'on n'a jamais autant traduit que de nos jours : c'est peut-être le présage d'une renaissance de notre littérature par les influences européennes.

Vers 1540, on traduisait, et par corollaire, on adaptait, on imitait, on copiait : un genre nouveau naissait, — le genre classique.

Des essais tenaient encore au passé, tout en sacrifiant au présent : ce sont des tragédies qui sont toujours engagées dans la formule des mystères, comme la *Tragédie française du Sacrifice d'Abraham* de Théodore de Bèze, en 1551, beaucoup moins prolixe et inculte que le *Mystère du Viel Testament* où le même sujet est traité ; comme aussi de Loys Des Masures, *David combattant, David triomphant, David fugitif*, un mystère en trois journées qui sont trois belles tragédies écrites avec ampleur, délicatesse parfois, avec vérité et avec une belle aisance.

Les principaux noms qui ont illustré le théâtre au XVIe siècle sont, pour ne pas revenir vers Remy Belleau déjà vu, et sans oublier un salut à Montchrestien : Jodelle, Grévin, Garnier, Jean de la Taille et Larivey, pour ne pas nous perdre dans le détail d'une infinité d'auteurs de moindre importance ou d'importance nulle, comme ceux dont parle sévèrement Jean de la Taille : « Un tas d'ignorants se mêlent aujourd'hui de mettre en lumière tout ce qui distille de leur cerveau mal

timbré, et font des choses si malplaisantes qu'elles dussent faire rougir de honte les papiers même ».

De ceux-ci retirons pourtant un nom connu.

Gringoire a eu l'heureuse fortune de trouver au XIXe siècle des habilleurs, des maquilleurs, des arrangeurs de génie ou de talent, dont l'autorité a supprimé l'histoire. Le Gringoire de Victor Hugo et celui de Théodore de Banville ont l'air plus vrais et sont plus connus que le Gringoire Pierre qui arriva à Paris en 1500 pour faire des sotties. Aussi sa figure nous est arrivée embellie, déformée en mieux, idéalisée. Celui-ci en fait le plus brave et joli garçon du monde, gueux sympathique et affectueux, digne de tendresse et d'émoi : celui-là le propose comme le modèle de la grandeur d'âme, de la noblesse des sentiments, de la pureté sous l'enveloppe contrefaite et chétive du corps. Rabattez-en ! Voyez plus posément un gars normand aux gages du roi Louis XII qui lui paie ses cantates officielles comme *La Conquête du Milanais*, ou ses attaques satiriques dont la royauté dirige les coups, contre le pape Jules II; soit dans le pamphlet *La Chasse du Cerf des Cerfs*, soit dans la sottie *Jeu du Prince des Sots et de la Mère Sotte*, où l'Eglise vêtue d'oripeaux dit cent folies de concert avec la Papauté travestie en Mère Sotte, férue de l'idée de disputer au Prince le pouvoir temporel. Le clergé, la noblesse, reçoivent les traits malicieux que leur fait décocher Louis XII par son poète officieux dans des pamphlets *Les Folles Entreprises*, *Les Abus du Monde*, *Le Blason des Hérétiques* contre les protestants. Il passa au service du duc de Lorraine, et fut toute sa vie le contraire du génie indépendant, fier et hardi qu'on nous a proposé: ce fut un poète couchant de cour, de puys, de réunions officielles et religieuses. Sa poésie a de la naïveté, de la rudesse, de la couleur. Il pouvait arriver à nous tel quel, et sans le déguisement que le romantisme lui a jeté sur les épaules, et sous lequel il l'a fait disparaître.

* * *

Etienne Jodelle (1) tenait dans la Pléiade l'emploi de poète

(1) 1532-1573.

tragique qu'il occupa dès l'âge de vingt ans, en faisant jouer, au collège de Boncour, en 1552, sa *Cléopâtre*. Dans la suite, il donna une *Didon* et une comédie d'*Eugène*, qui consacrèrent sa réputation. Ronsard, le tant loué, le louait avec grâce :

> Jodelle le premier d'une plainte hardie
> Françaisement chanta la grecque tragédie,
> Puis, en changeant de ton, chanta devant nos rois
> La jeune comédie en langage françois,
> Et si bien les donna que Sophocle et Ménandre
> Tant fussent-ils savants y eussent pu apprendre.

Outre le théâtre, il cultiva la poésie, latine ou française, fit des odes, des élégies, et ne put ni publier ni faire représenter « des tragédies et comédies restées pendues au croc ».

Gentilhomme ruiné, il nous apparaît à distance comme un type amusant et romanesque d'activité, de facilité, d'intelligence vive et dégagée. Il montait brillamment à cheval, il était « vaillant et adextre aux armes », sportif, comme nous dirions aujourd'hui, et pourtant aussi très intellectuel. C'est le propre du XVIe siècle d'avoir produit de ces natures robustes qui alliaient la valeur physique à la valeur de l'esprit. Aujourd'hui, les deux se rencontrent rarement ensemble, et paraissent se chasser l'un l'autre. Les hommes de nos temps ne valent que la moitié des gens de ce temps-là.

Jodelle, excellent et vaillant cavalier, savait en outre peindre, sculpter; il était architecte, décorateur, metteur en scène et maître de divertissements; avec cela, excellent orateur; sa mémoire était prodigieuse, il connaissait tout, savait parler et raisonner de tout, vivait dans l'insouciance et la prodigalité, méprisa toute ambition, préféra se tenir à l'écart et vivre à sa guise, en gentilhomme indépendant, qui recevait avec fierté les libéralités de Henri II.

En littérature, son premier succès fut sa tragédie de *Cléopâtre captive*, la première des *Cléopâtre* que devaient successivement porter à la scène Belliard, Montreux, au XVIe siècle; Benserade, La Thorillère, Chapelle, au XVIIe siècle; Marmontel, au XVIIIe siècle; Alexandre Soumet, Mme de Girardin et Sardou, au XIXe siècle.

La *Cléopâtre captive* est en cinq actes, qui content les événements consécutifs à la mort d'Antoine, la victoire d'Octave et la mort de la reine d'Égypte. Ce fut un triomphe plein d'enthousiasme et de délire, et l'on salua l'avènement du théâtre antique renaissant. Devant un autel dressé en l'honneur de Dionysos, Baïf célébra Thespis en grec, auprès d'un bouc couronné de roses, et Jodelle fut couronné des palmes du chorodidascale.

Cette tragédie méritait-elle tant d'honneurs ? Si elle se produisait aujourd'hui, après tout ce que le théâtre a montré de parfait en ce genre, elle serait jugée sans exaltation et peut-être froidement. Il ne faudrait pas essayer de la jouer au théâtre. Elle n'a plus qu'un intérêt historique et relatif. Elle marque le moment où l'ancien mystère se transforme, où la tragédie moderne apparaît, encore affublée de scènes comiques, qui sentent les habitudes et les inventions des vieux mystères, comme celle où Cléopâtre bat son esclave en lui arrachant les cheveux :

Arraché
Sera le poil de ta tête cruelle.
Que plût aux dieux que ce fût ta cervelle.

Octave, à ce spectacle, observe avec placidité :

Oh! quel grinçant courage!
Mais rien n'est plus furieux que la rage
D'un cœur de femme.

Ce qu'il y avait surtout, dans la *Cléopâtre*, c'était la nouveauté, le retour à l'antique, la science et la pratique des textes, joints à l'usage habile de la jeune langue française. Ce sont ces prémices et ces promesses que saluèrent « les personnages d'honneur et les écoliers » qui tapissaient de leur infinité, au dire de Pasquier, les fenêtres de la cour, au collège de Boncourt, où la pièce fut jouée après qu'elle eut été représentée une première fois devant Henri II.

De *Cléopâtre* à *Didon*, il y a progrès pour le style.

Didon se sacrifiant est la mise en scène du IVe livre de l'*Enéide* selon la formule de Sénèque, avec des chœurs de

Troyens et de Phéniciennes. C'est l'épisode des amours d'Enée et de Didon, le départ furtif du perfide et la mort volontaire de l'abandonnée. Le mélange y est constant du médiocre et du meilleur. Cette dissertation de Didon sur le rôle des larmes est bien alambiquée :

Le pleur qui peu à peu sur notre face coule
Et jusqu'à l'estomac sa ressource se roule
Pour derechef, entrant et montant au cerveau
Redescendre par l'œil, nous mange comme l'eau
Qui aux jours pluvieux des gouttières dégoutte
Mange la dure pierre en tombant goutte à goutte.

Mais par contre, il y a de beaux vers d'accent et de passion, comme cette adaptation de Virgile *Exoriare aliquis :*

Quant à vous, Tyriens d'une éternelle haine
Suivez à sang et feu cette race inhumaine;
Obligez à toujours de ce seul bien ma cendre.
Les armes soient toujours aux armes adversaires,
Les flots toujours aux flots, les ports aux ports contraires,
Que de ma cendre même un brave vengeur sorte
Qui le foudre et l'horreur sur cette race porte.

Il y a des tragédies où il y a un beau vers. Il y en a deux au moins dans celle-ci, et les voici :

Mon deuil n'a point de fin: cette mort inhumaine
Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine.

La *Didon* de Jodelle inaugura la série des *Didon* que devaient refaire les uns après les autres La Grange, Hardy, Scudéry, Bois Robert, Le Franc de Pompignan, etc. sans parler des étrangers, de Cristobal à Métastase.

La tragédie n'a pas eu seule les attentions de Jodelle. Les auteurs dramatiques n'étaient pas alors spécialisés, et faire du théâtre, c'était être à la fois capable de traiter une tragédie et d'égayer une comédie. Ils eurent tous cette dualité de talents, Jodelle comme les autres.

La comédie qu'on appelle ordinairement *Eugène ou La Rencontre*, s'appelait seulement *Eugène*. *La Rencontre* était une autre pièce, aujourd'hui perdue.

Eugène a cinq actes. En quoi et pourquoi n'est-ce plus une farce ? Le sujet est bien celui des vieilles soties, un abbé

« puant sac tout plein de vices », qui a une conduite blâmable; son chapelain, messire Jean, plus cynique encore ; c'est la continuation des grosses satires du moyen âge contre le clergé.

Mais le style rend un son nouveau, plus net, la composition essaie d'être plus serrée, ou plutôt d'exister, le ton est varié et donne toute la gamme des notes basses et triviales aux plus relevées et nobles : les situations sont bouffonnes ou dramatiques, avec réalisme ou emphase, par une indécision qui constate précisément la recherche d'une orientation neuve ; et si le sujet est trop brutal pour que nous y insistions, du moins saluerons-nous dans l'abbé Eugène, sinon le parangon de toutes les vertus, du moins le prototype de la comédie française.

* * *

Venons a Grévin. Un médecin de cour, à qui la fille du Roi, Marguerite de France, fera faire, quand il mourra à 31 ans, de spendides funérailles, comme à son « médecin du corps et consolateur de son esprit », et qui écrivait en même temps des tragédies, un *Traité des Venins et Bêtes venimeuses*, la *Guerre contre l'Antimoine*, et un autre traité *De l'Imposture et Tromperie des Diables ;* qui menait à Turin, près de sa patronne, devenue duchesse de Savoie, un train luxueux : qui fut surintendant des finances savoyardes, et qui était un courtisan galant, élégant et accompli; un homme du monde doublé d'un savant et triplé d'un lettré: tel fut Jacques Grévin (1), natif de Beauvais, que le théâtre attirait déjà dès le temps de ses études, et qui écrivit, dès ses dix-huit ans, sa comédie la *Trésorière ou le Maubertin* de la place Maubert

Avec les *Ebahis* et *Jules César*, nous avons là tout l'essentiel de son œuvre dramatique : ajoutez-y de gracieuses poésies que lui inspira son amour pour la savante fille du savant Robert Estienne.

Ronsard avait ce poète médecin en particulière estime, et il l'avait dit :

(1) 1538-1570.

Ainsi dans notre France un seul Grévin assemble
La docte médecine et les beaux vers ensemble.

Les deux poètes se brouillèrent ensuite à propos de querelles religieuses : Grévin était calviniste et ne pardonna pas à Ronsard ses attaques contre les ministres protestants de Genève.

L'auteur dramatique cultiva les deux genres, le tragique et le comique, et mit les deux masques à sa muse.

Son *Jules César* imite de près le *Julius Caesar* de Muret; aujourd'hui, il ennuierait, il est trop oratoire et verbeux, et ne comporte pas assez d'action dans l'intrigue. Mais quelle nouveauté c'était alors de reconnaître des caractères étudiés, et une expression de belle et sonore allure, des vers de la bonne frappe :

Celui qu'un chacun craint doit se garder de tous.

Le désespoir de Calpurnie est exprimé en style véritablement tragique, et si ce sont des beautés qui aujourd'hui nous semblent frêles, on peut juger de leur intérêt historique par les acclamations qui les ont saluées alors.

L'action est lente, mais elle a la couleur et le ton tragiques ; elle ne manque ni de noblesse ni d'ampleur : le vers est ferme, frappé net : le style est élevé à la hauteur des conditions, et l'on se sent, avec Grévin, à dix lieues des mystères, qu'il contribua à faire oublier.

Dans des cours de collège, après des farces du vieux genre, qu'on appelait « les Veaux », écoliers et invités applaudissaient des comédies d'un genre neuf, et c'étaient les *Ebahis*, ou bien la *Trésorière* : les *Ebahis*, qui rappellent les *Abusés* que Charles Estienne faisait jouer en 1548, et la *Trésorière* qui est proche cousine d'*Eugène*, et qui n'est tendre ni pour les femmes, ni pour les financiers; c'est une des rares comédies de ce genre qu'on puisse signaler avant *Turcaret*.

Le sujet des *Ebahis* est ou sera classique : une fille est promise à un vieux, et elle aime un jeune; avec l'aide d'un valet et d'une intrigante, les amoureux bernent le vieillard, qui découvre au surplus qu'il s'était trop pressé de se croire veuf. Il y a là un type amusant, Pantaleone, amoureux bouffon et

poltron qui chante moitié en italien, moitié en français, fait une plaisante satire de ces italianisants que la Pléiade, dans son patriotisme, détesta et honnit. Quant au vieillard amoureux, il se pourrait que Molière l'ait connu, soit dans Grévin, soit dans ce répertoire italien, dont il sort, avant de composer son *Ecole des Femmes*.

En tout cela que voulait Grévin, par quoi précisément il plut à son temps? Rénover, faire du neuf. Jamais on ne pensa avec plus d'insistance ce que La Fontaine aurait pu dire et n'a jamais dit, bien qu'on lui attribue fidèlement le vers :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Grévin visa à faire autrement qu'on n'avait fait, à élever la farce au niveau de la comédie, à l'arracher aux tréteaux et au ruisseau pour lui faire les honneurs du théâtre, et la présenter « en telle pureté qu'ont baillée » Aristophane, Plaute et Térence. Il chercha la vérité sans vulgarité, mais sans « farder la langue d'un marchand, d'une chambrière », et la peinture exacte des mœurs, conditions et états, tout en respectant le pur français. Et c'est là une ambition que d'autres allaient plus légitimement concevoir, mais qu'il est beau d'avoir portée.



Robert Garnier lui est supérieur encore.

En 1583, une épidémie ravagea la France. Le fait était fréquent. La négligence de l'hygiène publique amenait ce néfaste corollaire.

Dans la ville du Mans vivait un magistrat estimé et considéré, tant par sa connaissance de la coutume et la pondération de ses arrêts, que pour sa réputation d'auteur de théâtre fort applaudi même par les rois. Il avait nom Robert Garnier.

Il vivait là paisiblement, avec sa femme, quand l'épidémie éclata. Ses domestiques conçurent un projet hardi et coupable. Voyant que nombre de gens mouraient, en telle quantité que les morts ne se comptaient plus, ils entrèrent dans cette pensée que deux cadavres de plus ou moins ne feraient

rien à l'affaire, et qu'à peine s'apercevrait-on que deux existences de plus étaient coupées. Ils ourdirent dès lors le dessein d'administrer quelque fâcheux breuvage à leur patron et à leur maîtresse, quitte à répéter après l'attentat avec des larmes dans la voix : C'est l'épidémie !

Or, il se trouva que la femme étant plus inconsidérée que l'homme, Mme Garnier but la première, et sa physionomie fut telle aussitôt qu'elle dissuada le mari de goûter la potion. Il secourut sa femme, la sauva, fit arrêter les sacripants, qui furent bellement pendus.

Ce magistrat ne se contentait pas d'ouïr des tragédies au tribunal, il en jouait chez lui.

Faut-il s'étonner qu'il en ait écrit ? Devant sa femme ressuscitée, il a dû s'écrier :

— Quel cinquième acte !

Robert Garnier, lauréat dès ses plus jeunes ans aux Jeux Floraux, a rimé maintes poésies amoureuses, qui sont oubliées, et maintes tragédies qui ne le sont pas tout à fait. Il convient d'en dresser une liste : elle est déjà, même en ne nommant que les principales, un hommage à sa facilité et à son inspiration classique :

Porcie, épouse de Brutus (1568). — *Hippolyte, fils de Thésée* (1573). — *Cornélie, épouse de Pompée* (1574). — *Marc-Antoine* (1578). — *La Troade ou la Destruction de Troie* (1578). — *Antigone* (1579). — *Sédécie ou la Prise de Jérusalem, ou les Juives*, et *Bradamante* (1580).

Classiques, ces sujets le sont d'autant plus que pour la plupart ils suivent Sénèque dans leur développement, et usent ou abusent de tous les procédés dont la tragédie fera son ordinaire, songes, conversations, récits, imprécations. Et pourtant, malgré la lenteur un peu lourde des épisodes, qui n'ont pas encore l'allure dégagée des modernes, on sent dans tout cela une vivacité d'imagination, une fougue nerveuse, une recherche des coups de théâtre et de la variété, qui fait, par endroits, songer à Shakespeare, et dont Corneille eût porté a son apogée la tradition, s'il n'eût eu les ailes cassées par la sotte querelle du *Cid;* et le mot « romantisme » vient à l'esprit en lisant le vieux Garnier. Il a le don des ripostes, du mouve-

ment épique, de l'agitation, de l'émotion par la terreur et les meurtres même; il a le pathétique, les accents déchirants, et si ses *Juives* ne se pourraient plus supporter, elles marquent pourtant une date dans l'histoire dramatique de notre pays. Il y atteint au sublime, et c'est une grande figure que celle de ce Prophète qui parle avant et après le drame, pour en dégager la notion élevée de la volonté divine qui fait des rois ses instruments : car si Nabuchodonosor a vaincu et puni le roi de Juda, Sédécie, c'est Dieu qui a dit : Je le veux. Certaines scènes ont une vigueur toute shakespearienne, comme celle où Sédécie, les yeux crevés et sanglants, vient en scène, après la mort de ses fils, s'humilier devant son vainqueur et devant Dieu; les caractères ont une netteté un peu dure, mais belle encore, et celui de la reine timide et soumise, de la grand'mère qui embrasse et conseille ses petits-enfants voués à la mort, du cruel tyran assyrien, du malheureux et résigné Sédécie : on sent l'homme de théâtre qui se révèle, et qui eût mieux fait, si d'autres eussent fait les essais avant lui.

L'originalité de Garnier est constatée plus décidément encore par sa *Bradamante*.

L'Arioste, dans son *Roland Furieux*, avait conté l'histoire de cette héroïne, sœur de Renaud de Montauban, qui sous l'armure guerrière se distingua parmi les meilleurs paladins. Aidée de la fée Mélisse et de l'enchanteur Merlin, elle délivra des fers d'Atlant son amant Roger, chef de l'armée d'Agramant.

Garnier emprunta cet épisode à l'Arioste et l'arrangea pour le théâtre. Bradamante aime Roger; mais on veut lui donner Léon, fils de l'empereur. Roger, désespéré de voir son amour contrarié, quitte la France et la cour de Charlemagne, et part pour aller vaincre et déposséder son rival. Il est vaincu lui-même; mais Léon, témoin de sa vaillance, le délivre, sans le connaître, et lui laisse sa liberté.

Cependant Bradamante, qui ne veut pas de Léon, obtient de Charlemagne la faveur d'épouser le chevalier qui pourra la vaincre au combat. Léon, qui aspire à sa main, n'osant l'affronter, prie Roger de le remplacer et d'aller combattre en son nom, et sous ses armes. Roger, la douleur dans l'âme, est

contraint par la reconnaissance d'accepter ce pacte; il entre en lice et il est vainqueur de Bradamante. Désespéré de ce triomphe qui donne sa bien-aimée à un autre, il s'enfuit dans les bois. Bradamante deviendrait l'épouse de Léon, si la sœur de Roger, Marphise, ne s'opposait à ce mariage, et n'offrait de combattre elle-même l'héroïne tant disputée. Charlemagne, embarrassé, ordonne que Léon et Roger en viendront aux mains pour tout décider.

Léon, pour ce duel, compte encore se faire représenter par le chevalier inconnu qu'il a déjà employé une fois. Mais celui-ci a disparu, et quand Léon le retrouve, c'est pour apprendre qu'il est Roger, son propre rival. Léon s'efface alors, cède la place, et Roger épouserait Bradamante, sans l'opposition du père de la jeune fille, le duc Aymon, qui préfère Léon à cause de ses richesses et de sa puissance. Des ambassadeurs de Bulgarie arrivent fort à propos offrir à Roger la couronne de leur pays : celui-ci étant empereur, le vieil Aymon l'agrée alors, et le mariage espéré s'accomplit enfin. Quant à Léon, il épouse Léonore, fille de Charlemagne; tout s'arrange; et ainsi finit très bien la tragi-comédie.

Elle a de l'action, du mouvement, et les caractères sont tracés avec habileté. Les scènes entre le vieux Aymon, ambitieux et cupide, et sa femme, la mobile Béatrix, sont de bonne comédie. La reine craint de contrarier son mari; elle a peur de chagriner sa fille, et elle tergiverse avec une touchante docilité. Si notre fille fait un autre choix que vous, dit-elle à son mari ? Et celui-ci répond avec autorité :

Le mien doit prévaloir.
Je connais mieux son bien que non pas elle-même.

BÉATRIX

Lui voulez-vous bailler un mari qu'elle n'aime ?

AYMON

Pourquoi n'aimerait-elle un fils d'un Empereur?

Cela ne coupe-t-il pas court à tout ?

Bradamante a de belles et éloquentes fureurs :

> Ah! Bradamante, où est ta prouesse guerrière?
> Où est plus ta vigueur et ta force première?
> Bras traitre! Traitre acier, et pourquoi n'avez-vous
> Poussé dans son gosier la raideur de vos coups?

Ces accents véhéments font oublier ce qu'il peut y avoir d'étrange pour nous aujourd'hui dans certaines images alors mieux portées :

> Je suis prise à mes rets, je suis prise à ma glu!

Le style, chez Garnier comme chez ses confrères, est ferme, rude, de bonne trempe. Dans ses tragédies, il a le sens du rythme, de la formule, de la netteté sobre et forte :

> Qui meurt pour le pays vit éternellement!...
> Votre honneur est de vaincre et savoir pardonner...

Ce sont là de beaux alexandrins, comme aussi la réponse d'Andromaque à Ulysse le menaçant de la mort :

> Venez moi menacer de chose plus à craindre:
> Proposez moi la vie!

Cette image de Troie qui tombe a de la grandeur et une poésie élevée autant qu'imagée : le soldat la regarde et s'étonne,

> Tant elle paraît grande et superbe en tombant!

On cite souvent, et ils valent d'être lus, ces vers des *Juives*, d'une grâce touchante et triste :

> — Les pauvres enfantelets, avec leurs doigts menus,
> Se pendent à son cou et à ses bras charnus,
> Criant et lamentant d'une façon si tendre,
> Qu'ils eussent de pitié fait une roche fendre.
> Ils lui levaient les fers et d'efforcements vains,
> Tachaient de lui saquer les menottes des mains,
> Les allaient mordillant et ne pouvant rien faire,
> Ils priaient les bourreaux de déferrer leur père.

C'est par ces accents, ces images, ces vigueurs que la tragédie faisait ses muscles et se préparait à produire Corneille.



Mais voici encore un nom fameux dans ce genre et à cette date.

Un Florentin vint un jour s'installer à Troyes, en Champagne, pour y être banquier. On l'appela *L'Arrivé*, puisqu'il arrivait de son pays. Le sobriquet lui demeura; il devint bientôt son nom et celui des siens. Son fils s'appela donc Pierre Larivey. Il fut estimé dans la ville, qui en fit un chanoine, et surtout un auteur dramatique.

Il connaissait bien le répertoire italien. Il y puisa, mais sut le renouveler par la pureté naïve et spirituelle de la forme. Lui aussi, il écrivait bien. Il sut penser à nouveau et faire siens les sujets que son Italie lui offrait. La part de l'imitation est si grande dans toute notre littérature, que son cas n'est point particulier et son originalité n'est pas entamée. Larivey (1), a publié une partie de son théâtre en 1579 : *Le Laquais, la Veuve, les Esprits, le Morfondu, les Jaloux, Les Ecoliers*, etc., toutes pièces imitées de l'italien. Le reste ne parut qu'en 1611.

La *Veuve*, traduit *La Vedova*, de Nicolo Buonaparte, un ancêtre de Napoléon Ier.

Il a en outre adapté *Les Facétieuses nuits du Seigneur Straparole* et d'autres livres italiens de plus sérieuse tenue. Ses comédies sont si peu négligeables, que Molière y a beaucoup profité. *Le Laquais* fait déjà songer à l'*Avare*, dont la ressemblance est plus grande encore avec *Les Esprits*.

Cette dernière comédie rappelle *les Adelphes* de Térence, et annonce *L'Ecole des Maris* de Molière. Elle pose le contraste de deux vieillards, dont l'un sévère et grondeur, ne fait de son fils, malgré ses précautions, qu'un garnement; l'autre, indulgent et doux, n'a qu'à se féliciter de son neveu, élevé par lui sans importune sévérité. Aussi qu'arrive-t-il ?

(1) 1550-1612.

En l'absence de Séverin, le vieillard grondeur, son fils Urbain soupe, sous son propre toit, avec sa maîtresse Féliciane. Comme dans le *Retour imprévu* de Regnard, Séverin arrive chez lui quand on ne l'attendait pas. Que faire ? Il ne faut pas qu'il entre! Le valet Frontin persuade au bonhomme que la maison est hantée par des esprits. En même temps, on vole à ce vieux grigou une bourse pleine d'or qu'il avait enterrée dans le jardin. Elle ne lui sera rendue que s'il consent au mariage des jeunes gens. Il y consent d'autant mieux que Féliciane est reconnue pour la fille fort riche d'un gros négociant, et que ce ne sera pas Séverin qui aura à payer les frais de la noce. Molière a lu et relu tout ceci, et en a fait état.

Le choix des intrigues que Larivey empruntait à l'Italie fut toujours heureux, et son adaptation, habilement francisée, ne manquait ni de verve ni d'entrain. Il savait renouveler, aiguiser, aviver l'expression, ajoutant à son modèle mille traits et drôleries. « Il est mort », dit l'Italien. Larivey traduisait : « Il a la terre sur le bec ». Ce souci constant de compléter, de parfaire, de rendre plus souple et plus drôle le texte sur lequel il travaillait, donne un singulier prix à son œuvre, qui manquerait à notre ébattement et laisserait un vide fâcheux, si on la rayait de notre répertoire. Le sel y est souvent un peu gros: aussi les reprises ne sont-elles point aisées. En les amendant, elles pourraient encore égayer.

* * *

Ils étaient deux frères, Jean et Jacques, de leur nom de famille: de la Taille. Jean (1) avait fait son droit: Jacques (2) avait fait du grec, et n'écrivit en tout que quatre ans, de seize à vingt. C'est Jean qui a publié ses tragédies, *Alexandre* et *Daire*, entendez Darius, — ce *Daire* célèbre par la suspension qui coupa la parole du roi mourant. Darius en effet recommande à Alexandre, sa mère et ses enfants :

O Alexandre, adieu, quelque part que tu sois,
Ma mère et mes enfants aie en recommanda... »
Il ne put achever, car la mort l'en garda.

(1) 1540-1608.
(2) 1542-1562.

L'aîné, Jean, a eu le sentiment qu'un théâtre nouveau était né, et il en a donné de curieux préceptes dans son traité *L'Art de la Tragédie*, publié en 1572 en tête de *Saül*. Il y énonce la loi des unités, comme Scaliger, et s'insurge aussi contre le décor multiple des *mansions*, que la tragédie classique fera s'écrouler. Son rôle fut considérable dans cette révolution. Qu'était ce novateur ? Un soldat, qui fit de tout, de la politique, de la polémique, des guerres et des vers. Il reçut une blessure à Arnay-le-Duc : Henri de Navarre fut ravi de sa bravoure, l'embrassa et le fit soigner par ses chirurgiens.

Ajoutez à son actif un Blason des *Pierres Précieuses*, un Traité pour savoir par la *Géomancie* les choses passées, présentes et futures, — par quoi il se documenta pour sa comédie *Le Négromant;* — et un Discours Notable des *Duels* et du malheur qui en arrive. Il a aussi à son compte un pamphlet contre les catholiques, *Les Singeries de la Ligue*.

Au théâtre, son chef-d'œuvre est *Saül le furieux*, *tragédie prise de la Bible, faite selon l'art et à la mode des vieux auteurs tragiques*. La mode des vieux auteurs, c'était la mode nouvelle; Jean de la Taille a battu en brèche les mystères et les farces, qu'il méprisa.

On a aussi de lui une autre tragédie, *La Famine ou les Gabaonites*, et deux comédies, *Les Corrivaux*, et le *Négromant*, d'un excellent style.

Ajoutons quelques auteurs encore qui méritent d'être connus.

Le « docte et élégant » Remy Belleau a mis de la gaîté ingénieuse dans sa comédie *La Reconnue*, tableau de mœurs bourgeoises observé avec sincérité.

N'oublions pas le fils de Tournebeuf (Turnebus, plus élégamment), d'Adrien Tournebeuf, le protégé d'Odet de Châtillon; il appela son fils Odet par reconnaissance, et favorisa par ses belles traductions le mouvement de la Renaissance.

Odet (1), premier président de la Cour des Monnaies, mourut à vingt-huit ans, laissant une amusante comédie *Les Contents*, où un valet, un voleur et un fanfaron courtisent la même

(1) 1553-1581.

fille, tandis que le bel habit rouge d'Eustache voltige d'épaules en épaules. La pièce est pleine de traits, de verve, de types réussis, comme celui de Françoise. C'est une des meilleures du temps.

Il y aurait beaucoup d'autres noms à aligner ici, témoins de l'originalité, de la fièvre d'activité qui remua toute cette génération.

Ce fut comme une émancipation, une révolte contre les vieilles habitudes, une recherche de l'imprévu, de l'inédit, de l'audace, un romantisme embryonnaire et qui avortera. Gabriel Bonnin, dans sa tragédie *la Sultane*, mettait en scène, avec un pittoresque faux, mais frappant et saisissant, des événements turcs contemporains de 1561, montrant ainsi l'exemple au *Bajazet* de Racine.

Un genre fleurit alors, surtout par l'influence italienne de l'*Aminta* de Tasse (1581), du *Pasteur Fido* de Guarini (1590) ; et espagnole, de la *Diane* de Montemayor (1578); et c'est la Pastorale, avec Nicolas Filleul, Nicolas de Montreux, Bassecourt, etc., qui cultivent avec succès l'idylle, chère aux deux siècles suivants.

Ce qui ressort de tout ce mouvement, c'est qu'il provoque une brisure, une cassure dans la continuité de nos traditions littéraires. Voilà notre littérature aiguillée tout autrement qu'elle ne l'avait été ; elle entre dans le tunnel éblouissant du classicisme, dont elle ne sortira qu'après deux cents ans.

Du Bellay avait claironné :

> « Employez-vous à restituer les anciennes comédies et tragédies en leur ancienne dignité qu'ont usurpée les Farces et Moralités. »

Le signal fut entendu, l'ordre fut exécuté; comme une race persécutée qui disparaît et s'éteint; comme un pays dont on brûle les villes pour semer du blé à leur place; le théâtre du moyen âge fut aboli, décimé, anéanti, et sur ses ruines se dressa le glorieux et classique intrus qui régnera jusqu'à la préface de Cromwell.

La tragédie classique sera l'une des gloires les plus écla-

tantes, les plus originales du XVIIe siècle; celui-ci a été et il restera le seul, qui ait montré des chefs-d'œuvre dans ce genre.

*
* *

C'est à lui que nous arrivons à présent, — non sans donner un dernier salut à ce XVIe siècle merveilleux, époque d'agitation, d'animation, de recherche, de curiosité, d'éveil, d'activité en tous sens, de vie drue et de vigueur cavalière, d'enquête, de pensée alerte et brave qui secoue, remue, brasse les idées, les projets, les nouveautés, allume les flambeaux dans les banquets littéraires, les chandelles sur le bureau nocturne des érudits, les torches sous les fagots des bûchers, et la flamme de l'art au cœur des amants de la Beauté : et ce sera par la voix de Théophile Gautier, qui lui a dédié ce salut éloquent et pittoresque :

« Admirable XVIe siècle ! — Siècle fécond, touffu, plantureux, où la vie et le mouvement surabondent ! — Admirable, jusque dans ses turpitudes ! — Que nous sommes petits à côté de ces grands-là ! — Ils savent le grec, ils savent l'hébreu. — Les cuisinières parlent très bien latin. — Théologie, archéologie, astrologie, sciences occultes, ils ont tout approfondi; ils connaissent tout ce qui est, et même ce qui n'est pas; ils mordent en plein dans les fruits de l'arbre de science; ils entassent *in-folio* sur *in-folio* ; un *in-quarto* leur coûte moins qu'à nous un *in-trente-deux;* les peintres et les sculpteurs couvrent des arpents de toile de chefs-d'œuvre et pétrissent des armées de statues; on se bat avec des épées que nous soulevons à peine, avec des armures qui nous feraient tomber sur nos genoux. — Querelles de théologie, émeutes, duels, enlèvements, aventures périlleuses, repues franches dans les cabarets. — Sonnets à l'italienne, madrigaux en grec sur une puce, savantes scholies sur un passage obscur, débauches effrénées avec les grandes dames ou les petites bourgeoises : quel mélange inouï, quel inconcevable chaos ! — Le sang et le vin coulent à flots; on s'engueule en excellent latin, on se fait brûler vif. — On embrasse toutes les filles; on mange de

tous les plats, et quels plats? de véritables montagnes de viande; on vide son verre d'un seul coup, et quels verres? des verres qui tiennent trois de nos bouteilles, et qui sont à nos petits gobelets ce que leurs *in folio* sont à nos *in octavo*. De quelle côtes ces gaillards-là avaient ils le cœur cerclé pour résister à un pareil travail, à un pareil amour, à une pareille débauche? de quoi leurs mères les avaient elles faits? les nuits pendant lesquelles ils avaient été forgés étaient-elles de quarante-huit heures, comme la nuit où fut conçu Hercule! Ah! misérables que nous sommes! pauvres buveurs! pauvres débauchés! pauvres amoureux! pauvres littérateurs! pauvres duellistes! nous qui roulons sous la table à la quatrième bouteille de vin, qui blêmissons pour trois ou quatre nuits mal dormies. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

MOYEN AGE

CHAPITRE PREMIER

Naissance et enfance de la langue française. — Formation du français. — Premiers monuments. — Cantilènes. — Vies de Saints. — Le *saint Alexis*. — Les saints bretons et Renan. — Thomas Becket. — Le chevalier au barillet. — Le roi et le pendu. — Le *Tombeur de Notre-Dame*. 1

CHAPITRE II

Grandeur et décadence des chansons de geste. — Le Trouvère au Manoir. — Cycle de l'antiquité : *Roman de Troie* par Benoit de Sainte-More, etc. — Cycle Breton : *Tristan et Yseult* de Thomas et Béroul. — Chrestien de Troyes : *Le Chevalier au Lion*, *Perceval*, etc. — Cycle français : *Chanson de Roland*. — Autres : Robert Wace ; La Chanson des Lorrains ; Poèmes divers. — Décadence de la Geste. — Le *Roman de la Rose*... 24

CHAPITRE III

Contes et Récits. — Sources des Contes. — Le *Roman des sept Sages*. — Le *Dolopathos*. — Virgile au moyen âge. — Les Fabliaux. — Les Trouvères. — Les Fables. — Les Romans de Renart. — Contes du xive et du xve siècles. — Antoine de la Sale. — Le petit Jehan de Saintré. — Les *Cent Nouvelles Nouvelles*. — Epuisement du genre.......... 71

CHAPITRE IV

Les Poètes lyriques (xiie-xve siècles). — Troubadours et Trouvères. — Les genres. — Les chansons d'amour. — Les Puys poétiques. — Le sentiment de la nature. — G. Machaut. — Froissart. — E. Deschamps. — Christine de Pisan. — Alain Chartier. — Charles d'Orléans. — F. Villon.... 102

CHAPITRE V

La Symbolique Chrétienne. — Les Sermonnaires. — La Symbolique. — Ce que disent les cathédrales. — Les Bestiaires. — Les Prédicateurs. — Saint Bernard. — Foulques de Neuilly. — Gerson. — Maillard et Menot...... 143

CHAPITRE VI

Le Théatre. — Installation matérielle. — Décors et Machinerie. — Miracles et Mystères. — Jean Bodel et le *Jeu de Saint-Nicolas*. — Rutebeuf. — Les Confrères de la Passion. — Représentation du *Viel Testament*. — Les indications scéniques. — Les genres Comiques. — Adam de la Halle. — La Fête des Fous. — Farces et Sotties. — La Basoche. — Théâtre de Collège. — Fin des Mystères; la Tragédie........ 163

CHAPITRE VII

Les Chroniqueurs. — Les premières chroniques. — Villehardouin. — Joinville. — Froissart. — Commines. — Conclusion sur les x-xve siècles.. 193

DEUXIÈME PARTIE

XVIe SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

La Renaissance. — Origines de la Renaissance. — Les Savants d'Orient en Italie. — La Dernière des Renaissances françaises. — L'Imprimerie et les découvertes. — Le Rôle de François Ier. — Roi galant, vaillant et lettré. — Les Beaux-Arts. — Les Châteaux de France. — La Religion de la Beauté. — Le Paganisme et la Réforme. — Deux banqueroutes : celle du Moyen âge et celle de la Renaissance. — Le Réveil du Nord. 225

CHAPITRE II

La Prose. — Théologiens, Controversistes : Calvin, François de Sales, P. Viret, Théodore de Bèze, Étienne Pasquier, Charron, Duplessis Mornay, Du Perron. — Moralistes, Politiques : Montaigne, Jean Bodin, La Boétie, Hotman, Hubert, Languet, d'Ossat, Henri IV, Montchrestien, Ramus, Charron, Cornélius Agrippa, Bonaventure des Périers, L'Hospital, du

Vair, — Érudits, Critiques, Savants : Le Maire de Belges, Fauchet, Et. Pasquier, Henri Estienne, Meigret, Ambroise Paré, Bernard de Palissy, Olivier de Serres. — Traducteurs : Dolet, Amyot. — *La Satire Ménippée*. — Histoire et Mémoires : Jean Molinet, De Thou, Palma Cayet, Monluc, La Noue, D'Aubigné, Brantome, divers. — Conteurs : Tahureau, Cholières, Bouchet, Tabourot, Béroalde de Verville, Des Essarts, l'*Amadis*. Marguerite de Navarre, Noël du Fail, B. des Périers. — Rabelais : Sa vie, ses œuvres, le style, les idées, l'influence. 249

CHAPITRE III

La Poésie. — Clément Marot. — La Pléiade. — J. du Bellay. — Ronsard. — Divers. — Femmes Poètes. — Desportes et Bertaut. — Régnier. — Malherbe. 319

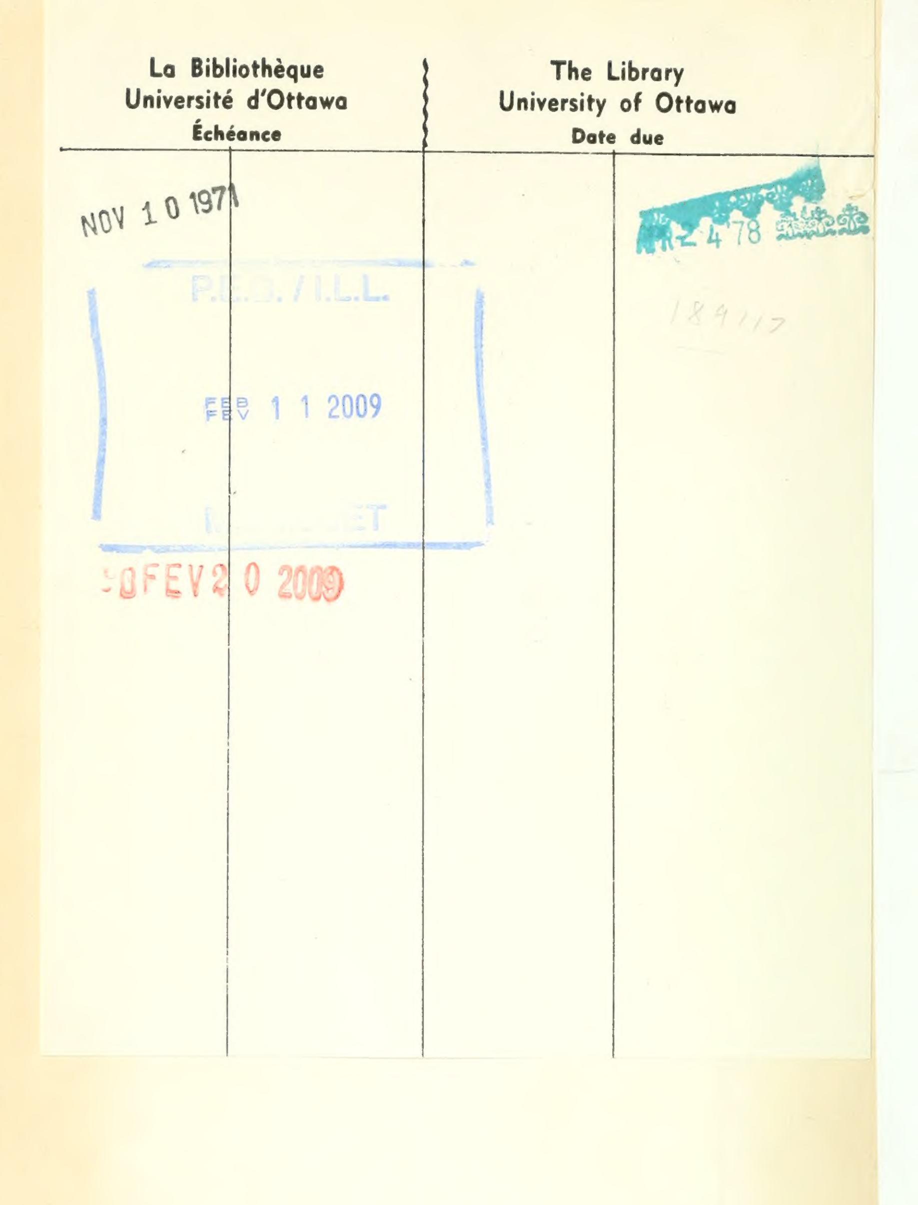
CHAPITRE IV

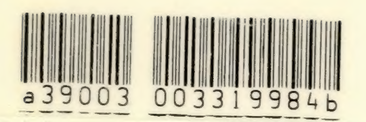
Le Théatre. — Epoque de traductions. — Jodelle. — Grévin. — Garnier. — Les frères de la Taille. — Larivey. — Divers. — Conclusion. — Hymne de Th. Gautier au XVIe siècle 421

FIN DU PREMIER VOLUME



Paris. — Imprimerie P. Mouillot, 13, Quai Voltaire.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
NOV 10 1971
P.E.B. / I.L.L.
FEB FEV 11 2009
FEV 20 2009
24 '78


a39003 003319984b